



LES MÉMOIRES

DE JUDAS

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie rue Royale, 3, impasse du Parc.

F. PETRUCCELLI DE LA GATTINA

LES MÉMOIRES

DE JUDAS

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE
—
1867

EXPLICATION

Fabricius, qui recueillit les codes apocryphes du Nouveau Testament, ne connaissait pas celui-ci, qui fut retrouvé parmi les papyrus d'Herculanum, à la fin du dernier siècle.

Si la forme de ce code a quelquefois l'air moderne, la faute en est à moi, qui ai voulu mettre à la portée de mes contemporains des choses si anciennes.

P. D. G.

Paris, janvier 1866.



LES

MÉMOIRES DE JUDAS

I

C'était le 15 du mois de Thisri, le soir de la fête des Tabernacles, la septième année du gouvernement de Ponce Pilate à Jérusalem.

La ville fourmillait d'étrangers, accourus de tous les coins de la Judée, de la Galilée, de la Perée, de l'Idumée, des villes grecques et romaines aussi bien que des bords du désert et de la mer. Le mouvement redoublait partout : la joie pétillait dans les rues, sur les places, sur les collines qui environnent le promontoire de la ville, et illuminait toutes les figures.

La récolte du raisin avait été abondante.

On se bousculait donc sur le pont Xistus, pour se rendre de Sion au Temple sur le Moriah présenter son offrande à Jehovah. Il est si facile de remercier Dieu, dans la joie, — lorsqu'on ne l'oublie point! On s'empressait, car le soleil marquait la cinquième heure, et bientôt le cor du bélier allait sonner sur les terrasses du Temple et annoncer que le sabbath commençait.

Une circonstance extraordinaire avait augmenté cette année le concours des étrangers. La femme du procurateur arrivait de Rome. Le gouverneur de Syrie, Pomponius Flaccus, avait quitté Antioche et s'était rendu à Joppa à la rencontre de la nièce de Tibère. Pilate avait ordonné

des fêtes dans le Cirque, en l'honneur de Claudia, sa femme, et du gouverneur.

La ville de Jérusalem avait envoyé à Joppa une députation, afin d'accompagner la noble Romaine. Pilate néanmoins, qui devait aller avec les membres de l'aristocratie et du sacerdoce juifs, à la dernière heure était tombé malade et les avait laissés partir seul. Cela donnait à bavarder au peuple; à réfléchir, au sagan et à moi. Par conséquent, le seul point de Jérusalem plongé dans le silence et dans le calme, était ce sommet du Sion, où s'épanouissaient les trois tours, et le palais d'Hérode étendu à leur pied.

Et cependant les voyageurs arrivaient le lendemain!

Dans une chambre au second étage du palais de Hannah, à cette même heure, quatre personnes étaient réunies : Hannah et moi, sadducéens; Moab, essénien; Menahem, le dernier des fils de Juda de Gamala. Nous attendions Jésus Bar Abbas, hérodien, et Justus, le frère de la femme de Gamaliel, pharisien, fils de Siméon, le recteur du grand collége, fils lui-même du fameux Hillel.

Aucun de nous ne parlait.

Hannah, sous le semblant de méditer, sommeillait.

Moab, sous le semblant de prier, accroupi dans un coin, digérait quelque affreux salmi de sauterelles, qu'il avait avalé quelques heures auparavant et qui renvoyait et promenait sur sa figure toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Menahem trompait son impatience d'aller voir les femmes de Sion à la fontaine d'Hézéchiel, en marchant à pas lourds sur les dalles polies de granit de la salle du sagan, comme s'il eût marché sur ces routes à chameaux de la Galilée, et faisait sauter en sursaut l'ex-grand-prêtre.

Moi, je restais debout, près d'une croisée qui s'ouvrait en face du Temple, regardant le soleil qui, descendant derrière le Moriah, le saupoudrait d'étincelles d'or; et je pensais à Marie.

Cependant, nous étions réunis là pour une raison ter-

rible. Mais l'homme n'est jamais aussi insouciant que dans les moments où sa destinée plane sur l'abîme. Était-ce ma faute? Le ciel était si bleu! le Golgotha, le mont des Oliviers, le Gareb, le Bezetha se drapaient dans leur manteau violet du soir! Cette montagne de marbre et d'or du Moriah coquettait si fastueusement. Le peuple de la rue riait si haut; le ramier du ciel roucoulait si plaintif; la bise d'automne, si chaude encore, caressait si doucement le palmier, le sycomore, l'oranger, l'aloès, l'olivier, le voile des femmes, les blancs nuages, — qui ne pouvaient être que des ailes des chérubins de Dieu, — qu'il me semblait impossible de retirer le regard de cette fête de sérénité et de rayon, pour le plonger dans le sang!

Menahem s'approcha de moi et, passant sa tête bronzée hors de la fenêtre, s'écria :

— Mais ils ne viennent donc pas? ils ne viennent donc pas?

— Cette ganache de Bar Abbas a des cors aux pieds, répondis-je tranquillement.

— C'est que, dans une heure, les portes de la ville vont être fermées, repliqua Menahem.

— Serais-tu invité à souper chez Pilate?

— Non, mais rester dehors, sous la bise de la nuit et la rosée du matin...

— S'enrhumer cette nuit, quand on doit être crucifié demain soir...

— Demain est sabbath, répondit Menahem sans se troubler.

— Après-demain alors.

— Tu crois que cela finira comme cela?

— Dame! Tout dépend de vous.

Hannah m'appela.

Menahem resta à rêver, le dos appuyé à un coin de la fenêtre, la tête haute, le regard perdu dans le ciel. Je le montrai à Hannah, qui haussa les épaules. Cette pierre ponce ne s'émouvait de rien.

Menahem avait alors mon âge : pas encore vingt-trois

ans. Il était au dessus de la taille ordinaire des hommes de la Syrie : solide comme la tour Hippienne. Le soleil couchant, éclairant la moitié de sa figure, donnait à sa peau hâlée des reflets dorés. Son nez légèrement recourbé, ses lèvres roses et charnues, ses dents blanches comme celles des carnassiers du désert, son front noyé au milieu d'une forêt de cheveux noirs pareils à ceux de Judith, partagés au milieu de la tête à la façon des Galiléens, son cou haut, rond, poli comme une colonne de porphyre, tout indiquait en lui le courage, la force, la volonté, l'amour. J'admirais cette figure moitié dans l'ombre, moitié plongeant dans la lumière, ce regard qui perçait l'insondable. Menahem portait une tunique couleur de vin, liée à la taille par une écharpe blanche, d'où sortait une épée à poignée d'or, plus courte que celle des Romains. Un manteau noir couvrait sa personne jusqu'aux genoux.

— Bah! dis-je à la fin, détournant les yeux de lui; après tout, ce sera un repas royal pour les chiens du Gouffre aux cadavres.

En ce moment, une voix criarde, des pas tapageurs se firent entendre à la porte de la rue d'abord, et bientôt après dans les escaliers, dans l'antichambre. Puis la porte s'ouvrit, et Bar Abbas, suivi de Justus, entra triomphalement.

— Ce n'est pas ma faute, sagan, jappait-il, ce n'est pas ma faute, que Satan me fasse grand-prêtre! si nous sommes en retard. C'est drôle : je vais vous raconter cela.

Où Bar Abbas arrivait, entrait le vacarme. Partout où il se présentait, on l'entourait, on le choyait. Il commençait par faire rire, on finissait par le frapper. La querelle suivait ses pas. Si un jour il n'avait pas reçu de coups, le soir il était d'humeur à se pendre. Pour se consoler, il se soûlait.

Sa personne était tout de travers. La partie gauche de son corps poussait en avant et en haut la partie droite : en sorte que les yeux couraient après le sommet de la

tempe, la bouche vers l'oreille : le nez, le menton, tout se levait de l'orient au couchant. Un coup de ceste d'un gladiateur, attrapé dans une rixe, avait causé cette déviation sur sa figure. De dents, il n'en était plus question. Une barbe grise, des cheveux gris, servaient de repoussoir à son nez rouge veiné de bleu, creusé de pores noirs et velus. Il était petit et trapu et légèrement bancal.

Bar Abbas avait servi dans les légions romaines pendant vingt ans, à cheval et à pied, puis il était retourné à Jérusalem, auprès de sa femme qui, le croyant dix fois mort, s'en était vingt fois consolée. Aucun n'aurait pu dire à quel dieu il croyait, si cet affreux païen ne se fût empressé de montrer, dès six heures du matin à six heures du soir, qu'il adorait Bacchus, et courtisait la déesse Stercutia. Personne ne lui a jamais connu une tunique ou un manteau qui ne fût en haillons.

Un tel homme, né dans la Perée, ne pouvait s'enrôler que parmi les hérodiens, et devenir un de leurs chefs.

En entrant, Bar Abbas marcha sur les pieds nus de Moab, bouscula Menahem, allongea la main pour décrocher la bourse de ma ceinture, roula sur le sagan pour s'asseoir auprès de lui, et, se relevant en sursaut, plongea sa tête dans l'estomac de Justus. Ses mains s'étaient déjà promenées partout, dans les cheveux de Moab, sur le manteau de Menahem, dans la poche du sagan, sur la table pour saisir un papier, à un meuble pour en tourner la clef dans la serrure. Enfin, il parut s'équilibrer au milieu de la salle, et, après avoir bâillé, comme un homme qui a faim, après avoir fait claquer sa langue, comme un homme qui a soif — il avait du reste perpétuellement soif et faim — il s'écria d'une voix glapissante :

— Ma foi, oui, je vais vous conter cela ; ça va à l'affaire comme un lit à des nouveaux mariés.

— Sois bref, surtout, dit le sagan.

— Comme toujours, sagan. Oui, j'avais rencontré Justus sous la colonnade d'Hérode et je m'étais rendu au Temple avec lui pour présenter, ainsi que les au-

tres, mon offrande au Seigneur. Je voulais être magnifique, j'allais offrir un jeune taureau. Je m'approche, dans le marché, d'un marchand iduméen et je lui demande le prix. — Vingt schekels (*sicles*) (100 fr.), me dit-il. — Tu l'as donc volé, lui dis-je, pour vendre une si noble bête à si vil prix? vingt schekels? c'est donné. — Pardon, s'écrie le marchand, vingt schekels? j'ai dit vingt-cinq. — A la bonne heure! répondis-je, et je mets ma main dans la poche de ma tunique, à droite. Je fouille, je fouille; je n'avais pas les vingt-cinq schekels. — Bon, me dit Justus, offre alors un bélier. — C'est vrai, me dis-je, un bélier, c'est l'offrande même d'un roi. Et je m'adresse à un berger des monts de Moab qui en vendait un superbe. — Quel prix demandes-tu de cette bête? — Vingt denarii, capitaine, répond le montagnard. — Fi donc! un bélier qui a des cornes à faire crever de rage Moïse; qui a la laine douce comme la moustache du recteur Siméon? les bêtes abondent donc dans ton pays, hein! Et je glisse la main dans ma poche gauche. Je n'avais pas les vingt denarii. — Va! me dit Justus : offre donc un chevreuil. — C'est cela, m'écriai-je, un chevreuil fait mon affaire. J'aime le chevreuil : pourquoi le Seigneur aurait-il un goût plus difficile que moi, vieux légionnaire d'Auguste et de Tibère? Je lorgne dans un coin un homme de Samarie qui avait un chevreuil superbe, blanc avec des taches brunes, un museau rose comme une vierge du Temple, des yeux langoureux et voilés d'une larme. On l'aurait dévoré de baisers, — cuit à point et baigné d'une rosée d'eau et d'huile, avec une branche de romarin. On n'en demande que trois deniers (2 fr. 50). Je tire ma bourse de ma ceinture : les trois deniers n'y figuraient plus! — Écoute-moi, me dit Justus, un pigeon, c'est ce qu'il te faut; achètes-en un et que ce soit fini! — Mais je ne pensais qu'à cela depuis ce matin, répliquai-je. Un pigeon blanc comme les ailes d'un chérubin... Est-ce que les chérubins ont les ailes blanches, sagan? Tu dois savoir cela, toi! Ainsi je me décide pour le pigeon. Il ne coûtait

qu'un demi-denier. Je fouille, je furète dans toutes mes poches ; puis je tends la main à mon ami Justus et je lui dis : prête-moi un demi-denier. Ah ! si vous aviez vu la figure que ce garçon m'a faite ! On aurait dit que je lui demandais une de ses dents.

— C'est que, répète Justus, je t'en ai tant prêté de schekels, de denarii et de demi-denarii...

— Bon, me dis-je : voilà qu'il me les redemande maintenant ! Enfin, jetant un soupir à renverser la tour Mariamne, Justus me met dans la main la pièce demandée. Vous le dirai-je ? je n'avais rien mangé depuis la veille, et, pour toute boisson, je n'avais avalé que quelques gorgées d'eau de la fontaine de Salomon. Le Seigneur, lui, avait tant reçu de bêtes de toute espèce, qu'à peine s'il eût accepté la noble tête du grand-prêtre Caïpha. Je me décidai à boire mon pigeon, et je mettais la pièce de monnaie dans ma poche, lorsque des hauts cris se font entendre du côté de la porte de Bronze. Un tapage sans moi dans la ville de Jérusalem ! me dis-je : on me vole. Et j'accours. C'étaient des goujats qui, ayant trouvé une jeune femme dans le faubourg de Bezetha, en flagrant acte d'adultère avec un soldat légionnaire romain, l'amenaient devant le sanhédrin pour qu'elle fût condamnée à être lapidée.

Moab leva la tête qu'il avait toujours tenue appuyée sur ses genoux.

— La femme était jeune et belle encore, continua Bar Abbas, malgré les ravages de la misère que l'on constatait sur ses traits et sur ses habits. Je la connaissais déjà. Elle est de Jéricho et s'appelle Lia. Son mari, s'étant rallié à la secte des esséniens, l'a abandonnée depuis deux ans avec son enfant. Elle vivait en cardant la laine. Probablement le travail a chômé. Les scribes et les pharisiens, qui étaient dans la cour des Gentils, et les gardes du Temple se pressent autour du groupe qui traînait la femme échevelée, perdue dans les larmes et criant : Oh ! mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! — Tiens ! s'écrie

alors un lévite : si nous allions voir ce que dit de cela le rabbi de Galilée qui prêche là-bas, près du puits de Salomon? — Oui, oui, répondent en chœur tous les parasites du Temple : amenons-la au rabbi de Galilée. — Depuis le matin, ce rabbi s'était promené de cour en cour et de portique en portique, faisant cercle autour de lui et s'adressant au peuple. Il avait agacé, exaspéré les pharisiens, en les tournant en ridicule et en les prenant en faute. Il avait parlé contre le sabbath, contre le lavage des mains, contre les pratiques extérieures du culte, je ne sais de quoi! de tout enfin. Le peuple disait : Mais voyons donc, est-ce que ce rabbi ne serait pas un petit peu prophète, un brin de messie? Il n'avait répondu, lui, ni oui ni non, mais il avait lâché tantôt une parabole, tantôt un tel galimatias de mots, que Satan étranglerait celui qui en aurait compris chien ou loup. Les pharisiens croyaient le tenir maintenant. La loi de Moïse est claire comme la fontaine de Siloam. On pousse donc la femme du côté du rabbi et tout le monde se presse pour voir et pour entendre. Le cas était grave; la réponse devait être précise. Pilate se moque de l'adultère qui, pour lui, n'est ni un crime ni un péché. Qu'allait-il répondre, le rabbi? Condamnait-il la femme? il se brouillait avec Pilate : l'absolvait-il? il se querellait avec Moïse. Il laissa venir. — Rabbi, rabbi, lui cria-t-on de tous les côtés, voilà une femme que nous avons prise sur le fait même d'adultère. Elle est mariée, tout le monde le sait, elle-même l'avoue. — Hum! fit le rabbi, sans lever la tête et faisant semblant de continuer à tracer des arabesques sur le sable de la cour. — Maître, s'écriait, pleine de désespoir, la pauvre femme : j'avais faim, mon enfant avait faim; nous étions à jeun depuis deux jours; pas une mie de pain, pas un denier, l'âtre froid. Le rabbi leva les yeux sur la femme, et, après l'avoir considérée quelques instants : Oui, murmura-t-il; et il continua à tracer ses signes sur la poussière. — La loi de Moïse est précise, dit Gamaliel qui avait suivi la foule. — Que nous ordonne-t-elle, cette

loi? demanda le rabbi avec calme. — De la tuer à coups de pierre, s'écria-t-on de toutes parts.

Moab, qui avait écouté ce récit de Bar Abbas, à cet instant se dressa tout droit comme s'il eût marché sur une vipère. Il était effrayant de pâleur, mais ne prononça pas un mot. Nous le regardâmes, étonnés. Bar Abbas coninua :

— La pauvre femme ne cessait de crier : Grâce, grâce, j'avais faim, mon enfant avait faim : je ne trouvais pas de travail, pas de crédit, pas d'aumônes. — Quelle est la loi? répète le rabbi s'adressant à Gamaliel. — Toi qui enseignes tant de choses, tu dois le savoir, réplique le maître du collége. — Ton avis est donc qu'elle soit lapidée, insiste le rabbi. — C'est la loi, réplique Gamaliel. — Bien alors, s'écrie le Galiléen, se levant et dominant de son regard cette assemblée, curieuse, pleine d'anxiété. Bien, réplique-t-il, que celui d'entre vous qui se croit sans péché lui jette la première pierre. — Ce mot fut comme un mot magique. Toute la foule reste un moment ébahie, ne comprenant point, ne devinant point; puis chacun, la tête basse, les yeux dessillés, s'éloigne en silence. Le rabbi s'approche alors de la femme, qui était tombée presque évanouie dans la poussière, lui met en cachette une monnaie dans la main, la seule peut-être qu'il eût, et lui dit avec un doux sourire : Va, pauvre femme, va et ne pèche plus. En le voyant se dresser de son séant, je m'étais écrié : Tiens! mais c'est mon neveu que ce rabbi! Il ne m'avait peut-être pas entendu. Alors je m'approche de lui. Vous le comprenez; si je pouvais attirer un homme de cette portée dans notre projet! pensé-je. — Neveu, lui dis-je, est-ce que tu ne reconnais pas le mari de la sœur de Joseph, ton père? Le rabbi leva lentement la tête, arrêta son regard sur moi. Ce regard s'éclaircit, se dilata, s'enflamma, il fit un pas en arrière... et me dit : Va-t'en, mon oncle.

— Non pas, non pas, interrompit Justus, il te dit : En arrière, infâme, en arrière! Et sa voix, si douce un moment auparavant, pensait ébranler le Temple.

— Oui, oui, peut-être a-t-il dit cela, continua Bar Abbas. Je le connais : ce garçon a toujours été misanthrope et peu respectueux pour ses parents. Aussi, je ne prêtai pas attention, et, obstiné dans mon projet de lui faire partager nos desseins, je lui glissai un mot tout bas, lui demandant de s'adjoindre à nous pour délivrer Israël de la souillure des gentils. Ah bien oui ! il continuait toujours de crier : Va...

— En arrière, infâme, en arrière, répéta Justus.

— Puisque tu y tiens tant, soit, ajouta Bar Abbas. Alors nous avons quitté le Temple par la porte Dorée et nous voilà, un peu en retard, j'en ai peur.

Hannah avait écouté ce récit avec patience, s'exclamant seulement : Encore cet homme ! lorsque Bar Abbas avait nommé le rabbi de Galilée. Moi, je l'avais suivi avec intérêt ; Menahem avec indifférence ; Moab paraissait anéanti. Enfin, Hannah, se relevant sur son séant, dit :

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Venons à notre affaire. Rien n'est à changer dans le plan déjà arrêté. Voici maintenant les instructions définitives, que vous porterez au conseil des Trente-cinq, ajouta-t-il, présentant un écrit à Menahem. Demain étant sabbath, l'explosion de la révolte est ajournée à après-demain. Si quelque chose doit être changé, demain soir, vous le saurez ici à la quatrième heure.

— Ainsi, expliquons-nous bien, dit Menahem. Après-demain, nous entrerons dans la ville par trois portes, en trois colonnes, sans enseignes et sans armes, pour ne pas donner de soupçon, et en criant : Pas d'aqueduc ! pas d'aqueduc ! Respect à l'offrande qui est la monnaie de Dieu, et non pas du peuple ou de César !

— Oui, répliqua Hannah.

— Nous nous présenterons devant le Prétorium et demanderons à voir Pilate.

— Oui, répliqua encore Hannah.

— Alors, quand Pilate sortira et demandera qu'une commission aille lui parler, Moab et moi, nous nous avancerons hors des rangs du peuple et irons vers lui.

— Oui, ajouta encore Hannah.

— Nous présenterons un papier à Pilate. Il le prendra, il l'ouvrira naturellement, il commencera à le lire ; alors, Moab d'un côté, moi d'un autre, nous nous élançerons sur lui et le tuerons.

— Moi, je ne le tuerai pas, dit Moab lentement en se levant : je ne tuerai pas cet homme.

— Quoi! fit Hannah, en clouant sur Moab ses yeux gris-jaune tout grands ouverts.

— Non, répliqua Moab avec fermeté, je ne tuerai pas cet homme.

Hannah enfonçait ses dents jaunes dans ses lèvres grises et, ne pouvant devenir pâle, étant brun, devenait livide.

— Expliquons-nous, dit-il à la fin d'une voix tremblante de colère. Les cinq principaux partis de l'ancien royaume d'Hérode le Grand n'ont-ils pas nommé quarante délégués pour s'entendre sur le moyen d'expulser ensemble l'étranger du sol de leurs pères et de leur Dieu?

— Oui, fit Moab.

— Les quarante délégués n'ont-ils pas choisi un conseil de cinq de leurs chefs, et moi pour président de ce conseil?

— Oui, répliqua Moab, c'est vrai.

— Les esséniens ne t'ont-ils pas délégué comme leur représentant, Moab bar Samuel de Bethabara? et toi, n'as-tu pas assisté à nos conférences, discuté, approuvé nos plans?

— C'est vrai, s'exclama Moab.

— Le conseil a décidé de commencer par se défaire de Pilate, afin de jeter le trouble et l'épouvante au milieu des Romains et de les détruire plus aisément au cri de Dieu et patrie!

— Je ne nie rien de tout cela, dit Moab. Nos cinq noms ont été seuls mis dans une urne — car il ne fallait pas communiquer un tel secret à quarante personnes — et mon nom est sorti le premier, puis celui de Menahem. Oui, c'est vrai. Toutefois, je ne tuerai pas Pilate. Elle ne le ne veut pas.

— Elle! s'exclama le sagan, qui, elle?

— Elle, répliqua Moab.

— Mais enfin, est-ce ta mère?

— Non.

— Ta sœur?

— Non.

— Ta femme?

— Non.

— Est-ce ta maîtresse, ta reine, ta fiancée, qui donc?

— Non, non, non, c'est elle. C'est tout cela, mieux que tout cela, plus que tout cela : c'est elle.

— Cet homme est fou ou lâche, s'écria le sagan.

— Non, dit Moab avec calme, ordonnez-moi de tuer le grand-prêtre, le tétrarque, le recteur, le gouverneur de Syrie, César lui-même, et je me rends à Rome en ce moment même et je le tue. Mais je ne tuerai pas Pilate. Elle ne le veut pas.

— Voyons, fit Menahem en s'interposant, ceci est un mystère qui ne paraît pas près de se débrouiller, et la shofa du temple va sonner, et les portes vont se fermer, et nos frères attendent dans la vallée de Josaphath les dernières instructions. Si Moab recule, je suis toujours prêt, et je crois que je suffirai seul à l'affaire. Dieu m'a donné un bras que ses ennemis, ainsi que les tyrans de notre pays et les bêtes fauves du désert, sont habitués à redouter.

— Je prends la place de Moab, m'écriai-je alors...

— Non, non, interrompit le sagan; il ne s'agit pas de cela. Il n'est pas question d'un bras de plus ou de moins, d'un homme plutôt que d'un autre pour accomplir cette œuvre sainte. Il s'agit de serment. Eh bien, hier vous avez juré tous sur l'Éphod, que ceux que le sort aurait désignés accompliraient le sacrifice du tyran de la Judée. Maintenant, un de ceux que le sort avait élus, nous dit : Je ne veux plus parce qu'il y a une *Elle* qui ne veut pas. Quel marché faisons-nous donc de Dieu, de notre serment, de notre parole, de notre honneur? Quelle

sûreté avons-nous donc pour le secret confié à un homme qui met une *Elle* quelconque au dessus de son devoir?

— Assez, s'écria Moab, s'avançant devant la table du sagan. Dès qu'un soupçon s'élève, la question est tranchée. C'était ma destinée qui luttait contre mon devoir. Vous intervenez au nom de Dieu; je n'ai plus rien à ajouter. Je tuerai Pilate et je me tuerai sur son corps. Adieu. J'aurai enfreint les préceptes de ma secte qui abhorre le sang (1); mais j'aurai expié ma faute en tuant d'abord mon âme, qui était à elle, puis mon corps qui était à vous. Je vais rejoindre nos frères.

Et, en disant cela, Moab, le disciple du Baptiste, leva sa tête, brûlée pár le soleil du désert, fière comme les crêtes du Liban, promena sur nous son regard bleu comme le ciel, ajusta autour de son corps sa tunique de drap de poils de chameau, serra sa ceinture de cuir, secoua sa chevelure noire et crépue comme celle de Samson, et sortit.

Un moment de silence sombre, douloureux, suivit ce départ. Le sagan l'interrompit.

— Alors, tout est entendu, dit-il. Il n'y a rien à changer, rien à ajouter au plan établi. Si quelques événements se produisent dans la journée de demain, nous aviserons demain soir.

— C'est bien, dit Menahem. Je cours maintenant à la maison de Josaphath.

Il sortit. Au même moment, le cor de bélier du haut de la colline du Temple donna le signe que le sabbath commençait.

Bar Abbas avait suivi Menahem, en s'arrêtant dans les salles inférieures, et nous l'entendions crier contre les

(1) « Les esséniens étaient contraires à la guerre. Mais dès que le pays était menacé, ils déployaient un courage indomptable. Dans la guerre contre les Romains, ils accoururent à la défense de Jérusalem et fournirent un nombre indicible de martyrs mis à la croix, jetés dans les cirques et torturés par les vainqueurs. » SALVADOR, I. pag. 166 JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. II, chap. II. *Antiquités*, liv. XVIII, chap. II.

serfs du sagan qui ne lui donnaient pas à souper selon son goût. Justus me dit :

— Judas, vas-tu chez Marie ce soir?

— Je ne sais pas, répondis-je : j'ai besoin de me trouver seul avec moi-même.

— Alors je n'irai pas t'y attendre.

— Non.

— A demain.

Le soleil s'était couché derrière le Moriah, derrière Modin, dans la mer de Joppa et de Tyr. Le silence s'était abattu sur la ville. Hannah, ses longs sourcils froncés, les yeux cloués sur les dalles de marbre de la chambre, les mains crispées sur son caftan blanc, se taisait, méditait, — peut-être ne pensait-il à rien du tout, ou plutôt il calculait ce qui lui convenait le mieux : de marcher avec la conspiration ou de livrer les conspirateurs à Pilate. Moi aussi je me taisais, profondément impressionné de l'histoire de la pauvre adultère, — qui me parut infailliblement être la femme de Moab, — de la créature mystérieuse qui exerçait une si puissante influence sur cet homme de basalte, aux yeux d'aigle. Hannah me dit à la fin :

— Sais-tu à quoi je pense, Judas?

— Parbleu! aux quatre cents concubines de Salomon.

— Demain arrivent la femme de Pilate et le gouverneur de Syrie...

— Faut-il les faire assassiner aussi?

— Pilate reçoit par conséquent de nouvelles cohortes.

— Tant mieux; autant de tués aujourd'hui, que nous n'aurons pas à combattre demain.

— Nous serons écrasés.

— Qu'importe? d'autres essaieront après nous, et réussiront peut-être.

— Hum! fit le sagan, c'est que je me soucie fort médiocrement que les autres échouent ou réussissent : nous serons massacrés certainement.

— Est-ce que tu aurais peur, mon prince?

— Non : mais je ne me suis pas associé à tes combinai-

sons pour avoir l'honneur d'être accroché à un gibet sur le Golgotha.

— Tu parles d'or, sagan, répondis-je, mais maintenant il est trop tard pour reculer. D'ailleurs tu dois brûler de zèle pour le Temple, dont un païen pille la monnaie sous prétexte de construire des aqueducs et de donner de l'eau à la canaille qui meurt de soif. Puis, une occasion comme celle-ci ne se présente pas tous les jours. Il y a cinquante mille personnes entassées sur les collines de Jérusalem et dans Jérusalem même, venues de tous les points de la Syrie, qui nous donneront un coup de main.

— Cependant, dit le sagan, si ces gens fléchissaient?

— Ils seront écharpés d'abord : mais c'est ainsi que l'on alimente la haine des peuples opprimés contre les étrangers oppresseurs. Tu prendras place dans notre histoire, sagan, à côté de mon grand ancêtre, Mattathias le Machabéen.

— Je crois plutôt qu'on me considérera comme un pauvre plagiaire de mon grand ancêtre Ésaü.

Une demi-heure auparavant, la ville pétillait de vie. Depuis que le shofa avait sonné du haut des murs du Temple, le cœur même de la ville avait cessé de battre.

Le sabbath pétrifiait le juif.

Plus de bruit dans les rues, plus de lumières aux croisées, plus de fumée sur les terrasses des maisons, plus de feu dans le foyer. Le silence enveloppait la création. Il n'était plus permis de sortir, d'aller chercher de l'eau, de faire cuire son pain, d'allumer le feu si l'on grelottait, de relever son enfant s'il tombait, d'embrasser sa jeune femme ou de la tourner dans son lit de douleur. Si sa mère se mourait, le fils ne pouvait pas la secourir. Si son âne tombait dans un fossé, il fallait le laisser dévorer par les léopards et les chacals. Il fallait rester où l'on se trouvait et dans la même position; ne pas boire, ne pas manger. Si l'ennemi attaquait, il fallait se laisser tuer; et plusieurs fois, jusqu'à Judas Machabée, nos pères avaient été massacrés ainsi. C'était dans des jours de sabbath que les Juifs avaient

perdu presque toujours leurs batailles contre les étrangers qui, les attaquant quand ils ne pouvaient pas se battre, les massacraient. On ne pouvait quitter le champ, continuer son voyage, se mettre à l'abri d'un soleil homicide, de l'ouragan ou de la foudre en ce jour néfaste. Le son du cor fatal du Temple changeait l'homme en statue comme la femme de Loth. Excepté dans ce Temple, qui seul continuait son trafic de tous les jours, recevait les offrandes — mais le double des autres jours — sacrifiait ses victimes, arrosait de sang les flammes bleues de ses autels; excepté dans ce Temple, parce qu'il n'y a pas de chômage pour les choses sacrées, partout ailleurs, tous les symptômes de la vie cessaient. Nous autres sadducéens, nous nous moquions bien de cela, ayant pour maxime que le sabbath est fait pour l'homme et non pas l'homme pour le sabbath. Hillel et Gamaliel avaient bien dit qu'il était permis de faire le bien pendant le jour de sabbath; mais les pharisiens restaient inébranlables. En sorte que Jérusalem semblait, à cette heure, une ville de tombeaux où l'air même était devenu muet.

Cent mille personnes respiraient bas.

Tout à coup, nous entendons du côté de la porte Judiciaire et de la porte Genath un bruissement sourd comme un essaim d'abeilles éveillé par un bourdon. Nous levons la tête, tendons l'oreille. Le bruit augmente, avance, devient plus distinct. Nous entendons des voix, un cliquetis d'armes. Nous voyons, malgré tout, les fenêtres se peupler de têtes curieuses. Puis une lumière rouge, comme des torches allumées, éclaire le ciel que des gros nuages commencent à assombrir ; et bientôt, de nos fenêtres, nous voyons un groupe de soldats entraîner au milieu d'eux des prisonniers. Notre cœur se serre. Le cortége avance de plus en plus dans le forum, il se dirige ensuite vers le haut de Sion, du côté de la tour Phasaelus. Alors nous reculons effrayés : nous reconnaissons nos complices, et, à leur tête, liés de corde et ensanglantés, Menahem et Moab.

II

Pendant mon long séjour à Rome, j'avais souvent entendu parler de la femme du procurateur de la Judée, mais je ne l'avais jamais vue. Claudia habitait Caprée.

Elle était la dernière fille de cette Julie, fille d'Auguste, que celui-ci, après l'avoir mariée à Tibère, avait exilée à cause de ses débauches. Julie avait eu cette fille dans son exil, d'un chevalier romain. Mais, arrivée à l'âge de treize ans, elle l'avait envoyée à son ex-mari Tibère, qui meublait l'île de Caprée de jeunes couples pour exciter sa sénilité. On sait l'histoire « de ces petits enfants, un peu forts, mais encore à la mamelle, qu'il accoutumait à jouer entre ses jambes, lorsqu'il était dans le bain, et qu'il appelait ses petits poissons..... On racontait qu'un citoyen romain lui avait légué un tableau de Parrhasius où Atalante était représentée avec Méléagre dans la même posture que les petits enfants avec Tibère. Ce tableau valait un million de sesterces (1). »

Or Claudia jouait pour lui le rôle d'Atalante.

Claudia était une des étoiles et un des crimes de la cour de César.

Deux ou trois ans après, Ponce-Pilate, un Espagnol, arrivait à Caprée. Il plut à Tibère, on ne sait de quelle façon : Tibère avait toute les fantaisies du vice.

— Que puis-je faire pour te combler? lui demanda un jour le vieil empereur.

Pilate avait vu Claudia. Il savait quelle fonction elle remplissait dans la cour impériale. Malgré cela, il la demanda en mariage. Tibère consentit. On était alors à Bahia. Tibère ordonna qu'ils fussent conduits au temple de Diane, dans sa propre litière, et il assista en personne aux épousailles, comme un des dix témoins exigés par la loi, et mit lui-même la main de Claudia dans celle de Pilate. Le

(1) Suétone. — Tibère, xliv.

mariage accompli, en sortant du temple, Claudia entra dans la litière impériale ; mais au moment où Pilate se disposait à y suivre sa femme, Tibère le retint et ordonna aux huit esclaves liburniens de partir. Pilate trembla de tous ses membres. Tibère tira alors un papyrus de sa poitrine, le lui remit et s'éloigna. C'était un ordre de se rendre à Jérusalem comme procurateur de Judée. Séjan attendait pour le conduire lui-même à la mer, où une birème de guerre se balançait dans le port, prête à déployer ses voiles.

Voilà ce qu'on disait.

Dieu peut-être voyait autre chose.

Six ans se passèrent.

Julia, la mère de Claudia, était morte.

Tibère s'était peut-être blasé de son Atalante.

Pilate envoyait dépêches sur dépêches, qui dépeignaient ce coin de la Syrie où il régnait, comme une terre bouleversée par des sectes rebelles, toujours prêtes à l'émeute (1).

Claudia était poursuivie par l'amour de Séjan.

Elle demanda à César d'aller rejoindre son mari et l'obtint. Tibère fit encore plus. Il la combla, lui si avare, de cadeaux : chevaux, esclaves, bijoux, argent, et écrivit à Pomponius Flaccus, — le même qu'il avait nommé gouverneur de Syrie, parce qu'ils avaient passé ensemble deux jours et deux nuits à boire — de considérer Claudia comme sa parente, de lui obéir et de l'honorer comme telle.

La birème impériale alla l'attendre à Brundusium, où elle s'embarqua, accompagnée de la garde prétorienne et d'une cour, comme si elle eût été l'impératrice.

Le voyage fut heureux.

Claudia ne s'arrêta que quelques jours à Rhodes pour se reposer, puis elle vint débarquer à Joppa.

Pomponius Flaccus l'attendait. Les envoyés de la

(1) « Chaque jour on assistait en Judée à des émeutes du peuple, on citait des provocations à la délivrance, des faiseurs de miracles, des chefs qui promettaient d'accomplir les prophéties. Ils entraînaient les masses dans les déserts, s'y proclamaient en qualité d'Élias, de Messies, de Christs..... et étaient envoyés au supplice. — SALVADOR, I. pag. 197.

ville de Jérusalem y étaient arrivés depuis deux jours.

Jonathan, le second fils de Hannah, était le chef de cette députation juive.

Le soleil se levait derrière les hauteurs d'Éphraïm et colorait de pourpre la chaîne des sommets qui s'étend de Ramah au Carmel, lorsque les vigies, du haut du pic sur lequel est perché Joppa, donnèrent le signal, indiquant que la birème impériale approchait.

En effet, une galère à deux rangs de rames, à la carène dorée et aux voiles de pourpre, s'avançait vers la plage, poussée par une brise douce et fraîche.

Un grand mouvement se fit alors sur la galère et dans la ville. La garnison, les soldats qui accompagnaient Pomponius Flaccus, celui-ci en personne avec une foule de gens de sa maison, descendirent aux bords de la mer, précédés par la commission de Jérusalem, suivis par toute la population. Sur la birème, tous les matelots siciliens s'empressaient d'essuyer la rosée de la nuit, d'étendre des tapis de Carthage, et les esclaves de Claudia se rangeaient pour recevoir leur maîtresse qui se levait et montait sur le pont.

Claudia sembla enchantée de la vue de cette Joppa, à laquelle Hiram avait envoyé son bois de cèdre; de ce port où Jonas s'était embarqué pour ce terrible voyage qu'il devait achever d'une manière si insolite et si fantastique; de cette étendue de sable piquetée de palmiers, de figuiers, de grenadiers, partie avancée de cette plaine de Sharon que nos livres sacrés ont parfumée de roses; de cette suite de collines, resplendissantes de rose et d'ambre, qui s'étendaient devant ses yeux et qui forment le pays montagneux de Judée, de Benjamin et d'Éphraïm. Claudia resta à contempler cela jusqu'au moment où la birème aborda et fut tirée sur le rivage, où les matelots appuyèrent à la proue un escalier en bois de citronnier incrusté d'argent et d'airain. Pomponius Flaccus s'empressa alors de monter sur la birème, suivi par la commission de Jérusalem, qu'il présenta à Claudia.

Jonathan, un beau jeune homme, lui adressa un com-

pliment de la part de la noblesse, des gens du temple et du peuple de notre ville.

En descendant sur la plage, un cri immense, parti du peuple qui s'y pressait, salua Claudia.

La femme de Pilate ne monta pas le cône sur lequel s'implante la ville, semblable à une grappe de raisin. Elle n'avait pas besoin de repos et, par conséquent, le départ pour Ramah fut immédiatement ordonné.

Tout était prêt, du reste.

Vingt-quatre esclaves liburniens environnaient une litière de soie et de pourpre : huit par relai. Un chameau tout harnaché ; deux chevaux, un de Selinonte et un de la Syrie, piaffaient dans le sable, tenus à courte bride par des esclaves nubiens. Claudia pouvait alterner de véhicule, selon son désir. Une nuée de chevaliers numidiens servaient d'escorte, et une demi-légion de gardes.

Une plaine couverte d'une couche légère de sable incarnat, superposée à un lit de marne noire, s'ouvrait devant eux, parsemée de villages, de ruines d'anciennes villes et de tombes, débris de notre vieille histoire et de nos malheurs, — cendres de centaines de générations d'hommes, Philistins, Hébreux, Macédoniens, Romains. Là-devant, Ramah; plus loin, à perte de vue, Modin qui résonne du nom des Machabéens ; et, de côté, Gaza, Askalon où naquit Hérode le Grand — cette région qui vit David abattre le géant et Samson prendre des renards.

Claudia monta sur le chameau, et derrière elle prit place une esclave égyptienne qui ouvrait sur sa tête un parasol pour la garantir des rayons du soleil, encore vigoureux.

On traversa des jardins d'orangers et de citronniers, où la vigne, les figuiers s'épanouissaient, se mêlant aux oliviers, aux amandiers, aux sycomores, aux palmiers. Le raisin était mûr, les tomates écarlates s'étalaient en espalier, les pommes de la Syrie enchantaient les yeux de leur couleur jaune ou pourpre, le myrte et l'églantine embaumaient l'air. On reposa le regard sur ces jardins jusqu'à Beth-Dagon — où il y a encore les ruines d'un temple dédié à

cette divinité marine des Philistins, par laquelle Goliath jurait, dans le temple de laquelle Samson, aveugle et dégradé, fut écharpé, et que l'arche du Seigneur renversa, lorsque les Philistins la placèrent dans son temple à lui, après avoir vaincu Hophni et Phineas, fils d'Éli. Au delà de Beth-Dagon le pays s'ouvre et de grands troupeaux de chèvres, de brebis, de buffles et de chameaux parcourent la plaine.

Claudia paraissait se plaire au voyage; et Jonathan, qui chevauchait à sa gauche, lui racontait toutes les traditions et l'histoire de notre patrie, rappelées par les lieux qu'ils traversaient.

Elle était surprise des exploits de nos pères, empreints d'un cachet si différent de celui de ses ancêtres.

On fit halte pour dîner à Ramah, la patrie de Samuel.

Tout avait été prévu et préparé par les officiers que Pilate avait envoyés d'avance sur tout le long de la route. On se reposa plusieurs heures, car le voyage à chameau, que Claudia essayait pour la première fois, l'avait fatiguée autant que le roulis de la mer. A la neuvième heure, le soleil baissant du côté d'Askalon, elle monta à cheval; et au tomber de la nuit, la petite tribu cosmopolite de cette belle patricienne romaine, s'arrêta au pied de la colline de Modin, — colline par rapport aux montagnes de la Judée qui s'élèvent derrière elle, montagne par rapport à la vallée qu'elle ferme.

— Nous foulons de nos pieds l'endroit le plus sacré et le plus fatal de notre histoire politique, dit Jonathan à Claudia.

— Lequel, demanda celle-ci?

— Celui qui fut consacré par les exploits de Mattathias et de ses cinq enfants, les Machabées.

— Je connais cette histoire, répliqua Claudia.

En effet, elle avait beaucoup entendu parler des Juifs à la cour de Tibère, alors que celui-ci les fit tous chasser de Rome et parquer dans des endroits malsains, sous peine de l'esclavage s'ils revenaient. Elle en avait entendu parler

ensuite par les lettres de Pilate, qui peignait de couleurs sombres ce peuple qui ne savait pas être indépendant, ne se résignait pas à servir (1), avait des mœurs étranges : le sabbath, la circoncision, l'horreur des étrangers et d'une foule d'objets qu'il considérait comme une souillure ; de ce peuple enfin, qui adorait un seul Dieu, avec des rites aussi atroces que ceux des infidèles. Claudia se préoccupait de ces troubles continuels, de ces sectes, de ces messies que l'on attendait, et elle interrogeait tantôt l'astrologue de Tibère, Thrasylle, tantôt ce grammairien Séleucus, que Tibère fit exiler de sa cour et puis tuer, parce qu'il s'informait auprès de ses esclaves du livre qu'avait lu César dans la journée.

Claudia avait peut-être un intérêt poignant à connaître à fond le caractère et la trempe du peuple juif.

Le lendemain, cependant, comme Modin n'est qu'à trois heures de Jérusalem, tandis que l'escorte à pied et l'immense suite de bagages et de bêtes qui accompagnaient Claudia se mettait en route, elle, accompagnée de Flaccus, de Jonathan et de la troupe numidienne, arrivée à la colline, monta à cheval pour aller visiter le tombeau de Mattathias. Jonathan, — de ce sommet d'où l'on embrasse la magnifique vue de la large plaine, de la fière vallée d'Askalon, de la mer lointaine sans navigateurs, — indiqua à Claudia, tout en face d'elle, la montagne rude, sombre, abrupte, où se sauva Mattathias avec ses enfants, après avoir tué les idolâtres et renversé Jupiter du temple de Modin ; au dessus, à gauche, couronné de nuages, le haut faîte de Beth horon, où Judas Machabée écrasa Seron, autre général d'Antiochus — un contre vingt — comme il avait déjà broyé et tué Apollonius, comme il devait détruire Lysias, à Emmaus, dans la plaine qui s'allonge devant eux, et Nicanor, à Adasa, que l'on voit à quatre milles plus loin.

— Batailles de géants, s'écria Jonathan, sol arrosé de

(1) *Augebat iras quod soli Judæi non cessissent.* — TACITE.

sang héroïque, qui illustra la nation, la vengea de ses outrages passés, la créa à une nouvelle vie, et l'a tuée à la fin.

— Comment, l'a tuée? demanda Claudia.

— Hélas, oui, répondit Jonathan avec tristesse. Quand les Machabées renversèrent l'autel païen à Modin, Israël n'existait que dans nos livres sacrés. La foi israélite avait péri dans l'indifférence du peuple, par les lois des conquérants étrangers. Le Temple était profané, la lecture de nos vieilles lois défendue, la circoncision avait cessé, l'observation du sabbath avait été prohibée sous peine de mort; la succession des grands-sacerdotes se trouvait interrompue. Onias, le vrai pontife, avait fui au milieu des Juifs, qui désormais peuplaient Memphis et les bords du Nil. Parmi eux pas un Juif entre mille qui sût lire l'hébreu. Le chaldaïque, le syriaque, le grec avaient remplacé la langue dans laquelle Moïse avait commandé au nom du Seigneur, David chanté, et Salomon enseigné. Mais les Machabées étaient des hommes du monde, politiques, soldats, orateurs, administrateurs plutôt que des prêtres. Ils descendaient des exilés de Babylone, non pas de cette vieille souche de l'aristocratie juive qui était restée fidèle aux mœurs, aux lois, aux traditions, aux usages, à l'organisation sociale de nos pères. Avec eux arriva au pouvoir le parti de la nationalité politique et de la réforme. Ils cumulèrent le double pouvoir civil et religieux. Ils substituèrent la tradition orale à la loi écrite de Moïse; la théorie personnelle et changeante, loi vivante du grand collége, au pacte du grand législateur. Ils provoquèrent et favorisèrent peut-être le schisme, et furent cause que le peuple juif se partagea en sadducéens, esséniens, pharisiens, là où Moïse avait établi une foi, un rite, une arche, un tabernacle, un temple, une convention (nous dirions de nos jours une charte) pour tout le peuple d'Israël. A l'unité du sacerdoce de Moïse, on opposa le schisme qui triompha dans le gouvernement civil et s'imposa à la croyance religieuse. Moïse, David, Salomon, les juges qui avaient tiré le peuple juif de l'Égypte,

eussent été des étrangers, du temps des Machabées, dans le grand collége, dans la synagogue, dans le sanhédrin, pour l'école de Hillel et de Shammai, pour ces grands sacerdotes-princes, pour les Samaritains, pour les Juifs. Moïse était devenu désormais un souvenir, une vieille gloire nationale, et rien que cela. Cette masse de bronze, brute, mais compacte et solide que Moïse avait forgée à l'épreuve du choc de tous les peuples qui environnaient Israël, fut brisée par les Machabées, afin de la mieux polir et de l'adapter à l'usage du jour. Et dès lors, la condamnation capitale du peuple juif fut prononcée. Nous ne sommes plus nous-mêmes : nous sommes tout le monde, pour tout le monde. En voulant créer une nation, les Machabées avaient créé un État. Le caractère politique, ainsi émondé, s'était développé : l'âme de la nation avait été brisée. A Modin avait commencé la réaction contre l'étranger, mais au bénéfice d'un seul parti de la nation, qui exagéra le péril et ne comprit pas l'essence du caractère du peuple juif. Le rabbi prit la place de Dieu.

En disant cela, tout en marchant, s'adressant tantôt à Claudia, tantôt à Flaccus, Jonathan entra le premier dans les défilés et les gorges des montagnes où commence l'ascension vers Jérusalem.

Pas de route. L'olivier, le laurier, le myrte, l'amandier, le genêt à la fleur d'or, le maïs, poussent encore au milieu de cet escalier de rochers ; mais à mesure qu'on s'élevait, l'aubépine, la yeuse, le chêne nain, la bruyère, le buisson, le pic de nos rochers, le caillou gris ou roux, devenaient plus abondants. On suivait le lit des torrents. On ne rencontrait que des gardeurs de chèvres ou de pauvres paysans à pied, ou un rabbi sur son âne. Un grand silence partout. A l'occident, en se tournant, on voyait encore la mer ; en face, des hauteurs sur des hauteurs ; à côté, des précipices glissants. Ils ne s'arrêtèrent point à Kirjath Jearim, où les Danites de Zorah et d'Eshtaol plantèrent leurs tentes, avant de monter à la maison de Micah, sur le mont Ephraïm et de voler l'ephod, le teraphim et les

images de métal. Là aussi l'arche du Seigneur resta pendant vingt ans chez Éléazar, après qu'elle eut été perdue par les Israélites, prise par les Philistins et placée dans le Temple de Dagon à Ashdod, puis vendue.

A la onzième heure, ils voyaient le beau village d'Emmaüs — à deux milles de Jérusalem — au milieu des jardins verts, brillants, parfumés, où le pampre pourpré et le raisin doré aspirent à l'ombrage de l'olivier, grimpent autour des figuiers. Cette végétation, en cet endroit, est un baiser fuyant de la nature, qui devient de plus en plus âpre, nue, escarpée au fur et à mesure que l'on monte vers le plateau du mont des Oliviers et de Sion.

Ici Claudia et Flaccus, avec leur suite, rejoignirent cette partie de leur escorte qui les avait précédés, et passèrent outre, marchant par une route en zigzag, au milieu d'une roche blanche, étincelante, brûlée, broyée, aussi vite qu'ils pouvaient. Le soleil de midi les accablait.

Enfin, ils aperçurent la longue étendue des murs qui environnent Jérusalem, ses tours, son temple, ses palais, le bouquet de palmiers qui ombrage la porte des Poissons et le mont des Oliviers, à droite.

En ce moment, des vedettes qui se tenaient à la porte Genath qui s'ouvre dans les jardins du palais d'Hérode, rentrèrent pour annoncer à Pilate que les voyageurs étaient en vue et se dirigeaient vers la porte des Poissons.

Pilate attendait ces voyageurs, ou plutôt cette voyageuse, depuis sept ans.

Il avait fixé sa demeure dans la tour Mariamne; mais, dès le lendemain de son arrivée à Jérusalem, les appartements dits de César et d'Agrippa, dans le palais d'Hérode, étaient prêts à recevoir cet hôte si en retard. Pas un jour ne s'était passé dans tout ce temps que Pilate ne fût venu se promener longuement et seul dans cette demeure splendide, mais silencieuse et froide. Enfin, ce long désir allait être satisfait, cette soif inextinguible allait être apaisée.

Quand son affranchi espagnol vint lui annoncer que sa femme touchait les murs de Jérusalem, Pilate était terri-

blement occupé. Il avait écouté le rapport que lui avait fait le centurion Cneus Priscus — le frère de ce Césonius Priscus qui était l'intendant des voluptés de Tibère — sur la capture des conspirateurs de la nuit précédente et avait commencé à les interroger. Pilate interrompit son interrogatoire à l'instant même, sauta sur un cheval qu'on lui tenait prêt dans la cour, et se lança au galop, suivi par ces huit esclaves nubiens, dont la figure, les armes, les chevaux étaient couleur de nuit et dont le front était ceint d'une écharpe rouge couleur de l'aurore. Ils formaient sa garde unique et presque ses muets compagnons.

Pilate atteignit le cortége à la porte des Poissons.

Sa figure brune paraissait écarlate.

Il sauta à terre pour serrer sa femme dans ses bras.

Claudia, qui parlait en ce moment avec Pomponius Flaccus, continua sa conversation; puis elle se tourna et, sans même ôter la ricca dont elle s'était couvert le visage tout le long de la route, par crainte de hâler son teint, présenta son front à son mari. Pilate devint pâle comme une nuit de pleine lune, remonta à cheval après avoir salué le gouverneur de Syrie, et l'on se remit en route.

Jérusalem paraissait une tombe. Pas un homme dans les rues, pas une figure aux fenêtres, pas un souffle humain dans l'air, sauf le bruit des gens du cortége, dont le défilé effraya les lézards, les rats et les serpents qui se promenaient au soleil. On aurait entendu le bourdonnement des insectes, le roucoulement des ramiers du temple.

— Est-ce une ville ou un cimetière, est-ce la capitale de la Judée ou la mer Morte que votre Jérusalem? demanda Claudia à Jonathan.

— Non, Claudia, c'est le sabbath, répondit Pilate, qui voulait attirer l'attention sur lui : c'est le sabbath qui se serre sur ce peuple comme une mer de bitume.

— Est-ce la brute qui digère? demanda Pomponius.

— Peut-être, c'est le tigre qui guette et rampe, répondit Pilate.

— Bah! fit le gouverneur de Syrie.

— Vous le verrez demain, riposta le procurateur de la Judée.

Et il avait raison.

On le verra demain, et puis encore, et puis encore « jusqu'au jour fatal où l'aigle s'abattra sur le serpent » selon la prophétie de nos voyants.

Pomponius Flaccus s'installa dans la partie du palais, dite d'Agrippa; Claudia dans la partie dite de César. Pilate retourna le soir dans son aire solitaire de la tour Mariamne.

III

Maintenant revenons sur nos pas.

Un traître s'était glissé au milieu de nous.

Nos soupçons s'arrêtèrent pendant quelque temps sur Jésus Bar Abbas. Mais la conduite postérieure de ce parasite éhonté nous prouva que, s'il avait tous les vices, il possédait encore la vertu du silence. Le fait est que Pilate connaissait, dès l'avant-veille, sinon le but, au moins l'endroit de la réunion de nos confrères dans la maison de la vallée de Josaphath. Il savait même plus que cela peut-être, car il s'abstint d'aller à la rencontre de sa femme, lui faisant remettre une lettre, où il s'excusait et lui annonçait qu'il tenait dans sa main les fils d'une grande conspiration qui mettait en danger le gouvernement romain, et qu'il ne pouvait par conséquent s'éloigner.

La maison de la vallée était un large cube, à deux étages, partagée en deux chambres, précédée d'un petit jardin devant la porte. Deux fenêtres par devant, deux par derrière, maison suintant l'humidité l'hiver, infectée de scorpions, de lézards, de serpents et de rats l'été, inhabitée depuis plus d'un quart de siècle peut-être, le propriétaire résidant à Chypre.

Dès la veille, une trentaine de soldats des plus éprouvés, sous le commandement de ce démon de centurion appelé Cneus Priscus, étaient sortis la nuit de la porte du jardin

du palais d'Hérode, pour ne pas passer par les portes de la ville, et, longeant les murs, étaient allés s'installer dans la maison. Ils avaient passé là leur journée, dans une demi-obscurité. Excepté quelques chevriers qui avaient amené leurs bêtes lécher quelques gouttes d'eau fétide coulant du vallon d'Hinnom, pas une âme ne s'était approchée des environs. Mais, dès que le soleil commença à décliner derrière le Moriah, ces soldats avaient remarqué vers le mont des Oliviers et le Scopas, venant du côté de Gareb, du côté de Bezetha, de Mizpeh, d'Akra, de petits groupes d'hommes, les uns qui descendaient le versant de la colline, les autres sortis des portes qui longeaient les murs, s'avançant à pas lents et mystérieux vers la maison. A une certaine distance, les groupes se séparaient : ceux-ci s'arrêtaient, tandis que ceux-là avançaient, faisant en sorte que jamais plus d'un d'entre eux à la fois ne franchît la haie percée du jardin, et n'entrât dans la maison. La porte n'avait pas de serrure et restait entrebâillée.

Les soldats de Priscus avaient fermé les croisées, et se tenaient des deux côtés de la porte. Il arrivait par conséquent qu'aussitôt qu'un des conjurés entrait et poussait la porte derrière lui, les soldats lui jetaient un manteau sur la tête et, le saisissant dans leurs bras, l'entraînaient dans la pièce intérieure, le bâillonnaient, le liaient, et le consignaient à la garde de leur compagnons. La souricière avala ainsi une vingtaine de conspirateurs, les plus empressés. Mais dès que le cor du Temple sonna, et que les ténèbres s'épaissirent, les conspirateurs s'avancèrent avec moins de précaution, se pressant pour ne pas être en retard.

Quand Menahem sauta la haie du jardin, une autre douzaine de ses amis le suivait de près. La besogne à l'intérieur ne se faisait plus avec précaution et silence : le gibier poussait le chasseur. Moab se débattait encore, quand Menahem se sentit saisir par les bras. Il comprit immédiatement. Il cria. Et comme il était très fort, il commença à se débattre. Ce bruit donna l'éveil aux der-

niers qui mettaient déjà le pied dans le jardin. Ils écoutèrent et comprirent à leur tour que leurs complices étaient tombés dans un piége, n'apercevant pas de lumière dans la maison, entendant des gémissements étouffés, un bruit d'armes et de lutte. Ils s'éloignèrent donc : Priscus les vit partir. Mais il n'avait pas assez d'hommes pour les poursuivre et pour veiller à la fois à la proie qu'il avait déjà sous la main.

— La torture fera le reste, dit-il : ceux-ci parleront et révéleront leurs complices.

Alors comprenant qu'il était désormais inutile d'attendre plus longtemps, craignant peut-être que ceux qui avaient échappé ne revinssent avec d'autres, en nombre suffisant pour délivrer leurs complices, Cneus Priscus prit la résolution de sortir de la maison et de rentrer dans Jérusalem avec ses victimes.

Pour plus de sûreté, il les avait conduites dans la tour Phasaelus. La prison de la ville pouvait être infidèle ou trop faible pour les garder.

Tel était le rapport que Priscus avait fait le soir même à Pilate, et répété le matin en présence des prisonniers. Après quoi, le procurateur avait commencé l'interrogatoire des prévenus.

Les instructions écrites, que l'on avait saisies sur Menahem, simplifiaient singulièrement la procédure. Pilate les interrogea l'un après l'autre, à part : pas un d'eux ne répondit un mot. A la demande : Pourquoi allais-tu en cette demeure solitaire et écartée? ils n'eurent tous qu'une réponse : pour prier!

Moab répondit par cette variante : Pour prier Dieu qu'il me délivrât de mes scrupules de te tuer, Pilate!

Et Menahem dit : je vous hais tous, vautours romains; nous vous haïssons tous, et le jour viendra où nos frères vous écraseront comme des vipères.

Pilate aurait dû les soumettre à la question pour les faire parler, pour leur arracher les noms de leurs complices et le plan de la conspiration. Mais, soit qu'il crût

que c'était assez de vingt-deux victimes, soit qu'il dédaignât les autres, soit qu'il connût nos projets, soit pitié ou satiété, il n'ordonna point la torture. Il en était au dernier prisonnier, lorsque son affranchi lui annonça que Claudia arrivait.

Le reste de la journée du sabbath, il ne s'occupa plus de ces gens. Les devoirs de l'hospitalité envers son chef, l'anxiété de se trouver avec sa femme, lui servirent de distraction.

La conversation qu'il eut avec sa femme ne fut pas longue. On le vit sortir de la chambre de Claudia, abattu, bouleversé. Son entretien avec Pomponius Flaccus fut long et plus satisfaisant.

Le lendemain, cependant, dès la pointe du jour, il descendit au prétoire, et après avoir donné certains ordres en secret aux chefs de troupes, il recommença l'interrogatoire des prisonniers, et la discussion de l'arrêt avec ses conseillers. Il en était là, lorsque ses émissaires vinrent lui parler en secret.

Le secret, du reste; était inutile. Ce qu'ils venaient annoncer, se dénonçait de lui-même.

La journée du sabbath avait été lugubre. L'arrestation de vingt-deux des chefs les plus considérables et les plus hardis dans tous les partis, avait retenti dans le cœur de toute la nation. Ceux qui avaient échappé, et nous autres commissaires supérieurs, n'avions pu prendre aucune résolution, soit que le jour du Seigneur nous paralysât, soit que nous craignissions d'être surveillés. Nous nous attendions même à être arrêtés d'un moment à l'autre. Le soir, les portes avaient été fermées, contre l'usage du temps des grandes fêtes du *Purim*, du *Paschah* et des Tabernacles, et les soldats romains avaient pris la place des indigènes. La garnison de la citadelle Antonia était restée sur pied toute la nuit. Tout indiquait, en somme, que Pilate suivait la trace de nos projets et veillait.

Je m'étais hasardé cependant à aller voir quelques-uns de nos chefs qui logeaient dans la ville. Je n'en trouvai

aucun. Du sagan et de Bar Abbas, je n'avais que faire. Justus vint me rejoindre chez Marie, suivant son usage; mais il tremblait et ne savait rien. J'attendais le jour avec une anxiété fiévreuse pour aller voir ceux de Galilée, de Perée et d'Idumée qui campaient sur les collines qui couronnent Jérusalem, sous des tentes ou sous des huttes de feuillage.

Dès l'aube, j'étais debout. Je sortis de ma maison du quartier d'Ophel et m'approchai de la porte des Tours des Femmes, qui conduit au faubourg de Bezetha-Gareb, attendant que le gardien eût ouvert.

J'avais considéré toute la nuit la situation du complot, après sa découverte et l'arrestation de vingt-deux chefs, et j'avais décidé qu'il fallait pousser la chose jusqu'au bout, arrive que pourra! Je savais, dès le commencement, que tout cela n'avancerait pas d'un pouce ce que l'on appelait la délivrance nationale, et je ne m'en souciais guère. Mon dessein était de compromettre les gens du Temple, de leur donner satisfaction pour les attacher à ma suite, de les brouiller de plus en plus avec Pilate. Le sagan, qui ne comprenait rien, qui ne pensait à rien, se laissait mener, pourvu que l'on crût qu'il était l'âme du mouvement, qu'il concevait, qu'il ordonnait, qu'il était le maître, le cœur, le cerveau du peuple juif. Il prenait parfois ce rôle, même avec moi. Une fois la rupture accomplie entre le palais d'Hérode et le Temple, tout aurait marché. Que m'importaient, dès lors, l'insuccès, les victimes, le recul d'un jour, l'ajournement de quelques mois, le sang des uns, le triomphe des autres? Je me proposais donc d'aller pousser les gens de Samaria et de Galilée, les plus entreprenants, et je guettais l'ouverture des portes. J'entendais de l'autre côté un bruit plus accentué que d'ordinaire. Je voyais sur le versant des collines un mouvement plus empressé. Un bourdonnement lointain, continu, venant des différents points de la ville et des environs, frappait mes oreilles. Bar Abbas me vit et s'approcha de moi.

Il était déjà à un degré confortable d'ivresse.

— Judas, me dit-il, tu sais donc?

— Tout.

— Et maintenant que les autres sont pris, que faut-il faire?

— Pousser toujours en avant. T'arrêtes-tu sur un champ de bataille, parce qu'un camarade tombe à ton côté?

— C'est ce que je me disais. Alors j'ai bien fait.

— Qu'as-tu fait?

— Dame! j'ai conseillé aux autres d'agir, comme si rien n'était arrivé.

— A merveille. Maintenant il faut presser les paresseux et relever les douteux.

—Je m'en vais du côté du marché et de la place au Bois, et je les ferai marcher comme de vieux légionnaires. Adieu; j'irai dîner avec toi, car hier, pour honorer le Seigneur, je n'ai rien mis dans ma besace.

Les portes s'ouvraient. Un flot de peuple se précipitait dans la ville. En même temps, dans cette ruche de maisons qui s'adossent au Moriah et au Sion, depuis la vallée de Fromagers jusqu'au sommet, une fourmilière d'hommes se réveillait et s'animait. Je vis couler par ces immondes ruelles des centaines de jeunes gens et de vieillards qui se dirigeaient vers la place du Prétoire. Cette place devenait par nécessité le centre de l'action. Je m'y rendis. Je passai chez le sagan d'abord. Il m'attendait. Caïphas était avec lui, plus troublé, plus confus, plus peureux, plus indécis que Hannah lui-même. Je fixai leur attention et je les décidai par la considération que, ne pouvant plus reculer, il fallait laisser agir les événements qui s'engendrent les uns les autres.

Caïphas sortit pour aller mettre ses gens en campagne.

Hannah me recommanda d'exécuter ses instructions exactement.

En partant, je rencontrai Justus presque entraîné par une foule immense, qui le poussait en avant comme son chef. Le mot d'ordre restait le même : pas d'aqueducs! respect à l'offrande!

Les Romains ont une prédilection marquée pour l'eau et les fontaines dans les villes : ils en font un objet d'ornement et un moyen d'hygiène publique. Pilate voulait illustrer son gouvernement à Jérusalem, en lui laissant des fontaines, dont la ville avait, du reste, bien besoin. Il avait commencé un aqueduc de vingt-cinq milles pour amener l'eau de loin : un monument d'art et d'utilité publique qui aurait rivalisé et peut-être éclipsé l'Aqua-Julia. Ne voulant pas charger le peuple de taxes pour cette œuvre, il avait réclamé et obtenu, bon gré mal gré, par Caïphas, cet impôt de demi-shekel, que tout Juif est obligé de payer au Temple tous les ans, et le double, s'il paie le jour du sabbath. Ce tribut sacré s'appelait l'offrande.

Je m'approchai de Justus et je lui dis tout bas :

— Toujours en avant : rien n'est changé.

En attendant, de la porte Dorée, qui, par le pont sur le Cédron, conduit aux routes du Jourdain, et de la mer Morte, par la porte Judiciaire, qui s'ouvre sur la route de Gaza et d'Égypte, par la porte d'Éphraïm qui conduit à Samarie, et par celle de Benjamin, où aboutit la route d'Anathot et de Bethléhem, des flots de provinciaux s'engouffraient dans la ville, conduits par ceux des chefs qui avaient échappé au traquenard de Pilate dans la maison de Josaphath. Tous se dirigeaient vers le forum de Jérusalem, la place du Prétoire, qui se développe devant le palais d'Hérode. Je me dirigeai de ce côté, en longeant la place du marché. Là je vis Bar Abbas, au milieu d'une foule immense, qui criait :

— Damnation de mon âme! de l'eau? Qu'avons-nous besoin d'eau? à quoi sert l'eau? c'est tout au plus bon pour se noyer, pour les gens sales qui ont besoin de se laver, et pour ces zélés qui ne toucheraient les lèvres de leurs femmes sans se croire impurs!

— Oui, oui, pas d'aqueducs! criait le peuple.

— S'il nous avait fait des fontaines de vin au moins! on le comprendrait. Du vin! aimez-vous le vin, mes enfants?

— Vive le vin! s'écriaient les gamins, gloire au vin et à ceux qui en ont!

— Surtout! mes garçons, continuait Bar Abbas. Du vin? Ça vaut bien la peine de construire des aqueducs de vingt-cinq milles pour fournir de vin le peuple du Dieu qui s'amusa à faire le déluge, le peuple qui but de l'eau pendant quarante ans dans le désert avec Moïse. Moïse aussi aimait l'eau. Voilà pourquoi sa femme le détestait. C'est donc décidé : pas d'eau, pas d'eau! La pluie nous inonde déjà bien assez, Dieu merci, quand nos maisons sont percées.

— Pas d'eau, pas d'eau! répondait la foule.

— Et respect à l'offrande, mes enfants. La monnaie sacrée! Par les cornes de Moïse! et que feront nos pauvres prêtres? On veut donc les laisser maigrir comme des sauterelles? Ils se plaignent déjà que l'impôt de Dieu est léger. Pensez un peu si on le leur enlève. Ils nous taxeront à un shekel par tête.

— Respect à l'offrande! criait la plèbe.

— J'aime les prêtres gras, moi, continuait Bar Abbas. Ils sont satisfaits, et partant de bonne humeur et humains. Samuel était maigre et il troubla Israël. Jérémie était maigre, parce qu'il ne digérait pas, et il fit de Jérusalem une vallée de pleurs. On allait à la noce en larmoyant, on mangeait de bons repas en pleurant, on embrassait sa femme en geignant : on avait désappris à vivre. Prendre l'offrande? mais on veut donc réduire nos aimables prêtres à se nourrir de fiente comme, comme... dis-moi donc le nom de ce prophète pourceau?

— Vive le prêtre gras, respect à l'obole de Dieu! criait toujours la plèbe.

— Et puis, mes garçons, est-ce que les Romains doivent nous donner à boire? N'est-ce pas assez qu'ils nous prennent ce que nous avons pour manger, sans qu'ils veuillent encore nous condamner au régime de l'eau, et nous enrhumer? S'ils aiment l'eau, qu'ils aillent la boire à Rome. Nous sommes les enfants de ceux qui se régalèrent dans

la terre promise de grappes de raisin, grosses comme la tour Phasaelus. Il ne suffit donc pas aux Romains de nous prendre tout : ils veulent faire place nette, place lavée. Nous voulons être sales, nous! Nos prophètes étaient sales et ils causaient tout de même avec Dieu.

— Pas d'aqueducs, pas d'aqueducs! répétait la plèbe.

— Oui, mes brebis, et nous allons nous expliquer proprement avec le procurateur. Qu'il laisse nos prêtres tranquilles! Quand les prêtres sont satisfaits, tout prospère : commençant par vos femmes. Notre Dieu est déjà assez pauvre : on le vole à qui mieux mieux. Voudrait-on à la fin qu'il se mît aux gages des Romains pour voir la face de l'or? Il fait des miracles : s'il veut de l'eau, comme du temps de Moïse, il n'a pas besoin de l'acheter.

— Non, non, qu'on ne touche pas à l'impôt de Jéhovah!

— Et bien, c'est cela que nous allons seriner gentiment au procurateur. Suivez-moi, et motus! Je vais prendre la parole pour vous : adjoignez-moi quelques autres de Galilée et de Samarie. Je sais comment on parle aux chefs. J'ai parlé à Tibère, quand je combattais sous ses ordres! crâne chef, va! Les vieillards en avant, les jeunes après, et les femmes et les mioches à la maison ou au Temple.

En un clin d'œil, cette multitude immense se mettait en ordre, et Justus et quatre autres commissaires se joignaient à Jésus Bar Abbas qui se constituait orateur de la plainte populaire. Alors, remontant vers le Moriah, en laissant le palais des Machabées à gauche, l'Hippodrome à droite, longeant le Temple depuis la porte occidentale jusqu'au palais des Archives, ils traversèrent la grande place et s'arrêtèrent au pied des dix-huit marches qui formaient l'escalier du Prétoire.

Pomponius Flaccus, qui avait été prévenu, dès la veille, de ce qui devait arriver le matin, ne s'étonna ni ne s'émut des cris du peuple. Il digérait, du reste, encore le souper et le vin de la nuit. Car, si Pilate buvait de l'eau, il n'avait pas moins une excellente cave. Claudia Procula,

restée dans l'ignorance de toutes choses, s'éveilla, ou plutôt fut éveillée par ses esclaves, toutes alarmées par l'émeute.

Pilate fit avertir sa femme de ne rien craindre; mais Claudia, enveloppée encore des bandelettes de cette toilette de la nuit, dont usaient les jeunes dames romaines pour conserver plus frais leur teint, se couvrit d'une espèce de pallium nacarat qui la cachait de la tête aux pieds et se rendit sur une terrasse qui entourait le palais.

Elle dominait la ville.

Pilate, à l'approche de la foule, avait envoyé ses prisonniers à la tour Phasaelus, craignant qu'on ne les lui arrachât. Il venait de terminer la rédaction de l'arrêt de condamnation, lorsque le chef de la garde qui veillait aux portes du palais entra pour lui annoncer qu'une députation du peuple désirait lui parler. Pilate hésita un moment s'il devait la recevoir ou la faire repousser à coups de pieds. A la fin, il se décida à la laisser entrer.

Jésus Bar Abbas s'avança, à la tête de cinq autres parlementaires, marchant dans la salle d'un pas de roi. Ses haillons faisaient ressortir la dignité de son port. Il s'était proposé d'être tout simplement sublime. Une main sur la poitrine, une autre sur la hanche, la tête haute et un peu en arrière, tout en fixant Pilate du regard, il paraissait admirer les moulures de bois de cèdre du plafond. Il sentait l'ail comme l'Ibérie entière. Et comme Justus le talonnait de trop près, il rejetait de temps en temps son pied en arrière afin de l'éloigner et de le tenir bien à sa suite et non pas à son côté; de telle sorte qu'il paraissait boiter.

Les sourcils de Pilate se fronçaient, sa respiration s'accentuait.

— Seigneur procurateur, c'est moi, dit Bar Abbas, s'avançant devant la chaise curule de Pilate.

— Est-ce que cette vermine n'en avait pas de moins sale à m'envoyer comme messager? demanda Pilate s'adressant aux autres légats.

— La vermine sait que je suis un orateur, répliqua Bar Abbas, interrompant Justus qui allait formuler une excuse : voilà pourquoi, Pilate, je franchis le seuil du palais de nos pères.

— Tes pères? Oui, dit Pilate en ricanant : parle donc.

— Le peuple d'Israël... commença Bar Abbas.

— La canaille! interrompit Pilate, en fougueux espagnol.

— Si je parle mal le latin que j'ai parlé pendant vingt ans dans les légions de César, je haranguerai en grec. Je suis lettré, Pilate, vois-tu? J'ai enseigné aux Gaulois le pas que David dansait devant l'arche, et à tes compatriotes, la sauce de ces lentilles pour lesquelles Esaü vendit son droit d'aînesse.

Pilate se tordait sur sa chaise. Bar Abbas continua :

— Je n'ai pas eu le temps, Pilate, de composer mon oraison; les événements m'ont surpris sur la place du Marché et l'amour de mon peuple m'a dit : Marche. J'ai marché à sa tête et je viens en son nom te dire : *Quousque tandem abuteris, Pilate, patientiâ nostrâ?*

— Est-ce qu'il n'y a pas au milieu de vous quelqu'un qui ait un peu de sens commun pour prendre la parole? s'écriait Pilate en frappant la table de son poing.

— Comment, du sens commun? je viens au nom du peuple juif pour parler d'eau et non pas de sens commun, moi qui eus jadis l'honneur de parler au divin Tibère, ton maître, et de lui dire : Bonjour, César!

— Jette-moi ce chenapan à la porte à coups de pied, ordonna Pilate à un décurion qui était de garde dans la salle.

Le décurion se mit à même d'obéir à la lettre; et tandis qu'il accomplissait l'ordre, Bar Abbas gambadait en s'écriant et en se grattant les parties offensées :

— Voyons, Lentulus, conduis-toi en vieux collègue; plus doucement, pas de la pointe, de côté... Ah! bon, ma tunique est percée et voilà ma face de dessous livrée aux regards du seigneur Pilate et des étoiles de la Syrie.

Justus s'avança alors et, demandant excuse pour les bouffonneries de Jésus Bar Abbas, exposa à Pilate les plaintes du peuple juif.

— C'est bien, répondit le procurateur : je n'ai pas de conseils à prendre du peuple juif, je n'ai de compte à rendre qu'à César. Je sais ce que je fais, et ce que je fais est bien. La ville a besoin de fontaines, et je les lui donnerai. Si le peuple juif trouve que j'agis mal en usant de l'offrande plutôt que de le grever d'un autre impôt, il fait comme l'âne qui, succombant sous le poids, lancerait des coups de pieds à son maître qui s'empresse de le décharger. Voilà ma réponse. Allez.

— Ainsi, dit Justus, l'aqueduc sera achevé, l'offrande continuera à être affectée à cette construction.

— Oui. Allez.

La députation salua et sortit.

La foule grondait déjà, au récit fantastique que Bar Abbas lui faisait de l'accueil qu'il avait reçu. Quand les autres commissaires vinrent lui annoncer que la volonté de Pilate était inébranlable, que les travaux de l'aqueduc ne seraient pas suspendus, la taxe du Temple pas respectée, un cri immense, partant de la place du Prétoire, circula de rue en rue, de file en file, du Sion au Moriah, de l'Akra au mont des Oliviers, retentit dans l'air, enveloppa la ville. Claudia en fut effrayée. Flaccus se réveilla. Pilate sourit. C'est que Pilate connaissait le peuple juif. Déjà il l'avait châtié, lorsque ce peuple ne voulut pas que l'on promenât dans la ville les enseignes à l'image de César, la loi juive s'opposant à ce que l'image de Dieu fût reproduite par la peinture ou la scupture : c'était de l'idolâtrie. Sans s'émouvoir donc, il fit appeler Décius Crispus, commandant de toutes les forces romaines qui occupaient Jérusalem et lui dit :

— Prends les deux cohortes qui sont dans la cour du centre et, arme au fourreau, fouet à la main, disperse-moi cette racaille. Pas de sang : mais frappez raide.

Décius Crispus, que Pilate choisissait parce qu'il le con-

naissait humain et doux, le salua, et cinq minutes après sortit du palais.

La foule n'avait pas bougé, criant toujours : Plus d'aqueduc ! ne touchez pas à l'offrande! Crispus lui adressa quelques mots bienveillants, lui conseillant de cesser son tapage et de rentrer. On l'insulta. Alors il ordonna aux siens de la repousser.

Aux premiers coups de fouet, les cris redoublèrent. Mais ceux qui se sentaient sangler la figure reculaient et poussaient les autres en arrière. La retraite commença. Quelques coups de poing et de trique reçus par les soldats redoublèrent leur colère et la force de leur bras. Mais il arriva, par malheur, qu'un de ces soldats ensanglanta d'un coup de lanière la figure de Jésus 'Bar Abbas. La douleur lui arracha un cri terrible. En même temps, il tira de dessous son manteau un couteau et l'enfonça dans le ventre du soldat. Le Romain tomba en criant : On nous assassine!

C'en fut assez.

Les soldats qui jusque-là n'avaient fait usage que de verges, dégainèrent leurs dagues et commencèrent à frapper. Les Juifs étaient désarmés: le carnage ne rencontra plus d'obstacle. Les soldats de Pilate firent une trouée à travers cette multitude de vieillards et de jeunes gens qui s'étaient rendus là pour supplier plutôt que pour s'ameuter. Ils les abattaient à droite et à gauche comme des épis sous la main des faucheurs. Ceux qui fuyaient renversaient les plus faibles et les écrasaient. Malheur à ceux qui tombaient : ils ne se relevaient plus. Les boutiques, les portes des maisons s'ouvrirent pour offrir un abri à ces malheureux : mais le sang, le pire de tous les enivrants, donnait le vertige aux soldats. Le Temple même ne servit pas d'asile : la cour des prêtres comme celle des païens, le lischcath ha-azith comme le marché sacré, les cloîtres et les chambres sacrées, tout fut souillé de sang, jonché de cadavres. Trois mille victimes périrent, dont seulement deux soldats romains!

Le lendemain, les vallées de l'Hinnom, de Josaphath et le Cédron, étaient obstrués de cadavres, en très grande partie de Galiléens, sujets du tétrarque Antipas Hérode.

Claudia, pendant tout le premier moment de cette protestation, était restée sur la terrasse à regarder le panorama spendide qui l'environnait. Elle contemplait le Temple, dont le fronton, couvert de lames d'or frappées du soleil, l'éblouissait; la vallée qui, s'abaissant toujours, aboutit à Bethléhem, à Jéricho, au Jourdain, au désert, à la mer Morte, vaste nappe d'azur et d'or, qui fermait un bout de l'horizon comme un saphir termine le fleuron d'une couronne. Elle admirait les jardins de Silohé, les groupes argentés des arbres du mont des Oliviers, les splendides jardins de son palais, la chaîne des montagnes de Judée et de Benjamin, qui, par un plateau, s'attache aux deux éperons de Sion et d'Akra; et bien loin, au delà du Jourdain et du désert, les montagnes de Moab, qui ressemblaient à un nuage violet saupoudré d'or. Au terrible rugissement du massacre, Claudia porta les yeux du ciel à la terre, et suivit les traces du glaive romain au travers de la chair des enfants de David, sans reculer, sans pâlir. Puis, quand le soleil commença à l'incommoder, craignant pour l'éclat de son teint, elle rentra lentement en murmurant à Cypros, l'esclave gauloise qui avait pour consigne de soigner sa tête :

— J'arrive à temps!

Flaccus apprit dans son bain la nouvelle de la boucherie, tandis que ses esclaves lui grattaient la peau avec une pierre-ponce de Lesbos, douce comme les lèvres d'une jeune fille.

— Bah! murmura-t-il, ces goujats en seront quittes pour aiguiser de nouveau leurs dagues, demain!

Et il ordonna que l'on mît une autre pastille de myrrhe dans les cassolettes d'or qui parfumaient son cabinet.

Pilate, au contraire, s'arracha les cheveux de désespoir, à la vue de cette terrible catastrophe. Il se jeta d'un bond sur le premier cheval qu'il trouva dans la cour, et com-

mença à courir après les tueurs en criant : Arrêtez! arrêtez!

Mais, hélas! il avançait doucement.

Les cadavres, les blessés, les tombés empêchaient sa marche. Les cris de malédiction qui assombrissaient sa route l'oppressaient. Il réussit cependant, à la fin, à apaiser la fureur des soldats; il ordonna leur retraite et revint lui-même au palais, le cœur saignant, l'âme navrée de douleur et de remords. Il entra dans la salle des jugements. Sa tâche de la journée n'était pas encore achevée. On lui présenta la sentence contre les vingt-deux prisonniers qu'il avait condamnés le matin. Il la relut, resta longtemps à réfléchir, demanda à ses conseillers si elle était juste et selon la loi. On lui répondit affirmativement.

— Alors, dit-il, amenez les prisonniers.

Devant les portes du palais — les Juifs séparatistes se croyant souillés en franchissant le seuil de la demeure de Pilate — s'étend une cour ouverte, au milieu de laquelle, depuis que le palais d'Hérode est devenu le Prétoire romain, est incrusté un carré de mosaïque qui marque le siége du jugement. Nous appelons cet endroit le Gabbatha. Au milieu du Gabbatha s'élevait un petit banc de pierre, marqueté de marbre de différentes couleurs, sur lequel on juchait la chaise curule du préteur, lorsqu'il devait annoncer la sentence des criminels. On pouvait, selon notre usage, prononcer l'arrêt dans la salle d'audience, mais on devait la publier en plein air devant le public, qui voulait l'entendre.

Lorsque Pilate vint s'asseoir sur son siége, les prisonniers, liés en deux chaînes, de onze chacune, l'attendaient allignés en deux rangs, à droite et à gauche. Les gardes du Prétoire s'étendaient en cercle autour d'eux : mais le peuple était absent. La cour était vide. Malgré cela, Pilate passa outre. Il demanda aux condamnés :

— Avez-vous quelque chose à ajouter à votre défense?

Personne ne répondit. Quelques-uns sourirent d'une façon dédaigneuse et ironique.

— Lis la sentence, dit Pilate à son scribe.

Ce personnage lut la sentence en latin. Un interprète la traduisit en notre langue. En substance, elle décrétait ceci : Les vingt-deux prisonniers seraient exposés le lendemain à la vue du peuple, qui ne les avait pas vus aujourd'hui, enchaînés, dans l'amphithéâtre, avant le commencement du spectacle, où ils seraient fouettés de dix coups de verge chacun. Dix de ces criminels, dont l'arrêt désignait les noms, seraient crucifiés le soir même. Six, dont les noms étaient également écrits, seraient exposés aux bêtes le second jour du spectacle. Les six autres, enfin, les plus valides et les plus jeunes, seraient admis à combattre contre les bêtes, le troisième jour, armés seulement d'une courte épée. Quand cet arrêt fut lu, Pilate demanda encore, en s'adressant au peuple qui était absent :

— Y a-t-il quelqu'un qui ait des observations à faire?

Personne, naturellement, ne répondit. Alors il s'adressa aux condamnés et ajouta :

— Et vous, avez-vous quelque objection à opposer? Avez-vous quelque chose à demander, qui ne porte pas atteinte à la sentence?

Les condamnés se turent. Seulement, après une minute de silence, pendant lequel on aurait pu entendre les battements de tous les cœurs, Menahem s'écria :

— Le Dieu qui allume les jours dans le ciel mûrira celui de la vengeance.

Pilate hocha la tête doucement et répondit avec calme :

— Si ce jour est dans une année, le temps ne l'a pas encore marqué dans son livre.

Une minute après, le rossignol gazouillait dans les jardins du palais, étendus au pied de l'Ophel, arrosés des eaux délicieuses de Envogel, les tourtourelles gémissaient, la bise du midi jouait avec les *fragrances* de la vallée de Siloam, les papillons voltigeaient en déployant leur écrin de pierreries au milieu des arbustes des cours.

Le dîner de Pilate et de son hôte l'attendait.

IV

L'amphithéâtre de Jérusalem avait été construit par le roi Hérode.

Le roi savait fort bien que la loi juive défend le genre de spectacles qu'on y donne. Mais il essayait de ce moyen de séduction, comme il avait essayé de tant d'autres moyens nobles, utiles, politiques, humains, pour briser le cercle d'airain qui retranchait les Juifs de la communion des autres peuples de l'Orient et de l'Occident. Il échoua en ceci comme dans toutes ses autres conceptions, trop grandes pour un peuple si borné et si inculte.

L'amphithéâtre, du temps d'Hérode, avait été toujours peuplé, comme aujourd'hui celui de Pilate, de spectateurs accourus même de la Grèce et de l'Égypte, — de Damas à Memphis, de Gaza à Tyr, — des villes grecques et romaines qui s'élevaient sur le sol des fils de Jacob, — Césarée, Gadara, Sephoris, Cella, Scythopolis, Hippos, Phasaelus, Tibériade. Puis les villes de Samarie s'étaient vidées, se rendant tous aux fêtes de Pilate, qui coïncidaient avec celles des Tabernacles des Juifs. Aussi, le vaste cirque regorgeait-il de peuple dès le matin.

Des Juifs, il y en avait aussi, mais des deux partis extrêmes : l'aristocratie saducéenne, et la plèbe infime qui ne se classe pas, mais s'entasse. Les vestales n'existant pas chez nous, le podium avait été destiné aux dames d'un rang élevé, auxquelles on livrait une sportule d'entrée spéciale. Les rangées supérieures étaient occupées par les femmes, presque toutes voilées; les premiers rangs, par les hommes d'une condition plus élevée, magistrats, princes, chefs des milices, prêtres, anciens officiers des synagogues. Une grille, pas bien haute cependant, les protégeait contre les fantaisies des bêtes, qui eussent cherché ailleurs que dans l'arène une place où jouer leur rôle.

A une extrémité de cet ovale, à neuf ou dix pieds au

dessus de l'arène, se trouvait la loge de Pilate — en face du podium — séparée des autres spectateurs uniquement par une corde de soie et d'or tendue des deux côtés, de la grille aux degrés supérieurs. Au devant de cet espace, sur deux chaises d'ivoire incrusté d'or et recouvertes de pourpre, siégeaient Claudia Procula, ayant à ses pieds des coussins de soie azurée, brochée d'argent, et Pomponius Flaccus, ayant à ses pieds un tapis de Perse. Derrière eux, la suite de leurs cours et leurs officiers. Pilate occupait un siége spécial, peu éloigné, comme maître du spectacle; car il n'y avait, à Jérusalem ainsi qu'à Rome, ni édiles, ni directeurs spéciaux pour cet objet. Un velarium tissu de blanche laine de Béthanie, à raies crémoisi de laine de Sidon, couvrait tant bien que mal la vaste enceinte.

La variété des costumes des spectateurs, caressait le regard. Mais ceux qui avaient, quelquefois dans leur vie, assisté aux cirques romains et aux hippodromes grecs, où le peuple est si gai, si bruyant, auraient cru voir dans cette foule si tranquille et si sérieuse, une assemblée qui assiste à un procès capital dans une cour de justice. D'ailleurs, ces combats aux *cesta*, ces *retiaires*, ces dimachères, ces andabates, que pouvaient-ils avoir d'émouvant pour des gens qui s'étaient, la veille, trouvés entraînés dans cette chasse étrange que les soldats romains avaient donnée au peuple juif, perçant poitrines, dos, flancs, coupant têtes et membres, et courant en avant, en avant, sur des cadavres, sur des blessés, sur des mourants? Pas une famille juive qui ne fût en deuil: d'où pouvait jaillir la joie? Aucun ne connaissait ces combattants, aucun ne pariait pour l'un ou pour l'autre: d'où pouvait naître l'intérêt? Le peuple juif a de la sensualité pour la beauté, comme toutes les races orientales, mais non pas le sentiment du beau, comme le Grec et le Romain. Le peuple juif craint la force, se méfie de l'adresse; il ne l'admire pas, ne la cultive pas, ne l'apprécie pas même, comme le Grec et le Romain. Comment se serait-il passionné pour les belles

formes de ces gladiateurs grecs; pour l'admirable adresse de ces *dimachères* italiens, qui, se combattant à l'épée et au poignard, sans armes défensives, s'entretuaient; ou pour l'agilité de ce *retiaire* et de ce *mirmillon*, l'un tué, l'autre blessé à mort? A peine si l'on rit aux méprises de ces *andabates*, gaulois, dont l'un, — combattant avec un casque qui n'avait d'autres ouvertures qu'à la bouche et aux oreilles, — après maintes gaucheries, eut un bras emporté, et dont l'autre eut le ventre ouvert. Tout cela se passait froidement.

Mais une scène, d'un autre genre, vint bien tôt éveiller une douloureuse émotion.

La journée devait se clore par une pantomime de danse et de chant d'une fête de Sylène, interrompue par l'irruption au milieu d'elle d'un taureau, dérangé lui-même par la présence de certains chiens, qui le chassaient, et laissaient le temps aux chœurs et aux cymbalines de s'échapper par le *sana vivaria* et par les autres issues de l'arène. Mais, avant cette comédie, Pilate voulait présenter sa tragédie.

Les clairons sonnèrent. Le silence du désert se fit au milieu de cette fête. Alors, un héraut se leva derrière Pilate et, s'avançant, cria : Voici la sentence à l'égard des conspirateurs contre César.

Après que le héraut eut lu l'arrêt prononcé la veille par le procurateur, celui-ci fit un signe. Alors, le vomitoire qui était au dessous du podium, s'ouvrit et les condamnés parurent. Ils étaient partagés en trois bandes, liés avec des cordes, poing contre poing. Ceux qui devaient être crucifiés le soir, précédaient les autres. C'étaient les plus vieux, les plus faibles : des soldats indigènes les suivaient. Le second groupe se composait des condamnés aux bêtes, en simple tunique, un poignard pour toute arme défensive. Moab tenait le bout de la file : des soldats romains marchaient derrière eux. Enfin, venaient les six condamnés également aux bêtes, mais armés de tout point, excepté la cuirasse et le bouclier. Menahem était parmi

ces derniers; et des légionnaires gaulois les escortaient.

Quand ils apparurent dans le cirque, un cri immense éclata au milieu de la foule : Gloire aux fils d'Israël; courage, courage! Puis suivit un silence qui donnait le frisson. Les condamnés ne prononcèrent pas un mot. Ils avaient tous le pas sûr, l'air calme, le port digne, comme s'ils fussent allés accomplir un sacrifice religieux.

Menahem marchait la tête levée, le regard perdu dans le ciel, comme s'il eût voulu percer le velarium et rencontrer dans le firmament le regard, le soupir, le baiser peut-être qu'il y cherchait. Moab promenait ses yeux anxieux sur les rangs où étaient les femmes, visiblement inquiet, concentrant toute la puissance de sa vie dans son regard investigateur. Ils parcoururent ainsi l'arène de droite à gauche, ayant le dos tourné au podium pendant la moitié de leur trajet.

J'étais en face de cette partie de l'amphithéâtre. Quand les condamnés arrivèrent sous la loge de Claudia, en vue par conséquent des femmes installées au podium, je remarquai une brusque secousse chez une de ces femmes voilées, assises au premier rang, au niveau de la femme de Pilate. Au fur et à mesure que les condamnés avançaient vers cette partie de l'arène, l'agitation de cette femme augmentait. Elle se leva, elle tendit son corps si en avant, si en avant, qu'une autre femme, assise à côté d'elle, la saisit à la taille. Enfin, elle jeta un cri. Tous les yeux se tournèrent comme un éclair vers cet endroit. Moab entendit, lui aussi, ce cri, et un affreux tremblement, courant par tout son corps, le saisit. A peine s'il put marcher; mais, arrivé au bas de cette place, il s'écria aussi : Adieu, Mirjam!

— Moab! répondit l'inconnue, et elle tomba sur son coussin, la tête sur les épaules de sa voisine.

A ce mouvement, son voile se défit. Ce fut un éblouissement dans toute la salle. On aurait dit que le velarium se déchirait, et que le soleil inondait l'arène. Jamais on n'avait entrevu une beauté pareille au milieu des filles

d'Israël, depuis Esther, peut-être depuis Ève la fille de Dieu. Une exclamation de surprise éclata au milieu de toute l'assemblée. Pilate pâlit comme un cadavre. Moab était tombé abattu, et on l'avait entraîné évanoui. Claudia dit quelques mots à son voisin Flaccus, celui-ci à Pilate, qui ne répondit point. Ses yeux étaient collés à la place de Mirjam. Celle-ci venait de se lever avec précipitation et disparaissait sous le vomitoire qui, de la galerie intérieure, conduisait au podium. Je me précipitai au dehors pour voir de nouveau cette femme qui m'était inconnue, à moi qui connaissais toutes les femmes de Jérusalem. Elle s'était envolée comme un souffle d'air, sans laisser de traces.

Cet incident jeta le froid sur le reste du spectacle.

En sortant du cirque, le peuple se rencontra avec les condamnés qui allaient au supplice.

Le peuple de Jérusalem, qui n'avait pas assisté au combat des gladiateurs, alla assister à la mort de ses compatriotes. Les abords du Golgotha étaient inabordables; mais on aurait dit que ces milliers de femmes et d'hommes étaient pétrifiés. Pas un cri, pas un geste : on respirait bas, et chaque soupir contenait une malédiction.

Pendant que les étrangers s'amusaient aux gladiateurs et aux mimes de Pilate, les bourreaux ordinaires de celui-ci dressaient les croix. L'opération était courte. Ils en avaient l'habitude. Une heure après, ils avaient hissé les condamnés sur les croix, liant les mains et les pieds; puis, quand tous pendaient à leurs gibets, les bourreaux leur avaient brisé les jambes et les bras, les cuisses et les avant-bras avec une barre de fer.

Au cri déchirant des suppliciés avait répondu un cri immense du peuple; cri inarticulé qui n'exprimait rien et disait tout. Ce fut le seul. Le peuple s'écoula des abords du Golgotha, comme l'eau s'échappe d'un vase percé.

La soirée était fraîche et belle. J'avais soupé avec Marie. Bar Abbas était venu glaner les restes. Justus était arrivé un peu plus tard; car ce drôle aurait passé sa

vie aux pieds de ma maîtresse. Le souper fini, je les invitai à m'accompagner. Marie aussi voulut venir.

En sortant de la porte Judiciaire, qui s'ouvre sur le chemin de Silo et de Gabaon, nous laissâmes à gauche le tombeau d'Anania et commençâmes à monter à droite le petit mamelon du Golgotha. La lune l'éclairait en plein. Une brise plaintive et mordante chassait devant elle un duvet blanc, effilé en petits floçons, qui voltigeait capricieusement et laissait balayé un firmament azuré comme la grotte de l'île de Caprée. La lune marchait vite.

Une rangée de formes blanches, découpées dans le vide bleu, se dressa à nos yeux. A mesure que nous approchions, ces formes prenaient une figure, et nous distinguions les corps nus des suppliciés.

L'endroit était désert. Les gardes, après avoir blessé à mort les condamnés, s'étaient peu soucié d'en essuyer la dernière malédiction ou d'en écouter la dernière supplication. La pitié était trop haut, la haine trop bas pour atteindre ces serviteurs de l'étranger. Des chiens vagabonds, qui venaient de faire leurs ébats dans le Gouffre des cadavres, aboyaient pour se distraire. La chouette ripostait. Un gémissement sourd, court, étranglé, troublait aussi le silence de la nuit.

— Ces malheureux n'avaient donc pas de sœurs, de mères, de femmes, de..., murmurait Marie se serrant à moi sans terminer la phrase : ils meurent seuls !

— Peut-être oui, lui répondis-je ; mais la peur... D'ailleurs, est-ce plus triste de mourir sans fatiguer son regard de la figure humaine ?

Nous étions aux pieds des croix. Les condamnés avaient les yeux fermés ou tournés vers le ciel. Aucun d'eux n'était encore mort. Leurs poitrines se soulevaient avec un effort qui faisait claquer leurs côtes. Les os des extrémités étant brisés, le corps contracté et raccourci se projetait en avant. L'agonie était horrible.

En entendant des pas sous eux, une seule voix se dégagea de tous ces gosiers brûlés et suffoqués : Soif! soif!

Nous n'avions pas d'eau, pas d'échelle. Bar Abbas se précipita à bas du plateau pour aller chercher quelque chose. Ce bouffon aussi était triste ! Je me nommai. Mon nom était connu à tous les patriotes de l'ex-royaume d'Hérode. Alors un autre mot s'échappa de toutes ces lèvres ardentes comme de la gueule d'un four : Vengeance !

— Oui, frères, répondis-je : mourez en paix ; vous serez vengés !

Deux ou trois de ces poitrines avaient cessé de se dilater.

Marie pleurait.

Justus, la tête baissée, paraissait désolé et regardait cette fille.

Je me tordais, ne pouvant prêter aucun secours, ne pouvant ni soulager, ni abréger aucune agonie.

Nous restâmes en silence, écoutant ce hoquet qui déchirait l'âme.

La lune continuait son galop échevelé au milieu des nuages chassés par la bise ; le grillon se plaignait dans les fissures du rocher qui devenait froid ; le cri-cri appelait sa compagne ; le coucou jetait sa note monotone au vent qui nous soufflait des bouffées empestées de la vallée étendue à nos pieds ; le chacal, plus loin, jappait d'aise. Tandis que les fenêtres du palais d'Hérode resplendissaient du festin de Claudia et du gouverneur de Syrie, les poitrines des suppliciés s'éteignaient peu à peu. Et Bar Abbas n'arrivait pas ! Je ne pus plus tenir. — Adieu ! m'écriai-je, en me précipitant vers le bas de la colline.

— Dans le ciel ! me répondirent les deux dernières voix qui restaient encore distinctes.

Ces malheureux croyaient presque tous à la résurrection.

Peu après, Justus me ramenait Marie. Bar Abbas était arrivé trop tard : le sacrifice était consommé.

Les vagues de l'air répétaient encore le cri : Vengeance !

— Oh ! oui, vengeance !...... Ah ! qui était donc cette femme que j'avais vue dans le cirque ? Qu'elle était belle, mon Dieu, qu'elle était belle !

Le lendemain, dès l'aube, ces mêmes Juifs qui la veille s'étaient abstenus d'aller voir les jeux des gladiateurs étrangers, occupaient cette partie de l'amphithéâtre qui environne des deux ailes la loge de Pilate, pour aller jouir du *morituri te salutant* de leurs martyrs. Ils étaient sombres, silencieux, recueillis; on les aurait dits en deuil.

Le spectacle de Pilate ne valait, certes, pas ceux de ses maîtres de Rome. Il n'offrait, certes, pas un combat de vingt éléphants contre une poignée de Gétules armés du javelot, comme Pompée à son second consulat, ni les soixante-trois panthères de Scipion Nasica et de Lentulus, ni les cinq hippopotames opposés aux vingt-trois crocodiles de Ségurus, ni la chasse de cent lions à crinières organisée par Sylla, ni celle des trois cent quinze lions que donna Pompée, ou des quatre cents que donna César. Il n'y avait pas les trois mille cinq cents lions, tigres et panthères d'Auguste, ni enfin les trois cents ours contre autant de lions et de panthères de P. Servilius. Mais le pauvre spectacle de Pilate, tel qu'il était, suffisait de reste au goût nullement blasé de ces Asiatiques.

Pilate faisait tuer, dans cette seconde journée des fêtes, dix tigres, dix crocodiles, douze lions et une panthère, qui, disait-on, les valait tous; et, pour chatouiller l'appétit, douze condamnés pour crime de haute trahison envers César : quarante-cinq têtes!

Alléché par le sang de la veille, le peuple se montrait aujourd'hui plus en train. Le spectacle ne promettait-il pas d'être bien atroce? On entendait les femmes rire, les hommes perdaient leur gravité et se barbouillaient la figure de grappes de raisins, et là où se trouvait Bar Abbas, c'était un vacarme, un cliquetis de lazzis, une gesticulation équivoque, un parler haut, un tel débraillé enfin que l'on se serait cru au marché aux légumes. Je crus un instant que ce gueux allait entamer une conversation avec moi, ou avec Pilate, de l'autre bout du cirque, ou envoyer des baisers à Claudia et des trognons de maïs à Pomponius Flaccus. Bar Abbas avait apporté sous son

manteau un petit cochon, qu'il avait déniché, je ne sais où, ce quadrupède étant une chose fort rare et antipathique à Jérusalem et dans la Judée. Or, il le montrait de temps à autre, lui mordait l'oreille, et le faisait crier comme un possédé. C'est ainsi qu'il s'était procuré une place, et très large, ayant mis en fuite tous ses voisins; en sorte qu'il était assis aussi à l'aise que Pilate lui-même.

A une heure après midi, les habitants du palais d'Hérode arrivèrent, et prirent leurs places, comme la veille. Quelques minutes après, les clairons sonnèrent pour annoncer que le spectacle allait commencer. Ce fut le signal pour les bestiaires de soulever les grilles des bêtes féroces, pour le gardien du cirque d'amener les prisonniers, et pour le peuple juif de se lever, tous comme un seul corps, et de sortir de l'amphithéâtre. En sorte que le vide le plus absolu se fit alors autour de Pilate, de sa femme et du gouverneur de Syrie, des deux côtés.

Justus et moi restâmes seuls, tout à côté de Claudia. J'espérais voir encore l'enchanteresse du jour précédent.

Claudia, Pilate, Flaccus se regardèrent dans les yeux.

L'effet de cette protestation cependant ne dura pas longtemps. D'autres objets vinrent opérer une diversion.

Les gardiens du cirque placèrent à un bout de l'arène les six condamnés.

On les avait affublés d'une chemise rouge pour le décorum du spectacle, je pense, car leurs habits avaient été bien maltraités par les vicissitudes des jours précédents. Moab, cette fois, était tourné en face de Claudia. Les six s'étaient implantés à l'extremité de l'enceinte, dos contre dos, fort serrés, les bras croisés sur la poitrine, la droite en avant, armée du poignard. Ils formaient comme un pilier; et pas un muscle de leur corps ni de leur figure ne tremblait. Seulement, ils nous semblaient très pâles. Tête et pieds nus, — cette panoplie vivante, que l'on servait aux bêtes, avait encore l'air redoutable. Les yeux tournaient dans leurs orbites chargés de regards farouches. Ces dents serrées, ces bouches entr'ouvertes pour respirer

une haleine puissante, ces narines dilatées promettaient une lutte terrible : la chair allait peut-être mordre la bouche qui voulait la dévorer.

Mais ces bouches aussi étaient effrayantes.

Aussitôt que les bestiaires eurent soulevé les grilles, placées non pas aux deux extrémités de l'amphithéâtre, mais aux deux côtés, — d'une part, se lancèrent, comme en une pelotte, dix tigres énormes, d'autre part, rampa dehors un flot de dix crocodiles.

Un frisson de plaisir, plutôt que de terreur, courait dans tous les rangs.

Le silence était absolu.

Les tigres entrèrent les premiers. Leur regard fut frappé instantanément de la présence de la foule, établie tout autour, et de ce groupe rouge et immobile plus voisin. Leurs naseaux reniflèrent une odeur forte, âcre, pestilentielle. Les crocodiles, de leurs yeux petits et rougeâtres, aperçurent du premier coup les tigres en face d'eux; d'un regard de travers, à côté d'eux, à dix pas du bas de la loge de Claudia, les condamnés. Tigres et crocodiles comprirent immédiatement, d'instinct, que leur plus grand danger ne venait pas de l'homme. Aussi les deux bandes firent halte pour s'observer réciproquement. Les tigres se couchèrent ventre à terre, la tête allongée, le regard fixe et comme fasciné. Les crocodiles se serrèrent en ligne, l'un touchant l'autre, ne donnant signe de vie que par un clignement d'yeux inquiet. Un seul d'entre eux, le plus âgé peut-être, une bête énorme, recula jusqu'au parois de l'amphithéâtre et, le ventre collé contre le mur, commença à en faire fort lentement le tour à reculons.

— Hein! les tigres, princes mes seigneurs, s'écria Bar-Abbas, de sa place, gare, gare! voilà le sagan Hannah qui menace vos flancs en reculant.

Un grand éclat de rire accueillit cette saillie, et le nom de Hannah resta au crocodile de l'arrière-garde.

L'hésitation des deux armées ne fut pas longue. Les crocodiles se décidèrent les premiers. Ils avaient confiance

dans leurs cuirasses, comme arme défensive, et dans leurs rictus,—des gouffres hérissés de poignards,—comme arme offensive. Au besoin, leur queue de cochon aurait servi de massue.

Les tigres comprirent qu'ils n'avaient qu'à se bien tenir, et ils se tinrent bien. Un des crocodiles, le plus jeune, fit un pas en avant le premier, levant la tête et aplatissant le ventre dans le sable; car c'est au ventre et à la gorge que ces monstres sont seulement vulnérables. Le mouvement audacieux du premier entraîna les autres; la bande, comprenant la force de leur solidarité, avança. Les tigres ne quittèrent pas leur position; seulement, de couchés qu'ils étaient, ils se ramassèrent sur leurs pattes comme pour faire un bond. Cette prudence parut probablement déshonorante à un des tigres qui, poussant un hurlement étouffé, fit un saut de côté, s'isolant de ses collègues. Après ce premier saut, ce tigre audacieux en fit un second d'un autre côté, visant à opérer une diversion, et d'un troisième bond, il se jeta sur le crocodile de l'extrême gauche. Il calculait peut-être de lui tomber sur le dos et d'engager le combat sur ce terrain rocailleux. Il se trompa dans sa projection. Le crocodile menacé exécuta un petit écart de côté et reçut le tigre dans sa bouche. Ce fut l'affaire d'une seconde. On vit le tigre coupé en deux, et le crocodile se renverser sur le dos, le cou horriblement déchiré.

— Bravo! s'écria Bar Abbas : l'honneur est intact des deux côtés. Seulement s'ils avaient eu soin de parfumer un peu leur haleine!

En effet, l'air s'infectait.

Tandis que deux membres des deux camps engageaient ce duel inconsidéré, le reste des combattants ne cessait de se surveiller. Le résultat du combat cependant parut affecter les crocodiles, qui se croyaient invulnérables comme Achille. Ils firent un léger mouvement de recul. Par contre, les tigres, à la vue de ce premier sang, commençaient à se convulsionner.

Pas un tigre maintenant ne se tenait tranquille et si-

lencieux. On entendait un râlement qui ressemblait au roulement éloigné du tonnerre. Le groupe se rompit. Tandis que quatre ou cinq des tigres se livraient à des bonds fantastiques comme des baladins, les autres conservaient leur position.

Les crocodiles ne comprenaient rien à cette danse pyrrhique de leurs ennemis et se desserraient pour les suivre des yeux, et les attraper peut-être au vol. Mais, au plus fort de l'évolution, ils sentirent que les tigres danseurs leur pleuvaient sur le dos comme des blocs de rocher, tandis que les autres faisaient un mouvement de flanc pour les saisir par derrière. La mêlée commençait.

Les tigres qui s'étaient installés sur le dos de leurs ennemis, après avoir essayé les crocs et les griffes sur la carapace de dessus, les embrassaient et commençaient à leur labourer la peau plus tendre du ventre. Déchirés ainsi, les crocodiles se tournaient, et ceux qui ne pouvaient pas atteindre leur propre adversaire, hors de portée, dévoraient l'ennemi cramponné sur le dos de son voisin. En un instant, l'arène fut jonchée d'entrailles et de lambeaux de chair. Cinq crocodiles et quatre tigres avaient succombé.

Il restait encore six tigres, quatre crocodiles et le rôdeur que Bar Abbas appelait Hannah, qui continuait son tour d'observation, lentement, ne perdant jamais de vue le champ de bataille, ne détachant pas son ventre des murs du cirque. Toute prudence désormais avait cessé. Les combattants étaient en fureur. Les quatre crocodiles poursuivaient les tigres, rampant vivement, ensanglantés, présentant toujours leur rictus formidable, ricanant. Les tigres gambadaient avec une célérité vertigineuse, de tous les côtés, si haut qu'ils pouvaient, en sorte que les crocodiles, obligés de tenir la tête levée, présentaient le cou et le flanc découverts. Les tigres attaquèrent par derrière. Et l'attaque eut lieu aux pieds des condamnés, forcés ainsi à entrer en bataille.

Ici ce fut quelque chose d'épouvantable, impossible à ra-

conter, parce que les yeux n'eurent pas le temps de suivre l'action.

Nous vîmes se succéder deux boules farouches, se roulant dans l'arène : la première, les tigres accrochés aux crocodiles, les écharpant et se retirant eux-mêmes déchirés; la seconde, les prisonniers, se jetant sur ce qui restait de ces bêtes féroces, tigres et crocodiles, se culbutant, se roulant dans le sable. Le sang jaillissait jusqu'à nous. Il y avait comme une pluie de lanières de chair qui voltigeaient dans l'air. Les crocodiles restèrent en route, achevés. Mais la pelotte des tigres cramponnés aux hommes, des hommes accrochés aux tigres, tantôt les uns dessus, tantôt les autres, ballotta jusqu'à l'autre extrémité du cirque, où elle s'arrêta comme une masse pétrie de sable, de sang, de peaux, de chair et de haillons.

Pendant un instant l'on crut que tout était fini, et Bar Abbas demandait déjà les honneurs du triomphe pour le prudent Hannah, qui s'était tenu écarté de la mêlée. Mais, bientôt, nous vîmes la masse boueuse s'animer encore. Nous vîmes une tête se dégager des entrailles d'un tigre, et se soulever avec une précaution infinie; puis une main écarter le sang des yeux, et regarder d'abord le charnier où le possesseur de cette tête et de cette main se trouvait, ensuite autour de lui, comme quelqu'un qui se réveille d'un sommeil d'ivresse. Cette inspection ne fut pas longue. Immédiatement, un être qui avait les formes d'homme se tira de cette mare infecte et sauta au milieu de l'arène, ayant soin de s'emparer d'un poignard.

Personne ne put au premier abord reconnaître cet homme. Il était nu, blessé, et comme sorti d'un bain de sang et de pourriture. Il ramassa un lambeau de chlamyde et s'essuya la figure pour voir. Nous reconnûmes alors Moab. Il regardait autour de lui stupidement. Mais un cri de Bar Abbas le réveilla en sursaut.

— Moab, gare, gare, Hannah entre en bataille.

En effet, le vieux crocodile, voyant qu'il restait encore un danger pour lui en ce quelque chose de vivant qui

s'agitait à l'autre extrémité du cirque, se tourna rapidement et marcha droit à lui.

Il n'y avait pas de temps pour réfléchir. Le crocodile déployait maintenant autant d'activité, de colère, de décision, qu'il avait montré de calme jusque-là. Moab, blessé, ne pouvait pas courir à son aise. Le crocodile poussait et avançait. N'ayant plus la célérité pour moyen de défense, il ne restait à l'homme que la ruse. Moab saisit un bloc de chair et d'étoffe du fouilli sanglant qui était à son côté, se mit en position, et laissa venir.

Le crocodile marcha sur lui, l'abîme de sa gueule noire tout béant. Il se dressa pour happer l'homme. L'homme fourra dans ce gouffre sa pelotte. Il n'avait qu'une seconde de trève. La pilule n'étranglait pas le crocodile, il l'avalait. Mais, dans cet éclair de trève, Moab se jeta ventre à terre, sauta à la gorge du monstre, et avec son poignard, il l'ouvrit, du haut en bas, et se tint agraffé à son cou comme à un arbre. Le crocodile se débattit pendant quelques minutes, puis, dans le dernier soubresaut de l'agonie, il lanca, à dix pas de lui, Moab évanoui de son effort autant que suffoqué par l'horrible puanteur de la bête.

Les gardiens du cirque accoururent alors, pour balayer ces carcasses, et ils trouvèrent Moab encore vivant.

— Grâce! grâce! commença à crier la foule. Mais, avant que Pilate eût eu le temps de se décider, Claudia avait élevé sa main, le pouce haut comme les vestales romaines. La grâce était faite. On emportait Moab par le ***sanavivaria*** et on le laissa aux soins des médecins.

En quelques instants, les esclaves débarrassèrent l'arène, et ouvrirent quelques vomitoires, afin de désinfecter l'air au plus tôt; puis, avec des rateaux, ils couvrirent de sable les flaques de sang. La seconde partie du spectacle allait commencer.

Les clairons sonnèrent.

Le maître des jeux fit ouvrir alors une porte de côté, et six cavaliers entrèrent dans l'arène.

Ils étaient sujets d'Aretas, roi de Petra. Leurs tuniques

jaunes s'harmonisaient avec leurs figures brûlées par l'haleine du désert et avec leurs magnifiques chevaux noirs de Numidie. Ils portaient sur leur tête un superbe turban azuré, couleur de la tribu dont ils sortaient, et étaient armés d'épées, de javelots, de poignards et d'un épieu. Les chevaux n'avaient ni bride ni selle.

Du côté opposé du cirque, on introduisit les six condamnés habillés d'une légère tunique rouge, tête et pieds nus, et ayant pour toute arme une dague romaine.

Les cavaliers firent le tour du cirque et s'arrêtèrent en escadron sous le podium. Les six condamnés allèrent se placer devant eux, à la tête des chevaux.

Alors, la grille sous la loge de Claudia se leva et douze lions à crinière firent irruption dans l'arène.

En passant des ténèbres de leur antre à la lumière du jour, ils semblèrent comme éblouis. Les uns bâillèrent, les autres rugirent, quelques-uns se livrèrent à des ébats de gambades, quelques autres se roulèrent dans le sable avec un sentiment de vive volupté. Qu'était l'homme pour ces rois de l'espace libre, pour qu'ils eussent à se soucier ou à s'apercevoir de sa présence? Mais l'homme non plus ne paraissait guère fort impressionné de ce formidable danger. Les chevaux seuls tremblaient et se couvraient d'une sueur glacée. Ils allongeaient leurs têtes fines sur les épaules des condamnés rangés devant eux, comme pour implorer protection. Un hennissement imprudent, échappé au plus peureux, les dénonça aux lions.

En un éclair, ceux-ci furent tous debout, les oreilles tendues, les mufles au vent, l'œil errant : ils aperçurent en face d'eux l'ennemi et la proie qui les attendaient. Les lions ne se hâtèrent cependant pas. Quelques-uns, flairant l'air ou se frappant les flancs avec la queue, s'assirent même sur leurs derrières, tandis que d'autres firent un mouvement en avant avec lenteur.

Un des chevaux, le plus effrayé, voyant le danger s'approcher, s'élança et commença à courir, échevelé et

fou, par le cirque, entraînant son cavalier. Ce fut le signal de la chasse et du combat.

Tous les lions se mirent à courir après le fuyard, passant devant le groupe des cavaliers comme un tourbillon. Les cavaliers lancèrent leurs javelots au milieu de cette meute infernale pour l'attirer à eux et dégager ainsi leur malheureux compagnon. Quatre ou cinq lions, blessés, s'arrêtèrent en effet et voyant d'où la douleur et l'attaque leur venaient, ils firent face, jetant un rugissement qui fit trembler les spectateurs. Le fugitif fut atteint.

Il abattit un lion, qui s'était jeté au cou du cheval; il enfonça son épieu dans la gueule d'un deuxième lion, qui avait cramponné ses griffes sur une cuisse. Mais deux autres lions s'étaient griffés par derrière au cheval qui s'affaissa de terreur sous son cavalier. Cheval, cavalier périrent. Cependant le terrible Syrien, en mourant, eut le courage d'enfoncer encore son poignard dans le flanc d'un troisième lion.

De l'autre côté, quatre lions fondaient sur la bande arrêtée sous le podium. Les condamnés les reçurent sur la pointe de la dague, les cavaliers sur leurs épieux. Il y eut un moment où l'on ne distingua plus rien. Soudain quatre cavaliers furent entraînés par leurs chevaux hennissant d'épouvante. Trois hommes à pied, un cheval avec son cavalier et les quatre lions ne se relevèrent plus. Un des cavaliers, blessé mortellement, tombait de sa monture et arrêtait, comme la pomme d'or d'Atalante, les bêtes fauves, qui le poursuivaient. Les javelots sillonnaient l'air du cirque. Manahem s'empara alors d'un épieu et sauta sur le cheval qui volait dans l'arène comme un aigle. Les hommes à pieds, tous blessés, accoururent à leur tour sur deux lions qui déchiraient le cavalier tombé. Là s'ouvrit un combat comme sur le corps de Patrocle dans l'Iliade. Les cavaliers, ne pouvant maîtriser leurs coursiers dont la frayeur semblait du délire, attiraient hors de la lutte les trois autres lions qui les poursuivaient, s'aidant des javelots et des épieux. Les deux hommes furent écharpés

et les lions grièvement blessés. Manahem en tua un autre, mais il vit deux cavaliers succomber encore.

Des condamnés il ne restait par conséquent plus que Manahem, légèrement blessé, et son cheval, l'un des deux chevaux survivants, intact. Des Syriens du roi Aretas, cinq avaient péri. Huit lions avaient été égorgés, et les quatre autres rôdaient blessés dans le cirque. Deux hommes donc contre quatre lions ; la partie s'équilibrait.

Manahem assaillit. Un des lions lui sauta dessus, tandis qu'il en tuait un autre, lui enfonçant dans la poitrine puissante, sa dague, qu'il appuyait sur son cheval jusqu'à le renverser. Le dernier des Syriens le dégagea, en tuant par derrière ce monstre, le perçant d'outre en outre. Dans l'effort, cependant, ce malheureux Syrien perdit l'équilibre et tomba. Il se trouva entre les griffes des deux derniers lions qui, mortellement blessés, eurent encore assez de force pour le mettre en lambeaux. Lorsque Manahem, se relevant, accourut à son secours, il fut assez à temps pour achever les lions, mais non pas pour le sauver. En sorte que, de ce combat, il ne restait que Manahem blessé et un cheval qui allait s'abattre à quelques pas de lui, épuisé de fatigue et de terreur plus que de blessures.

La tâche de ce malheureux toutefois n'était pas encore achevée. Il devait avoir une rencontre avec cette terrible panthère, qu'on disait plus redoutable que tous les tigres et les lions déjà tués.

Sur un signe de Pilate, une grille se leve et on la lâche, avant que Manahem eût eu le temps de se remettre. Il avait un bras dévoré, le flanc déchiré, mais la droite intacte, ses jambes saines, et toute espèce d'armes à sa disposition. Les esclaves n'avaient pas traîné hors de l'arène les carcasses et les cadavres de la tuerie précédente.

En sortant de sa cellule et en se trouvant au milieu de ce charnier, la panthère parut saisie. Elle recula, s'accula au mur, s'accroupit, ou plutôt s'affaissa sous un frémissement vertigineux qui s'empara de tout son corps. Son instinct lui révélait la présence d'un ennemi, qui avait

causé cet abattis d'individus de sa terrible race. Passe pour le cheval, passe pour l'homme; mais qui avait tué tous ces lions? Tant de rouge l'éblouissait, ou plutôt la fascinait.

Elle allongea cependant le museau à une flaque de sang, qui était devant elle et le lécha. Cette boisson commença à l'enivrer. Un javelot, qui l'atteignit sur les naseaux, la fit bondir. Alors elle comprit le danger et dénicha l'enneni. Manahem s'avancait. Cette fois c'était l'homme qui commençait la chasse.

Manahem connaissait les panthères, les tigres, les léopards, les chacals, comme les chiens et les chats de la maison de son père. Il s'enfonçait dans les solitudes du désert des journées entières pour aller dépister ces terribles dévastateurs des troupeaux paternels.

La douleur redoubla le frisson de la panthère. Elle se lança sur Manahem, qui se tira de côté et la piqua de son épieu. Il jouait maintenant. La panthère commença à courir par le cirque : Manahem la suivit, lui décochant seulement des javelots. Il voulait aller la tuer sous la loge de Claudia. La panthère sautait, en jappant horriblement, elle se cramponnait aux barreaux des grilles des bêtes et à la grille qui servait de rempart aux spectateurs du premier étage. Ses bonds étaient prodigieux : mais, partout, elle se trouvait en face de spectateurs qui l'effrayaient. Manahem la traquait, emboitait ses sauts, la poussait, l'acculait de plus en plus vers l'endroit où il voulait l'abattre, lüi barrant le chemin, et ne cessant de la harceler avec les javelots. La terreur de la panthère atteignit la démence. Le sol lui parut partout mortel.

Elle visa alors cette partie de l'amphithéâtre que les juifs avaient laissée vide, en partant, pour témoigner leur horreur à Pilate. Manahem la rejetait vers cet endroit. La panthère, réduite à cette extrémité, fit un bond prodigieux. Elle passa par dessus les barreaux qui protégeaient les spectateurs et vint tomber à dix pas de moi et de Justus, à côté de Claudia. Un cri de terreur éclata au

milieu de la foule et un mortel sauve-qui-peut commença. Claudia se leva tout debout et arracha de ses cheveux ce petit poignard long et affilé dont les Romaines faisaient usage pour maintenir sur leurs têtes cette tour de faux cheveux qui formait leur coiffure. Les centurions, le gouverneur de Syrie à son côté, son mari d'autre part, tous se disposaient à la couvrir de leur corps. Je me dressai aussi en dégaînant mon poignard :

— C'est une Romaine, s'exclama Justus en me tirant par le manteau.

— C'est une femme, répondis-je, me rangeant de telle sorte que mon épaule touchait la personne de Claudia, séparés seulement par le cordon de soie qui faisait la démarcation entre la loge des Romains. Claudia entendit le mot de Justus et ma réponse.

Sur ces entrefaites, la panthère se relevait. Se trouvant en face d'un nouveau danger, quand elle se croyait peut-être sauvée, elle se mit en fureur. Elle fit un bond pour se jeter sur moi ou sur Claudia. Je la guettais et attendais, le bras allongé, le talon gauche solidement appuyé au mur du vomitoire, la jambe droite en avant. La panthère vint s'abattre sur moi. Je la reçus sur le poignard où elle s'embrocha. Le choc me plia sur mes jarrets et me repoussa si près de la poitrine de Claudia, que l'haleine ardente de la panthère nous fouetta le visage. Le danger était immense. Je secouai la bête dans le cirque par un effort énorme, et Manahem qui, à son tour, l'attendait en bas, la reçut sur son épieu et l'acheva.

— Ton nom, me dit Claudia nullement effrayée de ce qui venait de se passer si près d'elle.

Je la regardai, puis la saluant en souriant, je répondis :

— Tu es bien belle, Romaine.

Et m'éloignai.

— Suis-le, l'entendis-je dire à Cneus Priscus qui se tenait derrière elle.

— Je le connais, répondit ce centurion.

Il me connaissait ! Beau prodige ! Qui étais-je ?

V

Qui étais-je?

L'histoire de ma famille se mêle à celle de mon pays.

Deux jours après cet égorgement d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards, fait par les soldats d'Antiochus dans les cavernes du désert qui s'étend des environs de Bethléhem au Jourdain, parce que les Juifs, le jour du sabbath, ne se défendirent point, un adolescent de seize ans se présenta à Mattathias, le père des Machabées, et demanda à se battre contre l'ennemi d'Israël. Cet adolescent, nommé Gad, venait de Kariot. Son père l'envoyait, mais il était trop pauvre pour lui donner des armes. Mattathias lui fit fournir une épée.

— Elle est trop laide, répondit le jeune homme au grand-prêtre, je n'en veux point.

— Mais alors, mon enfant, avec quoi te battras-tu?

— Avec ceci, répondit Gad, en tirant de dessous sa tunique une espèce de coutelas, un long poignard, jusqu'à ce que j'aie conquis les armes qui sont de mon goût.

L'occasion ne se fit pas attendre.

Mattathias vint à mourir. Judas lui succéda, et sa première rencontre avec Apollonius, général des Samaritains, eut lieu. L'armée samaritaine fut battue. Apollonius et quelques-uns de ses lieutenants cherchèrent à arrêter l'ennemi : mais Judas Machabée et Gad se jetèrent sur eux comme des lions et les tuèrent. Judas prit l'épée d'Apollonius, qu'il porta ensuite toujours (1). Gad prit les armes fort belles d'un des chefs de l'armée d'Apollonius, qui ont ensuite été toujours les armes de mes ancêtres et qui sont les miennes.

Depuis ce moment, dans tous les champs de bataille, Gad se trouva à la droite de Judas. Il était avec lui

(1) Josephus, *Antiquités*, liv. XII, chap. VII.

lorsque Saron et huit cents des siens furent tués à Beth-horon : lorsque Gorgias fut battu à Emmaüs et poursuivi jusqu'à Ashdod, à Jenina et dans les plaines de l'Idumée. Il était avec lui, lorsque Lisias fut battu à Bethsur et eut cinq mille hommes tués. Gad accompagna Judas à Jérusalem, qui fut restituée au culte de Jehovah et au peuple juif. Gad partagea ensuite tous les exploits et toute la gloire des fils de Mattathias. Avec Judas il concourut à dompter la postérité d'Esaü, les Iduméens, à Acrabattene, puis les Ammonites, dont il prit et détruisit la ville de Jazer, et amena prisonniers les enfants et les femmes. Avec Simon Machabée, Gad prit Tyr et Ptolémaïs. Il concourut avec Judas et son frère Jonathan à détruire le pays de Gilead, et parcourut le désert, rasant les villes de Bosar, Malle, Casphore, tuant tout, superposant l'horreur du désert de l'homme à la frayeur du désert de la nature (1).

Timothéus, le commandant des Ammonites et des Arabes, succomba comme les généraux des rois syriens; car Naïm et son temple furent rasés : tout fut tué. A Éphon, les mâles seuls furent tués; après quoi, on revint à Jérusalem en chantant des psaumes! Si Dieu aime le massacre, il devait être satisfait.

Maintenant il s'agissait de prendre la citadelle de Jérusalem, toujours occupée par les partisans d'Antiochus, qui venait de mourir à l'âge de cent quarante-neuf ans, laissant sa couronne à Antiochus Eupator, son jeune fils. Les assiégés requirent le secours du roi. Antiochus partit d'Antioche avec une armée d'environ 100,000 fantassins, 20,000 chevaux et 32 éléphants. Judas alla à sa rencontre et s'arrêta à Bathzachaviah, où la bataille s'engagea.

Gad était avec Éléazar, frère de Judas, lorsque, voyant un magnifique éléphant qu'il crut porter le roi, il se glissa sous son ventre et le tua. Éléazar fut écrasé ; Gad échappa

(1) Josephus, *Antiquités*, liv. XII, chap. VIII.

à la mort et suivit Judas en sa retraite vers Jérusalem; car le nombre des ennemis l'effraya.

Antiochus assiégea Jérusalem. Judas soutint le siége avec vaillance et constance. La famine, tout le pays étant détruit et inculte à cause de l'année du sabbath, obligea bientôt après Antiochus à lever le siége et à se retirer, d'autant plus que les affaires de son royaume l'appelaient à Antioche. Antiochus fut vaincu et tué par Démétrius, fils de Séleucus, qui s'empara du royaume et envoya Bacchidès pour mater la puissance des Machabées.

Bacchidès retourna à Antioche sans avoir rien fait contre l'ennemi. Démétrius envoya Nicanor. Celui-ci tâcha de s'emparer de Judas par trahison, dans un rendez-vous. Gad découvrit le piége à un signe fait par Nicanor, et Judas et lui réussirent à s'échapper. Nicanor fut écrasé et tué à Adassa, et son armée dispersée. En même temps Alcimus, le premier grand-prêtre choisi par le roi hors de la famille de Aron, fut empoisonné par les autres prêtres et mourut, et Judas fut nommé grand-prêtre par le peuple, réunissant ainsi dans sa personne le pouvoir politique et le pouvoir religieux.

Gad accompagna l'ambassade que Judas envoya à Rome, afin d'invoquer l'amitié et l'appui du peuple romain. Mais Judas n'eut pas le temps d'en goûter les bienfaits. Démétrius lâcha Bacchidès de nouveau sur notre pays pour venger Nicanor, et Judas fut à la fin vaincu et tué sur la montagne de Aza. Gad avait été grièvement blessé. En se relevant de sa longue maladie, il épousa Oldah, l'aînée des filles de Simon, troisième frère de Judas.

Judas avait délivré la nation de la servitude des Macédoniens. Mais son œuvre n'était pas encore assurée.

Jonathan, qui lui succéda dans son double pouvoir, le vengea, en battant Bacchidès et en l'obligeant à lever le siége de Bethagla, après de longues vicissitudes. Bacchidès lui accorda enfin la paix; mais Jonathan dut se retirer à Michmash et renoncer à Jérusalem.

L'alliance de Jonathan fut plus tard sollicitée par les

deux rois rivaux, Alexandre Bela et Démétrius, tous les deux lui faisant de grandes promesses. Gad, qui exerçait une grande influence sur Simon son beau-père, décida celui-ci, qui entraîna Jonathan à l'alliance avec Alexandre. Démétrius n'eut pas le temps de s'en venger : il fut tué dans une bataille, étant tombé avec son cheval dans un fossé. Alexandre permit à Jonathan de revêtir la pourpre comme les rois.

Apollonius Daus, gouverneur de la Célésyrie pour Alexandre, ne se résigna pas à voir Jonathan si honoré et si libre. Il lui chercha chicane. Jonathan ne recula pas devant la guerre et, après avoir maltraité l'armée d'Apollonius, prit et détruisit Ashdod, Askalon et autres villes. Alexandre lui envoya en cadeau le bouton d'or pour avoir battu son gouverneur, qui avait déclaré la guerre aux Juifs, contrairement à ses intentions.

La Judée était devenue une principauté théocratique sous la suprématie des rois de Syrie, auxquels on payait un tribut de trois cents talents, les trois toparchies de Samarie, Pérée et Galilée comprises. Jonathan louvoya avec adresse entre les deux concurrents au trône syrien. Après avoir aidé Alexandre Bela, il aida Démétrius Nicanor, son adversaire, et quand Trypho, général d'Antiochus fils de Bela, attaqua Démétrius, Jonathan l'assista.

Le but du gouverneur de la Judée était de débarrasser de la garnison étrangère la citadelle de Jérusalem, qui commandait le Temple et la ville inférieure. N'obtenant pas cela de l'un, il l'espérait de l'autre; et il essaya même de l'alliance avec les Romains : la citadelle, c'était son indépendance. Il ne devait pas voir cela. Trypho avait conçu le dessein de tuer Antiochus son maître et de s'emparer du trône. Il vit en Jonathan un obstacle, le sachant attaché au roi. Il marcha, par conséquent, vers Jérusalem. Jonathan alla à sa rencontre avec une armée de 40,000 hommes. Trypho dissimula et trompa si bien le grand-prêtre, qu'il renvoya son armée et accompagna Trypho à Ptolomaïs, seulement avec mille hommes. Une fois dans

la ville, Trypho en fait fermer les portes; il tue les mille hommes de Jonathan et le retient prisonnier ainsi que Gad.

Le peuple juif nomme Simon grand-prêtre et successeur de Jonathan. Trypho, appelé par la garnison de Jérusalem assiégée, accourt; mais la grande quantité de neige tombée l'oblige à retourner à Antioche. Arrivé à Gilead, il fait tuer Jonathan et Gad. Simon ordonna que le corps de son frère fût réuni à ceux de son père et de Judas à Modin, où il leur fit élever le magnifique tombeau que Claudïa voulut visiter. Simon délivra à la fin la citadelle de Jérusalem de la présence des soldats étrangers, et affranchit le peuple juif, dont il devint l'ethnarque, du tribut aux Macédoniens, après cent soixante et dix ans de règne des Assyriens (1), depuis Séleucus Nicanor. La citadelle fut démolie. Le Temple fut réédifié plus élevé et domina la ville. Le caractère du gouvernement des Machabées se précisait.

Le gouvernement de Simon, le dernier des cinq fils de Mattathias, fut moins troublé que celui de son père, mais la fin en fut aussi tragique. Surpris dans une fête par son beau-fils Ptolomée, Simon fut tué, et sa femme et deux de ses enfants furent faits prisonniers. Ptolomée envoya aussi deux assassins pour tuer Hircanus, le troisième fils de Simon; mais Jean Hircanus, averti par Nahum, le fils de Gad, put s'échapper et se réfugier à Jérusalem, qui, l'ayant reconnu comme successeur de son père, refusa l'entrée à Ptolomée.

Hircanus, comme ses ancêtres, eut de longues contestations avec les rois de Syrie, profita de leurs dissensions pour ravager Samarie et étendre et consolider ses provinces. Il se donna une garde de soldats étrangers, puisa dans le trésor du tombeau du roi David pour la payer, fortifia sa ligue avec les Romains pour se rassurer contre les rois syriens. Hircanus déserta enfin le parti des pha-

(1) Josephus, liv. XIII, chap. v et vi.

risiens qui l'avait appuyé jusque-là, et voici pour quelle raison.

Hircanus étant de bonne humeur dans une fête, dit aux pharisiens :

— Si jamais vous vous apercevez que je ne marche pas dans le chemin de la loi, avisez-m'en et je retournerai en arrière.

Un certain Éléazar qui était présent, répondit :

— Puisque tu veux savoir la vérité, la vérité la voici : Si tu veux être un homme juste, renonce au grand sacerdoce et contente-toi du gouvernement civil.

— Et pour quelle raison devrai-je renoncer au grand sacerdoce, mon enfant? fit Hircanus.

— Parce que, répondit Éléazar, nous avons entendu par nos anciens que ta mère avait été captive sous Antiochus Épiphanes.

Hircanus, blessé de cette révélation, était triste, car il aimait son héroïque mère, qui, du haut des tours de Dagon où Ptolomée la flagellait ainsi que les autres frères d'Hircanus, lui avait fait signe de ne pas ralentir le siége, de prendre la forteresse et de châtier Ptolomée, dût-il les écharper tous. Nahum (1) lui dit :

— Ce que Éléazar a dit, lui a été conseillé par les pharisiens.

— C'est impossible, répond Hircanus.

— Eh bien, demande à ces gens quel châtiment a mérité Éléazar pour l'insulte qu'il t'a faite.

Hircanus le demanda. On lui répondit : Les verges. Hircanus, offensé, passa alors au parti des sadducéens, et, peu après, mourut.

Aristobulus, qui succéda à Hircanus son père, fit le premier essai de changer le gouvernement en royaume et ceignit la couronne, 481 ans après le retour des Juifs de la captivité de Babylone. Cet homme fut cruel. Il jeta en

(1) Josephus attribue ce conseil à un certain Jonathan, liv. XIII, chap. x.

prison ses frères, fit mourir de faim sa mère, tua son frère Antigonus par jalousie politique.

A l'instigation d'Alexandra, femme d'Aristobulus, Nahum l'empoisonna. Alexandra avait été menacée du même sort.

Alexandre Inneus, frère d'Aristobulus, lui succéda.

Ce roi n'eut pas un jour de repos. Les intrigues des alliances nouées le matin, rompues le soir; les guerres continuelles avec les Parthes, les Arabes, les Syriens, les Égyptiens; les insurrections intérieures, le travaillèrent toujours. Il massacra plus de 30,000 de ses sujets, qui pendant six ans soutinrent la révolte. Ils avaient commencé à l'insulter à Jérusalem, à là fête des Tabernacles, en le lapidant avec des citrons (1).

Nahum fut une des victimes d'Alexandre Inneus. Les pharisiens poussaient le peuple. Dans une seule exécution, il en fit crucifier 800, et fit couper la gorge à leurs femmes et à leurs enfants aux pieds de leurs croix, tandis que dans le palais il se plongeait dans l'orgie avec ses concubines. Huit mille de ses soldats abandonnèrent le drapeau et se jetèrent dans les montagnes pour piller. Enfin après avoir ajouté plusieurs villes des États voisins aux siens, miné par une fièvre quarte obstinée et par l'excès de la boisson, il mourut, donnant à sa femme Alexandra le conseil, si elle voulait régner tranquille, de se rapprocher du parti des pharisiens.

Alexandra suivit le conseil, et avec le titre de régente, mais, en réalité laissant gouverner les pharisiens, elle tint le gouvernement pendant neuf ans. Elle avait investi son fils aîné, Hircanus, de la dignité de grand-prêtre, conservant la couronne pour son fils puîné Aristobulus. Elle mourut à temps, car Aristobulus, aidé par mon bisaïeul Amon, s'était échappé du palais la nuit et s'était emparé de la plus grande partie des forteresses du royaume. Il l'aurait déposée, si elle ne se fût avisée de mourir. Mon

(1) Josephus, liv. XIII, chap. XIII et XIV.

bisaïeul, saducéen comme ses pères, avait abandonné Alexandra, dès qu'elle se fut jetée si aveuglément dans les bras des pharisiens.

Hircanus, qui avait été relégué dans le Temple par sa mère, ne se résigna pas à laisser le trône à son frère Aristobulus. Ils commencèrent par se faire la guerre, puis par s'accorder. Mais Hircanus, bientôt après, se sauva chez Aretas, le chef de l'Arabie. Ils levèrent ensemble une armée et vinrent assiéger Jérusalem. Or, ils comptaient sans les maîtres qui étaient déjà en Asie : les Romains.

Un lieutenant de Pompée, qui battait Tigrane en Arménie, fut envoyé en Judée. Scaurus reçut l'offre des deux frères — quatre cents talents; — mais comme il crut que Aristobulus, étant plus riche et plus généreux, était plus solvable, il rejeta les propositions d'Hircanus et obligea Aretas à lever le siége du Temple, où Aristobulus s'était retranché.

Il ne suffisait pas d'avoir acheté ces pirates romains, de s'être ensuite fait la guerre et qu'Aristobulus eût battu Aretas et Hircanus. Les deux frères portèrent leur cause devant Pompée lui-même. Pompée s'expliqua d'une façon ambiguë. Aristobulus marcha avec son armée sur la Judée. Pompée le suivit. A Jerico, il fit prisonnier Aristobulus et monta vers Jérusalem. Amon, mon bisaïeul et Absalon, oncle et grand-père d'Aristobulus, fermèrent les portes de la ville. Jérusalem et le Temple furent enlevés d'assaut et la Judée devint tributaire des Romains, province de la Syrie, et amoindrie de toutes les villes que nos ancêtres avaient conquises sur les États environnants.

Pompée se montra modéré. Il restaura toutes les villes qui avaient été endommagées par la guerre. Aristobulus et ses enfants furent envoyés à Rome. Gabinus, commandant des forces romaines en Syrie, abattit peu à peu tous les partisans des deux frères et partagea la Judée en cinq provinces, administrées chacune par un conseil.

Hircanus était resté grand-prêtre. Aristobulus s'échappa de Rome : mais Gabinus le reprit bientôt et le renvoya en

captivité. Mon bisaïeul Amon partagea son sort; tandis que Ozias, le père de mon père, restait à préparer la révolte qu'Alexandre, le frère d'Aristobulus, vint hâter.

Alexandre se trouva bientôt à la tête d'une armée de trente mille Juifs. Mais Gabinus le rejoignit auprès du mont Thabor, le battit et lui tua dix mille hommes.

Crassus, qui succéda à Gabinus, saccagea les immenses richesses du Temple, bien que Eléazar, pour les sauver, lui eût découvert et donné le *beaume d'or*, qui les valait toutes.

César, qui avait triomphé de Pompée, délivra Aristobulus et l'envoya en Judée avec deux légions. Mais les partisans de Pompée l'empoisonnèrent et coupèrent aussi la tête à Alexandre son fils, à Antioche. La descendance des Machabées se trouvait ainsi sinon détruite, du moins abaissée; et cet Iduméen Antipater, qui avait été l'ami et le conseiller d'Hircanus et qui fut le père d'Hérode, s'insinuant dans l'amitié de César, devint l'arbitre des affaires de la Judée.

Antipater assista César par ordre d'Hircanus, dans la guerre contre l'Égypte. Aussi, à la fin de la guerre, Hircanus fut-il confirmé par César dans sa dignité de grand-prêtre, et Antipater nommé procurateur de la Judée malgré les réclamations d'Antigonus, autre fils d'Aristobulus. Antipater, profitant de son empire sur le faible Hircanus, s'empressa d'élever ses enfants, et nomma Phaselus, l'aîné, gouverneur de Jérusalem, et le puîné Hérode, âgé à peine de quinze ans, gouverneur de la Galilée.

Cet adolescent débuta en saisissant Hezékiah, un chef de brigands, et ses complices et en les faisant massacrer. Le sanhédrin s'émut de cette infraction à la loi; car, chez nous, aucun ne pouvait être mis à mort avant d'avoir été jugé par le sanhédrin. Hircanus, poussé par ce corps, cita Hérode à venir rendre compte de sa conduite. Hérode se présenta à ses juges entouré d'une forte garde qui les réduisit au silence. Cependant, à la fin, le sanhédrin aurait prononcé la sentence de mort d'Hérode, si Hircanus ne l'eût sauvé, en lui conseillant de sortir de Jérusalem. Le gou-

verneur de Syrie nomma Hérode général de l'armée de la Célésyrie. Et il s'avançait sur Jérusalem pour se venger, lorsque son père et son frère l'engagèrent à rebrousser chemin.

L'histoire de la Judée commence dès ce moment à être celle de cet homme, qui fut le plus grand de notre nation, à côté de Salomon et de Judas Macchabée. La Syrie devint le champ des disputes, des déprédations des partisans de César et de Pompée. Hérode ne s'attacha pas aux partisans de César tout d'abord. Cassius le protégea, Marc Antoine le grandit. Antipater ayant été empoisonné, Hérode le vengea en faisant tuer l'assassin. Mon grand-père Ozias resta fidèle à la descendance des Machabées; mon père Simon s'attacha à Hérode, séduit par son audace. Hérode avait été confirmé par Cassius dans son commandement de la Célésyrie.

Hérode se trouvait en face de trois dangers : la vengeance d'Antoine qui avait vaincu Cassius, protecteur d'Hérode; la jalousie d'Hircanus, qu'on tâchait toujours d'allumer; et les entreprises du fils d'Aristobulus, Antigonus. Hérode acheta Antoine, qui non seulement lui pardonna d'avoir favorisé le parti de Cassius, son bienfaiteur, mais le nomma, ainsi que son frère Phaselus, tétrarques, et leur livra les affaires de la Judée. Hérode épousa la fille d'Hircanus, ayant déjà une autre femme de l'Idumée, Davis, qui le fit père d'Antipater. Il s'apprêtait à apaiser les partisans d'Aristobulus, en épousant Mariamne la fillo d'Alexandre, un des fils d'Aristobulus. Tout cela cependant ne détourna pas l'orage. Antigonus, aidé par les Parthes, s'empara de Jérusalem, prit par trahison Hircanus et Phaselus, et obligea Hérode à fuir au milieu des plus grands dangers, avec sa mère, ses femmes, sa sœur, ses amis, et à aller les renfermer dans la forteresse de Masada, afin de les soustraire à la vengeance d'Antigonus, qui avait coupé les oreilles du vieux grand-prêtre Hircanus et empoisonné les blessures que Phaselus s'était faites, en donnant de la tête contre les murs de sa prison

pour se suicider. Hérode se serait suicidé aussi de désespoir pendant sa fuite, si mon père ne l'eût fait rougir de cette lâcheté et n'eût relevé son courage (1).

Après avoir mis en sûreté sa famille, ses parents et huit cents de ses amis, dans la forteresse, ayant donné congé à huit mille autres qu'il ne pouvait protéger, Hérode songea à restaurer sa fortune. Mon père l'accompagna chez Malchus, roi d'Arabie, qui avait été comblé de bienfaits par son père. Malchus lui refusa son aide. Alors Hérode se sauva par la route d'Égypte, où Cléopâtre se prit d'amour pour lui. Mais mon père l'arracha à cette sirène qui avait perdu maints Romains. Hérode s'embarqua à Alexandrie pour aller à Rome, et vint à Pamphilica, d'où une tempête effrayante le jeta à Rhodes.

La ville était ruinée par la guerre contre Cassius. Hérode l'aida à se relever. Il se fit construire une trirème et aborda à Brundusium, d'où il se rendit à Rome. Hérode, accompagné toujours par mon père, resta à Rome sept jours : cela suffit. Il racheta de Marc Antoine le royaume de Judée, comme il avait acheté la dignité de tétrarque. Le sénat publia le décret. Octave et Antoine le comblèrent de fêtes. Hérode partit immédiatement. Sa famille était assiégée, ses amis persécutés. Il débarqua à Ptolomaïs, près Joppa, s'empara de toutes les villes de la Galilée, délivra sa famille de Masada, près Jericho, saccagea la place, et après trois ans de combats, d'aventures, de fortunes et de revers, il conduisit son armée sous les murs de Jérusalem.

Antigonus avait été déclaré ennemi des Romains, et Antoine, alors en Syrie, avait envoyé Sosius avec plusieurs légions pour assister Hérode. Jérusalem fut assiégée du même côté nord d'où Pompée l'avait prise. La résistance des assiégés fut obstinée, mais enfin les troupes d'Hérode et les troupes romaines enlevèrent la ville d'assaut. Le massacre fut si énorme qu'Hérode intervint et demanda

(1) Josephus, liv. XIV, chap. XII, XIII et XIV.

à Sosius, s'il ne voulait le laisser roi que d'un désert. Enfin, il obtint des Romains que Jérusalem fût épargnée, payant la rançon du pillage et de l'extermination. Antigonus alla se jeter aux pieds de Sosius, qui l'appela Antigone, mais le traita en homme, le retenant prisonnier. Il le présenta à Antoine. Celui-ci le réservait pour son triomphe. Puis, acheté par Hérode, il lui fit couper la tête à Antioche. Et c'est ainsi que finit, après cent vingt-six ans, le règne des Asamonéens — famille de prêtres, illustrée par tant de faits de courage, laissant le royaume à un Iduméen — un demi-juif, de naissance vulgaire, mais de cœur haut.

Je parlerai ailleurs d'Hérode.

On a peint les Machabées comme un type de héros. Qu'ont-ils fait pour leur pays?

Ils délivrèrent les Juifs des Macédoniens et les livrèrent aux Romains. Ils s'affranchirent des rois de Syrie pour tomber sous la protection des proconsuls impériaux. Mais délivrèrent-il l'âme de la nation? Le Juif resta juif — c'est à dire, en dehors du mouvement du monde, un sujet de prêtre, quand on aurait dû l'élever à la hauteur de citoyen libre. Or le joug de la doctrine des pharisiens abrutissait le peuple bien plus que le joug de la domination grecque. Puisqu'on violait la loi de Moïse, il ne fallait pas la remplacer par la loi orale des synagogues et du grand-collége. Le pacte de Moïse était lourd : on l'aggrava par une surcharge d'ordonnances ridicules. Les Machabées avaient cumulé les fonctions de grand-prêtre avec celles de roi et avaient créé cette théocratie monarchique qui est une tyrannie superposée à une autre tyrannie. Moïse avait ébauché dans le grand-prêtre le surveillant du roi; les Machabées en firent le complice et la doublure.

Avec les Machabées triompha la classe moyenne. Celle-ci était revenue de la captivité de Babylone, non pas éclairée par la civilisation fastueuse, splendide, voluptueuse, active des Assyriens, mais choquée, mais effrayée de la perspective que le peuple, séduit de cet appât, pût

lui échapper, mais envieuse des classes aristocratiques qui visent à donner au peuple la liberté du bien-être et celle de la conscience. L'exil, pour cette partie des Juifs — l'aristocratie sadducéenne — qui jouissait et pensait, n'était pas à Babylone, mais à Jérusalem. Le pharisien était le geôlier de l'âme de ce peuple, dont Moïse avait voulu faire non pas l'esclave de Dieu, mais le prêtre. Qu'avait-il gagné, ce peuple, à être délivré des Macédoniens? L'intolérance, la misère, la solitude. Le monde se fermait autour de lui; ce monde était le péché, l'ennemi, l'impureté même, pire encore que sous les lois du grand législateur : la réserve imposée par celui-ci avait pris les proportions d'un crime sous les pharisiens. Les Machabées n'émancipèrent pas la nation juive : ils la firent changer de joug.

Voilà de quels ancêtres je descendais; voilà à quelle secte j'appartenais. Ma famille, sadducéenne et de gens de guerre, avait dans les veines une goutte de sang des Asamonéens, mon père lui infusa depuis une goutte de sang étranger.

VI

Je pensais à tout cela, ou plutôt, tout cela se déroulait sous ma pensée, comme l'eau d'une rivière passe sous vos pieds, tandis que sur le pont vous contemplez au loin un paysage noyé dans l'ombre. Les trois mots de Cneus Priscus « je le connais! » soulignés par un ton gracieux, qui dans la bouche de ce bourreau des Juifs acquérait une nuance sinistre, flamboyaient devant mon esprit et l'absorbaient.

Ma trempe n'est pas de celles qui plient sous la peur. Je créais le danger pour avoir la joie de l'émotion. Je travaillais depuis deux ans à allumer la Judée comme les plateaux de Putéoli, pour donner la chasse à mon ennemi. Je ne m'étais nullement garé ni caché, sans jactance toutefois et sans étourderie; en sorte que tout le monde

savait que j'inspirais et encourageais tout ce qui prenait forme de haine contre les Romains. La jeunesse de Jérusalem me saluait comme son chef, pour que je demandasse à l'être. Ma naissance, le parti saducéen auquel j'appartenais, mon long séjour à Rome, mes voyages en Grèce, en Égypte, en Phénicie, en Syrie, dans toute l'Asie, en un mot, mes goûts, mes habitudes de la vie, l'élégance de mes manières, mes relations, ma frivolité apparente, mes aventures, ma maîtresse Marie de Magdala, que j'avais constituée reine de Jérusalem, tout cela, ma figure comprise, me posait comme le point le plus saillant et le plus lumineux de la ville. Était-il étonnant que Cneus Priscus me connût? Cependant, il me parut qu'il y avait dans son intonation douce un grondement, dans son sourire une condamnation.

Justus m'avait suivi, sans que je m'en fusse aperçu. Je me trouvais devant la maison blanche de Marie, cachée derrière un vert rideau de tamariniers, sans y avoir pensé. En traversant le seuil de la petite cour découverte, qui précède la maison, je vis Justus.

— A propos, lui dis-je, viens souper avec nous ce soir. Tâche d'attraper cette ganache de Bar Abbas; j'ai besoin de me distraire. Et si Manahem est en état de pouvoir se rendre ici, même en litière, amenez-le.

Je disais ces mots, lorsque Marie, qui n'était pas encore rentrée du cirque, se montra sous la porte. Justus qui partait, s'arrêta comme fasciné. Il avait peut-être raison.

Cette fille était resplendissante. On aurait dit un rayon d'aurore sculpté en femme. Un flot de jeunes gens l'avait accompagnée jusque chez elle, en lui contant mille sornettes, en la couvrant de fleurs, ne pouvant la dévorer de baisers. Je l'avais crue la plus belle créature de la Judée avant cet éclair de femme qui m'était apparu dans le cirque en appelant Moab, et qui dominait même le mystérieux brouillard dans lequel Cneus Priscus avait plongé mon esprit. Marie n'avait rien conservé du costume des filles de la Galilée. Elle s'était arrangé une coupe de

tunique et de peplum de courtisane grecque, taillés dans une étoffe babylonienne. On aurait cru voir Esther sortie des mains de Laïs. Lorsqu'elle envahit la cour, il me sembla qu'un nuage parsemé d'étoiles d'argent fondait sur moi. Elle me sauta au cou. Elle avait été témoin de ma petite scène avec la panthère, et, tandis que tout Jérusalem pensait que je m'étais soustrait aux remercîments de Claudia par modestie ou par dédain, Marie s'était dit : C'est pour moi qu'il ne regarde pas la fière nièce de César !

— Très bien, mon lion, s'écria-t-elle en me couvrant de caresses. Oh! que tu étais beau et que je t'aime.

Justus se précipita hors de la cour à la recherche de Bar Abbas. Nous rentrâmes, et je me laissai tomber sur une pile d'oreillers couverts de pourpre. Marie s'aperçut alors que j'étais pâle et que j'étais distrait.

— Qu'as-tu donc, mon amour? s'écria-t-elle. On dirait que tu as la fièvre.

Je racontai à Marie mes préoccupations. Elle éclata de rire.

— Mais, est-ce que ton Romain habite la lune?

— Pas habituellement, je pense.

— Alors, quel beau miracle qu'il te connaisse! Est-ce qu'il y en a deux à Jérusalem qui ont ces yeux bleus comme le lac de Genezareth; cette peau fine et blanche comme les filles de la Grèce; ces cheveux blonds comme ceux de l'ange qui tenta Ève; ce duvet comme une mousse d'or qui effleure tes lèvres et ton menton; cette bouche où le baiser naît comme la Vénus des Grecs des écumes de la mer; ce front enfin, ce tout, qui donne l'insomnie à toutes les filles de Jérusalem et brûle le sang de toutes les femmes mariées.

Je note ici en passant que mon père, accompagnant le roi Hérode dans son dernier voyage à Rome, y avait rencontré un orateur breton, d'Éboracum (York), et avait épousé sa fille, que l'on appelait à la cour d'Auguste l'étoile de Bretagne. J'étais le portrait viril de ma mère.

— Oui, répondis-je à Marie; mais Cneus Priscus n'est ni une jeune fille ni une femme : il est le chacal de Pilate.

— Allons donc, continua Marie! est-ce qu'il y en a un autre à Jérusalem qui fait de son manteau un pallium et le drape comme toi, qui dompte un cheval comme toi, qui séduise une femme comme toi, qui joue avec le péril comme toi, qui conte ses impressions de voyage comme toi, qui ait l'épigramme et l'épée aussi promptes que toi, qui éblouisse, qui étourdisse par la bizarrerie, par le luxe, par l'imprévu, par la mollesse chez lui, par la souplesse dans le gymnase, par l'élégance en public, par l'éclat et la verve dans les cercles privés... comme toi, comme toi, mon bien-aimé, que toute la jeunesse imite ou envie, que tous les maris redoutent?

— Oui, répondis-je, mais Cneus Priscus n'est ni un jeune écervelé, ni un mari jaloux, mais le limier de Pilate.

— Oh! le fin limier, s'exclame Marie, pour découvrir un homme que les sages du pays consultent, auquel le sagan obéit, que les enfants de la Judée regardent comme leur souffle, les guerriers comme leur épée, les timides comme leur voix, les prudents comme leur audace, et qui ressuscite les cœurs éteints à l'espoir de la patrie.

— Oui, mon enthousiaste, lui dis-je; mais Cneus Priscus n'est pas une folle comme toi, ni rien de tout cela. Il est le gibet de Pilate.

— Qu'il se pende donc à son gibet, Pilate. Sais-tu que sa femme est bien belle?

— Vrai! Je ne m'en étais pas aperçu.

En ce moment Justus et Bar Abbas entrent. Marie saute de mes genoux. Ses femmes se montraient à la porte de sa chambre, afin de l'habiller pour le souper.

— J'ai faim, Marie, m'écriai-je, dépêche-toi.

— On parle de faim, ici, dit Bar Abbas. Présent! C'est la seule chose qui me soit restée fidèle en ce monde.

— Et Menahem?

— Disparu. Les Galiléens l'ont enlevé du cirque.

— Et Moab?

— Disparu aussi. Les Esséniens l'ont transporté au désert.

— Aucune trace de cette femme qui paraît si éprise de lui?

— Quel malheur que je ne l'aie pas vue, dit Bar Abbas. Je regardais ailleurs : à maître Pilate devenu blanc et vert comme une feuille d'olivier. Il y a des gens qui ont la couleur à ressort : moi, je n'ai pas altéré mon bronze corinthien, lorsque j'ai perdu un pari de cinq cents drachmes. Cette infâme panthère m'a volé. J'avais cru qu'elle allait gentiment croquer Menahem pour plaire à la Romaine, et pour l'honneur des bêtes de notre pays. Mais bah! elle s'est conduite aussi lâchement que les autres. Ah! jusqu'aux panthères qui deviennent des lapins dans notre patrie. Les tigres adoptent les mœurs romaines.

— Tu es donc désolé que Menahem ait échappé?

— Non pour l'argent que je dois sur parole et que je paierai en paroles, mais pour l'honneur des habitants du désert de notre Judée. Il faudrait que nous donnassions la chasse aux Esséniens, désormais, pour avoir de l'émotion. Nous n'aurons plus de féroces, en fait d'indigènes, que les grands-prêtres.

— Et les créanciers, je crois.

— C'est vieux cela : ces carnassiers ont usé jusqu'aux bons mots qui les regardent. Mais il y a pire encore aujourd'hui, il y a ceux qui ne veulent pas vous faire crédit. Voilà les implacables!

— Qu'as-tu, Justus, à être sérieux comme un bœuf qui rumine?

— Il flaire, à travers cette porte, ta Marie qui s'habille, dit Bar Abbas en riant.

— Il ne serait pas un fameux chien, répondis-je, car nous flottons dans un air imprégné de baume.

— Moi je préfère le parfum de la cuisine, dit Bar Abbas. La plus belle femme du monde ne vaut pas un quartier de chevreuil aux épices fortes.... pour qui a faim.

Marie paraît, et en même temps un esclave égyptien ouvre une porte du côté où le souper nous attendait. En même temps aussi, retentit, à l'entrée de l'habitation, un bruit de pas cadencés, comme celui de légionnaires qui passent. Le bruit cesse, et peu après nous entendons la porte de la cour s'ouvrir, quelqu'un marcher, et parler à l'esclave, de l'entrée de la maison. Je jette les yeux sur les fenêtres. La nuit était tombée, la pleine lune s'élevait majestueusement derrière le plateau de Sion et plongeait ses rayons dans le faubourg de Bezetha.

Cneus Priscus s'était arrêté sur le seuil de la chambre où nous étions. Il paraissait un peu désorienté.

Il se trouvait dans une salle vivement éclairée, où un groupe de personnes se disposait à assaillir un souper, qu'il aurait deviné à ses parfums, s'il n'avait pas vu à droite, par une porte ouverte, les tables dressées, les serfs à l'œuvre; par une autre en face, sortir une essaim de jeunes esclaves portant les oreillers, les éventails, les fleurs de leur maîtresse; et debout au milieu de la salle, belle comme une journée de printemps, cette maîtresse entourée de ses convives. L'hésitation de Cneus Priscus ne dura cependant qu'un instant, il s'avança, un sourire sardonique contractant les muscles de son visage. Il se sentait heureux du contraste de cette joie avec ce qu'il allait dire et faire.

Si Cneus savait qui j'étais, il savait aussi où me trouver. Je le prévins. En lui lançant un regard significatif, pour lui indiquer cette pauvre femme dont il allait peut-être briser, en tout cas meurtrir le cœur, je lui dis :

— Mon hôte, soyez le bienvenu. Il y a à table une place qui vous attend.

Cneus Priscus sembla comprendre, s'il ne se sentit pas touché.

— Judas, fils de Simon, dit-il, je viens au contraire t'inviter à souper, de la part du procurateur, fort reconnaissant du noble dévoûment dont tu as fait preuve aujourd'hui.

— Cette brute n'est pas tout à fait brute, dis-je en vieil

hébreu à Justùs. Puis à voix haute, en grec, langue ordinaire de ceux qui ne savaient pas le latin en usage entre les Juifs et les Romains, j'ajoutai : J'avais ici des convives; mais ils me pardonneront si je les quitte pour obéir à l'invitation du généreux étranger, qui me l'envoie par celui qui, le plus souvent, est son génie de la mort.

Marie semblait ne rien comprendre; Justus, la dévorant des yeux, ne comprenait rien du tout; Bar Abbas répliqua :

— Je souhaite que ce souper ne te donne pas une indigestion romaine.

J'embrassai, sans répondre, Marie sur les yeux et sur la bouche et suivis Cneus Priscus, qui me précéda sans saluer personne.

A la porte de la rue, la scène changea. Les soldats qui attendaient, sur un ordre ou plutôt sur un signe de Cneus, m'entourèrent, et avant que j'eusse fait un mouvement, mes bras et mes poignets étaient liés.

— Où allons-nous? demandai-je, sans sortir du sang-froid que je m'étais imposé, que je n'avais jamais perdu et ne perdais jamais dans les circonstances dangereuses.

— A la tour Phasaelus, répond Cneus Priscus avec un léger sourire. Tu y es attendu pour souper.

— C'est là que Pilate t'envoie les reliefs de la table de ses esclaves? demandai-je, avec une moue insolente.

Cneus ne m'entendit peut-être pas : il ne répondit rien.

La ville fourmillait de peuple, car les fêtes duraient toujours. Sous les tentes des grandes places, quelques-uns chantaient, quelques autres jouaient; d'autres se promenaient aux rayons de la lune. Les femmes préparaient le souper, venaient chercher de l'eau aux fontaines, les cruches sur leurs épaules, caquetant du spectacle du jour et du combat des éléphants du lendemain. Je rencontrai un des fils de Hannah qui me reconnut et fit un bond en arrière. Je m'exclamai en vieil hébreu : Du calme!

Dix minutes après, nous étions dans la cour de la tour

Phasaelus. En me livrant aux mains du geôlier, Cneus Priscus observa :

— Ce n'est pas, à proprement parler, à souper que le procurateur t'invite, mais il t'offre un repos sans trouble. Quant au souper, comme ici nous n'avons que des reliefs d'esclaves, je n'oserai pas t'humilier en te les faisant présenter. Bonne nuit, et que Vénus te donne en rêve ce que ta maîtresse donne à ton ami.

—Merci, compagnon. La tienne n'a plus rien à donner : elle a été dévalisée. Tu es plus heureux.

On m'amena sous la porte d'une cave qui s'enfonçait dans les entrailles de la colline. Je me sentis poussé, je roulai je ne sais combien de marches, et je me trouvai couché tout au long sur une espèce de corps fétide et mou, heurtant des pieds, dans les ténèbres, à quelque chose qui me parut une carcasse, donnant des mains sur je ne sais quoi de froid et de gluant qui sauta au contact et qui était probablement un crapaud ou un lézard. A ces sensations de répugnance, je rebondis et grimpai de nouveau jusqu'à la marche supérieure de l'escalier. Là je tâchai de rester debout le plus longtemps que je pus; puis comme je sentais le sang danser un ardent sabbat dans mes veines, et que le vertige m'entraînait malgré le calme le plus absolu de mon esprit, je m'assis.

Les rats, les crapauds, les lézards, que sais-je, se donnaient festin ou bataille dans le thorax du squelette. Ils criaient et s'entre-dévoraient. Des reptiles plus timides rampaient sur mes pieds. Les marches de l'escalier étaient glissantes d'humidité. Tous ces dégoûts cependant ne me faisaient pas oublier que j'avais faim, surtout soif. Mon gosier semblait en feu, ma bouche était sèche comme les feuilles du désert. L'âme s'efforça de dompter le corps; puis elle y renonça. Je pensai froidement, tandis que toute ma personne brûlait. Chose étrange! dans les situations difficiles, c'est le passé qui nous accable et l'avenir qui nous sourit. Je n'avais pourtant rien qui dût m'inquiéter beaucoup, aucun regret, aucun remords. A vingt-trois ans,

on n'a qu'à dénombrer ses plaisirs; tout au plus quelques chagrins de cœur. Je n'en avais pas.

J'avais quitté Rome, où des maîtres grecs avaient accompli mon éducation, à l'âge de vingt ans. J'avais voyagé, revenant à Jérusalem, en Grèce, en Égypte, dans l'Arabie, dans la Phénicie, dans toute l'Asie enfin, à travers les courtisanes, les spectacles, les festins, les cours, les aventures les plus délicieuses, ayant un corps d'acier ciselé en forme de femme. A Tibériade, ma parente Hérodiade avait fait des folies pour me retenir. Marie, que j'avais rencontrée à Magdala, m'avait, je dirais presque, enlevé. Tout cela était gai, rose, lumineux; et cependant ces souvenirs m'accablaient. Le plaisir avait tourné à l'aigre. Mon père était mort. Ma mère, toujours maladive et ennuyée du soleil de la Syrie, ne s'occupait que d'elle-même, un peu de mes sœurs. Mais elle fuyait le chagrin comme une menace de mort, songeait à sa propre personne, à sa vie, à sa santé, à son bien-être. Elle aurait tordu le cou au Saint-Esprit pour se préparer une tasse de bouillon laxatif. Ma mère aurait appris avec une résignation héroïque que j'étais en prison... pour la cause de mon pays. Cette pauvre femme ne détestait que les Romains, ne comprenait que sa Bretagne.

Marie n'avait qu'à choisir sa consolation, entre deux : oh! le pauvre Judas! Toute la jeunesse de Jérusalem lui offrait cet adoucissement à son chagrin, y compris les vieillards, le sagan en tête.

Pourquoi me tordais-je donc au souvenir de ma mère et de Marie? Les ténèbres, la faim, la soif, déteignent sur l'âme : l'étoffe reste la même; la couleur se salit. Qu'avais-je à craindre de l'avenir? La mort sur la croix ou dans un cirque. C'était lugubre ce sort, à vingt-trois ans, quand la nature et la société ont tout fait pour parsemer votre route de bonheur. Et cependant, cela ne m'effrayait pas. A la place de la croix, je voyais cette Romaine dont j'avais sauvé la vie, qui dictait l'arrêt derrière la chaise curule de son mari; dans le cirque, je voyais cette fille mysté-

rieuse qui se mêlait à tous mes rêves et enveloppait tous mes souvenirs et mes espérances. Partout où mon âme se rouvrait, elle se heurtait à cette fascination. Par cette image commença ma course à travers le passé et l'avenir; sur cette image je m'endormis.

Combien de temps ce sommeil dura-t-il? Était-ce encore nuit, ou le jour avait-il pointé? Je n'en savais rien. Une douleur aiguë me réveilla en sursaut. Un rat entamait mon talon, après avoir dévoré la sandale. Je me levai. La bataille dans le squelette continuait toujours. Et pas d'autre bruit n'arrivait jusqu'à moi.

Plusieurs heures se passèrent encore ainsi. Cette fois, l'âme reposait: le corps se laissait aller à tous les spasmes. Je dis tous les spasmes; en réalité un seul les absorbait tous : la soif! Je sentais le sang bouillonner dans mes yeux. A la fin, il me sembla entendre un bruit dans les corridors du cachot; puis un pas lourd s'approcher, une voix grommeler sourdement, un trousseau de clefs s'agiter, une clef entrer dans la serrure de la porte contre laquelle je m'appuyais, et je sentis cette porte s'ouvrir, mugir sur ses gonds, frapper sur mes épaules, me pousser avec force et me précipiter au bas de l'escalier.

Au maigre jour qui filtra par cette ouverture, je saisis d'un coup d'œil le tableau sans nom de ma geôle. Tous les fils de la pourriture sautèrent, fuirent, grimpèrent, glissèrent en tous sens, et allèrent s'abîmer dans une espèce de gouffre noir et infect, qui s'ouvrait béant à un angle de la prison. C'était bien un squelette qui gisait sur cette terre humide et noire comme celle d'un marais. Les murs verdâtres étaient marqués de signes faits au clou : des souvenirs, peut-être des malédictions. Au haut de l'escalier, sur le seuil, dans le vide de la porte, dessiné en noir par le jour venant de derrière, se tenait debout le geôlier. C'était un vieillard.

— As-tu bien dormi, mon enfant? me demanda-t-il d'une voix pateline qui me donna le frisson, — voix semblable à ce doux rauquement du tigre qui joue avec ses petits.

Je le regardai, en montant quelques marches, et m'arrêtai soudain en le voyant faire un mouvement de retraite.

— Parfaitement, répondis-je, et vous, mon père?

— Très mal : une puce m'a agacé. Mais tu dois avoir faim, mon pauvre enfant? continua-t-il avec le même ton de voix.

J'avais pris l'habitude, en me trouvant, dans les situations douteuses, en présence de quelque chose ou de quelqu'un que je ne comprenais pas, de me donner un rôle qui se prêtait à toutes les évolutions. Ce rôle était la fatuité. La fatuité est un terrain moyen et neutre, d'où l'on peut exécuter tous les mouvements. Un pas en arrière, et c'est la niaiserie, c'est Antoine; un pas en avant, et c'est l'esprit, c'est Alcibiade ou César; un pas à côté, et c'est le sot, c'est Samson ou Goliath; un pas de l'autre côté, et c'est la finesse prétentieuse, c'est Salomon. Bref, de ce point central de la fatuité, on peut entrer dans tous les autres rôles sans effort et avoir le temps de sonder, de comprendre, de se décider, sans rien compromettre étourdiment. Aussi, à la question si singulière du geôlier, je répondis :

— Faim? pas le moins du monde. Je viens de dîner.

— Comment donc? s'écria-t-il d'une voix rauque cette fois, et chevrotante de colère. Est-ce qu'on aurait volé la clef de ma ceinture?

— Nullement, mon cher père, répondis-je avec un accent calme.

— Mais alors?

— Alors, j'ai assommé d'un coup de poing un rat gros comme un lapin, qui s'amusait à essayer ses dents contre le soulier que voici, et je l'ai mangé. Il était délicieux, bien autre que les sauterelles des esséniens du Jourdain!

— Tonnerre d'un tonnerre! s'écria le vieillard, et dire que je n'avais pas pensé à utiliser ce gibier pour la nourriture de mes locataires! Merci, mon enfant : tu me fais une rente. Je regrette cependant que tu aies si bien dîné.

Je me proposais de te servir un joli ramier, rôti entre deux tranches de pain imbibé d'huile et de vinaigre avec des feuilles de laurier...

— Excellent, mon père, excellent : je vous permets de servir cela à souper à un conducteur de chameaux ou de dromadaires qui doivent le goûter fort.

— Tiens, tiens! le roi Hérode s'en régalait!

— Le roi Hérode était le petit-fils d'un chamelier d'Askalon.

— Et que dis-tu d'une poêlée de foie de chevreuil et de poulet au romarin et au vin, relevé avec des olives ou des champignons, ou bien encore d'une friture d'azyme au lait et au miel, assaisonnée d'une cruche de vieux chypre?

— Oui, répondis-je d'un ton nonchalant, j'ai vu quelquefois servir cela aux serfs galiléens de mes étables.

— Mais pour toi, mon prince, fit le vieux drôle, que te faut-il alors pour te plaire?

— Mon ordinaire est simple, dis-je; un filet de tigre rissolé sur les charbons, au sel et au piment, et des ris de crocodille bouillis dans de la myrrhe. Cela ne coûte rien et est fort exquis.

— Tes ordres seront accomplis, mon seigneur, dit l'homme en ricanant et en partant.

Le geôlier romain est atroce : le Juif est hideux. Je commençai à m'effrayer des intentions sinistres que je croyais entrevoir. On envoyait ce misérable pour ajouter au supplice réel de la faim et de la soif, celui de l'attente, de la vision d'un repas que l'on se proposait peut-être de laisser toujours espérer, jamais arriver. Et je me confirmais dans cette crainte par la circonstance que l'heure ordinaire du repas juif devait être depuis longtemps passée; car, à la couleur du jour que j'avais entrevu, il m'avait paru que la moitié de la journée s'était déjà écoulée.

La causerie sur le dîner avait augmenté les spasmes de mon estomac. Je m'assis de nouveau sur le haut de l'escalier et j'écoutai pour me distraire.

La ronde infernale des reptiles et des rampants de ma geôle avait cessé. Maintenant il n'y avait que les artères de mon cou et de mes tempes qui battaient, et dont je sentais le bruit dans le vide. Je n'aurais jamais cru qu'il eût été si affreux pour l'homme de se trouver face à face avec lui-même dans le silence, la solitude et les ténèbres. A force de fixer mon attention pour percevoir des sons, échos de la vie, je m'endormis, ou plutôt m'engourdis de nouveau.

Combien de temps se passa-t-il encore? Étais-je tombé de l'engourdissement dans l'évanouissement? Je n'en sais rien. Je revins à moi-même au contact d'une main qui se posait sur mon cou à travers la porte entre-bâillée, pour m'empêcher de rouler de nouveau au fond de mon puits, et à la lueur enfumée qui s'échappait de la lanterne de mon geôlier. Celui-ci avait l'air contrarié.

— Viens, me dit-il brutalement.

— Où? fis-je en allongeant mes bras et en bâillant comme quelqu'un qui se réveille.

— Où? riposta-t-il; où va-t-on en sortant d'ici? où peut-on aller?

— Chez soi, par Dieu, répondis-je, bien que le frisson parcourût mes veines.

— Oui, répliqua la momie; chez son Père toujours.

On me lia les mains derrière le dos et on me poussa dans la cour. Là Cneus Priscus m'attendait avec quatre hommes seulement. Il fit un signe. Un de ses hommes m'attacha sur la figure un morceau de vieille étoffe si étroitement, que je pensai un moment qu'on allait m'étouffer.

— Je ne respire pas, m'écriai-je avec un effort.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Cneus : c'est un luxe dont une moitié de la création a trouvé le moyen de se sevrer.

On me poussa.

Je compris qu'il fallait se mettre en marche. L'air frais du soir qui avait effleuré mon front m'avait un peu

ranimé. La marche me faisait du bien. Ma respiration hors de la puanteur horrible de la geôle, bien que gênée, m'insufflait de la vie. Tout le monde se taisait, excepté l'hirondelle laborieuse qui prenait les premières lueurs rouges de la pleine lune pour celles du soleil couchant. J'avais, dans la cour, jeté un regard soudain à un enclos de ciel vermiculé d'étoiles qui m'avait charmé. Je ne savais pas encore que le ciel fût si beau à voir! En sortant de la cour du château, nous commençâmes à descendre; mais on m'avait fait faire tant de tours et de détours et traverser tant de corridors et de portes avant de commencer cette descente, que je ne pus plus m'orienter ni comprendre où nous allions. Ce mystère m'effrayait par moments, puis il me consolait.

— Depuis quand Pilate est-il devenu si pudibond et si cauteleux dans ses exécutions? me disais-je. Depuis quand, ajoutais-je, exécute-t-il avant le jugement? Ce Romain est sombre et sévère, mais juste, ou plutôt esclave de la légalité. L'homme qui a massacré un peuple désarmé, l'autre jour, aurait de la pudeur cette nuit et caquetterait avec le qu'en dira-t-on à Jérusalem? Hum, hum!

Une bouffée d'air parfumée, qui me caressa les narines malgré le drap étendu sur ma figure, m'annonça que nous étions près d'un jardin. Cela fut encore une révélation. Pour me faire changer de prison ou m'amener au prétoire ou au sanhédrin, nous n'avions pas de jardin à traverser. Nous pénétrâmes dans une allée. Je sentais le sable fin des rivières bruire sous mes pieds. L'odeur qui m'enivrait ne pouvait venir que de quelque serre, l'automne n'ayant pas de ces fleurs dans notre climat. Enfin, nous nous arrêtâmes. J'entendis quelqu'un de l'escorte s'éloigner, pour aller probablement chercher des ordres, puis revenir peu après, et toujours en silence. Cependant, je comprenais parfaitement que nous étions près d'une maison; car mon bandage n'empêchait pas le bruit des voix et du mouvement d'arriver jusqu'à mon ouïe. Nous attendîmes un quart d'heure peut-être. A la fin, il me sembla entendre

un pas léger, le frôlement d'une robe de femme. Je ne me trompais pas. J'entendis aussitôt le pas de mon escorte s'éloigner, puis une main de femme saisir la mienne en me disant tout doucement : Viens.

Je ne répondis rien. Mon cœur battait fort. Cette main était si douce et si tiède, cette voix était si veloutée, que je crus un instant toucher ces mains des courtisanes de Rome qui donnaient le frisson à Caton lui-même, entendre cette voix des hétaires de Corinthe, qui troublait jusqu'à la raison de Socrate.

Nous suivîmes maints corridors, passâmes quelques *atrium*, montâmes et descendîmes quelques escaliers, tandis qu'un bruit délicieux d'eau, tombant dans des vasques de porphyre flattait mes oreilles, exaspérait ma soif. Nous nous arrêtâmes encore. La personne qui m'accompagnait souffla à l'oreille d'une autre quelques mots que je ne pus pas saisir, bien qu'en grec. Cinq minutes après, la même personne revint, dit quelques mots de la même façon et nous nous remîmes en route, en descendant quelques marches et en suivant un portique; car l'air qui effleurait mon front était frais. Enfin nous pénétrâmes dans une chambre dont l'atmosphère épaisse et chaude étouffait.

— Nous voilà, dit-elle; que les dieux réalisent tes souhaits!

Elle disparut. Je restai un moment dans le silence. Puis une main se porta à mon bandeau, tandis qu'une autre coupait les cordes qui meurtrissaient mes mains. Les cordes se détachèrent, le bandeau tomba. Je vis. Je restai ébloui!

VII

En ce même moment, mes amis, chez le sagan, me croyaient perdu.

C'était le dernier jour de la fête des Tabernacles, le dernier aussi des spectacles du cirque donnés par Pilate. Les Juifs des provinces venus à Jérusalem pour la so-

lennité nationale allaient retourner chez eux, la nuit même et le lendemain. Les Juifs de Jérusalem, qui avaient pris place sur les marches de l'amphithéâtre, avaient été moins nombreux encore que les jours précédents. Le niveau de la haine de la grande ville montait : le sang balayé avait laissé des traces ineffaçables. Les chefs des partis de la Galilée, de la Pérée, des deux tétrarchies voulaient savoir le dernier mot pour agir en conséquence. La nouvelle de mon arrestation n'était encore connue que des chefs; elle avait irrité leur colère. Hannah tremblait pour lui-même et se trouvait embarrassé. La hauteur où je l'avais remorqué lui donnait le vertige.

On avait su que j'étais englouti dans les entrailles de la tour Phasaelus. Les limiers du sagan avaient sondé le palais d'Hérode : il se taisait. Ce silence effrayait d'autant plus le sagan. Marie croyait qu'après le banquet de Pilate, j'avais poussé jusqu'à Jéricho pour voir ma mère.

Hannah aurait voulu éviter de recevoir nos émissaires des provinces, se sachant surveillé par Pilate, sachant aussi qu'il y avait un espion au milieu de nous. Mais il ne le pouvait sans déchoir, sans soulever des soupçons chez les amis, comme il les avait éveillés chez l'ennemi.

L'ex-grand-prêtre venait de se lever de son somptueux dîner, lorsque les conspirateurs échappés au traquenard de Cneus Priscus dans la maison inhabitée de Josaphat, commencèrent à faire irruption dans son superbe palais. Ce fut d'abord Jésus Bar Abbas, qui, après avoir flairé autour de la résidence du procurateur toute la journée pour happer des nouvelles, retournait maintenant de la tour Phasaelus, où, pour tout renseignement, on lui avait donné des coups de pied. Décidément, pour eux, Moab avait disparu; moi, j'avais été enlevé. Bar Abbas entra en se grattant les parties luxueusement endommagées et en maugréant :

— Oh non! on ne dira plus que Bar Abbas ne paie pas ses dettes : celle-là je la paierai. Je crois qu'il y a lésion d'os dans mes régions occidentales. Et puis, j'ai failli

être enlevé. Est-ce que le dîner quotidien me donnerait donc une bonne mine? Une drôlesse, à votre porte même, sagan, s'est accrochée à mon manteau, qui n'en pouvait mais, en me disant d'une bouche rose sentant délicieusement l'oignon, qu'elle avait paré son lit de sangle d'un tapis peint d'Égypte, qu'elle avait parfumé sa chambre de myrrhe, d'aloès et de cinnamome, et qu'elle m'invitait, comme si j'eusse été le roi Salomon (1). Et elle tirait mon manteau d'un côté, tandis que moi, pressé d'arriver ici, je le tirais d'un autre, et voilà que la moitié de mon couvre-dos s'en va où j'aurais bien voulu aller moi-même. Est-ce que vous n'auriez pas un manteau de rechange à me prêter, sagan?

— Deviendrais-tu honnête homme par hasard?

— Jamais. Ça rapetisse. J'aspire à être grand-prêtre.

— Va souper, dit le sagan en riant. Une place à table te vaut mieux, je pense, que la place de grand-prêtre.

Menahem, appuyé sur quelques-uns de ses amis, entre en ce moment, et peu après les autres arrivèrent.

L'endroit où le sagan recevait les conspirateurs était une chambre de retraite, dans un coin reculé de son palais, donnant sur une cour et dans la rue par une porte ménagée dans un panneau. Les murs étaient incrustés de marbre vert, le plafond de bois de cyprès fouillé de rosaces. Éclairée par un seul candélabre, cette chambre avait un aspect funèbre; cette assemblée avait l'air d'une réunion de bandits. Car les figures de ces jeunes gens, en grande partie, étaient fières et mornes. La lumière inondait de sa flamme rougeâtre la tête jaune à barbe grise du sagan; et ses yeux noirs, vifs, inquiets, perçants, brillaient d'un double éclat, relevés par une longue tunique blanche et par un caftan bleu entouré d'un cercle d'or. Il avait l'air grave et se taisait, jouant avec sa longue barbe. Hannah était un homme d'un peu plus de cinquante ans. On attendait de lui des explications sur mon arrestation et sur ma

(1) Proverbes, VII.

situation, sur le massacre occasionné par le rappel de l'offrande, sur l'attitude prise par les habitants de Jérusalem, sur la conduite à tenir. Voyant que Hannah s'apprêtait à écouter plutôt qu'à parler, Menahem dit :

— Sagan, nous partons cette nuit; qu'allons-nous dire à nos frères pour les consoler de la nouvelle funèbre qui nous a déjà précédés et qui a jeté le deuil dans tant de cœurs ?

— Qu'il faut espérer, répondit le sagan. Où la graine tombe, l'épie lève.

— Cela ne suffit pas, reprit Menahem. Il faut que nous sachions, quand cet épi poussera, qui le moissonnera, qui il nourrira. Nous n'avons pas tous les mêmes croyances, le même but.

— Nous avons tous la même haine, au moins, je l'espère.

— Oui, mais à qui profitera l'explosion de cette haine? Quand Judas est venu visiter nos villages et mettre la main sur nos cœurs meurtris; quand il s'est enfoncé dans le désert pour y aller réveiller des âmes qui abhorrent le sang et n'ont que la prunelle de Dieu pour patrie; quand il a lié à la même œuvre le sadducéen dédaigneux et le pharisien cupide, il avait trouvé un terrain neutre où des gens qui se battaient hier pouvaient se donner la main le lendemain.

— Il avait désigné le terrain que je lui avais indiqué, observa le sagan.

— Eh bien, c'est précisément cela dont nous doutons maintenant. Judas nous avait promis : plus de juges, plus de rois, plus de prêtre-roi, plus de roi-préfet de l'étranger, plus de tétrarque ou d'ethnarque. Les juges ont abouti à Samuel, qui rendit le pouvoir héréditaire en sa famille, dans ses fils prévaricateurs, avares et cruels, Joel et Abrà. Les rois ont abouti à Roboam, qui occasionna le partage de la monarchie, et à Osée et Sédécias, qui occasionnèrent l'esclavage du peuple juif à Babylone. Les prêtres-rois ont abouti au tyran Aristobulus, à l'imbécile Hircanus et à l'intervention des Romains. Le roi, préfet de

Rome, a amené le partage de la nation en provinces étrangères. Il n'y a plus de peuple hébreu. Or c'est ce peuple qu'il s'agit de faire revivre!

— Est-ce que ce ne sont donc pas là mes idées?

— Oui ; mais au profit de qui ce peuple revivra-t-il? Voilà où la question se complique et où les opinions se divisent. Vous, Hannah, voudriez vous faire déclarer roi et investir votre fils de la dignité de grand-prêtre. Et vous vous êtes déjà mis en chemin, en faisant occuper cette place par votre beau-fils Caïphas.

— Qui nous trahit gentiment, s'exclama Bâr Abbas en entrant et en saisissant au vol ce nom suspect.

Hannah le foudroya d'un regard de mépris, et sans daigner lui répondre, affirma :

— Je n'ai pas cette idée.

— Si vous ne l'avez pas aujourd'hui, elle vous viendra demain, continua Menahem. Les pharisiens voudraient faire revivre les temps de la reine Alexandra, où ils étaient tout, régnant sur la reine et le peuple. Les sadducéens se disent : Si nous ne gouvernons pas le pays, mieux vaut d'avoir les Romains, qui nous donnent la paix et la sécurité. Les esséniens voudraient faire une communauté de tout, supprimant le mariage, et livrant ainsi en cinquante ans la Syrie à la curée des léopards et des loups. Nous, enfants de Judas le Gaulonite, nous voulons le règne du peuple, par le peuple, pour le peuple...

— Vous voyez donc que, tout cela étant absurde, interrompit Hannah, il faut effacer les partis dans une grande idée.

— Il faut les fondre dans un intérêt commun, nous avait dit Judas, continua Menahem.

— Écoutez, mes enfants, interrompit de nouveau Hannah, le général Lysius, qui allait s'abattre sur la petite armée de Judas Machabée, amenait avec lui des marchands d'esclaves romains pour leur vendre les prisonniers qu'il allait faire : il fut battu. N'imitons pas ce fou. Chassons d'abord les Romains, après nous verrons.

— Cet après se trouvera peut-être devant une résolution déjà arrêtée.

— La rédemption des peuples fut toujours une œuvre de foi. Si on la discute avant, elle échoue; si on la discute ensuite, on la perd. Est-ce que le peuple demanda à Moïse : Où nous conduis-tu?

— Voilà pourquoi Moïse le promena pendant si longtemps dans le désert, le nourrissant de sauterelles à la sauce de rosée, s'écria Bar Abbas. J'aime mieux les oignons, moi, qui, par parenthèse, en Égypte, sont excellents. On nous dit : Faites-vous tuer, pour avoir après l'honneur d'avoir un tombeau, ou de montrer vos balafres dans une patrie soumise à un maître indigne! Merci, papa : c'est le maître lui-même dont je ne veux pas, s'appelât-il Pilate ou Hannah. Avec ça que l'on soupe bien chez toi, sagan!

— Voyons, mes enfants, ce n'est pas pour discuter ces questions que vous êtes venus chez moi, à cette heure, quelques instants avant votre départ. Abrégeons. Qu'est-ce que vous avez à me dire? qu'est-ce que vous voulez savoir?

Hannah paraissait ennuyé. Tout ce qu'on lui racontait était pour lui nouveau. Il figurait comme le chef d'une conspiration dont le programme lui arrivait comme une révélation. Il ne se reconnaissait pas en tout cela. Je ne l'avais jamais initié au but final de cette œuvre dont il paraissait le créateur. Il n'était autre chose qu'un nom : pourquoi aurai-je fait de lui un corps, une pensée, un être? Il avait fallu m'expliquer avec les frères de Judas de Gamala, parce que ces gens étaient les seuls hommes, au milieu de ces enfants qui se donnaient l'air d'hommes parce qu'ils avaient de la barbe. Voilà donc le sagan embarrassé et les autres déroutés. Menahem, qui était le plus jeune des frères de Judas de Gamala, et qui joua depuis un grand rôle dans l'essai de délivrance de notre pays, répondit :

— Nous avons à te dire une chose, sagan, et nous voulons en savoir beaucoup. Judas est tombé dans les mains de nos ennemis : il faut empêcher à tout prix qu'on le tue.

Si les habitants de Jérusalem ne sont pas assez forts pour s'opposer à cet attentat, nous ne partirons pas et nous résisterons.

— Si Judas n'a pas succombé, si Pilate ne l'étouffe pas dans le fond de ses cachots, Judas sera sauvé, affirma le sagan.

— Le promettez-vous?

— Je le jure, dit le sagan.

— Oui, répliqua Bar Abbas, mais ne répète pas, Hannah, le serment que tu fais à ton vicaire Caïphas. Celui-ci t'en ferait relever par Pilate, en réalisant toute cette palissade de *si*, dont tu as entouré ta promesse. Ce grand-prêtre-là ne m'inspire aucune confiance. Cette figure pointue sur un corps cassé, cette figure jaune comme un citron sur un corps chamarré de bleu, d'or et de pierreries, m'a l'air d'un serpent blotti dans la peau d'un renard. Il vend des moutons juifs aux bouchers romains, qui, à leur tour, lui apprêtent des côtelettes pour son repas.

— C'est infâme, ce que l'on dit là, hurla le sagan. Y a-t-il quelque autre qui ose le répéter?

— Personne ne l'osera, remarqua Bar Abbas, car l'infamie a un privilége de souverain: elle peut tout dire! Mais beaucoup pensent comme moi.

— Brisons là, s'écria le sagan. Oui, Judas sera sauvé, si Pilate en ordonne le supplice en public. Nous ne sommes pas assez forts pour démolir ses donjons. Après?

— Voici maintenant ce que nous voulons savoir, sagan, reprit Menahem. Que devons-nous dire à nos frères des provinces pour justifier la conduite de Jérusalem dans le massacre des jours derniers?

— Que ne voulant pas engager une bataille, mais seulement sonder l'esprit public, nous compter, nous reconnaître, nous n'avions pas préparé et distribué des armes; que Jérusalem a été surprise, assaillie à l'improviste et vaincue, avant qu'elle eût eu connaissance de l'attaque de l'ennemi; que Jérusalem a eu sa large part de victimes, et que vous l'avez vue dans le deuil protester par sa fuite et par son absence des spectacles contre un maître étranger.

— Que devons-nous dire à nos frères des provinces pour les éclairer sur l'avenir?

— Que l'avenir est souvent dans les mains de Dieu, mais que l'homme audacieux le lui arrache toujours : qu'il faut vouloir, puis vouloir, vouloir toujours. Qui veut, peut.

— Nous voulons tous, dit Menahem; mais que faut-il faire pour pouvoir?

— Avoir des armes; savoir s'en servir; avoir du cœur, de la confiance, de la discipline; ne se fatiguer jamais; ne pas désespérer dans les revers; ne pas s'enivrer dans le succès; croire à sa force et à son droit; ne reculer devant rien, lorsqu'il s'agit de perdre l'ennemi; rester unis; se garer des flatteries de l'étranger, en refuser même le bien, même la justice, même les bienfaits, même l'amour; jamais de quartier; devenir une idée moulée dans un homme et faire de cette idée une obstination.

— Nous le ferons, dit Menahem.

— Alors, la victoire est certaine.

— C'est beaucoup trop de choses, grommela Bar Abbas. Or j'ai vu les Espagnols, les Bretons, les Gaulois, les Germains vouloir tout cela, et, malgré cela, succomber. Les Romains ne savent qu'une chose.

— Laquelle donc?

— L'heure. Tout est là. Ces gens passent leur vie à regarder la méridienne dans les places des Peuples. Varus, qui était borgne, fut coupé en morceaux. Voulez-vous écraser les Romains? Faites-vous Romains. Depuis que je suis Juif, je ne reçois que des coups de pied : dans les légions je pourfendais.

— Continuez, dit le sagan à Menahem.

— Que fera Jérusalem?

— Elle donnera le signal.

— Hum! fit Bar Abbas. Je ne vis jamais les trompettes se battre, excepté dans les déroutes où chacun s'en tire comme il peut. J'aimerais mieux que Jérusalem fît sa besogne ici, tandis que les autres la font ailleurs, tous au même temps.

Le sagan se démenait, car le sacripant n'avait pas entièrement tort.

— Et puis? demanda Hannah.

— Quand sonnera l'heure de l'action? En quel lieu? A quel mot d'ordre faut-il commencer? demanda Menahem.

— Toute heure est bonne quand on est prêt : nous veillons. Pas de lieu désigné d'avance ; pas de mot d'ordre qui peut être mal compris. Cependant, venez au paschah prochain comme vous iriez à la bataille : dites adieu à vos femmes, à vos enfants, à vos vieux parents et... regardez au Temple. Dieu est la force et la vérité.

— Bah! bah! bah! s'écria Bar Abbas. Tout cela n'est que le galimatias de ceux qui voient les choses toujours de loin. Cette force et cette vérité nous ont joué les plus ineptes tours. Le peuple juif a regardé toujours le Temple, et cela n'a pas empêché que les Égyptiens et les Assyriens, et ceux-ci, et ceux-là, et quiconque a voulu ne l'aient amené captif comme du bétail. Le Temple a été pris, repris, brûlé, refait, profané tant de fois; et la force et la vérité ne se sont pas dérangées pour décocher la plus petite et ridicule foudre qu'un Jupiter de village aurait trouvée dans son âtre. Écoutez-moi, mes frères, moi qui ai vécu vingt ans avec ces gredins-là. L'heure et le lieu pour extirper les Romains de votre sol sont quand ils s'y attendent le moins, et où ils s'y attendent le moins, si toutefois vous ne pouvez pas les attaquer partout. Quant au mot d'ordre, il n'y en a qu'un : pas de grâce! destruction, dispersion des cendres mêmes de ce que l'on détruit. Les Romains sont comme une punaise épargnée à l'automne, qui se relève légion au printemps.

Le sagan regarda Bar Abbas avec un foudroyant froncement de sourcils, choqué, irrité de se voir contredit par un tel homme, d'une telle façon. Bar Abbas, faisant semblant de bâiller, lui répondit par un clignement d'yeux significatif. Menahem demanda :

— Faut-il du silence?

— Notre lutte est celle du droit contre la force, répondit le sagan; nous n'avons donc pas besoin de parler pour nous justifier : nous avons besoin d'agir pour réussir. Le silence est la moitié du succès.

— Ah! encore des lieux communs, s'exclama Bar Abbas en haussant les épaules. Le silence indique la peur. Pourquoi changer en conspiration ce qui peut, ce qui doit être guerre? Pour renverser les Romains, nous avons besoin du nombre; toute la nation doit tremper la main dans l'écuelle. Or, si vous vous cachez, si vous parlez bas, si vous n'appelez que les élus et les initiés, vous serez en petit nombre et écrasés comme des lézards. Si aucun ne l'ose, je me charge d'aller présenter à Ponce Pilate — l'homme à la figure pâle et au cœur de sang — son congé de Jérusalem pour le 15 du nisan, jour du paschah des fils de Jacob. Drôle de vieillard! Fut-il heureux d'avoir une femme qui lui glissait dans le lit des jeunes maîtresses! Ah! non, c'était son père... enfin, n'importe.

— Alors, quelle attitude devons-nous prendre en face des deux tétrarques, surtout d'Antipas?

— La réserve, dit Hannah. Les observer; car ils ne sont pas les amis du peuple juif, mais les geôliers de Rome.

— Par exemple! s'écria Bar Abbas. Comment! vous voulez donc augmenter le nombre de vos ennemis! N'avez-vous pas assez des Romains? Il faut compromettre, au contraire, ces tétrarques; il faut les séduire par l'appât de la reconstruction du royaume d'Hérode, qu'ils souhaitent déjà. Plus vous auriez de chasseurs à cette chasse maudite, plus vous seriez sûrs de tuer la bête. Nous verrons ensuite qui doit en obtenir la peau. Certes, ce ne sera pas moi. Je me contenterai d'en avoir la curée, comme les chiens.

— Mais alors qui sera le chef qui conduira toute cette œuvre? demanda Menahem. Les tétrarques, le sagan, le grand-prêtre, la synagogue, le sanhédrin, le grand collége, les fils de Judas de Gamala, les saducéens... tous se

croient le droit du commandement et de la direction. A qui devons-nous obéir?

— La direction, dit Hannah visiblement embarrassé à cette question, est à ce conseil composé des délégués des partis. Pendant le combat, lorsque l'heure du combat sera indiquée, chaque parti choisira son chef. Après le triomphe, tous concourront au choix du chef, ou, chefs et manœuvres, nous serons tous réunis dans le même supplice.

— Voilà un beau chaos! objecta Bar Abbas. Cependant, cela ne se décide pas d'avance. Le chef sera le plus hardi, le plus heureux, peut-être le plus riche, le plus rusé ou le plus intrigant. Mais il surgira à coup sûr des événements, il ne s'imposera pas à eux. Supposez que c'est moi qui aie le bonheur de chasser Pilate de Jérusalem; croyez-vous que je vous laisserais, puissant sagan, faire la pluie et le soleil dans la ville, comme vous le faites maintenant? Rappelez-vous Hérode. Mais ne touchons pas cette question à présent. Il s'agit de chasser les Romains : nous nous égorgerons après pour élever un maître qui égorgera ceux qui resteront. Que voulez-vous que fasse un maître arrivé ainsi, s'il n'égorge pas un peu? Vous ne voudriez, certes, pas que votre seigneur mourût d'ennui. C'est si doux de massacrer ses amis de la veille qui deviendraient exigeants le lendemain! On s'affranchit.

Un vieillard, tout vêtu de blanc, bronzé comme un chamelier du désert, resté jusque-là silencieux et en arrière, s'avança au milieu de la salle et, interrompant et écartant de la main Bar Abbas, s'écria :

— Je vous le dis : tout cela, c'est de l'ineptie : il nous faut un prophète ou un messie (1).

Cet essénien avait touché d'un mot au cœur de la situa-

(1) « Une autre raison explique l'incrédulité de la Judée. L'abandon avec lequel ce pays se prêtait au merveilleux avait été assujetti, dès l'origine, à une règle qui autorise à ne voir dans les miracles les plus sacrés qu'une pure question de nécessité et de mœurs. » SALVADOR, pag. 399. — JOSEPHE, *Antiq.*, XX, chap. II, VI, VII. — *Guerre*, II, chap. XXIII — XIII.

tion. Cette proposition résumait tout, résolvait toutes les difficultés, répondait aux circonstances et aux traditions du peuple juif. Un prophète, c'est Dieu. Dieu primait tout, avait droit de prétendre à tout, à l'humain et au surhumain. Un chef pouvait imposer à ses subordonnés de l'héroïsme; un prophète exigeait d'eux des miracles.

Le long silence qui accueillit cette proposition prouvait que l'essénien avait frappé juste. Toutes les consciences lui répondaient : « Oui, il faut un prophète. »

Hannah dit à la fin :

— Eh bien, soit : vous aurez un prophète.

— Quand? quand? demandèrent-ils tous d'une seule voix.

— Je ne sais, répliqua Hannah. Nous avons bien dans le Temple de quoi produire un messie; mais nous ne pouvons pas supprimer le temps et l'espace. Or la Grèce, l'Égypte, l'Inde, la Perse, sont loin : Apollonius de Tyanes, Jarchas, les Mythra, les Orphée, les Hermès, ne sont pas à Jéricho. Puis il faut préparer un théâtre et des spectateurs à ce messie : des femmes possédées qui crachent le diable à propos, des cataleptiques qui se dérident à heure fixe, des épileptiques à la baguette... que sais-je, moi? La science s'achète, la foi se construit; mais il faut du temps. Cependant, je pense que lorsque vous reviendrez pour le paschah, je vous présenterai un prophète bien dressé, bien cossu, qui, à sa parole, soulève le peuple comme le vent soulève la poussière.

— Accepté, répliquèrent tous les conspirateurs : au paschah!

— En attendant, ajouta le sagan, préparez le peuple, et lorsque vous viendrez, dites adieu à vos femmes, à vos enfants, à vos vieillards, et ayez des armes. On viendra ici pour mourir, peut-être.

— Nous aurons des armes, répliquèrent-ils tous en chœur, et nous viendrons pour vaincre.

— Alors que Dieu soit avec son peuple, s'exclama Hannah d'un ton qui signifiait que tout était dit, et que l'assemblée était dissoute.

Les délégués sortirent peu à peu, quelques-uns en silence, quelques autres disant un mot au sagan. Bar Abbas resta le dernier.

— Allons drôle, s'écria le sagan furibond, tu m'expliqueras à la fin ce que signifie l'attitude impudente que tu as prise ce soir.

— Tu ne l'as donc pas devinée?

— Je ne devine pas, j'interroge, répliqua le sagan d'un ton sévère.

— Eh bien, j'ai voulu jeter la confusion dans ces esprits qui auraient pu commencer à voir clair. Comme tu y allais sagan, toi, à répondre, à préciser, à détailler, à expliquer, brin à brin, tous les secrets de nos opérations, à dérouler la marche de notre entreprise! Diable! et ne te doutais-tu pas que ce même honnête homme, qui avait livré nos frères de la maison inhabitée de Josaphat, pouvait se trouver au milieu de nous?

— C'est juste, dit Hannah en réfléchissant.

— Je t'ai parlé de Caïphas; je te le dénonce de nouveau. Il faut ramper pour voir dans les fonds ténébreux. Je crois l'avoir deviné. Garde-t-en bien. Tu es le premier menacé par cette ambition lymphatique, mais persistante et sournoise.

Hannah sourit et ne répondit point. Bar Abbas continua :

— Après ce que j'ai dit, ces gens ne savent plus où donner de la tête, ce que nous faisons, ce que nous ferons, ce qu'ils doivent faire. L'ami de Pilate, s'il veut nous dénoncer, a perdu le fil du vent. Est-ce que ces gens doivent savoir et penser? Est-ce qu'ils doivent connaître par quelle route nous les menons à l'abattoir? Tenez, dans tout ce que l'on a débité ce soir, il n'y a eu qu'un mot de sensé.

— Le prophète?

— Le prophète. Oui, il faut que nous fabriquions un prophète. Il sera ton bouclier, sagan. Il te couvrira dans la lutte, et tu t'élèveras sur lui après le combat. Succom-

bons-nous? Pilate le sacrifie : triomphons-nous? tu l'empoisonnes et prends sa place. Tu n'as pas besoin que je t'apprenne comment ces choses se font. Un messie! on le trouve aux coins des bornes, et c'est très utile. Nos provinces ne produisent que cela, et la canaille ne croit qu'à eux, parce qu'ils parlent au nom de Dieu. La canaille n'a pas d'horizon moyen. Dans son bas-fond, elle ne voit que la fange, ou, en levant les yeux, Dieu dans le ciel. Tu n'as aucune signification pour eux et, partant, aucune prise sur eux, aucun pouvoir.

— C'est vrai, dit le sagan.

— Alors vite, baillons le prophète. Ah! que ne sommes-nous dans les Gaules! j'en ai tant vu de drôlesses ou druidesses, je ne sais.

— J'y songerai, fit le sagan en réfléchissant.

— Alors je n'ai plus rien à te dire. Donne-moi un manteau, et je te permets, sans m'offenser, d'y ajouter une tunique. Ton fils a la même taille que moi.

— Oui, fit Hannah : Tu l'as mérité, et ceci en plus.

Et en disant cela, le sagan donnait à Bar Abbas une poignée de monnaies d'argent.

— Diable, diable, hurla Bar Abbas en empochant l'argent. J'espère que je trouverai encore au coin de la rue la gueuse qui m'a volé la moitié de mon manteau.

— N'oublie pas Judas, s'écria Hannah.

Bar Abbas fit un signe de la tête.

Justus n'avait pas assisté à la réunion.

VIII

Ils me plaignaient, ils me croyaient perdu! Ah! s'ils avaient su!

Le bandeau tombant de mes yeux, je me trouvais dans un cabinet ovale, dont le parquet était en mosaïque, les murs incrustés de marbre jaune d'Égypte, et le plafond de bois de cèdre sculpté à feuillages. Des chaises d'ivoire

garnies de bronze de Corinthe s'alignaient autour du cabinet vivement illuminé par un lustre d'or. C'était l'*apodyterium* — salle du palais Hérode, où l'on se déshabillait avant d'entrer dans le bain — que je connaissais. Au delà, une porte cachée à demi par une tapisserie de Mésopotamie. Je voyais devant moi le *tepidarium*, grande pièce carrée, au milieu de laquelle s'étendait un bassin d'eau tiède, pareil à un lac, qui réfléchissait la flamme des nombreux candélabres d'argent qui l'environnaient comme une rangée de colonnes.

Deux jeunes esclaves gauloises, attachées à mon service, s'emparèrent de mes habits, qui tombèrent en un instant à mes pieds. La vue de l'eau avait réveillé ma soif. Je demandai à boire. On me présenta immédiatement une coupe d'or avec deux flacons de vin couleur d'ambre et une amphore pleine d'eau. Je bus de l'eau jaunie de quelques gouttes de vin, et sentis mes forces se relever. En me voyant tout nu au milieu de deux belles esclaves, je me sentis rougir. Une d'elle me prit par la main et me conduisit dans le *tepidarium*. Au même instant, une musique douce se fit entendre, et un essaim de jeunes filles, toutes nues, couronnées de narcisses et de nymphéas, firent irruption d'une salle latérale, se précipitèrent dans la vasque, et commencèrent à nager vers moi, m'appelant au milieu d'elles.

J'avais vingt-trois ans. La vue de toutes ces beautés, d'autant plus dangereuses que le cristal de l'eau et le reflet de la lumière en augmentaient l'éclat, me fit frissonner. — Les couleurs s'alternaient sur mon visage. Tout à coup j'aperçus à un angle de cette pièce, presque blottie sous la tapisserie d'une porte, une figure de femme, masquée de sa rica et enveloppée d'une stole qui lui descendait de la tête aux pieds. Un éclair traversa mon esprit. Je me dis : Que veut-elle cette femme qui se cache et qui me jette au milieu de tentations si séduisantes ? Le changement qui s'était opéré dans ma position me donnait à réfléchir. Par un effort de volonté, je feignai l'indifférence, et

descendant dans la vasque d'eau parfumée, je me mis à nager et à jouer avec les jeunes filles, absolument comme si j'eusse été avec mes jeunes amis dans le Jourdain ou dans les eaux bleues de Génésareth. On ne m'arracha pas même un baiser : et Dieu sait quel écrin de beauté et de jeunesse s'étalait devant mes yeux! Joseph aurait succombé. Tout le temps que je restai à *sautiller, à rire,* à chanter même, à jouer avec ces naïades arrachées au Caucase, à la Gaule, à l'Espagne, à la Syrie, la femme à la rica ne bougea pas de sa place d'observation. Quand je sortis de l'eau, deux esclaves égyptiens s'emparèrent de moi et me conduisirent au *caldarium.*

Si je n'étais pas allé à Rome, j'aurais cru que l'on me menait dans une salle de torture. Les murs étaient couverts d'une résille de tubes rougis par un fourneau extérieur, qui chauffaient encore la vapeur qui se dégageait d'un réservoir d'eau bouillante au milieu de la pièce circulaire. Je me sentis m'évanouir et me laissai tomber dans un des siéges qui occupaient les niches pratiquées tout à l'entour. Aussitôt, un des esclaves tira une chaîne, et un bouclier d'or qui couronnait le plafond, s'ouvrant, m'inonda d'un souffle d'air frais et d'un bonheur délicieux. La température devenant incandescente, l'opération de l'ouverture de la soupape se renouvela, et une langueur suave s'empara de moi. En cet état, on m'enveloppa d'un manteau de laine écarlate et on me transporta dans une autre chambre chauffée à un degré inférieur, où les esclaves commencèrent l'opération du massage. Mes membres pétris, mes jointures désarticulées, les esclaves me frottèrent avec une huile parfumée. Je me sentis revivre. On m'essuya enfin avec une douce mousseline d'Égypte, et on me laissa jouir de quelques minutes de repos.

Je fus presque réveillé par deux esclaves italiennes, qui me présentèrent une tunique blanche ornée de franges bleues, et qui, après avoir peigné et parfumé mes beaux cheveux blonds, les enroulèrent dans une couronne de rose, comme les victimes destinées au supplice.

Tout le temps que l'ablution et l'habillement avaient duré, je n'adressai jamais un mot à personne : je regardai faire comme un témoin ou comme un maître.

Quand tout fut près, mes ongles coupés, mes pieds parfumés, une autre esclave, habillée tout de blanc et de bleu avec une ceinture de pourpre, vint me chercher. Quatre joueurs de harpe la précédaient. Je connaissais l'endroit. Nous traversâmes deux ou trois salles embaumées par les exhalations des arbres et des fleurs du jardin, et enfin nous arrivâmes au *triclinium* réservé, que le roi Hérode avait fait construire pour ses soupers voluptueux avec Mariamne, la plus belle et la plus aimée de ses neuf femmes et de ses nombreuses favorites.

La salle, de forme ovale, n'était pas très vaste. Le plafond était mobile et s'alternait selon les heures et les phases du dîner, montrant tantôt l'empyrée gemmé d'étoiles, tantôt un immense bouquet de fleurs, tantôt des tableaux de déesses et de dieux nus, dont les voluptés exaltaient le cerveau des spectateurs; tantôt il se changeait en une nuée blanche et rose qui aspergeait les convives d'une rosée d'essences odorantes. Cette fois, c'était le firmament qui le couvrait : on se serait cru souper sous les rayons des étoiles. De fines colonnes de malachite aux chapiteaux fouillés et ciselés comme un bijou de la reine Cléopâtre soutenaient cette voûte. Ces colonnes rehaussaient l'éclat des murs couverts d'étoffe de soie de Perse blanche, brochée de fleurs et d'or, attachée à des cadres d'or ornés de pierreries. Dix petits tableaux, exquisement voluptueux, pendaient du haut des murs au moyen de cordons de pourpre et d'or. La mosaïque du sol représentait la table de Jupiter au milieu des dieux. Les deux croisées latérales, ouvertes sur les jardins, étaient à demi masquées par des platanes vigoureux arrosés de vin. Entre les panneaux, dans le bas, se trouvaient des tables de bois différents incrustés d'argent, de bronze, d'or, de pierreries, ici de rubis, là d'émeraudes, ou d'amétystes, ou d'agates, semées de médaillons peints. Sur ces tables les

esclaves déposaient les vases, les plats riches — *lancula* — les mets.

Il n'y avait qu'un seul lit, pour deux personnes. Ce lit était d'écaille indienne, qui jouait l'ambre liquide, transparente comme le verre, à petites veines bleues. Des filets d'or et des plaques d'émeraudes et de saphir l'incrustaient. Ce lit était bourré de duvet de cygne et couvert d'une étoffe de soie et d'or couleur de pourpre. Un *monopodium* ovale en nacre, entouré d'un cercle d'or sculpté et orné de pierreries, s'évasait devant le lit, dont le dossier était légèrement recourbé, les bras capitonnés de coussins d'étoffe blanc et or. Du reste, on peut évaluer la richesse de cette table d'un roi asiatique, si l'on considère qu'un simple avocat de Rome, Cicéron, avait payé la sienne, me dit-on à Rome, un million de sesterces (204,500 fr.), et un autre citoyen, Caethegus, un million et demi. Tout autour de la salle, des statues nues d'albâtre soutenaient des candélabres qui l'éclairaient comme si le soleil de midi l'eût inondé. Des vases de fleurs embaumaient l'air et caressaient les yeux.

Avant de passer le seuil, deux esclaves nubiennes, l'une avec une aiguière d'or et l'autre avec un lambeau de pourpre m'offrirent de laver mes mains. A la porte, le maître du banquet me reçut et m'introduisit auprès de mon hôte.

Mes prévisions ne m'avaient pas trompé. C'était bien Claudia, et Claudia seule, qui m'invitait à souper.

Le soir de l'aventure de la panthère, Claudia, distraite par le festin que Pilate donnait à Pomponius Flaccus, aux chefs des légions et à plusieurs personnages de Jérusalem, ne s'était pas souvenue de moi. Le lendemain, avant de se rendre à l'amphithéâtre, elle fit appeler Cneus Priscus et lui demanda compte de ma personne. Priscus lui apprit que, par ordre de Pilate, il m'avait arrêté le jour même et jeté dans les souterrains de la tour Phasaelus.

Pilate, dans l'interrogatoire des prisonniers n'avait pas recueilli des éléments suffisants pour me condamner aux bêtes ou à la croix, mais il en avait appris assez sur ma

conduite et mes sentiments pour se méfier. Il avait alors envoyé Priscus aux informations chez Caïphas, qui lui avait répondu :

— Je n'en connais pas de plus dangereux à Jérusalem. On dirait une femme à la figure, à l'élégance, à la mollesse, à la frivolité, à l'insouciance, aux goûts ; malheur à qui s'y trompe. Sa beauté est comme les feuilles qui cachent l'abîme ; son élégance est une amorce ; sa mollesse a la souplesse de l'acier ; sa frivolité masque l'œuvre d'un Catilina ; son insouciance est le repos d'une activité fiévreuse ; ses goûts sont des expédients de succès. Pas de principes, pas de foi, pas de cœur ; des sens à volonté, la parole qui perd, le sourire qui tue ; le sang, les larmes, les caresses, sont pour lui des moyens. S'il s'ennuie, il déchire le cœur d'une femme ou met en feu une province.

Ce portrait haineux, en partie exagéré, en partie ridicule, frappa Pilate, qui ordonna qu'on me surveillât. Priscus, pour me surveiller plus à son aise, m'arrêta. Le même portrait, répété à Claudia, hâta sa curiosité de me voir. Par son ordre, Priscus m'amena chez elle, prenant sur elle de donner à Pilate des explications convenables.

Claudia voulut me mettre de suite à l'épreuve. Masquée, elle assista à mon singulier bain ; et, en se retirant, elle changea les dispositions du souper, qui devait être simple et intime.

Je la trouvai donc déjà couchée sur son lit, belle comme l'Hébé des Grecs. Ses cheveux noirs comme la nuit s'enroulaient dans une couronne de boutons de roses, et se déroulaient en boucles sur des épaules et une poitrine nues, qu'on aurait dit l'Éden de la volupté. Elle était habillée de gaze rose, tout juste ce qu'il fallait pour rendre l'immodestie appétissante. On l'aurait crue une statue grecque, qu'un dieu animait pour ses heures d'ivresse folle. On voyait sa chair palpiter sous toutes les émotions. Son sein donnait le vertige, plus encore que ses yeux, s'il eût été possible. L'éclat de ses yeux noirs, profonds, grands, veloutés, éteignait toutes ces lueurs répercutées

par tant d'or et de pierres précieuses. Les femmes n'ôtaient pas leurs sandales au souper; elle avait fait retirer les siennes pour montrer un pied petit, blanc, souple, cambré, et des jambes fines, et le reste, sous des flots de gaze, à donner le frisson à tous les sens. Sa bouche était un peu grande, mais ses dents chatoyaient entre ses lèvres roses et charnues, qui appelaient les baisers. Claudia était une de ces femmes qui tuent, et qu'en mourant on salue avec extase : *Cæsar, morituri te salutant.*

En la voyant j'eus comme un étourdissement, et je me crus un moment perdu; car il fallait être Tibère pour dompter, pour retenir, pour fixer ces bêtes fauves de l'amour. Un éclair traversa mon esprit. « Qui suis-je, me dis-je, pour provoquer tout ce faste? que veut-elle? »

Oui, je jouais le fat, quand cela m'accommodait; mais je ne l'étais pas jusqu'au point de me faire l'illusion d'avoir apprivoisé d'un regard cette lionne qui, à elle seule, aurait incendié une orgie. Cette femme avait donc un but. Sa conduite la dénonçait. Eussé-je fait mille fois plus que je n'avais fait pour elle, eussé-je été mille fois plus beau que je n'étais, elle aurait pu me récompenser par un sourire. Pourquoi ces apprêts d'un festin frénétique?

Ne le comprenant pas, je me retranchai dans mon rôle de fat et j'attendis.

En me voyant entrer, Claudia me fit signe de la main d'aller prendre place à côté d'elle, et me dit avec le plus gracieux sourire.

— Sois le bienvenu, mon hôte, quoique ce soit la garde du prétoire qui t'amène.

— Si je pouvais l'avoir empaillée cette garde du prétoire, je lui élèverais une cave et je l'adorerais, répondis-je. Orphée traversa l'enfer et ne trouva au bout du compte que sa femme!

Claudia sourit. Je m'assis auprès d'elle : sa tête effleurait ma poitrine.

— J'ai un pauvre cuisinier, dit Claudia. Mon Labdacus est l'élève cependant de ce fameux Mosquion, dit le Phi-

dias des cuisiniers, qui des reliefs des repas d'Atticus, en deux ans, acheta deux villages.

— J'ai entendu parler de ce pauvre homme qui eut besoin de deux ans pour ramasser cette misère de trois millions. Un homme comme celui-là, qui donnait au porc le goût de l'esturgeon, aux murènes celui du sanglier, et servait des petits radis pour des anchois, qui savait la géométrie, l'astronomie, la médecine, qui connaissait la peinture et la sculpture... mettre deux ans pour acheter quelques centaines d'hommes et quelques lieues de pays? Il était bien ladre, cet Atticus!

Les esclaves qui devaient nous verser du vin, nous présenter des coupes, nous asperger de feuilles de roses et nous éventer avec des plumes d'autruche, occupaient déjà leur poste. A un signe de l'eunuque surintendant du banquet, un essaim d'esclaves de toutes les couleurs, nues à demi comme la maîtresse, fit irruption dans la salle, les unes portant des vases ou des assiettes, les autres soutenant un immense plateau d'argent chargé du premier service.

— J'ai supprimé toutes les ostentations, les jeux, les facéties, dit Claudia; j'ai supprimé même les deux nains que Tibère a fait élever pour moi dans des tubes, et qui sont plus petits encore que Conopa, le nain d'Auguste qui avait deux pieds et demi. Je te donne à manger, je ne t'invite pas à un festin romain. Tu dois avoir faim, à ce qu'on m'a raconté.

— Faim! Hélas! la faim est un plaisir que Dieu n'a réservé qu'à la plèbe, qui ne l'en remercie même pas. Moi, je ne commence à avoir faim qu'à dater du sixième jour de mon dernier repas.

— C'est dommage que je n'aie pas su cela plus tôt, répondit Claudia; je t'aurais ménagé ce plaisir en te faisant jouir quelques jours de plus de l'hospitalité de la tour Phasaelus.

Le premier service se composait d'œufs, d'olives blanches et noires d'Athènes, de coings du Liban assaisonnés

de miel et de pavot, de boudins grillés, posés sur une couche de prunes de Syrie, et de petits pâtés de grenadiers, de laitues et de *garum* (le caviar de nos jours), dont chaque livre coûtait un prix qui aurait suffi à l'entretien d'une légion.

— Aimes-tu les œufs? me demanda Claudia, tandis qu'une esclave égyptienne en tirait d'un petit panier en argent et nous les offrait sur une assiette du même métal.

— Oui, répondis-je, mais tournés en poulet.

— C'est dommage, repliqua Claudia, car les voilà tournés en serin.

En effet, en cassant nos œufs de paon, un petit oiseau jaune s'en échappait, en même temps qu'une volière s'ouvrait d'un autre côté et remplissait la salle d'un nuage de petits oiseaux des couleurs les plus vives. On aurait dit une pluie de pierreries précieuses. Ils voltigèrent un instant et s'échappèrent par les croisées qui donnaient sur le jardin.

Depuis deux jours, je n'avais dans mon estomac que deux œufs; Claudia le savait. Cependant je me bornais à effleurer ces mets que j'aurais dévorés.

— Il paraît que hier soir Cneus Priscus a eu la maladresse d'arriver chez toi à l'heure du souper et qu'il a obscurci de tristesse un bien joli visage.

— Oui, ce pauvre Bar Abbas, dont le côté droit de sa figure se sauve à toutes jambes du côté gauche.

— Et puis encore?

— Ah! cet hypocrite de Justus peut-être, qui emboîte toujours mes pas, se glisse toujours sous moi, arrive toujours avant moi, et jouit des délices que je me prépare.

— Même de la jolie figure de laiton?

— Du laiton? De l'or purifié et bruni aux rayons du soleil. Une femme blanche? Fi donc! La noire, c'est l'écume de la grande cuve de la création; la blanche, c'est la dilution finale, épuisée; la femme au teint de bronze poli, c'est le métal en ébullition, purifié, vigoureux, riche

de toute sa puissance, de toute sa valeur. La femme blanche, c'est la convalescente de l'espèce.

— Tiens! je ne me savais pas si malade que cela, riposta Claudia en riant, mais un peu émue. Une femme au teint de casserole doit plaire aux marmitons.

On nous versa du vin fait avec du miel et du cinnamome. Puis, à un signe de l'intendant de la table, les esclaves se jetèrent sur les mets du premier service et tout disparut en un clin d'œil. Une esclave gaditane nous présenta du pain sur un tambourin en argent. Une autre équipe d'esclaves, moins habillées encore que les précédentes, entrèrent alors dans la salle, et à leur tête un homme à longue barbe noire, vêtu en magicien, une baguette d'ébène à la main. Elles portaient sur leurs épaules un immense plateau recouvert d'une cloche en vermeil. Suivait le cuisinier Labdacus en personne, tout en blanc, précédé de deux magiciens et suivi d'une esclave nubienne, qui tenait dans ses bras une petite barque en or. Quand la cargaison fut déposée sur les buffets et que les plateaux furent découverts, nous vîmes servir sur notre table tour à tour, des faisans, du gibier, une hure de sanglier environnée de grives, de pâtés, de coquillages, un lièvre ailé comme le cheval Pégase. Dans la petite barque, un esturgeon nageait dans une mer de sauce, au milieu de petits rougets et de petites dorades; et sur une petite conque à quatre bassins en or, quatre satyres assis dont le ventre, pressé, versait une liqueur piquante et aromatique, à odeurs différentes, qui servait de sauce à l'esturgeon. Puis des huîtres de Bretagne engraissées dans le lac Lucrin, un canard aux dattes de la Thébaïde, un gigot de jeune ours, des foies de bécasses au tamarin, des langues de chevreuil au cumin, une murène à la moutarde, des escargots sur un gril en argent et toute espèce de légumes. Claudia ne but que quelques gouttes de vieux chypre, qui paraissait de l'or liquide, et du secas, ou jus de palmier. Je touchai à peine à ces vins si capiteux, vieux d'un siècle, dont les Romains étaient aussi gourmets que vains.

— Si la danse et la musique peuvent égayer ce souper, j'ai des esclaves qui chantent et qui jouent, que Tibère payerait une province la pièce.

— Je ne connais rien de plus vulgaire que le plaisir de la musique, répondis-je en haussant les épaules. La musique est comme le pain : tout le monde y mord. Mais qu'est-ce après tout le chant?

— Dame! le chant...

— Pardieu! c'est l'épilepsie du soupir, le soubresaut du cri; tandis que le son est la contorsion d'un boyau dont on a fait un Prométhée sur un morceau de bois.

— Cependant la Judée a eu un roi, je crois, qui jouait de la harpe.

— Précisément, parce qu'il avait été un gardeur de chèvres avant d'être roi. Quant à moi, je ne comprends qu'une *musique : le baiser*; en attendant que je puisse me régaler de ces *chansons* qu'un roi de Syracuse se faisait chanter par des musiciens enfermés dans le ventre d'un taureau d'airain, qu'il chauffait à rouge.

— Je ne conteste pas le goût du tyran de Syracuse, répliqua Claudia en riant, ça pouvait avoir du bon; mais je n'admets pas la musique du baiser. Un baiser, c'est un quouac.

— Je serais tenté de te prouver le contraire! m'écriai-je.

— Comment donc! Et la femme à la figure de chaudière?

— Ce n'est pas de là que me vient le danger, fis-je en soupirant.

— Il y aurait donc une arrière-garde? demanda Claudia.

— Je crois que bientôt elle formera toute l'armée.

— Vrai! Racontez-moi cela.

— On ne conte pas les rêves : en les contant on les dédore et ils restent de cuivre.

— Va toujours : je te promets de t'échanger ce cuivre contre de l'or.

— Ah! si je te prenais au mot! répondis-je en appuyant les lèvres contre une boucle de ses cheveux qu'un de ses mouvements jeta contre mes lèvres.

Je la sentis frissonner : elle pâlit ; mais elle fit semblant de ne s'apercevoir de rien.

Je n'avais commis qu'une imprudence; j'avais jeté une sonde. Hélas! ce devait être une catastrophe!

A un signe de l'eunuque qui veillait au souper, le deuxième service fut enlevé comme le premier. Puis on entendit une musique tapageuse de flûtes, de crotales, de castagnettes, de timbales, de tambourins, de cithares, exécutée par des négrillons, qui précédaient une troisième équipe d'esclaves grecques et itales, presque nues, ou mieux encore, voilées d'une vapeur d'argent et d'azur. Ces esclaves portaient le troisième service et les *bellaria*, ou gâteaux et confitures. Sur des plateaux de vermeil et de faïence des Indes, transparents comme le cristal, et peints de fleurs et d'animaux, s'entassaient des pâtés de petits oiseaux, becs-figues, grives, ortolans, des raisins de Corinthe et de Sicile, des noix glacées, des coings hérissés de cloux de girofle, au point de ressembler à des porcs-épics, des tartes au miel de l'Hymette, des figues, des pêches, des fraises, mille fruits, enfin, et un Priape en pâte d'amandes, le sein chargé de petites fleurs et de pierreries en sucre parfumées comme une courtisane et parfaitement imitées. Les esclaves nous versèrent en même temps des vins de Cadix et de Sicile, fluides comme l'huile, doux comme le miel, et qui coulaient dans les veines la fièvre et le vertige. Ces beautés si parfaites, qui s'étalaient devant mes yeux, ces trésors de volupté divine qui effleuraient mes lèvres, se posaient sur mon sein, éblouissaient mon regard, que je sentais frémir; cette Claudia, dont l'haleine me brûlait le visage lorsqu'elle se tournait vers moi : tout cela me plongeait dans un tel enivrement, me roulait dans un tel tourbillon de passions, me donnait de tels étourdissements, de tels spasmes, que je me sentais défaillir. Les couleurs se succédaient sur ma figure comme les éclairs dans une nuit d'orage.

Un moment je me crus perdu. J'avais déjà commis la

faute mortelle de caresser de mes lèvres une boucle des cheveux de Claudia.

On servit toutes ces friandises sur notre table, tandis que les esclaves exécutaient une danse échevelée. Puis on nous aspergea de parfums et de feuilles de roses, dont la fraîcheur me soulagea. Ensuite, à un signe probablement de Claudia, que je ne vis point, tout ce monde disparut, sauf une esclave noire, que l'on aurait dit une statue de marbre égyptien, tellement elle était belle, et qui se tint raide, immobile aux pieds de sa maîtresse.

Claudia, après que j'eus touché ses cheveux de mes lèvres, ne m'avait plus adressé la parole, ne s'était plus même tournée de mon côté. Je voyais que je l'avais blessée. Mais la confusion de mes inductions s'enchevêtrait d'autant plus dans mon esprit. « Pourquoi cette orgie et tant de pruderie? me disais-je. Que veut-elle? »

Je changeai de ton.

— Cette esclave comprend-elle le grec, Claudia?

— Non.

— Nous sommes donc seuls?

— Oui.

— Alors me permets-tu de t'adresser une question?

— C'est selon. Mais, enfin, parle.

— Que suis-je ici?

— Mais, mon hôte, je pense, répondit Claudia fièrement,

— Et après le souper?

— Un homme qui m'a rendu un service, et à qui je le paie.

— Merci, fis-je : je prête toujours à fonds perdu. Les trésors mêmes de ta beauté, Claudia, s'ils pouvaient être un prix, je les laisserais à mes esclaves.

Claudia me foudroya d'un regard qui me parut m'abîmer dans les entrailles de la terre. Elle se tut un moment, puis elle dit :

— On te peint comme un homme dangereux, on t'accuse de conspirer contre Tibère et le peuple romain.

— On ne se trompe pas. Oui, je conspire. Oui, je suis

le plus mortel ennemi de ton peuple, Claudia, de ton mari; et j'en ai juré la perte.

Claudia sourit et ajouta :

— Je t'ai tiré de la prison de la tour Phasaelus; je dois alors te garder prisonnier ici.

— Je préfère la tour Phasaelus.

— Je préfère la mienne.

— Celle-ci me déshonore comme un lâche, me fait passer peut-être comme un traître; celle-là m'élève à la grandeur du Brutus de mon pays.

— Tu as raison, dit Claudia d'une voix émue; oui, tu as raison. Je n'avais pas réfléchi à cela. Nous autres femmes, nous sommes frivoles. Va donc, tu es libre. Cependant, crois-moi, quitte cette nuit même Jérusalem. Peut-être, je ne pourrais pas te sauver deux fois.

— Je ne quitterai pas Jérusalem, dis-je, touché de ce changement qui me révélait une autre face du caractère de cette femme.

Elle avait du cœur. Mais je ne la comprenais pas encore.

— Alors, tu resteras ici, répliqua Claudia avec fermeté. Si c'est pour braver des dangers que tu veux partir, sois tranquille, tu en auras encore ici, et de plus mortels. Si c'est pour visiter tes amis, ta maîtresse...

— Que m'importe tout cela? fis-je avec un sentiment du plus haut dédain : tout cela s'achète, se paie, s'use, et se méprise.

— Serait-ce pour cet être mystérieux?

Je me tus. L'image de ces deux femmes se choquèrent dans mon esprit comme la foudre. Claudia aussi avait remarqué et avait été éblouie de la beauté de la femme mystérieuse de Moab. Elle fronça son sourcil chargé d'étincelles.

— Je reste, dis-je à la fin; mais puis-je un jour espérer...

— Rien, jamais, s'écria Claudia bondissant sur son lit. Tu conspires contre Tibère, dis-tu, Judas, tu es impla-

cable, dis-tu,... eh bien, les passions vraies sont des tyrans : elles règnent seules. Reste, reste.

— Serait-il possible? murmurai-je en moi-même, frappé d'un éclair.

— Reste, reste, s'écria-t-elle. Dans ce monde il n'y a d'impossible que ce que l'on ne veut pas, et le.... bien.

Elle fit un signe. La négresse sortit et revint un instant après avec une autre esclave.

— Cypros, dit Claudia, ce jeune homme est ton prisonnier.

IX

Justus n'avait pas assisté à la réunion chez le sagan, parce qu'il était allé chez Marie.

Il lui portait la nouvelle de mon arrestation dans la tour Phasaelus.

Ce coup, qui avait réjoui Justus, n'ébranlait pas Marie. Elle n'était pas femme à se plaindre comme une femme, à se désoler en demandant secours au ciel.

Justus n'était pas un ami à ne pas spéculer sur le malheur d'un ami.

En revenant de Rome, j'avais rencontré cette jeune fille sur les bords du lac de Génésareth, au moment où elle venait de perdre son dernier parent et restait seule dans le monde. Il ne me fallut pas un luxe de séductions pour la décider à me suivre à Jérusalem. Se sachant belle, elle ne désespérait pas qu'un jour ou l'autre, je ne me décidasse à l'épouser. Se sachant d'un caractère déterminé, prompt aux résolutions, doué de ressources, elle comptait faire luire ce jour le plus vite possible. Huit jours après qu'elle eut été installée chez moi, Marie avait déjà compris que les desseins de Magdala ne se réaliseraient jamais. Elle n'hésita pas longtemps à se décider à tirer de sa situation le meilleur parti qu'elle pourrait. Elle me donna congé, entre deux baisers les plus doux de la lune de miel de l'amour.

C'était trop tard et trop tôt. Trop tard, parce que je commençais à éprouver pour elle de violents désirs; trop tôt, parce que je n'étais pas encore rassasié. Bref, après des débats qui durèrent toute une nuit et une partie de la matinée, nous signâmes un accord : Marie consentait à continuer à m'aimer, mais chez elle, maîtresse de son domicile, de son cœur et de ses actions, renonçant à tous les avantages que la loi juive lui avait accordés contre moi. Je l'établis, en revanche, dans une jolie petite maison entre deux jardins, aux portes de la ville, dans le faubourg de Bezetha. Or, comme je vivais presque avec elle, j'y portai tout le luxe, l'aisance, les plaisirs, que j'avais remarqués chez les dames grecques et romaines, et j'appris à les goûter.

Marie n'avait pas le teint, en partie vrai en partie emprunté aux cosmétiques, des courtisanes romaines; mais elle avait dans sa couleur de rayon d'or en fusion une fraîcheur, un éclat, un mordant, une vigueur, une jeunesse qui la rendaient mille fois plus séduisante. Marie n'avait pas l'esprit, la culture, le goût, la grâce, la fascination morale de la courtisane grecque; mais elle en avait toute la coquetterie, tout l'imprévu, tous les caprices, toutes les voluptés, toute la beauté des formes sculpturales. Elle était Cléopâtre : cette sombre reine qui avait deux fois étreint le monde dans ses bras de bronze et l'avait étouffé sous ses baisers. Marie était l'idéal de cette femme syrienne qui possède la taille du palmier, la couleur de l'aurore, les yeux du serpent, la souplesse du tigre, la bouche qui contient un Eden de passion, qu'elle morde ou qu'elle rie. Elle prit vite, cette reine de Saba, dès qu'elle se vit libre, des allures fantastiques. Marie dédaigna la mise des femmes juives, si gracieuses et si naïves cependant, et elle se composa un costume assyrien, qui lui donnait l'éclat que la nuit et le ciel bleu donnent à l'étoile.

Il n'en fallait pas tant pour jeter le trouble au milieu de la jeunesse riche et élégante de Jérusalem. Marie l'eut bientôt toute à ses pieds, jamais dans ses bras. Jamais femme

ne fut plus fidèle à son amant aimé, que Marie le fut à moi qu'elle aimait si peu. Partout où elle paraissait, trahie par ses parfums, par sa suite, par son éblouissante beauté, par ses parures, par son insolence, par son rire qu'on aurait dit une cascade de perles sur un plateau d'or, un folâtrement de rayons; partout où elle se montrait, l'émoi la suivait. Les autres femmes pâlissaient; les hommes se pressaient autour d'elle. Les sourires, les offres, les mots charmants, la gaîté, l'impertinence, les querelles, que sais-je? tout pétillait autour d'elle et tourbillonnait comme le délire.

Justus n'avait pas résisté à cette séduction spontanée; d'autant plus qu'il avait vu Marie de plus près, avec moi, dans les heures où elle était elle-même et ne posait pas pour les autres; et elle était alors cent fois plus séduisante! Cette Grecque de contrebande était en somme une Juive délicieuse. Elle avait, ainsi que moi-même, remarqué l'amour silencieux de Justus, mais elle ne fit jamais rien pour en provoquer l'aveu, et jamais Justus ne l'osa.

Après mon arrestation — et l'on savait que les arrestations par ordre de Pilate, qui ne s'effrayait de rien, étaient presque toujours mortelles — Justus espéra; il prit courage. Marie, par contre, qui m'avait jusqu'alors fait une part si modeste de son amour, lui donna issue par toutes les expansions de son âme.

— Et bien, dit-elle, si Judas est arrêté, il faut le délivrer.

— C'est que..., reprit Justus.

— Il n'y a pas de *c'est que :* il le faut dussé-je me livrer à son geôlier, comme Judith, et lui arracher les clefs; dussé-je mettre le feu aux quatre coins de Jérusalem. Tout ce que j'ai jusqu'aux tresses de mes cheveux prenez tout, et achetez sa liberté.

— Marie, répliqua Justus en tremblant, t'es-tu jamais aperçue que je t'aimais?

— Oui.

— Alors, tu peux comprendre que je ferai tout pour te plaire.

— Va donc et reviens demain, lorque tu auras les nouvelles les plus précises sur la situation de Judas.

Il n'y avait que trois hommes qui pouvaient fournir des renseignements sur mon compte : Pilate, Cneus Priscus et le vieux geôlier de la tour Phasaelus. Il n'y avait par conséquent que deux hommes qui pussent aller les chercher : Hannah et Bar Abbas. Justus s'adressa au premier, qui refusa, de peur d'attirer l'attention sur lui-même. Bar Abbas accepta, sans sollicitation, car il avait déjà fait les premières démarches, couronnées par les coups de pied que le vieux geôlier lui avait prodigués.

— Je ne suis pas homme à m'effrayer ni des coups de pied, ni des coups de poing, ni des coups de dague, répondit-il à la proposition de Justus; mais quand on agit, il faut entrevoir un espoir de succès, sans cela, l'action est de la folie.

— Certes.

— Eh bien, pour agir avec efficacité, j'ai besoin d'argent.

— Tu te vends donc toujours, Bar Abbas?

— Imbécile! s'écria le sacripant. Cette monnaie ne sera pas pour moi, ni une compensation de mes efforts : je dois corrompre. Je connais le vieux Ruben. J'ai été son locataire plus d'une fois. Il est paillard, ivrogne, gourmand, paresseux, il aime les catins; il aime à se gausser. Tout cela s'achète et se paie, gros idiot. Si j'étais riche, je ne demanderais rien à personne. Et je ne veux aller rien demander à Marie, parce qu'elle donnerait tout, elle.

Justus prit une poignée de shekels et la mit dans les mains de Bar Abbas en disant :

— Ne vois jamais Marie. Quand cet argent sera dépensé, tu en auras d'autre, puis d'autre, et toujours.

— A la bonne heure! jeune hypocrite. Tu veux monopoliser le service auprès de la fillette. Va, va ton train; mais prends garde! l'on ne tombe jamais que lorsqu'on regarde le ciel. On dirait que le ciel porte malheur.

— Tu vas te mettre à l'œuvre de suite, n'est-ce pas?

— Tu as un empressement suspect, mon garçon. Je serais presque tenté de te demander ma part.

— De quoi? de l'empressement?

— De ce qui le provoque.

— Tu sais que Judas est mon ami.

— Et voilà pourquoi je m'étonne de ta magnanimité. On ne se dévoue jamais tant pour un ami, que lorsqu'on veut le perdre.

Au bout de trois jours, Bar Abbas savait tout.

Il s'était présenté au vieux Ruben pour escompter les coups de pied du soir précédent. Il avait entamé l'opération de l'échange par des coups de poing, à la taverne où le geôlier allait faire ses ébats du soir, après avoir couché ses pupilles. La partie soldée, Bar Abbas, en vieux soldat en face d'un vieux soldat — Ruben avait combattu contre Pompée à la prise de Jérusalem — lui avait offert une réconciliation.

— Je ne veux pas t'exterminer, dit-il; j'aime mieux te soûler, vieux brutal.

La proposition n'admettait pas une longue réflexion même par anomalie de goût. Ruben accepta, avec réserve, de boire mais de ne pas s'enivrer. Promesse d'ivrogne. Ruben but, se grisa, parla. Bar Abbas, pour solder les comptes, le fit rouler, d'un coup de poing, sous la table du cabaret et sortit en réfléchissant :

— Que la foudre étouffe le sagan et Caïphe avec lui! Qu'est-ce que cela signifie! Tiré de son cachot la nuit, un bandeau sur les yeux, et conduit au palais d'Hérode par la porte du jardin! Quoi donc! Messire Pilate se donnerait-il la gaîté d'étrangler ses prisonniers pour son propre usage, en particulier, sans les juger, la nuit, et de ménager à ses victimes la surprise de se voir tordre le cou sans savoir où? Ça se peut! Les idées saugrenues et mélancoliques viennent, quand on se voit tomber sur la tête une femme qu'on avait laissée dans un autre coin du monde. Cependant il est si doux de contempler ses ennemis grimacer sur une croix, du haut du mont Sion! Pilate est

voluptueux. Non, il n'aurait pas escamoté Judas aux délicieux panoramas de ses soirées d'automne, au clair de lune. Il y a là autre chose. Voyons : c'est ce diable de bandeau qui me déroute. Pourquoi a-t-on coiffé Judas d'un morceau de drap? Ce mystère-là n'indique pas une pensée d'homme, à moins que cet ogre de Priscus n'ait exécuté un ordre irrégulier. Quel ordre, Bar Abbas? Par exemple, celui d'une personne qui aurait intérêt à voir le prisonnier sans être connue, dans un endroit inconnu, et à le faire ensuite ramener à son cachot. Hum! Bar Abbas, mon ami, tu divagues. Le vin de Jéricho t'enrhume le cerveau. Ma foi! le plus court, c'est d'aller aux informations.

Sur cette sage détermination, Bar Abbas s'était rendu au palais Hérode. Judas n'avait pas paru au prétoire. Pilate était donc à peu près hors de cause. Cet homme de guerre, d'autre part, avait pu souvent être rude; il n'avait jamais été sournois. Pilate écarté, il ne restait que Pomponius Flaccus et Claudia qui eussent eu le droit de tirer le prisonnier de son cachot. Le gouverneur de la Syrie, perdu dans ses débauches, passant ses journées dans son lit et dans son bain, et ses nuits à table, ou ailleurs, aurait bien donné l'ordre d'enlever une jeune fille ou un Ganimède pour couronner ses festins; mais il ne se mêlait pas de soustraire les victimes au bourreau. Pomponius Flaccus avait tout l'air d'être innocent. Donc?

Les appartements de César, habités par Claudia, donnaient sur les jardins. Judas était un fort beau jeune homme. Les dames romaines affolaient d'orgies mystérieuses et monstrueuses. Claudia arrivait précédée d'une renommée noire, assombrie par la haine des serfs contre les maîtres. Elle avait remarqué Judas dans cette belle scène qui avait ému tout le cirque... En fallait-il davantage? Bar Abbas porta ses investigations dans les parages de la jeune Romaine. Il attaqua le secret du côté du jardin et du côté de la cour, par les esclaves mâles et femelles. Il ne pénétra rien. Mais cela même renforça ses inductions. Ruben m'avait vu passer par le jardin et pé-

nétrer dans le palais; les soldats qui avaient accompagné Cneus le confirmaient. A moins donc que l'on ne m'eût tiré de là, quelque nuit, vivant ou cadavre, je devais me trouver dans cette partie du palais, vivant ou cadavre.

Cela fixé dans la tête de Bar Abbas, il retourna chez Justus et lui communiqua ses observations. Justus les goûta; car il y avait intérêt, lors même qu'il ne les eût pas trouvées vraisemblables, ayant en vue de les exploiter.

Il alla voir Marie.

— J'ai découvert la retraite de Judas, dit-il.

— La retraite? Il n'est donc plus dans les oubliettes de la tour Phasaelus? demanda Marie.

— Il aurait mieux valu pour toi qu'il y fût toujours.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? Aimes-tu Judas, Marie?

— Réponds donc à ma question.

— Eh bien, parce que Judas a été transféré au palais d'Hérode, la nuit, les yeux bandés, par les jardins, dans les appartements de César occupés par Claudia.

Marie pâlit.

— Alors! s'écria-t-elle.

— Tu ne comprends donc pas?

— J'ai peur de comprendre.

— Cependant c'est clair. Plus de traces de Judas. Pilate ne sait rien de tout cela. La femme des orgies de Caprée avait reçu un service de Judas. Tu sais si Judas est beau, infiniment séduisant. Si donc on ne l'a pas tué, il est entre les bras de la Romaine qui le récompense de son dévoûment.

— C'est infâme, à cette honnête femme, de voler ainsi l'amant d'une favorite, par ordre de justice.

— Tu n'as plus rien à ajouter?

— C'est infâme, c'est infâme, et j'irai le proclamer sur toutes les places de Jérusalem.

— Cela ne te rendra pas Judas. Claudia d'ailleurs est si belle! Marie, dans tout Jérusalem, dans toute la Judée,

dans toute la Syrie, il n'y a que toi qui sois plus belle — en tous cas, à mes yeux.

Marie resta à réfléchir quelques minutes, changeant de couleur à chaque instant, les yeux brûlants, fixes, lumineux comme une lame de poignard, les mains crispée. Puis se dressant avec résolution :

— Justus, dit-elle, l'autre jour, tu m'as avoué que tu m'aimais.

— Je meurs de cette passion, Marie.

— Je ne te demande pas tant. Veux-tu, peux-tu sauver Judas?

— Marie, mais je t'aime. Tu ne comprends donc pas que je t'aime et que si Judas revient...

— Il faut que je l'arrache à cette femme, à tout prix, il le faut. Comprends-tu qu'il le faut?

— S'il était dans une cage de lion, sous les griffes d'acier d'un tigre, je n'hésiterais pas une seconde. Je n'y verrais aucun danger.

— On te le paiera, par Dieu, ton danger, usurier, poltron!

— Marie, je t'aime : je me tuerai après, si tu veux.

— Que te faut-il donc? parle, lâche, confesse tes désirs. Tu veux que je te crache mon amour au visage?

— Un jour, Marie, une heure, et je risque tout; je remuerai le ciel, je brûlerai le palais d'Hérode pour arriver jusqu'à lui, et le tirer des bras, comprends-tu? des bras de Claudia.

— Tout, tout : je te donne tout, pourvu que tu réussisses à délivrer Judas. As-tu entendu? tout.

Justus était tombé aux pieds de Marie et les embrassait avec enivrement en s'écriant :

— C'est que je t'aime tant, Marie! c'est que je traverserais le désert sur mes genoux pour arriver jusqu'à toi, Marie! Un an, mon Dieu, un an entier, j'ai enduré le supplice de te voir dans les bras d'un autre, d'entendre le bruit de tes baisers, d'effleurer le souffle de tes caresses. Je me suis traîné sous tes fenêtres la nuit, comme un être qui rampe, pour humer un parfum qui sortait de ta

chambre, et j'ai entendu.... Dieu! et je ne suis pas encore fou!

— Mais que te faut-il donc encore, que te faut-il? N'ai-je pas dit tout? La promesse ne te suffit pas? Veux-tu un engagement? Veux-tu un serment? Veux-tu que je t'embrasse pour te faire partir, que je me roule à tes pieds pour que tu te hâtes? Que te faut-il encore? dis, mais dis donc! Et tu restes encore là à lécher mes sandales.

Justus se leva et s'écria :

— Marie, tu sauras ce que j'aurai fait et tu jugeras. Je ne veux pas de serment; tu auras pitié de moi, n'est-ce pas, Marie? tu soulageras cet amour qui me tue.

Le soir, Justus retourna chez Marie. Bar Abbas avait eu d'autres renseignements. Bar Abbas avait fait des projets de délivrance que Justus s'attribua, aux yeux de la jeune femme. Il chauffait la jalousie de Marie, et il arrachait à la jalousie ce que l'amour avait refusé.

Quel était ce projet de Bar Abbas?

Bar Abbas était un rôdeur de nuit. Il lui restait encore probablement un taudis qu'il appelait son chez lui; mais, d'ordinaire, il passait sa vie chez les autres ou chez tout le monde : sur les places publiques, au coin d'une borne, dans la maison d'une de ces pauvres malheureuses qui la nuit sollicitaient les passants dans les ruelles sombres, ou au violon, ramassé ivre par le guet, ou tapageant aux portes des cabarets. Il lui advenait souvent aussi de s'attarder hors des portes et de rôder hors des murs de la ville, au risque d'être dévoré par les chacals et les loups, se battant avec les chiens qu'il réveillait.

Dans ces pérégrinations de nuit, il lui était arrivé deux fois d'être témoin d'une scène qui l'avait surpris. Il avait découvert à un détour de rue, à cinq cents pas des jardins du palais d'Hérode, du côté d'Ophel, cinq ou six individus drapés dans leur manteaux, blottis dans une cour de la maison près de leurs chevaux, tous prêts à partir. Puis plus loin, il avait vu un individu sortir par une porte secrète des jardins royaux, ouvrant par derrière, fermer

cette porte et s'éloigner. Cette découverte lui avait suggéré une idée, une bizarrerie. Il l'avait communiquée à Justus, qui l'avait approuvée sans discussion, car il avait besoin de reporter à Marie un projet quelconque. Peut-être aussi, ne calcula-t-il pas la portée du projet. Justus était de ces hommes qui ont du courage dans une mêlée, et sont des poltrons en face d'un danger isolé. Bar Abbas cependant ne lui avait présenté que l'ébauche de son dessein. Il voulait, la nuit prochaine, vérifier la position et s'assurer si la sortie de l'homme qu'il avait vu se renouvellerait.

En effet, la nuit suivante, tandis que Justus activait la jalousie de Marie et poursuivait son propre attentat; tandis que moi, je filais avec Claudia toute autre passion que l'amour, Bar Abbas guettait le visiteur de nuit des jardins du palais. Il resta à son poste, de la troisième heure à la huitième (deux heures après minuit).

Les six hommes à l'abri dans la cour de la maison de la rue voisine furent à leur poste. L'acteur principal manqua. Bar Abbas n'était pas homme à se décourager pour un échec, surtout lorsque son estomac était confortablement ouaté d'un bon souper et d'une large cruche des côteaux d'Emmaüs. La seconde nuit, il fut plus heureux. Il vit entrer l'homme à la quatrième heure et sortir à la sixième.

Le lendemain, le projet fut arrêté avec Justus, qu'un premier baiser volé à Marie rendait audacieux. Justus reporta à la jeune femme que la nuit suivante ils allaient essayer mon sauvetage. Un second baiser rendit probablement Justus téméraire. De quoi s'agissait-il, enfin? Oh! c'était simple comme un mariage manqué faute d'une dot. Mais cette nuit aussi la bonne étoile de Justus, qui favorisait sa maraude de baisers sur mes domaines, lui ménagea un échec. Les mauvaises actions ont presque toujours de leur côté l'encouragement de la providence. Il faut être héroique de toutes les façons pour faire le bien. La nuit suivante, cependant, mes deux amis furent dédommagés de leur peine et de leur dévoûment à mon malheur. Quand j'y pense,

je me surprends à rêver : ce misérable Bar Abbas était admirable! Il risquait sa vie, pourquoi? Certes, non pas pour des baisers, pas même pour se distraire.

A cinq heures de la nuit, un homme enveloppé dans un manteau noir glissa le long des murs du jardin, sans regarder autour de lui, sans se soucier d'être vu ou non, tête baissée, à pas lents. Arrivé à la petite porte, il tira de sa poche une clef, ouvrit, entra, et repoussa la porte qui se ferma avec bruit. On l'aurait dit le maître. Justus et Bar Abbas, qui se trouvaient loin derrière un renfoncement du mur, virent tout cela sans souffler mot. Puis, lorsque la porte fut fermée, Bar Abbas saisit la main de Justus, qui lui parut glacée, et lui dit : — Allons!

Il se postèrent chacun d'un côté de la porte où l'autre était entré et attendirent.

La nuit était fraîche. Un petit vent malencontreux se plaignait aux feuillages des arbres, aux terrasses des maisons, d'un air piteux, strident, peureux comme si quelque démon l'eût menacé, et il chassait devant lui d'immenses nuages noirs, au port majestueux, qui naviguaient avec peine comme des navires blessés par la tempête. Ces nuages venaient du sud, du fond de la mer Morte et du Jourdain, et par conséquent tout chargés d'orage. Du côté du nord, venant des montagnes de Samarie, s'en retournait en toute hâte un essaim de nuages blancs, tout effrayés. Quelque étoile assez hardie pour se montrer rentrait lestement. Des centaines de chiens se plaignaient au loin, n'ayant probablement pas trouvé une seule charogne dans la vallée de l'Hinnom. Le Cédron bougonnait; car son filet d'eau et ses cailloux se rencontraient bruyamment, après six mois d'un été sec comme le désert. Tout faisait prévoir une nuit tapageuse. On entendait déjà quelques mouvements sourds dans l'air, comme un jeune tonnerre qui essaierait son premier roulement.

— Heureux qui a une maison et un lit, murmurait Justus.

— Et une maîtresse dedans, ajoutait Bar Abbas.

— Crois-tu que ce faquin nous fera grelotter ici longtemps, hein ?

— Dame! si ce faquin trouve là-dedans ce que nous souhaitions tantôt, un lit et une maîtresse, j'en ai bien peur.

— J'aimerais mieux d'en finir vite.

— C'est héroïque cela ! Si jamais nous avons une république juive, je te propose pour général de notre armée.

— J'ai un grand penchant pour l'eau ; j'aimerais mieux être amiral.

Une couple d'heures s'étaient écoulées. L'obscurité était complète. Aucun bruit humain n'annonçait que quelque créature fût éveillée, les chiens et les carnassiers exceptés, qui venaient demander aux ordures de la ville leur repas aventureux. Comme l'heure de la sortie de l'homme du dedans approchait, Justus et Bar Abbas se taisaient, l'oreille tendue, le nez au vent. Enfin, ils entendirent dans le jardin comme le bruit d'une porte qui se ferme avec précaution, puis le craquement du sable qui crie sous le pas, puis ce même pas lent, rêveur, à mesure irrégulière, à zigzag, je dirais presque soucieux, tant il était lourd, intermittent. L'homme s'arrêta à la porte.

Il resta un moment, puis il tourna sur ses talons, regardant probablement de nouveau le palais qu'il venait de quitter. On entendit un gros soupir se précipiter hors de sa poitrine comme s'il eût craint de l'étouffer. Cette pause dura deux minutes. Il semblait indécis s'il retournerait sur ses pas ou s'il partirait. Cette dernière résolution l'emporta. Il se retourna, fouilla dans ses poches, prit une clef, ouvrit et sortit. Il refermait la porte, lorsqu'une main puissante saisit son poignet, tandis que deux bras vigoureux l'étreignaient. Enveloppé à demi dans son manteau, le visiteur de nuit n'aurait pu opposer qu'une faible résistance. Il n'en opposa pas du tout. Il se retourna comme un homme surpris, mais nullement effrayé, comme

un homme émerveillé de l'audace, plutôt que redoutant un attentat et s'exclama :

— Quoi donc?

Le ton dont il dit cela fit frissonner Justus. Bar Abbas ne se laissa pas imposer par cette contenance, qu'il jugea bien jouée.

— Rien du tout, ou une toute petite chose, répondit Bar Abbas avec le même ton dégagé. Nous te demandons simplement cette clef.

— Pourquoi faire, s'il te plaît?

— Mais, une clef, je pense, est faite pour ouvrir ou pour fermer, pour laisser entrer ou pour laisser sortir.

— Et pour renfermer aussi.

— C'est précis : mais je croyais, dans mon ignorance des finesses du langage, que fermer suffisait.

— Alors!

— Tu n'as donc pas compris?

— Parfaitement, quoique tu fisses mieux de parler ta langue, si tu en as une, plutôt que d'écorcher le grec.

— Ah! par exemple! moi qui ai donné des leçons de prononciation à des Bretons!

— Ainsi, tu dis?

— Donne-moi ta clef, ou je la prends.

— C'est convenu. Mais tu ne m'as pas encore expliqué pour quelle raison tu veux te glisser dans ce jardin.

— Pourquoi y es-tu allé, toi!

— Moi! c'est différent. Je suis médecin, et le maître de la maison a un chien qui a la goutte aux pattes de devant, et ne pourrait pas signer son testament.

— Tu l'as guéri, j'espère.

— A la minute. Il te lègue même quelque chose dans son testament, je crois. Entre frères, du reste!

— Quoi donc? quoi donc? Un chien! nous sommes de la famille. Oui, c'est le seul parent qui puisse me laisser quelque chose en mourant.

— Aussi, il te laisse sa corde, que demain je te ferai attacher au cou.

— Demain, mon brave médecin, c'est encore loin. Nous sommes à minuit.

— Et demi. C'est bien, je te donne la clef. Mais me diras-tu ce que tu vas faire dans cet endroit? Je pense que c'est, c'est..., je ne voudrais cependant que dire le mot poli,... Ah! le voilà : voler.

— Tonnerre du Sinaï! pour qui nous prends-tu donc, manant?

— Mais pour des esprits délicats qui vont la nuit soulager les riches de leur superflu.

— Eh bien, maroufle, tu te trompes.

— Je te demande pardon en ce cas, vertueux citoyen. Aurais-tu donc en cette place une intrigue amoureuse?

— Ah! et si c'était?

— Alors, je t'offrirais mes services.

— Tu m'as l'air d'un fichu compère. Après tout, voyons. Es-tu de la maison?

— Un peu.

— Veux-tu gagner?... As-tu de l'argent, Justus?

— Oui, une vingtaine de shekels.

— Entends-tu! veux-tu gagner une vingtaine de shekels, en me laissant, bien entendu, le dix pour cent?

— Et pourquoi non, si le service que vous me demandez n'est pas bien lourd?

— Il est léger comme mon dîner ordinaire. Il ne s'agit que de nous guider.

— Où donc, si la demande n'est pas indiscrète?

— Là-dedans.

— Vous êtes donc curieux de visiter le palais après minuit?

— Nous sommes curieux de trouver un ami qui s'est égaré dans ces appartements.

— C'est philanthropique cela! Voyons, contez-moi cela. Qui est cet ami? comment s'est-il égaré? qu'y cherchait-il?

— Je te dirai tout cela en marchant.

— Je n'aime pas à causer en marchant, moi : explique-toi, d'abord.

— J'aurais dû commencer par te tuer et prendre ta clef, dit Bar Abbas. C'est une idée qui m'arrive en ce moment, un quart d'heure en retard, la sotte. N'importe. Que tu saches ou non nos affaires, il faut que je pénètre dans cette infâme maison, où l'on arrache les prisonniers aux cachots pour allumer ses orgies.

— Tu as la colère de la vertu, bigre! mon beau prophète. Va donc. Explique-toi un peu plus clairement et je t'assure, sur ma parole, aide, protection et impunité.

— Hum! c'est trop généreux cela pour te croire en fonds de solvabilité. Enfin, je te l'ai dit, un de nos amis a été enlevé de la tour Phasaelus, il y a une dizaine de jours, une nuit, les yeux bandés. Il a été amené ici, il est entré par la porte à côté, et il est là, dans les appartements de la femme du procurateur, probablement, avec elle-même, peut-être.

— Écoute, *dit l'homme* à la clef, tu vas me suivre dans cette maison; et si tu as menti, ou si tu t'es trompé, il n'y a pas une croix assez longue, il n'y a pas de tortures assez atroces pour te faire périr.

— Que je sois damné! s'écria Bar Abbas, tu es donc Pilate, toi? Et que viens-tu voler ici, la nuit, toi?

Pilate ne répondit point. D'une main, il ouvrit la porte, et de l'autre, il poussa dedans les deux aventuriers.

Oui, c'était Pilate lui-même, l'homme qui à cette heure sortait des appartements de sa femme, sans la voir, sans lui parler. Il ne se soucia pas de refermer la porte. Saisissant les deux accusateurs de Claudia par les poignets comme dans un étau, ils les entraîna avec lui au bout du jardin, poussa du pied la porte de la serre, y entra; et prenant dans sa poche une autre clef, ouvrit la porte qui donnait dans la maison. Quelques faibles lumières éclairaient les portiques, et les corridors, et les escaliers, et les chambres qu'il parcourut avec l'impétuosité de l'ouragan, ayant toujours les bras de Justus et de Bar Abbas serrés dans ses griffes de fer, sans qu'il eût besoin d'eux après tout. Arrivé enfin à une porte, au bout d'un couloir,

il frappa. La porte s'ouvrit et la lumière éclaira en même temps une jeune femme, Pilate et ses deux acolytes.

— Cypros, s'écria Pilate, tu m'as menti.

Justus tremblait. Bar Abbas, malgré son impudence, sentait un frisson parcourir sa colonne vertébrale, à la voix sombre et damnée de Pilate.

— Je suis perdue! s'écria Cypros. Oh! ma pauvre mère, tu mourras esclave!

X

Dix jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée au palais Hérode.

Je n'avais pas compris pourquoi Claudia m'y avait attiré : je comprenais moins encore pourquoi elle m'y retenait. Toutes les conjectures que j'avais formées sur cette femme m'avaient fait banqueroute. Je trouvais stupide ma conduite; et plus j'approfondissais le caractère de Claudia, plus elle devenait mystérieuse pour moi.

Je n'avais, de ma vie, rencontré une femme plus prude que cette impure, qui exhalait la luxure comme une rose de Sharon. Je ne connus jamais de femme plus froide que celle qui était emboîtée dans cette organisation orageuse. Cette coquette était une matrone. Elle vivait séparée de son mari; mais je me demandais maintes fois : Aimerait-elle donc cet homme qui la fuit? A l'impertinence du premier jour, avait succédé une familiarité, qui mettait cependant entre elle et moi tout un monde. La courtisane du gala était fille de César dans l'intimité. On l'avait dit frivole; et son esprit était orné de toutes les pierreries et de tous les parfums de la poésie grecque et romaine. A Caprée, elle avait figuré dans la meute de Césonius Priscus, l'intendant des voluptés de Tibère, et y avait appris la politique du monde, en la manipulant avec Séjan, qui lui faisait horreur. Claudia avait assurément un but; je m'égarais dans un dédale de suppositions et ne découvrais, en défi-

nitive, la vérité dans aucune. Je n'avais plus hâte de la quitter; et je suis encore aujourd'hui, après tant d'années et tant d'événements, à chercher dans mon cœur pourquoi je n'aimais pas Claudia? J'étais, certes, en cet état d'esprit, à cette heure de la vie, où j'aurais dû devenir fou de cette femme. Marie passait à l'état de crépuscule du soir de mon amour. L'inconnue du cirque enveloppait d'une vapeur lumineuse mes rêveries; mais toutes les deux ne comblaient pas le vide que la vie à vingt-trois ans creuse avidement dans l'âme. Claudia avait tout ce qu'un homme élevé pouvait désirer : elle enivrait les sens par sa beauté, donnait la fièvre à l'imagination par sa conduite, par la distinction élégante de son esprit. Il y a des phénomènes psychologiques qu'on s'explique, mais que l'on n'entend point.

Nous avions passé une partie de la soirée sur la terrasse du sud, devant laquelle se déroule la chaîne des monts de Scopas et des Oliviers et d'où, par une dépression de cette chaîne, on entrevoit la mer Morte, comme une lame d'or, le jour, comme un nuage violet, le soir et le matin. En marchant lentement, l'un à côté de l'autre; en arrachant ici une fleur, là une feuille aux vases de faïence bleue, aux arbustes fragrants, rangés sur le parapet, je lui avais modulé cette sauvage et splendide chose : le Cantique des cantiques de Salomon. Elle l'avait écouté d'un air distrait, puis elle avait dit :

— Oui, c'est beau comme les harmonies du désert; mais je préfère l'Odyssée.

Elle m'avait ensuite murmuré quelques élégies, qu'Ovide avait écrites à sa mère Julie, du fond de l'exil où son amour avait fait naufrage. Une mélancolie grave nous enveloppait. Le ciel était sombre et l'orage s'y formait.

— J'ai à te parler, Judas, me dit enfin Claudia. Attends ici : je vais renvoyer mes esclaves et te faire appeler.

La nuit était tombée tout à fait. Un engourdissement graduel avait gagné la ville. Je circulai dans les ténèbres comme une ombre qui cherche son gite. Une heure après,

Cypros vint m'annoncer que Claudia m'attendait. Elle ouvrit, en effet, une porte qui donnait sur la terrasse, m'introduisit dans la chambre à coucher de sa maîtresse, et se retira. Claudia lui dit :

— Je t'appelerai peut-être : veille.

C'était la chambre qu'Hérode avait fait construire pour Mariamne. Il n'y avait donc peut-être pas dans le monde quelque chose de plus riche et de plus somptueux. Le plafond était de cèdre d'Afrique qui coûtait plus cher que l'or, sculpté comme un espalier de fleurs et de feuilles, avec des grappes en relief. Sur les murs se drapait une étoffe qu'on aurait dit des perles filées et tissées, parfumée de violette, de boutons de rose et d'iris, et égayée par une nuée de petits oiseaux indiens, véritable écrin de pierreries renversé. De sveltes colonnes d'or divisaient les murs en panneaux et soutenaient le plafond. Un tapis épais de Bactriane couvrait le parquet, dont il faisait un parterre de fleurs. Le lit était bas, large, en écaille de tortue des bouches du Gange à la couleur d'or. Il avait la forme d'une conque marine posée sur un socle d'ivoire de Troglodyte et d'or qui simulait des vagues. Du duvet d'oiseaux d'Afrique, engouffré dans une splendide étoffe de soie de Perse, remplissait la conque. Un pavillon d'étoffe brodée de perles du golfe Persique et de la Taprobana, de diamants et de toute espèce de pierres précieuses, recouvrait ce lit comme une tente. Une couverture de pourpre, du prix d'un million de sesterces, s'étalait sur des draps de toile d'Égypte et des oreillers de toile des Indes. Le long des murs courait une rangée d'oreillers de soie blanche brochée de fleurs ; quelques chaises d'ivoire ; une immense glace cerclée d'un cadre d'or ciselé, avec deux esclaves en bronze de Corinthe agenouillés pour supports, se dressait devant la croisée, et, au milieu de la chambre, un petit lit d'ébène couvert d'oreillers blancs et rouges, sur lequel Claudia se reposait, tandis que ses esclaves achevaient sa toilette du matin et du soir. A côté de la glace, sur un socle de lazulite, s'élevaient deux vases murrins de la Ca-

ramine, qui n'avaient pas de prix, cadeau de Tibère, remplis de fleurs exotiques nées et écloses dans les serres du palais.

La chambre était illuminée par quelques candélabres d'or placés aux quatre coins. Un parfum enivrant imprégnait l'air. La porte à verres coloriés qui donnait sur la terrasse fut fermée; mais lorsqu'un éclair embrasait le ciel, on voyait cette porte se changer en une rosace de mille couleurs.

Claudia était seule, mollement couchée sur son lit de repos, en vêtement de nuit. Une large tunique de laine blanche, fine comme la vapeur des soirées d'été, enveloppait toute sa personne, excepté les bras. Un cordon de soie azurée serrait sa taille. Une résille rouge emprisonnait ses cheveux noirs nuancés de bleu, traversés par un poignard fin comme une aiguille, à tête d'or. Il n'y avait rien de plus voluptueux et de plus chaste : cette richesse était modeste. On aurait cru entrer dans une serre de fleurs. Sur un guéridon, à la portée de sa main, brillaient une carafe de cristal de roche et deux coupes d'or. Claudia remplit ces coupes d'une boisson glacée délicieuse, composée de jus de grenades et d'oranges, avec du lait et du miel, et m'en offrit une.

— Judas, me dit-elle alors, je démolis Capoue : il faut que tu partes.

— Je suis prêt, répondis-je en soupirant, après un moment de silence. Mais, me diras-tu, au moins, pourquoi tu m'as appelé, pourquoi tu m'as introduit dans cet Éden sans le serpent.

— Le serpent s'y glisse, Judas; il est donc temps que tu t'en ailles et reprennes le chemin que ta destinée t'a tracé.

— Ce n'est pas ma destinée qui me l'a tracé, Claudia, c'est moi, ou plutôt mon ennui. Tu sais la tâche que je me suis imposée.

— Je crois l'avoir comprise.

— Entrevue, peut-être.

— Comprise. Tu veux arracher la Judée à Rome, mas-

sacrer les Romains qui l'occupent, faire de ton pays une république aristocratique, sous l'oligarchie des sadducéens, anéantissant la puissance dangereuse et changeante du Temple, et l'ingérence vénale de la plèbe.

— Oui : voilà mon but, tu l'as déviné.

— Peux-tu me révéler quels sont tes moyens?

— Très simples peut-être, peut-être impossibles : faire converger, dans un moment de trêve de Dieu, les efforts de tous les partis qui divisent la nation juive, dans l'accomplissement de cette résurrection nationale, les égalisant tous en les constituant séparément; donner à ce mouvement un chef qui suive mon impulsion, auquel tous obéissent et que, l'œuvre accomplie, je supprimerai, en rentrant moi-même dans l'orbite de cette oligarchie dirigeante, à laquelle j'appartiens.

— Ce plan est insensé ou grandiose, répondit Claudia après quelques instants de réflexion. Le succès décidera lequel des deux. Or le succès n'est pas dans vos mains.

— C'est ce que je ne sais pas encore, et que je veux savoir.

— Alors, essaye.

— C'est toi, femme de Pilate, nièce des Césars, citoyenne de Rome, qui me dis : Essaye!

— Moi.

— Mais alors, tu ne m'as pas compris.

— J'ai fait plus que te comprendre, je suis convaincue, et je t'apporte mon concours.

— Tu dis?

— Je te donne mon appui.

Je souris, et je m'exclamai :

— Quel malheur que je ne puisse pas te transformer en messie, Claudia; toute la race de Judas tomberait à tes pieds comme devant Dieu.

— Est-il nécessaire d'être messie pour concourir à cette délivrance, Judas?

— Pas absolument. Mais en Asie, où l'on a vu des Romains détruire des Romains pour s'emparer du pouvoir à

Rome et de l'empire du monde, on n'a pas encore vu le spectacle des Romains détruire des Romains pour délivrer une nation.

— En Asie on n'a pas vu cela; mais en Europe on a vu un chef de légions heureux, un conquérant, marcher sur Rome et se proclamer dictateur. Pourquoi donc ne feraiton pas, partant de la Syrie, ce qu'on a fait partant de la Gaule?

Je fixai mes yeux ébahis sur Claudia et me levai. Elle ne bougea point.

— Judas, dit-elle, puisque l'ondulation de la conversation nous a jetés sur ce terrain, il faut s'expliquer.

— Puisque nous jouons aux paradoxes, observai-je, permets-moi, Claudia, d'ajouter : Pourquoi se fatiguer et aller jusqu'à Rome, troubler les loisirs du mari de ta mère, puisque nous avons devant nous toute l'Asie à ressusciter : l'empire de Cyrus, d'Alexandre, de Darius, de Salomon lui-même? Restons de ce côté de la Méditerranée, où le climat est si beau, la nature si riche, l'homme si lâche, la femme toute-puissante; où l'esclave obéit, le maître jouit, l'or naît; où la création eut son aurore et y déploie son opulence étourdissante?

— Judas, répliqua Claudia en pâlissant, tu as rappelé ma mère et Tibère. Tu as habité Rome. Tu sais donc une partie de mon histoire, la partie infâme, celle qui débordait de Caprée et se répandait en ondées fétides sur la ville aux sept collines. Tu as peut-être entendu raconter des monstruosités que la plèbe lâche a besoin de croire pour ne pas s'avouer seule vautrée dans la boue. Je l'ai entendu moi-même, ce récit, souiller mes oreilles, quand je me rendais à Rome et voyais le peuple qui mène le monde se prosternant devant ma litière comme devant l'autel de Venus impudique. Je ne me souciai pas de relever l'exagération de ce récit. Ce qu'il en restait de vrai était déjà trop pour l'infamie de toute une génération d'hommes. A la fin, tout cela a saigné dans mon cœur.

— Claudia, prends garde, le souvenir t'entraîne à parler

de choses que demain tu voudrais n'avoir jamais revélées aux oreilles d'un mortel.

— Peu importe ce que je voudrai demain. Crois-tu que je t'ai fait arracher de la tour de Phasaelus, que je t'ai éprouvé par des tentations auxquelles un jeune homme de vingt ans aurait dû trébucher, succomber mille fois, que je t'ai gardé ici pendant dix jours pour te connaître, pour te comprendre, que je t'ai dit un mot, tantôt, qui a éveillé ton incrédulité, crois-tu, dis-je, que j'ai fait tout cela par caprice, par désœuvrement, pour te récompenser du coup de poignard donné à la panthère?

— Pas tout à fait.

— Eh bien, il n'y a rien de plus trompeur que de connaître les choses à moitié.

— Il est vrai : l'ignorance complète vaut mieux.

— As-tu remarqué, Judas, que je ne porte sur moi que deux bijoux, cette bague et cette épingle à cheveux!

— En effet, cela m'avait frappé.

— Un jour, il y a de cela six mois, Cypros arrive d'une île de la mer Therryenne et me présente ces deux objets. Sur l'améthyste de cette bague il y a un profil de Tibère entouré de lierre, avec l'exergue : *si vivet, vivam.* Sur cette épingle est gravé le mot grec : vengeance. Une femme, mourant presque dans le dénûment et dans la solitude — elle, fille d'Auguste, n'ayant que cette seule esclave gauloise pour compagnon de malheur; elle, jeune encore, tuée par le poison de son mari; elle, mère, sachant son unique fille, fille de l'amour cent fois plus chère que la fille d'un mari imposé par les convenances, condamnée aux plus infâmes métiers — cette femme m'envoyait ce triste cadeau, son dernier souvenir, par sa dernière esclave. La femme était ma mère. L'esclave était Cypros, laquelle au nom de sa maîtresse, par dernière volonté de sa maîtresse, doit me répéter tous les matins en m'éveillant, tous les soirs en me couchant, ce mot : vengeance !

— Je commence à comprendre.

— Attends. J'avais douze ans... Judas, je te fais des révélations que mon mari lui-même, lui surtout, ne connaît pas.

— Pourquoi?

— Que t'importe. J'avais douze ou treize ans, j'étais le seul soulagement qu'on consentît à laisser à ma mère sur son rocher de Pantelaria. Notre vie était sombre, pauvre, effrayée; chaque homme qui arrivait de Rome pouvait être un assassin ou porter un poison, avec ordre de César de l'avaler. Notre sommeil dans les bras l'une de l'autre résumait toutes nos terreurs et tous nos bonheurs : nous étions unies, on pouvait nous séparer. A cette pauvre mère ne restait plus que mes caresses. Ma voix lui faisait oublier tout. Un jour cependant elle prit une résolution désespérée. Elle me dit : Demain, tu partiras pour Rome. Je ne la vis plus de toute la journée. Elle écrivit. Elle écrivit une longue lettre à Tibère, que je devais lui remettre. Julie se confessait à lui. Elle lui révélait le nom de mon père déjà mort, les circonstances de ma naissance, et demandait grâce pour moi. Je partis. Je vis Tibère; je remis la lettre de ma mère. Tibère la lut d'un bout à l'autre sans que sa figure trahît la moindre émotion. Puis il la jeta tranquillement dans un brasier qui chauffait sa chambre. Il me regarda avec fixité, longuement, et caressa mon menton. Que t'a-t-elle dit ta mère? me demanda-t-il à la fin. — Ses mots ont été ceux-ci, répliquai-je : Tu feras tout, mon enfant, tout, entends bien, tout pour obtenir ma grâce. — Hum! grommela Tibère : tout! — Tu demanderas cette grâce tous les jours, continuai-je, en répétant les paroles de ma mère; tu ne verras jamais César sans lui rappeler ma grâce ; tu resteras tant que tu ne l'auras pas obtenue. — C'est bien, répliqua Tibère : reste et demande cette grâce tous les jours!

Claudia s'arrêta. Il me sembla que l'émotion la gagnait. Cela dura un instant, puis elle reprit :

— Je fis tout : je demandai la grâce. Je ne l'obtins point. Je ne vendis pas mon infamie, on me la prit pour rien : ce César me vola. Il savait bien cependant que si je me

résignais à ces opprobres, c'était pour obtenir le pardon de l'exilée. Il escamotait ma honte. Ce que je souffris, personne ne le saura jamais. Je devais sourire au milieu des ordures de Caprée, dont je pensais faire la rédemption de ma mère. Elle mourut. Je restai infâme pour rien.

— C'est horrible, cette histoire, dis-je en m'agenouillant devant Claudia et lui baisant le bout de la tunique.

— Quelques années plus tard, Cypros arriva avec le message de la morte, continua Claudia. Alors, je me décidai à partir. Tibère y consentit. Désormais il ne pouvait plus humer la volupté de tuer la mère par le déshonneur de la fille : il ne pouvait plus se venger de ma mère en me plongeant dans la fange. Mais ce n'était pas mon seul supplice. J'étais mariée. Qui savait la sainte parole que je portais dans l'antre de la débauche? Qui savait que je m'agenouillais à l'autel de Priape pour implorer miséricorde pour ma mère? Eh bien, on me salit d'insulte, et la honte tomba aussi sur le front de l'homme que l'on avait associé à mon opprobre.

— Pauvre femme, fis-je, c'est donc pour cela que ta chambre nuptiale est veuve!

Claudia ne répondit pas à mon interruption et continua :

— Tibère lâchait sa proie. Séjan s'y opposait. Ce misérable m'aimait avec frénésie. Ce qu'il fallut de lutte, ma haine le sait et s'en souvient. J'eus beau le foudroyer de mon mépris ce Séjan : il se cramponna à moi comme les âmes à la barque de Caron. Il fallut lui raconter ce que je te raconte. Cette boue eut la pitié que me refusa Tibère. Il me respecta. Il me laissa partir. Il me donna un conseil! Oh! je ne suis pas la seule à haïr ce César de cloaques.

— Puis-je te demander quel conseil te donna le terrible favori du maître du monde?

— Je te l'ai dit : prendre l'Empire à revers et culbuter César. Rome le raille. L'Italie le hait. Les légions le méprisent. Les provinces guettent au premier qui ose... Eh bien, j'oserai, moi, moi femme insultée, moi qui entends à tous les instants du jour et de la nuit retentir à mes

oreilles la parole de ma mère : vengeance! moi qui porte sur ma tête son poignard et qui voit chaque matin, en m'éveillant, chaque soir, avant de fermer les yeux, l'esclave dévouée qui recueillit son dernier soupir. Entends-tu maintenant, Judas? Comprends-tu pourquoi tu es ici? Je t'ai éprouvé: Tu es fort, tu as de la volonté et de la persévérance, tu détestes les Romains, tu conspires contre César : je m'associe à toi. En avant donc. Si les dieux sont aveugles, les hommes doivent ouvrir les yeux et corriger la destinée.

— Claudia, cette franchise me touche, mais elle ne m'éclaire pas entièrement. Veux-tu me permettre quelques questions?

— Parle.

— Pilate connaît-il tes desseins?

— Aucunement. S'il les connaissait, il me livrerait à Tibère comme une criminelle. Il ne sait rien, il ne doit rien savoir. Il doit être emporté par les événements.

— *Pomponius Flaccus* sait-il ce que tu médites?

— *Pomponius Flaccus m'aime*. Un mot de moi, et il fait tout : il trahira César, sa femme, son père, sa conscience : ce pot à crapules, pour une nuit de débauches, mettrait le feu au monde. Pomponius Flaccus est l'homme dans tout l'Empire qui m'embarrasse le moins.

— Pilate alors résistera.

— Mais dans vos plans, à vous, n'avez-vous pas calculé cette résistance?

— Si fait : et je compte en triompher.

— D'ailleurs, je tâcherai d'amoindrir le choc, en diminuant les forces qu'il pourrait vous opposer.

— Enfin, que penses-tu faire? quel rôle nous laisses-tu en cette tragédie qui peut échouer, mais qui vaut bien la peine d'être essayée.

— En deux mots le voici : et réfléchis que c'est Séjan qui a conçu ce dessein. La Judée se rebelle. Les Romains laissent faire ou résistent faiblement et la laissent triompher. Les légions de la Judée et les Juifs font alliance et

obligent les légions de la Syrie à défectionner. Cette défection sera achetée, d'ailleurs. Il y a dans votre temple, dans le tombeau de David, encore des trésors immenses, bien que pillés en partie. Nous comptons sur ces ressources. Avec cet argent on achète les légions de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne. De tous les coins, ces légions marchent sur Rome et renversent Tibère, qui se tuera ou sera tué par les prétoriens, avant que les légions s'ébranlent. Pour prix du secours que la Judée nous a prêté, on la détache de l'Empire, on l'émancipe : elle acquiert son indépendance du temps de Salomon. Le prix que la Judée paierait te paraît-il exorbitant?

— Nullement.

— A l'œuvre alors. Les événements corrigeront les fautes de cette ébauche, si faute il y a.

— Claudia, dis-je à la fin, j'ai besoin de te croire. Il y a dans ce complot tant de choses mystérieuses, coupables, vraies, terribles, grandioses, impossibles, suspectes, que je le croirais, lors même que je serais sûr que tout cela est faux, que tout cela est un piége. Tu as bien choisi ton instrument. Le fantasque, c'est mon vrai; l'absurde est mon idéal. Démentir la raison, c'est le suprême des délices. Je suis à toi. Mais confiance pour confiance. Si tu m'as indiqué le but, laisse-moi choisir le chemin, le temps, les hommes. Notre peuple n'est pas comme tous les peuples. Nous faisons une révolution pour le changer, mais nous ne le changerons pas pour faire une révolution. Dès demain, j'entre en scène de nouveau. Mais tu sais que ton mari me surveille et que son bourreau m'a arrêté pour se soustraire à l'ennui de me surveiller.

— Je te demanderai à Pilate, et tu seras plus en sûreté que l'empereur.

— C'est bien, ajoutai-je d'un ton ému : je quitte ce paradis cette nuit même. Je suis heureux. Je ne m'ennuyerai plus, et je ferai du bien peut-être, en tout cas, je te plairai. J'aurai pu vivre avec la Claudia de ce matin longtemps peut-être sans l'aimer et la désirer; je ne pourrai vivre

peut-être deux jours encore avec la Claudia de ce soir sans l'aimer follement et l'adorer comme un dieu. J'ai le pressentiment, je dirai la certitude que nous échouerons : qu'importe? Tu as été malheureuse, Claudia, ta vie n'est pas remplie de souvenirs souriants; tu te souviendras de moi. Ce doit être si doux d'avoir pour tombeau le cœur ou la pensée d'une femme!

— Tu es un noble enfant, Judas, dit Claudia les yeux brillants d'une larme qui les dilatait.

— Pardonne-moi si je t'ai mal jugée.

— Tout le monde me juge de même. Pourquoi serais-je inexorable avec toi puisque je n'en veux à personne?

— Adieu alors, lui dis-je, en lui prenant la main et en la portant à mes lèvres.

Je restai un moment les lèvres collées sur cette main. En levant la tête, je vis dans le vide de la porte Pilate debout, les yeux fixes, terriblement pâle, immobile. Je laissai tomber la main de Claudia qui avait le dos tourné à son mari. Alors, Pilate fit un effort sur lui-même et s'avança.

L'orage dans le ciel annonçait ses premières convulsions. Un coup de tonnerre ébranla l'appartement, un éclair l'embrasa.

Pilate prit un aspect souriant. Il vint devant le lit de sa femme, qui le regarda du bout des yeux sans donner le moindre signe d'émotion.

— C'est toi, dit-elle en se tournant de l'autre côté, à cette heure!

— Pardonne-moi, mon amie, répond Pilate. J'ai rencontré deux personnes qui cherchaient ce jeune homme, et je me suis attardé un peu en causant.

Je levai les yeux, en effet, et je vis dans l'autre chambre en face de la porte, Justus et Bar Abbas.

Pilate, après les mots violents qu'il avait lancés à Cypros, s'était subitement contenu et avait demandé des explications. Il paraît que le solitaire de la tour Mariamne entretenait avec la jeune esclave une rélation intime. Tous les soirs, ou presque tous les jours, il se rendait

dans sa chambre, à cette heure avancée de la nuit, et allait causer avec la Gauloise. De quoi causait Pilate avec cette fille? Qu'avait-il à lui dire avec des airs si mystérieux? mon Dieu! Pilate allait causer avec l'esclave de sa femme, uniquement de sa femme. Il lui demandait les moindres détails de sa journée, de ses pensées, de ses désirs, de ses caprices, que sais-je! de l'habit, du bijou, de la fleur, de la boucle de cheveux mal domptée, des vapeurs, des colères, de rien de tout et d'autre chose encore. « Cet Argus espionne sa femme, pensait Cypros; donc il ne faut rien lui dire d'elle. »

Et Cypros ne lui disait rien.

Surtout, Pilate était meurtri du silence absolu que Claudia gardait sur sa personne. Cypros n'eut jamais à lui raconter que sa femme se fût occupée de lui, eût pensé à lui, l'eût nommé.

Cypros était maintenant surprise dans une faute, qu'elle-même croyait capitale.

Cypros avait de beaux yeux et elle ne les épargnait pas. Ma geôlière n'aurait peut-être désiré rien de mieux que de soulager mon veuvage. Pouvait-elle penser que Claudia et moi vivions comme frère et sœur? Elle trembla devant Pilate : et avoua que j'étais dans la chambre à coucher de sa maîtresse. Pilate eut comme un vertige. Puis, il se remit et vint.

— Ces amis ont trop de hâte, dit Claudia sans se tourner. Judas allait partir. Mais je trouve impertinent qu'ils viennent le chercher ici, à minuit.

— Pardon, mon amie, c'est moi qui les ai introduits ici pour leur procurer le plaisir de voir leur ami quelques minutes plus tôt.

— Alors fais-moi jeter ces gens à la porte à coups de lanière.

— Je vous demande grâce pour eux. Le dévoûment est si rare!

— En effet, fit Claudia. Allez donc et adieu, ou plutôt, au revoir.

Pilate se retira d'un pas pour me laisser passer.

— Procurateur, lui dis-je, as-tu ta mère?

— Après?

— J'ai été arrêté un soir sans raison, par une espèce de guet-apens, le jour même où un châtiment pareil, même mérité, aurait dû m'être épargné.

— Je ne l'ai pas ordonné.

— Je le crois. Ma mère cependant a été informée de mon arrestation. Je lui donnais tous les jours de mes nouvelles et j'en recevais des siennes, car la pauvre vieille est malade, gravement malade. Voilà douze jours qu'elle ignore mon sort.

— Eh bien?

— Eh bien, je voudrais me rendre à Jéricho cette nuit même, à l'instant même.

— Qui s'y oppose?

— Vous.

Pilate fit un mouvement hautain d'impatience.

— Les portes de la ville sont fermées : je ne pourrais sortir que demain.

— En effet.

— Alors je te demande, si c'est possible, un mot d'ordre pour me faire ouvrir la porte de Bethléhem et partir.

— Mon amie, dit Pilate en réfléchissant, as-tu ici quelque chose pour écrire une ligne!

— Rien, répondit Claudia.

— Soit, fit Pilate, voici le mot d'ordre pour passer : Claudia!

Claudia se tourna avec un mouvement vif en entendant prononcer son nom. Elle ne se serait jamais attendue peut-être que ce nom fût donné par Pilate. Cette impression toutefois ne dura qu'un moment. Claudia se retourna lentement de nouveau de l'autre côté.

— Claudia! remarquai-je, c'est bien. Merci pour ma mère, procurateur.

Je dis de nouveau adieu à la belle Romaine et sortis.

Claudia et Pilate se trouvèrent seuls, en face l'un de l'autre.

J'ai su depuis les détails de cette scène horrible. Pouvait-il jamais se douter, Pilate, qu'un jeune homme de vingt-trois ans et une jeune femme de vingt-quatre ans fussent restés dix jours ensemble pour se dire des billevesées pendant tout ce temps et aboutir à conspirer de conserve?

XI

Pilate commença par se promener dans la chambre, regardant à chaque meuble, et aux accidents du lit et du lit de repos.

Hélas! tout était vierge dans cette chambre d'une impure!

Claudia comprit peut-être et le laissa faire; peut-être était-elle absorbée par une autre pensée. En effet, tout à coup elle bondit, se leva, courut à sa glace devant laquelle il y avait une petite lame d'or suspendue entre deux petites colonnes d'agate, et la frappa à plusieurs reprises d'une main convulsive, avec un petit marteau d'acier. Puis elle retourna à sa place.

Au son de la plaque métallique, Cypros accourut. Elle paraissait éperdue de terreur, ayant deviné à ce bruit l'orage qui grondait dans l'âme de sa maîtresse. Cypros s'approcha en tremblant, pâle comme une lande de neige au clair de la lune.

— Raccommode ma resille, dit Claudia d'une voix sourde, les yeux flamboyants.

Cypros tomba à genoux devant elle en s'écriant :

— Grâce, maîtresse, je suis innocente.

Claudia fixa dans les yeux de la jeune fille ses yeux chargés de colère, la fascinant, la clouant à ses pieds brisée en deux. Puis, sans ajouter un seul mot, elle porta lentement sa main à ses cheveux, en tira l'épingle meurtrière, leva son bras et l'abaissa. Pilate vit le mouvement et se précipita sur la main de sa femme. Il arriva trop tard. Le bijou de Julie avait poignardé l'esclave gauloise. La malheureuse Cypros s'affaissa et tomba étendue sur le tapis en murmurant :

— Ma pauvre mère, tu mourras esclave.

Un jet de sang sauta à la figure de Claudia et souilla sa robe blanche. Elle contempla un instant ce cadavre, et levant ensuite le regard sur son mari resté pétrifié, ordonna :

— Pousse du pied cette charogne sur la terrasse. Et elle retomba sur son siége.

Pilate prit entre ses bras le cadavre de la jeune fille. Il comprenait maintenant pourquoi Cypros lui avait caché ma présence chez sa femme. Il se souvint alors des heures de joie que Cypros lui avait procurées, en lui parlant de Claudia. Il baisa chastement au front la pauvre victime et alla la déposer sur la terrasse où l'averse lava bientôt le sang. Un long soupir qui s'échappa du cœur plutôt que de la poitrine de Pilate résuma toutes les plaintes que le monde réservait à la noble créature.

Pilate était terrassé.

Cet échappé de tant de combats se sentait étouffer d'horreur et d'épouvante à la vue de ce sang tiré du cœur d'une femme, par une femme, avec un joyau.

Pilate était d'Hispalis (Séville), une des quatre villes de Betica dont les habitants jouissaient du droit de citoyen romain. Son père s'appelait Marcus Pontius. Dans cette guerre de destruction qu'Agrippa infligea aux Cantabres (Biscaye) Marcus se signala en forçant ses grands compatriotes à s'entre-tuer en partie, en tenant la main à la vente des autres. Il commandait cette poignée de renégats qui tournèrent les armes contre leurs confrères d'esclavage, les Astures. L'Espagne soumise à la fin à Rome — après deux siècles de résistance — Marcus Pontius obtint comme signe de distinction le pilum ou javelot dont la famille tira le nom de Pilatus (1).

Lucius Pontius Pilatus, son fils, s'attacha à Germanicus, avec lequel il fit les guerres de la Germanie et se

(1) Peut-être aussi ce surnom soldatesque venait de *pilum*, pilon, dont on avait fait le dieu Pilumnus des chambres à coucher, qui, selon saint Augustin, personnifiait un Priape.

trouva à la bataille d'Idistavisus (Hassenbeck). Après la paix, Ponce retourna en Espagne. Mais bientôt, fatigué du repos, il vint chercher à Rome le plaisir, puisque Tibère interdisait la gloire.

Germanicus avait péri en Syrie par ordre de Tibère. Pontius se présenta à celui-ci avec une lettre de son père, qui avait guerroyé avec lui, lorsqu'il était tribun des soldats en Cantabrie et ensuite en Germanie. Tibère l'accueillit bien, trop bien peut-être; car on désignait Ponce à Caprée par le sobriquet d'époux de Tibère (1). Il faut dire cependant que rien dans la personne de Ponce ne justifiait l'office qu'il aurait rempli auprès du vieux empereur, et que ce fut peut-être Séjan qui répandit ce bruit pour le décrier auprès de Claudia, dont tous les deux se disputaient les faveurs.

Ponce avait trente-cinq à trente-six ans; une taille moyenne, l'aspect sévère, la couleur brune, le corps maigre. Ses beaux yeux noirs, ainsi que sa barbe et ses cheveux, relevaient son air sombre, éclairaient sa physionomie, dont la gravité frisait la dureté. Sa belle bouche aux dents blanches adoucissait cet ensemble qui inspirait plus de respect que d'attachement. Il avait, en outre, des manières rudes et violentes, des mouvements subits, la colère prompte, le coup sans pitié. Ses goûts étaient vulgaires; son intelligence manquait de culture. Jamais de sa vie il n'avait lu un poète, ni une histoire, ni un philosophe; et cependant son esprit était poétique, son âme mélancolique et rêveuse. Il avait des passions à soubresauts, passant sans transition de l'orgie furieuse à l'ascétisme d'un essénien. C'était encore une nature sauvage, que la corruption avait effleurée en la contrariant, lui laissant l'instinct de la brute sans lui donner le poli de l'épicurien et de l'efféminé. Sa jalousie touchait à la folie. Le soin de son honneur s'élevait à l'idolâtrie. Généreux quand

(1) On lui appliquait le vers de Martial :

Tergo fœmina pube vir es.

la passion ne grondait pas, cruel dans l'orage de son cœur et de ses pensées. Il aimait la lutte contre le difficile; celle contre l'impossible le séduisait. Le sentiment de la justice l'inspirait toujours : mais il avait un criterium de la justice selon sa conscience plutôt que selon le droit et la loi. Il brutalisait volontiers l'homme; la femme le trouvait respectueux, galant, déférant, tendre même et chevaleresque. Un regard de femme le transformait. Et pourtant, tout le temps qu'il resta à Jérusalem sans Claudia, on ne médit pas beaucoup de sa conduite. Il fut réservé sinon chaste. On ne lui connut aucune relation d'amour; vivant, au contraire, fort rigidement, dans une tour plutôt que dans le palais d'Hérode, au milieu des soldats plutôt que des esclaves des deux sexes qui encombraient sa résidence; se laissant aller à des goûts sombres, évitant le monde, le jour, et courant la campagne la nuit. Il n'était pas rare de le rencontrer après minuit, à cheval, suivi seulement de ses six esclaves nubiens, muets comme le fond d'un puits. Il donnait généreusement. Il respectait le peuple vaincu autant que possible, toutes les fois que César et Rome n'étaient pas en cause.

Pilate avait maintenant un peu plus de quarante ans; mais son teint bilieux, ses rides précoces avaient fixé sur son front un âge immobile : il n'était pas jeune, il ne vieillissait point. Il parlait peu et ordinairement d'un ton sec et dur. Mais il s'abandonnait volontiers à l'ironie, lorsqu'il était moins triste, ou au lyrisme d'une imagination fiévreuse, lorsqu'une passion quelconque l'animait. Il portait un deuil perpétuel : néanmoins, personne ne sut jamais de qui, ou de quoi (1).

Le voilà maintenant en face de Claudia, lui juge d'une femme qui avait tout l'air d'être coupable, et cependant fort ému, presque tremblant. Les bras croisés sur sa poi-

(1) Philon appelle Pilate (*Ambassade à Caius*) *pervicaci duroque ingenio*, caractère tenace et dur, et lui attribue *venditas sententias, rapinas, clades, tormenta, crebras caedes indemnatorum, crudelitatem saevissimam*... Ne croirait-on pas lire le portrait de Radetzki fait par les italiens?

trine, debout sous la porte de la terrasse, excessivement pâle, son regard profond immobile sur elle, il attendait un mot pour sortir du cercle magique du silence que l'attitude froide et méprisante de Claudia traçait autour de lui.

— Eh bien, cria-t-elle à la fin, ferme cette porte et va-t'en. Il est tard, je suis fatiguée et j'ai sommeil.

— Je te demande pardon, fille de Julie (1), d'avoir troublé la joie de ta nuit, répondit Pilate d'un ton calme. J'ai été poussé par ces hommes.

— Ne sois pas modeste, Pilate, reprit Claudia avec un sourire. Tu avais cherché une femme dans le bourbier de Caprée par ambition ; tu as été bourreau dans le pays qu'on t'avait livré à devorer : tu es devenu espion. Tu es parfait. Époux de César, tu es désormais digne d'un des *petits poissons* de Tibère. Nous pouvons consommer notre mariage à présent.

Pilate bondit, et saisissant sa femme violemment au poignet, il s'écria :

— Que faisait cet homme ici?

Claudia regarda son mari en face, sans se troubler, puis, avec sa main gauche, elle arracha lentement sa terrible épingle de ses cheveux, et perça le bras de Pilate. Celui-ci retira sa main. Claudia répondit froidement :

— Il est mon amant.

Pilate contempla d'un air distrait son bras qui saignait, et l'enveloppa dans un pan de sa toge.

— C'est ton amant, dis-tu? continua-t-il. Je trouve un jeune homme dans la chambre à coucher de ma femme, à minuit, seuls, lui embrassant les mains; j'ai deux témoins qui l'attestent; elle-même avoue qu'elle est la maîtresse de cet homme. Je pourrais la tuer, je pourrais me divorcer, je pourrais la traîner devant les juges et l'infâmer... Infâmer!... Claudia, je te pardonne.

(1) Macrobe raconte que cette fille d'Auguste ne se livrait à la débauche que lorsqu'elle était enceinte et disait alors : « qu'elle n'acceptait des passagers à bord que quand le navire était chargé, *navi plena, tolle vectorem.* »

Claudia tira lentement sa bague de son doigt et la passant à son mari, lui demanda :

— Connais-tu cette bague?

Pilate l'examina et, la jetant au milieu de la chambre, observa avec mépris :

— La bague de Tibère!

Claudia avait donc menti en me disant que ce bijou lui venait de sa mère.

Elle répondit :

— Je pourrais t'envoyer l'ordre, sur un morceau de papier cacheté de cette bague, de te déshonorer, de t'exiler, de te tuer, d'abandonner ce poste de procurateur, à la veille d'une explosion terrible de ce peuple, et te faire condamner comme lâche et traître... Je te laisse vivre. Je travaille au couronnement de ton infamie.

Pilate ne l'avait peut-être pas entendue, car il reprit comme en se parlant à lui-même :

— Après tout, il est jeune, il est beau, il est efféminé, il a montré du courage.... Si elle l'aime.... ça s'explique. Elle est jeune, elle est belle, son sang l'entraîne, elle s'ennuie... Après ce que j'avais vu, après ce que je savais, après ce passé... un amant seul, dans le secret de la nuit... Oh! oui, c'est un progrès dans le bien. Claudia pardonne-moi : je suis absurde et fou.

— N'est-ce pas?

— Quel charme y avait-il en moi pour te séduire? Moi, étranger, morne, rude, sans aucune de ces élégances de la cour des Césars qui éblouissent les femmes, sans vices éclatants, pauvre, pénétré de la modestie de ma position et de mon grade, trop fier peut-être... oh! je comprends cela : un mari de cette espèce a besoin d'un complément. Il est le bloc, l'amant est la statue.

— Dis mieux : il est le vase, l'amant est le bouquet.

— Ce qui arrive, devait arriver, continua Pilate, en se promenant à pas lents dans la chambre, se parlant à lui-même, ne voyant, ni écoutant plus sa femme. Je l'avais vue : c'était une ronce et elle donnait des épines. Pourquoi

m'étonné-je maintenant que cette ronce ne produise pas des violettes? Fou! Tu l'as voulu, misérable! Oh! que ne restai-je dans mon pays. Hispalis était si belle! Son beau fleuve clair comme le ciel; son ciel clair comme la prunelle de ses femmes; ses jardins, où le palmier flotte, l'aloès s'épanouit, la rose chante, l'orange chatoie ses parfums dans les nuits embaumées..... elle était si belle Hispalis, à l'air plein de sons, aux jours pleins de rêves, aux nuits pleines d'amour, amour chaste, pur, exclusif, jaloux, entier, infini... Que vins-je faire à Rome? Que vins-je chercher, malheureux...

— La faveur de César et une province à piller, interrompit Claudia avec mépris.

— Non : le meurtre de ma jeunesse, de mon repos, de mon cœur, de mon bonheur, de tout. Je ne suis à présent que l'ombre d'un homme, drapé dans le suaire de l'infamie. Ma mère me le disait pourtant. Elle aurait voulu que je n'eusse jamais mis le pied dans ce charnier de la vertu, du droit et de l'honneur, qu'on appelle Rome. Elle m'indiquait du doigt pour compagne une noble jeune fille, pure comme l'haleine de nos montagnes, belle comme les soirées de Gadès (Cadix). Je ne l'écoutai point. Je l'ai voulu. De quoi me plains-je maintenant? Elle a un amant! Un seul amant, après Caprée? Tu es une vestale, Claudia.

— Pourquoi n'écoutas-tu donc pas les conseils de ta mère, vertueux aventurier?

— C'est mon secret et ma honte.

— Je vais te le dire, moi, ton secret; je vais t'apprendre l'étendue de ta honte. Tu arrivas à Rome le cœur énivré d'ambition. Tu te présentas à la cour, que tout le monde qualifiait comme un repaire de sang et de boue. Ta fierté y fait tache le premier jour : Séjan s'étonne; Tibère bâille; Césonius Priscus fronce le sourcil; Thrasylle s'ébahit; Caius Caligula frissonne. On n'ose pas s'approcher de cette inconnue en ces lieux, la fierté! Cependant le maître qui ose tout l'effleure du souffle de ses nuits; et le lion se change en pourceau.

— Toi aussi! hurla Pilate en s'arrêtant.

— Comme tout le monde. Les poètes t'ont chanté.

— Ils sont infâmes.

— Peut-être. Or, il y avait dans cet antre une jeune fille de dix-sept ans, dont la beauté éblouissait; dont l'influence passait pour toute-puissante sur le cœur du maître; dont l'histoire était émouvante, et la haute naissance assaisonnée de mystère. Cela te frappe, cela t'exalte. La jeune fille avait dans ses veines du sang d'Auguste. Que t'importe, à toi, que cet empereur eût été traité d'efféminé par Sextus Pompée; que Antoine lui eût reproché d'avoir acheté l'adoption de Jules César au prix de son infamie; que Lucius, le frère d'Antoine, l'eût accusé de s'être prostitué à Aulus Hirtius, en Espagne, pour trois cent mille sesterces; qu'il fût adultère, débauché; qu'il se vautrât dans les orgies *des douze divinités* nues... Il était César (1).

— Je n'y pensais pas.

— Voyez donc! Cependant la jeune fille avait pour mère Julie : c'est tout dire; un peu pour père cet esclave Télèphe qui conspira contre Auguste, et ces autres esclaves Andasius et Épicade, qui voulurent l'enlever de Pandelaria (2). Que t'importait? La jeune fille était tout de même de la famille de César. Elle servait à Caprée aux rôles les plus honteux. Tu le savais; plus encore, tu le voyais. Qu'importe! tu demandas à l'épouser.

— Voilà ma faute.

— Tu crois? Mais Séjan la demandait aussi; le comédien Accius la demandait; le bouffon Trullus, l'esclave Parthenius, l'entremetteur Nisia la demandaient. Jusqu'au grammairien Séleucus, au parasite Pansa, à l'*ombre* Ortalus se mirent sur les rangs. Tibère te préfera, héros d'Hispalis. Ces gens lui parurent dangereux ayant pour femme une petite-fille d'Auguste. Tu le rassurais. Pour toi, une place de procurateur dans la plus ignoble des

(1) Suétone. — *Vie d'Auguste*, LXVIII.
(2) Idem, *ibid.*, XIX.

provinces romaines, suffisait. Cet étranger, qui venait de si loin frapper à la porte de la fortune, devait se trouver satisfait d'entrevoir la main de la petite-fille d'Auguste et d'aller gouverner une province de Syrie, sous l'ivrogne Pomponius Flaccus qui peut, à volonté, le renvoyer comme un serf. Tu restas satisfait. Ne restais-tu pas satisfait?

— C'est mon secret et ma honte, répéta de nouveau Pilate.

— Ton secret, je te l'ai dit. Tu venais mendier une place, que l'on te livra parmi les cadeaux de mes noces. Ta honte commençait de ce jour. Tibère n'était pas encore satisfait. Je lui plaisais encore; je l'amusais encore; j'étais encore bien jeune, bien jolie, bien dressée, toujours disposée, captant ses grâces. Je faisais une diversion à ses plaisirs par la faveur que j'implorais, à genoux, la face contre terre, me tordant souvent de désespoir à cause du refus, et espérant toujours! Ma mère vivait encore. Tibère redoutait un danger dans cette fille d'Auguste, de cette exilée qui avait été sa femme et dont les malheurs faisaient oublier les hontes. Tibère me garda. Je n'étais pas seulement un jouet pour l'ignoble vieillard, j'étais un otage! On te remit l'édit de procurateur; on garda ta femme. Tibère était jaloux : il ne te permit même pas d'effleurer les lèvres de ta femme, de lui dire adieu, de lui donner un regard d'amour. D'amour! oh! qu'il eût été bien à sa place l'amour, ma foi, entre l'époux et l'Atalanta de Tibère! Réclamas-tu? Non : tu partis.

— Et toi, réclamas-tu, toi?

— Moi, je te méprisais avant même de te connaître. Mais je te haïs après ce jour. Tu parles de honte! Tu as raison : elle s'épanouissait. Auparavant, on avait flétri l'orpheline, la fille de l'exilée, le rejeton désavoué de la débauchée : maintenant c'était la femme de Ponce-Pilate, c'était la femme du procurateur de la Judée que l'on déshonorait. La volupté était pimentée par l'insulte. L'insulte se levait haute, fulgurante. Elle n'atteignait plus seulement

une pauvre jeune fille : elle foudroyait un représentant de César en face des peuples d'Asie. Je m'étonne que Tibère ne t'ait pas créé roi quelque part pour mieux savourer mes caresses! Il faut qu'il te méprise fort, fort. En effet, il t'a donné à moi comme un esclave : ta tête est dans cette bague. T'es-tu rebellé contre les vitupères qu'on t'a infligés? Dis, as-tu réclamé au moins?

— Non : et c'est encore mon secret et ma honte.

— Veux-tu encore de la honte? Eh bien, sache que Séjan m'a aimée. Comprends-tu? Le valet réclamait les reliefs du maître.

— Assez, Claudia, s'écria à la fin Pilate s'arrêtant debout devant sa femme.

— J'étais belle, cependant, continua Claudia; on aurait pu m'aimer, m'interroger. Qui sait? on m'aurait même estimée peut-être. Je valais bien la peine que l'homme qui avait convoité ma main sans rougir eût aspiré aussi à mon cœur, qui n'avait pas dit son mot dans tout ce maquignonnage *fétide*. J'étais jeune; j'aurais peut-être pu me relever, me *réhabiliter*, me justifier devant les lares saints de la famille; oublier le Styx de Caprée sur la tête pure, dans les yeux innocents de mes enfants. J'aurais pu pleurer une faute qui n'était pas la mienne; expier une infamie qui était peut-être une clarté du ciel, une larme de mère... Dis, misérable, qu'as-tu fait, qu'as-tu essayé? Tibère me flétrissait; tu m'as infâmée. T'étonnes-tu à présent si je te hais? Quel droit as-tu de me demander si j'ai un amant?

— Assez, assez, répliqua Pilate. Je pourrais dire un mot qui me justifierait peut-être : je dédaigne. Tu es libre. Je ne te réclame rien, ne te reprocherai plus rien. Que veux-tu de plus? J'ai essayé d'éclairer les ténèbres de mon enfer. Je n'ai pas réussi : j'eus tort d'essayer. Le rayon que j'invoquai m'a fait paraître mon enfer plus hideux; et j'ai tué mon droit de reproche. Maintenant, suis ton chemin, Claudia. Moi, je rebrousse. J'ai été complice jusqu'ici; il faut que je me

rende digne d'être juge. Tu ne me trouveras plus sur ta route. Mes jours seront sombres, mes nuits orageuses d'insomnie, ma solitude peuplée d'une cour plus implacable : mais je me prépare le droit de pouvoir un jour te dire : Assez!

— Ce jour n'arrivera jamais.

— Je le crois : mais alors, Claudia, souviens-t-en, alors malheur, malheur! Ce n'est pas ta bague qui te sauve aujourd'hui : c'est ma conscience.

En disant cela, Pilate sortit.

Claudia le suivit du regard en se dressant sur son siége, puis elle retomba en murmurant :

— Sa conscience! Quoi! sa conscience aurait-elle à la fin des yeux pour voir notre abîme? s'insurgerait-elle à la fin? aurait-elle éprouvé le choc de la mienne? Oh! tant mieux. Il saura alors combien je le méprise et je me méprise. Aimer un tel homme! aimer l'homme qui a fait de mon opprobre l'échelle de sa grandeur? Quel crime ai-je donc commis, si jeune, pour mériter ce châtiment implacable? Aurais-je donc été choisie pour être l'Iphygénie de toutes les scélératesses de César et de sa postérité? Ou bien sa conscience lui reprocherait-elle... quoi? aim...

Claudia se leva d'un bond : elle était effrayante de pâleur.

— Oh! alors, vraiment, malheur! malheur! comme il l'a dit.

L'orage battait le ciel. Pilate traversa le jardin. Il sortit par la porte secrète, se dirigea vers le poste où ses Nubiens l'attendaient, se couvrit d'un manteau sombre qu'ils lui tenaient prêt, monta à cheval, et leur faisant signe ordonna :

— Allons.

C'était une heure après minuit. La ville de Jérusalem paraissait éteinte. Claudia, qui était sortie sur la terrasse pour se rafraîchir aux bouffées de la tempête, vit passer au galop sept cavaliers et disparaître comme des fantômes. En reculant, elle se heurta au cadavre de Cypros. Elle jeta un cri et se sauva.

En ce même moment, je franchissais la porte du Grand-Prêtre et le pont sur le torrent de Gihon, contournais les murs de la ville et laissais à droite la route qui conduit à Gaza et celles d'Emmaüs et de Joppa.

XII

J'avais trouvé chez moi une lettre de ma mère, lymphatiquement alarmée de mon arrestation. On la lui avait apprise avec ménagement. Je donnai ordre toutefois qu'on apprêtât mon cheval immédiatement, et partis seul, à l'heure même, malgré l'orage qui venait d'ouvrir les débats.

Ma mère m'annonçait qu'elle partait le jour même pour Bethléhem, où l'appelait ma sœur, mariée dans cette ville, en couche de son premier-né. Je suivais la route du midi, qui conduit en Égypte, et dont le premier relai de nuit est la ville de Dain. Je côtoyais le mont des Oliviers, par la route qui longe la vallée du Cédron. Le ruisseau était devenu torrent, tumultueux, querelleur, criard, cognant comme un aveugle tous les obstacles et entraînant avec lui tout ce qu'il rencontrait, arbres, ponts, charognes, rochers et voyageurs. A la lumière des éclairs je le voyais bondir sous mes pieds, blanc d'écume et rapide. Je commençai après à franchir une suite de côteaux et de petites vallées qui se succédaient tout en descendant et que je voyais se terminer devant la montagne d'Élie, qui me barrait l'horizon. Mon cheval effrayé par le tonnerre et l'éclair ne me permettait pas d'avancer promptement, lors même que les ténèbres de la nuit et le mauvais état des routes ne me l'eussent pas *défendu*. Les Romains n'avaient pas soigné la route d'Égypte comme celle de Damas à Tyr.

J'avais marché environ une demi-heure hors la ville, lorsque j'entendis un bruit de cavaliers derrière moi, et je les vis passer à mon côté comme des ombres noires. Je

pensais, en les voyant galoper avec cette vitesse, qu'ils connaissaient bien la route et avaient l'habitude de la parcourir.

En attendant, l'ouragan redoublait. Ce n'était plus de l'eau qui tombait, c'était de la grêle, c'était des morceaux de glace, large comme la main et durs comme le caillou. Le ciel paraissait un immense incendie bleu et rouge, éclairant l'univers qui s'écroulait. A cette funeste lumière, j'aperçus, dans une anfractuosité de colline, une maison dans une petite vallée dite Berachah, ou vallée de la bénédiction. Reconnaissant l'impossibilité de continuer mon chemin au milieu de cet horrible déchaînement des éléments, je me décidai à demander une heure d'abri dans cette maison. Je la voyais à quelques cents pas loin de moi, ou plutôt je voyais un grand carré de hauts murs blancs, flanqués d'une tourelle, au sommet de laquelle tournait une ombre blanche. Dans les régions écartées de notre pays, la vigie sur cette tourelle tient la place de l'*hostiarium* et du chien en mosaïque chez les Romains. En m'approchant, je distinguai parfaitement le gardien du haut de la tour. Lorsque je fus arrivé devant la porte, je descendis de cheval et frappai. L'homme de la tour me demanda ce que je voulais.

Cette voix ne me sembla pas nouvelle; mais je connaissais tant de monde qu'il m'était impossible de ne rien préciser. Je répondis que je désirais de me mettre quelques instants à couvert.

Tandis que la vigie donnait l'ordre de me laisser entrer, j'entrevis, sous un hangar à l'autre côté du carré de mur devant lequel je me trouvais, plusieurs cavaliers et chevaux. C'étaient probablement les mêmes qui m'avaient devancé tantôt, et qui avaient sans doute, ainsi que moi, cherché à se mettre à l'abri de cette démence du ciel. La porte s'ouvrit, et je me trouvai sous une grande voûte qui aboutissait à une cour.

La cour était découverte. Une fontaine en marbre blanc résonnait au milieu, entourée d'un parterre de myrte et

de fleurs, que je distinguais à peine. Un large portique se développait autour du mur du dehors, sur trois côtés, puis ce mur courait loin, tout nu, et couvrait la façade de derrière, enfermant ainsi un vaste jardin. Une petite maison toute blanche se prélassait au milieu, ayant sur le devant une belle terrasse au dessus du portique qui s'évasait devant la porte. Les fenêtres étaient éclairées. Mais le serf qui vint m'ouvrir m'arrêta en prenant mon cheval par la bride. En attendant, la tempête redoublait. Le serf m'offrit à manger et à boire. Je refusai. Je demandai à qui appartenait cette maison; il me répondit :

— A Caius Crispus, commandant de la cavalerie de la 12e légion.

— Est-il ici?

— Il est à Antioche.

— La maison est cependant habitée.

— Oui, par sa femme : et voilà pourquoi, à cette heure, on ne laisse pénétrer personne au dedans.

— Comment appelles-tu ta maîtresse?

— Ida.

— Est-elle jeune?

Le serf ne répondit point, et ce fut la dernière question qu'il me permit de lui adresser. On veillait cependant dans la maison, car je voyais des ombres se dessiner et se mouvoir derrière les carreaux. Une longue heure s'écoula. L'orage s'apaisait. Je vis alors passer sur la terrasse une figure de femme qui vint probablement s'assurer si la pluie cessait. Elle rentra vite; et un quart d'heure après, je vis sortir de la maison un homme enveloppé dans un manteau sombre, passer à droite dans le jardin, ouvrir une porte secrète et partir. Je voulais m'en aller en même temps. L'esclave me retint. Cinq minutes après, j'entendis un bruit de chevaux qui passaient au galop devant la maison, se dirigeant vers Jérusalem. Un quart d'heure plus tard, le serf se décida à m'ouvrir la porte et à me laisser partir à mon tour. L'ouragan avait cessé.

Toute espèce de fantaisies dansaient dans ma tête. Qui

était cette femme? qui était cet homme? qui m'avait parlé du haut de la tourelle?

L'air frais du matin qui commençait à blanchir calma ma rêverie. Je gravissais le mont d'Élie. Je grelottais : j'étais trempé. En arrivant au sommet de la montagne, le soleil se levait. Je fis halte pour regarder autour de moi. Une foule de souvenirs m'assaillirent, car j'avais sous mes yeux le théâtre des plus mémorables épisodes de notre histoire.

J'aime à me souvenir : c'est un refuge contre ses propres contemporains, qui ont toujours tort. Puis, c'est involontaire : l'esprit s'expatrie sans attendre aucun congé. D'ailleurs, j'étais à la même place, à la même heure peut-être, où une multitude immense de soldats, de peuple, de nobles, de prêtres, avec leur bétail, leurs serfs, leurs esclaves, femmes, enfants, vieillards, à pied sur ces pierres brûlantes, sur des ânes ou sur des chameaux, regardaient pour la dernière fois le mont des Oliviers, derrière lequel Nebuchadnezzar prenait le Temple, brûlait la ville, pillait et démolissait les palais de Sion, chassant devant lui les sages et les prophètes, Johatan et Jérémiah. La maison de David avait cessé de régner. Israël était dispersé dans la Syrie, dans la Médie, au delà du Tigris, jeté dans Babylone. Ceux qui restaient, les invalides, les impuissants, ceux dont le maître étranger n'avait rien à craindre, avaient fixé leur siége sur le Mizpeh, cette hauteur au delà de Sion. Mais ceux-là encore, après le meurtre de Gedaliah par Ishmaël, virent de cette place, pour la dernière fois, le ciel de Jérusalem, car ni la voix de Jeremiah, ni celle de Baruch, ne purent les persuader de revenir sur leur pas. La voix du roi de Babylone tonnait plus forte que celle des prophètes ; et prophètes, capitaines, filles du roi, tous allèrent fermer leurs yeux dans l'Égypte.

Les monts de Gedor et de Gibeah m'environnaient. A mes pieds était l'Éphrath de jadis, le Bethléhem d'aujourd'hui. Le torrent Cédron descendait de marche en

marche, de petite cascade en petite cascade, et allait plonger dans la mer Morte, là, au fond, dans cette plaine bleue au delà de laquelle j'apercevais les montagnes violettes du Moab et la silouette blanche des tours de Makaur. D'un côté, la plaine de Sharon aux roses, vers Lod et la baie splendide de Joppa et d'Askalun. D'un autre, le désert, Jéricho, le Jourdain aux eaux limpides. Dans le bas Bethléhem — cette colline verte, pimpante encore, aux rayons du matin, des dernières figues vertes, de pampres violets, de citronniers et d'orangers, un bouquet de jardins, — dont un dédale de petits sentiers blancs fait une mosaïque parfumée délicieuse.

Au bout de ce pâté de cubes blancs et de quelques palais flanqués d'une rangée de chaînes, se dresse, sur une proéminence un peu loin des autres maisons, hors des portes, une maison comme un château aux gros murs, la résidence jadis de Booz et de Ruth, puis de David, puis de Chimham. Voilà la tombe de Rachel encore blanche. Voilà les grottes où se cacha David, où dormit Saül, ou quelquefois la hyène s'abrite, où une foule de pâtres et de bétail se dérobent aux morsures du soleil. Voilà les collines où David gardait le troupeau de son père, apprenait à tuer les géants, à rattraper les loups et les léopards à la course, à jouer de la harpe, et s'enivrait de la rosée de l'empirée qu'il distillait ensuite en psaumes et en cantiques.

On croit voir encore sur la marne rougeâtre des fentes et des sillons des rochers, l'empreinte des pieds de Rachel qui, venant de la maison de son père, fut surprise par les douleurs de l'enfantement et mourut avec son enfant. On croit voir encore les traces de Saül qui allait interroger l'avenir chez la magicienne d'Engadi. Voilà le champ de Booz qui, suivant les moissonneurs, regardant aux jambes nues des glaneuses, lorgna sa petite-fille Ruth, que sa belle-mère lui glissa une nuit dans son lit de gerbes. « Va donc, lave-toi, parfume-toi, endimanche-toi et descends aux champs. » Ruth, la Moabite, était

comme ma Marie de Magdala, la Galiléenne. Booz la laissa glaner, la laissa approcher de l'ombre où il prenait ses repas au milieu de ses gens, la laissa boire de son eau, lui permit de tremper son pain dans son vinaigre... et se réveilla un matin dans ses bras.

Les nuits de Bethléhem ont résonné de la chanson de David, du gémissement de la belle Moabite, du rugissement de Saül : ses silences couvaient les terreurs de Samuel et de Jeremiah. C'est à cette tombe de Rachel où Saül s'agenouilla et se releva roi. C'est par cette vallée du Cédron que David se sauva devant la rébellion de son fils Absalom, le frère de cet Amon qui aima sa sœur Tamar.

Tout cela roulait dans mon esprit et sous mes yeux, lorsque j'arrivai, à midi, dans la maison de ma sœur.

Ma mère, toute au bebé qui venait de naître, s'aperçut à peine de ma présence. Elle laissa échapper un oh! long comme la route des Indes, et continua à préparer je ne sais quel breuvage restauratif composé de vieux Chios, de miel et de lait. Je me hâtai, du reste, de la rassurer, en lui disant, du premier mot, que l'on m'avait arrêté par équivoque. Tous les parents et les amis de mon beau-frère vinrent le soir picorer quelques brins de nouvelles de la métropole, et bavarder des spectacles du cirque, de Claudia, de Pilate, de Flaccus, de Hannah, du massacre du jour des Tabernacles, de tout et de tous. Le lendemain, n'ayant plus personne à rassurer sur mon salut, ni de bruits à propager, je m'en retournai à Jérusalem.

La journée était fort belle et chaude, bien que nous fussions déjà au commencement de marchesvan (fin d'octobre). Les abeilles travaillaient encore. Les papillons perlaient encore le ciel de leurs ailes. Le ciel, balayé par l'orage de la veille, confondait son azur profond avec la pupille de Dieu. Le Cédron caquetait encore, avec son filet d'argent, cherchant querelle aux blancs cailloux arrondis et aux éperons de roches des montagnes qui l'encaissaient. L'aspect de ces mamelons échelonnés en escalier, de la plaine au haut plateau de Sion, était triste,

uniforme, nu : on les aurait dit chauves d'une végétation tombée. Du sommet d'une de ces hauteurs, vers midi, je plongeai à la fin le regard dans la petite Vallée-de-la Bénédiction, coquette comme une fille à marier.

Au milieu de toutes ces roches calcaires, grises et rougeâtres, cette bouchée de verdure et de fleurs, qu'on aurait dit servie là comme sur un plateau de marbre, réjouissait le regard mieux qu'une fête. Une haute muraille encadrait et cachait le jardin et la maison. Deux tourelles flanquaient la porte d'entrée : mais, cette fois, aucun garde n'y veillait. La maison en pierres blanches s'ouvrait sur un portique de marbre rouge, et ce qui était portique devant la porte, était terrasse au dessus. Le grand portique à colonnes de granit gris et noir, qui s'adossait intérieurement sur trois côtés au mur extérieur, me paraissait dallé de marbre blanc et rouge. La fontaine au milieu de la cour était en marbre blanc, entourée d'une petite lèvre de terrain chargée de plantes en fleurs blanches et rouges. Une statue de femme agenouillée portait la coupe de porphyre, du centre de laquelle un filet d'eau s'élançait très haut et retombait des bords de la coupe dans la vasque comme un voile d'argent. Des vases en faïence, avec des arbustes en fleurs, couronnaient le petit parterre. Le jardin était un bouquet d'orangers et de citronniers.

J'éprouvais toutes les tentations du monde qui me poussaient à me glisser de nouveau dans cette demeure, si peu conforme à nos mœurs et à l'architecture juive. J'avais rêvé toute la nuit, tout le jour, tout le long de la route à cette maison, à cette femme qui l'habitait; j'avais imaginé mille excuses pour pénétrer là-dedans. Arrivé près de la porte, je trouvai toutes mes raisons stupides, mon association d'idées absurde. Je passai outre, mais avec le projet arrêté, que, désormais, quel que fût le but de mes voyages au levant ou au couchant, au midi ou au nord, je passerais par cette route, devant cette maison, aux aguets des occasions.

J'oubliais d'ajouter que, du haut de mon observatoire,

j'avais vu, à l'ombre du bosquet d'orangers, se promener une forme blanche qui avait tout l'air d'être celle d'une femme. Puis ces cavaliers de la nuit précédente m'avaient paru ressembler fort aux six nubiens de Pilate.

Je ruminais encore cela, lorsque je me trouvai, sans y avoir pensé, à Jérusalem, devant la porte de Marie. Dès qu'on m'aperçut, les portes s'ouvrirent et toutes les gens de ma maîtresse se précipitèrent autour de moi. Ils avaient tous une figure consternée.

— Qu'est-ce donc? demandai-je ému à mon tour.

— C'est que la maîtresse, dit Sara, est sortie depuis deux jours et n'est plus rentrée.

— N'est plus rentrée?

— Nous l'avons attendue jour et nuit.

— Depuis deux jours?

— Elle a laissé une lettre pour toi, maître, sur le guéridon de sa chambre à coucher.

J'entrai lentement dans la maison, presque aveuglé par un soupçon qui me traversa l'esprit.

— Elle aimait Justus, me dis-je.

Sara m'accompagnait en me racontant comment le jour précédent, à l'aube, Justus était venu annoncer à Marie que j'étais libre, qu'ils avaient causé quelque temps, que Justus avait embrassé Marie sur les joues, et qu'ils s'étaient dit, en se séparant : A ce soir! Puis, que Marie s'était habillée avec ce qu'elle avait de plus vieux et de plus simple, qu'elle avait pris quelques shekels, écrit la lettre et était sortie sans rien dire à personne, seule, couverte d'une guimpe noire qui la cachait entièrement, et n'était plus revenue.

Je pris la lettre d'un mouvement fort vif et je lus :

« Adieu Judas. Tu ne m'aimes plus. J'aurais eu le droit de te quitter et de tomber dans des bras qui s'ouvrent depuis longtemps pour me recevoir et m'étreindre avec délire. Je ne veux pas souiller ton souvenir; ce que j'aurais fait peut-être dans un moment de dépit et de jalousie

si j'étais restée. Tout ce qui est ici t'appartient. Je te laisse. Je ne veux emporter de toi que le rêve ardent et pur de l'amour que je t'ai donné, que j'aurais continué à te donner et que tu ne pouvais plus me rendre. Adieu. »

Cette lettre si sèche, si froide et si ardente à la fois, me tomba des mains et je me laissai choir sur le lit. Si cette lettre m'eût été écrite par une autre femme, je l'aurais peut-être crue un piége. Mais je connaissais le caractère franc, résolu, net de la jeune Galiléenne. Ces quelques lignes d'adieu me serrèrent le cœur. Je restai plusieurs heures absorbé, remuant dans ma mémoire l'histoire de cet amour brisé d'une façon si abrupte. Je n'avais aucun reproche à faire à Marie, pour me consoler de son abandon ; j'en avais force à me faire. Je perdais mon cœur de repos. Je perdais un sourire toujours prêt pour m'égayer, une parole toujours vive pour me tirer d'un doute. Cet amour brave, désintéressé, loyal, m'avait bercé pendant un an dans un bonheur sans étalage, mais sans parcimonie. La gentillesse naïve, le dévoûment, que la coquetterie relevait comme une couleur vive fait ressortir une couleur douce, l'attachement si simple comme celui d'une sœur... j'avais perdu tout cela. Et pourquoi ! et pour qui ?

L'entrevue que j'eus dans la soirée avec le sagan me ramena à d'autres idées. Je ne lui dis pas un mot de ce qui s'était passé entre Claudia et moi, ni des accords pris ensemble. Je me donnai comme délivré d'une prison que la femme du procurateur avait rendue clémente pour récompenser mon dévoûment du cirque, et qui m'avait fait à la fin épargner par son mari. Il me raconta la discussion de l'assemblée qui avait eu lieu chez lui, le lendemain de mon arrestation, et les résolutions qu'on y avait prises.

— Le conseil est bon, lui dis-je. Il vient de Jeu l'essénien. Je le connais, il faut l'écouter. Moi-même j'avais pensé de trouver un homme opportun et d'en faire un messie bien dressé et bien apprivoisé à notre œuvre.

— Judas, mon enfant, dit Hannah, vous ne savez pas

ce que vous proposez. Un prophète est l'animal le plus retif après le mulet, si nous devons croire à l'expérience que nos pères en ont faite. Il n'est pas difficile d'en bâcler un convenablement doué. Mais il devient presque impossible de le débâcler quand on n'en a plus besoin. Ils finissent tous par agir pour leur propre compte.

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela, lui répondis-je. Si, après nous avoir servi, notre prophète ne veut pas se défaire volontairement, de sa propre initiative, je me charge de le faire s'éclipser. Mais ce qui me paraît plus problématique c'est de trouver un messie convenable, qui joue son rôle fidèlement, et qui soit pour nous ce que la langue est à la pensée. Trouvez-vous l'étoffe d'un pareil homme à Jérusalem?

— Pas trop.

— Moi pas du tout. Et j'ajoute que, lors même qu'un homme à prophète serait dans notre ville, il faudrait nous en passer. On le connaîtrait du premier abord, et on le devinerait. Il n'aurait aucun ascendant sur le peuple. On lui dirait de tous les côtés : Mais je t'ai vu prêtre, tailleur, marchand, menuisier, tanneur de peau, que sais-je? (1) Il faut qu'un prophète tombe des nues, vienne de loin, se donne comme fils d'un ange ou de Dieu, parlant avec Dieu dans un tonneau ou sur une montagne. Bref, il faut l'inconnu qui s'amuse à pétrir de l'impossible.

— J'en conviens, dit le sagan, mais voilà une dizaine de jours que je rumine cette besogne, et je ne trouve pas le chemin pour m'en tirer. Veux-tu en faire descendre un de la lune, ou en faire arriver un des Indes, de l'Égypte, ou d'où tu voudras? Je ne puis que le payer.

— Je crois avoir trouvé le chemin que vous cherchez.

(1) « Lorsqu'il retourna dans son pays et prêcha dans la synagogue, le peuple, tout ahuri se disait : Mais d'où la science et la puissance sont-elles venues à cet homme? N'est-ce pas lui le fils du charpentier, dont la mère s'appelle Marie et les frères, Jacques, Joseph, Simon et Judas? Ses sœurs ne sont-elles pas avec nous? Où cet homme a-t-il puisé tout cela? » MATHIEU, chap. XIII, v. 54, 55, 56.

J'ai quelque chose en vue. Les prophètes et les messies ne manquent pas sur le sol de la Judée : ils y sont une production indigène, et, je crois, exclusive. Si je puis décider celui que je vise à devenir un écho et à cesser d'être une voix, l'affaire sera bonne, ne coûtera rien du tout, et nous n'irons pas si loin en acheter la semence. Voulez-vous me laisser arranger cette besogne à ma volonté?

— Je ne demande pas mieux, mon enfant, que tu me délivres de ce cauchemar de prophète qui, depuis quelque temps, trouble mes nuits. Je ne rêve que de Samuel qui poignarde Abimelech, que d'Ézéchiel qui dîne malproprement, que de Balaam qui cause avec des bourriques..... Oh! qui me débarrassera de cette mauvaise compagnie?

— Moi. C'est bien : je pars demain, et j'ai la confiance de réussir.

— Où vas-tu?

— Je ne sais pas trop encore. Peut-être je pousserai jusqu'au Caire, jusqu'à Rhodes, jusqu'à Rome, jusque dans les Gaules ; enfin, je ne retournerai pas que je ne t'amène un prophète par les oreilles.

— As-tu besoin d'argent?

— Oui et non. Oui, si je passe la mer.

— C'est entendu, alors, dit Hannah en souriant. Tâche du moins, pour ménager la faveur des femmes, que ton messie ne soit pas trop laid. Si les femmes y donnent, ton messie aura un succès fou.

— Dame! en tout cas, nous en apprêterons un de rechange.

En rentrant chez moi, je donnai les ordres pour partir le lendemain, dès que le soleil serait levé. Mais le soleil n'était pas encore levé, que déjà Bar Abbas arrivait chez moi tout attifé pour se mettre en voyage.

— Bon! lui dis-je, où vas-tu donc?

— Tu le vois : à la chasse avec toi.

— Avec moi! merci. Je n'aime pas les chiens qui aboient.

— Je me tairai.

— Je n'aime pas les chiens qui déchirent le gibier.

— Regarde : je n'ai plus de dents. A peine si je puis croquer les dîners qu'on me chicane et que j'emporte d'assaut.

— Alors, laisse-moi la paix : je vais à la pêche.

— Tu ne pouvais pas tomber mieux : je t'apprêterai les amorces.

— Sais-tu pêcher la baleine à la ligne?

— Je n'ai fait què cela toute ma vie, parbleu!

— Tu aurais mieux fait de pêcher des rats et d'élever des grenouilles pour le Temple.

— Tiens! c'est une idée : je créerai cette industrie à mon retour. Le Seigneur doit aimer la soupe aux grenouilles, surtout quand les grenouilles sont des crapeaux déshabillés.

— Bon voyage, alors. Nous ne faisons pas la même route.

— Exactement la même.

— Je vais sacrifier des lapins au temple de Girizim, en Samarie.

— J'adore la gibelotte; mais je n'aime pas Jupiter. Il est brutal : il a de drôles de penchants.

— En somme?

— J'ai vu le sagan hier au soir. Il m'a raconté votre conversation. Je suis de la partie. Que diable veux-tu que je fasse à Jérusalem quand il y a à exploiter, autre part, la traite aux prophètes?

— Cet animal ne sait donc pas conserver un secret?

— Comment donc? est-ce que tu te méfierais de moi? D'ailleurs, j'ai appuyé la proposition le soir qu'elle a été faite. Je me connais à la marchandise. J'en ai tant hanté dans la Gaule; je crois même avoir mangé un jour d'une prophétesse rôtie. Je te conterai cela en route. Tu t'ennuierais à périr tout seul dans cette expédition. Tu n'as pas le flair de la bête.

— Tu le veux?

— J'ai même promis une visite aux fils de Judas de Gamala.

— Soit : mais à une condition.

— Fais-la-moi douce, cette condition.

— Que quand je lâcherai ma ceinture, partout où je serai, n'importe avec qui je serai, sans dire mot, sans m'obliger à dire un mot, tu me laisseras seul.

— Même si tu lâches ta ceinture pour cause d'indigestion?

— Je n'admets pas de réplique. J'amenais un serf; j'en amène deux.

— Je te prends au mot, Judas. Dis alors qu'on m'apprête un mulet pour nous mettre en route dans une demi-heure.

— Hein!

— Qu'on mette, en outre, sur le chameau une tente et tous les ustensiles nécessaires pour préparer le dîner et le coucher. Nous traverserons peut-être le désert. Du bon vin surtout. Puis des armes. Les hyènes, la nuit, ne sont pas comme les demoiselles du coin qui se laissent caresser. Ensuite une peau douce pour me coucher, et des couvertures contre la fraîcheur du matin. Qu'on me prépare encore un manteau plus chaud. Je ne sais combien de temps je resterai en route : le mois de *tevet* a des jours pluvieux et des nuits glacées.

— As-tu fini, drôle?

— Triple, si cela te plaît : mais écoute les conseils d'un homme qui a couru le monde pendant trente ans.

— M'as-tu compris?

— J'explique les hiéroglyphes des Pyramides : pense donc!

Une heure après, nous sortions de la porte Dorée, nous passions sur le pont du Cédron, laissions à droite la route qui conduit à Engadi et à la mer Morte, et prenions, à gauche, la route qui mène à Jéricho et au Jourdain.

Nous commençâmes une descente interminable de boursoufflures, échelonnées comme les marches d'un escalier, qui aboutit au désert. La vue est triste, le pays pierreux et sauvage. On y rencontre plus de panthères et de hyènes peureuses que d'herbe et d'arbrisseaux; quelques fougères et quelques plantes de genêt percent rarement la rude

couche de rochers gris. L'horizon immense, le soleil pimpant, le ciel chatoyant de rayons d'or. La désolation en bas, la splendeur en haut.

— Je voudrais bien savoir, disait Bar Abbas, pourquoi nos pères firent tant fi de Babylone et de l'Égypte, pour retourner dans cette lugubre et stérile solitude. Peux-tu me le dire, Judas?

— Probablement, répondis-je, parce qu'en Égypte il y avait trop d'Égyptiens à la couleur de safran, et qu'ils étaient fatigués d'en voir tant.

— Je ne trouve pas qu'il fût plus réjouissant de voir un nez crochu, surveillant une longue barbe sous la haute domination d'un caphtan sale, et un lambeau de cuir bilieux effrayé par deux prunelles avides — ce que l'on nomme un Juif. Nos pères eurent d'autres raisons pour abandonner la pâté d'Égypte.

— Alors, c'est parce que les femmes du pays sentaient trop l'oignon.

— Il fallait manger de l'ail et les confondre.

— N'auraient-ils pas eu peur des crocodiles?

— Le crocodile est l'exagération du lézard. On voit un crocodile: on ne voit pas toujours un lézard. Et dans notre pays il y en a tant, que, quand je dors chez moi, le matin, en me réveillant, j'en trouve plein ma barbe, où ils sont venu déposer leurs petits la nuit.

— Serait-ce donc parce que nos pères étaient choqués de voir Dieu en costume de simple chien?

— J'aurais mieux aimé, moi, d'avoir un chien dieu, que de l'avoir si près, ce chien, que, si je tourne les yeux, il happe mon dîner.

— En ce cas, je te charge de le deviner, car je ne comprends pas la préférence.

— Moi je ne trouve qu'une raison de justifiable.

— Laquelle?

— Que Zipporah, la quinteuse femme de Moïse, s'ennuya de contempler les trente-neuf siècles qui la guêtaient du haut des pyramides....

— Elle doit être hideusement vieille cette figure de trente-neuf siècles, juchée et accroupie là-haut, et qui contemple.

— Justement, et voilà pourquoi la femme coquette voulut se donner le plaisir de voyager.

— Et comme elle avait peur des tigres dans le désert, elle persuada son mari de prendre pour compagnons de voyage ses compatriotes.

— Cela n'est pas dans nos livres saints, en tous cas; mais comme c'est Moïse qui a écrit, il ne s'est pas soucié de révéler les secrets de son ménage.

Vers la sixième heure, nous arrivâmes à l'hospice du Samaritain, au sommet d'une colline nue et morne. C'était le relai pour la nuit, à mi-chemin, entre Jérusalem et Jéricho. De cet endroit à Jéricho il fallait une journée; car il n'était pas sûr, même pour les voyageurs à cheval, de continuer la route après le coucher du soleil, à cause des bandes de bêtes fauves qui brétaillent dans le pays. Ces maisons de repos, où il y a un village, sont d'ordinaire une annexe de celle du chef de ce village, qui a le devoir de protéger l'hôte et l'étranger. A Bethléhem, par exemple, c'est l'ancienne maison de Booz, de David, de Chimham, hors de la ville, à l'endroit où les routes de Jéricho, Hérodion, Engadi et Tekoa se croisent, que les voyageurs trouvent le gîte de la nuit. A défaut de villages, à sept ou huit milles romains, la piété des bons hommes, la prévoyance des tribus ou la munificence des princes, ont construit ces auberges, qui ne ressemblent point à celles que l'on rencontre sur les grandes routes des Romains.

Une immense enceinte de murs solides, flanquée d'étables, ou de hangars de branches d'arbres, pour les bêtes et pour les hommes, lorsqu'il y a foule, au temps des fêtes de Jérusalem; une grande cour, avec un jet d'eau au milieu, qui tombe dans une auge; une rangée d'arcades ouverte sur les quatre côtés (un peu comme les cours des couvents de nos jours); quelquefois une tour pour veiller à la sûreté de voyageurs; un homme

qui veille toujours à la porte, voilà nos auberges juives.

Cet asile est sacré comme une synagogue. Il est ouvert à toutes gens, de tous sexes, de tous les pays. On ne paie rien, mais aussi on ne reçoit autre chose que l'ombre, l'abri, la sûreté contre les léopards et les tigres et plus souvent contre les maraudeurs. Sous les arcades, les marchands s'empressent de montrer leurs marchandises, l'ambre de la mer Baltique, les orfévreries d'Alexandrie, les épices de l'Arabie et les essences précieuses des jardins de Moab. Là, des voyageurs qui lavent leurs mains; ici, d'autres qui tirent de leurs sacs les mets préparés ou les ustensiles pour les préparer. D'un autre côté, les gens fatigués qui ont étendu par terre une peau de mouton, une natte, un tapis, une poignée de feuilles ou de paille, ce qu'ils ont, et, enveloppés dans leurs manteaux ou dans leurs couvertures, s'apprêtent au repos. D'autres s'empressent de charger sur les ânes et les chameaux leurs femmes, leurs enfants, leurs marchandises et partent. On arrive et on s'en va comme si l'on était dans sa propre maison.

Nous trouvâmes de la place dans cet asile embelli et restauré par le roi Hérode, bien qu'encombré encore, à cause de ce reste de peuple qui avait été à la fête des Tabernacles à Jérusalem et y avait séjourné plus longtemps. Nous rencontrâmes un grand nombre de convalescents parmi ceux qui furent atteints le jour de l'échauffourée pour l'offrande. Les piétons passent ici la nuit. Nous dînâmes, au milieu d'un tumulte causé par la pétulance, l'importance, l'effronterie de Bar Abbas. On l'aurait pris pour un empereur qui voyage incognito.

Le repas fini, nous continuâmes à descendre et à monter les mamelons qui aboutissent au Jourdain, côtoyâmes des collines pierreuses, et nous reposâmes pour boire à la fontaine Élisha, près de la vallée bordée par la route romaine qui conduit à Jéricho. Le soleil se couchait et nous avions sous les yeux les faubourgs de la ville — un essaim de petites maisons blanches au milieu des syco-

mores — et la superbe ville de palais endimanchée de plantes balsamiques et odorantes.

Jéricho est la ville que Cléopâtre aima — elle qui avait Memphis et Alexandrie; la ville qu'Hérode chérit — lui qui avait Jérusalem, Césarée, et Ptolomaïs, où il vécut et où il mourut. Les tours, les portes, les théâtres rappelaient une de ces belles villes de l'Italie, où l'on n'a d'autre but dans la vie que de s'amuser dans les cirques, de mendier du pain chez ses maîtres et d'aller piller le monde. Les jardins d'orangers, de dattiers, de grenadiers environnent les remparts de tous côtés : les rosiers l'embaument. Au delà des murs, l'amphithéâtre ; au dedans, des portiques, de synagogues, un temple à Zeus, des palais de rois. A Jéricho on ne sait pas si l'on est sur le Nil ou dans les îles de l'Archipel. Plus loin, cette splendide résidence d'Hérode, qu'il appela l'Hérodion (le Versailles de ce Louis XIV).

A nuit close, traversant des rues pleines de peuple, nous descendîmes chez moi, ou plutôt chez ma mère. Ma sœur aînée, la veuve, me reçut dans ses bras.

Le lendemain j'étais debout avec le soleil. J'allai réveiller Bar Abbas et lui dis :

— En route.

— Déjà.

— Quoi? tu voulais faire de Jéricho ta Capoue?

— Non : mon auge. J'y étais si bien. Ta sœur arrange le hachis de lapin aux olives et au romarin d'une façon si délicieuse!

— Tu auras mieux que cela.

— Quoi donc, quoi?

— Des fricassées de sauterelles, des sauterelles au sel, des sauterelles à l'huile et au vinaigre, des sauterelles au miel.

— Où allons-nous donc, mon Dieu!

— Au désert : faire une visite au Baptiste.

— Je m'en doutais bien. Tu as le flair des drôles.

XIII

A quelques kibrat barat (milles) hors les portes de Jéricho, nous entrâmes dans la plaine qui est un prolongement du désert de la Judée.

Ce désert, que nous fûmes obligés de traverser, commence aux portes de Jérusalem même et d'Hébron, s'étend au delà et au dessous de ces villes au sud et à l'ouest, et couvre les pentes montagneuses de la Judée depuis la crête du haut plateau de l'Olivier et de Ramah jusqu'à la fontaine Élisha, et aux bords de l'Asphaltite — la mer Morte. Bethléhem et Jéricho sont enclavés dans cette sauvage région comme deux éclats de sourire dans la tristesse, et l'Hérodion chatoie par ses colonnes, ses portiques, ses jardins, et par ses appartements voluptueux, au sommet d'une colline entre ces deux villes, comme une étoile au milieu des nuages. Nous allions à Bethabara, au gué du Jourdain, ou un peu plus loin, à Ænon près de Selim. La plaine que nous traversions est une mer de sable blanc et sulfureux, qui s'envolait en poussière sous nos pas et nous enveloppait, fatiguant les yeux par sa couleur implacable, et la respiration par son infiltration dans la poitrine. Des montagnes en face, des montagnes aux flancs. Les pluies heureuses de l'automne avaient rafraîchi l'air si lourd dans cette vallée étouffante. Aucun signe de végétation, pas un arbre, ni une bruyère, ni une touffe d'herbe ne réjouissaient la vue. Des vautours tournoyaient solennellement sur nos têtes. Le chacal se sauvait effrayé et geignant.

— Décidément nous allons voir ce Johanan le Baptiste, que ses disciples donnent comme un être ressuscité, s'exclama Bar Abbas.

— Décidément.

— Et que veux-tu faire de ce baigneur bourru et irascible?

— Rien du tout. J'aime à voir les bêtes curieuses.

— Vois, vois, mais ne te laisse pas prendre. Les bêtes curieuses sont toujours dangereuses. Le shiloh que nous chassons n'est pas dans la peau du Baptiste. Réfléchis. Nous autres des sectes militaires, Gaulonites et hérodiens, ne comprendrions pas ces faiseurs de galimatias. A nous, il nous faut un Judas Machabée, un Judas de Gamala, un Hérode qui tape dur et ne s'amuse pas à raconter des paraboles. A vous autres, sadducéens, il faudrait un David ou un Salomon, poli à l'école de Babylone, dégrossi à Rome et à Athènes, qui ait mis en chansonnettes les rudes livres de Moïse. Les pharisiens rêvent d'un soldat, d'un juge, d'un prince plus vaillant que Gédéon, plus heureux que Samson, assoupli à l'école d'Hillel et de Shammai. Tout cela, tous ceux-là, peuvent s'arranger, s'accorder. Mais que diable veux-tu que nous fassions d'un moricaud en chemise de poil de chameau qui s'appelle *voix dans le désert* et qui vient nous parler de *fils de Dieu, d'agneau de Dieu, de verbe de la vie?* qui nous pousse à la pénitence, au repentir et au baptême? Pénitence, de quoi? pourquoi ce baptême? sommes-nous des païens?

Bar Abbas avait complétement rason. Cependant comme je ne voulais pas lui reconnaître l'importance d'un donneur de conseils, comme je ne pouvais pas lui dire que je cherchais non pas un shiloh? Mais l'étoffe d'un prophète pour en faire un drapeau à notre couleur, un shiloh qui répétât notre leçon, un messie qui vînt prendre le mot d'ordre de sa parole de Dieu dans nos cabinets, je déliai ma ceinture. Bar Abbas comprit et se retira en arrière en maugréant.

Nous arrivâmes sur les bords du Jourdain. Mais comme son large lit est descendu de plusieurs pieds sous l'ancien niveau, ce ne fut qu'en nous approchant que nous vîmes la frange réjouissante de verdure, de roseaux, de figues énormes, de tamérisques, d'acacias et de ronces qui le longe. Le sol est semé de sel. Le Jourdain se déroule dans une fente de la plaine et réunit, comme un trait d'union, le lac de Génésareth à la mer Morte — ce plateau d'émeraude

à cet Etna rentré et changé en une coupe de saphir. Au point où nous étions, à Bathabara, près de Gilgal, aux pieds d'une montagne, la plage ombragée était parsemée de cabanes de roseaux et de joncs couvertes de branches d'arbres; mais elles étaient vides. A ce point — le gué où Joshua, les douze tribus et ses quarante mille combattants passèrent du pays de Moab en Canaan — le courant a formé une barre de pierres et de marne, sur laquelle l'eau murmure et glisse dans une espèce de bassin. C'était là que Johanan baptisait. Mais l'automne étant avancée, il avait quitté la rivière. J'en fus désappointé. Il fallait maintenant traverser le désert, côtoyer la pointe horizontale de la mer Morte et aller le chercher dans sa caverne du Cédron au dessous de Bethléhem, et peut-être même à Jutta dans son hameau natal.

Tandis que je visitais les huttes laissées vides par les croyants au Baptiste — que Bar Abbas appelait des baigneurs — accourus de Jérusalem, de Bethléhem, de Jéricho, de tous les côtés, Bar Abbas préparait le repas, dans une de ces cabanes vides du camp de Jean. Bar Abbas n'avait pas le droit de garder rancune, et en eût-il conservé, un gras et gros poulet rôti, du raisin de Bethléhem, des tranches de miel du Liban, du poisson frit, des olives au sel l'auraient calmé. De longs embrassements à une petite outre de vin précipitèrent la mauvaise humeur dans l'estomac.

A midi, nous étions en marche de nouveau.

Nous allions traverser le pays habité par les enfants basanés d'Ésaü, où les esséniens demeuraient dans des grottes, au milieu d'une contrée sauvage, rocailleuse, abrupte, de puits desséchés et de cavernes de bêtes fauves. Nous suivions une trace battue par les chameaux et les ânes, le long d'une espèce de terrasse superposée à une autre terrasse, qui en surplombait une troisième, formant ainsi toutes ensembles comme les degrés d'un amphithéâtre de géants à la vasque bleue de l'Asphaltite, qui s'abîme à quelques milliers de pieds au dessous de la plage

de Joppa. Ces terrasses sont des lits laissés veufs par cette mer qui s'affaisse de siècle en siècle, comme si un démon dans l'abîme la buvait. Aux bords de l'eau, où le Jourdain se jette dans cette mer, une multitude de cônes aux flancs polis et ronds, comme les dents de la couronne de David, s'échappent du sol au même niveau, à l'instar de pyramides d'environ cinquante pieds de hauteur. Quels esprits renferment-elles, ces tombes? Là les montagnes d'Abraham, les crêtes de Gilead; plus loin, les villes de Loth brûlées. Pas un nuage dans le ciel, pas un souffle dans l'air, pas une ride sur l'eau, pas une voix d'oiseau ou le bruissement d'un insecte : la vie était condensée comme la glace du sommet du Carmel. La lumière aveuglait. Un tigre, de bien loin, allongé sur ses pattes, nous contemplait, immobile, comme s'il eût été de marbre jaune d'Égypte.

Bientôt nous quittâmes la plaine, qui forme comme un rebord de verdure à cette splendide coupe, et tournant le dos à la mer de Loth, nous commençâmes à monter cette suite de mamelons qui se superposent les uns aux autres, jusqu'à Jérusalem. Le renard, le vautour, la hyène, le léopard peuplaient le pays; mais l'homme qui s'y acclimate et y vit, s'il n'est pas une créature pieuse, y devient plus sauvage que ces bêtes fauves. Les puits sont secs, les arbres rares et bas, les ravins comblés de pierres et altérés; des cavernes sombres, abri aujourd'hui de lions, jadis de rois fous et fugitifs. Nous suivons tantôt le lit sec d'un torrent, tantôt la crête d'une colline pierreuse, montant toujours et toujours.

Le paysage changeait à tout moment et était toujours le même. A un seul endroit, nous trouvâmes une femme presque nue, halée comme un vieux sycomore, qui abreuvait quelques maigres chèvres près d'un puit. Oh! ce n'était pas Rebekah qui donna à boire à Eleazar au puits de Haron, et fut choisie pour femme d'Isaac; ce n'était pas Rachel que Jacob embrassait auprès du même puits, après avoir abreuvé son bétail; ni Zippora et ses six

sœurs, à qui Moïse aida à tirer l'eau pour le bétail au puits de Médian.

— Voilà la servante d'un essénien, dis-je, trop rigoureux pour se donner une femme, trop passionné pour se passer d'une femelle.

— J'en doute, repliqua Bar Abbas, elle est la sœur aînée de ses chèvres que la gâle a dégarnie de son poil.

La nuit étincelait déjà de ses millions d'étoiles, lorsque nous arrivâmes à la lugubre ravine qui se précipite dans la vallée du Cédron entre Jérusalem et la mer Morte, à trois heures des collines de Bethléhem. Cette sauvage tranchée, ouverte dans le roc, aux lèvres blanches, au fond rougeâtre, est percée de cavernes, comme les collines de Bethléhem et de l'Hérodion, où les bêtes fauves et les hommes cherchent un abri aux coups de soleil. Du temps d'Hérode, une poignée de pharisiens et d'esséniens y venaient pour se dérober à la vue de la ville de palais, de théâtres, de thermes, de jardins qui jaillissaient aux ordres de ce roi, comme le monde sous le *fiat* de Dieu. Des hauteurs environnantes, ils pouvaient voir les coupoles du Temple et son fronton lamé d'or. Au pied d'un rocher s'élançait un jet d'eau douce et pure, la bénédiction de ces contrées où l'eau est un regard fluide de Dieu.

Le Baptiste avait ici sa résidence, lorsqu'il quittait les bords du Jourdain. Un certain nombre de ses disciples habitaient avec lui dans les grottes de la montagne, s'habillant de feuilles ou de peau de mouton, ne mangeant que des herbes et des racines du désert, ne buvant pas de vin, ni d'autre boisson fermentée, ne coupant ni leurs cheveux, ni leur barbe, ne touchant à rien de mort, fût-ce le cadavre de leur mère; leur costume était le même qu'Élijah portait devant le roi Achab et sa reine sidonienne. Cette façon de vie, la même que plusieurs prophètes avaient adoptée pour se rendre aussi agréables à Dieu que choquants aux hommes, était suivie par Johanan et les esséniens et les sabiens, attendant leur trentième année exigée et ordonnée par Moïse avant de se livrer à l'enseignement.

Tandis que Bar Abbas faisait dresser notre tente au bas de ce ravin, dans le lit du Cédron, je montais le sillon et allai chercher Jean. Banou, le fils de Jeu, qui plus tard se donna aux pharisiens, m'informa que Jean avait été appelé à la maison Dorée, à Tibériade, par Antipas, que là il avait eu une vive discussion à propos de sa femme Hérodiade, et que celle-ci l'avait fait envoyer dans la forteresse de Makaur, où Jeu s'était rendu depuis quelques jours, apprenant que Jean courait quelque danger.

— Judas, mon fournisseur, écoute-moi, dit Bar Abbas. Laissons ces prophètes, qui ne sont même pas bons à se faire trouver à leur place; — ils vont à la cour, ma foi! allons voir les fils du Gaulonite. Notre affaire est là.

— Si tu es fatigué, retourne à Jérusalem.

— Ce n'est pas pour retourner à Jérusalem que je suis venu au désert. Mais j'espère, au moins, que nous n'allons pas attendre ici ce laveur de peaux tannées. S'il est à la cour, allons à la cour. Là je suis chez moi. Antipas me pince les oreilles, et Hérodiade m'appelle goujat. Nous sommes de la famille. Ils savent que je travaille pour eux, ces fils petits d'un père grand. Les hérodiens m'estiment. — Ah! tu me regardes? eh bien, oui, ils m'estiment, quoi? Tu estimes bien Hannah, toi. Seulement, si je l'avais su là-haut, j'aurais demandé à Pilate de me prêter une toge. Aurais-je été beau, hein! dans une toge avec des franges rouges ou vertes au bas?

— Tu connais donc assez Pilate, pour cela?

— Oh! oui. Nous avons fait marché ensemble. Un jour je lui ai vendu une colombe. Il doit s'en souvenir, le drôle.

— Hum! c'est bien. Demain nous partons pour Makaur.

XIV

Le surlendemain, en mettant le pied dans la forteresse de Makaur, je dis à Bar Abbas :

— Nous sommes ici au milieu de tes amis. Tu as deux

choses à leur dire : qu'ils se tiennent prêts au premier appel; qu'ils viennent aux prochaines fêtes du paschah en grand nombre, laissant les vieillards, les femmes et les enfants dans le pays : tous en armes. Les événements peuvent nous conseiller des résolutions imprévues.

— Mais, pourquoi et pour qui faut-il se tenir prêt et sous les armes? Ils vont me demander cela.

— Et tu répondras que l'on dispose de la peau du lion quand on l'a tué. En tous cas, il n'y a que les fils d'Hérode qui aient droit à l'héritage de leur père. Le prix de la course est toujours à celui qui arrive le premier. Que les Hérodiens se hâtent.

— Qu'Antipas Hérode ne dorme pas, répliqua Bar Abbas.

Or Antipas dormait, ou à peu près, et il ne nous convenait pas de le trop réveiller.

Antipas était fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre de Jérusalem, une des neuf femmes de ce roi. A la mort de son père, il avait eu en partage la tétrarchie de Galilée, qu'il rêvait, entre deux bâillements, d'élargir jusqu'aux limites du royaume de son père, et se mettait en frais d'attentions, de flatteries et de cadeaux aux maîtres de Rome pour obtenir les provinces données à son frère ou annexées à l'Empire. Il bâtissait donc des villes et des monuments qu'il appelait du nom des seigneurs de Rome, et il était toujours sur la route d'Italie.

Le roi Hérode, harcelé continuellement à sa frontière du midi par le roi Aretas et ses Arabes, souvent battu, jamais tranquille, résolut un jour, selon sa politique, d'étouffer l'ambition entre deux baisers. Il maria donc Antipas, son héritier le plus chéri, avec Sara la fille d'Aretas et s'assura la paix, et un aide formidable pour réaliser un jour sa grande visée d'extirper les Romains de l'Asie et de soumettre cette partie du monde à son pouvoir, plus grand que celui de Salomon, plus grand que celui d'Alexandre, plus grand que celui d'Auguste, plus grand que celui de Cyrus. Tant qu'Hérode vécut, Antipas et Sara

furent heureux. Sara était fort belle, très prudente, de mœurs pures, pleine de dignité, de résolution, de courage, l'antithèse de son mari, mou, débauché, incertain, paresseux. Après la mort d'Hérode, Antipas secoua le joug moral de cette noble princesse moabite.

Dans un de ses voyages à Rome, il vit Hérodiade, la fille d'Aristobulus et de Mariamne la Machabéenne, mariée à son frère Hérode-Philippe, le fils de cette autre Mariamne, fille de Simon, fils de Boëthus le grand prêtre de la descendance d'Onias de la race d'Aaron qui était resté en Egypte. Entre les deux Mariamne n'avait jamais existé aucun accord. Elles étaient deux orgueils, rejetons de deux races, dont l'une, machabéenne avait exclu l'autre, l'aaronienne, de la succession de la grande prêtrise. La fille du grand-prêtre conspirait à assurer la puissance d'Hérode à son fils Hérode-Philippe, au détriment des enfants de la petite-fille d'Hircanus, le descendant des Machabées. Hérode, blessé de cette intrigue de palais, s'en souvint en rédigeant son testament, et Hérode-Philippe fut déshérité. Cependant Hérode avait essayé de rapprocher ces deux ambitions en donnant en mariage au fils de Mariamne, la boëthusienne Hérodiade, la fille d'Aristobulus, fils de Mariamne la Machabéenne. Hérodiade était jeune, ardente, belle, ambitieuse; Hérode-Philippe plus âgé, de caractère indolent, décidé à ne pas faire violence à la destinée, désespérant de vaincre l'antipathie de son père, résigné à un malheur qu'il ne pouvait pas conjurer.

Antipas vit sa nièce, femme de son frère, et se laissa éblouir par sa sombre et fatale beauté. Ils résolurent de se marier en dépit des mœurs, des lois et des convenances. Déjà Hérode avait appris à sa famille que les lois du mariage, pour les princes, ne sont pas les mêmes que pour le peuple, ayant épousé par amour ou par politique ses nièces, ses cousines, des juives, des étrangères. Placé à un coin écarté, au milieu de peuples que la loi de Moïse stigmatisait comme impurs, Hérode

et sa famille n'eurent pas beaucoup à choisir : ils se marièrent en famille. En attendant le mariage, Antipas prenait les arrhes de l'amour. Il invita Hérodiade dans son palais même de Tibériade, où ils complotaient comment l'un se débarrasserait de la fille d'Aretas, l'autre du fils d'Hérode.

Sara, qui avait déjà eu connaissance de cet amour et qui se sentait outragée dans sa maison même, résolut de quitter le toit de son mari pour éviter au moins le poison qu'Hérodiade n'eût pas manqué de lui verser pour être affranchie de cette gêne. Sara fit semblant, au printemps, de vouloir aller jouir de l'air des montagnes dans la résidence de Makaur.

Makaur est une petite ville forte sur une colline, au milieu des landes arides de l'Arabie, un plateau rocheux, sur lequel Hérode le Grand avait bâti un immense édifice, moitié palais, moitié château, pour tenir en respect les tribus arabes. Car Makaur est aux frontières du pays de Moab, où les domaines d'Aretas commencent, et la Pérée, domaine d'Hérode, finit. La ville était perchée en haut comme une vedette du désert crénelée, solitaire, ayant de l'eau, des murs solides, et quelques touffes de verdure. L'Arabe venait se briser contre cet obstacle. C'était donc dans le beau palais qui se dressait au milieu de cette forteresse que Sara chercha un abri. Mais elle avait déjà donné avis à son père de l'outrage qu'on lui faisait et de son projet de fuite. Un essaim d'Arabes, mis aux aguets à l'endroit opportun, enlevèrent la fille d'Aretas aux officiers et aux soldats d'Antipas qui la conduisaient, et la rendirent à son père à Petra, l'aire de cet aigle.

L'aigle descendit dans la plaine et commença la guerre contre Antipas. Mais qu'importait la guerre? Il se trouvait libre à présent d'épouser Hérodiade, qui était son destin. Elle répudia son mari. Ce fait énorme, inconnu dans notre histoire, contraire à nos lois, qui cependant permettaient au mari de répudier sa femme, alarmait nos mœurs. Le mari vendit sa femme.

La guerre devenant ardue sur la frontière, le couple amoureux quitta la Maison d'or de Tibériade et se rendit à Makaur.

En traversant la Galilée et la Perée, Antipas entendit parler du Baptiste et de l'influence qu'il exerçait sur le peuple. Un prophète est un des éléments de la vie juive (1). Nous en usons en toute circonstance; le mêlant à tous les événements, le trompant et nous laissant tromper par lui avec la même indifférence, mais l'écoutant avec intérêt, avec passion, comme un acteur de la tragédie sociale de la nation.

Hérodiade oubliant le rôle que Natan avait joué avec David dans une situation analogue, et Élijah avec Ahab, se flatta de séduire le Nazir du Jourdain, et de s'en servir ensuite pour calmer l'aversion et blanchir le scandale occasionné par son mariage. Johanan fut invité ou plutôt sommé de se rendre à Tibériade. Johanan, qui se plaisait à imiter Élijah, avec lequel ses disciples l'identifiaient au point de le dire Élijah ressuscité, saisit l'occasion d'imiter ce prophète et au lieu de caresser la passion des deux maîtres, il tonna contre elle. Hérodiade eût peut-être étouffé immédiatement cette voix impertinente. Antipas se décida à attendre afin d'adoucir ce zélé prêcheur et de ne pas ameuter contre lui les bigots sur ses derrières, ayant les Arabes devant lui.

En cet état de choses, j'arrivai à Makaur.

J'y étais connu. Hérodiade savait que j'avais, ainsi qu'elle, du sang des Machabées dans mes veines. Antipas savait que je conspirais pour renverser la domination romaine dans notre contrée. Or, qui était le possesseur légitime de ce pays délivré sinon le successeur le mieux partagé du grand Hérode? Hérodiade, dont j'avais trompé d'autres attentes, ne nourrissait pas en ma faveur la même confiance. Plus astucieuse, plus clairvoyante que

(1) Il y était même prévu comme crime par les lois. Le sanhédrin condamnait : *tribus, pseudo-prophetas, sacerdos magnus*. MISCHENA, t. IV, chap. I.

son mari, elle devinait que des hommes comme Hannah et moi nous ne nous serions pas exposés à des dangers infinis, capitaux, pour placer la couronne d'un si grand prince sur une tête si peu digne de la porter. Malgré cela, je fus accueilli à merveille par le tétrarque et par sa femme. Antipas avait, en outre, en ce moment un grief de plus contre Pilate. Celui-ci avait fait massacrer, exposer au cirque et crucifier des sujets de la tétrarchie, sur lesquels il ne pouvait exercer aucun droit. Cet outrage exigeait une vengeance ou une réparation.

Je me gardai bien de révéler tous mes plans à Hérodiade ou à Antipas. Je leur dis juste ce qu'il fallait pour les décider au concours que je leur demandais. Je touchai donc la question de me livrer Johanan, si ce sauvage rabbi voulait se mettre à notre service. Hérodiade se récria.

— Cet insulteur n'est pas l'homme de la situation, dit-elle. Il ne comprendra pas ce qu'on lui demande. Ces gens du désert ont la patrie de la bête fauve : l'espace. Ce Johanan pourrait peut-être ameuter quelques voix de la plèbe et vomir des malédictions; il ne soulèvera jamais un bras pour combattre. Or, ce sont des hommes d'armes qu'il nous faut, des gens qui sentent la dignité de la patrie, et non pas des crieurs.

— Je le sais, répondis-je, aussi je n'accepte pas ce shiloh tel qu'il est; mais je voudrais essayer si je puis l'apprivoiser à être ce que je veux.

— Je ne m'oppose pas à ton essai, répliqua Hérodiade, mais si tu réussis, il faut te méfier d'autant plus d'un instrument qui change de trempe pour un intérêt quelconque, et qui peut se briser au premier choc.

C'était l'anniversaire de la naissance d'Antipas. Il y avait donc fête au palais, et beaucoup de chefs militaires, de gouverneurs de villes, d'officiers de la tétrarchie avaient été invités. Le moment de l'entretien avec le Baptiste ne me paraissait pas opportun. Car, comme on lui laissait une très grande liberté, il avait lui aussi vu un grand nombre de ses disciples et pouvait ne pas sentir

le poids de la solitude, ou connaître plus qu'il n'en eût fallu des affaires du monde. J'aurais voulu, en tout cas, m'entretenir avec lui seul, en tête à tête, sans apparat, sans cette mise en scène qui pouvait le chatouiller de jouer un rôle, tandis que j'avais besoin de trouver l'homme. Hérodiade, qui se méfiait de moi, qui avait tant de passions ardentes et soudaines, voulut que cet interrogatoire eût lieu immédiatement, elle et son mari présent. Elle se rendit dans le cabinet où elle traitait les affaires et ordonna que le Baptiste y fût amené.

Hérodiade était assise devant une table de malachite chargée de papiers; car c'était elle qui administrait les provinces, recevait les rapports et donnait les ordres; tandis que son mari jouissait des voluptés de la vie inventées à Babylone, exagérées à Rome, embellies à Athènes. Je me tenais debout derrière sa chaise. Antipas, couché sur une pile d'oreillers, jouait avec des boules d'ambre, qu'il roulait, en bâillant, dans ses mains et agaçait un léopard apprivoisé, accroupi à ses pieds.

Johanan en entrant promena son regard sur la scène et sur les personnes, ce regard soupçonneux mais compréhensif des habitants du désert, qui flairent le sol, l'air, le ciel, l'eau et soupçonnent partout un danger ou un ennemi. Johanan pouvait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans. Une forêt de cheveux et de poils lui couvrait la figure, ne laissant voir qu'une petite bande du front, des pommettes cuivrées et deux yeux profonds et étincelants. Une vieille loque de poils de chameau, serrée à la taille par une courroie, lui descendait jusqu'au genoux, laissant nus le cou, la poitrine, les bras, les jambes, les pieds, que l'on aurait dit de granit rouge. Ses lèvres blêmes tremblaient sous une émotion qui, ne pouvant pas être la peur, ne devait être que la colère ou l'anxiété.

— Que me veut-on? dit-il en entrant, d'une voix rude comme un rugissement et haute par fierté.

Hérodiade pâlit et se tut. Je ne me croyais pas autorisé à prendre la parole quand ces maîtres pouvaient et avaient

l'air de vouloir en user. Antipas répondit d'une voix traînante et basse :

— Tes amis de Jérusalem t'envoient un message et un messager, tu vas l'entendre.

— Ah! fit Johanan levant la tête et me clouant avec son regard farouche. Ah! ce jeune homme vient de Jérusalem? Je sais donc ce qu'il a à me dire. Jeu me l'a dejà annoncé. Il peut retourner d'où il est venu. Je n'ai rien à répondre.

Hérodiade me regarda avec une ombre de sourire sur les lèvres, comme si elle eût voulu me dire : que dis-tu de cet être cocasse (1)?

Le ton abrupt et décidé du Baptiste abrégeait mais ne coupait pas l'entretien Je demandai donc à Hérodiade si elle voulait me permettre de continuer la conversation. Elle me fit un signe affirmatif de la tête, et je dis au colère rabbi :

— Rabbi, le dur message que tu m'imposes de rapporter à mes amis de Jérusalem me prouve que tu as été mal informé et que tu reponds sans savoir à quoi.

— Tes amis, d'abord, ne peuvent pas être les miens. J'arrive du désert; tu parais arriver de Rome ou de Babylone, efféminé dans ta mise, efféminé dans tes façons, efféminé dans tes paroles. Mais ne crains pas l'équivoque. Je sais fort bien à quoi je réponds. Tu viens demander ma complicité pour restaurer sur le trône de David les héritiers du chef arabe; et je te la refuse.

Si nous avions été seuls, j'aurais détrompé Johanan : en présence d'Hérodiade et d'Antipas, je dus déguiser ma pensée, et je répondis :

— Mais lorsque ce serait, rabbi, je te le demande : le peuple d'Israel a-t-il eu un plus grand roi, après Salomon, que ce fils de l'Arabe Antipater, Hérode?

(1) Jésus lui-même ne jugeait pas le Baptiste avec bienveillance. Il l'appelle *inconstant* et *léger* et lui fait d'autres reproches. Voy. Luc, vii ; Matthieu, xi.

— Alors tu ne le connais pas, répliqua Johanan. Arabe par naissance, Romain par ambition, Grec dans l'âme et les goûts, Juif par nécessité, Hérode a été la plus grande calamité qui ait affligé le peuple de Dieu. Aux grands-prêtres qui se succédaient par héritage, il substitua les grands-prêtres que l'on puise où l'on peut, comme un officier des armes, ou un collecteur des taxes. Aux grands-prêtres qui étendaient leur pouvoir sur Israel, il substitua des parasites qui arrêtent leur autorité au seuil du Temple. Le grand-prêtre, qui se dressait sur la tête du roi, n'est maintenant qu'un officier de sa cour. Il changea de grands-prêtres, en les tuant, selon les phases de sa politique. Il abattit, par une intrigue de son sérail, Ananelus, qu'il avait cherché à Babylone; il tua Aristobulus, de la race des Machabéens; il envoya chercher en Égypte Simon. Il commença à édifier le Temple d'une main; des deux mains, il coopéra à élever le temple des Samaritains à Gerizim et édifia le temple d'Apollon à Rhodes. Il sacrifia à Jéhovah, et protégea Asthoret à Sidon, Molech pour les Syriens, Isis pour les Égyptiens, Dagon pour les Philistins, Manah pour les Ismaélites, Artémis pour les Grecs et Jupiter pour les Romains. Serviteur d'un Dieu, champion des dieux, son dieu véritable fut César, auquel il éleva un temple à la source du Jourdain. Nous étions un peuple grave ayant des lois sévères, séparé par répulsion d'âme des étrangers, qui nous entouraient des mœurs étrangères, qui faisaient pression sur nos frontières pour se glisser au milieu de nous et préparer la route aux dominateurs païens.....

— Mais, rabbi, est-ce à nous, l'interrompis-je, à juger un prince que tout un peuple a servi, a adoré pendant de si longues années, et auquel tous les rois de l'Asie et de l'Europe ont applaudi?

— Si ce n'est pas à toi de le juger, jeune Babylonien, répliqua le Baptiste d'un ton hautain, c'est à moi. Or, Hérode arracha la couronne à nos princes machabéens; tua soixante et dix membres du sanhédrin qui l'avaient ac-

cusé de meurtre auprès d'Hircanus; moissonna sur les familles princières et sacerdotales de la Judée; couvrit tous ses États de palais, de théâtres, de thermes, de gymnases, de cirques, de colléges, de résidences voluptueuses et de jardins. Il bâtit des villes à la grecque et à la romaine, avec une architecture païenne et des établissements païens. Il introduisit chez nous les jeux olympiques et les fêtes obscènes. Il dressa des forteresses partout, jusqu'à la porte même du Temple, dominant ainsi la ville : Sion devint un quartier de Rome. Il bâtit une capitale aux Samaritains, que nos pères avaient maudits comme impies; il sacrifia aux dieux païens. Nos lois nous interdisent d'approcher des étrangers; Hérode en épousa leurs femmes. Il avait déjà son Arabe Doride, lorsqu'il épousa la Machabéenne Mariamne dont il avait massacré les parents ; puis l'Égyptienne Mariamne, fille du grand-prêtre Simon; puis la Samaritaine Malthacé de Sébaste. Il épousa la fille de son frère ; puis la fille de sa sœur; puis Cléopâtre de Jérusalem, Phédra de Rhodes, Elpis d'Antioche (1). Et qui compta ses favorites, dont la plus éhontée fut Cléopâtre, cette reine d'Égypte, chaude encore des embrassements d'Antoine, qui l'avait fait roi? Assyrien dans ses amours, Égyptien en épousant ses parentes, il fut Parthe en tuant femmes, parents et amis. Il conspira la mort de Cléopâtre; il tua Mariamne la Machabéenne et ses deux enfants qu'il avait fait élever à la cour d'Auguste; il tua son beau-frère Aristobulus; il tua la femme de son grand-prêtre Hircanus; il tua son oncle Joseph et le mari de sa sœur, Cortobanus; il tua son fils aîné, Antipater; il tua sa grand'mère Alexandra qui, pour lui plaire, avait torturé sa fille Mariamne en lui arrachant mèche à mèche ses cheveux d'or; il tua ses amis et ses complices Dosetheus, Gadias, Lysimachus. Ses États furent rougis du sang de ses meurtres. Et il avait accumulé dans l'amphithéâtre de Jéricho « les hommes les plus éminents de la nation juive » pour les

(1) JOSEPHE, liv. *Antiq.* XVII.

faire tuer à coup de flèche, avant sa mort, après avoir essayé de se suicider lui-même (1); mais ses ordres ne furent point exécutés. Or, ce sont les héritiers d'un tel monstre, monstrueux comme lui, que l'on veut asseoir sur le trône du peuple d'Israel, et l'on sollicite ma coopération?

— Rabbi, lui dis-je, je ne t'ai pas interrompu, parce que j'étais curieux de savoir comment on apprend l'histoire dans le désert. Eh bien, rabbi, celle que tu viens de tracer peut être une histoire très goûtée des boucs et des hyènes, des chameaux et des ânesses, mais n'est certes pas celle de ce grand prince. Si un homme qui se croit inspiré de Dieu pouvait apprendre quelque chose, je te dirais bien ce que fut Hérode, et t'éblouirais par le rayonnement de cette grande figure de notre pays. Mais, un apprenti prophète n'a rien à faire de la vérité historique.

— Dis toujours, hurla Johanan : je suis curieux à mon tour d'apprendre comment on grime l'histoire devant les princes.

— Eh bien, poursuivis-je, sache donc que Hérode fut l'Auguste de la Judée. Il nous apporta les arts, la science, la tolérance, la fraternité des peuples, le respect des croyances des autres; il nous apprit à mépriser les menaces des pharisiens et des esséniens; il abattit cette puissance du prêtre qui troublait l'État à chaque instant et démolit les priviléges du Temple. Hérode nous insouffla un esprit viril, guerrier, industrieux, actif; il nous révéla les poètes et les philosophes de la Grèce, qui valent mieux que les cris d'énergumènes de nos prophètes, pleins de non-sens qui passent pour des beautés. Il fortifia nos villes et les éleva à la hauteur des villes des autres peuples par les établissements publics. Il haussa le peuple au dépens des princes et des prêtres; il visait à fondre ce ramassis de gens qui occupent notre sol pour en faire une seule nation, un seul peuple, et la fondit en sa famille en épousant, par amour ou par politique, des femmes de tous

(1) Josephe, *Antiq.*, liv. XVII, chap. vi et vii.

les partis, de toutes les races. La splendeur du temps de Salomon était une nuit en comparaison de celle qu'Hérode répandit sur la Judée. Il abattit les partis des Machabéens, des Boëthusiens, du Temple, de la Synagogue, du Sanhédrin et fit la force une, la force pour tous, celle du roi : dans Sebaste et Sephoris, il était aussi puissant qu'à Jéricho et à Jérusalem. César le traitait en frère. De Damas à Alexandrie son bras était redouté, son conseil écouté. Il eut une cour dont la splendeur offusquait celle de Tibère; une armée dont on redouta le choc. On l'invoque encore comme un dieu. Si les esprits bornés, et les bigots, et les momies de nos vieux usages, et les zélotes, et les pharisiens les plus stupides ne le comprirent point, lui firent la guerre, est-ce la faute de ce grand prince qui voulut ramener son peuple à son époque, et effacer cet anachronisme de l'Asie et de l'Europe? Hérode était la conciliation; on voulut qu'il fût le restaurateur des vieux rites et des vieux ridicules des peuples d'Israël. Il se vit contrarié dans son dessein de faire de la Syrie une nation avec les splendeurs de la civilisation grecque, et il s'irrita. On lui glissa la conspiration contre son œuvre dans sa famille même; et il fut obligé de la briser...

— Et où a abouti tant de genie, d'éloquence, de force, de courtoisie, de valeur, de goût? interrompit Johanan, où est le royaume fondé par ce prince? Deux débris en ont été laissés à ses enfants, afin de nous faire souvenir toujours de le maudire et de le mépriser : le reste est à Rome. Hérode abaissa le prince, le prêtre, le noble; où est le peuple qu'il créa? Il lui manqua une chose à ton grand roi, jeune Assyrien : le souffle qui vient de Dieu, la foi; le souffle qui vient du peuple, le sentiment de cette liberté qui fit si grandes Rome et la Grèce. Mais si ce grand roi était petit, que sont-ils ses enfants qui souillent notre sol de toutes les infamies de leur père, sans avoir aucune de ses vertus et de ses grandeurs? La maison d'Hérode est une école d'incestes et d'adultères. Peut-on dire au peuple : Respecte ton roi, défend ton roi, quand ce roi serait cet Antipas

Hérode et la reine cette Hérodiade que j'ai suppliée, les larmes aux yeux, de sortir de son crime, de se laver de l'impudicité?

— Assez, Jean, dit Antipas mollement, continuant à donner des chiquenaudes sur le muffle de son léopard : tu rabâches, tu répètes toujours les mêmes choses. J'aime bien les prophètes. Après avoir écouté toute une matinée des bouffons, des nains, des parasytes, des comédiens; après avoir dîné d'un repas délicieux, se donner une heure de prophète peut encore amuser, par diversion, et pour se préparer doucement à ce repos post-méridien, si bien inventé par les Espagnols. Mais si ce prophète devient monotone et revomit toujours les mêmes impertinences, avec moins d'esprit que les bouffons, alors ça fait bâiller. Tu le vois, Jean, je bâille, et j'aurai mal aux mâchoires à dîner. Cela est impardonnable. Je mâcherai mal, je digérerai mal. Or, je te pardonne de m'appeler adultère et impudique; mais me donner des indigestions! halte-là, mon sire!

— Ce n'est pas moi qui suis venu, c'est toi qui m'as appelé.

— Moi? non, vraiment. Je t'ai laissé venir. Ce jeune homme, qui ne doute de rien, croyait que les prophètes peuvent quelquefois avoir du bon sens. J'étais curieux de constater cela. Que veux-tu? On voit si peu de choses drôles, neuves et miraculeuses en ce monde! Comment reculer d'ailleurs cette heure du dîner, qui arrive toujours quand je n'ai pas faim. Ah! Jean, quelle bonne chose que d'avoir faim! Je passerais volontiers une couple de jours avec toi au désert, pour me donner cette volupté, si tu avais un bon cuisinier. Eh bien, je t'ai écouté. Tu as dit du mal de mon père, absolument comme s'il t'eût fait du bien de son vivant et laissé héritier après sa mort. Tu as cru me faire du chagrin. Tu t'es trompé. C'est la seule chose neuve que j'aie entendue à propos du grand Hérode, depuis que je suis tétrarque. Tu sais qu'on ne croit pas aux dieux que l'on fabrique dans sa boutique. Ma pauvre Hérodiade

en est toute verte. Dame! tu l'as appelée impudique, tout court (1)! Elle a entendu cela si souvent, qu'elle en aurait bâillé : mais elle avale ses bâillements, ce qui lui cause cette pâleur que tu lui vois. Or, Jean, ce qui contrarie le plus un prince, c'est l'ennuyeux. Peut-il tuer un homme parce qu'il l'a fait bâiller? L'ennuyeux lui prouve qu'il ne peut pas tout faire. C'est mal, Jean, c'est mal, ton procédé. Pour un apprenti messie, tu sais peu ce que l'on doit au représentant de Dieu sur le terre.

— Puis-je partir alors? s'écria Johanan brusquement.

— Un dernier mot, lui dis-je. Rabbi, tu vois le lever du soleil au nord. Tu regardes à la famille d'Hérode, et tu devrais regarder à Rome. Ce n'est pas ce qui se passe à la Maison dorée, ou dans le cœur d'une noble femme, qui affecte les destinées de notre pays : c'est ce qui se passe à la cour de César et dans le cœur de Pilate. Ni toi, ni personne n'a le droit de compter les baisers d'une femme et de sonder l'immensité de cet infini qu'on appelle l'amour. Mais nous avons tous le devoir de protester contre la domination étrangère et d'en flétrir l'opprobre et les misères.

— Je ne suis ni prophète, ni messie, répondit Johanan, ni homme de guerre, ni homme de cour : Rome donc ne me regarde point. Quand un peuple souffre ces outrages, il en est digne, ou il les expie. Je suis un homme juste, qui prêche contre le péché, qui engage à la pénitence et annonce le châtiment. Or, le péché est ici : le péché est cette femme, le péché est cet homme, si haut posés que le peuple les voit et pourrait les imiter. Je dois prévenir ce danger; voilà pourquoi je dis : Hérode cesse le scandale; renvoie la femme de ton frère; éteins les feux de ta lubricité. Hérodiade est ton crime; elle sera la fatalité de la descendance d'Hérode. Voilà ce que je suis; voilà ce que je veux régler.

— Mais non, Jean, mais non, observa Antipas avec impa-

(1) « Jean-Baptiste n'était pas appelé, comme Jésus, à gagner le cœur des femmes, mais les natures robustes de sa nation. » SALVADOR, pag. 281.

tience, ce n'est pas ainsi que tu dois dire cela. Il faut que je te fasse donner quelques leçons par mon tragédien Ajax, que j'ai emmené à mon dernier voyage de Rome. Tu verras comme il débite ces choses dans l'*Oreste* de Sophocle. Au désert, on apprend mal à maudire; on glapit comme des renards. Puis, Jean, ne t'approche pas de si près, mon garçon. Tu sens l'oignon bien fort. Je ne savais pas qu'on nourrissait si mal les prophètes chez moi. C'est pour cela que tu fais de si mauvaise politique. Je l'ai toujours dit : la bonne politique s'élabore dans l'estomac et se formule dans la chambre à coucher. Mais, sois tranquille, Jean, je me charge désormais de ta nourriture. Si tu n'étais pas aussi sommairement vêtu, je t'engagerais à dîner à ma table, au milieu de ma cour et des chefs de mon État. Mais mes bouffons t'agaceraient trop, et les femmes trouveraient tes habits trop naturels. N'importe, je t'enverrai sur un beau plateau toute espèce de bonnes choses qui restent à ma table, et quand tu auras avalé ta pâtée, je suis sûr, qu'aux fruits et au bellaria, tu viendras boire à ma santé.

Hérodiade n'avait pas proféré un seul mot tout le temps de cet entretien. Elle avait affecté de feuilleter des rapports et des épîtres. Aux derniers propos d'Antipas, elle leva les yeux et un éclair sillonna sa figure sombre, la rendant puissamment radieuse. Une idée terrible venait peut-être de traverser cette âme.

— Tétrarque de la Galilée et de la Pérée, reprit Johanan, en s'approchant jusqu'à saisir Antipas par le bras, je t'adresse, au nom de Dieu, une dernière sommation : renvoie cette femme. Repens-toi, répudie le péché, efface le crime et le scandale. Ne fatigue plus la miséricorde de Dieu : renvoie cette femme, purifie-toi...

— Jean, Jean, va-t'en, répéta Antipas, empoignant son léopard à la nuque; ne t'approche pas; regarde Cacus qui se dresse. Sa peau frissonne. Ses yeux s'illuminent. Tu sens trop le désert. Il comprend ton langage... Va-t'en, ou je ne reponds plus de rien. Cacus pourrait oublier qu'il

est chez moi et se croire sur les plages de la mer Morte. Vous devriez vous connaître cependant ; il devrait t'estimer. Cacus, à bas les pattes, mon bijou. Tu ne croqueras pas mon prophète : ça t'empoisonnerait, vois-tu?

Johanan jeta sur nous un immense regard de mépris et s'éloigna lentement, en grommelant, les yeux levés vers le ciel :

— Seigneur, tu peux déchaîner ta foudre maintenant; tu le peux. Ta parole a été annoncée à ces impies et ils l'ont méprisée. Ta foudre, Seigneur, ta foudre!

Antipas, qui était gras, court, un peu goutteux, se leva doucement, comme s'il eût assisté à une comédie d'Aristophane, et prenant mon bras, il dit :

— Viens, Judas, allons faire un tour de promenade sur mes terrasses et y chercher pour le dîner un peu de ce gueux d'appétit qui ne vient jamais. Je veux te montrer mes deux poètes que j'ai fait pêcher dernièrement dans je ne sais quels égouts de Rome. Je les garde dans deux cages séparées pour empêcher qu'ils ne se dévorent et je les nourris aux herbes amères pour neutraliser leur bile. Dame! ils écrivent un poème sur mon mariage avec ma chère Hérodiade. Ils m'ont pris en Jupiter qui tombe en pluie d'or sur Danaë. Maître, me dit l'un d'eux, pleux donc aussi un peu sur moi comme sur Danaë. — Sur toi? s'écrie l'autre; maître, il n'est même pas digne que tu p... sur lui! Tu vas me donner un conseil, Judas. Il faut que j'établisse dans mon État un gymnase pour élever les prophètes. Vois comme ils s'éduquent mal au désert! Les prophètes, les messies, les shilok poussent dans mes États spontanément. Ils y sont plus communs que les lapins. On en rencontre dans tous les carrefours (1). Quand je les aurai mieux stylés, j'en ferai un objet d'exportation...

Et, en grasseyant cela, Antipas embrassait sur le front

(1) « Cette disposition à appliquer le nom de fils de David et de Christ était passée en habitude. Les troupes du peuple se proposèrent plus tard d'enlever aussi Jésus, afin d'en faire un grand chef, un roi de l'antique race à opposer aux princes de races étrangères. » SALVADOR, pag. 286.

Hérodiade, devenue soucieuse, et nous sortions par une porte au moment même où, par une autre, entrait une jeune fille d'une quinzaine d'années et allait se jeter dans les bras de sa mère, qui les ouvrait tout larges pour la recevoir.

La journée se passa gaîment, en attendant le souper et le festin officiel du soir.

Plus de cent convives entouraient l'amphitryon royal dans la splendide salle construite par le roi Hérode. Hérodiade était couchée à côté d'Antipas, moi assis, ainsi que les autres, à côté d'elle. Tout ce que l'on peut s'imaginer de plus précieux en vaisselle et en pourpre, tout ce que l'on peut rêver de plus délicats en mets et en vins, chargeait la table de ce prince somptueux et voluptueux. On avait épuisé le désert, la mer, les rivières, les étables, les jardins, les caves, pour célébrer cette fête, qui devait séduire ceux qui faisaient la guerre pour le maître, et ceux qui répugnaient à favoriser ses amours. Les propos gais, les propos flatteurs, les propos vaillants, s'entre-croisaient au milieu d'un cliquetis étincelant d'un bout à l'autre de la salle. Les fleurs embaumaient, le vin enivrait, les effluves mêlées des mets et des parfums mettaient le feu au sang. Cette splendeur de vases d'or, de lumières, d'étoffes à couleurs vives, dont les convives s'étaient bariolés, le sourire des femmes, les chansons des histrions, les mots bizarres des bouffons, les grimaces des parasites... tout cela avait exalté les esprits au degré d'une température infernale. Tout d'un coup, une musique douce et invisible s'abattit sur le banquet, comme pour en calmer la fièvre, en préparer l'assoupissement. On humait cette fraîcheur de mélodie, on se berçait à cette ondulation de sons parfumés d'extase. Mais voilà qu'à un signe d'Hérodiade, une porte s'ouvre, cinquante esclaves nubiennes nues se disposent en rang avec des flambeaux d'or à la main, et une vision, comme un rayon de soleil, glisse dans la salle.

Ce fut un soubresaut général. Antipas, à demi nu, se dressa sur son coude comme ébloui.

C'était Salomé, la fille d'Hérodiade et d'Hérode Philippe son premier mari, qui faisait invasion dans la salle, belle comme un collier d'étoiles du matin, à peine couverte d'une large gaze qui descendait jusqu'à ses genoux, ses cheveux d'or bouclés flottant au vent, un cercle d'or sur le front surmonté d'une étoile de diamant qui paraissait Vesper. Au son d'une musique lente et voilée, elle commença à déployer une suite de poses, où son jeune corps, blanc comme la cime du Carmel en hiver, parut plus flexible qu'une panthère. Ensuite, la musique s'animant, Salomé commença à bondir, et le voile transparent qui la gazait, flottant avec elle, lui donnait l'air d'un papillon qui prend ses ébats dans les parterres d'un jardin au printemps. Enfin, la musique devint tourbillonnante. Ce fut alors un jet de flammes qui enveloppa le banquet. Salomé se dressant sur un pied, levant l'autre à la hauteur de son bras, tourna et tourna sur elle-même, dévoilant des trésors de beauté et de jeunesse qui donnaient le vertige. Hors de lui-même, comme nous tous, Antipas s'écria :

— Que je puisse devenir pauvre comme Job, si je n'accorde pas à cette jeune fille tout ce qu'elle me demandera, fût-ce la moitié de mes provinces.

Salomé s'arrêta, haletante, pantelante, les yeux doux et brillants, la bouche mi-close, respirant non pas l'air mais des baisers. Elle glissa sur la pointe des pieds et alla tomber sur le sein d'Antipas, qui, de sa bouche, en effleura les cheveux.

— Dis, Salomé, dis, ma joie, que veux-tu? Un palais?

— Non.

— Des bijoux?

— Non.

— Aimes-tu quelqu'un?

— Non.

— Que veux-tu donc? Mon État pour une de tes caresses.

Salomé prend alors sur un buffet un grand plat en

vermeil où l'on venait de servir des douceurs, s'approche d'Antipas, et lui dit un mot à l'oreille. Antipas semble saisi.

— Demande autre chose, enfant, dit-il.

— Non, reprend la jeune fille : j'attends.

— Veux-tu la ville de Tibériade?

— Non.

— Veux-tu le lac de Gennézareth aux cents villages?

— Non. Je veux ce que je t'ai dit : et j'attends.

Antipas soupira. Un cri unanime s'éleva de la table :

— Accordé, accordé. Tout ce qu'elle veut est accordé : tu l'as juré, tétrarque.

Antipas se pencha à l'oreille d'un de ses officiers, et lui dit quelques mots. L'officier, sans montrer aucune hésitation, prit le plat que Salomé tenait encore dans ses mains et sortit.

La douce musique recommença. Le silence était profond au milieu des convives : tous attendaient, anxieux et curieux, de voir le don demandé par la jeune aurore. On aurait dit que cette bouche, où l'amour avait déposé ses ivresses, avait prononcé quelque chose d'étrange et de terrible.

L'attente ne fut pas longue. Salomé était allée se placer à la porte, jetant un regard dans la salle du banquet, un autre dans les appartements où l'officier avait disparu. Enfin il arriva. Salomé lui arracha le plateau et, en le présentant à sa mère, le découvrit. Il contenait la tête du Baptiste. Un frisson courut sur tous les convives.

On raconte qu'une dame romaine perça de son aiguille à cheveux la langue d'un avocat qui avait fait condamner son mari. Hérodiade, elle, la figure illuminée d'une joie qui glaçait le sang, approcha sa coupe d'or des lèvres blêmes de cette tête coupée, lui versa dans la bouche une partie de son vin et dit :

— Le prophète boit à la santé du tétrarque Antipas et de sa femme Hérodiade ; je bois à la sienne.

Un cri immense, qui ranima le festin, accueillit cette atroce facétie de la maîtresse d'Antipas. Les courtisans et

les soldats se levèrent tous et burent à la santé d'Hérodiade. Antipas seul et moi restâmes ternes et muets.

A la fin, Antipas reprit son humeur et me dit :

— Ne sois pas contrarié, Judas, si l'on t'a servi ton prophète dans un plat. Tu viendras avec nous à Tibériade après demain, et je te promets de te servir un messie dans une cage. J'ordonnerai une battue exprès pour toi.

. . . .

Deux jours après nous quittions Makaur à la suite du tétrarque et d'Hérodiade.

Bar Abbas, que je n'avais pas vu depuis notre arrivée, s'approcha de moi et me dit à voix haute :

— Quelle bonne idée que de m'avoir conduit avec toi! J'ai mangé comme dix, bu comme cinquante et parlé comme cent. Eh bien, tous les soldats d'Antipas sont à nous : les hérodiens n'attendent qu'un signal. Mille jeunes gens viendront au prochain paschah à Jérusalem, armés d'épées. Nous leur ferons trouver des boucliers. Au premier mot, ils égorgeront les Romains.

— Bar Abbas, m'écriai-je furieux, si tu continues à caqueter de la sorte, je te ferai enfermer dans un cachot jusqu'au moment où tu auras mangé par faim la moitié de ta langue.

— Ce serait la bouchée la plus délicate que j'aurais avalée de ma vie, répondit Jésus Bar Abbas. Mais n'écoute pas cette inspiration, Judas, je deviendrais trop difficile à nourrir après.

XV

Nous quittâmes Makaur à l'aube, passant sous son merveilleux arbre de Rue, grand comme un figuier, et nous écartant un moment de notre chemin, pour aller vers le nord, à Baaras, dans le vallon qui environne la ville, chercher cette terrible racine, rouge comme une flamme, brillant le soir comme un éclair, qui s'éloigne de la main qui veut la cueillir, qui n'est saisissable qu'en l'arrosant soit

avec l'urine d'une femme, soit avec le sang menstruel d'une demoiselle, qui même alors tue qui la touche, mais qui a le pouvoir de chasser le démon hors des possédés (1).

Nous passâmes près des fontaines d'eau chaude et froide qui opèrent des cures si miraculeuses. Nous suivîmes un chemin abrupt, longeant des crêtes élevées sur des abîmes, comme les angles d'un triangle, et entrâmes dans cette profonde et dangereuse ravine, qui, s'ouvrant à la base de la forteresse, se délabre affreusement et se précipite pendant soixante stades jusqu'aux bords du lac d'Asphalte. Nous côtoyâmes le bord méridional de cette mer, puis la rive gauche du Jourdain dans toute sa longueur, tantôt sur un banc de verdure ombragé de roseaux et de tamaris, tantôt sur un banc de sable blanc qui éblouissait la vue et gênait la respiration en se soulevant en poussière, tantôt le long des mamelons et des vieilles montagnes de Galaad, maintenant Pérée.

A l'endroit où le Jourdain sort du lac de Gennésareth, au bas de cette colline à bosse de chameau, sur laquelle est bâtie la ville de Gamala, surveillant le lac, nous trouvâmes la petite flotte du tétrarque qui nous attendait dans une petite crique. Hérodiade, Antipas, moi, les principaux officiers de la cour de ce prince, nous montâmes sur une birême, blanche comme un cygne, aux voiles de pourpre; le reste de la suite envahit les trirêmes et les birêmes de guerre. Bêtes et esclaves continuèrent la route le long de la côte. Le soleil se couchait du côté de la Judée. Le lac semblait un lambeau du ciel détrempé dans une coupe d'or. Le ciel était un dôme d'azur d'une profondeur infinie. La lumière éblouissait de son sourire toute la nature qui pas-

(1) JOSEPHE, *Guerre Judaiq.* VII, chap. VI. Josephe, qui raconte tout cela, indique cependant le moyen de l'extirper du sol impunément. On creuse un profond fossé pour isoler la racine jusqu'à ses plus faibles branches; on attache un chien aux derniers liens qui la maintiennent au sol; le maître du chien part; la bête fait un effort pour le suivre, brise les dernières branches, emporte la racine, et meurt. L'homme aussi mourrait s'il essayait d'en faire autant. On touche la plante impunément après, et on en use.

sait sous notre regard. Le Halin, le Tabor, les montagnes de Safed, les ravins neigeux de l'Hermon châtoyaient au loin d'une lumière violette et or.

Au premier plan de cet amphithéâtre de basalte, — à la forme de figue, dont la base est à l'embouchure et le pédicule à la sortie du Jourdain — s'étalaient des villes et des villages que les derniers rayons du soleil doraient comme des oranges. Les hauts plateaux ondulés de la Gaulonitide et de la Pérée, s'évasant en terrasse jusqu'à Césarée de Philippe au nord, se dressant de loin en loin en pics déserts et inaccessibles, semblaient couverts d'un tapis de velours bleu nuancé de violet. La vague douce et sonore baisait le rivage, jouant dans le petit estuaire, formé par la rivière salée de Tabiga, avec de jolis coquillages, se fourvoyant dans des parterres de fleurs et de gazon à Tarichée, à la sortie du Jourdain et au bord de la plaine de Gennésareth. De petits promontoires, habillés de lauriers roses, de tamaris et de câpriers épineux se dessinaient sur la grève. Une végétation éblouissante, depuis le noyer de la Caspienne jusqu'au figuier syrien, au palmier du Nil, au citronnier et à l'oranger de la Sicile, jusqu'au chêne et au cyprès du Nord, couvrait les jardins d'ombre et défiait les rayons torrides d'un soleil de l'Inde. Des hameaux, des villages, des villas s'adossaient aux collines qui environnent le lac, moins sur la côte plus aride du Midi dont les montagnes âpres et rocheuses échurent en héritage à la descendance de Manasseh, plus sur les bords occidentaux du nord et de l'ouest. Là, Gamala; à côté Tarichée, Hippos, Pella, Gadara, villes grecques; sur la côte de la Galilée, Magdala, Delmanutha, Capharnaüm, Chorazin et Tibériade au fronton d'or; sur la côte de Gaulonitis, Bethsaïde, unie par un pont à Julia et Gergésa; au nord, Césarée de Philippe, et cette grotte du Panium, aux sources salutaires, entourée des statues de Pan, de nymphes, d'Écho, et le Temple qu'Hérode fit élever à Auguste. Sur chaque point du roc volcanique, sur chaque fente de rocher, une hutte de pêcheur ou de batelier; sur

chaque lopin de terre, un bouquet de blé, de vigne, d'arbres, de fleurs, de verdure. Les eaux des sources et des ruisseaux rivalisaient de clarté, de douceur, d'azur avec les eaux du lac, calmes comme la prunelle d'une jeune Bretonne. Des nuées d'oiseaux, blancs et gris, au plumage châtoyant, suivaient, voltigeant en couronne sur notre birême qui volait comme un alcyon vers Tibériade.

Le soleil avait disparu, mais le ciel brûlait encore, rouge de ses derniers rayons, qui reculaient doucement devant une myriade d'étoiles, se dévoilant par degrés, lorsque la birême s'arrêta dans le port de Tibériade.

La capitale d'Antipas se déroulait aux pieds d'une colline escarpée, près d'une source d'eau chaude, sur les ruines d'une ville et des tombes d'un peuple dont le souvenir est perdu. Tibériade était une ville romaine, une Naples, une Bahia, un Puteolis, une Syracuse de l'Asie, avec tous les édifices publics des villes romaines, temples, colléges, gymnases, stadium, palais, forum, théâtres et cirques et thermes. Un château couronnait la ville; et, sous la protection de cette forteresse, au dessus de la ville, surgissait la Maison dorée, résidence d'Antipas, au toit de lames d'or, comme le Temple. Un haut mur, descendant de la forteresse à la mer, environnait la ville. Un port, des quais, des portes donnant sur l'eau, des tours, des terrasses, rien ne manquait. Des centaines de barques, comme des baigneuses noires, aux fichus multicolores, se balançaient dans les eaux limpides. Voulant peupler vite les belles rues et les belles maisons de sa ville, Antipas en avait fait un asile pour les malfaiteurs, un marché libre pour les commerçants, un endroit de plaisir pour les riches, un refuge pour les impurs, une place à beaux bénéfices pour les artistes et les artisans, un trésor pour les pauvres qui cherchaient du travail, un terrain neutre pour tous les peuples. Aussi, Tibériade était peuplé de citoyens de toutes les nations : Italiens, Grecs, Asiatiques de tous les coins. L'esclave qui en touchait le sol devenait libre. Le malade qui venait à ses sources s'en retournait guéri.

Antipas acheta des esclaves et leur donna un coin de toit dans sa cité. Tout y abondait : les courtisanes, les amusements, les denrées, le travail, les dieux, les hommes d'armes, les fortunes à tenter, la science à acquérir, la paix de l'âme, l'ivresse de jeux. Antipas, quoiqu'il siégeât à la synanogue, allât au Temple, se joignît au shéma, était un Romain pour le vice, un Grec pour le goût, un Égyptien pour le plaisir. Il comprenait tout, admettait tout, amnistiait tout. Il donnait la main à Jéhovah, un sourire à Vénus, respectait Isis, et faisait bon ménage avec tous les dieux qu'on voulait importer dans ses États.

Mon intention n'était pas de jouir longtemps de la vie brûlante de la Maison dorée, qui m'avait tant plu quelques mois auparavant. Le but de mon excursion était de trouver un chef populaire au grand soulèvement que je complotais contre la domination romaine. Le Baptiste m'ayant éclaté dans les mains, il me fallait en chercher un autre. Antipas m'avait déjà parlé d'un de ses sujets, qu'il fit inviter le jour même à son palais. Mais je m'arrêtai au projet de retourner sur mes pas et d'aller à Gamala voir le fils de Judas le Gaulonite, dont le plus jeune, Menahem, a déjà figuré parmi les délégués des partis au conseil révolutionnaire de Jérusalem.

Aux thermes où je m'étais rendu, Bar Abbas m'avait raconté confusément je ne sais quels miracles d'un rabbi qui émerveillait les pêcheurs du côté de Capharnaüm. Or, comme j'avais vu tant de jongleurs de place publique dans mes voyages, je ne me souciais guère de la trouvaille de Bar Abbas. Cependant, comme le lendemain de notre arrivée à Tibériade était sabbat, et que le temps était beau et le bord de l'eau ravissant, tout en jacassant avec Bar Abbas, je me promenai du côté oriental du lac. Je voulais d'abord voir de près, au sommet du roc où est bâti Capharnaüm, cette splendide synagogue de marbre blanc, qui de loin chatoie au soleil dans le lac ; ensuite, en revenant, fouiller un peu Magdala pour trouver quelques traces de Marie qui avait disparu sans en laisser aucune.

Je sortis de la Maison d'or à l'aube, suivis la route romaine qui court de Damas à Tibériade, passant devant Magdala, traversant la petite rivière d'eau salée qui jaillit de terre par plusieurs larges sources à quelques pas du lac et se jette au milieu d'un épais fourré de verdure, montant la pente taillée dans le roc, vers l'embouchure du Jourdain, et coupant la base de cette colline où est Capharnaüm.

La synagogue est une institution populaire, comme le sanhédrin est une institution aristocratique du peuple juif. Elle remonte un peu au delà des Machabées.

La synagogue est une maison de réunion pour prier, pour chanter les psaumes de David, pour lire le Pentateuque, écouter des leçons morales, et discuter la doctrine : un temple, une école, un hôtel de ville au besoin.

Quand tout le monde comprenait l'hébreu, le temple lui-même était inutile : chaque foyer était un autel. Moïse avait ordonné de faire la lecture publique des livres sacrés tous les sept ans. Mais après le retour de Babylone, l'hébreu était devenu une langue savante que l'on apprenait. Le peuple ne parlait usuellement que l'araméenne, dialecte syriaque mêlé d'hébreu. La lecture des livres de Moïse ne pouvait donc se faire que par une classe choisie. Un peu encore, et ces livres allaient être oubliés. Alors Ezra fonda une réunion hebdomadaire pour chanter les psaumes et lire les prophètes. Cette institution devint populaire : la synagogue naquit ; dix personnes suffisant pour la constituer. L'architecture de la maison était très simple : on imitait la tente qui avait été imitée par le Temple lui-même. Plus tard, on en a fait des monuments.

La synagogue construite par le citoyen romain au sommet de la colline de Capharnaüm, était splendide, en marbre blanc, qui tranchait vivement sur le basalte gris dont la ville était bâtie, le fronton orné de colonnes à chapiteaux corinthiens, un portique devant la porte, une magnifique corniche d'ordre composite.

C'était la huitième heure du matin. Des groupes de

tanneurs, de teinturiers, de fabricants de savon, de marchands d'huile, de débitants de fromage et de fruits, des pâtres, des matelots, des pêcheurs, des jardiniers, se tenaient devant le petit parvis de la maison de réunion, attendant le moment d'entrer, et faisant du commerce en attendant de faire leur salut.

Capharnaüm est la première ville sur la route de Tibériade à Damas, ayant garnison de soldats romains.

La synagogue était baignée d'une lumière chaude qui faisait miroiter de nuances roses les murs de marbre blanc, sous un ciel bleu, sur un lac d'azur, entouré de verdure et de rocs volcaniques. Je passai, et, avant d'entrer, plongeai mes mains dans la vasque d'eau près du seuil, nettoyai mes pieds à la lame de fer, à côté, fis une révérence à l'arche et m'arrêtai à la porte tournée à l'occident. Peu après le peuple commença à entrer, imitant ce que je venais de faire. Les dix du batlanim (ou paresseux) avaient déjà pris leurs places sur la plate-forme élevée au milieu de la synagogue. Les riches allèrent s'asseoir sur leurs hauts siéges près de l'arche; les pauvres se pressèrent sur les bancs de bois couverts de paillassons; les enfants, à moitié nus et entièrement bronzés au soleil, s'accroupirent sur le pavé de marbre nu, faisant la grimace et se pinçant sournoisement, plus envieux d'aller jouer sur la place que de minauder là-dedans. Les femmes occupaient déjà leur poste derrière une large grille dans la galerie supérieure, près du toit. Le hazzan, qui est le gardien de la synagogue, y maintient l'ordre et accomplit certaines fonctions, fit le tour de la salle pour voir si tout marchait convenablement. Les anciens se tenaient sur la plate-forme, et leur chef attendait que le hazzan lui eût dit que tout était en ordre pour donner le signal du service. Le signal fut donné. Le chef du batlanim brûla de l'encens qui remplit de sa blanche fumée et de son fort parfum tout le vaisseau de la synagogue, et entonna un psaume de David que chanta l'assemblée entière. Le psaume fini, le

hazzan alla à l'extrémité orientale de la synagogue, écarta, en faisant une révérence, le voile qui cache l'arche, l'ouvrit, en tira le torah — le rouleau sur lequel sont écrits les cinq livres — le promena devant les bancs du peuple, en sorte que tout le monde pût le baiser ou le toucher de sa droite, et montant les degrés de la plate-forme, le présenta au sheliach.

Ce vieillard, prenant le rouleau dans ses mains, se leva et le montra à la congrégation qui, se levant à son tour, s'écria :

« Voilà la loi que Moïse dicta au peuple d'Israël, la loi que Moïse nous imposa, l'héritage des enfants de Jacob. La voie du Seigneur est parfaite; la voie du Seigneur est prouvée. Il est le bouclier de tous ceux qui croient en lui. »

Le sheliach ouvrit ensuite le rouleau sur le pupitre, lut à haute voix le chapitre pour le parascha, ou sermon du jour. Il lisait un verset, et le meturgen, qui était à côté de lui, le traduisait de l'hébreu de Moïse dans le langage courant. Le peuple suivait cette lecture des yeux, du cœur, les bras levés. Chaque syllabe, chaque pause étaient marquées. Quand la lecture du parascha fut finie et l'explication faite, le hazzan reprit le torah, et alla le remettre à sa place, en fermant le voile qui le cache. Le peuple cria de nouveau :

« Que le nom du Seigneur soit loué; que son nom soit exalté, car sa gloire vole sur la terre et dans le ciel. »

Alors on chanta un autre psaume, puis le chef des anciens commença son midrasch, une espèce de commentaire sur le chapitre que le sheliach avait lu. Assitôt que l'ancien eut fini, un homme qui se tenait assis à côté de moi sur les bancs du peuple, se leva et demanda de nouveau le torah.

Je n'avais pas fait absolument attention à ce qui s'était passé dans la synagogue, distrait d'abord à regarder par les fenêtres ce peuple qui, n'ayant pas trouvé place dedans, happait du dehors ce qu'il pouvait de la lecture et du commentaire, absorbé ensuite par la grille des femmes.

Lorsque le chant avait commencé, j'avais cru entendre une voix que je connaissais, ayant souvent chanté et commenté avec elle le Cantique des cantiques. Cette voix m'avait frappé. Puis il m'avait semblé distinguer une forme, un regard qui se troublait sous mon regard, une personne qui se retirait en arrière.

Entièrement fixé à cette grille, je n'avais pas remarqué la personne assise comme moi sur les bancs des pauvres, mais entouré d'un certain nombre d'amis qui lui parlaient avec respect, l'écoutaient avec déférence et épiaient tous ses mouvements. Ayant demandé le torah, tandis que le hazzan allait le reprendre, il s'avança vers la plate-forme et monta au pupitre du lecteur. Le rabbi paraissait très connu, car le peuple l'accueillit avec un murmure bienveillant, et un mouvement d'attention courut sur tous les bancs. Ayant repris le rouleau, il l'ouvrit et lut de nouveau le parascha du jour, sur lequel il commença à donner des explications à sa façon. Il parlait, on l'ecoutait, je l'examinai. La figure de la grille, qui s'était retirée derrière, reparut sur le devant.

Le nouveau lecteur était un homme d'une trentaine d'année, de taille ordinaire, agile et maigre. Il avait le teint bilieux et basané, la barbe noire, coupée en pointe, les cheveux, noirs également, partagés sur le front à la façon des Galiléens et rejetés en arrière en longues boucles. Son front, un peu bas dans sa partie antérieure, s'élargissait vers les tempes. On ne voyait de sa figure que les pommettes un peu accentuées et le nez légèrement courbé. La moustache couvrait ses lèvres minces et décolorées, sa bouche large relevée aux coins et ses dents de la couleur de l'ivoire. Tout cela eût été vulgaire, si de grands yeux noirs, aux sourcils épais et presque joints sur le haut du nez, au regard puissant, velouté, voluptueux, doux ou chargé d'éclairs à sa volonté, n'eussent illuminé sa physionomie mobile, changeant selon la pensée ou la passion intérieure qui l'agitait. Sa voix était douce, singulièrement mélodieuse, surtout lorsqu'il ca-

ressait. Ses manières étaient graves. Une grande dignité se dégageait de tout l'ensemble de sa figure, de son port, de ses paroles, de ses manières (1).

J'entrevis cela d'un coup d'œil, car la grille des femmes m'attirait. Je n'entendis pas par conséquent ce que le nouveau lecteur dit, pas plus que je n'avais entendu le parascha de l'ancien qui l'avait précédé. Une voix, partie des siéges des riches, me ramena à la leçon. Tout individu ayant le droit de présenter des questions, un riche marchand de blé avait demandé (2) :

— Rabbi, d'où nous viens-tu?

Je me tournai alors vers un jeune homme qui siégeait à côté de moi, se montrant fort content de ce que le rabbi disait, et fort mécontent de l'interruption, et je lui demandai :

— Quel est le nom du rabbi qui parle en ce moment?

— De quelle cave sors-tu donc que tu ne connaisses pas notre rabbi?

— J'arrive d'une cave appelée Maison dorée à Tibériade, et d'un désert appellé Jérusalem; excuse donc mon ignorance.

— Eh bien, c'est le rabbi de Nazareth donc. Le connais-tu maintenant?

— Moins qu'auparavant. Mais n'importe. Qui est-il ton rabbi?

— Celui qui rassasie les multitudes avec quelques pains.

— Il m'aurait étonné s'il les eût rassasiées avec des cailloux ou des feuilles d'arbres comme des vaches. C'est donc un fils de Salomon ou d'Hérode, ton rabbi de Nazareth?

(1) Judas confirme l'opinion de Tertullien, de saint Clément d'Alexandrie, d'Origène et de saint Augustin, qui donnent à Jésus une figure plutôt laide que belle et un extérieur désagréable. J'en suis fâché pour Pijart, qui dans son traité : *De Singulari Christi Jesu D. N. Salvatoris pulchritudine*, combat les saints Pères susdits; et pour le fameux portrait qu'on attribue à Lentulus, qui ne fut jamais prédécesseur de Pilate, son prédécesseur ayant été Valerius Gratus, de l'an 14 à l'an 25.

(2) Cette scène se rapproche de celle racontée par saint Jean, au chap. VI.

— Mieux que ça, étranger, répondit le jeune homme avec mépris : il est le fils de Dieu.

Ma bouche était close. Mon enthousiaste voisin, qui était disciple du rabbi et qui s'appellait Jean, faisait allusion à un fait arrivé quelques jours auparavant, où le rabbi, ayant emmené avec lui un certain nombre de disciples dans une excursion sur les montagnes, leur avait fait l'agréable surprise de leur faire distribuer du pain, préparé la veille, cadeau auquel ils ne s'attendaient guère en cet endroit. Cette attention les avait touchés au point qu'ils comparaient la générosité du maître à cette légende d'Elijah, qui multiplia l'huile et la farine de la pauvre veuve de Sarepta qui lui avait donné à boire; et d'Élisée qui avait nourri les habitants de Guilgal pendant une famine avec vingt pains d'orge.

A la demande du marchand de blé : d'où viens-tu? le rabbi ne répondit pas catégoriquement; mais faisant allusion au bruit que ses disciples colportaient, il dit :

— Oui, oui, vous me demandez cela, parce que vous avez entendu parler d'un miracle, et parce qu'il vous paraît beau de vous rassasier de pain qui ne vous coûte rien (1). Eh bien, ne vous travaillez pas pour un aliment qui se consomme, mais pour cet aliment qui dure toujours, et que le fils de l'homme peut vous donner. Dieu le Père vous le garantit pour lui.

— C'est très beau cela, s'exclama un pêcheur des bancs du peuple; mais que faut-il faire pour mériter de Dieu ce précieux aliment?

— Peu de chose, répliqua le rabbi : pour plaire à Dieu, il faut croire à celui qu'il a envoyé.

— Dieu a envoyé des prophètes, dit alors un des anciens, et ils se sont manifestés par des paroles et des œuvres. Or, quel signe nous apportes-tu, que nous puissions voir et croire en toi? quelles sont tes œuvres? Nos pères mangèrent de la manne au désert, cela est écrit, et

(1) Jean, chap. vi, vers. 26.

ils crurent à Moïse qui leur distribuait ainsi du pain du ciel. Qu'as-tu fait toi? où est ta manne?

Poussé à donner cette explication, sommé de décliner ses titres à la parenté de Dieu, le rabbi riposta par une moquerie :

—Vous êtes des niais, et rien que cela, de croire à votre manne descendue du ciel pendant quarante ans, toujours à propos. *Moïse ne donna pas à vos pères du pain du ciel* (1); mais c'est mon père, au contraire, qui vous donnera le véritable pain céleste. Car c'est le pain de Dieu seulement qui pleut du ciel et insuffle la vie au monde (2).

— A merveille, observa en narguant le chef des anciens, fort piqué que le rabbi n'eût pas trouvé bon son parascha; à merveille, maître, mais donne-nous donc de ce pain miraculeux qui ne coûte rien, nourrit si bien et vient de si haut (3).

A une demande si impertinente, à une moquerie si fine, le rabbi répondit par une moquerie de même force.

— Quoi, mon ancien, tu veux de ce pain, toi? Eh bien, rien de plus facile et de plus à ta portée. Me voilà. Je suis le pain de la vie. Qui mange de moi n'a jamais faim et qui me croit n'a jamais soif (4).

Une explosion de rire accueillit cette plaisanterie.

— Ah! fit un boulanger des siéges des riches : à la bonne heure! ainsi je ne serai pas ruiné, moi.

—Je le mangerais en deux repas, moi, ce maigrelet-là, hurla un énorme portefaix derrière moi; mais après?

— Tu en parles à ton aise, toi, objecta un autre, tu le mangerais en deux repas; et nous autres, donc?

— Eh bien, vous mangerez du gigot de mouton, pardieu! et taisez-vous, vous autres, beugla Bar Abbas, qui, de la rue, plongeait sa tête dedans par la croisée.

(1) Jean, chap. vi, vers. 32, 33.
(2) Idem, chap. vi, vers. 34.
(3) Idem, chap. vi, vers. 35.
(4) Idem, chap. vi. vers. 36 et suiv.

Le rabbi se troubla un moment de ces moqueries et sa figure s'anima. Il allait riposter vivement, mais, se reprenant immédiatement, il affirma avec calme :

— Je ne vais ajouter que ceci : vous m'avez vu et vous ne m'avez pas cru. Mais sachez que tout ce que mon Père me donne viendra à moi, et quiconque viendra à moi, je ne le renverrai jamais, arrive que pourra; car je suis descendu du ciel non pas pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, c'est la volonté de mon Père qui m'a envoyé que je n'aie rien à perdre de ce qu'il m'a donné, mais que j'aie à le lui rendre de nouveau au dernier jour. C'est encore la volonté de celui qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui, puisse avoir une vie éternelle. Et je le ressusciterai au dernier jour.

Les anciens, le batlanim, le hazzan, se regardèrent en face l'un l'autre; au banc des pauvres, on resta ébahi, ne comprenant rien; aux siéges des riches, on murmura; derrière la grille des femmes, on entendit de longs soupirs. Bar Abbas glissa de nouveau sa tête dans la synagogue et remarqua :

— Mon neveu! mon neveu! tu bats la campagne.

— Mais n'est-il pas, lui, Jésus le fils de Joseph le charpentier et le fils de Marie? Ne connaissons-nous donc plus son père et sa mère? Pourquoi donc vient-il nous chanter qu'il est descendu du ciel? Pour qui donc nous prend-il (1)?

Jésus fit un mouvement d'impatience et s'écria :

— Ne murmurez donc pas entre vous (2). Vous résistez? Tant pis. Car aucun ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne le pousse. Cela est écrit dans les prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Micah; et c'est Dieu qui les inspira. Tout homme, par conséquent, qui a entendu et appris la volonté du Père vient à moi. Non pas qu'aucun

(1) Jean, chap. vi, vers. 41, 42.
(2) Idem. chap. vi, vers. 43 et suiv.

homme ait vu le Père; celui seulement qui est à Dieu à vu ce Père.

— L'as-tu donc vu toi, rabbi? lui demanda un jardinier.

— Est-il gris ou blond, ton père, neveu? interrogea Bar Abbas. Tu le renies donc ce pauvre gueux de charpentier de Nazareth?

— Il est mort, dit un autre.

— Ne le détournez donc pas, vous autres? s'écria le jeune homme mon voisin; ne l'interrompez pas. Oui, rabbi, tu as vu le Père, nous te croyons.

— Et vous faites bien, répondit Jésus. Oui, oui, je vous le répète et vous l'affirme, qui croit en moi aura une vie éternelle.

— Mais, sapristi, cria un mendiant, parlons du pain donc et laissons de côté le Père et le Fils. Je me moque bien moi de tout ça. As-tu du pain, rabbi?

— Je suis le pain de la vie, continua Jésus avec gravité et avec plus de force. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. C'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde (1).

Le scandale fut au comble. Les interruptions se croisèrent, partant de tous les coins, de toute nature, ineptes, moqueuses, graves, irritées (2).

— Mais dis-nous donc au moins, neveu, à quelle sauce faut-il te manger? chuchotta Bar Abbas, glissant sa tête au dedans. Tout est bon à connaître. Qui sait? un jour de détresse! Puis, comment te tuer sans te faire du mal? Tu devrais bien t'inquiéter un peu de cela, ce semble. Tu es trop dur maintenant, à ton âge, pour qu'on te croque tout cru. Faudra-t-il te faire faisander une couple de jours?

(1) Jean, chap. vi, vers. 48 et suiv.

(2) Idem, chap. vi, vers. 52.

Tout le monde renchérissait sur ces bouffonneries. Mais une interrogation planait sur toutes :

— Comment peut-il donner sa chair à manger!

Jésus, s'entêtant dans son singulier paradoxe, répondit :

— Oui, oui, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang est en possession de la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Or, comme je vis par le Père qui m'a envoyé, ainsi celui qui me mange vit par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce pain n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement (1).

— Traduis cela maintenant à la portée du sens commun, ajouta Bar Abbas.

Le rabbi, fatigué de tant d'objections, d'avoir tant parlé, lui qui avait le verbe court, d'avoir fait un si affreux grabuge de paroles, lui qui, d'ordinaire, était clair et pratique, descendit de la plate-forme et vint s'asseoir au milieu de ses disciples. Un d'entre eux, un pêcheur à la figure de rocher, fortement accentuée, profondément halée, murmurait en lui-même à haute voix :

— C'est trop fort cela, c'est trop fort! qui peut entendre tranquillement de telles balivernes (2)!

Jésus l'entendit chuchoter et répondit :

— Cela te choque, toi, cœur de basalte? Que serait-ce donc si je vous disais que le fils de l'homme montera dans le ciel où il était auparavant?

(1) Jean, chap. vi, vers. 53 et suiv.

(2) Idem, chap. vi, vers. 60, 64. Jean dit même : plusieurs de ses disciples.

Je souris. Jésus le remarqua; et le petit jeune homme me dit :

— Tu es un pharisien, toi, qui ris et ne crois point.

— C'est l'esprit qui vivifie, ajouta Jésus en me regardant : la chair est obtuse. Or les paroles que j'ai dites sont de l'esprit, et elles sont la vie. Mais il en est qui ne croient point.

— Tu es le Christ, fils de Dieu, s'écria le rude matelot.

En attendant, la réunion se séparait et tous sortaient irrités, le visage rouge de colère ou composé à la moquerie. Le rabbi sortit aussi, accompagné de ses disciples, au milieu de regards furieux, hébétés, sévères, goguenards. Je m'approchai de Bar Abbas et lui ordonnai :

— Suis ce rabbi; j'ai besoin de le voir demain.

— Il ne t'échappera pas, va!

Puis, me plaçant à un coin de la porte, j'assistai au défilé des femmes. La dernière arrêta mon regard. Elle se mit à suivre le rabbi de loin; je la suivis.

Jésus marchait lentement, en silence, profondément contrarié, même fâché. Au bas de la ville, il tourna à gauche avec ses disciples, la jeune femme à droite, suivant la route romaine qui conduit à Magdala. Je ne m'approchai pas. Elle ne se retourna point. Cependant elle m'avait remarqué, car je l'avais vu baisser le voile qui couvrait sa tête et trembler dans toute sa personne.

Je ne m'étais pas trompé. C'était Marie.

A Magdala, elle pénétra dans le village et par une petite rue monta au sommet de la côte, à la dernière maison qui s'ouvrait sur les jardins de la colline.

Quel changement!

Cette petite maison avait la forme oblongue, l'aspect d'une tente, les murs nus percés de trous carrés, sans corniche ni cheminées, la fenêtre de la chambre, au second étage, cachée d'un treillage qui arrêtait le regard curieux. Au sommet, une terrasse, entourée d'un balustre à merles de tuiles rapprochées, sur laquelle, les femmes juives, le voile levé, les chaussures laissées en bas,

les habits retroussés, étendent et sèchent le maïs, nourrissent les colombes et les pigeons, et le soir se lavent et filent. Ce fut sur une terrasse pareille que Bethsabée montra son sein à David, qui l'épiait du haut de son palais.

Une servante, qui nous avait précédés ou était restée à la maison, nous ouvrit la petite porte, pratiquée dans le mur de pierres brutes qui entoure le jardin au milieu duquel était la maison. La partie de devant de ce jardin était presque envahie par un figuier ; la partie postérieure à l'habitation montait le haut de la côte et regardait sur le lac. Des deux côtés, il y avait des légumes. En traversant la porte de la maison, nous passâmes par un corridor voûté, qui conduisait à une petite cour intérieure ouverte (le patio des Espagnols). Deux portes, donnant dans deux chambres, s'ouvraient des deux côtés de la petite cour. L'hiver n'étant pas encore arrivé, Marie vivait toute la journée dans cette pièce à ciel ouvert. Peut-être elle y traînait aussi la nuit son matelas et sa couverture et y dormait sous le regard des étoiles.

Les familles juives couchent dans cet endroit, tout ensemble, mère, père, frères, filles, garçons, femmes et maris, et leurs enfants, heureux lorsque les ténèbres cachent les mystères de la nuit. Quand le froid commence, tout cela s'enfuit dans une des chambres latérales fermées par un tapis baissé.

Les murs étaient blanchis à la chaux et nus, le pavé était en chaux et sable battus. Une banquette, qui servait de siége le jour et peut-être de lit la nuit, occupait un coin de mur; une lampe de terre rouge, deux ou trois chaises de bois, un petit moulin à blé, un broc de terre cuite pour aller chercher et conserver l'eau; voilà tout le mobilier de cette femme qui, à Jérusalem, vivait comme une courtisane de Corinthe, sur le tapis et la plume, entourée de luxe et de délicatesse.

Pas un mot ne fut échangé entre nous en chemin. Arrivée chez elle, Marie me reçut comme si j'avais été son

frère. Pas une allusion au passé. Elle me parut si profondément changée, si tranquille, si heureuse, que je n'osai reveiller aucun des souvenirs qui m'étaient si chers cependant. C'était midi : c'était un jour de sabbath. Marie servit une poignée de légumes cuits la veille, un morceau de viande froide, du pain, et approcha le broc à l'eau.

— Je ne respecte pas scrupuleusement le sabbath, me dit-elle; si j'eusse prévu ta visite, je t'aurais mieux reçu. Mais, si tu dînes mal, j'espère que tu souperas mieux.

— Un bon dîner, un bon souper sont deux excellentes choses, répondis-je; mais ils ne sont pas tout. Je suis heureux de te voir.

— Eh bien, tu me verras de même que je reste assise là ou que je roule un peu partout pour te préparer quelque chose à mettre sous les dents à la brune. Où loges-tu?

— A la Maison dorée, à Tibériade.

— Cela doit être un peu plus commode qu'ici, je pense.

— Pas aussi bien, Marie.

— Tant mieux. Si tu savais que de charmes a la simplicité!

— Tu crois donc si simple une masure que tu remplis de tes regards et de ta personne?

Marie ne releva aucun de mes compliments pour me mettre sur les brisées du passé. Tout au plus si elle sourit. Nous passâmes la journée, entre la cour découverte et le jardin, à deviser. Je la suivais partout. Je la vis cueillir les légumes, les laver, les cuire; je la vis préparer et rôtir un poulet; je la vis pétrir le pain, pétrir la pâte pour en faire des petits pâtés frits bourrés d'amandes, de lait caillé et de miel; je la vis cueillir les figues et les raisins, encore frais dans son jardin, et préparer des flacons de vin du pays. Puis quand le soleil commençait à baisser, je la vis poser sur son épaule un broc et aller chercher l'eau à la fontaine, au bas du village. Je me demandais : Est-ce la même femme? qui a pu occasionner ce changement?

Elle portait une tunique blanche, croisée sous les aisselles, et une autre tunique bleue superposée, descen-

dant jusqu'au dessus des genoux, serrée à la taille avec une ceinture de laine noire.

La journée s'écoula comme une heure. Le soleil se couchait déjà tout rouge, toutes les friandises préparées par Marie encombraient déjà la table et nous allions nous asseoir dans la cour découverte, lorsque j'entendis un bruit de pas dans le jardin.

— Tiens, dit Marie sans paraître aucunement surprise quoique émue, c'est peut-être le rabbi de Nazareth que tu as vu à la synagogue ce matin.

— Je serais charmé de le rencontrer, dis-je, mais non pas en ce moment : je suis si heureux seul avec toi?

Cependant, c'était bien lui, le rabbi, et il n'était pas seul. Jean, le fils de Zébédée, le jeune homme qui était assis à côté de moi dans la synagogue, l'accompagnait; et trois minutes après se présenta aussi Bar Abbas. Jésus me gênait; mais, après tout, j'aurais exploité le hasard qui me l'amenait si opportunément. Les deux autres m'ennuyaient. Jean, voyant de si bonnes choses apprêtées sur la table, enflait ses jeunes narines et humait le dîner comme un chien de chasse, le garçon se promettait un petit festin. Or, telle n'était point mon intention. Je voulais être seul, entre cette femme que je connaissais si muette, fidèle, prudente, et le rabbi à qui je voulais parler. Je fis donc un signe des yeux à Bar Abbas, lui indiquant le petit Jean, et j'élargis ma ceinture. Bar Abbas comprit, se rappelant notre conversation. Il prit donc Jean par le bras et l'emmenant dehors dans le jardin :

— Viens, lui dit-il, je vais te traiter au cabaret. As-tu de l'argent, petit?

Hélas! Jean avait compris mon signe; il s'était vu enlevé de ce friand souper, lui qui était si gourmand et si susceptible! Il ne me pardonna jamais cela. Rien, dans nos relations postérieures, ne put adoucir notre réciproque antipathie (1).

(1) Cela, ou quelque incident pareil, nous explique l'inepte calomnie de

Le souper fut fraternel et doucement gai. Quand nous eûmes fini, je pris le bras du rabbi et le conduisis dans cette partie du jardin qui était derrière la maison.

XVI

La nuit était belle. La pleine lune, se mirant dans le lac, lui donnait ces reflets étincelants et vivants que l'aurore donne au toit du Temple, hérissé de lames d'or. Des millions d'étoiles voltigeaient dans le bleu silencieux du firmament. Pas une voix humaine n'arrivait à nous : les voix mêmes de la nuit n'avaient pas encore commencé leurs harmonies. Marie, qui avait remarqué le signe que j'avais fait à Bar Abbas de nous débarrasser de Jean, nous avait laissé seuls. Le rabbi et moi, nous nous promenions sous une tonnelle de vigne chargée encore de pampres violets et de raisins dorés, contemplant en silence le spectacle grandiose du lac, les montagnes vaporeuses de la Galilée et de la Pérée, et les petites villas et villages qui reposaient sur les bords de l'eau, au milieu des jardins parfumés.

Le rabbi semblait absorbé. Évidemment, l'échec du matin, le scandale, les murmures, les risées, les mots plaisants qu'il avait suscités dans la synagogue, l'avaient frappé, même blessé. Lui, si grave, si positif, avait été mis au pilori sur un bon mot — qui lui était échappé pour répondre à une demande importune — y avait été retenu impitoyablement et ramené à sa parole s'il s'en écartait, avec une cruelle obstination. Il lui avait fallu dérouler un collier de non-sens comme une parole prophétique, élever un galimatias au degré d'une promesse messianique. J'avais été pénétré de sa persistance, de son sang-froid, de son

la trahison de Judas de Kariot, que cet apôtre inventa et raconta, que les autres repétèrent, et qui s'est perpétuée dans le monde. C'est toujours à de petites causes que tiennent les grandes fortunes et les grands malheurs !

entêtement, de sa présence d'esprit. Lui qui d'ordinaire parlait peu avait longuement disserté; rien ne l'avait ébranlé. Son assurance, même dans le paradoxe, m'avait captivé. La puissance de sa volonté, pour ne pas se mettre en colère, l'élasticité de son esprit, pour trouver et présenter toujours une nouvelle facette de son absurdité prismatique, m'avaient séduit. Je m'étais dit : voilà mon homme, s'il veut être un homme! La hardiesse, le calme, la ténacité, l'aplomb, la finesse, la phrase mystérieuse, l'accent séduisant, le regard fascinateur, la poésie... rien ne lui manquait pour donner à la plèbe une âme et un bras.

Comme le rabbi, abimé dans ses pensées, se taisait; je lui dis :

— Rabbi, j'étais à la synagogue ce matin. Ils ont été impitoyables.

— Il faut les excuser; ils ne m'ont pas compris, répondit Jésus avec douceur.

— Ils ne t'ont pas compris, et il n'était pas bien aisé de te comprendre. Mais c'est fâcheux : il y a des malentendus qui peuvent quelquefois devenir fatals. Un homme à moi a tourné la chose en plaisanterie. Ses bouffonneries ont étouffé et détourné la colère qui s'allumait dans les yeux de ces bigots bornés. Sans cela, je ne sais pas comment ton parascha aurait fini.

— Le peuple commence toujours par murmurer, et finit presque toujours par adorer. Mais qui es-tu qui t'intéresses ainsi à moi?

— Depuis ce matin, je suis ton disciple.

— Mon disciple? Sais-tu donc ce qu'il faut pour être mon disciple? La règle est dure : je suis absorbant comme la femme.

— Dis-moi les épreuves que tu exiges.

— Tu quitteras ton père.

— Il est mort.

— Tu quitteras ta mère.

— Hélas! la pauvre femme me voit si peu et me désire si tièdement!

— Tu quitteras ta femme.

— Je n'en n'ai pas.

— Tu quitteras tes frères et tes sœurs.

— Je n'ai pas de frères; mes sœurs songent plutôt à leurs enfants, à leurs maris.

— Tu vendras tout ce que tu possèdes et le donneras aux pauvres.

— Je n'ai besoin de rien vendre, et je ferai mieux que de donner mon bien aux pauvres. Je le mets dans la bourse commune, rabbi, et l'on y trouvera toujours quelque chose, quand d'autres n'y apportent rien (1).

— D'où viens-tu?

— D'où je viens? J'arrive de Makaur, rabbi, et j'ai vu la tête du Baptiste servie dans un plateau à la fête anniversaire de la naissance d'Antipas.

— Il l'ont tué? s'écria Jésus fort saisi.

— Pour plaire à une jeune fille, qui a dansé un pas voluptueux.

Jésus se tut et resta concentré quelques instants, puis il s'exclama :

— Qu'il ait la paix dans le ciel! Johanan était un juste.

— Ce matin, rabbi, j'ai quitté la Maison dorée de Tibériade. Tu y seras invité demain peut-être.

Jésus fit quelques pas vers la sortie du jardin d'un mouvement très brusque. Puis il s'arrêta, comme honteux de son instinct de fuite, et affirma :

— Je n'y irai pas.

— Il y a des invitations, rabbi, qui ressemblent à des sommations. Si tu n'y vas point, ils te feront prendre.

— Alors, que la volonté de mon père se fasse.

Un moment de silence suivit. Je repris :

— Rabbi, Marie m'a assuré que tu es peu sorti du rayon

(1) On sait que Judas était le caissier des apôtres, qui prenaient plutôt qu'ils ne mettaient quelque chose dans la caisse. Ils flânaient à la suite du maître et n'avaient pas le temps de travailler. Cependant ils mangeaient et ils étaient même friands de la bonne chère. Voy. Strauss, Renan et Salvador. *Vie de Jésus*.

de ce beau lac; que tu es allé, tout au plus, jusqu'à Tyr et à Sidon; que tu n'as jamais mis le pied dans une ville grecque ou romaine. Je ne l'ai pas cru. Mais je me sens disposé à le croire en voyant ta résignation.

— Et pourquoi?

— Tu ne connais pas le monde. Est-ce bien ici, rabbi, que tu veux restreindre et ensevelir ta mission? Ton théâtre est mal choisi. Il y a peu de mois, tu as failli, à Nazareth, être précipité du haut d'un rocher, parce que tu t'étais déclaré l'*oint du Seigneur*; aujourd'hui, on t'aurait lapidé si l on n'avait pas ri, parce que tu t'es donné comme le *pain de la vie*. Tu es au milieu d'un peuple qui attend des faits; tu lui annonces des vérités. Ils te demandent à voir, tu leur imposes de croire.

— Croire, c'est voir par l'âme.

— Le peuple n'a pas d'âme. L'âme se fait; et il n'a pas ce loisir. Tout au plus si le peuple a du cœur, par accès.

— Voilà ma mission : j'apporte une âme à ce peuple.

— C'est fort bien; mais tu n'as pas encore déballé ta marchandise, et je crois qu'ici le marché n'est pas opportun pour la livrer. La Galilée n'est pas ton forum, ta synagogue, ton temple, tout ce que tu voudras. La Galilée est le jardin de la Syrie, un morceau de l'Italie sous le ciel de l'Asie. Au murmure de ses douces eaux; à l'ombre des cèdres de son Hermon, des chênes de son Carmel, des palmiers de ses plateaux couverts de myrtes, de vignes, d'orangers; au charme de cette nature qui rappelle les bords du Nil et de Damas, on aime, rabbi, on ne croit point. Ici, les Romains ont tracé leurs routes de la Campanie; les Grecs et les Égyptiens les larges sentiers à chameaux de Memphis. Ce coin du sol renferme les plus beaux paysages que l'est et l'ouest déroulent avec enchantement. Quand les hommes de la mer abattirent Tyr et Sidon, vagues sur vagues de Cypriotes, d'Égyptiens, de Macédoniens, d'Italiens, d'Arabes, de ces plages domptées, se répandirent sur cette province, parlant des idiomes divers, portant des costumes spéciaux, adorant des dieux particu-

liers, entraînant avec eux dans les villes qu'ils avaient tirées du sol, leurs richesses, leurs croyances, leurs arts, leur savoir. La maison eut une famille que le Juif considère impure, le temple eut un dieu que le Juif considère un démon.

— Oui, on se confondit, mais on ne se mêla point.

— Qu'importe, rabbi? Le cultivateur chananéen, le vigneron juif, ont-ils pu se défendre de hanter à tout prix l'artisan, le commerçant qui descendaient peut-être de ces princes de Tyr et de Sidon qu'Alexandre et Pompée rejetèrent de la mer au milieu de ces montagnes, ou qui vinrent d'Antioche, d'Alexandrie ou de Rome? Dans les villes de la côte, Ptolémaïs et Tyr, dans les fortes villes de l'intérieur, Sephoris et Gadara, s'accumulèrent les artistes, les ouvriers d'or et de marbre, les rhétoriciens, les peintres, les orateurs, les danseuses, les poètes lubriques, les professeurs de tous les arts, les propagateurs de tous les vices venus de la Grèce, les légionnaires, les avocats, les gladiateurs, les courtisanes, les cochers, les procureurs, la police... tout un monde distillé par les égouts de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie. Mais les enfants d'Esaü, qui vivent sous leurs tentes noires dans le désert, et sur les montagnes rudes et nues au sud du Jourdain, peuvent-ils se passer de se rencontrer, de s'entrevoir, de se haïr, si tu le veux bien? Les rivaux de ce sol ne se marient guère ensemble, ne vivent point dans les mêmes villes, s'évitent tant qu'ils le peuvent; mais il y a un courant qui va des uns aux autres; il y a un sentiment qui ne connaît pas de barrière, qui s'échappe de la tente de l'Arabe, qui passe sur les cités murées du Grec, qui envahit les villes ouvertes du Juif et la cabane du Syrien — la haine, — et ce lien de communauté est indissoluble.

— Oui, parce qu'ils n'ont pas encore entendu la grande parole que je leur porte : la fraternité!

— La fraternité entre le tigre et le lièvre? Rabbi, ce que la magie de l'art grec n'a pas fait, ce que la puissance de Rome n'a pas obtenu, là où cette grande individualité du

roi Hérode a échoué, personne ne réussira. Personne, ni un Samuel, ni un Élie, ni toi, ni Dieu lui-même. La craie dont l'homme est pétri est éternelle et invariable. Le Juif et ces étrangers sont séparés par une malédiction irrévocable : l'impureté. Le Juif est une anomalie dans la société humaine. Il ne peut avoir rien de commun avec l'étranger; il ne peut rien toucher de ce que l'étranger a touché; il ne peut boire à la même coupe, s'asseoir à la même table, dormir dans la même ville, passer le seuil de la même maison, que le Grec et le Latin. Le sombre et insociable esprit du Juif ne s'éclaire pas à l'attraction radieuse des peuples de l'Europe. La loi juive est inexorable.

— Je viens changer cette loi, répondit Jésus d'un ton inspiré. Je viens commencer une autre histoire du peuple de Dieu. Nous n'imiterons plus des ancêtres dont nous ne devons que rougir. Nous ne reconnaîtrons plus comme père cet infâme Abraham, qui oblige Sara, sa femme, à lui glisser des concubines dans le lit et qui la prostitue par cupidité aux rois Abimelech et Pharaon, en la faisant passer pour sa sœur. Nous renions cet infâme Loth qui couche avec ses filles, à la lueur de Sodome qui brûle encore; cet infâme Isaac, qui trafiqua de sa femme Rebecca et vécut de l'argent de cette prostitution; ce débauché Jacob, qui passe de Rachel à Lia, et de ces deux sœurs à leurs esclaves, le même jour, la même nuit, salissant la religion du mariage. Le père de Judas qui eut un commerce honteux avec la veuve de ses deux fils, Tamar, qui se déguisait sous le costume des prostituées que le patriarche fréquentait, nous fait horreur. Nous avons honte de David, qui fit tuer son officier Urie pour lui enlever sa femme, en ayant déjà un grand nombre d'autres; de Salomon qui épouse trois cents femmes, ayant déjà sept cents concubines et des filles de roi sans nombre; de ce premier des prophètes, Osée, qui fit des enfants à une femme publique et la renia; de ce traître Jérémie qui prophétisait en faveur de Nebuchaduezzar; d'Isaïe qui marcha tout nu

au milieu de Jérusalem; de cet Ézéchiel à qui dieu ordonna des choses si immondes et qui le fit parler d'une façon si impudique. Nous venons renverser les lois de ce Moïse, qui commit un meurtre et vola en Égypte, qui eut plusieurs femmes et commit des actions iniques. Je porte un nouveau code, qui n'a qu'un précepte : les hommes sont frères.

— Il ne s'agit pas de ta doctrine, rabbi. Qu'importe que tu aie du blé d'Égypte, si tu le sèmes sur les rochers du Moab? Sur un sol où douze générations ont passé côte à côte, sans se donner la main, sans échanger le mot du voyageur, la fraternité est une moquerie, si toutefois on arrivait à te comprendre. La Galilée est la terre des messies, parce que ce peuple attend un vengeur. Le messie est un général qui vient du ciel pour les conduire avec moins d'effort à la victoire; et la victoire c'est l'expulsion de l'étranger. Voilà le messie qu'on saluera en Galilée avec enthousiasme, et qu'on suivra avec foi. Mais, d'autre part, quel est le sort que les menacés préparent à ces porteurs de la colère de Dieu?

— Hélas! terrible.

— Oui, les Messies ne nous ont pas manqué, rabbi. Cakya-Mouni, Hillel de Babylone eurent la doctrine. Hérode, Judas le fils d'Ezechias, Simon l'esclave, Athrongeus le prêtre et ses quatre frères, Theudas, Judas de Gamala et ses enfants Simon et Jacques eurent l'épée. Mais ils ont apparu et sont passés. Les Juifs ne comprirent pas Hérode et sa mission de fusion que tu appelles fraternité. Là, au delà du désert, près de Jéricho, Gratus écrasa et tua Simon qui brûla les palais d'Hérode à Jéricho et ses environs, Theudas qui brûla les palais du roi à Amathus et à Betharemphta près du Jourdain, Athrongeus, qui s'était couronné (1). Là, en face de nous, se leva ce noble Judas de Gamala. Dévoué à la loi

(1) Voy. Josephe, *Antiq.* XVII, chap. x, et la note de l'édition anglaise sur ce Theudas, autre que celui du même nom qui apparut plus tard.

orale, il prêcha la liberté nationale, l'égalité des hommes, qu'il n'y a ni roi, ni maître du monde, autre que Dieu. On le crut comme un prophète, on le suivit comme les frères Machabées. Il enseigna le mépris de la mort, et sanctionna ses paroles par un héroïsme sublime en combattant. Judas tonna contre la levée des impôts ordonnée par les Romains, il ordonna au peuple de refuser la taxe et de résister. Le pauvre peuple l'environna. Un noble pharisien, Sadok, se réunit à lui dans sa mission. De tous les côtés, le peuple se leva. Cirénius alla à leur rencontre, les battit, les écrasa, mit sur la croix Judas et Sadok. Cirénius crut avoir tromphé : Pilate devait apprendre si ce triomphe était complet, car Jacques et Simon, fils du martyr, ne renoncèrent pas à l'œuvre du père. Judas laissa derrière lui une secte : les zélotes ; un testament : jamais de trêve aux romains ! Le peuple, rabbi, attend encore son libérateur.

— Il est arrivé.

— S'il est arrivé, qu'il comprenne que sa tâche est terrible, et que sa place n'est pas la Galilée. Ce sol est fatal. Hier périssait le Baptiste ; demain peut-être tu périras, rabbi. L'ennemi est puissant ici ; et quand même on arriverait à le vaincre, rien n'est fait tant que reste Jérusalem. Le coup doit venir de là : c'est là qu'il faut le porter.

— Jérusalem dévore les prophètes.

— Oui, les prophètes qui pleurnichent, mais non pas ceux qui agissent. Certes, à Jérusalem le succès est plus difficile, le danger est plus grand ; car là c'est moins avec les soldats qu'il faut compter qu'avec les partis. Or, les partis sont retranchés derrière des palissades de bronze. Il faut s'entendre avec eux ; il faut chercher le point où tous se touchent. Existe-t-il ce point ? Les Machabées brisèrent le vieux monde juif ; mais ils trouvèrent la brèche ouverte. La brèche avait été faite à Babylone. Le pauvre, inculte, primitif Juif avait été ébloui dans une ville où l'art, la richesse, le luxe, l'activité, le plaisir prenaient les allures de la merveille. Leur doctrine mosaïque fut

atteinte par celle de Zoroastre. Deux générations, qui vécurent à Babylone, considéraient désormais la pauvre Judée comme une terre de condamnation — les classes riches, nobles et instruites surtout; car elles étaient mieux à même de comprendre ces arts et cette science, de jouir de ces splendeurs. On oublia les vieux livres, la vieille langue de Moïse. Un parti se forma dans le vieux bloc : les saducéens restèrent fidèles, à leur façon, à l'hébraïsme; les pharisiens proclamèrent la nécessité de la réforme. Tous revinrent de l'exil avec Babylone dans le cœur.

— Voilà la faute.

— Voilà le progrès, je pense. En tout cas, les saducéens, plus épris que les autres de cette civilisation luxueuse, tâchaient de se faire pardonner leurs goûts par un semblant d'attachement plus étroit au vieux pacte de Moïse; les pharisiens, qui voyaient la brèche pratiquée dans les anciennes lois par le contact des Chaldéens, essayèrent de la légaliser et de la restreindre en proclamant, comme également sacrée, la tradition des anciens dite loi orale (1). La civilisation chaldéenne, que ceux qui revenaient de Babylone importaient, se rencontrait cependant avec la civilisation que la Grèce avait soufflée sur les côtes de Tyr, de Sidon, de Gaza, de Joppa, et qui venait de Chypre et d'Antioche. Celle-ci triompha.

— Voilà le malheur.

— Non : voilà encore le progrès, rabbi.

Il était naturel toutefois que, lorsque les Machabéens brisèrent la puissance macédonienne, une réaction se fît.

(1) Cette loi n'est pas comme les Décretales d'Isidore, ou la donation de Constantin aux papes, et se trouve rude et mâle, dans la Mischna. « *Moses accepit legem (oralem seu traditionalem) de Sinai et tradidit eam Ichoschuae; Ichoschua vero senioribus; seniores prophetis. Prophetae tradiderunt eam synagogae magnae. Isti dixerunt tres sententias : Estote moram trahentes in judicio; constituite multos discipulos; et facite sepam pro lege.* » Mischna, t. IV. *Capita patr.* chap. I. Quant aux partis et à leurs doctrines, voy. JOSEPHE : *Antiq.* liv. VIII, chap. I. *Guerre Judaiq.* liv. II, chap. VIII.

Ils avaient été aidés dans la guerre par les séparatistes qui s'appellaient pharisiens; ceux-ci prirent le pouvoir et dictèrent la loi. Les saducéens, qui acceptaient toutes les formes extérieures de la vie, toutes les transformations de la conscience, mais laissaient intacte la loi dans le tabernacle, se trouvèrent écartés, considérés comme des gens égarés dans les mœurs, arriérés par l'esprit.

— A quelle secte appartiens-tu donc?

— A la saducéenne... et à aucune. Le grand collége décida que la loi orale était égale au pacte de Moïse. Dès lors, cette loi devint formidable. Mais tandis qu'elle était obligatoire, tandis qu'elle descendait à réglementer les moindres actions de l'homme, jusqu'à la façon dont il devait tenir ses mains et à quelle température il pouvait chauffer l'eau, l'enseignement en était défendu, la lecture permise à un fort petit nombre de privilégiés. Les Juifs, après ce nouveau code, devinrent un peuple de machines : l'initiative, la liberté, l'esprit furent inutiles, furent même un crime : les plus sottes momeries passèrent à devoir et furent sacrées. La loi de Moïse faisait du peuple juif l'aîné des peuples; la loi orale en fit un idiot outrecuidant et barbare, repoussant toute lumière, tout savoir, toute sociabilité, la fraternité des hommes.

— Je sais tout cela; voilà pourquoi je condamne les pharisiens et les saducéens.

— Et les esséniens?

— Ce sont des fanatiques, qui en l'exagérant, changent le bien en mal. Je les condamne aussi (1).

(1) Jésus cependant ne fit qu'incarner les doctrines de cette secte. Quelle était cette doctrine? « La triple base de l'essénisme, a dit Philon, est l'amour de Dieu, l'amour de la vertu, l'amour des hommes. Chez eux, l'amour de Dieu comprend la chasteté, l'aversion du mariage, l'exclusion du serment, la certitude que Dieu fait tout pour le bien, rien pour le mal. L'amour de la vertu produit la patience, le courage à souffrir, la simplicité, la frugalité, la facilité dans le commerce de la vie, l'honneur et le respect des lois. L'amour des hommes se manifeste par l'amitié, par l'égalité,— ce bienfait supérieur à tous, — et la communauté des biens. » Philon : *Que tout homme juste est libre.*

— Eh bien, rabbi, tu as tort de les condamner. Ton rôle à toi, c'est de concilier. La séparation tue la nation juive. Il faut trouver le point de contact, le terrain neutre où tous les partis puissent se donner la main, laissant à chacun son libre mouvement dans son propre cercle.

— Ce terrain existe-t-il?

— Il existe. C'est la haine de tous et de chacun contre l'étranger.

— La haine, toujours la haine! s'écria Jésus avec un sentiment de douleur. Et moi qui rêvais de faire de l'amour le code du monde!

— Rabbi, tu as bien dit : tu rêvais. L'amour tue, rabbi. C'est ce rocher de la haine, c'est cet amour en révolte qui donne au monde la variété et l'énergie. Dieu chassa Adam de l'Eden, parce qu'il vit sa création en danger de fondre, comme une perle de neige au soleil, dans cet interminable assoupissement de l'amour. Ne cherche pas à nous rendre tolérables nos oppresseurs. Toutes nos discordances se mettent à l'unisson dans ce cri d'exécration. Ce qu'il nous faut, rabbi, c'est que Dieu aussi entre dans la partie, et que l'homme qui se dit son prophète, son messie, ou son fils, pousse le même cri au nom de Dieu.

— Dieu aussi se mettrait de la partie de la destruction! s'écria Jésus d'une voix pénétrée.

— Rabbi, entends-moi bien, puisque le hasard m'a mis sur tes pas et que nous avons abordé un sujet si grave. Tu t'es donné, à Nazareth, comme le messie que chaque Juif choie dans son cœur; ici, ce matin, comme le fils de Dieu. A Nazareth, tu as soulevé la colère; ici l'hilarité. Ce coin du monde que tu avais désigné pour tes exploits de divinité a été d'abord mal choisi, et, à l'essai, il a repoussé tes avances. Il est impossible de continuer ta mission en Galilée. Tu succomberais, ou tu tomberais au niveau de ces charmeurs de serpents et vendeurs d'emplâtres qui égaient nos rues. La Galilée attend autre chose, et les étrangers dans la Galilée, fort nombreux et fort puissants, ne plaisantent pas avec les messies. Le sort du Baptiste te

dit assez ce que la Maison dorée te réserve et ce que cache cette invitation que tu vas recevoir. Il faut donc quitter la Galilée, ou retourner tout modestement, après avoir posé en fils de Dieu et en je ne sais quoi, à faire des caisses et des bateaux. Te convient-il ce recul qui jetterait tous les gamins de la rue à tes trousses? Après avoir rêvé à quelque chose de plus grand que le grand-prêtre, de plus puissant que le roi Hérode; après avoir plané par l'aspiration sur tous le pays d'Israël, attaqué les pharisiens, les saducéens, les riches, les princes, les prêtres; après avoir établi ta succession aux prophètes du peuple de Dieu; après avoir vu dans l'extase de tes nuits d'insomnie les peuples prosternés à tes pieds, dis, rabbi, dis, te convient-il de retourner à ta boutique, à tes planches, à ton rabot? Et les miracles que tu as faits? et la parole que tu as annoncée comme la vérité? et les disciples qui t'ont suivi comme la lumière de leur esprit? et ces puissants du monde qui t'ont craint comme un réparateur? et ces petits qui avaient mis leur foi en toi, voix d'amour, d'égalité et de charité? Tout cela n'aurait été qu'une espièglerie de charlatan? Rabbi, cela est impossible. Tue-toi, tue-toi, mais ne tombe pas. Je te l'ordonne au nom de la dignité humaine.

— Tu n'a pas besoin de me sommer.

— Tant mieux, maître, tant mieux; car personne plus que toi n'a d'éléments aussi choisis, aussi complets, pour un grand rôle dans le monde, Le monde, maître, appartient aux rêveurs persévérants. Eh bien, en quittant la Galilée, tu ne peux te rendre qu'à Jérusalem. Si Jérusalem t'adopte, comme elle adopta Judas Machabée, il n'y aura pas de gloire au dessus de ta gloire. Tu passes à fils de Dieu qui délivre son peuple pour la troisième fois. A Jérusalem, tes ennemis sont les partis. Ils seront tous contre toi, si tu te proclames un parti. Il faut t'élever sur eux tous : exploiter leur passion commune. Si tu prends cette place, tous s'accorderont à t'admettre comme fils de Dieu; car à Dieu seul ces orgueils se résignent à se sou-

mettre. Le sagan, le grand-prêtre, le grand collége, le sanhédrin, les synagogues, les saducéens, les pharisiens, les esséniens, les boëthusiens, les hérodiens, les zélotes, tous croiront ne pas abdiquer en se pliant à la parole, qui, au nom de Dieu, vient leur dire : votre patrie est à vous! Alors les miracles se feront tout seuls, sous ta main. Le Temple s'ouvrira à toi comme devant l'arche du Seigneur. Toutes tes voies seront pavées de roses; tes jours seront un hymne; tes nuits une danse d'astres, qui résonneront de ton nom comme du nom de Dieu. Dis, rabbi, dis, veux-tu venir à Jérusalem?

— J'y irai, répondit Jésus d'un accent profond et ému; oui, j'y irai.

— J'en suis heureux, rabbi. Mais rappelle-toi que dans Jérusalem il n'y a d'autre place pour toi que le palais de David ou le Calvaire...

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Je sortis.

Toute autre parole eût été inutile, inopportune ou imprudente. En traversant la partie antérieure du jardin, je rencontrai Marie. Elle ne nous avait pas dérangés, mais elle avait compris la portée de ma longue conversation. Elle savait quel était le but de ma vie. Marie m'arrêta, et jetant ses bras autour de mon cou, s'écria d'un accent plein de désespoir :

— Oh! Judas, ne me l'enlève pas; je l'aime.

Je fus touché de ce mot qui s'échappait d'un cœur bouleversé. Je lui répondis en lui baisant le front :

— Chère Marie, tu as bien raison. Un cœur comme le tien est digne de cet amour.

Le lendemain, comblé de présents pour mes sœurs, je quittai Tibériade. Antipas, convaincu que j'agissais pour lui, m'ouvrit les caisses de son trésor, et promit de se rendre au paschah. Hérodiade me dit :

— Judas, tout ce qu'une femme a, tout ce qu'une princesse peut... dispose de tout et relevons cette grande maison d'Hérode que le destin démolit.

XVII

J'avais quitté Tibériade avec l'intention de me rendre à Séphoris, pour voir les trois fils de Judas de Gamala. Un incident me fit changer de plan. Je vins me heurter à ce petit rien qui décide toujours des grands événements et qui devait avoir une si grande importance dans l'insurrection du peuple juif que j'ourdissais.

J'avais remarqué l'invincible répulsion, l'horreur que la voix, la vue de Jésus Bar Abbas éveillaient en Jésus de Nazareth. En marchant sur les bords du lac, le lendemain, je lui demandai :

— A propos, pourrais-tu me dire pour quelle raison tu causes un si profond dégoût au rabbi de Nazareth ?

— Tu es curieux, par exemple!

— Non pas. Seulement, maintenant, j'ai le devoir de connaître tout ce que je peux de cet homme pour en saisir la physionomie complète, sous tous les rapports. Pénétrer directement ces natures mystiques qui visent à la consubstantialité avec Dieu, est aussi difficile que de pénétrer les secrets de l'Etna. Il faut alors les déshabiller en détail, à leur insu.

— Tu as décidément fixé tes vues sur ce rabbi?

— Décidément? Non. Mais il a des aptitudes, des traits qui, bien dirigés, pourraient nous donner un porte-voix et un porte-drapeau assez convenable.

— Pour moi, j'ai contre cet homme les mêmes préventions que j'avais contre le Baptiste, dont, par bonheur, nous sommes débarrassés.

— Lesquelles donc?

— Le rabbi de Nazareth jouera la partie pour lui-même, en se servant de nos dés pipés — s'il joue dans notre jeu. Mais il ne donnera pas dans le panneau. C'est si doux d'être adoré comme fils de Dieu, en se grattant les..... ongles, en contant des historiettes morales, et, dans le

désœuvrement, en donnant des pilules aux femmes hystériques et en leur faisant cracher le diable. Ces rabâcheurs de phrases creuses, que personne ne comprend, pas même celui qui les débite, ne risquent pas leur cuir bien graissé en se mettant à démolir des Césars. Démolir des Césars! Peste! il faut avoir de la barbe au cœur, plus que sur les lèvres et au menton. Nous voulons autre chose, nous : un messie cuirassé.

— Mais cela a été dit; et, en le redisant, tu t'esquives de la question que je t'ai adressée.

— Je ne m'esquive jamais quand il y a des coups à recevoir et à se vanter d'une honte. J'étale mes plaies avec volupté — pour donner la nausée à ceux qui les ont faites.

— Sapristi! tu deviens attendrissant. Serais-tu converti au royaume de Dieu de ton neveu? T'aurait-il promis une place dans ce royaume?

— J'aurais préféré qu'il m'eût donné une place à son écuelle, s'il en avait une bien garnie. Mais voici la raison de notre brouille, au moins, je pense, car je ne suis pas bien sûr pourquoi il me glorifie toujours du nom d'infâme, toutes les fois qu'il me trouve sur ses pas. Infâme! Qu'est-ce que cela signifie donc? Je crois que cela vient du latin *in fama*, ou de quelque chose qui signifie avoir toujours faim. Eh bien, ma foi, petit, tu as doublement raison : j'ai toujours faim, moi.

— Tu es aussi savant que Gamaliel, le fils de Siméon. Ton explication de l'infâme est admirable. Mais commence ton histoire.

— La voici en deux mots. J'avais rendu service au commandant de la quatrième légion dans la Germanie; un de ces services que l'on oublie rarement. Revenu de la guerre gueux comme un lépreux, devenant de jour en jour plus chenapan à Jérusalem, j'avais entendu dire que ce Claude Pellas, le commandant de la quatrième, s'étant brouillé avec Auguste, avait été exilé dans la Gaulonitide et avait obtenu de vivre dans la Galilée. C'est celui même qui a fait cadeau aux matelots du Capharnaüm de leur

belle synagogue. Je me décidai à aller le voir. J'y fus, en effet, et je le trouvai dans ce beau village de Nazareth, entouré des soins d'une excellente femme, mariée à un charpentier nommé Joseph. Mon Romain me reçut comme un Parthe. « Qui es-tu? Je ne te connais pas. Va à l'enfer et laisse-moi la paix. » Je lui laissai sa paix, et la mienne par dessus le marché, car je me mariai. En visitant mon Pallas, je rencontrai une veuve, sœur du charpentier, qui avait un morceau de bien du côté de Bethléem. J'épousai le morceau de bien et la veuve, et sa mauvaise humeur avec.

— Les veuves ont toujours tort; cela ne se discute plus.

— Et cependant, la mienne, possédée de cinq ou six douzaines de légions de démons, voulait toujours avoir raison. « Jésus, ne bois pas. Jésus, ne joues pas. Jésus, ne te querelles pas toujours avec le monde. Jésus, ne dis pas des mots gentils aux femmes des coins de rues. Jésus, travaille. » Travaille surtout! C'était son dada! Travaille! travaille! Comme si c'eût été une fête que de coudre des savates du matin au soir, et puis le lendemain encore, et le surlendemain, et toujours pendant des semaines et des mois! Tonnerre des tonnerres! Manier l'alène après avoir manié la lance et l'épée! se couvrir la poitrine d'un tablier de peau de bouc après l'avoir eu couverte d'une cuirasse d'acier! se couper les doigts avec un tranchet après avoir reçu des balafres et des coups de dague à la guerre! Ah! vieille charogne! va, tu ne me diras plus travaille, travaille...

— Est-elle morte, donc?

— Dieu merci, oui. Enfin, comme tu vois, la femme chagrine et moi nous vivions fort mal ensemble. Elle m'avait cependant attrapé un marmot dans mon ivresse, une de ces nuits froides de l'hiver, où, au pis aller, on se fait de sa femme un poêle. Le marmot était gentil : il ne me rassemblait pas du tout. A deux ans, il buvait du vin, croquait des piments, et mordait sa mère. Ma femme avait toujours été maladive. Mais voilà qu'elle s'avise

maintenant d'être malade tout à fait. De son métier, elle cardait. Obligée de se mettre au lit définitivement, elle envoya quérir à son frère une de ses filles pour l'assister et soigner son mioche. Un jour, en effet, ou plutôt un soir, en rentrant chez moi, je trouve une jeune fille grande à porter un mari, et un amant par dessus, qui m'aborde timidement et me prodigue du « mon oncle » à toutes les questions. Je ne remarquai pas cette fillette. J'ai su depuis qu'on la trouvait belle.

— Tu ne la vis donc jamais?

— Je la vis, au contraire, pendant un an ou deux, mais ne la regardai pas. Cet objet délicat, blanc, diaphane, se dérobait à mon regard qui était habitué aux grosses prises de mon gibier de la nuit. En définitive, ma femme mourut et me laissa sur les bras un marmot et cet appendice de jeune fille, dont je ne savais que faire. Une circonstance vint me tirer d'embarras et me presenta un moyen de l'utiliser.

— Es-tu donc si peu inventif pour trouver un moyen d'utiliser une demoiselle?

— Ne ris pas, Judas; j'y répugnai. Il y a des préjugés qui s'implantent dans l'âme comme des crochets de fer, et on a beau faire, on ne les déracine jamais. Ma petite, qui s'appellait comme sa mère, Mirjam, allait, tous les soirs, chercher de l'eau à la fontaine du Dragon dans une jarre qu'elle portait sur son épaule droite. Il paraît qu'elle fut rencontrée par quelqu'un qui, la trouvant de son goût, la suivit jusqu'à ma demeure, et prit des renseignements sur elle et sur moi.

— Je suis persuadé que l'on donna sur toi des renseignements rassurants et flatteurs.

— Si rassurants et si flatteurs, te dis-je, qu'un jour... tu connais Cneus Priscus, je crois.

— Si je le connais!

— Eh bien, cet ours mal léché, m'aborda un jour comme par hasard, et, me faisant l'honneur de me considérer comme un vieux légionnaire romain, m'invita — à

propos d'un anniversaire de bataille, perdue par Tibère, que l'on fêtait comme gagnée — à aller à un banquet de sa centurie.

— On ne refuse pas de boire à l'honneur de César, que diable!

— C'est précisément ce que je me dis. Je vais. Je cause : on s'échauffe ; on se querelle ; on se dit des mots gros comme la tour de David; on se donne des coups de dague, et ceux qui en reviennent, deviennent après des amis. Ce fut l'histoire de mon banquet. Je me résume.

— Ne te gênes pas : va toujours.

— Après des détours très gauches, Cneus Priscus me dit que le commandant de je ne sais quelle légion était amoureux fou de ma nièce. J'étais déjà bien avant dans une belle ivresse de vieux Chios; cependant l'idée de faire une bonne spéculation de ce morceau de chair sans sang, flamboya devant mes yeux. — Ma nièce se vend et ne se donne pas, répondis-je d'un ton sentencieux comme le vieil Hillel. — Et qui t'a dit, grand drôle, qu'on la voulait gratis, ta nièce? A combien la livre la vends-tu? — Je l'estime en gros. — Alors? — Mais, j'en demande dix mille sesterces... — Je t'en accorde quinze mille. Veux-tu les jouer maintenant et en gagner trois ou quatre fois autant, t'acheter une échoppe de manches de couteaux, et vivre tes vieux jours au milieu des cornes de bœuf et de bélier? — Je te joue l'âme, si tu veux la mettre en enjeu, si tu en as une d'abord, et j'en ferai des semelles à sandale de prêtre. — En avant donc : mais aux dés. — Les voici : regarde-les. — C'est bon, mais de l'argent? — Est-ce que tu ne me dois pas quinze mille sesterces? — Est-ce que tu ne me dois pas ta nièce? — Mais prends-la donc : ou veux-tu que je te l'emballe dans de la paille? — C'est bien alors. J'irai la chercher. Seulement, il nous faut convenir de certaines précautions. — Desquelles? — J'irai demain soir, à minuit, et j'aurai une litière où la poser convenablement. — Aie tout ce que tu voudras. — Criera-t-elle? — Cela te regarde. Je t'ouvre la porte; je t'amène dans

sa chambre; tu me donnes l'argent,.... et le diable t'emporte. Nous jouons. Je gagne cinq mille sesterces. — Je t'en dois vingt mille, camarade, dit Cneus Priscus; à demain soir.

— Et vint-il?

— S'il vint! exact comme le gnome du monument d'Hircanus. A minuit, une litière portée par quatre esclaves noirs s'arrêta à ma porte. Cneus me remit une bourse avec l'argent : vingt mille sesterces! Tandis que je les comptais, il entra dans la chambre où Mirjam dormait, ayant dans ses bras mon marmot. On jeta le marmot de côté, on enveloppa la tête de la jeune fille dans je ne sais quoi, une couverture, on l'enleva comme une plume, et deux minutes après elle avait disparu. Si le marmot n'eût pas crié, rien n'aurait interrompu l'imposant silence de la nuit.

— Et tu ne sais ce que ta nièce est devenue depuis?

— Voilà bientôt deux ans que je n'entends plus parler d'elle. Elle s'est éclipsée, si toutefois elle est encore de ce monde.

— Et c'est le commandant d'une légion romaine qui te l'a payée?

— Cela, c'est une autre affaire. J'ai cru reconnaître les esclaves noirs...

— Les noirs se ressemblent tous.

— Voilà précisément ce que je me suis dit depuis.

— En vérité, Jésus, tu as fait là une bien belle infâme chose, puisque l'infâme te chatouille.

— Tu parles comme les sots. Voyons. Un homme qui paie quinze mille sesterces — et Cneus m'en a volé au moins autant — un homme qui achète cette friandise au prix auquel il aurait acheté un esturgeon de la Tyrrhénienne, ce n'est pas pour la tuer. C'est qu'il en est stupidement amoureux. Or, que fait-on des femmes que l'on aime? On se met à leur service. Eh bien, niais, que pouvait espérer cette petite mendiante, de ma nièce? Tout au plus, d'épouser un vigneron de son pays. La belle affaire!

J'ai fait d'elle une petite reine. J'aime ma famille, moi; et je travaille à sa grandeur, à sa splendeur.

— Il paraît cependant que les autres ne prennent pas la chose avec la même magnanimité de vue.

— Mais oui, ce rustre petit charpentier de mon neveu aurait peut-être préféré, lui, de voir sa sœur la servante d'un chamelier. Car je suppose que la petite a dû écrire, ou renseigner sa mère sur sa position, et que le petit Jésus en sait là-dessus plus long que moi. La première fois qu'il me vit, il me prit au cou, en criant : « Infâme, qu'as-tu fait de ma sœur! » Et, depuis, toutes les fois que je me croise avec lui, il m'assomme toujours de cette injure : « Qu'as-tu fait de ma sœur! » Imbécile, est-ce que je le sais, moi?

Ce récit me jeta dans un ordre d'idée inattendu. La vue de Bar Abbas m'étant devenue insupportable, je l'envoyai seul à Séphoris et je pris le chemin de Jéricho et de Bethléhem.

— Est-ce que je le sais, moi? avait dit Bar Abbas.

— Je suis sur les traces, me dis-je en moi-même.

Trois jours après, à midi, je me présentai à la porte de la maison solitaire de Berachah, la vallée de la Bénédiction, résolu, cette fois, d'entrer à tout prix et de voir la veuve de Caius Crispus, qui devait probablement savoir quelque chose de Mirjam, la maîtresse d'un camarade de son mari, la sœur du rabbi de Nazareth.

Mon *à tout prix* devint inutile. Je trouvai Moab à la porte entr'ouverte, se rissolant les jambes au soleil. La vue de Moab rejeta ma pensée sur la femme du cirque, et le chaos se fit pour un moment dans mon esprit.

Moab était encore un peu convalescent de ses blessures. Néanmoins, il me sembla moins affecté de ses blessures que d'une profonde tristesse. Il avait l'air abattu, découragé, suant les larmes de partout.

— Oh! que je suis heureux de te voir, Moab, m'écriai-je en arrêtant mon cheval et sautant à bas pour lui exprimer de plus près ma joie. Tu ressuscites, mon garçon. Oh! que tu es brave, brave, brave! Cent comme toi, et Pilate

irait ramer sur une barque du Tibre. Comment vas-tu? Où as-tu été jusqu'ici? Tu ne sais pas? ton chef, le Baptiste, a été servi à table chez Antipas à Makaur comme l'agneau du paschah.

— Il s'agit bien de lui, il s'agit... s'écria Moab en soupirant.

— Mais qu'as-tu donc, mon ami? puis-je faire quelque chose pour toi? Tu sais, ne te gêne pas. A propos, Moab, puisque je suis là, il faut que je remercie le maître de cette maison qui, une nuit, il y a une douzaine de jours de cela, m'accorda un abri contre l'orage.

— Il n'y a pas de maître ici, dit Moab d'un ton rogue.

— Enfin, il y a quelqu'un.

— Il y a une maîtresse : mais tu ne peux pas la voir.

— Pourquoi cela? Est-ce que je dévore les femmes, moi? ou bien suis-je un si affreux épouvantail à les faire accoucher si elles sont enceintes, ou un gredin à les enlever si elles sont vierges?

— Non : mais elle ne reçoit pas en ce moment.

— J'attendrai en me reposant, car j'arrive de loin, mon ami.

— Ce n'est pas une question d'heure. Ma maîtresse a été frappée d'un malheur, et elle se meurt de tristesse.

— Dame! raison de plus pour me présenter à elle. Un peu de distraction la soulagera peut-être de sa douleur.

— Tiens! Au fait, tu pourrais bien avoir raison. Mais je ne sais pas si cette distraction ne la choquera point.

— Est-elle jeune, ta maîtresse? D'abord, qu'entends-tu par maîtresse? car tu sais...

— Je suis son chien, son pauvre chien, à cette belle et noble jeune femme.

— A la bonne heure! Eh bien, Moab, tu peux me laisser passer. Une vieille femme te gronderait peut-être; une jeune femme t'aurait grondé aussi, si j'étais un vieux sage, morose, donneur de conseils. Je te promets de rire, moi.

— Oh! si tu pouvais l'égayer, Judas!

— Essayons, Moab, essayons.

J'entrai. Et de peur que Moab ne se repentît, je lui laissai les brides de mon cheval dans les mains, et en deux enjambées, je me trouvai sous le petit portique, devant la porte de la maison. Il n'y avait personne. J'avance, je fais du bruit. Enfin, j'aperçois une jeune esclave qui vient à ma rencontre tout étonnée de me voir là.

— Introduis-moi chez ta maîtresse.

— Mais, qui es-tu, étranger?

— Ta maîtresse le sait. Précède-moi chez elle.

Noah ne répondit plus un mot, elle traversa une cour découverte à l'intérieur que les Romains appellent *cavœdium;* elle entra dans le *tablinum*, où l'on reçoit les hôtes, ouvrit une porte à vitres dans le fond de cette pièce sous un petit portique qui donnait sur la partie postérieure du jardin, et me montra sa maîtresse.

J'avais suivi Noah sans dire un mot.

— Maîtresse, dit la jeune fille, un étranger qui dit être connu de toi, demande à te voir.

— Je n'ai pas dit connu, jeune fille. J'ai dit : Ta maîtresse le sait — en supposant que cette noble dame eût été instruite par ses esclaves, qu'une nuit, il y a environ une douzaine de jours, un voyageur demanda un abri pendant l'orage et que la porte de cette maison s'ouvrit à sa prière. Ce voyageur, noble dame, c'est moi, qui maintenant vient te présenter ses remercîments.

Ces phrases, que je trace ici couramment, eurent bien de la peine à se former dans mon cerveau alors, et à sortir de ma bouche. J'étais interdit. J'avais devant moi cette femme du cirque, qui, depuis un mois, dominait ma pensée, remplissant mes rêves, et fouettant le mouvement de mon cœur. Ma stupéfaction redoubla, lorsqu'en me répondant, elle m'adressa la parole en langue juive.

— Je ne sais quel abri tu as trouvé ici. Ma porte s'ouvre toujours à ceux qui y frappent. Les remercîments sont de trop pour un devoir accompli.

— C'est précisément parce que cela pourrait ressembler

à un devoir que je te remercie. Le devoir est la plus lourde de toutes les corvées.

— On ne m'a pas appris cela.

— Mais permets-moi, noble dame, d'exprimer ma satisfaction de trouver une compatriote où je pensais trouver une étrangère.

Ida ne répondit rien. Elle reprit une nimbe qu'elle avait cessé de coudre lorsque j'entrai, et continua son travail de l'air d'une personne qui désire finir l'entretien. Mais ce n'était point mon avis.

— La vue de cette maison du haut de la colline, continuai-je, est ravissante. On croit plonger le regard dans une corbeille de fleurs et de verdure. C'est une surprise au milieu de ces montagnes désolées.

Même silence de la part d'Ida. Je commençais à m'inquiéter.

— J'ai cru voir des roses dans tes beaux vases de faïence d'Italie. C'est un prodige à cette époque de l'année. J'arrive de Tibériade; eh bien, à la Maison dorée, il n'y en avait plus.

Ida ne m'écoutait pas. Elle était absorbée ailleurs, et me paraissait abattue et découragée. J'insistai.

— As-tu entendu parler de ce beau pays de la Galilée, noble dame?

— Peu.

— Oh! c'est l'Eden des Indes sous le ciel de la Syrie. Rien n'y manque. Les messies eux-mêmes y poussent en plein air.

— En as-tu vu des messies?

— Si j'en ai vu! J'en ai fait une emplette.

— Pour quel usage?

— Dame! à tout faire. C'est mon commerce.

— Tu les revends alors?

— Non : je les loue.

— Mais à quoi peut-on employer un messie?

— A quoi? A cent petits rien et à mille grandes choses. D'abord, ils font des miracles.

— Peuvent-ils adoucir la mort à ceux qui la désirent et ont peur de se la donner?

— Ils font mieux que cela : ils ressuscitent ce qui est mort.

— Même un cœur desséché?

— Cela passe la limite de leur pouvoir.

— Je m'en doutais bien, fit Ida en soupirant.

— Et tu avais raison. Mais il y a un magicien qui accomplit ce que Dieu lui-même n'essaierait point.

— Comment l'appeles-tu ce mage?

— Amour.

Ida plia la tête sans répondre, et un instant après je vis une larme tomber sur sa main.

— Veux-tu voir le messie que j'ai engagé à venir jouer des miracles à Jérusalem, noble dame?

— L'as-tu donc dans tes bagages?

— Je l'attends dans quelques semaines. Je t'assure qu'il est très fort. Je l'ai vu, ce sabbath dernier, dans la synagogue de Capharnaüm inviter le peuple à le manger et à le boire, sans sourciller.

— Et on l'a mangé?

— Plus souvent. On a eu peur de se casser les dents : les femmes surtout se sont sauvées en pressant leur voile sur leur bouche. Connais-tu Capharnaüm?

— Non.

— Eh bien, ces belles femmes et ce tas de pêcheurs, de tanneurs, de matelots, ont commencé à crier : Quoi! qui l'aurait jamais cru que le fils du charpentier de Nazareth voudrait nous tendre un piége pareil?

— Comment se nomme-t-il ton messie?

— Jésus le Nazaréen, fils du charpentier Joseph.

Ida tressaillit et se tut.

— On allait le lapider. Alors moi, et l'oncle de ce messie, Jésus Bar Abbas, nous nous sommes interposés; nous l'avons sauvé, et enrôlé dans notre troupe sacrée, pour le paschah prochain.

Ida, déjà bien pâle, devint comme une morte. Je ne

doutais plus que Ida ne fût Mirjam, la sœur du Nazaréen; mais je voulus avoir une conviction plus complète.

— Veux-tu donc, belle dame, que je t'amène un jour mon messie ici? Je passe souvent devant ta porte : je vais voir ma mère à Bethléhem.

— Merci, dit-elle, je ne suis pas curieuse.

— De miracles, je le crois bien. Il est plus facile de faire des miracles que de nobles actions. Mais le rabbi de Nazareth ne rend pas seulement la vue aux aveugles et les jambes aux perclus; il guérit les cœurs malades.

— J'en doute.

— Cependant, j'ai été témoin d'un tel miracle. Je connaissais une jeune fille de Magdala qui avait quitté son amant à Jérusalem et s'était enfuie le cœur saignant d'amour. Je l'ai trouvée à Magdala, j'ai soupé avec elle et avec mon rabbi, qui l'avait radicalement guerie.

— Elle n'était pas malade alors, riposta Ida en soupirant.

— Tu es bien triste, jeune femme, repris-je. Pardonne-moi mon indiscrétion. Mais j'ai vu une larme tomber sur ta main, et il en roule encore dans tes yeux. Je suis un étranger : mais je suis jeune, mon cœur n'est pas endurci aux malheureux, j'ai la joie tout le long de mon chemin; pardonne-moi si j'ose te dire : la douleur d'une femme est la négation de Dieu. Puis-je faire quelque chose pour la soulager?

— Merci. Tu te trompes; je n'ai pas de douleur.

— Il m'avait semblé cependant...

— Tu t'es trompé. Noah, offre à cet étranger des rafraichissements, s'il en désire.

Ida se leva. Elle me donnait congé.

— Je ne pensais pas t'offenser, noble dame, répliquai-je. Mes yeux ont été indiscrets, mon cœur est un sot. Je me souviendrai de cette leçon, et peut-être d'autres en souffriront. Mais tu es la femme d'un étranger, à ce que l'on m'a dit. Tu es Juive; toi seule as un air de deuil au milieu des splendeurs qui t'environnent. J'ai souf-

fert sur le sol étranger des chagrins que personne n'a consolés.... Si je t'ai offensée en disant : puis-je te rendre quelques services, en ayant reçu un de toi, pardonne-le moi. J'aurais cru manquer au devoir d'homme en agissant différemment.

Je m'étais levé aussi et j'avais dans la voix une telle émotion, et un air à la fois si fier et si pénétré, que Ida s'arrêta, et m'inonda de son regard, plein comme le soleil à midi. Mon Dieu! qu'elle était belle cette jeune femme!

Elle portait une longue robe violette très montante, serrée à la taille par une ceinture de soie noire, et les boucles de ses cheveux d'or, rejetés en arrière, tombaient sur ses épaules et sur son sein. En me regardant, sa figure si triste s'anima un moment; le sang courut à ses lèvres, qui auraient fait pleurer d'envie les feuilles d'une rose de Pestum, ses petites narines s'enflèrent.

— Je t'ai dit merci, répliqua-t-elle, je te le répète. Tu n'as aucun service à me rendre. Si j'avais une douleur, ce serait de celles qui durent toujours, même alors qu'on les croit éteintes, qui déchirent et ne tuent point. Mais je n'ai pas de chagrin; surtout je n'ai aucune indélicatesse à te pardonner.

— Merci, noble jeune dame; je ne me serais jamais pardonné ma gaucherie.

— Je te dis même plus, ajouta Ida : si une autre fois l'orage, la fatigue, le soleil, enfin, si une raison quelconque t'oblige à demander un abri, n'oublie pas de frapper à ma porte, tant que je reste ici.

C'était tout ce que je voulais savoir; c'était cette conclusion que je souhaitais le plus dans ma vie. Je saluai et sortis, ivre d'amour, fou de désirs, ayant le vertige dans les yeux et dans le cerveau.

— Eh bien, a-t-elle ri? me demanda Moab en venant à ma rencontre.

— A peu près. Ne pense pas qu'il soit aussi facile de faire rire une femme, en cet état, que d'édifier le Temple, quand on possède les richesses de Salomon. Rire! bigre! J'aurais

voulu qu'elle m'eût demandé... Oh! l'étourdi que je suis! J'avais porté ce beau collier qu'Hérodiade m'a donné pour en faire cadeau à ta maîtresse, et je l'ai oublié. C'est qu'elle m'a frappé, Moab, m'a frappé au cœur. Je le lui présenterai la prochaine fois. J'ai besoin de te parler, Moab. Je suis fou de ta maîtresse : je l'aime.

— Quoi ! s'écria Moab.

— Eh bien! oui, je l'aime; je l'aime à en mourir.

— Tu peux mourir alors, répondit Moab froidement. Tu ne passeras plus ce seuil, ou je te tue, ou tu me tues.

— Es-tu fou?

— Écoute Judas. J'ai quitté ma femme et mes enfants le jour où j'ai embrassé la doctrine des esséniens. J'ai adopté cette jeune et noble fille dont tu vois la splendeur du visage et ne peux pas voir la splendeur de l'âme. Je me suis dévoué à Ida, comme ma main s'est dévouée à ma vie. Si elle me demandait à démolir le Temple avec mes dents, je commencerais à le dévorer dès demain. J'ai donc le devoir de veiller à sa paix, à son honneur, à son âme. Tu aimes Ida? dis-tu. Tu l'aimes? Eh bien, on n'aime des femmes comme celle-là que lorsqu'on les a épousées. Hache-moi en morceaux, je te pardonne comme si tu étais maniaque; mais ne t'avise pas de salir cette femme de ton amour, même en rêve, car je t'arrache le cœur comme à une bête féroce et t'écrase comme une bête immonde.

Et en disant cela, il me jeta à la porte et la ferma.

XVIII

J'étais confus. La brutale apostrophe de Moab me plongeait dans un désordre d'esprit qui frisait l'hébétement. Une seule chose n'admettait plus de doute : que cette Ida était la sœur du rabbi de Nazareth. J'ajoute encore. Il y avait bien eu un Caius Crispus commandant la cavalerie de la 12e légion, qui habitait Jérusalem lorsque Pilate habitait Antioche; mais ce Crispus avait-il jamais épousé la

jeune fille qu'il avait achetée et fait enlever? Était-il mort? Avait-il divorcé sa femme? Avait-il quitté sa maîtresse? le cavalier que j'avais vu chez Ida, la nuit de l'orage, était-il Pilate, ou quelqu'un de sa maison? Qu'était-il allé faire, à cette heure, par un temps pareil, dans cette maison? Je pouvais creuser tout cela, aller au fond de cette intrigue; et j'avais peur de connaître la vérité. Le mot « épouser une telle femme, un tel ange, » me crispait la figure d'un sourire de forcené, et me mettait le délire dans le cœur.

J'avais été frappé de la figure d'Ida au cirque. J'en avais caressé l'image en l'enfonçant de plus en plus dans mon cœur pendant un mois, et je la trouvais plus belle encore, plus diaboliquement saisissante. Mon amour avait éclaté comme un vase qui enferme une liqueur fermentée. Fallait-il résister à ma folie? Fallait-il y céder, l'épouser, sauf, la passion assouvie, à la répudier, la tuer, me tuer? Mais d'abord, consentirait-elle à ce mariage, si j'osais le lui proposer? Quel piége me tendait-on? y avait-il un piége encore? J'étais idiot, ridicule.

Je méditais tout cela et mille autres extravagances en avançant lentement sur la route de Jérusalem. J'essayai de me distraire.

Je me rendis le soir chez Hannah et lui rendit compte de mon voyage. Il fut enchanté de l'acquisition du Nazaréen. Jésus avait déjà fait ses premières armes à Jérusalem, et non sans succès. Hannah l'avait entrevu, en avait entendu parler; et il était maintenant plus ardent que moi-même. Il avait vu Claudia qui l'avait ensorcelé.

Avec lui, Claudia avait tenu un langage plus précis. Il s'agissait, en outre, d'expliquer pourquoi Pilate, qui paraissait dormir et veillait de tous ses yeux, avait fait venir une légion de plus dans la Samarie, une autre en Galilée, une troisième à Bethléhem et augmenté de plusieurs cohortes la garnison de Jérusalem même. Claudia fut explicite, nette, sans réticence. Elle dit au sagan :

— Pilate veut être proconsul en Espagne, son pays.

A Rome, on achète tout. Nous n'avons pas d'argent. Votre Temple, votre tombeau de David, sont riches. Vous voulez vous débarrasser des Romains : nous voulons nous débarrasser de vous. Vous gagnez l'indépendance et tout ce qui vous plaira. Que gagnerons-nous, nous? Eh bien, faites votre insurrection. Nous vous laisserons agir, mais étant en force de pouvoir vous écraser à notre gré. Nous tiendrons nos soldats dans les trois tours, dans le palais d'Hérode, dans la forteresse Antonia. Vous pouvez acheter une capitulation au prix des trésors que je vous ai indiqués. Avec cet argent, nous achetons les soldats qui, pouvant vaincre, pourraient avoir de la répugnance à se rendre, les officiers qui pourraient résister, le legat de Syrie qui pourrait exécuter, lui, ce que nous ne ferions pas, l'impunité de la reddition, et le gouvernement d'Espagne. Il faut pour cela des millions et des millions. Êtes-vous disposé à acheter votre rédemption?

Claudia avait résolu toutes les difficultés soulevées par le sagan, dissipé tous ses doutes. Hannah était séduit, convaincu, empressé. Seulement, il fallait que le soulèvement du peuple fût tellement imposant, que Pilate pût sembler avoir cédé, ne voulant pas qu'on lui demandât comme à Varrus : Qu'as-tu fait de nos légions? Or, pour emporter ainsi le peuple, pour réunir en un seul élan tous les partis et toutes les classes, il était nécessaire que quelque prophète, ou messie bien autorisé, eût fait cet appel aux armes au nom de Dieu et de la patrie. Tout autre, ou tout autre nom, quelle que fût sa position sociale, eût échoué. Le sagan parut donc ivre de joie en entendant le portrait que je lui détaillai du rabbi de Nazareth; et nous convînmes de hâter les apprêts et de disposer les âmes, pour frapper le grand coup au prochain paschah.

En quittant le sagan je me rendis chez Claudia. Elle m'accueillit à bras ouverts, comme un vieil ami. Je lui donnai, à elle, des détails plus complets, et évaluai les chances de l'entreprise avec plus de calme. Mes questions l'embarrassèrent peut-être un peu plus que celle du

sagan. Mais, en réalité, je prêtais fort peu d'attention à ses réponses. Une chose cependant me frappa parce qu'elle-même en était pénétrée. Elle me dit, après m'avoir raconté la scène qui avait suivi mon départ, entre elle et son mari, que celui-ci, depuis cette soirée, était devenu invisible et semblait horriblement triste. Il venait au prétoire à l'heure de la justice, puis s'enfonçait dans sa tour solitaire et n'en bougeait plus. Claudia ne l'avait entrevu, depuis bientôt un mois, que deux fois, pour lui donner deux lettres de Tibère. Claudia commençait à soupçonner que son mari l'aimait.

J'eus peur de mettre cette louve sur les traces d'Ida et d'approfondir cette coïncidence de mélancolie. Je lui dis toutefois :

— Claudia, connais-tu Caius Crispus?

— Je l'ai vu à Joppa lors de mon arrivée en Syrie.

— Est-il mort maintenant?

— Il y a huit jours, il vivait, je suppose, en ayant entendu parler. Je ne sache pas qu'il soit mort depuis.

— Connais-tu sa femme?

— On me l'a montrée à Rome maintes fois. C'est une des Lesbiennes le plus à la mode, la plus connue dans les thermes, ayant pour amant le gladiateur Lydius, et pour fellateur l'affranchi Cerinthus.

— A Rome! sa femme n'est donc pas en Asie?

— Que je sache au moins.

— Mais aurait-il répudié sa femme de Rome et se serait-il marié de nouveau en Syrie?

— J'en doute. Terentille est riche. Elle est fille d'un sénateur; et Caius Crispus est un gueux, un légionnaire qui eut du bonheur. Quant à une femme qu'il pût avoir pris en Syrie, il n'y aurait rien d'extraordinaire. Tous nos légionnaires se marient dans les provinces où ils sont en garnison; puis, quand ils vont ailleurs, écrivent à leurs veuves désolées : « Ma chère amie, je suis mort le vingt-cinq du mois dernier, ne m'oublie pas trop, console-toi comme tu pourras, ne t'enlaidis pas pendant ton veuvage

et adieu. » Nos légionnaires, soldats et officiers, répètent ces mariages pour une saison ou deux, partout où ils vont, en Germanie, en Espagne, dans la Gaule, en Judée, sous tous les climats.

J'en savais assez. La destinée de cette pauvre jeune fille galiléenne venait de m'être expliquée. Je méditai dessus toute la nuit : ma conviction fut complète. Ida était une victime et aimait son bourreau, ne se doutant guère de son sort.

A l'aube, le lendemain, je montai à cheval et me rendis au galop à Berachah. Moab veillait du haut de sa tourelle. La porte était fermée.

— Ah! Judas! me cria-t-il de sa place sans se déranger; c'est toi? Est-ce que tu as réfléchi à mon conseil.

— Il s'agit bien de ton conseil, Moab. Je viens révéler à ta maîtresse le plus infâme guet-apens qu'on ait pu tendre à une femme et qu'on lui a tendu.

— Vraiment! s'exclama Moab étonné : parle donc.

— Mais ce n'est pas à toi que je dois le raconter, ce n'est pas toi que je puis prendre pour confident dans une affaire si délicate.

— C'est bien. Va alors la conter ton histoire, au Monument du grand-prêtre.

— Moab, finissons cette plaisanterie qui commence à me choquer.

— Tant pis. Mais si tu commences seulement à te choquer de ce que tu appelles ma plaisanterie, je suis choqué tout à fait de ce que j'appelle moi ton impudence. De quel droit viens-tu te faufiler ici pour attenter à l'honneur d'une noble dame qui cherche la paix et la solitude?

— Mais je viens, au contraire, pour l'éclairer..,

— Sur quoi?

— Mais, brute que tu es, son mari Caius Crispus n'est pas mort.

— Et que nous importe, à nous, que ton Crispus soit mort ou non?

— Ta maîtresse n'est pas veuve.

— Elle veut l'être.

— Elle pleure comme un amour éteint ce qui n'a été qu'un infâme marché.

— Tous les marchés sont infâmes; celui que tu fais en ce moment, compris.

— Moab! Moab! ma patience est à bout.

— Après?

— Mais je t'en supplie, Moab, laisse-moi voir ta maîtresse. Je viens lui porter la joie. C'est ainsi que tu l'aimes donc?

— Ne t'inquiète pas comment je l'aime. Ne t'inquiète pas de ce qui nous regarde. Ne t'inquiète pas du passé de ma maîtresse et d'en pénétrer les angoisses. Ma conclusion est celle-ci : je connais la pudeur, la pureté, le parfum de cette violette que je garde depuis environ deux ans, et quelles que soient les apparences et les ombres qui ont voilée, peut-être terni sa candeur, il n'y a pas une fille de Sion qui puisse se comparer à elle. Je la vois malheureuse et seule. Seule, car je suis pour elle tout, moi étranger; je suis pour elle père, frère, protecteur, gardien. Je l'ai adoptée, moi, à qui ma foi défend d'aimer la femme que j'avais choisie, l'enfant qu'elle m'avait donnée. Je ne comprends pas ma foi; je ne la discute pas. Je la trouve cruelle, insensée, immorale; mais ne l'ayant pas inventée moi, l'ayant acceptée, je la respecte en déchirant mon cœur la nuit, en étouffant mes larmes le jour. Eh bien, cette pauvre créature sur laquelle je veille, frappée par une suite de malheurs dont Dieu seul peut comprendre et justifier la dureté, cette pauvre victime a besoin d'un protecteur qui la défende, d'un cœur qui l'aime noblement et purement. Ta flamme, Judas, me paraît une de ces lueurs que l'on voit la nuit dans les cimetières, un étincellement de la putréfaction.

— Tu te trompes, Moab.

— Laisse-moi me tromper; il n'y a pas du mal. De tous les hommes que j'ai connus, Judas, tu es celui que j'aime le mieux après le Baptiste; que j'estime le mieux, malgré

ton impiété, tes vices. Tu es l'homme à qui je confierais avec le moins de crainte la destinée et l'avenir d'Ida; car je suis convaincu, qu'elle t'aimerait un jour, et que ta concupiscence d'aujourd'hui se changerait en un noble amour demain. Si tu continues à voir Ida, ta flamme se répandra de plus en plus, et je ne sais ce qui pourra arriver. Je ne voudrais pas te tuer cependant. Je t'empêche de la voir. Tu la verras, lorsque tu auras demandé à l'épouser.

— Mais, Moab, mon ami, comment veux-tu que j'épouse une femme qui ne m'aime pas, que je connais imparfaitement...

— Voilà pourquoi je t'engage à continuer ton chemin et à nous laisser tranquilles.

— Mais consentirait-elle à ce mariage, lors même que je me déciderais à l'aborder.

— Maintenant non. Mais dès que tu paraîtras résolu, je sais le moyen de la déterminer à tout.

— Mais m'aimerait-elle?

— L'amour ne se cueille pas comme une rose toute éclose par le printemps. Il se prépare, se cultive, se soigne, s'appelle; et sois sûr qu'un jour, quand elle t'aura connu, l'amour viendra.

— Mais laisse-moi essayer encore une visite, laisse-moi lui parler encore une fois, ne fût-ce que pour me décider complétement.

— Que veux-tu lui dire?

— Est-ce que je le sais, moi? Moab, tu n'as jamais aimé toi.

— Je ne sais pas. Il me paraît cependant que quand je pense à cette infortunée que l'on voulait lapider comme adultère, et que le rabbi de Nazareth a sauvée...

Moab s'arrêta. Il semblait étranglé par le sanglot.

— Moab, je t'en supplie par le souvenir de ta femme et de ton enfant, que je te promets désormais de ne laisser plus manquer de rien, Moab, je t'en conjure, laisse-moi voir Ida encore une fois : je meurs d'amour pour elle.

— Soit, dit Moab. Mais ce sera la dernière fois. Je me suis expliqué du reste.

J'allais essayer mon coup suprême et je n'avais pas une idée dans l'esprit, pas un mot dans la bouche. Je ne savais même pas pourquoi je me trouvais là. Mon cœur m'étouffait.

Ida venait de se lever. Elle était dans une petite pièce à côté de son *tablinum* (salon de nos jours), une espèce de cabinet (boudoir) où elle rêvait, étendue sur des coussins de soie. Elle était enveloppée dans une stola de laine blanche à grands plis, qui la couvrait depuis la tête, ne laissant voir que des petits pieds, chaussés de brodequins rouges, des pieds si mignons qu'ils paraissaient invraisemblables. Noah avait fini de l'arranger, et lui tendait une coupe de lait tout chaud, pour ce premier repas que les Romains appellent *jentaculum*. Elle se montra fort surprise, et désagréablement surprise, en me voyant. Moab me précédait.

En réalité, j'avais l'air d'un importun. Cela redoubla mon embarras. Quand on aime, on devient stupide. J'aimais pour la première fois de ma vie. J'abordai donc Ida par une inconvenante gaucherie.

— Hier, lui dis-je, j'ai oublié, noble dame, l'objet principal qui m'avait amené en ta présence. J'avais à te remettre ce collier, qu'Hérodiade, la femme du tétrarque de Galilée, me donna, en disant : Tu le présenteras à la femme que tu aimes le plus. Ida, daigne l'accepter.

— Tu te trompes d'adresse, jeune homme. Il n'est pas pour moi ton bijou ; remets-le dans ton écrin.

Et elle ne le regarda même pas.

— Je te demande pardon, Ida, repris-je après un moment d'hésitation. Je n'ai à qui l'offrir, suivant la destination qu'Hérodiade lui donne. Je n'ai pas de femme, pas d'amie, pas de maîtresse, ma mère est vieille, mes sœurs sont riches et mariées. Je suis seul.

— Conserve-le alors pour le temps où tu ne pourras plus répéter ce que tu dis maintenant. Il n'y a pas de motif à ton cadeau pour que je l'accepte.

— Cela m'aurait fait cependant tant de plaisir! Autour d'un autre cou ce collier sera déprécié.

— Cesse, et si tu n'as pas autre chose à me dire, adieu!

Je jetai mon bijou à Noah, en lui disant :

— Rachète ta liberté, quand tu n'auras plus une pareille maîtresse.

Noah rougit, trembla et s'enfuit avec son trésor.

— Eh bien, Ida, puisque tu me condamnes à ne plus te voir, avant de te quitter, laisse-moi te parler.

Ida se leva sur son coude d'un air sévère et offensé, et ne répondit pas.

— Ne fronce pas ton sourcil, Ida : je ne te parlerai pas de moi. Je n'ai pas cherché à te connaître. Quelques épaves de ton histoire sont arrivées à moi toutes seules, inattendues. J'en sais peut-être plus que toi-même, car tu ne te doutes, certes, pas d'avoir été vendue pour 15,000 sesterces. Je connais ton frère et ton vendeur. Je soupçonne qui a été l'homme qui t'a achetée.

— Tu délires, sors d'ici! s'écria Ida.

— Je ne délire point, mais je ne poursuis point. Ton mari n'est pas mort. Il a une autre femme à Rome.

Je croyais frapper Ida à mort : elle se recoucha lentement sur ses coussins. Elle savait donc tout cela. Je continuai :

— Tu as été victime d'une infâme mystification : je te porte ta vengeance.

— Merci, répondit Ida froidement, remporte-la avec toi.

Je m'étais fourvoyé de nouveau. J'essayai d'une autre corde.

— Ida, tu es seule et riche, continuai-je.

— Tu te trompes, interrompit Ida avec un sourire de mépris : je suis pauvre. Tu peux t'en aller maintenant, il me semble, après cette explication.

—Tant mieux, répondis-je. Il y a une richesse qui tache. Mais où est ton père? Où est ta mère? Où est ton mari? Ils sont tous morts pour toi, ou je me trompe sur leur

caractère. A qui donc m'adresser pour lui dire des mots que tu refuses d'entendre?

— Mais, enfin, s'écria Ida avec colère, qui es-tu? Que veux-tu?

— Qui je suis, Moab peut te l'apprendre; tout Jérusalem te le répétera. Ce que je veux, je n'ose pas te le dire.

— Et tu fais bien, car je ne veux rien savoir et rien entendre.

— Es-tu libre, Ida?

— Que t'importe?

— Je dois donc étouffer dans mon cœur le cri qui me dit : Cette jeune fille si rudement éprouvée par le malheur c'est ta destinée!

Ida haussa les épaules avec dédain et se recoucha. Je continuai :

— Je t'ai vue, Ida, la première fois dans le cirque.

— Cinquante mille personnes m'ont vue ainsi que toi.

— Aucune avec mes yeux. Car, depuis ce moment, tu remplis mon âme comme l'âme remplit la vie.

— Fi! dit Ida avec dégoût. Ces passions soudaines et bavardes s'achètent toutes faites chez les poètes et les histrions. Combien te coûte-t-elle, jeune homme?

— As-tu jamais aimé, Ida?

— Que t'importe?

— Oh! si tu as jamais aimé, grâce pour moi!

— Mais, décidément, tu délires, jeune homme. De quel droit t'introduis-tu chez moi, sous un prétexte ridicule, pour venir m'offrir un amour dont je n'ai pas besoin, que je n'ai d'aucune façon autorisé, ni encouragé, que je ne veux pas, que je repousse avec dédain? Chez qui penses-tu te trouver? Quelle ignoble impertinence t'a conseillé cette démarche qui m'offense? Ah! s'écria-t-elle ensuite fondant en larmes, ah! si je n'avais pas été seule!

Je me levai. Après cela il était impossible de continuer.

— Adieu, Ida, lui dis-je. Tu as mal jugé mes paroles; mais tu as raison. Je me suis mal conduit. Que veux-tu? on n'est pas toujours maître de ses instincts. Je venais

uniquement te prévenir d'un danger, t'éclairer. Tu as mal accueilli mes avances; je me retire. Mais, Ida, rappelle-toi ceci : je t'aime. Si un jour, la douleur qui t'égare en ce moment se calme, si le brouillard qui t'enveloppe se dissipe, et si tu as besoin d'un ami qui te console, dis à Moab de m'appeler : je serai toujours prêt, sans rancune, sans tiédeur. Il fallait bien que j'éprouvasse à la fin cette affreuse douleur qui s'appelle le premier amour.

Ida n'entendit peut-être pas un mot de ce que je dis, car la tête plongée dans ses oreillers elle sanglotait. Je me sentais mourir. Le sang envahissait mon cerveau. J'avais envie de me jeter à ses pieds, de la tuer, de la couvrir de baisers et de larmes. J'osai lui prendre la main — belle et glacée comme celle d'une statue de Vénus. A ce contact, Ida bondit et se dressa devant moi. Ses yeux se séchèrent en un éclair.

— Que veux-tu, s'écria-t-elle. Noah! Noah!

La jeune esclave entra.

— Indique à cet étranger son chemin, reprit Ida redevenue calme, et en me tournant le dos.

— Ida, m'écriai-je à mon tour, tu as donc été bien éprouvée par le sort pour devenir si cruelle? J'ai été indiscret peut-être, mais je ne méritais pas d'être traité comme un goujat.

Ida parut touchée.

— Jeune homme, dit-elle, tu ne sais donc pas qu'il ne faut jamais demander l'aumône au riche qui ne comprend pas ce qu'est la misère? Tu me demandes de l'amour, je crois : tu le demandes à une femme qui étouffe sous ce poids. Eh bien, je n'ai rien à te donner. Ma richesse est peut-être menacée en ce moment; qu'importe? Toujours est-il, que je n'ai rien pour toi, rien pour personne. Quand la ruine sera certaine, oh! alors, ce qu'on fera des débris de mon cœur me sera indifférent. Si la mort les repousse, les prenne qui voudra; je ne serai plus de la partie. Une carcasse sans âme est à la première hyène qui s'y abat.

— Ida, me promets-tu de te souvenir alors de moi?

— On se souvient des morts, jeune homme, eux ne se souviennent plus.

Ida quitta la chambre. En passant par la cour, je dis à Moab :

— Tu aurais mieux fait de me tuer à ta porte.

— Je t'avais prévenu, répondit-il d'un ton accablé.

Les quinze jours qui suivirent cette scène ne marquent pas dans mon existence.

Je m'enfuis à Jéricho. Ma sœur qui m'aimait tant, qui m'avait fait jouer sur ses genoux quand j'étais enfant, qui avait presque été ma mère, ma pauvre sœur fut effrayée de mon état. Elle me crut fou parfois, parfois hébété. Puis, j'eus la fièvre et le délire. Qui n'a pas eu cette crise dans sa vie? Tant pis pour ceux qui ne l'eurent point. Enfin, ma sœur entra dans ma chambre, un matin, tout effrayée et me dit d'une haleine saccadée :

— Judas, un courrier de Jérusalem.

— Que me veut-il?

— Il porte une lettre.

— Qu'il la donne.

— Il est venu à cheval et a été envoyé du palais d'Hérode.

— Du palais d'Hérode ou de l'enfer, c'est égal pour moi. Où est la lettre?

— La voici.

Je l'ouvris nonchalemment. Elle était de Claudia et portait ceci :

« Judas, je suis mordue au cœur d'un soupçon. Amène-moi de suite ton messie, dusses-tu le faire transporter par les soldats. J'ai besoin de le consulter, à tout prix; vite, vite, vite.

« CLAUDIA. »

XIX

Le rabbi de Nazareth quitta la Galilée la nuit même, après notre conversation chez Marie.

En moins de douze heures, il avait traversé la crise fatale de sa vie. L'attitude du peuple dans la synagogue le matin l'avait ébranlé; la perspective de l'horizon immense que j'avais déployé devant ses yeux le soir l'avait décidé. Son âme était atteinte. Au milieu d'une amère déception, une vision fulgurante l'avait consolée et exaltée. Mais il avait peur de l'orage qu'il avait déchaîné, peut-être prématurément et avec plus de précipitation que lui-même n'aurait désiré. Il ne pouvait plus rester désormais sous le beau ciel de son pays, où il avait tissé tant d'idyles dans la première phase de sa mission. Après avoir jeté son effrayante parole, qui le posait en fils de Dieu, il ne pouvait plus se laisser aller à ces douces amours de l'enfance, des fleurs, de la femme, des parfums, à une morale enjouée, à une fine raillerie contre les pratiques bizarres des pharisiens. Il fallait à présent trôner dans les régions de la foudre. Mais personne ne le comprenait plus. Ses disciples eux-mêmes le trouvaient étrange, parfois le croyaient en démence, et se refroidissaient ou s'éloignaient. Il sentait qu'il devait brusquer un coup décisif; et je lui offrais un grand rôle, un grand théâtre. Cependant ne me croyant pas sur parole, il voulut s'assurer de l'état des esprits, en le tâtant lui-même.

Le rabbi était un mauvais Juif. Il acceptait nos lois, nos traditions, nos patriarches, nos prophètes, nos doctrines sous bénéfice d'un strict inventaire; et il en laissait peu debout.

Un abîme séparait son âme de l'âme nationale.

Le Juif est matériel, formaliste, rude, pointilleux, orgueilleux, cruel, superstitieux, tout passions vives et palpables. Le rabbi était doux, simple, tolérant, populaire;

il élevait l'esprit et l'idéal sur tout et laissait à la matière une grande liberté de développement. Il avait effleuré les doctrines de Cakya-Mouni, de Jésus fils de Sirach, de Gamaliel, d'Hillel, d'Antigone de Soco, en leur prenant les principes d'égalité sociale, de charité, de simplicité dans le culte et dans l'idée de Dieu, de fraternité humaine. Mais il faisait bon marché du reste des principes, puisés soit dans les livres de Moïse et des prophètes, soit dans les masores ou traditions qui formaient le corps de la loi orale. Il repoussait, en se moquant, la masse des doctrines des pharisiens, aussi bien que des saducéens et des esséniens. Il se levait seul contre tous : était-ce plus haut que tous? Au royaume du peuple juif, il opposait le royaume de Dieu ; à l'attente d'un messie plus grand qu'Hérode ou Judas de Gamala, il offrait un messie paradoxal, habillé d'hyperboles incompréhensibles, débordant de promesses qui, si elles n'étaient pas de non-sens, frisaient la démence. Salomon, Jonas, n'arrivaient pas à sa cheville, disait-il (1). Cependant son œuvre se résumait en un tissu de phrases obscures, et quelques guérisons de malades, que les charlatans accomplissaient aussi bien sur les places publiques, et que les magiciens égyptiens dépassaient. On ne le comprenait pas, disait-il, en s'irritant de plus en plus. C'était peut-être vrai ; mais toujours est-il, qu'ayant profondément choqué les habitants des villages du lac, alarmé les pharisiens, jeté la méfiance dans la Maison dorée, il ne pouvait plus rester en Galilée. On l'aurait traqué et pris dans quelque piége.

Aiguillonné donc par la peur, conseillé par la prudence de contrôler mes paroles, il partit la nuit même, suivi seulement par deux de ses disciples, l'ambitieux et turbulant Simon, le flâneur Jean, aussi ambitieux mais plus poltron que le vieux matelot. Ceux-ci attendaient également, du maître, dans son royaume, des places de généraux, d'intendants, de grand-prêtres, une grosse situation enfin,

(1) Mathieu, chap. xii. Luc, chap. xi.

une riche suite, des femmes, des esclaves, des provinces à gouverner, des palais, des jardins, la pourpre, les lambris d'or, et poussaient le rabbi aux coups décisifs (1).

Ils traversèrent la région des collines de la Galilée et pénétrèrent dans la plaine de Tyr. Ils parcoururent le pays, depuis la plaine de Sidon jusqu'aux montagnes de Gilead, à pied, s'arrêtant peu, flairant l'opinion publique, ne prêchant pas, n'enseignant pas; car les espions des pharisiens, croyaient-ils, les suivaient. La chose qui froissait le plus les pharisiens c'était ce revirement de Jésus à propos des païens. Lui, qui jusque-là avait respecté la loi de la séparation de l'étranger, comme étant impur, causait maintenant avec une Samaritaine au puits de Jacob; dormait sous le toit de l'homme de Sychar; entrait dans les villes grecques, romaines, phéniciennes; se mêlait aux croyants de Baal et d'Astaroth. Pour lui, le Juif n'était plus le peuple élu, pour la réjouissance duquel Dieu avait créé cette terre habillée de fleurs et de fruits, ce ciel ruisselant d'astres. Il croyait à l'homme, ce messie du peuple de Dieu. Le voyage s'accomplissait à la hâte; car dès le premier pas sur ce sol où l'activité humaine se développait avec âpreté, Jésus comprit la situation des âmes. Ces peuples qui couraient le monde, qui exploitaient les mers, qui exportaient et importaient des richesses de différents climats, qui jouissaient de ces richesses dans des orgies qui se prolongeaient entre deux soleils, qui s'enivraient de la femme, du vin, des arts, des ornements, qui habitaient des palais ouatés de soie et resplendissants de marbres et d'or, ces peuples qui dévoraient les voluptés de la vie et la vie même des deux bouts, ne pouvaient pas haïr les Romains qui leur laissaient une liberté complète de développement, l'encourageaient, le favorisaient. Ces peuples ne pouvaient d'aucune façon préférer une domination juive, mesquine, ladre, barbare, dure, bornée dans l'esprit

(1) La mère de Jean et les frères de Jésus étaient les plus âpres à la curée d'après les Évangiles.

et dans l'activité individuelle, qui voyaient en tout homme non circoncis un impur à lapider ou à fuir.

Jésus sentait anéanti, dans ce pays, son sens de l'idéal. L'air voluptueux qu'il respirait dans ces villes lui donnait le vertige. Il se trouvait petit, désorienté. Lui qui venait prêcher la suprématie de Dieu sur l'homme, l'effacement de l'homme devant l'esprit, trouvait qu'ici l'homme était Dieu et créait ainsi que lui. Ses deux disciples qui ne comprenaient rien à la révélation et à la révolution qui s'accomplissait dans l'esprit du rabbi, qui n'avaient pas, comme lui, une âpre énergie morale pour les soutenir, succombaient sous la fatigue de cette course orageuse qui emportait Jésus.

Le rabbi voyait le monde se clore sur lui pour l'étouffer. La Galilée lui dérobait le monde idéal; ici, le monde matériel l'absorbait dans son exubérance.

Ne pouvant se fixer dans cette plaine de Tyr et de Sidon, dans ces deux villes étincelantes de palais, où le peuple travaillait pour jouir, ne pouvant sans danger, croyait-il, retourner en Galilée, Jésus et ses deux disciples vinrent chercher un abri dans la Décapolis, ce groupe de villes grecques alliées qui se déroule au bout méridional du lac de Gennésareth, et sur les deux rives du bas Jourdain. Au milieu des Grecs et des étrangers de tous pays, qui peuplaient Hippo, Gadara, Pella, Scytopolis, le rabbi de Nazareth se crut en sûreté.

Mais, là aussi, son âme n'éveillait pas d'écho, ne trouvait pas non plus cette haine contre la domination étrangère dont je lui avais parlé, et ce désir de la domination juive que j'attribuai à ces pays. Ici, également, le luxe, l'art, le mouvement pour embellir la vie d'aisance et de plaisir, la science, la poésie, l'existence facile, les relations enjouées, se déployaient vivement. Les dieux étaient humains et bons enfants, et non pas des tyrans refrognés comme le Dieu des Juifs. Homère, Platon, Thucydide, Hérodote, Anacréon ne faisaient nullement désirer le Pentateuque, les livres de Salomon et des prophètes, de Job et de Daniel. Ici,

cet idéal du peuple juif paraissait un fantôme sombre et mal taillé qui repoussait de partout et blessait le regard. L'idéal même de Jésus, si naïf, si éthéré, s'anéantissait dans cet air fiévreux, imprégné des émanations humaines, de l'éréthisme des sens. Le Père, qu'il prêchait dans le pays juif, était ici une création fantastique déjà esquissée par Platon dans les régions des rêves. Les miracles se trouvaient classés dans les aphorismes d'Hippocrate. Ces joyeux compères de l'Olympe avaient fait mieux que cela.

Jésus ne put se tenir non plus sur ce coin du sol, d'où il découvrait cependant les sommets du Carmel au pied duquel surgissaient Nazareth, sa patrie, les rocs brûlés au sommet desquels campait Capharnaüm où demeurait sa mère, la berge fleurie où Magdala lavait ses pieds et que Marie parcourait, les yeux altérés de revoir son rabbi.

C'est dans cet endroit que le trouva le messager que je lui envoyai de Jéricho, après la lettre de Claudia, pour hâter son voyage à Jérusalem.

Si Jésus avait pour un moment mordu à l'avenir splendide que je lui avais fait entrevoir, il se guérissait de jour en jour de ses espérances. Sur les bords du Jourdain, comme dans la plaine et sur les rivages de Tyr et de Sidon, il comprenait les terribles difficultés de la mission que je lui proposais, la répugnance que soulevait un messie politique. Magdala, d'ailleurs, l'attirait. Il était comme le Tantale de cette maison petite et proprette où Marie l'entourait de soins, de caresses, de foi. La tentation le vainquit. Il prit le bateau et y vint.

Le bruit de son arrivée se répandit immédiatement. La joie folle et communicative de Marie le trahissait. Peu à peu, en deux jours, les cinq villages de la côte orientale de Gennésareth furent en émoi. Les croyants au rabbi attendaient de lui, à la fin, une manifestation qui leur donnât confiance et les mît à même de rabattre le ridicule dont leurs ennemis les accablaient. Ces ennemis se mirent en mesure de lui tendre de nouveaux piéges pour le faire déborder dans sa prédication et le perdre. Car

ces ennemis ne l'avaient pas oublié, ne l'avaient même pas perdu de vue peut-être, dans ses pérégrinations.

La lutte commençait à se faire implacable, et le terrain sous les pieds du rabbi à se circonscrire. Il aurait voulu rester caché quelque temps dans cette retraite pour méditer, pour préciser plus nettement la situation, et puis se décider sous la pression des événements. Il ne le put point. Il n'alla pas à la synagogue; le peuple vint à lui. Sa position était critique : s'éclipser et se montrer, était également dangereux. Du reste, on ne lui laissa pas le choix.

Jésus était descendu sur la grève, vers la huitième heure, pour se rendre à Capharnaüm, chez la femme de Zébédée qui était malade. Quelques pharisiens et quelques hérodiens qui se trouvaient là l'environnèrent, et le cercle commençait à s'épaissir. Les agents provocateurs ne montraient aucune disposition hostile. Ils fêtèrent d'abord le retour du rabbi, car le bruit s'était répandu qu'il avait quitté le pays; puis, ils commencèrent à l'interroger, comme des gens qui ont envie de s'éclairer. Jésus comprit.

— Tu nous as dit que tu es le Messie, lui dit-on, nous sommes heureux de te croire. Mais montre-nous, au moins, par un signe, que tu es cet envoyé de Dieu que nous attendons.

Jésus soupira profondément. Il comprit la perfidie de cette question. Qu'allait-il répondre? qu'il était le Messie, en le prouvant par des œuvres étonnantes, en appelant le peuple à l'insurrection? A quelques pas de là, les soldats d'Antipas le guettaient. Refuserait-il de donner le signe demandé? On l'aurait raillé, banni comme imposteur, mis au pilori; heureux, si l'on se fût borné à le noyer dans le lac. Jésus, dont le don principal était la présence d'esprit et le sang-froid, répondit :

— Quand le soir vous voyez que le ciel est rouge, vous vous dites : demain, il fera beau. Quand vous voyez le ciel rouge le matin, vous vous exclamez : aujourd'hui il fera mauvais. Eh bien, hypocrites, si vous pouvez deviner les signes de la face du ciel, pourquoi ne devinez-vous

aussi les signes du temps? Une génération misérable et adultère demande les signes du ciel? Je n'ai aucun signe à lui donner, si ce n'est celui du prophète Jonas.

— Insulter, rabbi, n'est pas répondre, s'écria-t-on de tous les côtés. Si nous te demandons le cachet de ta mission messianique, c'est que tu te poses en Messie et tranches du fils de Dieu. Si tu ne te montres pas tel, tu es un impie, et nous te traiterons comme les blasphémateurs.

Les disciples du rabbi, qui se trouvaient présents, intervinrent. Jésus protégé par eux, recula de deux pas et se jeta dans la barque de Simon, qui se balançait sur le rivage. Ses disciples le suivirent et forcèrent les rames. Il était temps : déjà on les lapidait du bord de l'eau.

Cette scène imprévue dérangea le plan de l'excursion de Jésus. Au lieu de voguer vers Capharnaüm, à quelques minutes de là, où la scène allait se renouveler sans nul doute, Jésus fit mettre le cap sur la plage grecque, où il pouvait trouver un abri.

Il paraissait découragé, profondément abattu. Il voyait qu'il fallait renoncer pour toujours à cette contrée qui lui parlait de sa jeunesse, de la première époque de sa mission, embaumée du souvenir de tant de foi qui l'avait accueilli, de tant de belles œuvres qu'il y avait pratiquées, et des belles paroles qu'il y avait dites. Un destin le poussait et le mettait dans l'impossibilité de résister, de regimber.

Quand il dit à Simon de gouverner vers Bethsaïda-Julias, Simon lui fit observer que l'heure était avancée, que la nuit approchait, et qu'ayant quitté Magdala précipitamment, ils n'y avaient pas pris du pain.

— Qu'importe le pain? répliqua Jésus.

— Bon, observa Jean avec humeur, nous allons être obligés de pétrir et de manger du pain sans levain.

Jésus l'entendit et lui répondit d'un ton sec :

— Quoi! vous en êtes encore au souci des pharisiens et des saducéens, le levain dans le pain?

— Tais-toi donc, répondit Simon à voix basse, en poussant Jean du bras : ne vois-tu pas qu'il est colère parce que nous n'avons pas pris du pain?

— Gens de peu de foi! interrompit le rabbi assis à la poupe, que grommelez-vous entre vous de n'avoir pas acheté du pain? Depuis quand le pain vous a-t-il manqué? Lorsque je vous parlais du levain du pain des pharisiens, c'est de leurs doctrines que j'entendais parler.

Le rabbi ne s'arrêta pas longtemps à Bethsaïda-Julias, à la source du Jourdain. Il était, là aussi, trop près; les échos de Capharnaüm le poursuivaient. Il se sentait excité, par une force invincible qui le poussait en avant, à franchir, à la façon de César, son Rubicon. Il grimpa la colline et alla à Panéas, devenue depuis peu Caesarea-Philippi.

Dominé par sa préoccupation, se croyant assailli encore en cette retraite dans les États du Tétrarque de la Gaulonotide — Philippe, un autre fils d'Hérode — il pensait à s'y cacher quelque temps. Il aurait voulu se soustraire à la fatalité qui le poussait vers Jérusalem où je l'attirais. Il demanda donc à ses disciples :

— Est-ce que les hommes d'ici disent aussi que je suis le fils de l'homme?

— Les uns disent, répondit Jean, que tu es Jean le Baptiste; les autres que tu es Jérémiah, et quelques-uns que tu es Élija, ou tout autre des prophètes.

— Et vous, qui dites-vous que je suis?

— Que tu es le Christ, fils du Dieu vivant, répondit Simon brusquement.

Jésus, qui se plaisait beaucoup à ce titre, lequel répondait le mieux, par son vague, à ses aspirations encore indécises et fort complexes, loua Simon de sa flatterie et l'encouragea par des promesses. Se croyant cependant traqué aussi à Caesarea Philippi par ses ennemis, il renvoya une partie de ses disciples, et avec deux ou trois d'entre eux seulement, s'avança dans les vallées du mont Hermon pour se recueillir pendant quelques

jours. Se recueillir seulement; car, désormais, il avait pris une résolution.

Le rabbi de Nazareth renonçait définitivement au rôle de messie politique, qu'il avait caressé quelque temps, après le tableau que je lui avais dessiné de la situation des esprits dans l'ancien royaume d'Hérode. Je n'avais rien exagéré cependant, comme les événements le prouvèrent plus tard. Mais Jésus, ayant dans ses pérégrinations touché uniquement les pays phénicien, grec et romain, avait cru que le pays juif partageait avec eux le sentiment de tolérance du joug romain. Ayant abdiqué le titre de fils de David, qu'il avait caressé quelques mois auparavant, il s'était fixé sur le rôle de fils de Dieu qui vient annoncer le royaume de son père. Ce grimoire, qui ne signifiait rien, pouvait prendre toutes les formes que les circonstances lui auraient indiquées.

Le type du Recteur universel conçu par Jésus était celui d'un grand-prêtre roi, qui, au nom de Dieu, gouvernât et menât en sens absolu les corps et les âmes — la monarchie théocratique qui ne connaît d'autre maître que Dieu auquel elle s'identifie, et d'autre borne que ses propres aspirations — (la papauté de nos jours telle qu'elle est comprise au Vatican).

Ce type n'était pas réalisable dans les pays mixtes, sous la domination des héritiers d'Hérode. Le mélange de races, de peuples, de croyances qui se croisaient dans les provinces sous la domination indirecte des Romains, s'opposait à cette farouche autocratie, lors même que ces susceptibles fils d'Hérode eussent été assez débonnaires pour la laisser s'implanter chez eux. Il fallait donc émigrer, et au plus vite; car les dangers se pressaient, s'accumulaient sur les pas du rabbi. Où aller?

Je lui ouvrais les portes de Jérusalem, lui préparant un accueil chaleureux. Je m'étais bien expliqué à quelles conditions. Jésus voulait escamoter mes conditions et exploiter la faveur que je lui ménageais.

Les premiers coups de la contradiction l'avaient changé.

Il était devenu irascible, absolu, emporté, exigeant plus que jamais, ne tolérant aucun retard, aucun conseil, aucun débat, aucune résistance : ni discussion, ni doute. Il était devenu effrayamment absorbant. Il sentait tout ce que sa position avait de terrible. Il ne voyait aucun moyen de s'y soustraire sans déchoir : rentrer dans l'ombre, s'anéantir et mourir de crève-cœur dans le ridicule. Il comprenait que, dans des situations pareilles, la hardiesse seule peut sauver. César s'était sauvé ainsi; Pompée et Antoine avaient succombé faute de cette promptitude nécessaire pour écarter le coup du destin. Il n'avait plus rien à attendre du temps, sinon en le violant. L'occasion que je lui offrais ne s'offre pas deux fois dans la vie d'un homme qui provoque le sort. Maintenant, il fallait agir, rien qu'agir, surprendre, enlever ces décisions au bout desquelles se dresse l'autel ou le gibet. Ses ennemis l'avaient compris. Ils l'avaient marqué, mis leurs griffes sur lui, et ils paraissaient décidés à ne plus le lâcher, qu'en succombant eux-mêmes ou en l'anéantissant.

Les anciens partis et lui ne pouvaient plus vivre ensemble; il les avait provoqués; ils auraient cru abdiquer s'ils n'eussent pas relevé le défi et écrasé l'audacieux qui les avait nargués. Jésus venait défaire cinq mille ans de judaïsme : fallait-il se croiser les bras? Le ton qu'il avait pris en outre ne pouvait se soutenir plus longtemps. La doctrine, telle qu'il l'avait posée, s'obscurcissait et s'amoindrissait en l'expliquant davantage; ce à quoi on le poussait tous les jours. Le fils de Dieu se tenait en équilibre sur un fil, entre le sublime et la bouffonnerie, entre le messie et le charlatan. Un souffle, et l'idole montait aux cieux ou s'affaissait dans la boue. Déjà ses disciples le croyaient fou, et ses ennemis possédé (1). Il se voyait obligé d'accélérer la progression de son enthousiasme pour ne pas descendre des faîtes où il avait gravi.

Jésus avait dit sa première parole : amour! Main-

(1) MARC, chap. III. JEAN, chap. VII, VIII, X.

tenant il s'écriait frénétiquement : Je suis l'épée, le désordre, le feu! Il reniait la patrie, la famille, l'amitié, la personnalité : le sang, le sien même, l'enivrait. Il déclarait la guerre à la société et à la nature. Un homme lui dit : Je te suis, Seigneur, mais laisse-moi d'abord ensevelir mon père. « Laisse les morts ensevelir les morts, lui répond le rabbi : marche. » Un pas encore, et cette foi, cette assurance, cette confiance en lui-même, cet idéalisme, cette vision, cette fixité engendraient la folie. C'est lui-même qui me le dit plus tard, en m'esquissant l'état de son esprit dans la hutte de cette vallée du mont Hermon. Il brusqua ses réflexions; il coupa court à l'attente, aux nouveaux projets, au développement consécutif de sa doctrine et de ses plans, et annonça à ses disciples qu'il partait pour Jérusalem, où il irait les attendre pour le paschah.

— Attends encore, Seigneur, lui suggéra Simon, ne va pas t'exposer si tôt.

— Arrière, Satan! s'écria Jésus avec colère. Tu me choques; car tu ne savoures pas les choses de Dieu et tu te grises de celles des hommes.

Jésus, en effet, partit de Galilée un mois avant la caravane. Il alla voir sa mère à Capharnaüm — il avait rompu avec ses frères qui le poussaient à se briser dans des coups messianiques aventureux. Il alla voir Marie à Magdala et leur ordonna de se joindre à la caravane et de se rendre à Jérusalem par la vallée du Jourdain. Il prit ensuite, seul et à pied, le chemin de la Samarie, traversant Sihcchem, Shiloh et Béthel, les trois villes sacrées qui précèdent Sion.

Le soir du 13 adar, jour du jeûne d'Esther, la veille de la grotesque fête du purim, le *saturnalia* des Hébreux (le carnaval de nos jours), le rabbi de Nazareth entra à Jérusalem par le faubourg et la porte de Benjamin, voyant à sa gauche Bezetha, avec ses maisons, ses synagogues et le nouveau palais d'Antipas, à sa droite le Gareb avec ses jardins, ses villas, sa place des exécutions publiques,

ses grottes et ses tombeaux. Traversant la grande rue de la vallée des formagers, et tournant à gauche à mi-chemin, dans la rue qui conduit à la porte des Bestiaux, il passa le lit sec du Cédron. Puis il côtoya la pente ouest du mont des Oliviers et, à travers une plantation de figues et d'oliviers, arriva à Bethany, village à deux milles de Jérusalem, à la maison de son ami Lazare. Cette maison était basse et nue; avait un toit ouvert, un pavé de chaux et de sable, une petite cour, et dominait la vallée du Cédron, la mer d'Asphalte, les montagnes de Moab et ce sentier de pierres glissantes et polies, sur lequelles ni cheval, ni chameau ne tiennent ferme, qui de Jérusalem conduit à Jéricho. C'est, assis entre les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie, que je trouvais à la fin le rabbi de Nazareth, aprés m'être rendu là dix fois pour le chercher.

Il en était temps, car voici ce qui était arrivé.

XX

Je n'avais jamais compris, dans notre histoire, la violence de la passion d'Amnon pour sa sœur Tamar, et son indigne conduite. Je la comprenais maintenant.

L'amour est toujours une maladie. En certains moments, il est une destruction. Pendant quinze jours mon âme avait livré un terrible combat à mon cœur. Elle lui avait présenté une à une toutes les impossibilités, les inconvenances, les outrages de mon amour pour Ida. Le cœur avait toujours répondu : C'est vrai, mais je l'aime! L'âme était restée avec ses raisons victorieuses; mais le cœur avait triomphé. Je partis donc de Jéricho, résolu d'épouser Ida, quoi qu'il advînt. L'avenir était tout armé en ma faveur, si je me repentais. Je pouvais chasser, faire tuer, tuer Ida, si le délire de ma passion s'apaisait. Cependant, quoique absolument déterminé à la démarche désespérée d'épouser la favorite abandonnée d'un officier romain, je voulus, pour me justifier à mes propres yeux, demander un conseil.

En arrivant à Jérusalem, j'allai voir Hannah.

Le sagan était homme à le donner, ce conseil.

Après la mort d'Hérode, le lendemain même, deux partis s'étaient levés en armes à Jérusalem l'un contre l'autre : le parti des nobles, déprimé par les Machabées ; le parti des séparatistes, écrasé par Hérode : les vieux légitimistes (1), qui, sur la base de la loi organique de Moïse, ambitionnaient une grande liberté oligarchique ; le parti démocratique, qui visait à monopoliser et à exploiter le pouvoir, oligarchie aussi, mais par en bas. Les deux partis cependant étaient contraires à la dynastie, aux institutions, au partage qu'Hérode avait fait de ses États. Le parti noble avait pour but de renverser l'ethnarque Archelaüs, fils d'Hérode, et le grand-prêtre Joazar, de la maison Boëthusienne, et de s'emparer du gouvernement civil et religieux. Le parti populaire avait pour but de renverser à tout prix Archelaüs, fils d'une reine samaritaine, et, partant, impur et de traiter avec Joazar, moins haï à cause de ses manières dignes et faciles. Le chef du parti noble était ce Hannah, fils de Seth ; un homme de grande naissance, de grande richesse, doué de courage, d'ambition, de persévérance sans limite, quoique d'intelligence bornée, de mœurs tarées.

Les deux partis avaient triomphé de la famille d'Hérode. Archelaüs avait été appelé à Rome pour rendre compte de sa conduite. Accusé par tous les partis et par ses propres frères, Auguste l'avait exilé à Vienne. Ensuite, l'ethnarchie avait été agrégée à la Syrie, comme province romaine, tandis que les deux tétrarchies restaient aux autres deux fils d'Hérode, qui ambitionnaient d'annexer la Judée et la Samarie à leurs États. L'accusation capitale portée contre Archelaüs avait été celle-ci : qu'il avait chassé sa femme Mariamne et épousé Glaphyra, fille du roi de Cappadoce, qui avait été auparavant la femme de

(1) « Les tories » comme les appelle Mr W. H. Dixon dans son excellent livre intitulé *The Holy Land*, que j'ai consulté si souvent, avec un très grand profit.

son frère Alexandre. Quand Archelaüs fut exilé, la belle et jeune reine mourut de chagrin. Cyrenius, gouverneur de Syrie, fut chargé d'organiser les deux nouvelles provinces sous un gouverneur spécial, appellé procurateur. Caesarea, sur la côte, fut désignée comme capitale et comme résidence de ce fonctionnaire.

Cyrenius vint à Jérusalem. Après avoir tâté les partis, il destitua Joazar, le grand-prêtre populaire, et éleva à la grande-prêtrise Hannah. Tandis que le premier procurateur, Coponius, résidait à Caesarea, Hannah trônait à Jérusalem. Pendant quinze ans, quoique les Juifs fussent accablés d'impôts, meurtris de douleur pour la perte de leur nationalité et de leur gouvernement national, rien ne troubla l'empire d'Hannah et du parti noble, qui gouvernaient Jéruralem au nom de Rome. Mais Valerius Gratus, le gouverneur de Syrie envoyé par Tibère, s'avisa de donner une autre assiette à la domination romaine, peut-être, parce qu'il vit la marée du mécontentement grossir et qu'il espérait conjurer le danger en s'appuyant sur le parti populaire. Le fait est, que Hannah fut destitué et Ishmael élevé à sa place.

Gratus comprit bientôt la portée de la faute qu'il avait commise, par le mécontentement plus grave encore qui suivit la destitution de Hannah, fomenté par le parti noble. Ne voulant pas reculer, et voulant cependant calmer les esprits, il destitua Ishmael, et nomma grand-prêtre Eleazar, fils de Hannah, laissant à celui-ci, avec le titre de sagan-député, les fonctions spirituelles et le règlement des rites attachés à la chargé du grand-prêtre.

Gratus ne pouvait pas néanmoins se consoler de s'être vu forcer la main par Hannah et les nobles. Aussi, dès qu'il le put impunément, il déposa Eléazar et élut à sa place Simon. Nouvelle faute de Gratus; car, en moins d'une année, il fut obligé de déposer son nouveau grand-prêtre et de nommer Caïphas, gendre du sagan. Dès lors, le triomphe du parti noble fut définitif, au moins pour quelque temps.

Pilate s'appuya sur lui. Mais il ne réussit ni à neutraliser, ni à mâter, par ce parti, le parti populaire. Celui-ci embrassa tous les principes d'une de ces factions, — la galiléennne de Judas de Gamala, — la haine contre les Romains, et l'attente d'un messie, lequel devait les venger en brisant leur joug. Hannah vit ce parti monter, s'accroître, oser même. Se sentant placé entre deux dangers, il flatta Pilate et conspira avec moi.

Tel était le sagan — un bel homme d'une cinquantaine d'années, rompu à tous les vices et à toutes les astuces — que j'allais faire juge de ma conduite.

Je lui racontai tout, mes démarches auprès d'Ida, l'accueil qu'elles avaient rencontré, ma lutte intérieure, la résolution à laquelle je m'étais arrêté. Hannah m'écouta sérieusement, tranquillement, puis il me demanda :

— As-tu la force d'arracher cette passion de ton cœur?

— Non. J'ai essayé ; je n'ai pas réussi.

— Je le vois. Ta figure porte les traces de ton combat. Alors, que viens-tu me demander? Toute transaction pour masquer la honte de ton mariage serait une honte nouvelle. La passion n'a pas de logique et ne peut pas avoir de code. Agis franchement, ouvertement, hautement. Épouse cette femme et confie au temps le soin du remède.

— Elle n'a aucun parent à qui je puisse m'adresser. Je n'ose pas me présenter à elle de nouveau, de peur de tout briser. Veux-tu aller lui demander sa main pour moi?

— Je suis prêt.

— Tu n'en rougis pas? Tu ne recules pas devant le reproche d'être entré dans une maison impure?

— Aucunement. Seulement, nous arrangerons une histoire qui écarte le plus possible de tels reproches.

— Je te laisse une entière liberté d'action.

— Quand faut-il voir cette femme?

— Attends. Il faut que je parle d'abord à Moab pour la préparer à ta visite. J'ai peur d'échouer.

— Alors tu me donneras avis, quand je pourrai me présenter.

— De quelle façon, penses-tu amoindrir devant le monde ma folie et de montrer ma femme à nos amis?

— Tout simplement. Nous ne pouvons pas la présenter comme la veuve de Caius Crispus, que tout Jérusalem connaît, qui est vivant, à Sébaste en ce moment, mais qui peut tomber ici demain, à la tête de sa cavalerie. Il faut donc qu'Ida passe pour la femme de cet officier, répudiée par lui après l'avoir reconnue invinciblement attachée aux croyances de ses pères. Avec cela, tout est sauvé. La beauté d'Ida justifie la passion du Romain qui l'a épousée, en espérant la convertir ensuite. Cette persévérance dans le culte des lois de Moïse éloigne d'elle tout reproche d'avoir épousé un païen, et nous pouvons, sans nous souiller, entrer dans sa maison. Tout honnête homme peut épouser une femme divorcée sans reproche. Mais il faut une chose : qu'Ida ait un écrit de son mari constatant ce divorce. Elle n'en a point probablement. Il faut à tout prix qu'elle en ait un, dût-elle le forger. Je me charge, s'il le faut, de faire demander par Pilate cette attestation de séparation, si Caius Crispus la refuse. Dans la condition exceptionnelle de cette fille, nous pouvons altérer le rituel ordinaire du mariage, abréger les délais, simplifier les formalités. Bref, nous sommes maîtres d'agir un peu à notre avis, et préparer ainsi des motifs de nullité du mariage, en cas que tu te repentes et que tu reviennes de ta folie.

— Merci, Hannah, tu me sauves. Je cours à Berachah.

J'y courus, en effet, immédiatement et je vis Moab. Je lui déclarai que je voulais épouser sa maîtresse et lui expliquai tout.

Moab comprit. Il promit de faire tout ce qui était nécessaire, d'obtenir l'acte du divorce, et de venir chez moi, dans une couple de jours, m'annoncer le résultat de ses démarches. Je m'en revins plus soulagé et, faut-il l'avouer? m'excusant même de ma lâcheté.

Moab ne dit pas un mot à Ida de tous ces accords. A son insu, il alla, le jour même, voir Pilate dans sa tour de Mariamne.

J'ai su plus tard par Noah et par Moab les faits que je vais raconter; mais je les raconte ici pour mieux faire entendre les scènes douloureuses qui vont se passer.

L'homme que j'avais vu sortir de chez Ida, la nuit où je cherchai un abri dans sa maison, était bien Pilate. Caius Crispus n'avait jamais vu Ida. Celui qui l'avait achetée et fait enlever, c'était Pilate lui-même. Son amant était Pilate. Personne ne connaissait cet amour. Il allait la voir la nuit et presque toutes les nuits. L'amour d'Ida était la fraîcheur de cette vie brûlée par tant de convoitises et tant de passions. Après la terrible scène qu'il avait eu avec sa femme, cependant, il avait tremblé; peut-être avait-il eu du remords; en tous cas, il voulait se ménager le droit d'être désormais sévère avec Claudia.

Ida l'attendait comme toujours. Quand elle entendit le bruit des chevaux, le bruit des pas dans l'atrium, elle courut, le sourire sur la figure, le baiser sur les lèvres, les bras ouverts. Vingt-deux heures de sa journée étaient un souhait et une préparation pour ces deux heures de béatitude qu'elle passait avec le sombre et triste Romain. Elle commençait à perdre l'espoir de le voir cette nuit : l'orage sans frein bouleversait le ciel; l'heure ordinaire était passée. L'arrivée de Pilate sembla donc une double fête. Mais, aussitôt qu'il pénétra dans les rayons de cette chambre à coucher éclairée vivement, Ida recula saisie à son aspect. Il était effroyablement pâle, avait les yeux hagards, les les habits couverts de sang, le bras blessé. Ida jeta un cri. Pilate, cette nuit, ne lui rendit aucune caresse; il ne la calma point. Il s'assit, ou plutôt se laissa tomber tout brisé sur un tas d'oreillers, et plia le front dans ses mains, sur ses genoux. Ida accourut à lui.

— Mon Dieu, mon Dieu, qu'as-tu? s'écria-t-elle.

Pilate se leva en soubresaut et, la baisant sur le front, lui dit :

—Apaise-toi. Cette nuit tu as besoin de tout ton calme. Je viens t'annoncer un malheur.

— Que tu ne m'aimes plus? exclama Ida en tremblant.

— Pire encore, Ida.

— Impossible. Parle donc, parle, mon Dieu.

— Ida, je n'ai que quelques instants à te donner, et je livrerais ma vie pour en amoindrir l'amertume. Mais je ne puis plus, sans déshonneur, te dérober la vérité.

Ida jeta les bras au cou de son amant et d'une voix étranglée balbutia :

— Parle.

— Ida, je te quitte.

— Quoi! tu me... quittes?

— Ida, j'aime ma femme.

Les bras d'Ida se ralentirent peu à peu, un gémissement étouffé se dégagea de sa poitrine, et elle tomba foudroyée sur le parquet. Pilate la prit dans ses bras, alla la poser doucement sur le lit et se mit à genoux à son chevet, épiant, les yeux noyés de larmes, le retour à la vie. Il se passa longtemps. Enfin, peu à peu, les joues pâles, les lèvres décolorées d'Ida s'animèrent, un souffle brûlant traversa sa bouche, les narines diaphanes palpitèrent, les paupières s'entr'ouvrirent doucement, s'ouvrirent démesurément, l'œil bleu brilla comme l'étoile du berger, les longs cils tremblèrent; et puis se dressant d'un bond sur le lit, jetant les bras au cou de son amant et éclatant dans un sourire convulsif, elle s'écria :

— Oh! mon ami, quel infâme rêve je viens de faire!

Pilate poussa un long soupir et se tut.

— Devine donc! continua Ida, j'ai rêvé que tu me quittais, en me disant d'une voix courte et mortelle : J'aime ma femme.

— Ida, tu n'as pas rêvé.

— Je n'ai pas rêvé, dis-tu? c'est donc vrai! est-il vrai que tu m'abandonnes et que tu aimes cette belle, belle femme que j'ai vue dans le cirque?

— C'est vrai.

— Et l'aimais-tu, quand tu m'as prise? L'aimais-tu pendant ces longues et heureuses nuits où tu m'as repété mille fois que j'étais la lumière de ta vie? L'aimais-tu, quand tu

me prenais sur tes genoux, et la tête pliée sur mes épaules, me brûlais de ton souffle, me pénétrais d'un feu qui nous faisait trembler ensemble comme deux feuilles sous le coup de l'orage? L'aimais-tu quand, à cette place, là, où tu es, où je suis, tu m'inondais de tes regards comme d'un bain de flammes, et que ton âme s'exhalait dans une cascade de baisers? Dis, dis, était-ce à elle que tu pensais, quand tu étais si accablé de tristesse, quand tu étais si morne, quand tu soupirais de si loin, de si loin que cela paraissait partir du tombeau de ton âme?

— Ida, ma femme ne sait pas encore que je l'aime, que je l'aime depuis six ans! Elle n'a pas encore reçu un seul baiser de moi.

Ida sauta de son lit et prenant la tête de Pilate sur sa poitrine la couvrit de baisers :

— Est-ce vrai ce que tu dis là? est-ce bien vrai, mon amour?

— Vrai, Ida. C'est ma terrible histoire. Mais il n'est pas moins vrai, mon enfant, que je dois te quitter pour toujours, et que j'aimai cette femme fatale dès le premier jour que je la vis.

— Tu ne m'as donc jamais aimée?

— J'ai fait mieux que cela, Ida, je t'ai considérée comme le repos de mon âme. Les jours de mon bonheur dans ce monde sont comptés par ceux que j'ai passés avec toi.

— J'y pense, pourtant, maintenant : tu ne m'as jamais dit que tu m'aimais. Oui, tu ne m'as pas menti au moins. Ah! si tu savais, Ponce, comme je t'aime! Mais cherche-moi donc une comparaison pour t'exprimer combien je t'aime, car je suis si ignorante moi, pauvre fille du peuple. Oui, je te défie de trouver une comparaison qui ne soit point pâle et menteuse. Mais pourquoi ne m'aimes-tu pas? Est-ce que je suis laide? Est-ce que je suis méchante? Est-ce que je m'habille mal, et ne sais pas te dire mille douces choses? Il m'en passe tant par l'âme cependant; je t'en dis tant quand tu n'es pas là! Puis, je ne sais comment cela arrive, dès que tu es là, je ne sais plus que

te regarder, t'embrasser, et puis, voilà! Eh bien, invente donc quelque chose qui vaille un baiser tout imprégné de ce que l'existence a de plus ardent. Dis-moi mes défauts, Ponce, je me corrigerai. Ma tête, mon corps sont à toi; fais-en ce que tu veux, par le fer et par le feu.

— Tu es la créature la plus belle, la plus suave que j'ai vue de ma vie, Ida. Mais, j'aime ma femme qui m'abhorre.

— Mais je t'aime, moi, Ponce. Je ne suis pas aussi foudroyamment belle que ta femme; pourtant je t'aime, je n'aime que toi, je n'ai aimé que toi. Ce soir je suis sotte, vois-tu; j'ai reçu un rude coup de tes paroles. Mais tu verras, demain soir, comme je te dirai des choses gentilles, comme je me ferai belle. Je mettrai les beaux bijoux que tu m'as donnés. Le vieux Thorix me cueillera des fleurs que je placerai dans mes cheveux. Tu verras comme Noah me peignera bien. La pauvre fille volerait la beauté d'une reine pour m'en parer et te faire plaisir. Nous souperons ensemble demain soir. Je te chanterai ce bel air de ton pays que tu m'as appris... Vois-tu, Ponce, je te parlerai hibérien, ah!

— Ida, mon enfant, il n'y a plus de demain soir pour nous. Je te dis adieu pour toujours.

— Oh! impossible, impossible, impossible, te dis-je, Ponce. On ne vient pas chez une pauvre fille qui t'aime, qui ne t'a pas fait de mal, et on ne lui dit pas avec cet accent féroce que tu as dans la voix ce soir : Adieu! Adieu, soit : mais dans le ciel. Tue-moi, tue-toi, et allons nous rencontrer dans le sein du Dieu d'Abraham. Qui est-ce donc qui t'a conseillé de venir me torturer ainsi ce soir, avec cette horrible plaisanterie? C'est ta femme peut-être. Mais de quoi serait-elle jalouse, si elle est si belle, plus belle que moi?

Pilate se leva. Cette espèce de divagation de la jeune fille le déchirait.

— Ida, dit-il, depuis quelques heures, une nouvelle vie est commencée pour nous. Ma femme a un amant que je n'ai pas le droit de tuer, parce qu'elle te tuerait, si elle sa-

vait que je t'ai, moi. Et pourtant, Dieu sait que de remords m'ont coûté ces gouttes de consolation dont tu as aspergé ma vie lugubre et déshonorée! Je me jette dans un avenir de ténèbres que je n'ose pas regarder en face, que je n'ose même pas entrevoir. Je ne sais ce que je vais devenir. Je sais que je ne puis désormais continuer à te voir sans t'outrager, sans m'outrager, sans outrager la femme qui porte mon nom. Tu te consoleras un jour. Tu es pure, tu es restée pure même sous les tristes baisers que tu as arrachés à ma douleur. Tu es jeune; l'avenir est un éblouissant prometteur : aie confiance en lui. Si une ortie t'a piquée en cueillant des violettes, les fleurs qui s'épanouiront sous tes pas n'en seront pas moins belles dès que la brûlure sera calmée. Ah! si je pouvais en dire autant de moi! Les dieux m'ont mis au cœur un amour pour en faire mon bourreau...

— Cesse, Ponce, dit Ida; je vois que tu es malheureux et que tu es décidé. Oh! que je voudrais voir ta femme et lui dire combien tu es bon, et la supplier à genoux de t'aimer.

— Ida, Ida, s'exclama Pilate embrassant la jeune fille dans un accès de délire, pourquoi ne puis-je dire : Je t'aime! tu es la plus noble de toutes les créatures?

Puis, se déliant d'un coup de cette étreinte, il se précipita hors de la chambre en criant :

— Adieu mon bonheur évanoui, adieu ma consolation céleste : sois heureuse à toujours!

— Pilate! Pilate! s'écria Ida, comme en se réveillant en sursaut, encore un mot, un dernier baiser. Pilate, écoute, Pilate...

Pilate était déjà dans la cour et sortait hors de l'enceinte. Ida courut jusqu'à l'atrium et tomba évanouie dans les bras du vieux Thorix, son jardinier gaulois.

Depuis cette nuit, Pilate ne sortit presque plus de sa tour, consumé d'une mélancolie implacable.

Ida se désola dans les larmes, après deux jours de délire et huit de fièvre. Noah, la vieille Phébée la femme du jardi-

nier, veillèrent sur elle jour et nuit. Enfin, elle se releva comme du fond d'une tombe, où elle avait laissé sa joie, son espérance, sa jeunesse. Le jour même où elle put donner des ordres, elle rendit la liberté à tous les esclaves dont Pilate l'avait entourée comme une petite reine. Thorix, qui depuis trente ans habitait cette maison passant de maître à maître, attaché à cette glèbe dont il avait fait un petit paradis, à ces plantes, à ces fleurs, à toute cette création qu'il avait imposée à des rochers nus, ne voulut pas de la liberté, pour ne pas quitter ce monde qui était né sous sa main. Phébée ne quitta pas son mari. Noah refusa de se séparer de sa maîtresse.

Cependant, Ida — je continue à l'appeler de ce nom — ayant perdu l'amant, n'en voulait pas conserver les épaves. Dans cette maison, tout lui rappelait un bonheur qui s'était évanoui, un amour qui avait fait naufrage à sa première course. Mais où aller? que devenir? Alors, la pensée de sa mère, de la maison de son père brilla devant ses yeux comme un arc-en-ciel. Il fallait lui apprendre sa position. Qui lui envoyer? Elle n'avait personne à qui se confier. Moab était encore très malade, malgré les soins et les remèdes secrets de Phébée qui le veillait. Thorix ne comprenait pas ce monde de choses qu'une femme sait, devine, et qu'Ida voulait porter à la connaissance de sa mère pour la toucher. Elle prit une résolution, et un matin fit monter Noah sur un chameau, Thorix sur un âne pour l'accompagner, et les envoya à Nazareth.

Jésus connaissait, dès longtemps, toute l'histoire douloureuse de sa sœur, depuis sa vente jusqu'à sa destinée finale. Il n'avait rien dit à sa mère, ni à ses frères ni à sa sœur. Noah trouva la famille déménagée à Capharnaüm. Ida était déjà renseignée sur la mort de son père. Jésus était absent.

Il est impossible de décrire le deuil qui s'abattit sur le cœur de la pauvre mère du rabbi, au récit plein de larmes que lui fit Noah. Elle en parla à ses enfants. Un cri unanime de réprobation s'éleva dans cette famille.

Les frères, l'autre sœur du rabbi, étaient des gens bornés, rudes, sans cœur, plein d'avidité, d'ambition, d'envie, de jalousie. La mère aurait voulu retarder une réponse jusqu'à l'arrivée de Jésus, qui était maintenant le chef de la famille, étant l'aîné. Mais les autres enfants de la veuve du charpentier se prononcèrent d'une façon nette et énergique : « Mirjam est une étrangère chez nous : si elle met les pieds dans cette maison, nous la quittons tous, nous te quittons tous, mère, ou nous la noyons dans le lac. » Ce fut la réponse que la pauvre Noah entendit en tremblant, et elle ne put en porter d'autre à sa maîtresse.

Ida avait reçu cette communication depuis deux jours, lorsque je frappai à sa porte.

Dans cette situation, on comprend la proposition que Moab m'avait faite, Il fallait à cette pauvre jeune fille un coin de toit où mettre à l'abri sa tête, puisqu'elle était décidée à quitter la maison de marbre et le refuge délicieux que Pilate lui avait donné.

Ida cependant espérait encore le retour de son amant. Elle ne pouvait se rendre compte de ce qui s'était passé, et comment l'on pût briser en quelques minutes une liaison filée d'or et de rayons pendant deux ans. Pour la déterminer, il fallait un coup décisif...

Moab allait le lui porter.

Il se rendit chez Pilate.

Il le trouva dans un petit appartement de la tour Mariamne, très peu et fort simplement meublé. Il y avait partout des soldats romains, en sorte qu'on l'aurait dit logé dans un campement en temps de guerre. Aussitôt, toutefois, que Moab se fit annoncer par son nom et comme venant de Berachah, il fut introduit.

Une certaine émotion se peignit sur la figure de Pilate. L'aspect de cet homme le faisait se souvenir de tant de choses et de jours heureux, irrévocablement passés! Car Pilate etait, en effet, sombrement triste, pâle plus que de coutume et comme miné d'une fièvre qui ne lui donnait

pas de trève. On l'aurait dit convalescent. Il avait encore le bras enveloppé d'un morceau d'étoffe.

— Serait-il arrivé quelque malheur? lui demanda Pilate avec anxiété.

— Le malheur s'est installé chez nous, répondit Moab; il ne peut donc plus arriver.

— Alors, parle. C'est Ida qui t'envoie?

— Non. Elle ne sait rien de la démarche que je fais : j'agis de ma propre inspiration.

Pilate prit un air froid et ajouta.

— Que me veux-tu donc?

— Le voici, en deux mots : il me faut une lettre de toi à Ida, qui lui déclare de la manière la plus décisive et définitive qu'elle n'ait plus à rêver de toi, car tu es heureux avec ta femme...

— En effet! s'exclama Pilate.

— Qu'elle ait à se marier, si elle trouve un époux, et à oublier le passé.

— C'est tout?

— Pas encore. Puis tu me feras un écrit, au nom de Caius Crispus, comme quoi il l'a répudiée, et comme quoi Ida est libre de convoler à de nouvelles noces.

— Que de noces il y a dans ton discours! Sont-elles seulement dans le discours?

— Non.

— Non! comment, Ida se marierait-elle déjà?

— Ce n'est pas elle qui se marie, c'est moi qui la marie.

— Toi? mais parle donc clair et vite, tonnerre de Jupiter!

— Je procède par ordre; je ne peux pas commencer par la fin.

— Alors?

— Eh bien! Tu sais qu'Ida ne veut rien de toi, qu'elle a renvoyé déjà tes esclaves et qu'elle s'apprête à quitter la maison que tu lui as donnée. Elle a envoyé Noah chez sa mère à Capharnaüm. Noah a reporté pour toute réponse : qu'on ne la connaît plus, et que si elle ose mettre le pied

dans la maison, ses frères vont la plonger dans le lac de Gennézareth.

— Les brutes!

— Que veux-tu? il y a des brutes pareilles, qui considèrent que l'honneur est encore quelque chose en ce monde. N'es-tu pas du même avis, mari de Claudia Plautilla?

Pilate foudroya d'un regard l'insulteur et ne répondit point. Moab continua :

— Tu sais, de plus, qu'Ida est pauvre, qu'elle est jeune et belle, que, malgré ton contact, elle est la plus pure des filles d'Israël. Que va-t-elle devenir quand elle sera sortie de cette maison, où tout lui rappelle une joie éteinte, un amour outragé, l'honneur perdu? Sa vie est dans les larmes; si elle ne quitte pas cette demeure, elle y mourra.

— Que puis-je faire?

— Ce que je t'ai demandé.

— Mais dans quel but?

— Je vais te l'apprendre. Te rappelles-tu ce jeune homme, Judas bar Simon de Kariot, qui dans le cirque sauva la vie de ta femme, que tu fis arrêter et que ta noble femme fit mettre en liberté?

— Je m'en souviens.

— Eh bien, ce jeune homme vit Ida dans le cirque, et en fut frappé à mort. Il la chercha, il me chercha, mais il ne put nous retrouver alors. Par un hasard étrange, une nuit d'orage, la nuit même où il sortait du palais d'Hérode et se rendait à Bethléhem pour voir sa mère, il s'abrita un instant à Berachah.

— Je le rencontrai en route.

— Une quinzaine de jours après, il vint remercier Ida; la vit, la reconnut, et sa folie éclata. Je le mis à la porte, en lui déclarant que la veuve de Caius Crispus ne recevrait désormais que celui qui viendrait demander sa main.

— Et il est revenu?

— Il m'a demandé, quinze jours après, d'épouser Ida.

Il ne l'a pas revue. Il n'a rien demandé à Ida. Il veut envoyer le sagan lui porter ce message.

— Ida ne sait donc rien?

— Absolument rien.

— Tu ne viens pas en son nom?

— Je te l'ai dit.

— Eh bien, je rejette ta demande.

— Pourquoi la rejettes-tu?

— D'abord, parce que cela me plaît; ensuite, parce que c'est toi qui me la fais; enfin, parce que je ne crois pas à ton histoire, et qu'il y a là-dessous quelque honteux marché.

— Pilate, nous n'avons pas l'habitude, nous, d'acheter des nièces aux oncles infâmes et de les faire enlever. Je t'ai dit la vérité. Tu peux t'en assurer de la manière que tu voudras.

— Je n'ai besoin de m'assurer de rien; vos noms m'en disent assez.

— Je ne sais pas quelle objection tu as contre nos noms, et je ne viens pas pour t'éclairer sur ce propos. La question est toute autre.

— Laquelle donc?

— Laquelle? dit Moab commençant à se tordre les mains et à souffler fort, laquelle? Tu as déshonoré une pauvre fille qui n'avait rien fait pour provoquer ce malheur. Cette fille t'a aimé; elle est encore assez honnête pour refuser le prix de cet amour qu'elle t'a donné et ne t'a pas vendu. Maintenant, cette pauvre fille, qui t'aime encore, a quelqu'un qui s'intéresse à elle et quelqu'un qui l'aime, l'aime au point d'oublier qu'on l'a ternie...

— Il serait donc bien heureux, ce jeune homme, en obtenant Ida?

— La démarche qu'il fait le dit de reste.

— Il ne l'épouserait pas sans ces écrits que tu me demandes?

— L'un de ces écrits sert à décider Ida; l'autre à rendre digne son malheur.

— Et il serait bien malheureux, ce Judas, s'il devait renoncer à Ida?

— Je le crois. Je m'entends peu en amour; mais il me paraît frappé de démence.

— Eh bien, je refuse net de coopérer à ces noces.

— Mais, réfléchis, Pilate, qu'ici il ne s'agit pas de Judas, mais d'Ida, continua Moab avec un grand calme dans la voix, tandis que les couleurs s'alternaient sur son visage. Oublie Judas et les griefs que tu peux avoir contre lui, si, toutefois, tu en as aucun. Mais, pourras-tu reposer tes nuits tranquille, quand tu auras jeté cette pauvre jeune fille sur le pavé, peut-être au milieu de ces malheureuses qui ont au coin des bornes la tête couverte et le corps nu? Si j'avais un gîte, moi, je ne serais pas ici, je ne te parlerais pas d'une voix suppliante. Mais mon gîte, à moi, est celui dont je chasse le tigre et le léopard dans le désert. Puis-je amener cette pauvre créature dans cet enfer? Je n'ai pas un morceau de pain; je vis de quelques racines, de quelques sauterelles, de quelques gouttes de miel sauvage que je dispute aux guêpes. Puis-je nourrir cette délicate créature de ces ordures? Je ne sais pas travailler. Mon métier est de prier, de faire du bien, de foudroyer le vice, d'aimer mon pays, de détester et de combattre l'étranger. Il vaudrait peut-être mieux cultiver la terre. Je ne sais : c'est trop tard pour revenir à cela. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Penses-y! que va devenir Ida une fois sortie de Berachah?

Pilate n'écoutait plus Moab, ne le voyait même pas peut-être. Il se promenait à pas saccadés et se parlait à lui-même.

— Voilà les amours éternels! L'éternité d'une femme, de la plus aimante, c'est donc quinze jours? Quoi! sa figure est encore rouge de mon haleine! mes baisers papillonnent encore sur ses lèvres, ses prunelles réfléchissent encore mon visage, et déjà, déjà! elle ouvre les bras à un autre homme! Pouah! Eh bien, non; je ne coopérerai pas à cette infamie. La prostitution de cette fille commencerait le jour de ces noces.

— Pilate, ne dis pas cela : c'est mal ce que tu penses et ce que tu veux faire. Tu n'as jamais aimé Ida; d'où te vient cette jalousie à présent?

— Ce n'est pas de la jalousie, c'est de la nausée. Je venge la morale.

— Mari de Claudia, je te défends de prononcer ce mot en parlant d'Ida.

— Quoi?

— Tu as été infâme, ne sois pas lâche.

— Sors, sors d'ici, misérable goujat.

— Oui, je sors, riposta Moab, mais quand j'aurai vengé cette morale, l'honneur, mon pays, et Ida.

Et en disant cela, Moab tira un poignard et se rua sur Pilate.

Pilate jeta un cri : cinq ou six soldats se précipitèrent dans la chambre.

XXI

J'attendis Moab trois jours. Je ne savais pas qu'il avait été arrêté, après avoir blessé Pilate à l'épaule. Je n'osais pas aller à Berachah. Une inquiétude fiévreuse ne me laissait me décider sur aucune résolution. Je parcourais les rues de Jérusalem du matin à la nuit et de la nuit au matin. Justus, qui m'avait évité jusque-là me croyant renseigné sur ses vilainies, rassuré maintenant, me suivait partout.

J'avais déjà visité Lazare quatre ou cinq fois, depuis mon retour, pour savoir des nouvelles du rabbi de Nazareth. Je voulais l'envoyer chez sa sœur intercéder pour moi; car, certes, le rabbi ne pouvait espérer une meilleure issue à la position fatale où Ida se trouvait. Enfin, dans la course que je fis le matin à Béthanie, Martha, la sœur de Lazare, m'annonça que le Nazaréen allait arriver pour la fête du purim. Alors je me souvins de la lettre si pressée de Claudia, et je me rendis au palais d'Hérode, afin de lui apprendre cette nouvelle.

Je dois rappeler ici que je ne savais alors absolument rien de tout ce que je viens de raconter sur Pilate et Ida, et que je croyais fermement que celle-ci avait été la maîtresse de Crispus.

Claudia m'attendait avec impatience depuis plusieurs jours. Cent folies fermentaient dans sa tête.

— Et ton messie? me cria-t-elle, avant même que j'eusse franchi le seuil de sa porte, où l'as-tu laissé? pourquoi n'entre-t-il pas?

— Il est en route, Claudia; il arrive dans quelques jours, vers le 15 de ce mois.

— Aimerait-il les mascarades, par hasard?

— Je crois qu'il n'en sort jamais, répondis-je en riant. Tu es donc bien pressée de l'interroger?

— Est-il au moins de la force de Simon de Samarie?

— Je ne puis pas les comparer : ils n'exploitent point le même genre. Mais mon rabbi, Claudia, me paraît un gaillard peu commun. Il est sérieux; il est sévère; il est aussi difficile à manier qu'un jeune mulet; il n'a pas de passions par où le prendre; il est obstiné; il est désintéressé; il est rêveur comme dix prophètes.

— Mais c'est donc la perfection que tu es allé exhumer de cette province! observa Claudia. Tu me donnes la fièvre du désir de le voir.

— Est-ce que je ne pourrais pas le remplacer pour un moment?

— Tu es curieux? Eh bien, je ne te dirai rien. Quand une femme a une plaie, tout au plus si elle la montre au médecin.

— J'aime mieux voir tes belles épaules, Claudia, et tes yeux tumultueux que tes plaies. J'en ai déjà bien trop des miennes.

— Dis-moi d'abord, où en sommes-nous de nos affaires plus sérieuses?

— Elles ne pourraient marcher avec plus de prospérité. La Galilée et la Samarie n'attendent qu'un mot pour s'insurger. Dans ces pays, les hérodiens et les zélotes, qui

suivent les fils de Judas de Gamala, sont animés d'un esprit irrésistible. Antipas arrive pour la fête du paschah avec une suite nombreuse qui prendra les armes au moment de l'émeute. Un millier de jeunes gens de ses États le précèdent à l'occasion de la fête, et les caves du palais d'Antipas se remplissent déjà d'armes pour les armer. Le peuple de Jérusalem est très monté. Les pharisiens et les saducéens, se haïssant fort entre eux, conviennent en ceci : qu'il vaut mieux, après avoir chassé les Romains, que l'un des deux partis soit maître, après la destruction de l'autre, que de laisser dominer l'étranger qui les aplatit tous, même en favorisant les saducéens. Les esséniens, qui professent des principes contraires aux deux autres partis, s'accordent avec eux en ceci : qu'il faut purifier le sol d'Israël de la présence des infidèles. Nous, saducéens, voulons un gouvernement oligarchique qui subjugue le parti du Temple, une république avec des éphores comme en Grèce. Les pharisiens veulent une monarchie populaire, mais sacerdotale : le prêtre et le roi confondus en une seule personne. Les esséniens, veulent une monarchie ou plutôt une république théocratique, mais toute du peuple, toute pour le peuple et par le peuple. Les zélotes sont communistes comme les esséniens. Mais tout cela déteste Rome et veut briser sa puissance. Le rabbi, enfin, que j'amène, veut l'absorption du peuple et de la nation dans un homme, qui émane directement de Dieu, ayant puissance absolue sur les âmes et sur les individus, confondant le trône et l'autel, confondant les nations dans la même abdication en faveur de cet élu de Dieu, lieutenant de Dieu, tout-puissant comme Dieu, arbitraire comme Dieu, fils de Dieu et de la même essence que lui.

— Quel abominable gâchis!

— Ce gâchis, cependant, forme une masse contre Rome. On a des armes, du cœur, du désespoir, de la constance : ils sont irréfléchis et atroces.

— Ton rabbi donc entre aussi dans la politique?

— Par la porte de derrière, mais il se carre dans la maison.

— Lit-il dans la pensée?

— Je ne l'ai vu lire que l'hébreux dans le torah et fort correctement.

— Devine-t-il l'avenir!

— Ce n'est pas cela qui est difficile : c'est de déchiffrer le passé.

— Compose-t-il des philtres, des poisons, des charmes?

— Que ne ferait-on pour toi, Claudia? Demande-moi de te servir une étoile détrempée dans une coupe d'eau, et je te l'apprête.

— Et si je te demandais de tuer un homme?

— Quel besoin as-tu de moi, puisque tu n'as qu'à le regarder? Tes yeux sont comme ce petit poisson des mers de l'Inde, qui, d'un coup de nageoire, renverse un navire.

Je commencais à oublier ma sombre préoccupation dans le badinage; mais notre conversation fut interrompue par l'arrivée de Pilate. Excepté sa pâleur, rien ne trahissait la blessure qu'il avait reçue de Moab. Il s'avança lentement dans la chambre, et ses yeux s'animèrent d'un éclat subit en me voyant et en me reconnaissant.

Il croyait toujours que j'étais l'amant de sa femme. Claudia ne fit pas plus d'attention à lui que s'il eût été un de ses esclaves. Pilate lui tendit une lettre en disant :

— C'est de César.

Claudia la prit, la regarda, la reconnut, et la jeta de côté, en me disant :

— Est-ce donc drôle votre fête du purim?

— Les *bacchanalia* valent mieux, répondis-je en me levant, et en saluant Pilate comme pour partir.

— A propos, Claudia, dit Pilate, il faut que tu fasses un cadeau de noce à la fiancée de ce jeune homme. Il se marie.

— Est-ce vrai? me demanda Claudia d'un air enjoué.

— Pour le moment, répondis-je du même ton, ce n'est vrai qu'à moitié. J'épouse une femme qui ne le sait pas encore.

Claudia se leva, entra dans une chambre à côté et revint immédiatement avec une poignée de bijoux en me disant :

— Tiens, Judas : c'est pour ta fiancée.

Pilate paraissait ahuri. Il n'entendait rien à cette indifférence de Claudia à une nouvelle qu'il lui donnait pour l'atterrer. Il crut peut-être que nous jouions le calme.

— Je te remercie, répondis-je. J'accepterai ce cadeau lorsque le mariage sera décidé.

— Tu m'ameneras ta femme, Judas, reprit Claudia, si elle ne redoute pas de se contaminer en entrant dans une maison de païens. Je ne doute pas que ta compagne ne soit une noble, belle, pure jeune fille que je serais heureuse de voir.

— Sa femme est tout ce que tu dis, Claudia, répondit Pilate. Je la connais.

— Tu la connais! s'exclama Claudia en se dressant sur sa chaise et en regardant son mari dans les yeux.

— Oui, j'ai eu maintes fois occasion de lui porter des messages de son mari, mon ami Caius Crispus.

— Qu'est-ce que tu radotes-là?

— Oui, ce jeune homme épouse la femme avec laquelle Caius Crispus vient de divorcer.

— Je comprends, dit Claudia avec un ton triste. Puis, après un moment de silence, elle ajouta : J'aurais mieux aimé qu'il eût épousé une jeune fille de son pays, qu'il connût, que le regard de sa mère n'eût jamais quittée, qui fût toujours restée sous la protection de son père.

— Tu as raison, Claudia, répondis-je en soupirant; mais de tous les tyrans, le cœur est le plus inexorable.

— Hélas! oui, fit Pilate.

— Elle est donc bien belle, cette jeune femme? demanda Claudia.

— Pas aussi belle que toi, Minerve romaine.

— Elle est étonnamment belle, répondit Pilate. Et j'ai failli aussi en être amoureux, ajouta-t-il en souriant.

Claudia et moi le regardâmes d'un regard différent, mais également farouche.

— Me permettras-tu, jeune homme, dit Pilate avec un air de dédain sarcastique, de présenter un cadeau de noce à la jeune dame que j'ai eu le plaisir de voir, il n'y a pas longtemps encore?

— Merci, répondis-je froidement : je ne connais rien d'aussi cher que les cadeaux, et je suis trop pauvre pour les payer, trop fier pour les recevoir.

— Fier! fit Pilate en souriant, en effet. Je crois que Ida est très riche; est-il vrai?

— On ment. La femme que je prends a pour toute parure ses cheveux, pour toute richesse sa beauté. Elle n'en portera pas d'autre dans ma maison.

Pilate sourit et ne répondit pas.

— Caius Crispus serait-il donc si ladre et si ignoble, dit Claudia, de reprendre à la femme qu'il a renvoyée, ce qu'il lui avait donné?

— A propos, dit Pilate, il y a trois ou quatre jours, Ida m'envoya un homme pour me prier d'obtenir de Crispus l'acte de divorce. J'ai reçû ce matin cette pièce et je me disposais à la lui porter. Mais puisque son fiancé est ici...

Je fis un mouvement de joie et ma figure rougit.

— Veux-tu te charger de cette petite mission, jeune homme? fit Pilate en souriant sardoniquement.

— Je le veux.

— Tu diras à Ida que ce retard n'a pas été de ma faute. Il doit lui tarder, à cette jeune femme, après une séparation d'environ deux mois de Crispus, de passer en d'autres bras, plus jeunes et plus caressants.

Il y avait dans toutes les paroles de Pilate une moquerie et une amertume qui me donnaient un frisson de colère et de soupçon. Je répondis :

— Nous autres rudes Juifs ne sommes pas experts à répéter de si exquis compliments hibériens; je laisse donc tomber tes paroles ici, et j'y passe dessus.

— A ton aise. Ce compliment, rendu à son adresse et bégayé par toi ou par des esclaves, a toujours la même valeur pour moi. Je parle au nom de Caius Crispus.

— Caius Crispus est à Antioche, je crois.

— En Samarie.

— J'ai lu dans un livre égyptien, que quelquefois les montagnes se rencontrent. Y crois-tu, Pilate?

— Plus facilement que les hommes, quand l'un est si haut et l'autre si bas.

— Pardon! il y a un trait d'union d'acier qui rapproche les distances.

— Il peut les supprimer, mon petit, mais non pas les rapprocher. Du reste, Caius Crispus est passé maître en ces connaissances des montagnes qui marchent et peut te donner de meilleures explications que moi.

— Je ne comprends rien à ce bavardage, dit Claudia. Je sais seulement que Crispus a été très indigne, en répudiant cette jeune fille juive qui est obscure, pauvre et modeste à ce que vous dites, et conservant sa femme de Rome qui est riche, infâme et dans la bouche de tous les jeunes efféminés et de tous les vieillards impurs de la Voie sacrée.

— Hélas! fit Pilate, les hommes n'ont pas toujours le courage de se tuer, quand ils attrapent la lèpre de certains amours, qui devient comme la robe de Nessus. J'ai appris à pardonner.

— C'est qu'ils ont à l'âme une lèpre plus sordide encore que celle du cœur qui les rend lâches, riposta Claudia, attachant sur son mari un tel regard de mépris, qu'il aurait enfoncé à cent coudées sous terre la statue de Jupiter Capitolin.

Pilate vit que la conversation prenait un tour doublement dangereux; mais il voulut me lancer une nouvelle flèche avant de partir. Je ne compris le venin de cette scène que plus tard, quand je sus qu'Ida avait été sa maîtresse. Pilate me haïssait comme amant de sa femme, comme celui qui lui volait les derniers souvenirs de cette maîtresse, et se réjouissait en même temps de cette fatalité réparatoire qui me jetait entre les bras, comme femme, celle qu'il avait possédée comme favorite.

— Jeune homme, dit-il, tu as eu hâte d'entrer dans ce paradis où les livres sacrés de ton pays nichent le serpent. Si tu l'y trouves encore, s'il te mord, souviens-toi qu'Ida, qui connaît si bien la valeur du temps, sait aussi qu'elle conserve, même après le divorce, ce droit de citoyenne romaine que lui avait conféré son mari, et qu'il y a un procurateur de Rome à Jérusalem pour lui rendre justice.

Il n'attendit pas ma réponse et partit. Je brûlais d'envoyer à Ida les documents et le message qui devaient décider de mon sort. Le sagan se rendit à Berachah le jour même.

Une grande consternation régnait dans la maison à cause de la disparition de Moab. On se livrait à toute espèce de conjectures également éloignées de la vérité. Tout ce que Moab avait fait, c'était par une induction et une détermination personnelles. Ida ne savait rien.

Le sagan ne pouvait que peu lui apprendre.

L'arrivée de ce personnage, le plus considérable après Pilate et le gouverneur de la Syrie, redoubla l'émoi. Noah l'introduisit immédiatement au *tablinum* et alla l'annoncer à sa maîtresse.

Ida sortit sur-le-champ pour recevoir Hannah. Celui-ci fut frappé au cœur, comme Pilate, comme Moab, comme moi, par la beauté fatale de la jeune fille. Il trouva à peine quelques mots à lui dire, et lui présenta le paquet de lettres de Pilate. Elle trembla de toute sa personne à ce nom et l'ouvrit précipitamment.

Le paquet contenait un acte de divorce de Caius Crispus, que Pilate avait fait rédiger, et une lettre qu'il écrivait à Ida. La jeune fille tomba d'abord sur l'acte de divorce, qu'elle lut, se montrant tout étonnée, et n'y comprenant rien. Puis elle lut la lettre. J'ai su tout cela après. Voici ce que Pilate lui mandait.

« Ponce Pilate à Ida, salut.

« Ida, le retard de cette lettre est involontaire. Il a été

« occasionné par une blessure que j'ai reçue à l'épaule par
« ton messager, et par la lenteur de celui que j'ai en-
« voyé à mon ami Caius Crispus, revenu seulement ce
« matin.

« Voici la réponse de Crispus.

« Ainsi, tu peux te marier maintenant. Je t'ai dit adieu
« pour toujours. Je te le répète encore une fois : j'aime ma
« femme. Je t'ai regrettée le jour où je t'ai quittée. Il me
« parut que ton deuil avait l'aspect du désespoir. Il me
« sembla que tu m'aimais encore. Je ne te regrette plus
« à présent.

« Ta douleur n'a pas eu de lendemain.

« Ton amour, qui s'était évanoui dans les larmes, s'est
« réveillé quelques heures après dans les bras d'un mari.
« Tu as bien fait. Merci. Tu me guéris du remords. Tu
« soulages mes souvenirs du passé des soucis de l'avenir.
« La déception est un grand bienfait après tout; elle
« brûle les vieilles plaies pour les guérir. Je n'avais
« aucun droit à une affection dont tu avais formé le capi-
« tal toute seule. Je n'ai donc aucun reproche à t'adres-
« ser, et je ne t'en adresserais pas, lors même que j'en
« aurais le droit. Sois heureuse, si tu le peux, s'il peut
« y avoir du bonheur en ces affections apoplectiques qui
« éclatent vite et meurent aussitôt. Cependant, si un jour
« le malheur te visitait, souviens-toi de moi, qui n'oublie-
« rai jamais de quel baume tu as parfumé maintes heures
« de mon effrayant chagrin. Adieu. »

Ida lut cette lettre les yeux aveuglés par les larmes, le sanglot dans la gorge, le hocquet dans la poitrine. Au mot adieu, elle tomba par terre évanouie. Le sagan, qui ne savait rien, ni de l'histoire de Pilate, ni du contenu de cette lettre, courut appeler Noah, qui prit sa maîtresse dans ses bras et la transporta inanimée dans sa chambre à coucher.

Hannah attendit plus d'une heure, seul, dans le *tablinum*, avant d'avoir des nouvelles de la malade. Une foule de

pensées l'assaillaient. Il fut sur le point de partir pour revenir un autre jour; mais la curiosité, l'intérêt qu'il prenait à cette belle créature, le retinrent. Il attendit. A la fin, Noah revint lui dire que sa maîtresse pouvait le recevoir.

Il entra, en effet, dans un petit cabinet à côté du *tablinum*, où il retrouva Ida, étendue sur un lit de coussins, un peu calmée, mais effroyablement pâle.

— Pardonne-moi, prince, dit-elle. Je me suis senti mourir, malgré les efforts que j'ai faits pour ne pas te manquer de respect.

— Es-tu en état de m'écouter? J'ai un grave message à te faire. Si tu es encore faible, je reviendrai demain.

— Oh! non; parle; je puis tout entendre maintenant. J'ai subi la grande épreuve.

— Alors, je serai bref et précis.

— Faut-il renvoyer Noah? Elle connaît toute ma vie, toute mon âme.

— Qu'elle reste alors, dit le sagan. Voici de quoi il s'agit. Tu as vu deux fois ici un jeune homme de mes amis, Judas de Kariot.

— Je crois que oui.

— Il t'aime.

— Le malheureux!

— Je viens en son nom te demander en mariage.

Ida resta comme ébahie.

— En mariage?

— Je viens te supplier en son nom de ne pas le refuser.

— Cette moquerie est cruelle, murmura Ida, fondant en larmes.

— Ce n'est pas moquerie, Ida; je ne suis pas un homme à donner la main à de tels actes.

— Mais il ne me connaît point.

— Il t'aime. Et il te connaît assez pour t'emmener comme sa femme sous le toit où son père est mort, où dort sa mère et vit sa sœur.

Ida éclata de nouveau en sanglots.

— Mon Dieu! Pourquoi suis-je indigne du bonheur qui est réservé aux autres jeunes filles de mon âge!

— Console-toi, Ida; tu n'es pas la première femme répudiée qui passe du lit désolé d'un mari qui la repousse à celui d'un mari qui l'attend comme une bénédiction.

— Je ne suis pas une femme répudiée, moi.

— Qu'importe, si le monde le croit, si l'homme qui t'appelle à lui oublie ce que tu es?

— Mais j'aime, j'aime encore, je ne puis pas oublier, moi. J'ai l'âme, le cœur, la bouche, les yeux, toute mon existence, le jour comme la nuit, dans la veille comme dans le rêve, pleins, imprégnés de cet homme qui m'a pris le premier baiser, qui a soufflé sur le nuage blanc de mon enfance.

— Judas t'aimera pour deux.

— Oh! non; c'est impossible. N'ajoutons pas le remords à la douleur. N'ajoutons pas aux souvenirs d'un cœur flétri la répugnance de caresses qui sont saintes devant Dieu et qui me honniraient. Je ne puis pas accepter l'offre que tu portes. Vous me mépriseriez, si je le faisais.

— Si, pour ma part, je devais te mépriser, je ne t'aurais pas apporté la parole suppliante de mon ami. Tu peux accepter sans crainte.

— Mais je ne l'aime pas. Peut-on se donner sans aimer?

— Crois-tu qu'il soit plus difficile de se donner à un homme qu'on n'aime pas, que de prendre une femme qui en aime un autre?

Ida resta un moment en silence.

— C'est impossible, objecta-t-elle à la fin. Je ne puis me faire à cette idée; laissez moi respirer. Si vous saviez sur quelle ruine vous marchez! Il y a un instant, j'ai pensé mourir. On me soupçonne; on me dit : Marie-toi! on doute du passé; on me méprise peut-être... Marie-toi! Mais il croirait tout cela; il serait sûr que je ne l'ai jamais aimé, que je ne l'aime plus : je serais infâme à ses yeux! Non, non. Que m'importe qu'il aime sa femme et

qu'il me soufflette de cet amour? Que suis-je pour être fière? Comprends-tu, prince? Il dirait : Elle se marie, la voilà! Elle disait hier encore : Reviens! hier encore elle espérait, elle se morfondait dans la désolation; aujourd'hui, au premier jeune homme qui lui sourit elle sourit, et le suit. Elle mentait. Qu'importe que cet homme s'appelle mari ou amant? elle le suit. Le cœur ne connaît pas de noces. Eh bien, prince, veux-tu que je sois déshonorée aux yeux de l'un, et une pécheresse aux yeux de l'autre, indigne pour tous les deux? Mais ne sens-tu pas que cet air palpite encore des derniers baisers d'un autre?

— Calme-toi. Tu entreras dans un autre monde.

— Il n'y en a qu'un de possible pour moi : celui du tombeau. Partout ailleurs, c'est le reproche et l'opprobre.

— Écoute-moi, ma fille, dit le sagan, prenant ses mains glacées entre les siennes; avant de te voir et de t'entendre, je condamnais mon ami dans mon cœur. Je me disais : pourquoi faire violence à une jeune femme qui en aime un autre? pourquoi aller se heurter à une passion qui a brûlé de feux si sombres? Maintenant je comprends mon ami. Je ne le blâme plus, je l'excuse. Je le plaindrais, au contraire, si mon message échouait. Je pèse toutes tes raisons; je les apprécie; et je t'estime. Mais, d'autre part, réfléchis, mon enfant, à ton avenir. Je dis plus, réfléchis à ta situation actuelle. Qui es-tu? qu'es-tu ici? Tout ce qui t'entoure est une création de ta honte. Chaque bouffée d'air que tu respires est imprégnée de mépris. Tu trouves un homme dont l'amour puissant t'attire dans une atmosphère plus pure. Tu ne veux pas le suivre, parce que tu aimes ailleurs, parce que tu ne l'aimes pas. Est-ce que celui qui te repousse t'aime encore? Est-ce qu'il comprend ton sacrifice? Que te conseille-t-il?

— Il me nargue, il me méprise, il me croit déjà infidèle à son souvenir. Il me presse de me marier. Il me fouette toujours et toujours de son aveu : J'aime ma femme.

— Tu le vois donc; tu n'es plus une femme pour cet

homme. Tu es une usufruitière de ses bienfaits, et il t'accuse déjà d'ingratitude. L'autre, d'ailleurs.....

— Mais c'est justement parce que j'estime ton ami, et que j'en ai pitié, prince, que je recule. Je fuirai dès que Moab sera arrivé. Je ne sais pas ce que je deviendrai, mais je ne resterai plus ici, où j'étouffe au milieu de tant de témoins de mon bonheur éteint.

— Cesse alors de résister. L'amour qui oublie la faute saura encore adoucir le remords, consoler le chagrin, et pardonner l'indifférence.

Ida lutta encore, répétant ce qu'elle avait dit, trouvant de nouvelles raisons. Hannah triompha de tout. Enfin, elle s'exclama :

— Tu le veux, prince? Il le veut? Soit. Je me livre telle que je suis; prenez-moi comme vous ramasseriez un cadavre qui demande une tombe et un abri contre les vautours et les hyènes. Je ne m'appartiens plus; je ne puis donc rien donner en échange de cette grande générosité. Je n'ai que de la reconnaissance.

— Cela suffit, répondit le sagan, coupant court, et soulagé du doute s'il aurait ou non vaincu la résistance de cette noble créature.

Le lendemain je vins voir Ida. Elle pleura en m'apercevant. J'évitai de faire la moindre allusion à son passé; je détournai toujours la conversation de ce sujet, si elle y entrait. Elle me répéta encore qu'elle aimait un autre et ne m'aimait pas. Je répondis que je saurais me faire aimer un jour. Je la laissai non pas plus calme, mais plus résignée.

XXII

Il avait été convenu entre Hannah et Ida, après ma visite, que nous prêterions le serment du mariage, et que je présenterais le mohar (cadeau de noce) le soir de la fête du purim. Il avait été convenu aussi que l'année de la vierge, qui devait se passer entre la prestation du ser-

ment et ce soir heureux où je déchirerai son voile, la baiserai sur la bouche, et l'emmènerai chez moi, que cette année d'attente, dis-je, serait abrégée, —l'état d'Ida de femme divorcée le permettait — et que la dernière cérémonie aurait lieu le soir de la fête du paschah. Hélas! comme l'homme qui est fait, dit-on, à l'image de Dieu est le jouet des événements roulés par le hasard!

La fête de purim est chez nous une orgie, à la plus grande gloire de Dieu.

Cette fête fut instituée à Babylone pour perpétuer la commémoration de la mort de Haman et l'exaltation d'Esther. Quatre-vingt-cinq anciens s'opposèrent à l'adoption de cette fête persane, lorsque Mordecaï la proposa pour la première fois; mais son adoption fut néanmoins décidée. Le peuple juif la célébrait partout. A Jérusalem, elle devenait un délire, après avoir été le rêve de toute l'année. J'avais l'esprit débordant de joie maintenant, je suivis l'exemple des autres.

Dès l'aube, Bar Abbas frappait à ma porte. Il revenait pour la fête. Plus tard arriva Justus, et nous nous rendîmes à la synagogue.

La synagogue était comble, une foule immense y avait fait irruption, hommes, femmes, enfants, vieillards, aveugles et boiteux, sans exception, même des sourds. Celui qui ne trouvait plus de place dedans, passait sa tête à travers les fenêtres, se pressait à la porte. Un Juif se serait cru déshonoré s'il n'avait lancé, ce jour-là, sa petite malédiction posthume à Haman, et sa bénédiction avinée à Mordecaï.

Le parascha du jour était l'histoire qui avait donné origine à la fête. Le sheliach alla à sa place et commença le récit suivant :

« Lorsque Artaxerxès Longimanus, dit le sheliach, succéda au trône de son père Xercès, il donna une grande fête à son peuple, sous des tentes de pourpre soutenues par des colonnes d'argent et d'or. Au milieu du banquet, échauffé un peu par le vin, le roi jura qu'il n'y avait pas

dans tout son empire une femme plus belle que la reine Vastiti. Un prince tributaire de son royaume montra quelque incrédulité. Le roi se fâcha, s'entêta dans son idée, et, voulant montrer au peuple qu'il avait dit la vérité, imagina de faire paraître devant les convives la reine toute nue. Vastiti fut mandée. Ayant appris la raison de son appel, elle refusa d'obéir. Artaxerxès la fit appeler de nouveau, puis de nouveau encore : sept fois. La reine refusa toujours. Le roi se crut offensé à cause de cette désobéissance. Un des grands de sa cour, Memunean, déclara au roi qu'il fallait un exemple de punition, sans quoi, encouragées par l'impunité de la reine, toutes les femmes de la Perse n'auraient plus obéi à leurs maris. Le roi comprit cette raison d'État. Vastiti fut condamnée à être expulsée et remplacée par une autre reine. Mais Artaxerxès l'aimait. Il devint triste. Ses amis lui conseillèrent de mâter cet amour par un nouvel amour, et d'élever à son lit la plus belle vierge de toute la terre habitée. Le roi se résigna au remède en le trouvant doux.

— Le pauvre homme! s'exclama Bar Abbas.

— Une battue de vierges fut exécutée, continua le sheliach. Les différents officiers qui parcoururent l'Asie pour cet objet en réunirent quatre cents.

— Seulement! fit Bar Abbas.

— Hélas! oui, poursuivit le sheliach. Les vierges étaient rares, et les belles surtout, fort rares. Parmi celles-ci, se trouva Esther, la nièce unique d'un Juif de Babylone. Elle était la plus belle de toutes les autres. Lorsque les eunuques eurent préparé ces vierges pendant six mois, avec des ablutions, des onctions et des parfums, le roi en prit une tous les jours dans son lit, pour choisir à l'essai et non pas sur le rapport d'un eunuque. Quand le tour d'Esther arriva, le roi l'aima et l'épousa. Elle n'avait pas dit de quelle nation elle était. Alors Mordecaï quitta Babylone et alla à Shushan. Une conspiration d'eunuques ayant été ourdie contre le roi, Mordecaï la découvrit à Esther, et celle-ci sauva le roi. Mordecaï fut autorisé à

habiter la cour. Or, le roi avait un ami, un Amalécite nommé Haman...

— Damné Haman! s'écria tout le monde de tous les côtés.

— Le roi avait ordonné qu'on l'adorât comme lui-même. Les Persans, les Mèdes obéirent. Mordecaï, non.

— Bravo, Mordecaï! s'écria encore le peuple, nous allons boire à ta santé!

— Boire et manger, s'il vous plaît, fit Bar Abbas, et autre chose encore. On ne fait jamais trop pour un grand homme.

— Notre loi ordonnait à Mordecaï de n'adorer que Dieu, continua le sheliach. Haman se crut offensé; d'autant plus que l'audacieux réfractaire était un Juif, un captif, un esclave presque. Il se plaignit au roi. Il peignit notre nation comme perverse, insociable, ennemie de tous les autres peuples et de tous les autres cultes; et il persuada au roi de l'exterminer, pour le plus grand bonheur de ses sujets.

— Mais ils paient un tribut, objecta le roi.

— Eh bien, répondit Haman, je paierai à votre divinité quarante mille talents.

— Le roi refusa l'argent et livra les hommes. Haman décréta, au nom d'Artaxerxès, souverain de cent vingt-sept provinces depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie, qu'au quatorzième jour du douzième mois de cette année, tous les Juifs de ses États, hommes, femmes, enfants fussent détruits.

— Oh! l'infâme goujat de roi! hurla le peuple.

— Ohé! fit Bar Abbas, respect au roi donc. Sans cela qui est-ce qui vous massacrerait un peu, hein!

— Le peuple juif tout entier déchira ses habits, se vêtit de sacs, et se couvrit de cendres, poursuivit le sheliach. Mordecaï sortit de la cour et se conforma à la douleur de ses compatriotes. Esther en fut instruite. Elle ordonna à tous les Juifs trois jours de prière. Les Juifs obéirent (elle-même donnant l'exemple), et lui envoyèrent une supplique pour le roi. Or, Artaxerxès avait fait une loi, que quicon-

que se présenterait à lui sans être appelé serait tué. Esther aborda le danger. Elle s'habilla splendidement de pourpre et de pierreries : une esclave soulevait le derrière de sa longue robe du bout des doigts, une autre la soutenait sur son bras. Éblouissante de vêtements et de beauté, toute rouge d'émotion, Esther se rendit ainsi chez le roi sans être appelée. Artaxerxès, assis sur son trône, la couronne sur la tête, le sceptre d'or dans les mains, tout ruisselant de joyaux, de toile d'or et de pourpre, la regarda en courroux. Esther trembla et tomba évanouie aux pieds du trône. Le roi, la voyant si belle, plein d'amour, descendit de son siége, la prit dans ses bras et la rappela à la vie par ses baisers. Puis, il s'enquit de ce qu'elle voulait, lui garantissant de l'exaucer. Esther l'invita chez elle, ainsi que son ami Haman, à un souper préparé de ses propres mains. Le roi et Haman acceptèrent le banquet, se plurent beaucoup à la fête et burent énormément. Le roi demanda quelle grâce elle sollicitait.

— Je te le dirai demain, car je vous invite de nouveau à souper, répondit Esther.

— Oh! le joli brin de fille! s'écria Bar Abbas. Que ne trouve-t-on tous les jours dans les rues de tels bijoux, comme on trouve des chiens et des lévites!

— Haman rentra chez lui joyeux. Sa femme lui conseilla de faire dresser dans sa cour un échafaud de cinquante cubits pour y pendre Mordecaï.

— Les femmes donnent toujours de bons conseils, réfléchit Bar Abbas.

— Le roi, exalté par la beauté de sa reine, ne dormit pas la nuit, mais il se fit lire les chroniques de son règne. On lut jusqu'à l'aube. Arrivé à l'histoire de la conspiration découverte par Mordecaï, le grand sire demanda : Quelle récompense lui a-t-on donnée?

— Ça, c'est une bourde, observa Bar Abbas : les rois ne se rappellent jamais les services reçus, et moins encore les récompenses à donner.

— On ne lui a rien donné, répondit le scribe au roi.

— C'est bien, fit Artaxerxès. Voici le jour. S'il y a quelques-uns de mes amis d'arrivés dans mes antichambres, faites-les entrer.

— Haman était déjà là. Il s'était levé de bonne heure, afin d'aller obtenir du roi la permission de pendre Mordecaï.

— Pendre? bigre! cela ne se retarde jamais, s'exclama Bar Abbas.

— Tu arrives à propos, répondit le roi. Conseille-moi, comment pourrais-je honorer d'une manière digne de moi quelqu'un que j'aime beaucoup.

— En l'autorisant, mon Dieu, à marcher à cheval avec les mêmes ornements que ta Divinité, une chaîne d'or au cou, en donnant ordre à tout ton peuple de l'honorer, ainsi que tu l'honores.

— C'est bien, fit le roi, cherche alors Mordecaï et fais toi-même ce que tu as conseillé.

— C'est très bien, c'est très bien, vive le roi! cria le peuple.

— Haman, qui attendait cet honneur pour lui-même, sembla confus, atterré. Cependant, il obéit. Mordecaï revint à la cour. Haman retourna chez lui se plaindre avec sa femme. Il fut appelé à souper, par ordre de la reine. Au banquet, le roi demanda de nouveau à Esther la grâce qu'elle désirait. Esther commença alors à exposer en pleurant les misères de son peuple, et supplia qu'on révoquât l'ordre de sa destruction.

— Qui donc a causé cette douleur à ma reine? dit le roi.

— Haman, répondit Esther.

— Artaxerxès se leva du banquet et sortit dans ses jardins grandement troublé. Haman commença alors à intercéder sa grâce auprès de la reine et tomba sur son lit. Le roi entra sur ces entrefaites, et le voyant en cette position, s'écria : — Misérable créature, la plus vile de la terre, tu oses faire encore violence à ma reine?

Un eunuque raconta alors au roi l'affaire du gibet des-

tiné par Haman à Mordecaï. Le roi ordonna que Haman fût pendu au gibet qu'il avait dressé (1).

— Vive le roi, vive le roi; damnation à Haman, beugla le peuple.

— Bijou d'Esther, bijou d'Esther! s'exclamait Bar Abbas plus haut que tous les autres; je te nomme ma reine à vie, après l'amphore.

— Et voilà comment Dieu délivra son peuple, et comment Mordecaï écrivit à tous les Juifs de célébrer par une fête perpétuelle ce jour de la délivrance. Allez donc, mes enfants et glorifiez le Seigneur. »

— Ah! pourquoi ce peuple n'a-t-il été délivré tous les jours de l'année? remarqua Bar Abbas.

Le peuple se précipita hors de la synagogue.

Le bacchanal dans la ville commença.

Jérusalem était un mélange d'individus de toutes les nations, où le Juif se trouvait peut-être en minorité. Le peuple de Dieu avait été de tout temps le foyer de vices honteux et bestiaux. Les étrangers, qui l'avaient successivement conquis, lui en avaient inoculé d'infâmes et d'impies. La greffe s'était opérée avec entraînement. Aux débauches que nous avaient enseigné l'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Phénicie, Alexandre ajouta celles de la Grèce, Pompée celles de Rome, Hérode celles du monde entier. Le jour du purim était le jour de la royauté de tout cela.

Ce jour-là on aurait cru se promener à Rome, dans la Voie sacrée, vers la neuvième heure. Rien ne manquait. Rien ne se déguisait, excepté la vertu pour happer les épaves de la douceur du vice. Les hommes s'habillaient en femmes, les femmes en hommes, les jeunes filles en courtisanes, le courtisanes en matrones. Qui avait quelque chose à montrer, l'étalait; qui n'avait rien à mettre, se déshabillait. Jérusalem se vidait dans les rues : pas même les honnêtes mères et les pures jeunes filles ne restaient chez elles. La pudeur devenait une impertinence,

(1) JOSEPHE, *Antiq.* XI, chap. VI.

une offense à Dieu. Le Temple chômait; car prêtres et lévites, membres du grand Collége et du sanhédrin, Siméon, Gamaliel, Caïphas, eux-mêmes, Hannah lui-même, pouvaient se déguiser, sans infamie, en bateleurs, en histrions, en mages, en pontifes idolâtres, en boucs ou en bœufs, à volonté.

Les bains publics, les étuves, les cabarets, les hôtelleries, les boutiques de boulangers, de bouchers, de rotisseurs, de barbiers, de parfumeurs, résidence ordinaire de la prostitution, à partir de la neuvième heure, hissèrent l'enseigne d'horribles Priapes, mirent des lanternes ayant la forme de monstrueux phallus. Les filles de joie n'étaient pas obligées ce jour-là de se montrer en perruque blonde, en cuculle, ou avec un morceau d'étoffe d'or sur le sein — selon l'édit des édiles romains importé chez nous par les procurateurs. Elles pouvaient prendre, si bon leur semblait, la stole, les bandelettes blanches et les brodequins rouges de la matrone romaine. Elles s'en gardaient bien cependant.

Les rues ruisselaient de filles venues de tous les coins de la Syrie, de l'Assyrie, de la Grèce, de Rome, de la Gaule même. Elles se pavanaient. Celles-ci attifées de leurs tuniques jaunes ou vertes, les sandales jaunes attachées sur le cou du pied avec des courroies dorées, montraient des pieds nus, blancs et provoquants, portaient la tête enveloppée d'un petit mantelet d'etoffe à couleur vive, les cheveux teints en jaune avec du safran, ou en rouge avec le jus de la betterave, ou en bleu avec du pastel, ou simplement saupoudrés de poudre d'or, de lapis, de gaude, ou frottés de cendre parfumée. Celles-là, en vestes babyloniennes, ou en robe de soie, traînaient des dalmatiques agrafées devant, faites d'étoffes peintes, bariolées de fleurs et de broderies, et avaient sur la tête une mitre en couleur, ou une tiare écarlate, ou un nimbe d'or. Les *précieuses*, les *merveilleuses*, les *fameuses*, qui nous arrivaient, du trop plein de Rome, à la suite des légions, étaient habillées de cette étoffe de soie dite tyrienne, qu'un poëte latin

(Pétrone) appelle du *vent tissé*, ou de cette gaze dite indienne qui était transparente comme un nuage d'été et rendait la nudité plus agaçante. Les hétaires grecques avec leur charmant canezou de lin, ouvert sous les bras et descendant jusqu'à la taille, en cothurnes dorés, se promenaient en litière ouverte portée par des Abyssiniens. Quelques-unes couchées sur des coussins de pourpre, ayant à la main un miroir d'argent poli, des boules de cristal ou d'ambre, un éventail ou un parasol, avançaient un visage légèrement fardé, constellé de petites mouches pour en relever l'éclat, tandis qu'une belle esclave à côté les éventait avec des plumes de paon, précédées et suivis d'eunuques, d'enfants, de joueurs de flûte et de nains bouffonnants. D'autres, en toge verte, conduisaient elles-mêmes un char léger. Puis, celle-ci à cheval; celle-là sur une mule d'Espagne qu'un nègre guidait par la bride.

Après ce cortége, courait cet appendice indispensable : le libertin, le mignon, habillés d'une chlamyde écarlate, bleue, ou verte; les joueurs de harpes, de flûtes et de tambours, venus de la Syrie; l'aulétride ionienne, — cette chanteuse qu'on louait pour les festins; les fellatrices de Lesbos; les effeminés, les délicats de la Phrygie, —jeunes esclaves aux cheveux longs et flottants, aux grandes boucles d'oreilles, aux tuniques à larges manches, aux brodequins verts. Puis les beaux garçons de Sybaris et de Tarente, à la peau parfumée, aux membres épilés, au corps couvert comme des nymphes d'étoffes transparentes. Puis les gitons et les tribades de Sparte, qui *pytismate lubricant orbem* (Juvenal) et excellent pour les luttes féminines. Puis encore les Marseillais au doigt velouté, et le transfuge de Capoue et d'Opicus qui se dévouaient aux plaisirs monstrueux. Autour et au milieu de ce nuage parfumé, chatoyant d'or, de pierreries, de soie, de couleurs vives, papillonnait cette jeunesse d'Alcinoüs, dont j'étais le chef, absent ce jour là, parée, frisée, parfumée, en *chiridata* — la tunique syrienne à manches longues et larges, couleur cerise.

Au milieu de ce monde qui absorbait, enchantait, éblouissait le monde honnête de tous les jours, se distinguait mon hypocrite ami Justus, déguisé en *saga*, qui vendait des instruments infâmes, étalés sur des corbeilles portées par des esclaves. Il présentait, le drôle, à un grave membre du Collége un phallus à l'usage de la famille; à une mère de famille un *subliaculum*, ou corset de la maternité pour ne pas trop surcharger d'enfants la famille; à une jeune mariée une cadenas de chasteté; à une jeune fille une *fibula;* aux vieilles femmes un énorme *fascinum* (phallus factice en cuir, linge, ou soie).

Bar Abbas, à cheval sur un âne, était couvert d'un gigantesque priape en carton qui se dressait sur lui comme un étui. Il portait devant lui un panier rempli de ces gâteaux de froment à formes impudiques que les Romains appellent *coliphia* ou *cunni siliginei*, et il en offrait aux femmes qui les acceptaient sans paraître choquées. Puis, il dispensait des fards d'excrément de crocodille, de céruse ou de craie, des fioles remplies de je ne sais quoi, qu'il indiquait aux hommes sous le nom de ces terribles philtres que les parfumeuses vendaient comme venant de Rome, dits coupe du désir, eau d'amant, *satyricon*, *bulbus* ou *hippomane*.

Hélas! nous avions envoyé à Rome, il y avait environ deux siècles (187 av. Jésus), par Lucius Montius le vainqueur d'Antiochus le Grand, tout ce monde de danseuses, de joueuses de flûte, de courtisanes, d'eunuques, d'efféminés, de gitons, et avec eux la lèpre, la terrible éléphantiasis, le mal de Vénus de nos femmes et le *morbus indecens* sous toutes ses hideuses formes. Rome avait élevé tout cela à sa grandeur, en y ajoutant les infamies glanées dans le reste du monde, et nous le renvoyait triomphant, orgueilleux, resplendissant.

Nos Juifs se contentaient de boire : les pauvres, nos bons vins de la Syrie; les riches, les vins de la Grèce ou de Rome, le cécube, le falerne, le methymnes, avec ou sans aromates, et boire jusqu'au point, toujours en maudissant, de ne plus savoir s'ils maudissaient Haman ou Mordecaï.

Quelques années auparavant, deux pieux anciens, Rabba et Zira avaient bu ensemble et s'étaient querellés, tombant sous la table, en sorte que Rabba avait tué Zira. Le lendemain, le vin digéré, Rabba désespéré d'avoir tué son ami, avait prié Dieu de le ressusciter, et Dieu l'avait complaisamment exaucé. L'année suivante, Rabba proposa à Zira de boire de nouveau ensemble; mais Zira refusa, sous le ridicule prétexte que Dieu pourrait bien ne pas vouloir se déranger pour faire un miracle tous les ans.

Tandis que l'orgie s'abattait sur la ville, à la neuvième heure, mes amis et moi, nous nous préparions à nous rendre à Berachah. J'avais invité à partager ma fête et à être témoins de ma joie, Hannah, qui avait été mon messager, ses fils, Gamaliel, son vieux père Siméon directeur du grand Collége, Justus qui s'amusait en attendant l'heure du départ, Lazare, quelques autres amis, et le rabbi de Nazareth que j'avais été déloger du Temple où il prêchait et enseignait dès le matin.

Nous traversâmes la ville au moment où sa joie fermentait le plus. Dans chaque rue, des ivrognes; sur chaque place, de la musique et des danseurs; dans chaque lieu public, de la débauche; les maisons pavoisées de fleurs ou de branches d'arbres; à chaque fenêtre, des spectateurs; sur chaque toit, des drapeaux, des préparatifs de fanaux pour la nuit. Des cris partout; des chants de tous les coins; des mots joyeux ou lubriques dans toutes les bouches; des désirs dans tous les regards; mais aussi, l'aumône dans toutes les mains. Nous nous croisâmes avec Bar Abbas, qui au milieu d'une foule immense haranguait.

— Ne vous effarouchez pas, jeunes filles, je suis modeste; venez à moi, graves mamans, je suis discret; approchez, les vieilles, si votre bourse est enceinte, je suis un gai compère; et vous autres, tas de canaille, vieux libertins, prêtres modestes, graves pharisiens, débauchés tarés, filles aux éléphants, avancez donc, je ne fronce pas mon sourcil, je suis bon père : flamberge au vent, mais

silencieux et persévérant. Que vous faut-il? là, adorez-moi, je suis le créateur et le défaiseur.

En nous voyant passer, Bar Abbas interrompit son allocution que j'ai rendue modeste. On lui jetait des oranges, des pommes, des trognons de choux. Les enfants mettaient de l'amadou allumé sous la queue de son âne et le faisaient gambader comme cinquante histrions.

— Fils de la prostitution, s'écriait-il, laissez-moi donc approcher de cette compagnie de vauriens qui va je ne sais où, à une fête sans moi. Sans moi! pet d'un archange! et il y aurait une fête à Jérusalem sans Jésus Bar Abbas? Là là, je vois aussi mon neveu! Oui dà, tas de gueux, laissez-moi passer.

Mais on s'accrochait à ses jambes, aux oreilles et à la queue de son âne.

— Donne-moi un gâteau, barbier de la reine Saba, l'apostrophait une jeune fille à la mitre persane jaune.

— Va te faire pendre, confiseuse de fiente de vache à la crême, ripostait Bar Abbas.

— Laisse-moi donc te baiser, chéri mignon des dromadaires d'Abraham, lui disait une vieille en minaudant et en lui tendant les bras.

— Embrasse mon âne sur sa bouche sans dents, vestale de crocodile, hurlait Bar Abbas, la frappant de son fouet sur les mains.

— Si tu as de l'argent, viens chez moi, savetier des renards de Samson, chuchotait une donzelle, passant sur son chameau.

— De l'argent! fardeuse de jeunes baleines, répliqua Bar Abbas, m'as-tu pris pour un voleur?

— Professeur de langue de l'âne de Balaam, as-tu soupé? lui demanda une précieuse de sa litière.

— Soupes-tu d'un marchand de Tyr désossé, ou d'un prêtre au miel, sage-femme des chiennes de Jézabel?

— Pouah! s'écria une voix dans la foule, vendeur de jeunes filles, je crache sur toi.

— Ma foi, si l'on me fait des compliments, je n'y suis

plus, et que le diable vous possède tous, répliqua Bar Abbas.

Et en même temps, jetant l'infâme étui qui faisait de lui un monstrueux phallus, il s'élança hors de la foule dans la direction où nous avions disparu et commença à courir après nous.

Quand nous arrivâmes à Berachah, le jour baissait. Le ciel était tigré de nuages rouges, un vent plaintif agaçait les branches des arbres et rendait l'air poignant. Des vautours s'élançaient des creux des rochers au bruit de nos pas, et la hyène glapissait au loin. Nous marchions silencieux et préoccupés : personne n'aurait dit que nous allions à une noce. Le plus serein d'entre nous était le rabbi galiléen, qui ne savait rien sur la fiancée, lui ayant dit simplement que j'allais me marier et désirais l'avoir parmi mes amis. Le plus soucieux était le sagan. Les serfs, qui portaient les cadeaux de la fiancée, suivaient.

La porte de la maison de Berachah était fermée. Le plus complet silence régnait dans cette habitation qu'on aurait dite déserte. Thorix nous ouvrit, et mes serfs l'aidèrent à faire ranger nos bêtes sous le hangar. Cette cour si bien en ordre, cette fontaine, dont le jet d'eau tintait dans la vasque de marbre, ces pots de fleurs, soignés comme si nous eussions été dans le mois de mai, ces arbustes verts, contrastaient avec cette maison silencieuse dont Phébée nous ouvrait la porte. Évidemment, on ne nous attendait pas. On avait oublié la cérémonie qui devait avoir lieu et qui fixe cependant l'ère de la vie d'une femme.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau? demandai-je à Phébée.

— Rien, me répondit la vieille Gauloise; Moab n'a pas paru.

Ainsi, l'événement le plus considérable pour cette maison, c'était l'absence mystérieuse du fidèle gardien.

— Et Ida? dis-je avec anxiété.

— Ah! répliqua la vieille, je ne sais. Je crois qu'elle pleure.

Nous entrâmes dans le *tablinum*, et comme la nuit avançait, Phébée l'éclaira. Noah avait fait préparer plusieurs lampes. Cette jeune, belle et dévouée esclave était la seule qui s'intéressât à moi et qui comprît mon amour. Le *tablinum* fut donc vivement éclairé. Thorix l'avait embaumé avec des vases de fleurs, auxquelles il faisait dans ses chambres une température tropicale. Réunis dans cette pièce, plus rapprochés, la conversation s'anima un peu. Mes serfs vinrent déposer sur les tables les cadeaux que j'allais présenter à la fiancée. C'étaient des pièces de toile de lin d'Égypte, des étoffes tissées de pourpre et d'or dans l'île de Cos, des tapis de Mésopotamie, des gazes de l'Inde, des étoffes de soie de Tyr et de Babylone, de belles tuniques syriennes, deux magnifiques *insista* ornés de pourpre, des étoffes brodées, des nimbes blancs rayés d'or et de violet, des brodequins de peau rouge relevés d'or, une veste galbanate pour les festins, des chlamydes bleues et or; quelques *amicola* de lin fin comme un rayon de soleil. Puis des bijoux, boucles d'oreille, collier, bracelet, aiguilles, fibula, agrafes. Puis des parfums exquis de toute espèce : la *niceronlina*, cette odeur stupéfiante inventée par l'eunuque Nicerontas; le nard de Perse préparé par la saga Folia dit *foliatum;* le baume de Mendes, les onguents de Chypre, du nard d'Achaemenium, des huiles d'Arabie et de Syrie, du malobathrum de Sidon, l'huile arabique pour les cheveux et celle du myrobolan pour le corps, l'opobalsamum de Jéricho, l'amone d'Assyrie, la myrrhe de l'Oronte, la marjolaine de Chypre, le cynnamome de l'Inde, les pastilles diapasmata, inventées par Cosmos pour parfumer et rafraîchir l'haleine aux heures de l'amour, l'onguent royal de la Parthie... Enfin, tout ce que l'art du parfumeur de tous les climats et de tous les pays avait inventé de plus suave de plus enivrant.

Tout cela, dans des corbeilles, fut rangé sur les

tables, resplendissant à la lumière, délicieux à l'œil et à l'odorat.

Le sagan et moi entrâmes dans une pièce latérale où Noah vint nous rejoindre et nous dire qu'Ida serait prête en quelques minutes. En attendant, mes serfs, Thorix et Phébée, portaient sur des plateaux des fruits confits, des boissons glacées, des vins de tous les pays, parfumés et purs, de l'hydromel, et une foule de douceurs que j'avais envoyées quelques heures auparavant.

Je n'eus pas le courage de voir Ida seule. J'eus peur de quelque explosion de chagrin, de quelque nouvel accès de repentir. Je laissai le sagan l'attendre, car n'ayant pas de parents, il prenait la place de père ou de frère.

Ida avait pleuré toute la journée. Vingt fois elle avait ordonné à Noah de m'envoyer dire qu'il fallait décidément renoncer à elle. Dix fois elle avait éloigné cette jeune esclave, qui voulait entamer l'œuvre de la coiffure et de l'habillement. Puis, elle s'était résignée, les membres et le cœur brisés.

Noah l'avait consolée, avait séché ses larmes, rafraîchi ses joues et ses yeux avec de l'eau de rose ; mais elle n'avait pu faire disparaître la pâleur, ni obtenir de la corriger par quelques cosmétiques. Enfin, la toilette s'était terminée comme Noah avait voulu, car Ida n'avait pas consenti à se regarder une seule fois dans une glace, à donner un conseil, à exprimer un avis ou un désir, à s'aider en rien. Elle se laissait faire comme si l'on avait habillé le cadavre d'une jeune fille que l'on allait déposer dans le tombeau. Elle employait toute l'énergie de son âme à contenir ses larmes, et à se maintenir dans la résolution qu'on lui avait arrachée. Lorsqu'elle fut prête, Noah la remit à Hannah qui devait l'introduire dans le *tablinum*, et se plaça derrière sa maîtresse, pour lui répéter sans cesse un mot fantastique, forgé d'avance et convenu, qui signifiait : courage, fais attention !

En ce moment, nous entendîmes dans l'*atrium* la voix de Jésus Bar Abbas.

— Comment, comment? par les cornes de Moïse! on se marie ici et l'on ne m'en informe pas! Ah, ah, c'est joli, cela; on se marie sans moi.

Bar Abbas fit ainsi irruption dans le *tablinum* et se trouva face à face avec le rabbi de Nazareth.

— Tiens, s'écria-t-il, mon neveu! Oh! c'est délicieux! Tu nous feras quelque petit miracle comme à Cana, n'est-ce pas, gentil neveu? Vous ne vous douteriez jamais de ce que ce drôle de petit bonhomme sut faire croire à un tas d'ivrognes, à la fin d'un repas de noce? Qu'ils buvaient du vin, rien que ça! tandis qu'on leur servait de l'eau rougie avec de la betterave! Ne vas donc pas nous escamoter la fiancée, neveu, vois-tu! Parole de César! il serait bien capable de la changer en nuage, comme l'ange qui précédait les Israélites, ou en bulle de savon.

Tandis que Bar Abbas débitait ce discours, tenant le rabbi par la tunique pourpre, celui-ci reculait en grommelant à voix basse son terrible mot : Infâme! Infâme! Enfin, acculé à la porte, toujours poussé par l'impudent Bar Abbas, Jésus s'écria très haut : En arrière, infâme!

— Tiens, il paraît qu'il me reconnaît à la fin, riposta Bar Abbas sans se troubler.

En ce même moment, la porte du tablinum, où le rabbi avait été poussé, s'ouvrit à deux battants, et le sagan et Ida parurent. Le rabbi de Nazareth se retourna et tout le monde fit cercle. Je m'avançai et pris la main gauche d'Ida qui tremblait comme un roseau.

Elle était habillée d'une longue stola pourpre, — les vierges seules la portaient blanche en cette circonstance. — Sa tête était couverte d'un voile blanc et argent. Ses cheveux, relevés par un nimbe d'or, retombaient en boucles sur les épaules avec les bandelettes. Son cou s'entrevoyait à peine et sa blancheur humiliait celle du lin.

Un silence profond suivit cette apparition, dont la tournure du corps, l'élévation de la taille, la finesse, la pose molle et suave excitaient une curiosité anxieuse. Je me sentais étouffer. Enfin, après quelques paroles de présen-

tation prononcées par le sagan, il me fit signe que je pouvais soulever le voile de la fiancée, avant de prêter notre serment réciproque.

Hélas! quarante ans sont passés depuis ce jour fatal et je tremble encore, en écrivant ces phrases.

Sans quitter la main d'Ida, je soulevai le voile de ma main gauche. Deux cris éclatèrent en même temps dans la salle, dont l'un étouffa l'autre.

Un cri émerveillé s'échappa de toutes les bouches à la vue de cette beauté céleste, dont l'air enfantin veloutait l'éclat de la femme. Cette peau diaphane qui semblait imbibée de rayons du jour ; ces lèvres rouges comme la graine de la grenade, à demi ouvertes pour laisser entrevoir des dents blanches comme le marbre de Paros, pour laisser passer un souffle comme la respiration de la violette; ces grands yeux bleus cachés sous des paupières de lait et surmontés de deux arcs de sourcils châtain; ce nez droit, fin, nacré, aux narines roses qui trahissaient l'émotion; tout l'ensemble en un mot de cette harmonie vivante arracha une exclamation de surprise et d'admiration. Mais, en même temps, un autre cri retentit au dessus de toutes les voix, celui du rabbi de Nazareth qui recula comme effrayé jusqu'au fond du tablinum en disant :

— Quoi! nous sommes ici chez la maîtresse de Pilate! On épouse la maîtresse de Pilate!

Le sagan et moi seulement savions qu'Ida avait été la maîtresse de Caius Crispus, qui consentait à la fin à la reconnaître comme femme pour la répudier. Personne ne soupçonnait qu'Ida fût pire que tout cela : la maîtresse de Pilate!

Qu'on se figure donc l'effet de ce cri du rabbi, la portée de cette accusation!

Tous ces Juifs, qui par leur position devaient se montrer Juifs renforcés, se trouvaient dans une maison considérée comme impure, et par le caractère de la femme et par la fréquentation de l'étranger. Impur! c'est la foudre sur la tête du Juif.

Le mot du Nazaréen fut en effet comme la foudre.

Les mains étendues dans l'attitude de la malédiction, les yeux dilatés, tous ces gens commencèrent à rétrograder, à reculons, ne pouvant en même temps détacher le regard de cette figure magique.

A la voix de Jésus, Ida leva les yeux, et, reconnaissant le rabbi, tomba à genoux, fixa le regard grand ouvert et brûlant sur lui, tendit les bras et murmura :

— Frère! frère! aie pitié de moi.

— Tremblement du Sinaï! s'écria Bar Abbas, il ne manquait que cela : voilà ma nièce! Je suis en famille, à la fin.

La main d'Ida était tombée de la mienne et je me couvrais le visage. L'anathème s'était abattu sur ma tête.

Après un pareil éclat, toute union avec Ida devenait impossible. Gamaliel et Siméon me prirent par les bras et m'entraînèrent avec eux. J'étais hébété : je ne me sentais plus vivre. Noah s'agenouilla derrière sa maîtresse et la reçut dans ses bras.

Le sagan seul resta comme pétrifié, impassible, abîmé dans un tourbillon de pensées. Noah avait déjà transporté dehors Ida, brisée en deux et évanouie, que Hannah était encore à sa place. Dans cette salle tantôt pleine, il ne restait plus que lui et Bar Abbas, lui à une extrémité et l'autre à l'autre. Le sagan courut à Bar Abbas, également flottant entre le désir de suivre les autres et celui de rester, pour parler à sa nièce. Hannah le prit par le bras et le secoua.

— Je m'en doutais bien, ragotait Bar Abbas, que ce rageur de mon neveu irait nous jouer un tour.

— Tu as dit « ma nièce? » grommela Hannah.

— Oui, ma nièce.

— Celle que tu vendis à Caius Crispus?

— Malheureusement, je n'ai qu'une seule nièce à vendre.

— J'ai à te parler.

— Parle.

— Viens chez moi ce soir, pas ici.

Cinq minutes après, Thorix refermait la porte de la

cour et la maison de Berachah retombait dans les larmes, le désespoir et le silence.

Qui a dit que la douleur tue?

Insensé!

Et cependant la coupe était à peine effleurée!

XXIII

Bar Abbas s'en alla souper chez le sagan.

— Puisque cet honorable fonctionnaire, se dit-il, veut jouir de ma conversation, comme je ne m'amuse guère à la sienne, il me doit une compensation. Je me résigne à celle de sa table, qui n'est pas fameuse. On vous sert des ragoûts au safran! si c'était à l'ail au moins! Et puis du vinaigre avec un faux air de vin, ou une piquette qui ne vous reste pas trois minutes dans le corps. Mais c'est égal; cela vaut encore mieux que les fricassées de chez la vieille Phlogis, qui commence par déposer ses dents sur une assiette de peur de les avaler. Puis on cause bien quand l'estomac est confortablement meublé. On peut se permettre de bâiller agréablement, si la causerie déplaît. L'esprit vient tout seul si le discours vous séduit. Enfin, c'est toujours bon d'empiéter sur l'incertitude du lendemain.

D'ordinaire, Hannah faisait dîner Bar Abbas avec ses gens. Ce soir, il l'admit à sa propre table; seulement, on le relégua à la place des parasites, qui happaient ce qui restait des mets servis aux autres convives. En effet, Bar Abbas grogna tout le long du souper et se chamailla avec le serf qui versait à boire, parce qu'il ne remplissait jamais sa coupe. Le repas fini, le sagan lui fit signe de le suivre et le conduisit dans un cabinet écarté, où il se retirait quand il avait besoin de se recueillir. Bar Abbas, qui était mécontent de la part qui lui était échue à table, se promit de jouer serré, puisque Hannah avait besoin de lui, et de se refaire. Hannah, de son côté, sachant à quel homme il avait affaire, ne gaspilla pas son

temps en préliminaires. D'ailleurs, il paraissait vivement excité.

— Ida, dit-il, est bien cette nièce que tu vendis jadis à Caius Crispus ou à Pilate?

— Exactement la même, sauf les changements occasionnés par l'usage et le temps, répondit le cynique.

— Combien Pilate te donna-t-il, lorsque tu la lui livras?

— D'abord, il la prit, je ne la lui livrai pas, car cela aurait augmenté le prix. Mais le ladre ne se montra point dans l'affaire, car cela aurait encore renchéri le marché. Il fit paraître un officier de je ne sais quelle légion, ce qui me rendit plus coulant. Je sais que ces sacripants-là ne sont jamais riches, même après un pillage.

— Enfin?

— Enfin... Faut-il te dire la vérité, hein!

— Sans doute, nous ne sommes pas au marché ici.

— Ni au Temple. Eh bien, il me donna trente mille sesterces. Et encore, cette ganache de Cneus Priscus, j'en suis sûr, m'en vola au moins dix ou quinze mille

— Je t'en donne autant : amène-moi ta nièce ici.

— Publiquement?

— Idiot!

— Nous n'y sommes pas alors, mon prince.

— A quoi!

— Au prix, par Dieu!

— C'est toi qui l'as fait.

— Alors, oui : mais maintenant, c'est différent. D'abord, tu ne comptes pour rien les améliorations : deux ans d'éducation et d'expérience que la petite a eus par un des raffinés de la cour de Tibère, dont un poète chantait : *tergo foemina, pube vir est?* Ça se paie. Tu es un prince, l'autre était un soudard. A cette époque, Ida demeurait chez moi, maintenant elle est chez elle, libre. Elle peut me fermer la porte au nez, si cela lui plaît.

— Combien veux-tu, alors?

— Ida maintenant s'est développée et elle est plus belle

que jamais. As-tu vu ses lèvres, hein? Si Dieu les voyait, il ferait pleuvoir des baisers.

— Combien alors?

— Depuis deux ans, l'article est cher sur la place. On est obligé d'en tirer de la Campanie, de l'Étrurie, de la Gaule; Sparte donne peu; Athènes est épuisée; Tyr expédie de la pacotille; Babylone des mufles...

— Combien alors?

— Puis, si tu voyais quel pied a cette petite! Elle pourrait le fourrer dans le trou de ton nez sans te faire éternuer. Et quelle taille, tonnerre d'un tonnerre! elle glisserait dans la bague de ton auriculaire. Je ne parle pas de sa go...

— Combien, combien?

— Oh! cet effeminé de Judas a le goût fin, va! Il avait flairé un morceau d'empereur. Ça donnerait vingt-cinq ans à Metusalem.

— Combien, combien?

— Dame! puisque je dîne souvent chez toi, vois-tu, je puis être plus coulant et travailler à cette affaire pour quarante mille sesterces.

— Canaille! tu m'exploites donc?

— Eh bien, essaie si tu peux à moins avec un autre.— Ah! j'oubliais le rabbi qui, maintenant, pourrait mettre le nez dans la négociation de sa sœur. Et c'est un fier compère, le rabbi, je te l'assure! C'est le seul homme dont j'aie peur à Jérusalem. Ensuite j'ai des frais de voyage pour aller là-bas. Je dois donner des pourboires aux gens qui l'entourent; peut-être me mettre même en frais de gentillesse avec sa jeune esclave, ce qui occasionnerait une tunique neuve au moins... C'est égal, elle est jolie cette servante... j'y ajouterai le manteau.

— Ton dernier mot alors?

— Tu le vois... Ah! il faut ensuite te l'amener ici, et en cachette par dessus le marché. Que d'éloquence me faudra-t-il pour la persuader; que de mensonges je dois tisser! Cela m'humilie! me manquer ainsi? Il faut que je

lui fasse croire... quoi? que tu as épousé sa mère et son père peut-être! On ne vend pas aisément son sang, diable, quand on a de la conscience.

— Soit : quarante mille sesterces (10,000 francs), quand l'amènes-tu?

— Ah! voilà encore une difficulté! Je ne prends aucun engagement que je ne l'ai vue demain. Heureusement que je sais comment on prend les places : car si je n'ai pas été général, à l'armée, ce n'est pas ma faute, sagan. Il me faudra acheter l'éloquence de toutes les entremetteuses et de tous les poètes de Jérusalem.

— Assez, va-t'en et viens demain me rapporter ce que tu auras fait.

— Ne te flatte pas cependant d'arriver sans briser ton char. Tu vois que je ne te demande pas même des arrhes. Si toutefois tu voulais...

— Va-t'en et à demain.

Le lendemain, le jour ne paraissait pas encore que Bar Abbas se frottait à la porte de sa nièce, en attendant qu'on ouvrît. Il sentait qu'il fallait se présenter avec un prétexte convenable, et ne le trouvait pas. Il ne savait pas à quelle corde le cœur meurtri d'Ida répondait maintenant, en quel nom parler, quelle espérance faire briller. Il ruminait encore cela, lorsque Thorix ouvrit. Bar Abbas fit semblant d'arriver.

— Ta maîtresse est-elle levée? dit-il.

— Je ne sais pas si elle reçoit. Qui es-tu?

— Je suis un messager du sagan Hannah et j'apporte des nouvelles graves.

— De la part de qui?

— Ohé! est-ce que tu es chargé d'entendre ce que l'on doit dire à ta maîtresse? Si cela est, au revoir.

— As-tu un nom dans ta vie? Qui dois-je annoncer? Car, à ta mine, tu peux bien être un roi déguisé, rien ne trahit ton incognito. Est-ce donc le roi de Perse, ou un serf du sagan qui demande à voir ma maîtresse, ou tout simplement un voleur?

— Drôle! tu serais bien attrapé si j'étais roi, car je te ferais pendre au seuil de cette porte comme un hibou. Va, dis à ta maîtresse qu'un ami du sagan doit lui parler pour le compte du rabbi de Nazareth.

Bar Abbas avait trouvé son *eurèka*. Avec ces deux noms, il était sûr d'enfoncer la porte, bien que le vieux Gaulois ne lui parût pas ensorcelé. Il fallut cependant attendre qu'Ida, fort épuisée, fût levée.

Quand Noah vit la figure de ce messager, elle fit une moue qui donna à réfléchir à Bar Abbas.

— Mes quarante mille sesterces courent du danger avec cette mignonne éveillée, pensa-t-il.

Ida néanmoins le fit entrer.

Bar Abbas se composa un air d'assurance, presque comme de parent qui a droit de s'occuper du sort de son parent mineur. Ida jeta un cri en le voyant et en le reconnaissant. Elle ordonna à Noah de rester auprès d'elle.

— Que viens-tu faire ici? s'exclama-t-elle.

— Après la scène d'hier soir, tu devrais t'étonner plutôt si je n'étais pas là, moi, le mari veuf et inconsolable de la sœur de ta mère.

— N'invoquez pas ces noms, lui ordonna Ida : toi, tu n'es que l'infâme vendeur de ta nièce. Viens-tu pour me vendre de nouveau?

— Tu débutes mal, ma fille, et ce n'est pas en m'injuriant que tu m'encourages au service que je viens te rendre.

— Tu n'as qu'un seul service à me rendre, répéta Ida avec mépris : celui de sortir d'ici.

— Je pourrais m'installer ici, tant que tu y restes, ou t'emmener chez moi, jusqu'au moment où tes frères ou ta mère te réclameront. Mais je ne veux pas te contrarier. Ce n'est pas de ma volonté que je viens ici, et ce n'est ni pour moi, ni pour toi.

— Pour qui donc? Pourquoi donc?

— C'est pour ton frère le rabbi.

— Que Dieu lui pardonne, murmura Ida.

— Il se livre toujours à des violences. Mais, cette fois, paraît-il, il court de redoutables dangers.

— Quel danger? Quel mensonge viens-tu débiter ici?

— Tu es bien la digne sœur de ce frère, va! Sache donc que Jésus attaque à Jérusalem tout le monde. Il accable d'injures les pharisiens; il comble de reproches les saducéens; il n'épargne pas les esséniens, ni les hérodiens; il harcèle les riches, les prêtres, les scribes, les publicains... je ne sais pas ce qu'il ménage enfin. Je ne parle pas de moi qu'il persécute plus que tout autre, comme si j'avais mis le feu au Temple, ou si je lui avais volé Dieu son père.

— Tu as fait pis encore que cela, observa Ida avec dégoût; tu as accepté le prix du sang de ta nièce.

— Mélancolies que tout cela! Rappelle-toi le bouge sombre, sale, froid où nous étions. Moïse n'eût pas eu la peine, chez moi, de gratter la terre pour accomplir son miracle de l'éclosion des poux. Eh bien, regarde autour de toi, où tu es maintenant. Est-ce ton père, le charpentier, qui t'a fourni ces coussins de pourpre où tu reposes, ces chaises d'ivoire, ces tables de nacre et d'écaille, ces vases d'argent pleins de fleurs, ces riches tuniques qui te font si belles? Ce n'eût pas été un mari artisan, auquel seul tu pouvais prétendre, qui t'aurait donné cette maison, ce jardin, ces serfs, cette belle jeune fille d'esclave qui aurait le droit d'être reine... Tu ne comprends pas cela à présent; tu es jeune, folle, satisfaite. Le jour où tu auras faim, où, couverte de guenilles tu iras mendier un morceau de pain pour n'importe quoi, par n'importe qui, tu comprendras le bien que ton oncle, qui connaît le monde, t'avait voulu. A présent, insulte-le, méprise-le, soupçonne-le. Le monde est méchant.

— Tu parlais de mon frère, dit Ida, achève.

— Il a donc mis le feu aux quatre coins de Jérusalem. Or, cela ne se fait point sans provoquer une redoutable réaction. Il l'a provoquée; et tous ceux qui ont été attaqués, attaquent à leur tour. Ils se sont adressés au sagan,

l'homme le plus haut placé, le plus vertueux et le plus généreux de la Judée. Ils ont accusé Jésus. Le sagan a causé avec Jésus ici, et il s'est pris de sympathie pour lui. Il t'a vue, il a été témoin du désastre où ton frère t'a plongée, et il a eu pitié de toi. Il sait que ton dernier appui, désormais, est ce rabbi fanatique. Il voudrait écarter de vos têtes la foudre qui les menace. Mais il ne peut pas s'adresser directement au rabbi : d'abord parce que celui-ci ne l'écouterait peut-être pas, ensuite, parce que le sagan ne peut pas froisser la susceptibilité de ses propres partisans.

— Qu'il laisse alors la volonté de Dieu s'accomplir.

— C'est précisément ce que je lui ai chanté, moi qui aime mieux accomplir ma volonté. Je connais l'humeur de la famille, et je trouve la sœur calquée sur le frère. Mais le sagan n'a pas voulu me croire. Il m'a même maltraité, en disant, que je ne vous aimais guère, que je déteste Jésus. Alors j'ai accepté de faire telle œuvre de sauvetage de neveu et nièce, pour laquelle je suis si peu taillé. Je n'ai pas voulu, cependant, voir Jésus, qui me manque absolument de respect. J'ai promis de te voir, mais à une condition...

— Laquelle, s'il te plaît, affectueux oncle?

— Que ce soit lui, lui directement, le sagan qui te dise ce qu'il m'a dit; car tu le croiras peut-être mieux que tu ne me crois.

— En effet, je ne suis pas payée pour te croire sans garantie, et encore!

— Encore quoi?

— J'ai à te dire que tu ments en ce moment même, et qu'avec cette histoire que tu me racontes tu me tends un piége.

— Tu es une sotte fille, va, ma chère nièce. Ne t'ai-je pas dit que je suis on ne peut plus indifférent aux malheurs qui tomberont sur la tête de ton frère, que je déteste? Ne t'ai-je pas dit que tu peux aller toi-même, quand tu voudras, te renseigner auprès du sagan, qui

est l'homme le plus sage, le plus probe, le plus estimé de toute la Syrie? J'ajoute même ceci : le sagan m'a confié que, dans quelques jours, il y aura chez lui une réunion des ennemis de ton frère. Eh bien, va lui demander, si tu ne me crois pas, d'assister en cachette à cette réunion. Cette demande, je t'en préviens, serait une insulte à l'homme qui m'a donné l'avis du danger de ton frère, et qui t'en avertit pour que tu le mettes sur ses gardes. Mais tu peux dire au sagan, que son message t'arrivant par un gueux comme ton oncle, qui t'a déjà mal servie, tu te méfies, et que tu veux voir et ouïr. Cet homme si bon, qui n'a pas reculé d'aller porter une offre à la maîtresse de Pilate que son ami voulait épouser, sera touché de tes raisons et te satisfera; quoique, après tout, il ne prenne pas le deuil si ton frère s'enfonce dans l'abîme qu'on creuse sous les pieds des ennemis de la nation.

Il y avait dans le discours de Bar Abbas un tel mélange abominable de sentiments, de haine, d'indifférence, de franchise, de probabilité, d'évidence possible, de preuves, d'invraisemblance, que Ida en resta abasourdie et perplexe. Qu'y avait-il d'impossible que le noble caractère de son frère eût frappé le sagan et que celui-ci se fût intéressé au sort du rabbi. Le sagan n'avait-il pas montré pour elle un touchant intérêt? Bar Abbas ne parlait pas en son propre nom, car il avouait qu'il abhorrait Jésus. Ida ne pouvait-elle aller interroger le sagan directement? Quel soupçon pouvait éveiller un homme qui était le plus grand, après Pilate, dans toute la Galilée et la Judée? Qu'y avait-il d'impossible que le sagan eût décliné d'agir directement envers Jésus qui l'attaquait, qui attaquait son parti, son beau-fils Caïphas? Ida resta donc en silence. Bar Abbas continua :

— J'ai fait la commission, contre mon gré, j'en conviens; car je serais charmé qu'on donnât à ton frère une petite leçon de convenance et d'humilité. Il pose, ni plus ni moins, qu'en fils de Dieu! Ta pauvre mère est donc je ne sais quoi, et toi, tu ne lui es rien : ce qu'il t'a prouvé,

du reste, par sa stupide sortie d'hier soir. Après cela, je n'ai rien à me reprocher; car toutes les fois que j'ai voulu vous faire du bien, — admettons que je me sois trompé sur le moyen, — mais, enfin, mon intention était bonne; et vous m'avez abreuvé d'insultes et de calomnies. Je ne veux plus me mêler de votre sort. Ce serait ridicule, à mon âge, moi vieux soldat, d'être injurié toujours..... même par toi, mioche, qui n'est pas encore sortie de ta coquille. Ainsi, je me résume : voici de quoi il s'agit. Ton frère court un péril grave. Le sagan t'en prévient. Va te renseigner mieux auprès de lui; va lui demander, si tu veux, de t'assurer toi-même de la conspiration que l'on ourdit contre le rabbi; fais ce que tu veux; ne me crois pas; tais-toi avec ton frère, avec le sagan :je me tire de là.

Ida était ébranlée. En ce moment arriva Justus, qui, selon son habitude, chassait sur ma piste. Il avait été frappé, comme les autres, de la beauté-foudre d'Ida; plus que les autres peut-être, fatalement pour lui, comme nous verrons. Il venait maintenant, en qualité de mon ami, demander à la jeune femme que je devais épouser, si elle avait besoin de quelque service. Justus fut contrarié de la présence de Bar Abbas en cet endroit; celui-ci, de l'arrivée de Justus qu'il croyait inopportune. Mais avec son alerte d'esprit ordinaire, il voulut profiter de l'interruption de cet importun. Il s'adressa donc à lui et l'interpella :

— A propos, Ida ne veut pas croire que son frère, qui a blessé tous les partis à Jérusalem, soulève contre lui une vive et dangereuse réaction.

— C'est très vrai, Ida, fit Justus, interrogeant des yeux Bar Abbas pour comprendre ce que signifiait la demande qu'il lui dirigeait. C'est très vrai, le rabbi, hier encore, a fait esclandre dans le Temple, où il n'a aucun droit de se lever en maître, et il a suscité une grande colère chez le capitaine.

Ida ne connaissait nullement cet intrus. Elle commençait à croire Bar Abbas; mais le témoignage que celui-ci

demandait à un inconnu lui fit l'effet d'un jeu de compère et de charlatan. Elle soupçonna l'un et l'autre. C'est ce que voulait Bar Abbas pour la décider à s'adresser au sagan afin d'en avoir le cœur net. En effet, Ida lui dit :

— Merci de l'intérêt que vous prenez à mon frère. Je suis une pauvre femme isolée et je ne puis rien faire pour lui. Dieu le protégera s'il marche dans son chemin. Adieu.

Et en disant cela, Ida se leva et sortit. Noah indiqua la porte à Justus et à Bar Abbas, qui ne se le firent pas répéter. Mais quand ils furent sur la route, Justus s'arrêta, regarda fixement Bar Abbas dans les yeux et lui demanda :

— Pour qui donc agis-tu?

— Et toi? répliqua Bar Abbas.

— Dame! j'agis pour le mieux de mon ami Judas.

— Noble cœur! s'exclama Bar Abbas; et moi j'agis pour ton oncle Hannah.

Justus se tut et laissa Bar Abbas détailler tout seul les singularités du paysage le long de la route.

Ida, de son côté, aussitôt rentrée dans sa chambre à coucher, rejointe par Noah, ne s'arrêta pas longtemps à réfléchir. Elle s'enveloppa dans une longue stola, qui la couvrit de la tête aux pieds, et, faisant signe à Noah de la suivre, sortit. Mais avant de partir, elle donna l'ordre à Thorix de reporter chez moi les cadeaux que je lui avais présentés la veille, puis de l'attendre sur la route, aux pieds du mont des Olives.

Précédons-la.

XXIV

Le rabbi de Nazareth était revenu à Jérusalem dans une disposition d'esprit absolument contraire à celle où je l'avais laissé à Capharnaüm. Le tour rapide qu'il avait fait dans les provinces non juives lui avait ouvert les yeux à propos de cette horreur pour les Romains, dont je croyais animé le peuple israélite. Sa mission perdait donc

la base politique sur laquelle il n'aurait pas dédaigné de l'élever.

Il reconnaissait bien l'existence du sentiment juif qui souhaitait un libérateur, un messie qui l'affranchît de l'étranger. Mais il venait de voir que ce sentiment n'était pas assez intense pour s'en faire un levier de subversion politique et d'élévation personnelle. Il fallait donc renoncer au moyen d'attirer le peuple à sa suite. Il attribuait la tiédeur de la plèbe à la satisfaction des saducéens, à la résignation intéressée des pharisiens. En réalité, pour les uns, la domination romaine était la paix; pour les autres, une trève, pendant laquelle ils travailleraient à déchausser la suprématie de leurs rivaux. Le rabbi détestait les uns et les autres comme traîtres envers Dieu, dont il s'était proclamé le fils, et traîtres envers le peuple, dont il se faisait un escabeau. Sa grande parole ayant été prononcée, sa mission posée, ses doctrines exposées, ses disciples inquiets mais aux aguets, que pouvait-il faire, ce rabbi? Le ciel même de sa province roulait des tonnerres contre lui. De mes insinuations il n'avait accepté que le conseil, appuyé par l'évidence de tous les jours, de changer le théâtre de sa prédication et de venir déployer son activité à Jérusalem. La tête frappée, le corps s'affaisserait tout seul. Il était donc arrivé à Béthanie, la veille de la fête du purim, avec ce plan de conduite arrêté : confondre ses ennemis, triompher ou succomber.

Le rabbi ne me dit rien cependant de son changement intérieur, de ses dispositions agressives. Je ne le sus que trop tard, hélas! quand une suite d'imprudences avait rendu le mal irréparable et le remède impossible. Puis d'autres complications vinrent précipiter la catastrophe.

Ainsi, dès le lendemain de son arrivée, le jour même du purim, tandis que Jérusalem se plongeait dans les orgies de ses saturnales, le rabbi de Galilée entamait sa grande bataille sous le portique de Salomon dans le Temple. Quand j'arrivai pour le voir et l'inviter à mes fiançailles, je le trouvai, entouré de peuples, de lévites, de

scribes, ergotant avec un fin rabin qui lui avait demandé :

— Que dois-je faire pour avoir une parcelle dans l'héritage de la vie éternelle?

— Ce qui est écrit dans la loi, répondit Jésus : l'as-tu lue?

— C'est mon métier.

— Et qu'y as-tu lu?

— Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.

— Eh bien, répliqua le rabbi, fais cela et tu vivras.

— C'est facile à dire et à ordonner, reprit le rabin; mais en pratique la chose s'embrouille. Qui est mon prochain?

— Écoute, répondit le rabbi. Un certain homme, descendant de Jérusalem à Jéricho, tomba au milieu des voleurs qui le dépouillèrent de tous ses vêtements, le blessèrent, et, en partant, le laissèrent à moitié mort.

— Cela arrive très souvent, interrompit le rabin. La faute en est à nos maîtres qui nous prennent de lourds impôts pour nous défendre et nous livrent aux assassins.

— Cela ne me regarde pas, reprit le rabbi. Or, il advint par hasard qu'un certain prêtre passa par cette même route.

— Tant mieux pour le blessé, s'exclama le rabin.

— Tu crois? eh bien, non, reprit le rabbi. Le prêtre regarda, vit l'homme mourant, et se tira de l'autre côté de la route.

— Il eut peur, répondit la rabin.

— Soit, continua le rabbi, mais un lévite passa par là aussi, quelques minutes après. Le lévite s'arrêta, regarda à son tour, s'assura bien de l'état du blessé, et, à l'instar du prêtre, haussa les épaules et suivit son chemin.

— Il redouta le même sort, dit le rabin, et peut-être aussi d'être pris pour le meurtrier.

— C'est peut-être cela. Mais un autre n'eut pas la même crainte et ne s'effraya pas d'être confondu avec les voleurs. Or, sais-tu qui était cet autre?

— Un scribe, un homme de loi, sans doute, s'exclama le rabin.

— Tu te trompes : un Samaritain — un de ces hommes que vous méprisez, les considérant comme impurs, et que vous vouez à toutes les calamités, accablez de toutes les malédictions. Oui, un bon Samaritain voyageait aussi de ce côté. Comme il arriva auprès du blessé et le vit dans cet état, il descendit de son âne. Puis, touché de compassion, il s'approcha, pansa les blessures du mourant, y versa du vin et de l'huile, l'arrangea sur sa monture, l'amèna dans une auberge voisine et le soigna. Le lendemain, il partit; mais avant, il prit deux monnaies et les donnant à l'hôte lui dit : Aie soin de ce malheureux, et tout ce que tu dépenseras en plus, je te le paierai quand je repasserai par ici.

— Un Samaritain? fit le rabin.

— Oui, affirma Jésus, un Samaritain. Je te demande, maintenant, à toi homme de loi, lequel de ces trois voyageurs fut le prochain de la victime des voleurs?

— Hum! grommela le rabin : celui qui eut pitié de lui.

— Alors, remarqua le rabbi, va et fais en autant (1).

— Comme le Samaritain, non pas comme les voleurs, s'écria une voix du cercle des spectateurs. Manassès serait capable de se méprendre!

Cette saillie n'amoindrit pas l'impression de cette belle parabole, qui offensait mortellement les seigneurs du Temple.

Abaisser le prêtre et le lévite au dessous de cet excommunié, de ce honni Samaritain que les Juifs détestaient pire que les païens, au point de dire que le pain des Samaritains était comme la viande du porc ; glorifier ce lépreux de l'âme au dépens des ministres de Dieu, parut le comble de l'audace, de l'impertinence, de l'insulte : un blasphème, une violation de la loi. Mais Jésus ne s'arrêta pas à mi-chemin ; et puisqu'il avait autour de lui un si bel

(1) Luc, chap. x.

auditoire, il dégaîna toute sa colère contre les pharisiens les appellant : race de vipères, hypocrites, sépulcres blanchis, menteurs, impurs de l'âme, esprits bornés et faux, vases d'immondices aveugles. Un murmure sourd circulait au milieu de la foule, les uns applaudissant, les autres se courrouçant. Alors le rabbi vit à la porte un mendiant aveugle qui entrait. Il courut à cet homme et le prit par la main.

— Maître, dirent alors les disciples du rabbi, qui, de cet homme ou de ses parents, a péché pour qu'il soit aveugle?

— Ni lui ni les autres, répondit le rabbi. Cet homme est dans cet état pour que je puisse manifester mon pouvoir.

Alors le rabbi cracha par terre, et pétrit une espèce de pâte, en mêlant sa salive et de la poussière. Je le vis ensuite détendre les paupières de l'aveugle, avec une pointe brillante d'acier toucher l'œil infirme et en tirer comme un petit cailloux. L'homme jeta un cri de douleur qui se changea en joie, car il s'exclama :

— Mon Dieu, je vois la lumière!

Le rabbi toucha de la même manière l'autre œil et en tira aussi un gravier. Le mendiant jetant un cri pareil s'exclama :

— Mon Dieu, je vois les hommes et les choses!

Le rabbi appliqua alors sa craie sur les deux yeux, de façon à les empêcher de voir, et dit à l'aveugle :

— Va. Dans trois ou quatre jours, lave-toi aux sources de Siloam, et crois dans l'envoyé du Seigneur (1).

Cette guérison avait été opérée par le rabbi d'une façon si prompte, si rapide, si habile, que ses disciples crièrent au miracle! ainsi que la plèbe. Mais les pharisiens, les scribes et les autres gens instruits s'en moquèrent comme d'un tour de charlatan. Les plus consciencieux d'entre eux l'appelèrent fou et diable, et commencèrent à inter-

(1) Marc, chap. viii. Jean, chap. ix.

roger le mendiant qu'ils soupçonnaient fort d'être un disciple apprivoisé ou un compère.

Je vis que l'orage grossissait et m'approchant du rabbi, je l'entraînai.

L'heure de notre départ pour Berachah approchait.

Après avoir lancé la terrible apostrophe qui anéantit sa sœur, Jésus se sauva de Berachah comme d'une fournaise qui l'eût brûlé.

Des passions, des pensées de toute nature le bouleversaient. Les événements l'éprouvaient de toute part; aux angoisses de la vie publique s'ajoutaient les spasmes du cœur. Quand il arriva à Béthanie, la nuit était fort avancée, le froid intense, le ciel pur et profond. Il s'assit sur un banc de pierre dans la cour et se plongea dans le gouffre de ses pensées. Tout le monde dormait sous ce toit tranquille, même les deux sœurs affectueuses qui veillaient au sort du rabbi avec une inquiétude d'amour qui changeait leur laideur en beauté. Le rabbi ne réveilla personne, s'enveloppa dans son manteau et épia le jour.

Dès que l'aube pointa, il se remit en route pour Jérusalem, pour le Temple. Désormais toute hésitation en lui avait cessé : la destinée le roulait au milieu de ses flots. Talonné par le souvenir du succès du jour précédent, plus fougueux et plus âpre à l'œuvre que jamais, il entra dans le Temple de bonne heure et s'installa sous le portique de Salomon.

Aussitôt qu'on l'aperçut, les oisifs, qui venaient dans cet endroit pour voir du monde et glaner des nouvelles, les dévots, qui y venaient pour le sacrifice, les gens du culte, l'entourèrent. Ils savaient tous combien l'enseignement du rabbi était original, piquant et élevé. Ce jour, le lendemain de ma catastrophe, le rabbi se laissa aller à son humeur mystique, c'est à dire à cette partie de sa doctrine qui choquait le plus à cause de son obscurité qui lui imprimait le cachet de l'absurde. En effet, le rabbi assura qu'il était la *porte de la bergerie*, qu'il était le *bon bétail*, le *bon berger*, qu'il entrait seul en maître dans l'endroit, tan-

dis que les autres s'y glissaient comme des voleurs, pour *tuer et détruire*. Il affirma « que son Père le connaissait et qu'il connaissait le Père, lui, et était prêt à donner sa vie pour son troupeau, raison pour laquelle son Père l'aimait; qu'il avait le pouvoir de livrer et de reprendre sa vie; qu'il s'était donné cette mission, mais aussi que son Père le lui avait commandé... » et autres choses de la sorte.

— Est-il fou ou est-il possédé? se demandait la foule.

Mais d'autres, qui s'ennuyaient de ce gâchis de mots, lui posèrent la question carrément :

— Pour combien de temps encore nous laisseras-tu traîner dans le doute? Si tu es le Christ, déclare-le sans détours.

— Je vous l'ai dit, répondit le rabbi d'une voix ferme et non sans emportement; je vous l'ai dit et vous n'avez pas voulu me croire. Les œuvres cependant que je fais au nom de mon Père ne suffisent-elles pas pour porter témoignage de mon pouvoir? Mais vous ne croyez point, parce que vous n'êtes pas de mes ouailles, auxquelles seules je donne la vie éternelle, parce qu'elles m'ont été données par mon Père, et mon Père et moi ne faisons qu'un (1).

Un cri d'horreur éclata au milieu de la foule. Quelques-uns voulurent le lapider, d'autres l'accusèrent de blasphémer. Les pharisiens, injuriés, s'enfuirent vers le Lishcath ha-Gazith (chambre pavée) où le sanhédrin siégeait depuis le matin, précisément pour juger le rabbi.

Le rabbi de Nazareth avait intimé la guerre au dogme juif et à tous les partis de la Judée, sans formuler encore sa doctrine, ou l'enveloppant dans une phraséologie qui blessait le goût et n'éclairait pas les intelligences. Les saducéens, qui se souciaient plus de conserver la paix, s'ils ne pouvaient améliorer leur situation politique, que des doctrines juives, s'étaient montrés plus tolérants en face des

(1) Jean, chap. x.

attaques du rabbi. Les esséniens, qui voyaient dans l'enseignement de Jésus une première étape vers la réalisation de leurs idées, se résignaient aux blessures que le rabbi leur faisait. Mais les pharisiens ne pouvaient se tenir impassibles sous cette douche incessante de moqueries, de reproches, de censures, de vilainies, dont ils se sentaient accablés de plus en plus. Ils auraient accepté de transiger avec le rabbi, si celui-ci consentait à se poser comme un prince de leur maison royale machabéenne, soutien de la politique séparatiste, admirateur de la loi révélée, restaurateur du règlement indépendant et de l'indépendance : en un mot, roi des Juifs. Le rabbi me l'avait fait espérer. J'avais porté cet espoir à Jérusalem. Maintenant, il m'éclatait entre les mains, insistant, avec une persistance pleine de colère, sur la nécessité d'adopter une nouvelle loi, un nouveau commandement, une nouvelle forme de prière, une nouvelle vie religieuse. Il profanait le sabbat; il faisait bon marché de ce que les pharisiens croyaient impur; il abolissait leurs rites et attaquait leur rectitude. Le jour précédent, le rabbi avait touché au comble de ses invectives. Les pharisiens avaient porté contre lui, devant le sanhédrin, cette accusation dont Bar Abbas avait entendu parler à table chez le sagan et qu'il avait racontée à Ida.

Le sanhédrin s'était assemblé le matin dans sa salle de discussion, dite Lishcath ha-Gazith, sur le grand boulevard du côté occidental, en face du Sion, près de l'entrée principale du Temple, donnant sur la cour des Israélites et sur la cour des païens afin d'en permettre l'entrée aux Juifs et aux Grecs.

Le sanhédrin se composait de soixante et dix à soixante-douze membres, choisis, au vote, parmi les plus considérables, les plus âgés et les plus riches Juifs, non seulement de Jérusalem, mais de l'Égypte, de la Grèce, de Babylone. Avant Hérode, ce conseil avait un pouvoir royal, temporel et spirituel, étant en même temps cour d'appel et cour juridictionnelle, civile et criminelle, pouvant

nommer et déposer les rois, nommer les conseils provinciaux, décider des questions de paix ou de guerre, juger les tribus, le grand-prêtre, les faux prophètes, mettre en mouvement les armées. Bref, ce conseil avait droit absolu sur la fortune, la vie, la mort, la conscience des citoyens, élisait ses membres, publiait les décrets de mort, interprétait la loi et les livres sacrés : Dieu et le sanhédrin ne faisaient qu'un (1). Hérode condamna à mort tous les membres de ce corps, — deux exceptés, Hillel et Shammaï, — et diminua de beaucoup les pouvoirs du sanhédrin qu'il réunit autour de ces deux illustres membres. Pilate écourta encore les pouvoirs qu'Hérode leur avait conservés ; mais, malgré cela, les pouvoirs de ce conseil restaient toujours considérables. Le gouvernement romain, cependant, se réservait la légalisation des arrêts du sanhédrin avant l'exécution, excepté ceux qui regardaient l'éducation, la liturgie, la foi, le culte. Après les fautes de Gratus, Pilate avait compris que ce corps pouvait être un excellent allié ou un redoutable ennemi.

Le sanhédrin se recrutait parmi les prêtres, les lévites, et la classe laïque des Juifs. L'élément prêtre y prédominait. Le grand-prêtre le présidait, ou, à sa place, le recteur du grand Collége, assisté par deux secrétaires.

Un acte d'accusation contre le rabbi de Nazareth ayant été porté la veille, Caïphas avait rassemblé le sanhédrin qui siégeait en forme de croissant autour de lui. Après que l'acte fut lu, comme il fallait l'unanimité des membres présents du conseil pour prononcer l'arrêt de culpabilité et ensuite la peine, Caïphas demanda s'il y avait quelqu'un

(1) Un sanhédrin qui prononçait la peine de mort une fois en sept ans, méritait de passer pour sanguinaire. Rabbi Eliezer ajoute : « Il mériterait cette qualification en condamnant une fois en 70 ans. » Rabbi Tarphon et rabbi Akiba disent : « Si nous eussions été membres du sénat, nous n'aurions jamais condamné personne à mort. » Mais Simon, fils de Gamaliel, répliqua : « Ne serait-ce pas un abus, n'auriez-vous pas craint de multiplier les crimes en Israël ? » MISCHNA, *Traité des peines*, ch. I.

qui voulût présenter des observations. Nicodémus, un prêtre de la famille d'Hillel, se leva et dit :

— Pères de la chambre du jugement, notre loi nous ordonne de ne condamner personne avant de l'avoir entendu. Or, on nous adresse une accusation contre ce rabbi, mais les preuves manquent. Pouvons-nous procéder sur ce cahier de griefs? Pouvons-nous envoyer devant le juge romain un arrêt qui n'a pas de base?

Les autres membres du sanhédrin, prêts à lancer un mandat d'arrestation contre le rabbi, tinrent compte de cette remarque, et l'assemblée allait se dissoudre, lorsque un grand nombre de scribes, de lévites, de pharisiens firent irruption dans la salle du conseil, en criant : au scandale, au blasphème! Ils racontèrent alors avoir entendu le rabbi se proclamer fils de Dieu, et qu'il était encore là, sous le portique de Salomon, pour le répéter à qui voudrait l'interroger. Cette fois, les témoignages étaient concluants, irréfragables. L'ordre d'arrêter le rabbi fut expédié sur place, en quelques minutes. Les officiers du Temple reçurent l'ordre de le mettre en exécution.

Jésus prêchait encore et insistait, avec sa ténacité ordinaire, sur son attestation.

— Vous dites que je blasphème parce que j'ai annoncé que je suis le fils de Dieu? Si je ne fais point les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, si vous ne voulez croire en moi, croyez aux œuvres; car alors vous pourrez connaître et vous convaincre que mon Père est en moi et moi en lui (1).

A ces mots, les officiers du Temple s'avancèrent pour se saisir de lui; mais, au même moment, entra sous le portique Cneus Priscus qui, s'adressant à Jésus, lui demanda :

— N'es-tu pas le rabbi de Nazareth?

— Je le suis.

— Viens avec moi alors; Claudia, la femme du procurateur, t'invite à sa présence.

(1) Jean, chap. x.

Les officiers du Temple se retirèrent, suivis d'un regard ironique du rabbi, tandis que Cneus Priscus l'empoignait par le bras sans trop de cérémonie et l'emmenait avec lui.

C'était la cinquième heure.

Claudia s'était éveillée à la quatrième heure (à dix heures du matin), le visage semblable à un masque terreux, à cause de la mie de pain détrempée dans le lait d'ânesse qu'elle y appliquait la nuit pour conserver le teint frais et blanc, et qui se desséchait la nuit et se lézardait. Elle frappa à un timbre d'or placé sur le guéridon devant son lit et Nomas, qui se tenait à sa porte, l'oreille tendue, entra. Claudia ordonna son lever, et Nomas, ayant entr'ouvert les croisées, cinq ou six esclaves se précipitèrent dans la chambre pour aider leur maîtresse à descendre du lit et à se rendre dans le cabinet voisin, où la grande œuvre de la toilette s'entamait (1) .

Le cabinet où Claudia entra était le même qu'Hérode avait fait construire pour la reine Mariamne. C'était un octogone assez large pour contenir cette armée de jeunes et belles esclaves, nues jusqu'à la taille, qui devaient accomplir les savants mystères de la transformation, de la création quelquefois, du culte de la beauté. Des murs de ce cabinet pendaient des étoffes de soie couleur de hyacinthe, relevées de pourpre (2) et brodées en or et perse. Deux trumeaux étaient couverts de glaces de haut en bas. Le plafond, en cèdre d'Afrique sculpté, semblait un treillage aux feuilles d'or et aux grappes d'argent et de pierreries. Un magnifique tapis de Smyrne couvrait la mosaïque du parquet, mosaïque en lapis lazuli, agates et émeraudes, car la saison était froide, bien que le soleil entrât à flot par deux croisées qui s'ouvraient sur les jardins. Quelques peintures peu modestes ornaient les panneaux des fenêtres, et quelques tableaux, également peu

(1) Voir Böttiger, *la Toilette d'une dame romaine.*

(2) Parietes tyriis et hyacintinis et illis regiis velis quae vos operose resoluta transfiguratis, pro pictura abutuntur. Tertull., *de Hab. mul.*, cap. v.

décents, ornaient les murs; enfin, quelques siéges couverts de coussins brodés.

L'esclave attachée à la porte demanda à Claudia, qui il fallait introduire pendant le temps de sa toilette.

— Seulement le rabbi de Nazareth, répondit Claudia, s'il se présente. Je l'ai fait cependant demander depuis hier soir.

L'œuvre des esclaves dites *cosmètes* ne se prolongeait pas longtemps avec Claudia, qui ne mettait que rarement un peu de rouge aux lèvres. On se souvient quelle fonction elle exerçait à Caprée auprès de Tibère. Un poète avait chanté d'elle, sous le nom de Thaïs : *Tam casta est rogo Thaïs? Immo fellat* : Pourquoi donc Thaïs est si chaste? C'est que sa bouche ne l'est pas.

Du reste, pas de ces cheveux faux, coupés à une jeune fille d'outre-Rhin et tressés par un artiste du Vélabre; pas de cheveux teints en blond, après les avoir lavés à la chaux, avec la pommade du Gaulois du cirque Maxime; pas de fausses dents, de faux sourcils.

Cynthie apporta une coupe d'or pleine de lait d'ânesse, tiré à l'instant, et imbiba avec ce lait la croûte de mie de pain de la nuit qui tomba. Puis, Quintia lava la peau avec de l'eau tiède d'abord, ensuite avec de l'eau froide où du nard d'Éthiopie était resté la nuit en infusion. Chloé se présenta avec une coquille d'or, et, après avoir respiré sur une glace, afin de montrer à sa maîtresse que son haleine était pure et dûment parfumée des pastilles de Cosmos, détrempa avec la salive une pincée de rouge fort délayé qu'elle étendit légèrement sur les lèvres. Délie avait déjà, avec une douce éponge de Bretagne, lavé les dents de Claudia.

L'escouade des cosmètes renvoyée, les coiffeuses arrivèrent.

Claudia avait une richesse gênante de cheveux noirs, souples, longs jusqu'aux jarrets. Cette partie de sa toilette était donc la plus agaçante; et il lui arrivait souvent, d'impatience, de mordre, de piquer de sa broche, de pin-

cer les seins de ses esclaves. Nééra tenait la glace mobile qu'elle présentait à sa maîtresse en toutes les positions. Cette glace était une lame d'argent dépolie, entourée d'une moulure en or richement ciselée et ornée de perles. Phiale défit la coiffure de la nuit et donna de l'air à ces tresses splendides. Hostilia les parfuma de pommades précieuses. Napé roula avec un fer chaud les petites boucles des tempes et du front. Cypassis, une belle négresse, tressa, noua, et enroula en forme de tour les nattes derrière. Galla les traversa de cette terrible épingle dont Claudia faisait dans sa colère un usage si meurtrier.

La fleuriste égyptienne Némésis entra ensuite, suivie de deux enfants éthiopiens avec deux corbeilles remplies de fleurs et de branches d'herbe cueillies dans les serres. Claudia choisit une branche de verveine et quelques narcisses que Phlogis lui planta dans les nattes. Claudia ne portait pas de bijoux, je l'ai déjà dit.

La tête arrangée, vint le tour des mains.

Fabulla les lava avec du lait tiède. Lilla les passa à l'eau de rose. Vetustilla les essuya avec une pâte d'amande parfumée, puis avec un lin d'Égypte fin comme une toile d'araignée. Sabine, qui avait ôté la fameuse bague de Tibère, la remit à l'annulaire. Polla coupa les oncles et les lustra avec un cosmétique huileux et parfumé. En ce moment, tandis que Chioné, Clio, Calamide et Eunoé soignaient les pieds de Claudia d'une blancheur éblouissante, — ces pieds qui, lorsqu'elle passait par la Voie sacrée, rémuaient les entrailles de la jeunesse d'Alcynoüs de Rome —, tandis que Glycère la chaussait de brodequins rouges aux talons dorés, et que Marcella les liait avec des cordons de soie et d'or à ces chevilles et à ces jambes tant chantées par les poètes, deux adolescents Gaulois, aux cheveux chatains bouclés et à la courte tunique blanche, portèrent le déjeuner de Claudia.

L'un d'eux tenait sur un plateau une coupe de murrhine, qui valait le prix d'une province, l'autre un plateau d'or

avec des fruits. Dans la coupe fumait ce consommé exquis de jus de gibier, allongé avec de la crême, du miel et quelques gouttes de vieux Pollio de Syracuse, inventé par Eumolpe, le cuisinier ou plutôt le médecin de Claudia. Cléopâtre présenta à Claudia un morceau de pourpre pour essuyer ses mains; Claudia les passa de préférence entre les cheveux de ses deux jeunes esclaves.

En ce moment vint le tour des ornatrices. Mais, en même temps, Drusilla, l'esclave de la porte, annonça Philocthète, Curculio et le rabbi de Nazareth.

Claudia renvoya Curculio, l'esclave qui lui racontait tous les matins les nouvelles de la ville, et ordonna de laisser passer le rabbi et Philocthète.

Celui-ci était le philosophe de Claudia, dont le métier consistait à lui réciter des vers grecs ou latins, — les plus lestes étaient les mieux accueillis. Philocthète avait aussi à soigner les petites chiennes, à apprendre à caquetter aux perroquets, à chercher de nouvelles pommades, à laver les petits chiens quand ils avaient chaud, à les peigner et à tuer leurs insectes. Ce philosophe était chauve. Il avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la taille, un manteau rapé et sordide, une tunique de rude laine fauve qui ne lui couvrait pas les jambes nues et velues, et des sandales grossières. Il était gourmand à en remontrer à une précieuse; et comme Claudia nourrissait de foies d'oie et de pâtes de sesame ses chiennes accouchées, le philosophe faisait accoucher très souvent, trop souvent même, ces petites bêtes qu'il condamnait à une diète salutaire, et dont il dévorait les repas. Philocthète venait présenter à Claudia sa favorite Phébée, la petite maltaise qui aboyait avec le plus d'acharnement contre Pilate, accouchée de six petits que le philosophe portait dans un pan de son manteau. Claudia fit quelques caresses à la chienne et la renvoya avec son gouverneur. Puis se tournant vers Jésus lui demanda en grec :

— Rabbi, quelle langue faut-il te parler? je ne sais pas l'hébreu; sais-tu le grec ou le latin?

— Parle la langue qui traduit le mieux la voix de ton cœur, répondit le rabbi.

Claudia avait tout le buste nu. La blancheur, la beauté, l'élégance de ce corps donnaient le frisson. Tibère l'avait redouté, et, par jalousie d'empire, il avait été heureux d'éloigner Claudia dont il craignait l'influence irrésistible qu'elle prenait sur lui. Le rabbi la regarda comme si ses yeux eussent été de cristal. Marcia, la maîtresse de garde-robe, vint demander à Claudia quelle tunique elle mettrait.

— Une tunique à franges bleues, ordonna Claudia; la damassée.

Tandis que Marcia traversait une suite de chambres remplies d'esclaves : dans la première, celles qui filaient et tissaient les étoffes; dans la seconde, les couturières; dans la troisième, les brodeuses; dans d'autres, les plieuses, les presseuses, celles qui faisaient les ornements; tandis que Marcia demandait aux esclaves de la garde-robe la tunique désignée, Claudia disait au rabbi :

— Il est bien longtemps que j'ai donné ordre de te faire venir. On ne t'a donc pas averti de mon désir? On ne t'a pas trouvé? Cependant, si j'avais demandé à Rome qu'on m'amenât l'histrion Pylade, on l'aurait trouvé à l'instant.

— Je suis arrivé à Jérusalem seulement avant-hier au soir, répondit Jésus.

Le regard du rabbi devenait sévère. Il ne savait pas que les dames romaines, même les matrones les plus austères, n'avaient pas la chasteté des yeux. Elles se baignaient nues dans les Thermes avec des hommes. Claudia cependant remarqua la pudeur du Nazaréen, et comme si ce regard fixe, aigu comme la lame d'un poignard l'eût blessée ou brûlée, elle rougit et pressa Paula de lui passer sa chemise de coton à manches courtes. Pyrallis lui soutint les seins, soin inutile, avec une ceinture.

— Quel temps fait-il, rabbi? lui demanda Claudia pour détourner son regard.

— Quand on voit tes yeux, Claudia, répondit le rabbi

avec simplicité, on ne se soucie pas de savoir si le soleil brille ou s'il se cache.

Claudia sourit. Elle ne savait pas que cet homme, naguère si dur, si brutal, si amer contre les pharisiens, dès qu'il voyait une fleur, un enfant, ou une femme, se transfigurait. Jésus méprisait l'homme. L'homme blessait son exquise sensibilité, le tact voluptueux de ses nerfs. Par contre, la fleur le charmait, l'enfant l'attendrissait, la femme remplissait son âme d'une suavité ineffable. Le prophète se changeait alors en poète; la voix se changeait en chant; l'homme qui rampait sur la terre naviguait dans le ciel. Le rabbi, par la force de sa volonté, avait brisé sa rude enveloppe de Juif, et, en polissant son âme, lui avait donné un éclat doux et exquis.

— Es-tu marié, rabbi?

— Non, répondit Jésus. La femme est trop haut pour moi, pour que je puisse arriver jusqu'à elle.

— Rabbi, reprit Claudia, ne la place pas si haut cependant, qu'elle se trouve reléguée dans la solitude.

Marcia arriva avec la tunique et la donna à Polla. Celle-ci prit ce vêtement de laine de Milet, tissue de coton, aux manches fermées en haut, ouvertes du coude au poignet où un bracelet ou un cordon de soie les arrête, et aux broderies bleues au cou, à la poitrine et en bas.

— As-tu jamais assisté à une toilette de femme, rabbi? demanda Claudia en riant.

— Souvent.

— Souvent, rabbi?

— Oui : à celle des tigresses dans le désert. Et je t'assure, belle maîtresse, qu'elles ne sont pas moins lentes, pas moins recherchées, pas moins difficiles, quoique moins coquettes, que la femme d'un procurateur de la Judée.

— Ont-elles des glaces et des onguents?

— Comment donc? elles ont le ruisseau et la salive, et ces pattes terribles comme vos épingles, qui peuvent être à la fois un objet d'ornement et une arme.

En ce moment Drosa présentait la *palla*, ou manteau qui

achevait l'habillement. L'arrangement de ce vêtement est la partie la plus difficile de la toilette d'une femme. C'est toute une science, qui exige la connaissance de l'architecture, de la peinture, du jeu des ombres et de la lumière, devant arrondir, harmoniser, relever, révéler tous les membres de la femme, ne cacher aucun mouvement du corps et les adoucir tous. Claudia prit la palla des mains de l'esclave et la présentant au rabbi, lui dit en souriant :

— Puisque tu es si expert de la coquetterie des tigresses, moi qui suis coquette aussi, je serais heureuse de voir comment elles t'ont appris à ajuster cela.

Le rabbi, avec une complaisance exquise et charmante, prit le manteau, le posa sur l'épaule droite de Claudia, en fit passer un pan sous le bras gauche, laissant à nu l'épaule et le bras, et tandis que les deux extrémités descendaient aux chevilles, il donna au corps du manteau, par derrière, un tour de plis qui provoqua un cri de surprise de Claudia qui se regardait dans les miroirs. On l'aurait dit nue, tellement le bas de ses reins, ses hanches, son buste, étaient accusés.

— Décidément, rabbi, dit Claudia en riant, tu m'achèteras une tigresse pour m'arranger la stola. Je suis devenue difficile.

Elle fit ensuite un signe de la main à ses esclaves, et resta seule avec le rabbi.

Alors là scène changea. Ni Claudia, ni Jésus, n'étaient plus les mêmes.

XXV

Claudia indiqua un siége au rabbi et elle commença à se promener dans la chambre d'un pas agité.

— Sais-tu pourquoi je t'ai fait appeller? s'écria-t-elle.

— Quand on demande le médecin, répondit tranquillement le rabbi, c'est qu'on est malade.

— Tu pourrais bien avoir raison. Mais où ai-je mal?

— Où toutes les femmes ont mal : au cœur.

— Quand cœur il y a! Oui, toutes les femmes sont prises par là, tantôt parce qu'on ne les aime pas, tantôt parce qu'on les aime peu ou trop, tantôt parce qu'elles aiment. Est-ce maladie d'amour, la mienne? dans quelle catégorie me classes-tu!

— Quand on est belle comme toi, jeune, riche, puissante comme toi, rarement une femme se plaint de l'amour des autres. Qu'on l'aime ou non, on s'empresse de l'entourer d'une atmosphère d'amour à la température qu'elle désire. Alors, Claudia, tu aimes.

— J'aime. Que veux-tu donc que fasse une femme à vingt-quatre ans?

— Tu aimes et tu es jalouse.

Claudia s'arrêta, et prenant les mains du rabbi, elle s'écria :

— Oui, je suis jalouse, jalouse à en mourir.

Le rabbi saisit les mains que Claudia lui présentait, et les étreignit, quoique celle-ci, à ce contact brûlant eût voulu les retirer. En même temps, le rabbi cloua sur elle ses prunelles larges, chaudes, pénétrantes, pareilles à deux rayons de flammes, et Claudia, s'affaissant sur elle-même, tomba sur un siége. Le rabbi s'approcha de son front, et se penchant sur elle, la regarda avec plus d'intensité encore. Claudia ferma les yeux. Au bout d'un instant le rabbi s'éloigna. Claudia se redressa. Cette scène ne dura que quelques minutes.

— Qu'ai-je donc? fit Claudia allongeant ses bras : je suis brisée, j'ai pensé mourir.

— L'air de cette chambre est trop chaud, observa le rabbi ouvrant la croisée; ton émotion t'a domptée.

— Que te disais-je tantôt.....? ah! On m'a parlé de ta puissance. On te croit un messie; tu te donnes pour le fils de Dieu.

— Tu ne me crois pas?

— Fils de Dieu? pourquoi pas. Énée l'était, Alexandre l'était, César l'était; je ne sais combien d'autres rois, conquérants, magiciens l'ont été. Sois-le toi aussi. L'œuvre

que tu viens accomplir l'exige. T'a-t-on dit que je vous donne la main?

— L'œuvre à laquelle je travaille, Claudia, m'est ordonnée par mon Père.

— Je ne m'inquiète pas de celui qui ordonne, mais de celui qui doit obéir. Tu viens pour renverser Rome. Au nom de qui viens-tu entamer un exploit où Alexandre et César succomberaient? Quelles sont tes forces? par quoi et par qui la remplaces-tu?

— Claudia, on t'a mal renseignée sur mon compte. Mon royaume n'est pas de ce monde. Je ne viens pas renverser Rome. Je viens donner au monde et à Rome même ce que quelques Romains lui refusent : l'égalité devant Dieu (1). Alexandre, César, Auguste, Tibère échoueraient dans cette entreprise, parce qu'ils voudraient l'imposer, tandis qu'il faut l'indiquer et la laisser s'accomplir toute seule. Ma force, est la vérité; c'est ce peuple, dont on a fait jusqu'ici une chose, et dont je désire faire un homme. Je remplace Rome par Dieu.

— Si c'est tout ce que tu te proposes, tu peux retourner en Galilée : Pilate n'a pas besoin d'appeler des légions. Rabbi, sais-tu que tu es ici avec une complice?

— Je ne connais pas de complices; je connais des messagers de ma parole, des croyants dans ma mission.

— Rabbi, tu parles déjà en maître. Cela ne suffit point. Qu'as-tu fait, que peux-tu faire? On m'a dit que tu as guéri des malades et donné du pain à des affamés. Rabbi, pour soulever le peuple juif comme une marée effrayante, et submerger cette poignée de Romains qui l'écrasent, Esculape lui-même serait impuissant. Il faut un Gra-

(1) « Quelle vie serait assez longue pour raconter tous les bienfaits de l'égalité?... Dans l'univers, elle produit l'ensemble; dans les villes, la démocratie bien réglée, si différente de l'ochlocratie où la multitude ignorante et passionnée veut commander; dans le corps, elle est la santé; dans les âmes, l'honnêteté et la vertu. L'inégalité, au contraire, est la cause première du mal qui se fait ici bas. » PHILON : *De la création du prince*, etc. Le précepte de l'égalité n'avait donc pas été évoqué et prêché par Jésus le premier.

chus, un Marius, un Sylla, un César ou un Dieu : même un Catilina!

— Femme, ne t'empresse pas de juger l'ouvrier avant de voir l'œuvre. Tu n'as pas la foi.

— La foi se prouve, rabbi : car je ne connais rien de si incrédule que la croyance. Manifeste ta puissance, et alors...

— Alors le fils de Dieu sera descendu au niveau de Simon, le magicien de Sychem. Est-ce pour me demander des miracles comme la plèbe que tu m'as appelé?

— N'as-tu pas dit toi-même que j'étais malade? Eh bien, toutes les actions de ma vie ne visent qu'à un but. Si je te demande des miracles, c'est que je ne te considère pas comme mon esclave, le philosophe Philocthète.

— Tu as besoin d'une explication, Claudia, et non pas d'un miracle. Tu caches un secret dans le fond de ton âme. Tu aimes ton mari, mais tu le méprises; et tu te fais violence et te tortures pour ne pas te laisser deviner. Tu crois que Pilate t'épousa par ambition et non par amour. Tu ne peux comprendre qu'il ait pu t'aimer, sachant quelles étaient tes pratiques dans la cour de Tibère, mais ne sachant pas que tu te déshonorais pour obtenir la liberté de ta mère.

— Rabbi, rabbi, s'écria Claudia, qui t'a dit tout cela?

— Toi-même.

— Jamais je ne t'ai confié un mot de cela.

— La parole n'apprend rien à ceux qui lisent dans le cœur.

— Si tu as ce pouvoir effrayant, rabbi, tu es plus que Dieu.

— Mon Père, qui m'a envoyé, m'éclaire. Tu es donc jalouse.

— Alors, dis-le moi, mon mari m'aime-t-il?

— As-tu un amant, Claudia?

— Non.

— Si tu te donnais un amant, aimerais-tu ton mari?

— Certes, non.

— Eh bien...

— Eh bien?

— Pilate a une maîtresse.

— Tu mens, s'écria Claudia, sautant sur le rabbi comme une tigresse et le secouant par le bras.

— Sais-tu qui est sa maîtresse, Claudia?

— Je le saurai et je la tuerai.

— Je te la dénonce : c'est ma sœur.

— Quoi?

— Pilate l'acheta d'un misérable parent, la fit enlever, et la déroba au regard du monde. Elle l'a aimé.

— Ah! malheur à eux! Est-elle belle?

— Je ne sais. Mais il n'y a pas de femmes belles où tu es.

— Alors elle s'est servie d'un philtre. Connais-tu des philtres, rabbi?

— Un, qui est irrésistible : la candeur.

— Rabbi, s'exclama Claudia avec anxiété, tu lis dans mon âme; tu me dénonces Pilate; tu me dénonces ta sœur : qui es-tu, que veux-tu?

— Je suis l'envoyé de mon Père, celui qui apporte la lumière. Je veux t'apprendre à pardonner. Car, si ton mari t'aimait, que ferait-il? il pardonnerait tes fautes. Où étais-tu? que faisais-tu, quand ton mari trouvait son lit veuf et rêvait de sa femme installée dans une couche adultère?

— C'est pourtant vrai cela!

— Eh bien, voilà ce que je viens enseigner au monde. Rome te dit : Tue le mari, tue la maîtresse; je dis : Pardonne, comme tu désires qu'on te pardonne.

— Je ne pardonnerai jamais.

— Ah! tu me demandais quelle est la force qui submergera Rome? La voilà : le refus de pardon. Les peuples la mesureront à l'aune à laquelle elle les a mesurés.

— Que m'importe Rome à moi? Ne viens-tu donc pas pour dire à ce peuple lâche : Lève-toi et écrase ces insolents étrangers qui t'écrasent? Ne te les livré-je pas?

Renonces-tu déjà au mandat que tu as accepté, d'appeler les Juifs aux armes? Je ne vois qu'une chose, moi, je ne veux qu'une chose : cette femme. L'homme, je le tiens.

— Je ne renonce à rien, répondit le rabbi; j'attends mon heure.

— Rabbi, où est ta sœur? Je veux la voir.

— Claudia, je ne t'ai pas révélé un crime; je t'ai indiqué un malheur. Étouffe ta soif de sang. Si tu tues ton mari, ton amour pour lui se changera en une robe de feu qui te consumera toute ta vie. Si tu fais périr la pauvre victime, l'amour de ton mari pour elle devient immortel. Veux-tu les punir? Oublie et pardonne.

— Rabbi, je suis Romaine, moi; je me venge des outrages qu'on me fait. Cette religion du pardon est la religion des esclaves, qui n'ont pas le droit d'avoir de l'honneur. Rabbi, toi qui lis dans les esprits, tu dois lire dans la nature : indique-moi donc un philtre. Je veux qu'il m'aime. Jusqu'ici, j'ai souffert en silence, pensant qu'il souffrirait de mon mépris, de sa solitude, du veuvage auquel je le condamnais. Puis j'espérais, je travaillais à satisfaire son ambition, et à le voir alors à mes pieds. Tu as mis un aspic dans mon cœur. Il aime ailleurs. Il se refait ailleurs de mon dédain. La victime, c'est donc moi; la condamnée à la solitude, c'est moi; il me nargue peut-être. Il se réjouit dans les bras d'une autre. Impossible! il faut qu'il m'aime; il faut que cette fille disparaisse du monde.

— Il s'en donnera une autre; il en a peut-être déjà une autre.

— Tais-toi; tu veux donc me rendre folle? Que veut-il? Il veut être préfet de Syrie, ou des Gaules, ou de l'Espagne, empereur peut-être, que sais-je? Eh bien, rabbi, à l'œuvre. Mets le feu aux quatre coins de Jérusalem; embrase la Judée; sois roi des Juifs... et donne-moi de quoi lui acheter César lui-même qui se vend. Va, prêche, tonne, foudroie; l'heure est propice : Pilate est absent. Je te livre tout, commandement, palais, forteresses, tours, légions; livre-moi ta sœur. Tu hésites?

— Je te plains.

— Tu refuses? alors je saurai bien la trouver toute seule. Cneus Priscus en fait de plus difficiles que cela. Indique-moi au moins un charme pour endormir mon cœur. Quel messie es-tu donc? Canidie, la saga du mont Esquilin, m'aurait déjà satisfaite. Veux-tu de l'or?

— La paix n'est pas dans le crime, Claudia, mais dans la vérité. As-tu jamais demandé à ton mari s'il t'aimait?

— Ce misérable serait capable de me dire qu'il m'adore. Ne m'a-t-il pas épousée en me prenant dans le bain de Tibère? Je rougirais de lui adresser une telle demande.

— Lui as-tu jamais dit que tu l'aimais?

— Je voudrais couper plutôt ma langue avec mes dents.

— Comment veux-tu donc savoir, si tu fais les ténèbres autour de toi?

— Rabbi, va, tu es un pauvre hère! Je te demande un philtre et tu me donnes des conseils; je te demande un charme, et tu me lâches des paroles; je te dis : soulève ton pays, et tu réponds que tu attends ton heure; je te demande à voir ta sœur, et tu me conseilles de m'assurer si Pilate m'aime... D'où viens-tu, rêveur? Il ne suffit point d'avoir découvert, Dieu sait comment, un de mes secrets. Il ne suffit point de te proclamer fils de Dieu : il faut le prouver.

— Claudia, Dieu ne fait pas les miracles pour satisfaire la curiosité des oisifs, comme ton cuisinier fait des friandises pour chatouiller ton palais, mais pour manifester ses élus et indiquer aux peuples la justice et la vérité. Tu me voudrais complice d'une atrocité; moi je voudrais t'élever à la lumière de la charité. Tu m'as appelé; je suis venu : mais pour te consoler, pour t'éclairer, pour te rappeler ton devoir de femme qui peut seul te ramener ton mari et le tirer de l'infâmie. Tu es sourde, et demandes des miracles, et me pousses à la rébellion. Je n'agis pas pour les uns ou pour les autres, Claudia : je me dévoue et me sacrifie pour tous. Ni ton aide, ni ton opposition, ne peuvent influer sur la marche du fils de l'homme : je suis

l'appelé, je suis la volonté de mon Père. Tu brûles de voir Jérusalem dans le sang : hélas! tu la verras.

— Rabbi, tu rabâches. Un dernier mot alors, car jusqu'ici nous avons divagué. Voici la situation. J'aime mon mari. Je suis jalouse et je doute. Je conspire contre mon propre pays pour rassasier l'ambition de Pilate. Je t'ai appelé pour te connaître, après que tu as accepté de devenir le chef de l'insurrection de la Judée; pour voir celui qui se dit le fils de Dieu et fait des miracles; pour apprendre de toi si ma jalousie et mes doutes sont fondés; pour avoir de toi, homme aux prodiges, un quelque chose, afin de me faire aimer ou de cesser d'aimer. Tu ne m'as satisfaite en rien.

— Je le regrette.

— Cela m'importe peu. J'ai été mûrie par le malheur au milieu des fêtes et des plaisirs, à la cour de l'empereur du monde. Je ne me repais donc pas de phrases que mon *lorarium* (1) ferait rentrer à coups de verges dans le gossier de mon philosophe, s'il s'en permettait une par hasard. Je veux des réponses catégoriques à des demandes précises. Pilate m'aime-t-il?

— Je ne lui ai jamais parlé : je ne le sais pas.

— Pourquoi m'as-tu révélé alors que ta sœur était sa maîtresse?

— Parce que, à l'heure qu'il est, tout Jérusalem le sait peut-être; parce que j'ai dénoncé cela, hier soir, devant un grand nombre de personnes; et parce que je ne mens jamais.

— Pourquoi me refuses-tu, en ce cas, ton œuvre pour assouvir mon amour?

— Parce que j'enseigne la parole de Dieu et ne suis pas une infâme parfumeuse, une saga, ou un bateleur.

— Pourquoi me caches-tu ta sœur, puisque tant de monde la connaît?

— Parce que tu tuerais une victime et non pas une cou-

(1) Esclave qui infligeait les châtiments du maître aux autres esclaves.

pable, et parce que mon Père m'a ordonné de flétrir le péché et de pardonner au pécheur.

— C'est bien. Maintenant, acceptes-tu le rôle de messie qui t'a été offert?

— Je n'accepte pas de rôle comme un histrion; j'accomplis la volonté de mon Père. Si les autres coopèrent avec moi, tant mieux; je ne suis l'homme-outil d'aucun parti. Je suis ce que je veux, et je ne sais pas ce qu'ils veulent.

— Suffit, riposta Claudia après quelques instants de silence. Je saurai ce que tu me tais. Tu sauras ce que l'on veut de toi, et tu diras ce que je veux. Mais, réfléchis bien à ceci : au bout de tout cela il y a un abîme.

— Je l'ai su dès la première heure.

— Tu sais alors aussi que tu t'es glissé dans un complot dont les griffes t'ont étreint, dont les engrenages t'ont saisi. Il faut maintenant marcher, ou être broyé. Tu sais trop de choses. Tu as promis. Tu as commencé. On t'a aplani une partie du chemin; tu ne t'appartiens plus : tu es à nous, ou tu dois périr. Laisse-là ce Père dont tu affirmes d'accomplir la mission, d'écouter la voix. La voix que tu dois écouter, c'est la nôtre : c'est la mienne. Tu es une porte-voix et non pas une voix. Tu as commencé à poser en messie et en fils de Dieu pour ton propre compte; il faut finir pour le nôtre. Si des miracles sont nécessaires, on t'en préparera à point, et tu les feras. Si l'on croit convenable de te déclarer fils de David ou de Jupiter, tu trouveras ta généalogie toute dressée. Hannah te fera descendre du ciel sur un char de foudres, s'il lui paraît opportun. Ne te soucie de rien. Si tu as du messie de ton cru; uses-en : sinon, nous t'en donnerons du nôtre. Mais, gare aux velléités intempestives. Regimber, c'est périr. Adieu.

— Claudia, mon Père te pardonnera, parce que tu ne sais pas ce que tu dis, ce que tu abaisses. Mais tu as tout touché, excepté ton secret.

— Lequel?

— Le voici : Tu trahis les traîtres.

— Qu'entends-tu?

— Tu pousses à la révolte pour l'écraser. Tu as tout préparé dans ce but; et dès qu'elle sera domptée, tu diras à César : Pilate t'a sauvé une grande province de l'empire, il lui faut une récompense; donne-lui le gouvernement de la Syrie. Séjan t'a donné ce conseil, pour prix de je ne veux pas dire quoi, la veille de ton départ de Rome.

— Tu sais tout cela, s'écria Claudia en pâlissant.

— Plus encore, continua le rabbi. Tu convoites les trésors du Temple et du tombeau de David, dont la révolte t'offre l'occasion de t'emparer, pour acheter l'acquiescement de Tibère s'il résiste; corrompre les légions, si tu peux, et, en ta qualité de petite fille d'Auguste, renverser l'infâme de Caprée.

— Rabbi, dit Claudia froidement, après un instant de réflexion, tu en sais trop, trop. J'en suis cependant charmée; car tu dois comprendre aussi que qui a percé de pareils mystères doit, de gré ou de force, être complice et participer aux bénéfices, ou mourir. Tantôt, je te croyais un charlatan; je te crois un magicien, maintenant. Tu m'as tenue un instant sous ton pouvoir, naguère, quand tu m'as anéantie sous ton regard. J'ai senti que tu m'arrachais quelque chose de l'âme (1). Soit. Si tu as osé cela, c'est que tu pensais devoir me servir, et que je pouvais t'aider. Le pacte est consommé : silence, et marche. Tu me diras ton prix après : il est déjà accordé. As-tu compris?

— Mon prix est dans le ciel, Claudia; la terre n'a pour moi qu'une croix. Adieu.

(1) Herder : *Du Rédempteur des hommes d'après nos trois premiers Évangiles; Du Fils de Dieu, sauveur du monde, d'après l'Évangile de saint Jean;* Paulus : *Commentaire des Évangiles; Vie de Jésus;* Schleirmacher : *Dogmatique; Leçons sur la vie de Jésus* — citées par Strauss; — Hase : *La Vie de Jésus*, et maints autres savants théologiens allemands expliquent la partie thaumaturgique de la vie du Nazaréen par les moyens naturels, Paulus surtout. Hase invoque aussi le magnétisme « cette force mystérieuse qui se dégage des entrailles de la nature pour agir sur la vie malade. » Judas n'en savait pas tant; il raconte sans expliquer.

En disant cela, Jésus sortit.

Il prit le chemin de Béthanie.

Une foule de pensées de toute nature l'accablait. On aurait pu le dire imprudent dans sa conversation avec Claudia. Cependant toutes ses paroles avaient une portée et une raison.

Le rabbi avait remarqué que l'officier de Claudia avait empêché les officiers du Temple de l'arrêter. Il savait qu'avec les prêtres, les pharisiens, le sanhédrin, toute réconciliation était impossible, et qu'il n'y avait plus de merci pour lui. Il ne lui restait désormais qu'une chance de salut et de résistance : faire son bouclier de la femme du procurateur. Il le tenta. Il frappa l'esprit de Claudia en lui arrachant et puis en révélant son secret. Mais il ne dompta pas ce caractère trempé dans les intrigues de la cour de Tibère. Le rabbi se trouva donc plus que jamais pris dans le bitume de la conspiration, et plus que jamais menacé. Cette surcharge de poids l'écrasait. Il avait fermé toutes les portes derrière lui, et devant lui : le gouffre l'absorbait.

Le jour était déjà très avancé lorsqu'il arriva à Béthanie. Il marchait le dos courbé, la tête baissée, l'esprit distrait, lorsque, au seuil de la maison de Lazare, il sentit ses genoux enlacés de deux bras et vit à ses pieds une femme qui criait :

— Pitié, frère! pitié!

Il reconnut Ida.

Cette vue l'acheva, car il savait le danger terrible qui planait sur cette jeune tête malheureuse.

— Que me veux-tu? s'exclama le rabbi : fuis, disparais de la terre, malheureuse, si elle a encore un coin pour t'abriter.

Ida se méprit sur le sens des paroles de son frère qui pensait aux menaces de Claudia.

— Frère, répondit-elle, je ne viens pas te demander une miséricorde que tu ne peux pas avoir pour moi. Je viens te dire à mon tour : fuis, frère, quitte cette ville maudite où l'on conspire ta mort.

— Je le sais, et je reste, répliqua le rabbi. Que veux-tu alors?

— Qu'est-ce que je veux? mais je suis donc pire qu'une étrangère pour toi? Toi qui as eu un mot de grâce pour la femme adultère, un mot de tendresse pour la femme de Samarie, un mot de pardon pour la pécheresse de Magdala, un mot de pitié pour la fille païenne de Tyr, tu n'as donc rien pour la fille de ta mère qui pécha parce qu'elle aima? Frère, si je suis dans l'abîme, à qui revient la tâche de m'en tirer? Frère, dans ma retraite, j'ai suivi tous tes pas, je me suis fait redire toutes tes paroles; je crois en toi : sauve-moi. Tous m'ont abandonnée.

— Que puis-je faire pour toi, fille de la douleur? Le vautour a son aire, le renard son gîte, le chacal son trou, le tigre sa caverne; le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Puis-je demander l'hospitalité dans la maison de l'honneur pour une fille de la faute?

— Dois-je donc me perdre ou me tuer?

— Il n'y a dans le monde qu'une place de refuge pour toi : les bras de ta mère. Qu'elle te pardonne, et je t'absous. Mais le danger presse.

— Qu'il vienne alors, qu'il tombe sur moi; mais sauve-toi, frère.

Le rabbi releva sa sœur, toujours à ses genoux, et la baisant sur le front, lui dit d'une voie fort émue :

— Va, pauvre enfant, va et ne pèche plus. Dieu comptera tes larmes, si tu pleures; et il te sera beaucoup pardonné, car tu as beaucoup aimé.

Ida jeta ses bras au cou du rabbi et couvrit sa face de larmes et de baisers. Une grosse larme roula dans les yeux de cet homme sévère, que le malheur éprouvait, et il la laissa tomber sur cette jeune et belle tête condamnée comme la perle d'une couronne.

— Cache-toi, enfant, ajouta le rabbi; demain je te chercherai un abri, et que Dieu te donne la paix. Dans deux semaines, ta mère arrive pour le paschah.

Ida embrassa de nouveau son frère et revint à Berachah où je l'attendais depuis le matin.

XXVI

Je n'essaierai pas de décrire mon état. Si je ne devins pas fou, c'est que peut-être la destinée savait que ma raison devait être encore utile à quelqu'un. Après que le rabbi eut frappé sa sœur de la flétrissure ineffaçable de maîtresse de Pilate, Gamaliel m'entraîna de Berachah, et je suivis les autres comme emporté par une trombe. Je me trouvai chez moi, dans mon lit, sans que j'eusse conscience de rien, et, chose étrange, je m'endormis d'un sommeil lourd et stupide, comme si j'eusse été brisé de fatigue. Mais le lendemain, les premiers rayons de l'aube versèrent dans ma chambre tous les spasmes qui peuvent déchirer un cœur bouleversé par cent passions diverses. La honte, le remords, l'amour, le désir, le repentir, le regret, l'orgueil, un enfer, le chaos, me mordaient de tous les côtés où je me tournais. Je pris et rejetai vingt résolutions dans un instant : je voulus tuer Ida, me tuer, braver le monde, l'épouser, assassiner Pilate, violer Claudia pour vilipender l'honneur du mari, me jeter aux pieds d'Ida et la supplier de me pardonner, d'accepter ma main. Je lui pardonnais tout, oubliais tout.

Roulé dans ce tourbillon d'idées, sans le vouloir, sans le savoir, je me trouvai à Berachah. Mon trouble augmenta quand Phébée me dit qu'Ida venait de sortir avec Noah, et que son mari était allé porter chez moi mes cadeaux. Ils étaient peut-être passés à côté de moi, je les avais peut-être coudoyés sans les voir. Je me laissai tomber sur le bord de la vasque de la fontaine dans la cour, et j'attendis. J'attendis jusqu'à la nuit, et toute cette journée ne me parut qu'une heure. Phébée m'offrit à boire, m'offrit à manger; je ne lui demandai autre chose que : Ida est-elle rentrée? Mais la huitième heure passa, la neuvième passa.

Phébée commença elle-même à s'inquiéter. A la dixième heure, elle monta sur la tour. Personne sur la route, ni de près, ni de loin. A la onzième heure, elle y monta de nouveau; elle m'entraîna avec elle doutant de la sérénité de sa vue. Personne. Elle s'informait à moi de ce que sa maîtresse, son mari, Noah, pouvaient être devenus toute cette longue, longue journée après l'orage de la veille. J'étais comme hébété. J'ignore même si je ne souris pas. Enfin, à la douzième heure, le soleil était couché déjà, lorsque Phébée me cria, du haut de la tour, qu'ils arrivaient. Elle les apercevait à peine loin, loin : mais son cœur les devinait. Et le mien la sentait approcher; car il marchait par soubresauts comme un cheval vicieux. La nuit était close quand Ida entra dans la cour. Noah la suivait, Phébé la précédait avec une lanterne, Thorix fermait la porte.

Ida passa à côté de moi. La lumière de la lanterne m'éclairait en plein. Elle me regarda, pâlit même et trembla, mais ne voulut pas me voir. Je restai cloué à ma place. Pas un son ne put s'articuler dans mon gosier. Je la suivis des yeux, la vis disparaître dans la maison et restai dans les ténèbres. Je crus rêver. Je me demandai : est-ce une vision qui a traversé mon esprit? Je pus rester ainsi pendant un quart d'heure. Enfin, je sentis une main de femme qui me guidait sous le portique. C'était Noah. Dans le vestibule il y avait une lumière, je vis dans le fond Ida traverser pour passer dans sa chambre à coucher.

— Judas, me dit Noah, tu dois le comprendre : il est impossible de revoir Ida. Chacune de tes démarches a maintenant un air blessant. Tu ne peux lui dire rien qu'elle puisse entendre; elle ne peut te dire rien qui ne dût l'humilier.

— C'est vrai ce que tu dis, Noah! fis-je. C'est singulier que je n'y aie pas réfléchi.

— Retire-toi donc, Judas, et cesse de penser à Ida.

— Cependant, lui dis-je, je venais pour lui annoncer que je l'épouse malgré tout.

—Judas! s'exclama Noah, puisses-tu dire vrai! Mais si

ce que tu assures maintenant est réel, attends pour l'apprendre à Ida que tu te sois bien remis de l'ouragan d'hier soir... Quelle fête, hier soir! une fiancée, des invités, des lumières, des dons dignes d'une reine! Quel silence, quel froid, quelles ténèbres maintenant! C'est égal, Judas, écoute-moi : il n'y a que deux routes sûres pour arriver au cœur de Ida. J'en écarte une, celle de Pilate.....

— Oh! je me vengerai.

— Je t'indique l'autre : celle de son frère. Que le rabbi dise à sa sœur : Accepte Judas, et elle... j'en suis sûre, Judas, elle t'aimera même. Mais Ida est en danger.

— De quoi, m'écriai-je?

— Je ne sais; c'est le rabbi qui le lui a dit; et il cherche même un abri pour elle.

— Tant que je vis, Ida ne courra aucun péril.

— Qu'à Dieu plaise. Mais enfin, Judas, en cas de danger me permettras-tu de m'adresser à toi? Nous sommes seules. Moab nous a abandonnées.

— Non : cette noble créature a tenté de tuer Pilate, je ne sais pourquoi, quoique je m'en doute, et, avant de partir pour Sichem, Pilate l'a condamné à mourir.

— Oh! cachons cela à Ida. Elle est déjà trop accablée : ne l'achevons point. Donc je compte sur toi.

— Plus que sur son frère même; mais je veillerai à mon tour.

Je ne savais pas ce qui s'était passé entre le rabbi et Claudia. La nuit était avancée. Les portes de la ville avaient été fermées. Je me dirigeai sur Béthanie pour interroger Jésus et passer la nuit dans ce village hors de Jérusalem. J'arrivai à la maison de Lazare au même moment que Jonathan, le fils de Hannah, la quittait. Il avait porté un message de son père au rabbi. Je trouvai celui-ci fort agité. Le cercle se rétrécissait de plus en plus. Il me raconta ce qui avait eu lieu dans le Temple le matin; puis la scène entre lui et Claudia, sauf quelques détails qu'il devait me dire plus tard, et que je viens de rapporter.

Quand le rabbi fut parti, Claudia avait appelé Hannah

et lui avait enjoint de hâter les événements. Hannah lui avait appris ce que le rabbi avait dit et fait dans le Temple le matin, et la décision du sanhédrin. Les affiliés à la conspiration ne s'étaient pas opposés à l'ordre d'arrestation ; car ils désiraient, au contraire, avoir le rabbi sous leur pouvoir absolu pour l'assouplir, le fléchir à leur volonté, le décider à accepter leurs doctrines et à agir en leur sens. Claudia avait conseillé, alors, d'avoir avec le rabbi une entrevue décisive, de poser bien la question, de lui apprendre sans détour ce qu'on voulait, ce qu'on lui demandait, et de l'obliger à une profession de foi finale et nette. Hannah envoya son fils porter cette invitation au rabbi.

Je connaissais mes hommes. Je savais que cela ne pouvait aboutir qu'à une rupture éclatante, dans laquelle le rabbi aurait été brisé sans merci et accablé de tous les torts. Jusque-là, j'avais agi pour la conspiration, me souciant vraiment peu qu'un rabbi ou deux dussent être écrasés. Maintenant que le sort de mon amour pour Ida s'appuyait sur la tête de son frère, le rabbi me devenait précieux sous tous les points. Jésus avait accepté l'invitation de Hannah, mais en l'ajournant d'une semaine ou deux.

Jésus voulait attendre que ses compatriotes de la Galilée fussent venus à Jérusalem pour la fête du paschah, quoiqu'il eût peu à espérer de leur protection. Mais les provinciaux, dans une capitale où ils sont presque étrangers, s'entendent mieux que chez eux. Puis, d'autres provinciaux arrivaient en même temps, et, en ces temps de fête, les partis de Jérusalem se sentaient moins maîtres. Ils n'auraient peut-être pas osé une brutalité contre le rabbi à cette époque, s'ils l'avaient en vue en ce moment. Je partageai l'avis du rabbi, et pour être plus sûr, je l'engageai à quitter Jérusalem la nuit même et à se retirer chez un de mes amis à Éphraïm, un gros village du côté du désert de la Judée, à quelques heures — (huit ou neuf milles) — au nord de Jérusalem, près de Salem, à la

source où il s'était séparé du Baptiste. Je lui promis de savoir tout, de sonder les âmes, d'apprendre ou de deviner les projets et d'aller le retrouver.

Le rabbi accepta mon conseil. Nous soupâmes fort bien, soignés par ces excellentes sœurs de Lazare et par Lazare lui-même quoique malade, ayant eu le jour auparavant un accès de son implacable maladie : le mal caduc. A deux heures avant le jour, le rabbi quitta Béthanie, et je l'accompagnai jusqu'au moment où l'aube blanchit le ciel. Alors je le quittai et je retournai à Jérusalem. Je venais de me coucher, lorsqu'un esclave de Claudia vint m'annoncer que sa maîtresse m'appelait, à l'instant même, au palais d'Hérode.

Je me doutai de la cause de cet appel si pressant et si matinal. Je ne me hâtai donc pas. En sorte qu'en arrivant chez elle, à la quatrième heure, je la trouvai tout habillée, et vis dans la cour une litière pour elle, attelée de huit géants cappadociens, et un cheval pour moi.

— Judas, me dit-elle, je vais faire une visite à ta fiancée; tu vas m'accompagner ou plutôt me précéder pour m'annoncer à elle.

Ces paroles, dites avec le sourire à la bouche, l'air calme et charmant, me jetèrent dans une effrayante consternation. Le rabbi m'avait renseigné à cet égard. Que faire? Claudia me vit, certainement, pâlir. Je composai cependant ma figure d'un sourire plein de reconnaissance, et entrevoyant d'un coup d'œil le danger des différentes résolutions que je pouvais prendre, je me décidai à l'accompagner, ou plutôt à la conduire à Berachah. Au pis aller, j'étais déterminé à la tuer, si elle essayait n'importe quelle violence contre Ida. Puis, s'il faut le dire, j'étais content dans le fond que Claudia sût l'infâmie de son mari et qu'il la trahissait.

Pilate était allé rejoindre Pomponius Flaccus à Sichem; car le gouverneur de la Syrie, ayant été instruit par son procurateur de la Judée que les Juifs s'apprêtaient à un éclat, avait pris des mesures pour les écraser immédiate-

ment. Après avoir envoyé à Pilate quelques renforts, il en emmenait d'autres. Il voulut consulter le procurateur sur la nature et l'étendue de la conspiration. Pilate avait donc quitté Jérusalem deux jours auparavant, bien que blessé. Et ce fut bien heureux pour lui; car s'il se fût trouvé à Jérusalem, Claudia l'aurait tué sans crier gare. N'ayant pas cette victime sous sa main, Claudia visait à se défaire de l'autre, que Cneus Priscus avait découverte; et avec le raffinement ou plutôt le délire de la vengeance, elle désirait m'avoir avec elle. Nous partîmes.

Une demi-cohorte de cavaliers nous suivait.

Une heure après, nous étions à Berachah.

Notre présence causa dans l'endroit une profonde frayeur. On le conçoit. Que venait faire la femme de Pilate chez la maîtresse de Pilate? Le nom de Claudia était, en outre, entouré de ces bruits mystérieux et terribles qui pesaient sur la retraite infâme de Caprée.

Claudia alla droit au tablinum, comme si elle fût entrée chez elle. Je pouvais à peine la suivre, tellement elle marchait vite. Pas un mot n'avait été échangé entre nous en route.. Son regard distillait la haine.

Quand Noah alla prévenir sa maîtresse de cette visite, Ida trembla de la tête aux pieds. Peut-être, si elle eût été chez elle, Ida aurait montré plus d'assurance. Chez Pilate, elle se sentait sous le poids d'une accusation qui l'écrasait. Aussi elle s'arrêta à la porte du fond du tablinum et la force d'avancer lui manqua. Ida restait là, immobile, sans haleine, le cœur tressaillant, la figure blanche comme la chaux, lorsque Claudia, entrant par la porte de l'atrium, la vit. Ces deux femmes échangèrent un regard, prompt comme l'éclair, prodigieux, lumineux, puissant comme lui. Ida porta les mains à ses yeux, puis elle les joignit sur sa poitrine, en s'écriant involontairement, vaincue, entraînée par une impulsion invincible :

— Mon Dieu! qu'elle est belle!

Claudia entendit ce cri et ralentit son pas. Elle s'approcha toutefois et considéra Ida de près.

Le contraste entre ces deux femmes était absolu. Claudia emportait les sens comme un ouragan et passait : Ida pénétrait dans l'âme comme un rayon de lumière et s'y cristallisait. L'une était la beauté qui vous arrache les baisers du fond de la vie : l'autre était la beauté qui vous initie dans une vie nouvelle pleine d'enivrements inconnus : l'amour par le cerveau. Quand Claudia eut examiné Ida avec cette curiosité terrible, au bout de laquelle il y a une question de vie ou de mort, elle demanda d'une voix sourde et lente :

—Avoue ce que tu as fait pour te faire aimer par Pilate.

Je ne sais quelle réponse attendait cette Romaine qui avait été mêlée à toutes ces œuvres ténébreuses des sagas, des magiciennes, des mignons, des courtisanes, des gitons, qui plaçaient l'amour dans la puissance infernale des philtres et des poisons. Ida, qui ne connaissait rien à ces infâmies, répondit naïvement :

— J'ai aimé; mais je n'ai pas été aimée.

— Quoi! tu n'as pas été aimée? s'écria Claudia.

— Hélas! non. Je n'ai été pour lui que le cœur où il venait se reposer de ses chagrins, et non pas le cœur où il venait chercher sa consolation et sa joie.

Claudia dégagea de sa poitrine un soupir qui retentit dans toute la salle. La tigresse était désarmée et rentrait ses griffes.

— Tu ne mens pas, enfant?

— Oh! que je voudrais bien mentir! repliqua Ida. Si je mentais, tu ne serais pas là, je ne mourrais pas de douleur.

Claudia s'assit et attirant Ida auprès d'elle, continua :

— Dis-moi qui tu es. Raconte-moi comment tu l'as connu, ce qui s'est passé entre vous. Dis-moi pourquoi il t'a quittée : dis-moi tout, tout, les moindres détails, le plus petit mot, tout ce qui te concerne, tout ce qui le concerne.

— J'ai peu de choses à te dire, répondit Ida. Je ne sais, mais la vie, quand on aime, est si variée, si orageuse et si simple à la fois!

— D'où viens-tu?

— Je suis née dans un village de ma belle Galilée, dont je rêve toujours. Y as-tu été? Des fleurs partout, la vigne aux grappes violettes, le citronnier aux fruits d'or, le figuier, le grenadier, là le palmier, ici l'olive, et tout autour les montagnes bleues, le ciel azuré, la terre souriante. Mon Dieu! qu'il me soit permis de revoir de nouveau ce coin de terre de mon enfance et d'y mourir!

— Y mourir?

— Oh! oui, y mourir. Je m'appelle Mirjam; Ida est mon nom de douleur. Les parents de ma mère, descendants pauvres de la race de David, avaient émigré, comme tant d'autres, aux temps de famine, de la pauvre Bethléhem à la riche Galilée, où les Grecs et les Romains font vivre le peuple, lui donnant à travailler. Ma mère avait une sœur mariée, avec laquelle elle devait partager le pauvre héritage que laissait son vieux père décédé. Elle n'avait que seize ans lorsqu'elle se maria, selon nos lois, à son oncle, plus âgé qu'elle, pas aimé et pauvre aussi. Car notre père nous nourrissait de son travail de charpentier. La naissance de mon frère aîné, connu à présent sous le nom de rabbi de la Galilée, occasionna entre mon père et ma mère des récriminations de jalousie et des soupçons injurieux (1); et ce fut à cause de cela que mes autres

(1) Les Evangiles et les auteurs de la vie de Jésus ont raconté les causes et les raisons de ces soupçons. Mirjam répétait naïvement : *Nonne repetita est in me historia Adami?... Munda sum, nullum virum cognovi. Dixit autem Joseph : Et undenam est ergo quod habes in utero? Et respondit Maria : Vivit dominus meus quod non scio unde mihi est.* Proto-évangile de Jacques. Fabric. I, pag. 23. Inspirée par ce *non scio*, l'opinion mondaine acquit de bonne heure beaucoup d'extension, car la trace s'en est conservée dans un écrit judaïque assez en renom, quoique rempli de puérilités et de bavardages tout pamphlétaires, je veux dire le *Sepher Toledo Jeschri* ou Livre des actes de Jésus, traduit en latin et réfuté par Wagenseil dans le recueil intitulé : *Tela ignea Satani.* (Voir, à la fin de ce volume, la note *A*.) Origène parle aussi de ce fait et dit : *Videamus an non coeci fuerint auctores hujus fabulæ de virgine deprehensa cum juvene Panthera in adulterio et à fabro repudiata.* — *Contre Celse*, liv. I. Dans l'Evangile de Nicomède (*Fabric. Apocriph.*, t. I),

frères n'aimèrent jamais Jésus, qui cependant aima mieux mon père que ma mère.

— Je comprends cela, fit Claudia.

— Je vins la dernière, continua Ida la plus aimée de tous, la seule aimée de Jésus. Mon père, obligé par son ouvrage, s'absentait souvent du village et courait les bourgs et les fermes des environs et même plus loin, à Séphoris, sur le lac de Gennésareth. Mais il travaillait beaucoup et gagnait peu. Et la famille était nombreuse, car ma mère, fort belle, lui avait donné plusieurs enfants. Mon père espérait d'être aidé par son fils aîné, qu'il envoya apprendre son propre métier à Séphoris, ne faisant lui que le gros ouvrage. Il fut cependant trompé dans son attente. Jésus n'aima pas son état. Il demeurait des heures entières sous les arbres, devant son établi à la porte de la maison dans notre petit jardin, les bras croisés, les yeux dans le ciel; et quand mon père rentrait le soir, pas de planches rabotées, pas de caisses ou de bancs construits. Alors il se passait des scènes entre mes frères qui travaillaient beaucoup, mon père qui ne savait pas gronder Jésus, et ma mère qui voulait mettre la paix. Il résultait de ces querelles, que Jésus disparaissait de la maison le lendemain et restait loin des semaines, des mois, une année entière. La dernière fois, il y a une huitaine d'années de cela, il fut absent environ trois ans.

— Mais où allait-il? demandai-je.

— Qui le sait? Partout, car j'ai entendu ma mère dire qu'il avait été à Babylone, à Rome, en Grèce, dans les Indes, à Memphis, de tous les côtés. Mais, quand il revenait, il ne portait que quelques rouleaux de papiers, qui le lendemain disparaissaient aussi de la maison. Ces voyages, la fréquentation continuelle des partisans du

les anciens des Juifs disaient : Nous te savons né d'un commerce illicite. D'autres répondaient : *Nos non dicimus natum esse ex fornicatione. Hic sermo vester non est verus, quoniam desponsatio facta est. Et responderunt : Omnis multitudo audienda est quæ clamat fornicatione natus est.* »

messie galiléen, Judas de Gamala, l'éloignèrent de plus en plus de son métier de charpentier, augmentèrent la discorde dans la famille, quand il était à Nazareth. Cependant Jésus, soit seul, soit avec mon père, courait avec ses outils les vallées de Zébulon, Issachar et Nephthali, cherchant de l'ouvrage ; tandis que moi je conduisais paître sur la colline les chèvres et les brebis, et que ma mère, se levant le matin avec le soleil, allait au marché acheter des légumes et des fruits, rentrait pour réciter son shema à la troisième heure, préparait nos aliments — une soupe de lentilles ou un morceau de viande — filait ou tissait pour nous vêtir, chantait son psaume à la neuvième heure, se rendait à la fontaine avec les autres femmes du village, l'urne sur l'épaule, et revenait pour balayer la petite cour, étendre sur le sol nos matelas, et nous attendait pour souper.

— Et pourquoi as-tu quitté cette vie si simple et si douce, dont ta mère te montrait l'exemple ? demanda Claudia.

— Je vais vous le dire. Il y a cinq ans, mon père mourut. J'avais alors treize ans. Jésus était absent depuis quelques mois. Par la raison que Jésus m'aimait, mes autres frères me détestaient et me battaient. Ma mère ne suffisait pas à me protéger ; ma sœur me maltraitait plus encore que mes frères, m'appelant désœuvrée, fainéante. Cependant, je ne pouvais, en même temps, aller garder le troupeau et filer et coudre à la maison. Ils trouvaient que je mangeais plus de pain que je n'en gagnais. Enfin, Jésus reparut un soir à la maison, plus sombre, plus silencieux, plus étrange que jamais. La mort de mon père l'élevait au rang de chef de la famille. Il ne se soucia guère de ce droit. Il resta quelques mois à Nazareth. Mais le paschah arriva et ma mère manifesta le désir d'aller à Jérusalem, d'autant plus que sa sœur, mariée dans cette ville à un légionnaire, la sollicitait de s'y rendre. Mes frères et sœur l'accompagnèrent. Je restai avec Jésus à la maison. Il m'avait appris à lire et à comprendre le

grec qu'on parlait tout autour de nous. Il m'accompagnait très souvent dans les montagnes à la suite de nos chèvres et nos brebis. Au champ, il n'était plus le même homme. Il entendait le langage des fleurs, ce que les oiseaux se disaient, ce que le ciel et les étoiles chantaient. Il m'attirait alors sur ses genoux, me passait ses mains dans les cheveux, et je sentais une flamme circuler dans mes veines, et puis m'endormais sur sa poitrine.

— Ah! fit Claudia, se souvenant peut-être.

— Quand je me reveillais, continuait Ida, je trouvais son regard velouté et maternel enveloppant ma figure, comme une couche de nuages; mais je me trouvais aussi fatiguée que si j'eusse fait un long chemin et beaucoup travaillé. Une affection profonde m'attachait à mon frère. Je n'avais d'autre volonté que la sienne. Il lisait dans mon âme. Je comprenais sa pensée. Il me semblait que je me nourrissais de lumière. J'apprenais tout ce qu'il voulait. Il me paraissait que je devenais de plus en plus lui. J'avais quatorze ans. Mon âme était pure comme nos nuits du printemps. Cependant je commençais à éprouver un saisissement inconnu : je me sentais attirée par Jésus comme la feuille sèche par la flamme. Je lui racontai l'étrange sensation qui me troublait : je l'avouai même à ma mère. Le lendemain, Jésus n'était plus à Nazareth.

— Tu l'aimais donc, ton frère? s'écria Claudia.

— Oui et non. J'ai aimé depuis. Le sentiment que m'inspirait le rabbi était autre chose : c'était plus que l'amour que l'on ressent pour sa mère, moins âpre que celui dont nous brûle un amant. Celui-ci jette du feu dans les veines : alors, je sentais y couler les rayons de l'aurore. Mais cela cessa bientôt. Ma tante m'appela à Jérusalem et ma mère fut bien aise de m'éloigner. Je me joignis à la caravane qui se rendait au paschah. Ce fut pour moi une joie que ce mouvement nouveau. Les vieilles femmes et les vieillards sur des ânes et des chameaux; les jeunes gens marchant à leurs côtés; les petits enfants courant de groupe en groupe, jouant avec les chiens,

cueillant des fruits sauvages, se querellant, attrapant ici une taloche, là une friandise. Pour ne pas passer par l'impure Samarie, pays de païens, nous prîmes la route du bas Jourdain, à l'est, à travers le Gilead et l'Ammo, faisant halte près d'un puits au coucher du soleil, allumant un petit feu de branches pour cuire un repas de légumes bouillis, de froment grillé frit dans un peu d'huile, et quelques tranches de melons et de concombres. Nous repassâmes le Jourdain à Bathabara où le Baptiste baptisait, au dessous de Jéricho, et marchâmes sous les verts dattiers de la plaine à la ville, et de là, escaladant une colline après une autre, le plateau supérieur après l'inférieur, le passage rocheux du désert et les montagnes nues, nous arrivâmes à Sion, des branches de myrthe et d'oliviers dans les mains, le chant des shemas dans la bouche.

— Heureux souvenirs! m'exclamai-je.

— Près de Béthanie, continua Ida, la compagnie se sépara. Ceux qui avaient des amis à Jérusalem, descendirent le mont des Oliviers et passèrent le Cédron, les autres s'abritèrent dans les hameaux des environs, sous les tentes, dans des cabanes de feuillages dites succoth, comme Jacob dans le pays de Canaan, couvrant ainsi l'Olivier, le Mizpeh, le Gibéon, le Rephaïm, pêle-mêle, ânes, chèvres, chameaux, brebis, hommes, femmes, enfants, courant du matin au soir aux fontaines de Siloam et d'En-rogel. Les Galiléens s'arrêtèrent comme de coutume au mont des Oliviers. C'est là qu'un envoyé de ma tante vint me chercher. Elle était malade.

— Quel âge avais-tu? lui demanda Claudia.

— Je te l'ai dit, quatorze ans. J'abrége sur la vie que je passai avec ma tante, femme quinteuse, inquiète, pleine de bile, toujours mécontente. Au bout de dix-huit mois, elle mourut. Six mois après, ma catastrophe s'accomplit.

— De quelle façon? s'écria Claudia; ne cache rien.

— Pourquoi cacher? J'allais tous les jours quérir de l'eau à la fontaine du Dragon, l'urne sur mes épaules

comme les autres jeunes filles. Il paraît que j'avais rencontré Pontius trois ou quatre fois; et je me rappelle, en effet, qu'un Romain, à cheval, m'avait suivi quelquefois de la fontaine jusque chez moi. Mais il y a tant de Romains à Jérusalem qui vont et qui viennent, que je m'en étais à peine aperçue. Une nuit, je dormais d'un profond sommeil, rêvant des montagnes de Nazareth, lorsque je me sentis envelopper dans une couverture, au point d'y étouffer. On m'enleva ainsi, et je fus placée dans une litière qui partit au pas de course. Je me débattis, criai. Je mourais : l'air me manquait. Enfin, j'entendis ouvrir une porte de la ville, puis la refermer. Alors la couverture qui m'enlaçait se déroula, et je me trouvai dans les bras de Noah. Une heure après, on nous déposait ici, à Berachah.

— Pilate t'attendait? demanda Claudia.

— Oh! non. Il n'y vint pour la première fois que quatre ou cinq jours après. Je ne comprenais rien à tout ce qui m'était arrivé. Je croyais rêver, en me voyant entourée de tant de richesse et de luxe. Noah se gardait bien de me donner aucune explication. Que veut-on de moi, me demandai-je? qui est l'enchanteur qui me berce dans ces splendeurs? Un soir le magicien se présenta.

Claudia tressaillit et pâlit. Ida continua sans s'en apercevoir; car, absorbée dans sa vie passée, elle racontait, ou plutôt peignait, oubliant même que nous étions là à l'écouter.

— On avait éclairé vivement cette pièce. Noah m'avait forcée de mettre certains habits très riches que je dédaignais comme immodestes. Elle m'avait arrangé les cheveux avec des fleurs. Je ne me reconnaissais plus. J'avais honte de moi-même. J'étais donc dans cette pièce, admirant les fleurs dans les beaux vases que voilà, lorsque la porte s'ouvrit, et je vis entrer un inconnu qui me dit s'appeler Caius.

— C'était Pontius?

— Oui. Il était fort triste. Je crois qu'il ne me regarda

même pas. Il me demanda si je trouvais cette demeure assez convenable pour moi, si j'avais à me plaindre de quelque chose et de quelqu'un. Je lui racontai mon enlèvement, et je lui demandai d'être rendue à mes parents. Car, encore une fois, je ne comprenais pas pourquoi on m'avait jetée au milieu de ces richesses. Il ne me répondit rien et me quitta. Il revint deux ou trois jours après.

— Le soir aussi?

— Oui, je ne l'ai vu toujours que le soir. Il arrivait la nuit et partait avant le jour. Quelquefois seulement il est sorti d'ici vers la sixième heure. Cette fois encore il semblait très accablé. On aurait dit qu'il se reprochait ce qu'il avait fait; qu'il avait du remords de ce qu'il allait faire. Notre entretien ne fut pas plus long. Noah était là. Je me demandais : qui est-il? que veut-il? Bref, pendant deux mois, ce système de réserve et de silence ne s'altéra point, mais les rôles allaient s'intervertir. Je commençais à éprouver pour cet homme, qui me paraissait si bon et si malheureux, un intérêt inquiet, une sympathie insinuante, une compassion qui me troublait. Je me résignais à un sort que je ne pénétrais pas encore, mais je me proposais de connaître la douleur mystérieuse qui torturait ce malheureux et de la soulager.

— Et l'as-tu connue cette douleur mystérieuse?

— Jamais. Il a reculé devant toute explication ; et même, quand je lui faisais des questions à ce sujet, il abrégeait sa visite et mettait un plus long intervalle à la prochaine. Or, il n'y a rien de plus traître pour une femme que la compassion. Elle couve, elle se transforme, elle creuse, elle ronge; puis, un beau jour, elle éclate en amour. C'est ce qui m'arriva. Au bout de six mois, j'étais folle de passion.

— Et lui?

— Le même : triste, froid, rêveur, quelquefois emporté, quelquefois tendre par courtoisie; mais son abord calme, sa figure morne, son air morose, son découragement de la vie, son accablement sinistre et ténébreux

reprenaient le dessus. Dans un de ces accès de passions terribles et inconnues, qui avaient toutes les formes depuis le désespoir jusqu'à l'étourdissement de l'ivresse, je succombai.

Claudia sauta debout et se lança sur Ida. Je la pris par les mains et la fis s'asseoir de nouveau. Ida se leva aussi et recula.

— Continue, balbutia Claudia en passant ses mains sur sa figure blême, défaite en un instant comme s'il ne lui avançât plus une goutte de sang dans les veines.

— Pontius...

— Dit Caius, s'écria la Romaine.

— Il resta huit jours sans venir me voir. Mais...

— Mais?

— Il était mon amant.

— Et il t'aimait?

— Il ne m'a jamais aimée, je te l'ai dit. On aurait cru, à la colère qu'il y mettait, que chacun de ses baisers était une vengeance contre quelqu'un. Moi, je l'adorais. J'aurais donné ma vie pour le voir sourire. Son emportement amoureux marcha ainsi par bonds pendant un an. Il passait d'une frénésie de passion à une frénésie de repentir, de mélancolie. Souvent, il ouvrait les bras pour m'embrasser, puis il me rejetait, me foulait sous ses pieds, me battait. Enfin, ou il fondait en larmes, ou il fondait en baisers, ou il se sauvait, honteux, se méprisant, me méprisant, haïssant le ciel et le monde.

— Claudia, dis-je alors, tu ne comprends donc pas ces paroxismes de folie de ton mari!

— Je vais les lui expliquer, répliqua Ida en interrompant. Depuis que tu es arrivée ici, Claudia, je n'ai vu ton mari que trois fois. La première, le soir même de ton arrivée à Jérusalem, il a pleuré sur mon sein à fendre des pierres, il s'est tordu sur ce pavé de marbre comme un serpent blessé. La seconde fois, il m'a dévorée dans une explosion frénétique de lascivité; mais je sentais que ces étreintes, ces morsures, ces baisers, ces caresses, tombant

sur moi, s'inspiraient ailleurs. La dernière fois, enfin, il estvenu me dire : Adieu Ida, je te quitte : j'aime ma femme.

— Quoi ! s'écria Claudia serrant dans ses bras Ida. Il t'a dit ?

— Cent fois dans la soirée : J'aime ma femme. Il m'a laissée évanouie, mourante sur le parquet de ma chambre, et ne l'ai plus revu.

— Jamais?

— Jamais. Je n'ai reçu d'autre nouvelle de lui que la lettre que m'a portée Judas et que voici.

Ida tira d'un meuble la lettre dont j'ai déjà parlé et la donna à Claudia. Celle-ci la dévora des yeux, puis la serrant contre sa poitrine, s'exclama :

— Je te pardonne tout. Mais, écoute, mon enfant, malheur à toi si tu le revois jamais. Marie-toi, fuis, cache-toi. Je t'enrichis, si tu veux de l'argent ; je te donne une trirème, si tu veux passer la mer ; mais rappelle-toi ceci : malheur à toi, malheur à toi, si tu le revois jamais !

Et, en disant cela, Claudia se sauvait de Berachah, sans nullement se soucier de moi. Arrivée au palais Hérode, elle fit monter une cohorte à cheval, sauta à cheval elle-même et sur-le-champ partit au galop pour Sebaste, à la rencontre de Pilate.

Je regardai Ida. Elle semblait pétrifiée de l'explosion de la Romaine, se trouvait anéantie dans son cœur, d'où elle sentait arracher cet amour qu'elle s'efforçait d'y renfermer. Je n'osai rien dire. Je lui pris la main brûlante de fièvre, et y laissai tomber une larme, Puis je partis à mon tour, pour aller rejoindre le rabbi de Nazareth.

XXVII

J'avais accompagné le rabbi de Nazareth jusqu'à la fontaine En-Schemesh, dans ce sauvage vallon à quelques heures au dessous de Béthanie. Il avait continué sa route vers Jéricho, tant d'autres fois parcourue par lui en des

conditions d'esprit plus souriantes. Il avait dormi la nuit dans l'hôtellerie qui se trouve à mi-chemin, dont j'ai déjà parlé (elle s'appelle aujourd'hui Khan Houdjar) et le lendemain, de bonne heure, traversant la ville des Palmiers, il avait continué sa route, passé le gué du Jourdain à Bathabara, et cherché un refuge relatif dans la Pérée, État d'Antipas.

Le Jourdain, dans son cours inférieur, partage la province romaine de la Judée de la province demi indépendante de la Pérée, comme dans son cours supérieur, il partage la Galilée de la Trachonitide. Hérodiade n'aimait guère mieux le rabbi de Nazareth que le Baptiste; mais Antipas gardait rancune à Pilate, à cause de la boucherie de Galiléens que celui-ci avait faite lors de la révolte pour l'offrande, considérant son autorité méconnue par le supplice de ses sujets. Le rabbi, poursuivi dans une province romaine, pouvait donc espérer une certaine protection sur le domaine de ce prince à cause de ce ressentiment. Jésus ne s'arrêta cependant pas dans la Pérée et fit une course rapide à travers la Galilée et la Samarie.

Au fur et à mesure que les événements s'accumulaient en s'assombrissant, le rabbi voulait se former une idée de plus en plus claire de sa position. Il avait jeté son bouclier, comme le rétiaire devant le mirmillon. Il se savait maintenant désigné, traqué, condamné. La seule chance qui lui restait était la protection du peuple de ces provinces; lequel, haïssant les Romains et l'aristocratie de Jérusalem, pouvait prendre une attitude telle, qu'elle devait conseiller à ses ennemis ou une soumission ou une trêve. Dans le voyage entrepris par le rabbi, avant la fête du purim, dans le même but d'exploration, il n'avait aperçu aucun symptôme qui pût l'encourager ou lui donner de l'espoir. Il voulut toutefois visiter de nouveau ces pays, car l'heure de jouer son va-tout lui semblait arrivée.

Il avait soif d'espérance et d'encouragements.

Quand je vins le rejoindre à Bathabara, il n'était pas encore de retour; mais ses disciples l'attendaient sous les

huttes près de la rivière. Je l'attendis aussi, mais à Jéricho, allant tous les matins m'informer s'il était arrivé.

Un matin je le trouvai là. Il me parut profondément abattu. Cependant il ne manifesta aucune envie de reculer ni de se raviser. Je le conjurai encore une fois de laisser, pour le moment, ce rôle de moraliste et d'humanitaire qu'il avait choisi, et de suivre l'instinct de la nation qui demandait un chef politique. Il me répondit, que les messies qui l'avaient précédé « étaient des voleurs et des brigands, » et qu'il ne connaissait d'autre salut et d'autre possibilité de réussite que dans l'absorption du peuple en Dieu.

Le voyant éloigné de Jérusalem, pour éviter l'explication à laquelle on l'invitait, la gent du Temple et les pharisiens ne le tinrent pas pour quitte, malgré sa fuite. Ils lui firent donner la chasse par leurs limiers, lesquels le dénichèrent près du Gué, à cheval entre deux États, pouvant, en quelques instants, chercher un abri de ce côté ou de l'autre du fleuve. Ils le tenaient du côté du pays romain. Il fallait donc le compromettre dans la tétrarchie. Antipas, ou plutôt Hérodiade, n'était sensible qu'à une touche — à celle où le malhabile Baptiste avait voulu porter la main et avait péri.

Les agents du Temple demandèrent, par conséquent, au rabbi : si un homme pouvait expulser sa femme pour n'importe quelle cause.

Les écoles de Hillel et de Shammaï avaient déjà posé cette question; mais le Tétrarque de la Galilée l'avait résolue, et gare à qui s'avisait de le contredire.

Le rabbi devina le piége, et avec ce tact admirable qu'il avait pour détourner une interpellation importune, avec la finesse exquise qu'il savait mettre dans ses réponses, quand il ne brutalisait point ou ne répondait pas par une raillerie, il dit :

— Le mari et la femme ne forment qu'une chair.

Une circonstance vint alors accélerer la catastrophe.

L'ami du rabbi, Lazare de Béthanie, gisait au fond

d'un lit gravement malade, et les sœurs de celui-ci l'envoyaient quérir pour le relever. Lazare était épileptique. Mais, cette fois, la maladie s'était compliquée de signes dangereux, car, l'accès passé, Lazare était resté raide et froid comme une barre de fer. (La catalepsie suivait l'accès épileptique). Ces symptômes avaient alarmé les deux femmes. Quand le messager eut raconté au rabbi la situation du malade, le rabbi ne s'en montra pas inquiet. Au contraire, il vit dans ce fait une occasion heureuse pour sa glorification.

— Ce n'est pas une maladie mortelle que celle de Lazare, observa-t-il; mais pour la gloire de Dieu, le fils de Dieu peut aussi puiser en elle sa gloire.

Le messager s'en retourna avec cette réponse.

Or, le rabbi, qui dans la périlleuse position où il était s'accrochait au moindre brin d'espoir, réfléchit sur l'étrangeté de la maladie de son ami. Une idée lui traversa l'esprit. Car, deux jours après le départ du courrier, il annonça à ses disciples qu'il allait « réveiller son ami qui dormait. »

Le rabbi avait une influence dominante sur la complexion cassée et nerveuse de son malade. Il suffisait de le caresser de sa main amie ou simplement de l'envelopper de son regard profond et joyeux pour que Lazare ressentît un soulagement à ses souffrances et s'endormît dans le calme. Aussi, dans cette maison de Béthanie, le rabbi était tout-puissant. Lorsque le messager des deux sœurs fut de retour avec sa réponse de consolation, Lazare empirait. Puis, le jour même que nous quittions le Jourdain pour remonter à Jérusalem, Lazare eut une crise foudroyante, après laquelle ses membres se raidirent, sa respiration s'éteignit, sa peau se glaça, ses yeux devinrent vitreux.

Les deux sœurs le tinrent pour mort.

Le Juif est le seul peuple du monde peut-être qui n'ait pas le culte de la mort. La mort, pour le Juif, est une souillure. Abraham, qui devait à Sara des complaisances qui avaient atteint l'infamie, aussitôt qu'il la vit décédée,

s'écria : « Ensevelissez ma morte loin de mes regards. » Jacob se donna à peine le temps de poser une pierre sur le tombeau de Rachel et continua son voyage avec ses troupeaux. Tibériade est une ville impure pour les Juifs, parce qu'elle est bâtie en partie sur des sépulcres de générations disparues de la mémoire des hommes. Le Juif expulse le mort de la demeure des vivants, loin, dans des ravins sinistres, à la merci des ébats des hyènes et des chiens. Point defleurs, point d'arbres, ni de riches monuments comme auprès des Romains : rien n'embellit une tombe juive. Un trou dans le roc est le tombeau d'un roi. Le rabbi appelait ses ennemis des sépulcres.

Les deux sœurs de Lazare donc, se voyant seules en face de ce cadavre, elles qui étaient peut-être déjà fatiguées de ce vivant morose, quinteux, irritable, égoïste comme tous les malades, se hâtèrent d'en débarrasser la maison.

Lazare avait près de chez lui une cave, qui pouvait être au besoin un cellier, une étable ou une tombe, protégée par une pierre appliquée à l'entrée contre les entreprises des chiens et des bêtes fauves. Martha et Marie enveloppèrent leur frère dans un suaire, l'entourèrent de couvertures et le déposèrent dans cette hutte.

— Si Lazare est mort définitivement, se disaient-elles, il restera dans son tombeau ; s'il n'est que simplement tombé en léthargie, comme cent autres fois, il n'aura qu'à pousser la pierre de l'entrée et qu'à sortir.

L'opération de la séquestration du corps de Lazare accomplie, les voisins, les amis commencèrent à venir visiter les deux sœurs pour les consoler. Marie, la rêveuse, les entretenait, tandis que la ménagère Martha prenait soin, dans le jardin devant la maison, des chiens, des brebis, des pigeons, des poulets.

Vers le soir de la deuxième journée où nous avions quitté Bathabara, Martha s'occupait dans le jardin de cette besogne, lorsqu'elle nous aperçut de loin et reconnut le rabbi. Elle se précipita immédiatement à sa rencontre

et détailla au rabbi tous les incidents de la mort de son frère. Le rabbi se troubla et soupira. Martha le quitta et alla annoncer secrètement à sa sœur que le rabbi arrivait. Marie ne sut pas cacher sa joie. Elle poussa un cri, et elle et les visiteurs qui se trouvaient chez elle s'avancèrent vers le rabbi, qui me parut terriblement soucieux. Marie lui raconta alors d'autres détails de la maladie, d'autres symptômes de la mort. Jésus voulut voir et se dirigea vers la cave. Il entrevoyait dans cette aventure — je l'ai dit, il l'avait dit — une occasion de s'attester d'une façon éclatante comme fils de Dieu « à cause du peuple qui l'entourait et qui pouvait le croire envoyé de Dieu (1). » La pierre de la porte écartée, Lazare s'offrit à nos regards, couché, la tête vers l'ouverture. Le rabbi allongea la main sur lui, la posa longuement sur cette tête et sur la poitrine, puis il pria, les yeux tournés vers le ciel. Ensuite il dit :

— Merci, père ! tu m'as écouté.

Alors, s'adressant à Lazare, il lui cria d'une voix puissante :

— Lazare, leve-toi et viens dehors.

Lazare se leva comme de son lit, sans donner aucun signe d'étonnement ni de reconnaissance, et rentra chez lui tranquillement. Ses amis, qui l'avaient cru mort, portèrent la nouvelle à Jérusalem que le rabbi de Nazareth l'avait ressuscité.

Cette nouvelle ne pouvait pas manquer d'arriver aux oreilles de Hannah et de Caïphas. Ils apprirent par là que le rabbi était de retour à Jérusalem, et qu'il revenait avec l'intention la plus déterminée à les provoquer. Hannah pensa que le rabbi venait aussi pour avoir avec nous cette conférence, qu'il avait évitée naguère en partant précipitamment. Le lendemain, quoique jour de sabbath, Jonathan, le fils de Hannah, monta à Béthanie pour rappeler au rabbi l'engagement qu'il avait pris de se rencontrer avec les délégués des partis.

(1) Jean, chap. xi, vers. 42.

Lazare ayant encore besoin de repos, le rabbi avait accepté à dîner chez Simon le lépreux, en invitant ses disciples. Ses disciples, toujours poltrons, n'eussent pas voulu laisser partir le rabbi de la Pérée, lui disant : Ils vont te lapider. Mais un de ces disciples, et moi-même, les ayant fait rougir de cette lâcheté, ils avaient accompagné le maître, anticipant ainsi d'une semaine leur arrivée pour la fête. Ils suivirent donc le rabbi chez le lépreux.

Cette audace frisait la démence du défi que le Nazaréen portait aux pharisiens.

La lèpre était chez les Juifs, et dans toute la Syrie, une maladie hideuse, produite souvent par des vices infâmes, et considérée, par conséquent, comme un châtiment de Dieu. Elle était cependant plus souvent le produit du manque de soin, de la saleté, de l'étrangeté d'un climat ardent et sec. Un lépreux passait donc comme un homme frappé de la colère de Dieu; et les livres sacrés et la loi orale avaient été relativement indulgents en ne le classant que parmi les morts : mort devant la loi, les droits civils et les consolations du Temple. Un lépreux ne pouvait entrer ni dans une synagogue, ni chez un ami, ni chez un officier public, ni dans un endroit où d'autres hommes se rassemblaient. Il était obligé d'avoir la tête nue, les vêtements coupés d'une façon particulière et de couleur jaune comme les prostituées, et de crier, quand il marchait dans les rues : gare! un impur! Ainsi qu'un cadavre, il ne pouvait passer une seule nuit dans les murs de Jérusalem : on l'expulsait hors les portes de la ville dans l'Hinnon et Jehoshaphat, dans la vallée de la Gehenna et des cadavres, le réduisant à disputer un trou aux chiens et aux bêtes féroces. Voilà pourquoi le riche Simon avait son logement dans le bourg de Béthanie.

Or, un lépreux n'était pas seulement une créature maudite, mais sa vue faisait horreur.

Le rabbi accepta à dîner chez ce contaminé; d'abord parce que le rabbi n'en ressentait nullement le dégoût,

ensuite parce qu'il bravait la loi de Moïse et n'en partageait pas les vues sur le chapitre de l'impureté. Les disciples accompagnaient le maître, parce qu'ils n'avaient pas de volonté, parce qu'ils avaient l'habitude de s'asseoir à toute table qui leur offrait à dîner pour rien, et parce que le dîner de ce riche malheureux promettait d'être somptueux : bonne fortune qui ne leur arrivait pas souvent.

Le rabbi, lui, ne savait jamais ce qu'il mangeait. Pour lui, une racine d'herbe ou un esturgeon avaient le même prix. Mais ses disciples goûtaient la bonne chère, surtout le petit Jean, que l'on appellait le fils du tonnerre, et que l'on aurait dû appeler le fils de la marmite. Le rabbi ne connaissait ni la valeur de l'argent ni la distinction de la propriété. Il ne regardait pas à ce qu'il avait, mais il ne se gênait pas non plus pour s'imposer aux autres par une hospitalité souvent incommode et coûteuse. Il nous entraîna donc avec lui à la table de Simon.

Quand je vis cet homme, je reculai effrayé. Je crus me trouver en présence d'un lion déformé. Sa face était luisante comme un miroir. Son haleine infectait l'atmosphère. Son corps, couvert de tubérosités épaisses et raboteuses, se crevassait en gerçures comme le cuir des éléphants. La grosseur des veines rendait la peau calleuse. Plus de poils sur la figure. Les quelques rares cheveux qui bourgeonnaient sur sa tête avaient blanchi. Le cuir chevelu se découpait aussi en fentes rigides et multipliées. La face se hérissait de poireaux durs et pointus, blancs à leur sommet, verdâtres à la base. Quand il respirait, il montrait une langue hérissée de tubercules en forme de grains d'orge. Des dartres envahissaient les doigts, les genoux et le menton. Les pommettes des joues, rouges et enflées; les yeux obscurcis, d'une couleur cuivreuse, voilés sous les rides profondes produites par les sourcils contractés; les lèvres tuméfiées ; le nez chargé d'excroissances noirâtres; les dents noires; les oreilles mollasses, allongées comme celles de l'éléphant; par tout

le corps des ulcères suintant une humeur noire et fétide, la nouvelle rongeant l'ancienne... tel était Simon...

Quand j'aperçus ce monstre épouvantable, je prétextai de n'avoir pas faim, d'être malade, d'avoir besoin d'air, et me tins dans le jardin. Je m'y promenais, lorsque je vis entrer, l'une après l'autre, Marie de Magdala et Jonathan.

Marie, ne pouvant tolérer l'absence si longue et si répétée du rabbi, avait pris une résolution singulière, suivant, du reste, le précepte du rabbi. Elle avait vendu sa petite maison de Magdala. Du prix qu'elle en avait tiré elle avait acheté à un parfumeur de Tibériade un flacon d'essence de nard, et précédant la compagnie des Galiléens, elle s'était rendue au paschah. Marie savait où le rabbi logeait et était venue le rejoindre. Soit que l'horrible puanteur de l'endroit lui eût inspiré cette idée, soit qu'elle eût un dessein préconçu, en voyant le rabbi allongé près du lépreux, elle s'approcha de lui et lui versa son flacon de parfum sur les cheveux.

Le rabbi chérissait ces actes de déférence et de délicatesse. Il chérissait aussi les odeurs et les parfums, aimait beaucoup les fleurs; mais, surtout, il se montrait fort sensible aux profusions qu'on faisait pour le soin de sa personne. Cela avait du royal, et il se donnait pour le fils de David. L'acte luxueux de Marie l'enivra. Et, d'autant plus, qu'elle se mit en train de lui essuyer avec sa splendide chevelure les pieds, qu'elle parfuma à la façon romaine. Or, ce gaspillage de parfums ne rencontra pas chez les disciples la même satisfaction que chez le maître. Simon, qui connaissait la valeur de l'argent et qui savait que depuis une semaine je remplissais une bourse qu'on m'avait confiée vide, grogna sans se gêner; car ce rustre était franc dans sa brutalité. Les observations sur cette perte d'odeurs se multipliaient, lorsque Jonathan s'avança. Il avait assisté, le sourire sur les lèvres, à la scène de Marie, et le rabbi l'avait remarqué.

Jonathan exposa le message de son père. Les disciples

du rabbi parurent enchantés de cette démarche du sagan, car ils la crurent un acte de déférence, peut-être même de soumission, et ils se virent presque sur les premières marches de ce trône dans les tribus d'Israël que le rabbi avait promis à chacun d'eux. Si la mère de Jacques et de Jean, cette petite et pétulante intrigante qui avait demandé au rabbi une place plus considérable pour ses deux fils, eût été là, elle aurait pleuré de joie. Le rabbi, par contre, se troubla : je pâlis. Nous devinions quelle serait la conclusion de la conférence. Mais l'air choqué que montra Jonathan de se trouver en un pareil lieu, quoiqu'il s'arrêtât au seuil de la cour intérieure, la contenance pressante que manifestèrent les disciples, le manque de raisons pour éviter une exposition de principes, qu'on avait le droit de lui demander puisqu'il enseignait dans le Temple, empêchèrent le rabbi de refuser ou de reculer l'entretien. Il accepta donc, et la réunion fut fixée pour le lendemain chez le sagan, à la huitième heure.

L'heure étant avancée, et craignant de trouver les portes de la ville fermées, je descendis à Jérusalem avec Jonathan.

Le lendemain, de bon matin, le rabbi se présenta au Temple ; Bar Abbas se rendit chez Ida.

Le rabbi, depuis plusieurs années, enseignait sous les portiques de Salomon et jamais la police du Temple ou les docteurs du grand Collége ne lui avaient opposé la moindre difficulté ; bien que de tout temps les préceptes du rabbi eussent contrarié les lois de Moïse et l'enseignement des successeurs d'Hillel. Le sanhédrin cependant était le seul juge des doctrines qu'on professait, et il avait seul le droit d'accorder la permission de les prêcher. Cette fois, comme la lutte entre les partis et le rabbi avait commencé, quelques-uns des anciens l'ayant trouvé parlant au public lui demandèrent, en vertu de quelle autorisation il exposait ses principes.

Une longue expérience ne les avait pas corrigés de questionner le rabbi, qui avait la suprême adresse de les confondre par une raison, ou de leur échapper par une

moquerie ou par une autre question. Comme toujours, le rabbi les railla. Il leur demanda :

— Que croyez-vous de Johanan le Baptiste? Était-il un homme ou un envoyé du ciel?

Un grand nombre de disciples du Baptiste entouraient en ce moment le rabbi. A cette question, les anciens se turent d'abord, puis, pressés par le rabbi, répondirent qu'ils n'en savaient rien. Ils avaient deviné l'embûche. S'ils répondaient que le Baptiste était un homme, ses disciples là présents pouvaient les brutaliser et leur jeter des pierres : s'ils répondaient que le Baptiste venait du ciel, le rabbi se serait écrié : Alors pourquoi ne l'avez-vous pas reçu?

Avec un casuiste si achevé, la discussion devenait redoutable. Malgré cela, les saducéens vinrent l'agacer avec la doctrine de la résurrection, à laquelle ils ne croyaient pas, cette doctrine n'étant pas dans les livres de Moïse. Les saducéens demandèrent donc, en se gaussant, au rabbi :

— Une femme a eu sept maris; auquel d'entre eux appartiendra-t-elle le jour de la résurrection?

Le rabbi leur répondit finement :

— Le jour de la résurrection il n'y aura plus ni maris ni femmes, mais vous serez tous des anges de Dieu dans le ciel.

Les saducéens, comme les anciens, s'en allèrent tout penauds et plus haineux que jamais.

Les zélotes, ou pour mieux dire les disciples de Judas de Gamala, voulurent le sonder à leur tour. La question qu'ils lui posèrent était capitale.

Le Juif a deux sortes de tributs à payer : la taxe de Dieu et la taxe de César. La taxe du Temple, — un demi sicle, — avait été discutée pendant un grand nombre d'années entre les saducéens et les séparatistes. Ceux-ci avaient à la fin fait décider par le sanhédrin, qu'elle était forcée et payable au premier du mois de nizam. Ce fonds servait à acheter du bois à brûler, de l'encens, du pain azyme, et à payer la gent du Temple. Le peuple avait emporté le paiement de cette taxe sur l'aristocratie réni-

tente. La taxe de César, au contraire, était consentie par les saducéens, contestée par les séparatistes. L'aristocratie savait que le gouvernement coûte; que si le peuple ne paie pas, les classes riches sont responsables devant la loi. Le grand prêtre Joazar, secondé par Hillel et les pharisiens modérés, avait persuadé au peuple de payer ce denier par tête (80 centimes), et le peuple avait payé — excepté les Galiléens, qui considéraient cette taxe comme un signe d'esclavage, et comme une offense à Dieu, mettant Dieu et César au même niveau.

A ce point de vue, les zélotes posaient au rabbi une question captieuse en lui demandant s'il fallait payer la taxe de César. Répondait-il : non? il avait à compter avec Pilate. Répondait-il : oui? il rabaissait Dieu au niveau de Tibère.

Le rabbi, quoique en apparence simple et naïf démêla le piége. Il se fit montrer une monnaie où était l'effigie de César et répondit, sans répondre à la question :

— Rendez donc à César ce qui est à César.

Et il quitta le Temple.

En ce même moment, Bar Abbas se présentait chez Ida.

— Ah! ah! s'écria-t-il en entrant dans le tablinum, c'est moi, moi ton cher oncle, moi Jésus Bar Abbas, ex-légionnaire romain, tonnerre et bombance! Tu as dû être bien alarmée de ma longue absence, chère enfant; mais que veux-tu? je suis dans la vie publique qui m'absorbe, me dévore, me consume : je me dévoue à la patrie. Jérusalem n'a que deux nécessités et deux merveilles : le Temple et moi. Console-toi donc, chère Mirjam, me voilà.

— J'étais déjà toute consolée, répondit Ida.

— J'en suis enchanté, charmé, ébloui. Nous n'avons donc plus nos petites folies dans la tête, hein! Nous avons fait une belle lessive de nos grosses passions, de nos désespoirs? Ah! tant mieux, chère enfant, tant mieux. J'en perdais la paix, le sommeil et l'appétit.

— Tiens! et moi qui allais t'offrir à manger?

— Manger! c'est le plus joli verbe qu'il y ait dans toutes

les langues humaines. Offre donc ; je te le permets. Manger c'est toujours à propos, soit que cela arrive comme une compensation du passé, soit qu'on le prenne comme une prévoyance pour l'avenir, soit qu'il se présente comme une politesse du moment ; et cela d'autant plus, ma mie, que je ne me rappelle pas bien si, hier, j'ai conjugué ce verbe au présent. Seulement je suis désolé de ne pouvoir te récompenser par de bonnes nouvelles.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria Ida, pas bien émue cependant, car elle connaissait son oncle à fond.

—Mais, c'est toujours lui. Est-ce que j'ai d'autres sujets de souci dans ce monde! c'est ton frère. Ce garçon est mon rongeur. Il me tuera par le chagrin.

— Qu'a-t-il fait? Est-ce qu'il court de nouveaux dangers? est-il donc revenu à Jérusalem?

—Parbleu! hier; et il a déjà fait encore une des siennes. Fugure-toi qu'il s'en est allé dîner avec un lépreux de village, accompagné de ces goujats qui le suivent partout, avec un tas de femmes équivoques.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu vas voir ; ce n'est pas tout. Du reste, le propre fils du sagan et Judas de Kariot qui étaient là, qui l'ont vu, m'ont racoñté la chose. D'abord, comme ces rustres ont proscrit l'usage de se laver les mains avant de dîner, pour narguer les pharisiens, tu peux t'imaginer quel fond de gamelle devait rester d'un lépreux et d'une quinzaine de provinciaux plongeant les mains dans le même plat! Ils en étaient là à patauger dans la sauce, et le rabbi suçait un aile d'oie aux lentilles au beurre pimenté—c'est excellent cela, sais-tu, Mirjam! Je t'en ferai manger la première fois que tu me donneras à dîner. Le rabbi suçait tranquillement son aile rêvant au royaume du ciel, lorsque une certaine peronnelle de ma connaissance particulière fit irruption dans la salle. Elle arrivait tout droit de son pays — de Magdala, tu sais, — portant sa maison et son jardin dans une fiole d'albâtre et, dedans, je ne sais quel saindoux. Elle ne dit ni bonjour ni bonne nuit ; tire son

pot de dessous sa tunique, et, crac! elle le casse sur la tête du rabbi. Ah! mon petit choux, tu ne peux t'imaginer quelle odeur délicieuse — que dirais-je? de côtelette rôtie, ou de potage à l'oignon, ou de romarin, je ne sais enfin, — remplit la maison. Mais voilà aussitôt le rabbi inondé de cette graisse qui lui coule partout... Tiens, il lui en coulait tellement par les pieds, que Marie — c'est ainsi qu'elle se nomme, la petite — commence à les lui essuyer avec ses cheveux qui sont magnifiques.

— Tu mens, s'écria Ida; le rabbi n'aurait pas permis cela.

— C'est justement ce que se disaient ces marouffles de disciples entre eux; car ils auraient préféré vendre cela et le manger dans un bon festin au paschah. Le rabbi les entendit murmurer et leur dit : Taisez-vous donc, tas de fainéants! Il y a eu des paschah jusqu'ici, il y en aura après, vous en avez fait et vous en ferez, tant que vous ne serez pas pendus; pour moi, c'est le dernier... Frotte, Marie; frotte, ma fille! Tes cheveux sont doux comme le plus fin lin d'Égypte et je m'en réjouis...

— Tu mens : mon frère n'aurait jamais dit cela.

— Cela ou autre chose, qu'importe? Je partage l'opinion des savants à propos des traductions libres. Le fait est que le fils du sagan s'en vint de Béthanie tout scandalisé, et qu'il y eut hier soir chez Hannah une réunion pour appeler le rabbi à rendre compte de sa conduite. Tu comprends que je défendis la liberté des repas, des lépreux, des mains sales, des odeurs et des parfumeuses; mais je fus de la minorité. La décision fut adoptée, malgré mon éloquence très nourrie — la seule chose que j'ai toujours bien nourrie — d'adresser la sommation au rabbi. Cela fut fait, et le rabbi paraîtra aujourd'hui même devant les délégués du parti, réunis chez le sagan.

— Mais on veut donc le perdre à tout prix?

— A tout prix? Dis donc pour rien, car ils ne mettent aucun prix pour le perdre. Il se perd tout seul, cet enragé. Ce matin, en effet, il s'est présenté au Temple et a commencé... Je l'ai rencontré sur les marches du Mo-

riah. Je me suis approché poliment de lui, car j'ai appris les bonnes manières à la cour, dans les légions et par le contact quotidien de grands personnages. Mais lui, qui arrive toujours de sa province, m'a reçu avec le compliment ordinaire : Infâme, gueux, misérable, que sais-je? Il a un langage fleuri, le rabbi. Les pharisiens et les scribes en savent quelque chose, car les noms les plus tendres qu'il leur donne sont ceux de : « Brigands, voleurs, race corrompue, race adultère, race de vipères, sépulcres blanchis, aveugles, conducteurs d'aveugles, ignorants, hypocrites, enfants du démon, insensés, fous... (1) » Mais je ne me fâche pas; je travaille à l'élever mieux. Je réponds : Mais écoute, neveu; mais réfléchis, rabbi; mais fais attention, prophète; mais vois donc, messie; mais daigne m'entendre, fils de Dieu; mais je te supplie, Dieu d'Israël... A cela il s'assouplit et nous causons de toi.

— De moi?

— Et de qui donc veux-tu que nous causions? Je ne demande aucune place dans le royaume de ton frère. Il est trop haut dans le ciel! Peste! qu'il doit y faire chaud ou froid : je ne sais trop quoi. Alors, il me dit : Homme... Oui, homme; du reste, il dit femme à ta mère. Il me dit donc : Homme, va chez Mirjam et annonce lui que j'ai besoin de lui parler. Je sais que dans l'entrevue d'aujourd'hui ma destinée va être décidée. J'ai quelques mots à faire communiquer à notre mère, que Mirjam seule peut lui rapporter. Qu'elle vienne chez Hannah; je la verrai avant ou après ma rencontre avec les princes du Temple.

— Ce n'est pas vrai ce que tu me rapportes, observa Ida.

— Petite sotte! Crois-tu donc que si c'était vrai je te le rapporterais? Eh bien, oui : je suis bien payé pour cela. Aussi, je parle pour gagner de l'appétit, et tu peux aller ou rester, venir avec moi ou te présenter seule, me

(1) SALVADOR : *Jésus-Christ et sa doctrine*. Tome II, pag. 146, édit. de Paris de 1864.

croire ou non... Je t'aurai toujours distraite de tes sombres pensées. J'ai été trop bien payé pour que tu ne me croies plus. Mangeons alors.

Cependant Ida se rappelait que la dernière fois Bar Abbas lui avait annoncé que le rabbi courait de grands dangers, et celui-ci le lui avait confirmé. Elle se rappelait que le rabbi lui avait dit, la dernière fois qu'elle l'avait vu, que c'était sur la poitrine de sa mère seulement qu'elle pouvait trouver son pardon. Si le rabbi l'appelait pour lui confier des paroles pour cette mère! Quel intérêt pouvait avoir Bar Abbas à la faire aller chez Hannah, un grand personnage, qui jouissait d'une réputation excellente (1).

— Tu ne me tends pas un nouveau traquenard? lui dit-elle. Ce que tu me rapportes là serait donc la vérité?

— La vérité? nenni! On ne m'y prend plus à cette gaucherie. Une seule fois de ma vie j'ai voulu dire la vérité, et j'en boite. J'avais vu, de mes propres yeux vu, le tribun de ma légion fuir. Je le réprimande : il me décoche un coup de sa galoche ferrée et me brise un tibia. De ça, je boîte pour vous autres insolents de ma famille, mais je marche avec grâce pour tout le monde. Depuis lors, plus de vérité. Aussi, n'y va pas. Je ne tiens déjà pas tant à rendre service au rabbi.

— C'est impossible : mon frère ne t'aurait jamais envoyé à moi.

— Vois-tu! C'est juste : la sœur du roi du ciel! Peste! Excuse, princesse. Qui suis-je, moi? Un vieux légionnaire, un compagnon d'armes de Tibère, un joyeux compère que tous les guerriers et les cinædes de Jérusalem

(1) Ananus était l'homme le plus juste et le plus vénérable; sa haute naissance et sa dignité recevaient un nouvel éclat de son affabilité et de soin qu'il apportait à se faire l'égal des plus inférieurs. Il aimait passionnément la liberté et le régime populaire. Le bien public l'emportait chez lui sur les intérêts privés. Il faisait grande estime de la paix et ne doutait pas que la Judée ne dût périr à moins d'en venir avec les dominateurs à quelque arrangement honorable... JOSEPHE, *Guerre judaïque*, liv. IX, chap. V.

pleureront, lorsque je serai mort, en se couvrant de cendres — s'ils ont de quoi se donner du feu; — que tous les délicats de la ville regretteront, quand j'aurai cessé de les amuser, en déchirant leurs vêtements — s'ils sont nus... — Bah! tout cela n'est pas assez pour faire une commission auprès de la fille du charpentier de Nazareth. N'en parlons plus et merci. Je crois que tu m'avais offert à manger, si je ne me trompe en ceci.

— Tu auras tout ce que tu voudras, si Noah a par là quelque chose, mais dis-moi si vraiment mon frère m'appelle.

— Il t'appelle, mais ce n'est pas une raison pour que tu y ailles. Le sagan a pu venir chez toi sans danger, mais tu ne peux pas aller chez lui. Quoi! dans un palais de prince, au milieu de la ville, en plein jour, tu irais, toi, jeune fille pure et innocente, t'exposer aux guet-apens de ton oncle, ce sacripant qui t'a déjà vendue une fois? Non, chère petite, reste, reste, ton frère est un rêveur; il aura bien assez à penser pour lui-même, je te l'assure. Moi je serai dans le conseil et le défendrai, parce que moi, je suis un lâche sans dignité. Ainsi, compte que je ne t'ai rien dit, et mangeons.

— Pourrais-je au moins amener Noah avec moi?

— Amène Noé, son arche et toutes ses bêtes — Thorix et Phebée compris qui sont plus vieux que les pyramides. Je te previens cependant qu'ils resteront dans la cour, car un homme comme le sagan n'a pas l'habitude de se trouver avec des esclaves. Viens donc avec moi, ou va seule avec tes esclaves et je vous attendrai à la porte; ne viens pas du tout, et crois que je veux te tromper... fais ce que tu voudras. Je ne vois qu'une chose dans ce monde : ma noble personne.

— A quelle heure le rabbi se rendra-t-il chez Hannah?

— A la septième, je crois.

— J'y irai. Tu m'attendras à la grande porte. Il y a des situations qui nous absorbent comme l'abîme.

— Quelle famille tragique j'ai, moi, qui le suis si peu!

Je l'utilise comme je puis, ma foi; mais il faut me mettre en frais d'éloquence à faire suer un rabbi du grand Collége.

— Mais où est mon frère? Pourquoi ne le verrai-je pas dans le Temple?

— Parce que ton frère n'est pas dans le Temple, où les officiers l'arrêteraient, mais chez le sagan qui lui donne un asile jusqu'au moment où il se sera expliqué.

— Qui dois-je demander à la porte du palais du sagan?

— Puisque je t'attends?

— Mais si je voulais me présenter seule?

— Alors demande le roi Salomon ou le prophète Elijah, et que la peste t'extermine.

A la sixième heure, Bar Abbas se trouvait à la porte d'Hannah rêvant de ses quarante mille sesterces.

XXVIII

En sortant du Temple, le rabbi de la Galilée se rendit chez moi où il dîna. Nous eûmes encore une longue conversation ensemble, et je m'efforçai de lui tracer le tableau le plus vrai, le plus vivant de la situation, de ce que les partis voulaient, de ce que la nation attendait, de ce que nous, promoteurs de la révolte, espérions. Il me répondit par quelques vagues monosyllabes, se montrant même incrédule que ce fût nous qui lui eussions jusque-là rendu le peuple favorable et l'eussions mis en relief, en rehaussant ses actes et ses paroles. Il rentra en lui-même, s'enveloppa de silence et de tristesse, et réfléchit. Il sentait qu'il allait à la rencontre d'un duel, au bout duquel était sa mort; car son rival, Gamaliel, le fils du recteur du grand Collége, à qui l'on avait confié le soin de l'interroger et de lui répondre, n'était pas un homme que l'on confond avec une parabole ou qu'on éblouit par un trait spirituel. Je ne troublai pas le rabbi dans son recueillement jusqu'à la septième heure. A ce moment seulement, nous sortîmes ensemble pour nous rendre chez le sagan.

Nous rencontrâmes Hannah à sa porte. Il sortait. Claudia l'avait fait appeler, le conjurant d'accourir chez elle immédiatement, ayant de grandes communications à lui faire. Elle et Pilate étaient revenus le matin même de leur voyage. Hannah nous pria de monter, car on nous attendait, et il avait permis d'entamer la conférence sans lui.

En l'absence du sagan, Caïphas, le grand sacrificateur, présidait la réunion. Elle n'était pas nombreuse. Outre Caïphas, il y avait le vieux Siméon, Gamaliel, Menahem qui était arrivé la veille, Élisée, gouverneur du palais d'Antipas, le vieux Jeu pour les esséniens, Jonathan le fils de Hannah, Polus le thérapeute, un membre de la synagogue d'Alexandrie envoyé au grand Collége par Philon, et moi. En sorte que les partis y étaient tous représentés.

Hannah nous avait rassemblés dans le grand cabinet d'étude, dans la partie la plus reculée de son palais où il se retirait pour méditer, ou pour se déshabiller de la gravité de ses fonctions. Car ce cabinet était séparé par un couloir d'un petit appartement, dit *tue-souci*, meublé comme celui d'un souverain assyrien, où il célébrait d'autres mystères que ceux du *sancta sanctorum*. A un bout de ce couloir s'ouvrait une porte sur le coin le plus écarté du jardin, au mur duquel une autre porte donnait sortie dans une rue déserte de Jérusalem. On l'appelait la *porte aux intrigues*, par laquelle un serf muet laissait passer, mais ne laissait entrer personne que sur présentation d'un jeton reconnu. A l'autre bout du couloir était un petit cabinet sombre, ayant trois issues, l'une qui conduisait au petit appartement, l'autre au cabinet aux méditations, la troisième communiquait avec le couloir, en face de la porte du jardin.

Le rabbi n'amena avec lui aucun de ses disciples, pour avoir plus de franchise dans l'exposition de ses idées. Ces hommes ne le comprenaient jamais (1). Il m'avait paru,

(1) Les Evangiles en effet sont pleins de cette déclaration.

chez moi, dans un extrême malaise, à cause de cette mise en demeure de s'expliquer. Mais, en entrant dans le cabinet du comité, il retrouva la plus complète sérénité d'esprit, et sa figure si accentuée, son regard si puissamment changeant, prirent un air de douceur infinie.

— Vous m'avez appelé à cette réunion à huis clos, dit-il. Je n'en comprends pas le but. J'ai parlé dans les rues, j'ai enseigné dans les synagogues et dans le Temple pendant des années, ici et dans toute la Palestine; vous devriez savoir ce que je veux et qui je suis.

— Oui, répondit Gamaliel, nous t'avons laissé la liberté la plus complète d'enseigner et d'agir pendant longtemps, quoique nous eussions eu le droit et le devoir de te fermer la bouche à la première heure, quoique tu nous eusses accablés d'injures, en condamnant nos doctrines. Cela doit te prouver que nous n'avons aucun ressentiment contre toi; que nous professons la tolérance de toutes les opinions. Mais toute chose a une limite : celle que la force majeure impose à la volonté. « Tiraillés entre l'impatience des nationaux et la vigilance de la domination étrangère, entre les séductions du paganisme et ce que nous croyons n'être dû qu'à l'Éternel seul, nous sommes acculés au devoir d'exiger de chaque prétendant au titre de messie des déclarations formelles; de nous dévouer à sa mission supérieure, si elle emporte à nos yeux les conditions voulues du succès; dans le cas contraire, de lui prodiguer les avertissements et les remontrances; et après cela, soit que ce prétendant se donnât pour chef, pour prophète, pour pontife, pour messie, pour fils de Dieu ou Dieu, s'il résiste à la loi et à notre autorité encore souveraines, de le punir (1). » Voilà le but de l'explication à laquelle nous t'invitons.

— Je pourrais décliner la compétence morale et peut-être politique — je suis sujet d'Antipas — de votre juridiction d'examen ; mais je ne le fais pas et je m'y soumets

(1) SALVADOR : *Jésus-Christ et sa doctrine*, vol. II, chap. XXIX.

sans résistance. Seulement je vous demande pourquoi, après une longanimité si prolongée, m'appelez-vous à cette heure pour vous rendre compte de mes paroles, de mes erreurs, de ma mission? Que voulez-vous, vous même, saducéens, pharisiens, thérapeutes, esséniens, hérodiens, partisans de Judas de Gamala, antiochiens? Vous êtes-vous donc mis d'accord sur une doctrine commune pour vous ériger en juge d'une dissidence? Je ne refuse pas de m'expliquer, au contraire; mais je désire à mon tour des explications.

—Nous sommes ici pour en demander, non pas pour en fournir. Nous avons nos titres pour interroger; quels sont les tiens pour nous sommer de te dire ce que nous voulons? Nous n'avons pas étouffé ta voix dès la première heure; c'est vrai : est-ce un crime? Tant que tu t'es donné comme fils d'une vierge, de la race de David, Messie; nous n'avons rien dit. Tu as voulu poser en Osiris, en Adonis, en Boudha, en Mythra, en Ormuzd, en je ne sais laquelle de ces divinités de l'Inde, de la Phénicie, de l'Égypte. Nous n'avons pas redouté cette importation d'idoles dans notre pays. C'est aux fils d'Hérode et aux Romains de s'inquiéter des descendants de David. Nous aussi nous attendons le libérateur de notre pays. Tu as fait des miracles : Athalide, fils de Mercure, Esculape, Hercules, Gabienus, Polycrates, Amphion, Hérès, Orphée, les filles du grand-prêtre Anius, les prêtresses de Diane, de Féronie, d'Hirpicus, Simon de Samarie, Apollonius de Thiane, Auguste, tous les médecins, tous les charlatans, tous les prêtres des religions étrangères, le cheval Pégase, le poison Oannès qui prêchait sur les rivages de l'Euphrate, en ont fait, en font autant et d'aussi miraculeux que les tiens (1). Nous t'avons laissé continuer tes prodiges.

— Vous les avez calomniés.

— Nous en avons ri. Tu as prêché la résurrection qui

(1) Voir Voltaire : *Extrait des sentiments de Jean Meslier*, ch. II, *Dictionnaire philosophique*, article Miracles.

n'a pas de place dans les livres de Moïse; mais tu t'es attribué, tu as fait tienne la maxime d'Hillel : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même; » tu as embrassé la doctrine de l'égalité établie par Platon, et avant lui par Jésus le fils de Sirach, par Aristobule, par Pythagore; tu as aussi accepté « la loi orale transmise par Moïse à Jehoschua et par celui-ci aux anciens qui la communiquèrent aux prophètes, et ceux-ci aux docteurs des grandes synagogues, ainsi que les trois sentences émises par ceux-ci : « Soyez lents dans le jugement; multipliez les disciples; et faites un rempart à la loi. » Alors, si tu as flétri le ridicule de nos bigots et de nos zélés, si tu as transgressé plusieurs de nos pratiques, si tu nous a calomniés dans l'intérêt de ton prosélytisme, nous avons fermé les yeux; car tu respectais le fond de la loi.

— L'ai-je violée depuis?

— Tu l'as déchirée; tu as blasphémé. Tu nous as demandé un jour : « pour laquelle de tes bonnes œuvres nous te menaçions? » Ce n'est pour aucune bonne œuvre, pour aucun précepte de bonne justice et de bonne morale; mais parce que, étant homme, tu oses te faire dieu (1). Or, notre loi est précise. Le Seigneur a dit : « Je suis Jehovah, l'élu, l'éternel, le premier et le dernier; je ne transmets à d'autres ni mon nom, ni ma gloire... Il n'y a pas eu de Dieu avant moi... Il n'y en aura pas après moi... Il n'en existe pas avec moi... Je suis l'élu qui crée la lumière et les ténèbres, qui donne tour à tour la paix et répand l'adversité... C'est à moi seul que la vie éternelle appartient; seul je suis le Dieu fort, le Dieu juste, le Dieu libérateur, rédempteur, sauveur... (2). » N'est-ce pas celle-ci la loi?

— C'est la loi.

— Or, la loi ajoute : « Si donc il s'élève au milieu de

(1) JEAN, chap. X, vers. 33. *Sed cum homo sis, teipsum facis deum.*

(2) DEUTÉRONOME, chap. XXXII, vers. 39. ISAÏE, chap. XLIII, vers. 10-11, chap. XLV, vers. 5-22.

Puis, je pensais que le saducéen reconnaissait la liberté absolue de l'homme, content de sa part sur la terre et ne demandant ni ne craignant rien au delà; tandis que le pharisien enseigne que Dieu agit à travers l'homme, que la liberté humaine a des limites naturelles. J'avais toujours vu le saducéen peu ambitieux, résigné à la domination romaine, aimant les sciences et les arts cultivés en Grèce et en Égypte, bien que peu soucieux de les voir adoptés dans son pays, sans zèle, méprisant la foule, aimant l'étranger, incliné aux plaisirs, et à se tenir bien avec Dieu et avec César, conservateur, tolérant, insouciant; tandis que le pharisien use de tous les moyens pour rester parti dominant, attend un messie, louvoie entre les idées et les partis, satisfait les exigences étrangères, caresse l'opposition nationale, fait respecter la loi en même temps qu'il entretient dans les cœurs l'espoir d'une délivrance prochaine, et n'étouffant pas les instincts populaires, ne se laissant pas déborder par les impatients, prépare les moyens de résistance et prévient une catastrophe par l'Occident, pareille à celle qui vint de l'Orient et perdit nos pères.

— Oui, c'est vrai. Mais après?

— Après? Vous êtes donc d'accord aussi avec les Antiochiens qui travaillent à réaliser un compromis entre le culte de Moïse et le culte grec (1); avec les hérodiens qui veulent se faire le trait d'union entre le Moriah et le Capitole, trouvant que le Messie est venu et que ce fut Hérode, s'opposant à l'insurrection nationale et vous conseillant de payer le tribut à César?

— Cela n'est pas, mais fût il même, tout cela n'est pas un déni de la loi.

— Qui s'écarte de la loi la nie. Vous êtes d'accord alors avec le thérapeute qui adore peut-être encore cette *regina cœli*, qui joue un si grand rôle dans les mystères des temples égyptiens et phéniciens (2), qui se consi-

(1) Liv. des Machab., chap. IV, vers. 9, 10, 14, 15.

(2) JÉRÉMIE, chap. XLIV.

dère un citoyen du ciel plus que du monde, qui quitte ses biens, qui personnifie l'œuvre de Dieu et la création, comme les Juifs orientaux, dans un Adam quelconque, qui travaille à incarner dans une manifestation réelle les préceptes des livres sacrés, qui vit dans l'isolement, sobre comme la cigale qui se nourrit de son chant monotone, conservant le silence, le plus estimé d'entre eux étant le plus humble; car il considère la servitude comme contraire à la loi de nature et à la volonté de Dieu.

— Mais qui, qui d'entre nous s'appelle fils de Dieu et Dieu? voilà la question.

— L'êtes-vous donc! Voilà encore la question. Mais dites, dites, saducéens, pharisiens, hérodiens, antiochiens, êtes-vous d'accord avec ces guérisseurs (*thérapeute*) et avec ces esséniens qui ont des livres, des doctrines, des dogmes, des mystères, une cabale propre qu'ils communiquent aux seuls adeptes selon les degrés d'initiation? Haïssez-vous aussi la guerre et la servitude? adorez-vous Dieu par l'âme et non pas par les sacrifices; pratiquez-vous la communauté des biens, la chasteté, la retraite, le soin des affligés du corps et de l'esprit, étudiant la vertu des plantes, des terres, des minéraux, des forces de la création? instruisez-vous, habillez-vous, nourrissez-vous les enfants? proclamez-vous l'immortalité de l'âme? envoyez-vous vos offrandes au Temple sans vous y rendre de vos personnes?

— Tout cela est dans nos doctrines.

— Oui, je sais que votre Hillel a dit : Aimez la paix, aimez les hommes, aimez l'étude de la loi; mais vos doctrines ont-elles, comme l'essénisme, la triple base de l'amour de Dieu, de l'amour de l'homme, de l'amour de la vertu? L'homme est-il aussi pour vous sous l'absolue domination de Dieu? Croyez-vous la prière plus nécessaire que le sacrifice, le combat et le serment inutiles? Dites, êtes-vous donc tous d'accord, comme croyants et comme citoyens? avez-vous abandonné ces principes qui constituaient jusqu'ici vos dissidences? formez-vous

un seul corps pour repousser de parmi vous une doctrine qui n'accepte pas toutes les vôtres, et juger l'homme qui l'enseigne, comme on jugerait un traître envers Dieu et envers la nature?

— Rabbi, encore une fois, ne déplace pas l'accusation que nous portons contre toi. Tu as professé, tu peux encore professer les doctrines que tu voudras; personne n'y mettra d'entraves. Mais tout nous ordonne de faucher à la racine la pullulation de nouveaux dieux. Les différences qui nous partagent n'atteignent pas le cœur de la loi. Je te l'ai dit : quelques degrés de plus ou moins de zèle dans les pratiques du culte, quelque rigueur de principes, quelques changements de forme, une insufflation de vie nouvelle inspirée là par Zoroastre, ici par Pythagore, ailleurs par Zénon; une résignation plus ou moins patiente à l'influence étrangère; la doctrine de la vie d'outre-tombe... tout cela ne change en rien l'unité du peuple de Dieu, dont la mission a toujours été la reconstitution de l'unité humaine. Tu veux nous séparer.

— Je le veux.

— Tu l'avoues. En effet, nous savons que tu as dit à tes disciples : « Si quelqu'un ne vous reçoit pas ou n'écoute point vos paroles, secouez la poussière de vos pieds en partant de cette maison ou de cette ville, et je vous affirme qu'elles seront traitées avec beaucoup plus de sévérité que les habitants de Sodome et de Gomorrhe? Car ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je suis venu porter l'épée, mettre le feu sur la terre : et tout mon désir est qu'elle s'allume. J'apporte la séparation, la division entre le fils et le père, la fille et la mère; les propres serviteurs d'un homme seront ses ennemis; quiconque aime son père ou sa mère plus que moi, son fils ou sa fille plus que moi, qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, sa propre vie, celui-là ne sera jamais mon disciple (1). »

(1) Mathieu, x, vers. 34-37. Luc, xii, vers. 49-53. Id. chap. xiv, vers. 31, 33. 25, 26.

— J'ai dit cela.

— Tu as prêché cette sauvage doctrine, parce que tu t'es levé en face de Jéhovah comme son égal pour donner à son peuple un nouveau pacte. Eh bien, en présence du bouleversement du monde politique que Rome accomplit, nous voulons conserver l'unité du monde moral, pour ne pas être entièrement absorbés.

— Oui, s'écria le rabbi avec force, je me proclame Dieu (1). Oui, je porte la séparation sur la terre. Oui, je porte un nouveau pacte. Si le genre humain se composait d'hommes d'élite comme vous, le rôle de Dieu dans le monde, Dieu lui-même serait superflu. Mais, je vise aux peuples. Or, quelle est la loi qui s'est imposée aux peuples et qui a créé des nations qui n'ait pas eu l'air d'une inspiration de Dieu? Moïse ne se faisait-il pas donner ses tables par Dieu lui-même? Numa, qui forma Rome, ne se faisait-il pas souffler ses lois par une puissance surnaturelle? Comme Moïse et comme Numa, je dicte une nouvelle loi : il faut que Dieu intervienne et que Dieu parle. Je porte une séparation dans le monde, mais c'est le monde que je sépare de votre loi. Moïse vous avait commandé de reconnaître l'étranger comme frère; vous en avez fait un impur. Le païen et le Juif étaient pour Moïse des enfants du même Dieu; vous avez rejeté ce frère comme le crime et la malédiction. Aujourd'hui, Rachel, Zipporah, Ruth seraient des maudites; Joseph qui avait épousé la fille d'un prêtre égyptien, et Salomon la fille d'un roi d'Égypte, seraient expulsés de vos synagogues. Votre loi a deux poids et deux mesures. Si le Syrien perd son chameau, il ne peut le réclamer au Juif qui l'a trouvé; et le Juif peut reprendre le sien par la force, s'il l'a perdu. Si le Juif tue un Grec, il peut chercher un asile à Kedesh, à Sechem, à Hébron; si le Grec tue un Juif, il est considéré comme digne de mort. Une pareille

(1) Coïncidence étrange! Ouang-mang jouait dans la Chine le même rôle que le rabbi de Nazareth à Jérusalem, à la même époque. Voir le livre curieux de M. Joseph Ferrari : *La Chine et l'Europe*. 3e partie, chap. Ier.

loi est inique : je m'en sépare. Je vous porte un nouveau pacte...

— Mais tu n'as pas enseigné un seul précepte qui n'eût pas été ordonné avant toi par nos pères de la sagesse. Moïse, Antigone de Soco, Jésus fils de Sidrah, les prophètes, Hillel, Schemaya, Abtalion, l'Ietzira, le Zohar, le Baptiste, les esséniens, Judah bar Béthyra, Jonathan bar Uziel... nos rabbis de Jérusalem et d'Alexandrie, et ailleurs Cakya-Mouni, Joé, Confucius... tous ont proclamé, avant toi, les lois de l'amour et de l'égalité. Quel est le pacte nouveau que tu portes? Que nous enseignes-tu de nouveau?

— Rien. Mais les autres ont enseigné, moi je veux pratiquer; les autres ont dit : C'est bon; moi je dis : C'est devoir; les autres ont dit : Croyez; moi je dis : Faites.

— Plutôt que dire : Faites, il faudrait faire. Tu as été élevé, dans ton enfance, dans les écoles esséniennes qui pratiquent et ne font pas parade d'enseignement. Tu as vu dans ton pays de Galilée, dans ton enfance, d'autres docteurs qui n'ont pas gaspillé leur voix à répéter des doctrines, à injurier les autres, mais ont agi : Judas de Gamala et ses adeptes, qui, pour l'amour de la patrie, ont péri par milliers et par milliers sur le champ de bataille et sur la croix! Voilà les docteurs que nous vénérons; voilà les messies que nous admettons. Le monde se régénère par l'action. Quand nous voyons dans la Germanie tomber les Arminius, dans les Gaules Sacrovir, en Afrique Tacfarinas, en Galilée Judas de Gamala, tous pour arracher leur pays à cet abominable Polyphème de Rome qui dévore et digère peuples et nations, nous n'avons pas un regard à perdre pour les rabâcheurs de vieilles sentences et de vieilles paraboles. Si tu n'avais fait que cela, tu n'aurais pas l'honneur d'occuper l'attention du grand Conseil et des partis de la Judée. Mais tu as une autre ambition; nous avons un autre but.

— Mais ne m'avez-vous pas envoyé quérir en Galilée! Ne m'avez-vous pas invité à venir déployer mon œuvre à Jérusalem?

— Nous avons envoyé quérir un Judas de Gamala et non pas une piteuse parodie d'Osiris. Nous avions vu que la racaille t'écoutait, comme elle écoute toujours ceux qui attaquent l'ordre établi de faits et d'idées; nous avons cru de notre devoir de légaliser cette force qui remuait le peuple et de la faire converger au salut de la nation. Mais tu as tâché de t'isoler; tu as méconnu les sentiments, les passions, le besoin du temps, l'instinct de la nation. Sur l'autel que nous avions dressé pour un nouveau Judas Machabéen, tu as essayé de te placer en Moïse posthume; et quand nous t'avons demandé : Qui es-tu, que veux-tu? tu as répondu par des injures, par des équivoques, ou par des fins de non-recevoir. Il faut que cela finisse. Rome nous épie et se méfie de ces thaumaturges qui se donnent comme fils de David et fils de Dieu, qui excitent la tourbe et enveloppent leurs desseins dans les nuages du royaume de Dieu. Encore une fois, qui es-tu? que veux-tu?

Le rabbi de Nazareth allait répondre, lorsque Hannah entra dans la chambre, tout troublé et d'un air effaré. Il s'approcha de Caïphas et lui dit de se rendre chez lui, car il avait vu, à la porte de son palais, une grande foule, et il soupçonnait que quelque malheur était arrivé.

Caïphas sortit immédiatement. Alors Hannah nous dit que Bar Abbas venait de tuer Justus, et qu'il ignorait pourquoi.

Cette nouvelle produisit un moment de diversion dans les debats. Mais Hannah ayant pris la place de Caïphas, l'attention se reporta immédiatement sur le rabbi de la Galilée que Gamaliel avait acculé à une révélation définitive. En effet, le rabbi, après s'être recueilli un instant, répondit.

— Je suis le fils de l'homme, dans le sens de vos prophètes. Je suis Juif. Mon père du monde, chargé d'enfants et pauvre, me confia, dès l'enfance, à la sollicitude essénienne (1). A l'âge de cinq ans, comme tout Juif, j'ap-

(1) SALVADOR, tome I, chap. III, pag. 270.

partenais à la loi. A dix, on m'avait initié aux règlements et aux ordonnances. A treize, j'accomplissais les préceptes, comme les autres enfants du peuple de Moïse. J'aurais pu me marier à dix-huit ou à vingt ans. Je fus circoncis, présenté au Temple et reçu fils de la loi. Je portai mon offrande au Temple; observai les fêtes et mangeai l'agneau du paschah comme tout autre individu de la Judée. Je fréquentai la synagogue où je fus instruit, où je fus éclairé sur la loi; et comme tout autre, après l'âge de treize ans, je proposai mes doutes dans les discussions publiques du kaal (assemblée). Comme Daniel, mes observations à cet âge furent remarquées (1). A trente ans, je commençai, comme tout autre de mes concitoyens, à m'occuper de l'interprétation de la loi, de la tradition, de la kabbale (2). Dans mon enfance, j'entendis la voix de mes maîtres et de Menahem, qui disait : Aimez; et la voix de Judas le Gaulonite, qui disait : Pas de maître; détruisez l'étranger. Et je vis par milliers de ces enfants de la Galilée pendus à la croix par les Romains. Quand à l'âge requis par la loi je commençai mon enseignement, le peuple qui ouït ma parole, ceux qui virent mes œuvres, m'appelèrent fils de David, messie, prophète, fils de Dieu, fils unique de Dieu..... Ils l'avaient dit.

— Et tu le répètes et le confirmes? dit Gamaliel.

— Le fait révèle l'homme, répliqua le rabbi. Vous trouvez que ma doctrine a été enseignée avant moi? La vérité est éternelle; les agents de Dieu ont donc pu l'entrevoir. Mais cette parole de mes devanciers a été comme la pluie tombée sur la pierre : elle n'a pas fécondé. Je suis au milieu de vous comme la pierre de touche. Le ciel me sépare des saducéens; la terre, des esséniens; la notion de la patrie, des gaulonites; la compréhension de la loi,

(1) Josephe dit de lui-même, dans sa biographie « qu'à quatorze ans il était si avancé dans l'étude des livres sacrés, que les sacrificateurs et les principaux personnages n'hésitaient pas à le consulter sur l'intelligence de nos lois. »

(2) MISCHNA, *Sentences des Pères*, chap. V. SALVADOR, *Histoire des instit. de Moïse*, liv. VII, chap. V.

des pharisiens. Vous tous, vous jugez l'acte; j'interroge l'âme. Votre Dieu n'est pas le mien. Votre Jéhovah est colère, jaloux, sévère et long dans les châtiments; il marche dans la tempête; il se manifeste par des tremblements; il chasse Adam; il noie le monde; il détruit des villes et des peuples. Le mien, est un père; il pardonne où le vôtre châtie.

— Rabbi, Dieu est le même partout, ou il n'est pas Dieu.

— Vous vous le faites. Moïse est votre législateur. Il a été législateur des actes : je suis le législateur des âmes. Vous défendez le meurtre; je défends plus que cela : je défends la colère, la haine. Vous défendez l'adultère : je défends, en plus, le désir impur. Vous défendez le parjure; je défends même le serment. Vous posez comme base du droit le talion; je pose le pardon. Je viens vous ordonner la charité, la réhabilitation du déchu, la mansuétude. Vous avez des esclaves; je viens vous redire : les hommes sont frères. Je prêche la solidarité humaine; la glorification du faible et de l'abjet; la suprématie du dedans sur le dehors; la récompense de l'œuvre après la vie. Je vous ordonne la communauté des biens par la charité. Je viens aplanir le chemin du ciel que vous avez semé de ronces et entravé d'abîmes. Je reconnais la perfectibilité de la loi, que vous cristallisez dans la dureté. Si Dieu voit le cœur, pourquoi des pratiques extérieures du culte? Dieu absorbe l'homme. Vous arrêtez la marche croissante de l'œuvre et de la doctrine de Moïse; je lui donne l'impulsion de la vie, par l'amour, par la liberté du cœur et de l'âme. J'ajoute la foi au précepte; la passion à sa propagation. Je porte la liberté morale.

— Est-il besoin d'un Dieu pour cela?

— Oui : Dieu seul peut cela. Dieu, purifié par sa paternité, s'élargit, s'étend, pénètre tout. Je suis la conscience de Dieu, et je vous le révèle. Je prêche le royaume de Dieu, le règne de l'amour, de la paternité de Dieu, qui aspire le monde dans son souffle de bénédiction, de bonté, de pardon. Plus d'intermédiaire entre l'homme et Dieu.

Mon culte est celui de la pureté du cœur, de la fraternité, de la réciprocité humaine, de la douceur. Je porte le calme intérieur. Vous vous souciez de l'exception; je regarde l'universalité. Vous posiez la pyramide de l'humanité sur la pointe; je la carre sur la base. Vous considériez les classes; j'élève le peuple. Maintenant, si la loi nouvelle que je proclame non seulement pour les Juifs mais pour le monde, est un crime : je suis coupable.

Ces paroles du rabbi furent suivie d'un profond silence. Elles avaient frappé la Commission. Gamaliel, cependant, qui paraissait le plus soucieux, répondit :

— Rabbi, il faudrait d'abord te mettre d'accord avec toi-même et fixer ta doctrine. Tu dis un jour que tu es l'épée, le feu, que tu as porté la division dans le monde; et le lendemain, tu te proclames le serf le plus humble, l'agneau, le porteur de la branche d'olivier, et tu assures que ton joug est suave. Un jour tu appelles les Gentils et les Samaritains des chiens et des pourceaux; un autre jour, tu leur ouvres les portes du royaume du ciel à grands battants, et daignes faire des gros miracles pour eux. Un jour tu caresses l'étranger comme Moïse; le lendemain tu le repousses comme nous; tu le fuis. Tu évites leurs ville après avoir bu l'eau à la cruche de leurs femmes. Que veux-tu? Cette doctrine de circonstance ne nous en impose guère. Israël ne manque pas de docteurs. Mais est-ce cela qu'il nous faut? Quoi! tu as entendu la parole brûlante de Judas de Gamala, tu as vu ses compagnons accrochés à des croix tout le long des chemins, tu vois la garnison romaine à la porte du Temple de ton Dieu, que dis-je? de ton Père! et tu viens te poser comme le messie des âmes, le Christ du pardon, et tu lies dans le même embrassement la victime et le bourreau? Quoi! quand tout un peuple attend dans le frémissement de l'impatience l'homme qui, au nom de Dieu, les appelle à la liberté et à l'indépendance, tu oses dire à ce peuple : Tu as tort, rends à César ce qui est à César, obéis, tais-toi; et tu ridiculises les pharisiens et condamnes les zélotes? Et tu détournes

de la patrie le courant des âmes pour les éparpiller dans le ciel? Quoi! quand ces esséniens, dont les principes sont contraires à la guerre; quand ces saducéens, dont les intérêts les invitent à la paix; quand ces hérodiens, dont la reconnaissance et le propre salut exigent la continuation de la domination étrangère sur le sol national; quand tous les partis, enfin, se lèvent, ceignent une épée, proclament l'heure de la résurrection arrivée, tu viens, appelé par nous, tu viens nous dire : Je suis Dieu et je vous ordonne d'aimer le Romain? En vérité, rabbi, tu as raison : tu n'es pas de ce monde, tu n'es pas de ce temps, tu n'es pas ce pays! Et nous devrions autoriser ton apostolat de la lâcheté, et permettre l'assassinat de ce peuple? Oui, notre Dieu est le Dieu de Moïse, le vengeur, tant que nous n'aurons pas une famille. Il sera le Père, quand nous pourrons nous appeler des frères. Est-ce que Pilate est ton frère, rabbi? Rengaîne donc ces doctrines, qui sont les doctrines des peuples libres et indépendants. Elles ne peuvent pas être pour nous : nous sommes les esclaves de l'étranger. Tu prêches l'homme; nous cherchons des citoyens. Tu poses en Christ; nous cherchons un général. Tu te proclames Dieu; nous avons besoin d'un tribun qui crie au peuple : Lève-toi, Dieu le veut!

— Je ne suis rien de tout cela, s'écria le rabbi.

— Alors, tu es condamné, répondit Gamaliel.

— Vous voulez donc la guerre?

— Nous voulons que tu sois l'écho de notre voix, le bras de notre volonté, la parole de notre bouche : un homme outil et non pas un homme Dieu.

— Je suis cependant l'homme Dieu.

— Ne nous pousse pas à la sévérité, rabbi.

— Mon père ordonne; j'obéis : mon sang retombera sur votre tête.

— Soit.

Un cri et un bruit de lutte retentit en ce moment derrière la porte du cabinet qui servait de communication

entre cette pièce et l'appartement secret de Hannah. Celui-ci se précipita pour aller voir ce qui s'y passait, tandis que nous restâmes réunis, fortement ébranlés par les dernières paroles du rabbi.

Mais que se passait-il derrière ce cabinet?

Ida, accompagné de Noah s'était rendue au prétendu appel de son frère, que Bar Abbas lui avait porté. Les deux jeunes filles avaient trouvé Bar Abbas à la porte. Il avait laissé Noah dans la cour, et conduit Ida par un escalier dérobé dans l'appartement *tue-souci* où Hannah les attendait, dévoré d'anxiété. Quelques minutes après, Justus se rendant à la réunion, traversant la cour, avait aperçu et reconnu Noah. Il courut à elle. Noah lui raconta comment Jésus avait appelé sa sœur, et comment Bar Abbas l'avait amenée dans les appartements du sagan, où le rabbi devait la rencontrer.

Justus connaissait déjà que le sagan brûlait d'une passion frénétique pour la jeune fille, et que Bar Abbas la lui avait vendue. Or, il l'aimait non moins ardemment que le sagan, et il avait vingt ans. Un éclair lui illumina l'esprit. Le sagan venait à peine d'adresser quelques mots à la jeune fille, lorsque Justus, qui se doutait où le trouver, se présenta tout haletant et annonça à Hannah que Claudia le demandait à l'instant même.

Si la belle et terrible Romaine lui eût demandé une livre de sa chair, Hannah la lui aurait peut-être accordée avec moins de chagrin, qu'il ne retranchait de sa vie à cause d'elle cette heure qu'elle exigeait. Il était impossible cependant, de ne pas obéir à l'appel ou de le reculer. Claudia ne savait pas attendre. Elle était arrivée le matin, elle pouvait avoir d'ailleurs quelque communication grave à lui faire, utile à apprendre avant d'arrêter notre conduite envers le rabbi de Nazareth. D'autre part, maintenant Ida était chez lui, en son pouvoir; il valait mieux se trouver en face d'elle la nuit, débarrassé de toute autre préoccupation et de ces hommes qui, à deux pas de lui, décidaient de la destinée de leur pays.

Il soupira et se disposaà obéir.

Justus entra par la porte du cabinet obscur dans la salle de la réunion. Hannah pria Ida d'attendre là son retour et le moment de voir son frère. Il sortit par la porte du jardin. Bar Abbas, qui avait livré sa nièce, attendait le prix dans la chambre à côté — un vestibule qui conduisait à l'escalier secret.

Un quart d'heure au moins s'était écoulé depuis le départ de Hannah, lorsque Bar Abbas entendit dans la chambre à coucher du sagan la voix de sa nièce et un bruit de lutte et de meubles renversés. Se croyant volé par Hannah, il ouvrit la porte et entra pour empêcher la détérioration de sa marchandise avant d'avoir touché l'argent. Il resta ébahi. Au lieu de Hannah, il vit Justus en train d'accomplir la plus odieuse violence sur la jeune fille, qui se débattait héroïquement. Pris au cou par Bar Abbas, Justus lui donna un coup de poignard. Mais, voyant à son tour le couteau de Bar Abbas luire sur sa tête, il se sauva. Bar Abbas, atteint seulement dans le manteau, le poursuivit à travers le vestibule, le long de l'escalier secret, dans la cour, hors la porte, et l'attrapant dans la rue, l'arrêta court par un coup de couteau, qui, entrant par l'épaule, lui traversa le poumon. Justus tomba, presque sans dire mot : mais des soldats romains, qui passaient, arrêtèrent Bar Abbas et l'entraînèrent au prétoire.

Ida, restée seule, épouvantée, déchirée, honteuse, ne se doutant guère des desseins du sagan dans lequel elle ne voyait, au contraire, qu'un protecteur, redoutant de rester dans cette chambre, égarée, perdant la tête, ouvrit la porte du cabinet. En ce moment, la voix de son frère dans la chambre voisine frappa son oreille. Tout soupçon se dissipa. Elle se blottit dans le cabinet obscur et écouta, attendant la fin.

Sur ces entrefaites, Hannah se présentait chez Claudia. Elle ne l'avait aucunement fait appeler, mais se montra charmée de le voir. Le sagan lui raconta alors ce qui

s'était passé après son départ, et lui dit qu'il devait la quitter pour aller assister à l'interrogatoire du rabbi.

— Je vais avec toi, s'exclama Claudia.

— Impossible, répondit le sagan : nos lois s'opposent à ce qu'une femme et une étrangère soient présentes aux délibérations du conseil délégué du sanhédrin.

— Depuis quand, sagan, objecta Claudia, les lois ont-elles été un obstacle à la curiosité d'une femme? Je veux voir, écouter, savoir, décider par moi-même. J'allais justement provoquer cette délibération et donner mes dispositions. Je suis heureuse que cela se trouve fait plus tôt que je ne pensais.

Toutes les excuses, tous les doutes, toutes les difficultés du sagan n'aboutirent qu'à enflammer le désir de Claudia, qu'à éveiller ses soupçons. Il fallut céder. Seulement, elle consentit à entendre sans voir, et Hannah, par la porte secrète du jardin et le petit couloir, la conduisit au cabinet obscur occupé par Ida.

Dans la rue il avait appris le sort de Justus.

Ida, entendant la voix du sagan dans le couloir, eut honte de se laisser surprendre écoutant aux portes. Aussi quitta-t-elle immédiatement le cabinet, dans lequel Claudia s'installa, et par lequel Hannah entra ensuite dans la salle, où nous étions avec le rabbi et Gamaliel, fermant la porte. Le sagan n'avait pas traversé son petit appartement, pour ne pas révéler à Claudia la présence d'Ida. Celle-ci attendit un instant, resta un moment aux écoutes, n'ouït plus rien, céda à l'intérêt invincible que lui inspiraient les débats mortels de son frère avec le grand Conseil, et se glissa de nouveau dans le cabinet. Claudia vit entrer dans cette obscurité une autre personne et ne bougea guère. Mais, quand le rabbi eut prononcé son dernier mot, quand Gamaliel eut fait sa révélation de la conspiration contre Rome qui brûlait au milieu de la Palestine, Claudia crut que cette personne mystérieuse arrivée là, à côté d'elle, en savait déjà trop. A la dernière parole du rabbi, un cri étouffé ou plutôt un soupir prolongé s'échappa de la

poitrine de la jeune fille. Claudia lui saisit alors le bras et lui demanda :

— Qui es-tu?

— Ah ! tu me fais mal, s'écria la sœur de Jésus.

Claudia se rappella cette voix et, ouvrant la porte du corridor, entraîna Ida avec elle, et la reconnut.

— Encore toi! rugit la terrible Romaine. Pour qui es-tu ici? pour qui trembles-tu?

Ida perdit la tête. Voyant cette figure devenue pâle d'émotion, ces lèvres tremblantes, ces yeux flamboyants rivés sur elle, la Galiléenne se sentit défaillir. Puis, sans savoir ce qu'elle disait, croyant peut-être adoucir la colère de cette femme dont la main lui brûlait la moelle des os, elle répondit :

— Pour Pilate.

— Meurs alors, s'écria Claudia, tirant de sa tête son épingle formidable.

Hannah arrêta le bras meurtrier. Ida s'échappa de l'étreinte de Claudia, et voyant la porte du jardin ouverte devant elle, s'enfuit. Une explication eut lieu sur-le-champ entre le sagan et Claudia, courte, nette, crue, irrévocable.

— Brisez cet homme, s'écria Claudia, parlant du rabbi.

— Mais, nous l'avons appelé, nous lui avons préparé le chemin, nous l'avons haussé dans l'âme des masses...

— Nous en avions besoin alors ; il est inutile maintenant.

— Il faut toutefois des ménagements...

— Aucun.

— Le conseil ne l'a pas encore jugé, il n'a pas encore décidé...

— J'ai jugé et décidé : brisez-le.

— Il faut le tuer alors...

— Qu'on le tue.

— Mais le mouvement que nous avons provoqué?

— Il m'est inutile désormais : étouffez-le, ou Pilate l'étouffera dans le sang.

— Il faudra donc éteindre cette âme du peuple que nous avions réveillée?

— A l'instant même, si on le peut.

— C'est irrévocable?

— C'est inexorable.

— Tu renonces alors à toutes les visions si doucement caressées?

— J'en ai une plus douce encore : Pontius m'aime et je l'aime.

— C'était donc pour cela...

— Tu croyais donc que c'était pour toi et pour tes Juifs?

Hannah voyait clair à la fin. Il entra précipitamment dans la salle où nous étions, hésitant encore sur ce que nous devions faire, sur la conduite que nous avions à tenir quant au rabbi. Hannah nous écouta à peine, puis il s'exclama :

— « Une partie nombreuse du peuple croit sans hésitation à tous ceux qui lui promettent la délivrance et qui s'autorisent de prétendus signes ou miracles. Que le conseil se montre donc attentif et résolu ; car si nous laissons faire, les Romains, qui guettent l'occasion, qui sont préparés, viendront et détruiront la ville, le Temple, la nation tout entière. Quelque rigoureuse que soit cette nécessité, mieux vaut encore qu'un chef réfractaire, qu'un homme seul périsse, que le peuple d'Israël tout entier (1). »

XXIX

En quittant la maison d'Hannah, le rabbi de Nazareth s'était rendu chez moi. Un sentiment de délicatesse l'éloignait désormais de Béthanie. Lazare, effrayé des conséquences d'un interrogatoire auquel les agents du sanhédrin l'invitaient, pour expliquer sa guérison si singulière, avait disparu, conseillé peut-être par ses sœurs qui craignaient le scandale à propos de l'ensevelissement précipité de leur frère. On s'efforçait de donner des airs miraculeux à la scène de Lazare. Le sanhédrin usait de son droit en allant au fond des choses.

(1) Jean, chap. xi.

J'avais eu un entretien avec Hannah, lorsque tout le monde était parti, et il m'avait raconté ce qui s'était passé entre lui et Claudia. Nous avions alors arrêté le plan de conduite définitive, que les circonstances nous imposaient.

Claudia, d'un mot, renversait nos projets, ou plutôt les ajournait. Elle changeait en une intrigue de palais le mouvement de régénération que nous avions lentement élaboré, préparé, mûri, porté à la veille de se produire au grand jour.

Le rabbi, qui devait être une force impulsive, devenait inévitablement une victime, soit qu'il reculât, soit qu'il avançât.

Le soir je renouvelai mes efforts auprès de lui afin de le décider à quitter la partie pour le moment et à s'éloigner de Jérusalem. Je lui dis tout ce que l'amitié me conseillait. Je lui déclarai sans détour tout ce que mon devoir de citoyen m'imposait. Je ne lui cachai pas que les troupes romaines nous cernaient, remplissaient les forteresses Antonia, Mariamne, Phasaelus, David; que des légions nouvelles campaient à peu de distance de la ville; que Pilate savait tout et guettait le moment pour nous écraser; que Pomponius Flaccus souhaitait une révolution dans la Palestine, afin d'en extirper les Juifs remuants et de réduire tout le monde à la mendicité. Je lui dis que Hannah allait donner contre-ordre aux citoyens de Sion, qui le jour du paschah devaient commencer le branle-bas; que Jehu allait imposer le calme aux esséniens; que Menahem annonçait déjà aux siens que l'affaire était renvoyée à une autre époque; que moi-même je devais me rendre chez Antipas à son arrivée, le lendemain, et lui conseiller de retenir dans le fourreau l'épée de ses Galiléens... Je ne cachai rien au rabbi; je lui parlai en frère, en homme qui connaît le monde à un homme qui le connaissait mal, en homme froid à un exalté. Je ne réussis à rien.

Fort contraire toujours au rôle de messie belliqueux, le seul qui, en ce temps, eût un sens et une chance de succès,

le rabbi s'enivrait de foi dans son rôle de régénérateur de la loi. Il nous opposait toujours son rêve de l'anéantissement, de l'absorption du peuple dans un délégué ou vicaire de Dieu — à nous, classes nobles, classes riches, classes sacrées, qui voulions une république oligarchique. Il caressait la vision d'être une espèce de Pharaon sacré sous l'immanence de Dieu. Il voulait abattre la hierarchie du Temple et des ordres sociaux. Nous voulions, par contre, élever tout cela à l'état de pouvoir suprême — autorité par en haut, liberté par en bas, et plus de Romains; tandis que le rabbi ne dédaignait pas de donner à son Dieu humanisé la garde de César. Le rabbi m'écouta attentivement. Mais ou il ne me crut pas, ou il lui sembla opportun de s'émanciper entièrement de nous. Peut-être il se confia dans ses propres forces; ou il lui parut que c'était trop tard pour reculer; ou il compta sur un concours imprévu et inconnu de nous autres. Toujours est-il que, dans la soirée, il donna ses ordres à ses disciples de travailler les masses et d'entretenir dans les idées de la révolte les étrangers et les Galiléens qui venaient pour la fête. Quant à lui, il partit la nuit même, seul, pour aller à la rencontre des caravanes de la Galilée et de la Pérée qui se rendaient à Jérusalem par la route du Jourdain. Ses disciples, qui se considéraient déjà comme assis sur ces douze trônes des tribus d'Israël que le rabbi leur avait promis, encouragèrent son obstination. Mon bon sens leur sembla une lâcheté. J'épuisai le reste de raisons que la connaissance des hommes et des choses me suggérait, puis je les abandonnai à leur destinée, me préoccupant désormais d'amortir leur chute, sans faillir à mon devoir de citoyen.

Je dois ajouter, qu'ayant rencontré Noah dans la cour de Hannah et ayant appris par elle qu'Ida était chez le sagan, nous l'avions cherchée, retrouvée dans la rue écartée qui bordait le jardin, et que je l'avais enfin décidée à accepter un abri momentané chez moi, dans la maison jadis habitée par Marie et maintenant vide, afin

de la soustraire aux attentats et aux recherches de Claudia, qui, se la voyant échapper, lui avait crié après :

— Je te retrouverai!

Le lendemain au soir, Antipas et sa cour arrivèrent dans le beau palais du faubourg de Bezetha. Il parut enchanté de me voir, car, avec moi, il se déridait de sa royauté et devenait joyeux compagnon. Il s'empressa de me montrer ses perroquets, ses singes, ses nains, les bêtes savantes qu'il avait acquises depuis ma dernière visite à Tibériade, et qu'il amenait avec lui pêle-mêle, se disputant sans trêve et s'agaçant réciproquement.

— Quand j'aurai ajouté la Judée et la Samarie à ma tétrarchie, dit-il, je caserai toutes ces curiosités dans la forteresse Antonia, et mes sujets iront les voir. Il faut faire quelque chose pour son peuple après tout.

— Quelquefois, pas toujours, observai-je : cela lui donnerait de mauvaises habitudes.

— Puis, Judas, continua-t-il, je suis amoureux fou de la fille de ma femme. Depuis le jour où cette petite leva son pied au niveau de mon nez, je n'y vois que des étoiles. Cette pauvre Hérodiade fait tout au monde pour me distraire, ne me refuse rien, se prêterait à toutes mes fantaisies. Mais je lui répète ce vers d'un poète latin que Iphicle, mon bouffon nouveau, m'a récité : *Teque, duos putas, uxor, habere cunnos?*

— J'espère qu'Hérodiade ne comprend pas le latin.

— Les femmes savent toutes les langues, d'instinct. Mais voyons, Judas, mon garçon, parlons un peu du royaume de David. Ce David m'humilie. Garder des chèvres, tirer des pierres, faire des vers, jouer de la harpe, enlever des femmes et pleurer après sur ses baisers... est-ce royal cela? Je suis le successeur de Salomon. Je ne bâtirai pas un autre Temple à mon peuple; celui que nous avons nous embarrasse déjà pas mal. Mais je réjouirai mes sujets en me baillant le double de femmes et de favorites

(1) Ce vers infâme fut adressé par Martial à sa femme.

que n'en posséda le roi de la sagesse. Je te montrerai quelle couronne je me suis fait arranger et quel manteau royal. Je m'y trouve fort ridicule. Mais j'ordonnerai à mes sujets qu'ils me trouvent sublime; et nous verrons. Que diable! on a un peuple après tout pour lui faire faire ce que l'on veut. Qu'en penses-tu?

— Exactement ce que tu en penses, mon prince.

— J'ai anticipé de trois jours mon arrivée ici, parce que je désire me montrer à mon peuple. J'ai étudié plusieurs positions les plus favorables à ma personne; mais je ne suis pas encore décidé dans le choix. Mon mignon Theseus voudrait que je me montrasse à table. L'idée me séduit. J'y suis très bien. Puis, cela indique l'abondance; cela donne patience au peuple qui a faim. Il faut bien attendre que son roi ait dîné, qu'il ait digéré... que diable!

— Et se contenter des restes, s'il en reste. Tu parles d'or, mon prince.

— C'est précisément ce que me dit mon affranchi Pallas. Mais une idée! Ici, il n'y a que moi qui aie des idées. Et ton rabbi de Nazareth? Il n'accepta pas ma sommation de se rendre à la Maison dorée. Ces gens à paroles ont toujours des fantaisies déréglées. Cependant, s'il a travaillé pour moi, il faut bien que je l'encourage. Que puis-je faire pour lui? J'y pensais en route. Je le nommerai mon faiseur de miracles ordinaire, pour bercer joyeusement mon repos.

— Tu n'as besoin de rien faire, mon prince. Cet ingrat, cet aveugle, a pris une fausse route. Il a refusé de nous servir.

— Ces rabbis sont tous les mêmes : ils sont incorrigibles! Judas, mon garçon, tu me rappelleras de proclamer un jour dans mon royaume, qu'il est défendu de penser. Penser, pour un peuple, est toujours malsain. Les gens qui rêvent et se nourrissent mal sont intraitables. Tu te rappelles ce Jean, qui se bourrait de racines et de sauterelles. Qu'il revienne donc en Galilée, ton rabbi : je le ferai loger dans la cage aux singes.

— En attendant, il faut faire mieux que cela, mon prince : il faut ordonner à tes sujets de rester cois, de manger sobrement leur agneau, et de s'en retourner en Galilée. La danse que tu sais est ajournée à l'année prochaine. Pilate fait jouer à ses musiciens un air qui raidit les jambes. Ce Romain sait tout.

— Diable! n'y aurait-il pas du danger pour moi, ici? Pense donc, Judas! à mon retour, mon histrion Agesilaüs va jouer une nouvelle tragédie d'Eschyle.

— Pilate n'osera rien entreprendre, si on ne lui en prête pas l'occasion. Mais il faut ordonner à tes gens, qui venaient préparés pour un festin d'épées, de se résigner à attendre une heure plus propice. Quoi qu'il advienne, qu'ils restent impassibles. Je crois que le rabbi de Nazareth va les faire provoquer...

— Qu'il s'y frotte, ce drôle, qui a dédaigné de venir m'amuser à la Maison dorée.

— C'est donc entendu, tous nos projets sont remis à l'année prochaine. Pilate nous entoure de ses légions comme les piquants qui enveloppent le hérisson.

— C'est égal! ce retard me dérange. J'avais projeté de faire danser Salomé devant le sanhédrin. Je voulais donner au peuple de Jérusalem le spectacle d'une baleine mécanique qui avale un Jonas mâle et rende un Jonas femelle, et avale un Jonas femelle et rende un Jonas mâle. Les petits polissons, qui chantaient si bien maintenant un hymne en mon honneur, vont se trouver certainement enroués l'année prochaine. J'avais fait acheter, pour faire mon entrée dans Jérusalem, la propre cuirasse que Jules César porta dans son triomphe, après Pharsale. J'aurai pris de l'embonpoint l'année prochaine et je ne pourrai plus la mettre : déjà elle me serre la poitrine. Que diable vont devenir mes cinq cents renards que je voulais faire lâcher dans la cour des Gentils du Temple, pour porter au désert la nouvelle de mon exaltation au trône de Salomon? Mais, puisqu'il le faut..... Tu souperas avec moi ce soir, Judas. Je veux ton avis sur un pâté que mon cuisinier baby-

lonien vient d'inventer. Je me doute fort que ce savant me fait manger mes nains désossés. Il m'en manque toujours quelqu'un, et l'on me dit qu'il a été dévoré par les singes.

Pour ne pas désoler Antipas, je soupai avec lui, me gardant bien toutefois de goûter à son pâté si suspect. En partant cependant, je m'assurai qu'il avait donné des ordres positifs à ses impatients jeunes gens, qui, selon leur promesse, venaient pour se battre, de se tenir tranquilles pour cette fois, et de ne céder à aucune séduction, de quelque côté qu'elle leur vînt. Hannah, Jehu, Menahem, passèrent le mot d'ordre, et bien leur en prit.

L'arrivée des étrangers pour la fête commença le lendemain.

Le paschah avait été fondé en commémoration du départ des Juifs de l'Egypte. La nuit où l'ange du Seigneur devait faire le tour et massacrer le premier-né des hommes et des bêtes à Memphis, chaque Juif avait reçu l'avis de choisir un chevreau ou un agneau, mâle et sans tâche, de le tuer et de rougir du sang le seuil de sa porte avec de l'hysope, de rôtir la victime, et, au tomber de la nuit, de se réunir tous, mâles et femelles, les habits retroussés, les sandales liées, prêts à se mettre en route, prenant à la hâte un morceau de la chair rôtie, de pain azyme et d'herbes amères. Depuis la fuite de l'Égypte, tout Juif, n'importe sur quel point de la terre il se soit trouvé, a observé cet anniversaire. Quiconque le pouvait, devait se rendre au Temple à Jérusalem, y tuer l'agneau, payer une dîme aux prêtres.

Jérusalem, par conséquent, à partir du 8 du mois de nizam jusqu'au 24, regorgeait d'étrangers et de provinciaux.

On n'y venait pas seulement pour un acte de piété, mais aussi pour y faire des affaires. La foire doublait la fête. On y vendait des denrées, on y empruntait de l'argent, on y échangeait des produits, on y combinait des mariages, on rendait ou payait ce que l'on avait emprunté ou acheté l'année précédente; et qui n'avait ni dévotion

à satisfaire, ni marchandise à exploiter, venait pour s'amuser. La foule attirait de tous les côtés des bateleurs, des courtisanes, des histrions, des joueurs, des badauds: on offrait et achetait le plaisir, le luxe, l'amusement — musique, danse et psaumes compris. Toutes les maisons de Jérusalem se remplissaient d'hôtes ou de chalands. Les places publiques ressemblaient à un campement. Les hauteurs qui environnent Jérusalem se couvraient de tentes et de cabanes de feuillage : hommes, femmes, garçons, jeunes filles, bêtes à cornes et bêtes de somme, se mêlaient et fraternisaient. Les ombres de la nuit dérobaient les mystères les plus étranges, les plus doux, les plus inattendus. Les Galiléens se rassemblaient sur le mont des Oliviers. Les voyageurs de la plaine de Sharon s'essaimaient sur le mont Gihon. Les pèlerins de Hébron occupaient la plaine de Rephaïm. D'autres affectionnaient d'autres points. Tout le monde juif se pressait autour du Moriah et avait les yeux sur le Temple — ce cœur de cette rude race hébraïque, qui fut la dernière que Rome brisa.

Les païens grecs ou latins se rendaient aussi au paschah, mais pour jouir du spectacle de tous ces voyageurs — heureuse diversion à la monotonie ordinaire de nos villes, où les fêtes et les autres amusements étaient si rares.

Les disciples du rabbi avaient travaillé la gent galiléenne. Ces provinciaux pouvaient bien tracasser le rabbi chez eux; mais ils étaient fiers, malgré tout, de le voir briller à Jérusalem. Il ne leur semblait pas vrai de faire mentir le dicton : « Que peut-il venir de bon de la Galilée? » Le rabbi, lui, était allé à la rencontre de la caravane, qui, partant de la Pérée et de la Traconitide, pays peuplé de disciples du Baptiste, et d'autres endroits, préférait la route plus longue et moins sûre du Jourdain et des défilés de Jéricho, à celle de Samarie, contrée de païens qu'elle haïssait. Le rabbi s'était mêlé à ses compatriotes, caressant les enfants, disant une sage parole aux vieillards, une douce parole aux femmes.

Les riches voyageaient sur des mulets, les pauvres sur des ânes, les femmes sur des chameaux, l'homme de guerre et de gouvernement à cheval. Lui, à l'instar des plus pauvres, voyageait à pied. Mais bientôt le rabbi se mit à l'aise avec tout le monde, attira à lui toutes les sympathies. Quand il arriva, le soir du 8 de nisan (samedi 28 mars), sur le sommet du mont des Oliviers, ses disciples, qui avaient déjà bien préparé leurs connaissances des environs de Gennézareth, allèrent à sa rencontre avec force cris et l'instruisirent du résultat de leurs pratiques. Le rabbi parut gai et rassuré. L'était-il vraiment? J'en doute. Car lui, qui posait comme idée mère de sa doctrine l'élévation de la plèbe, la méprisait fort, ou plutôt en avait une pitié qui frisait le dédain. Il ne comptait donc pas sur elle. Mais il ne renonçait pas aux bénéfice de l'imprévu, de la versatilité des masses, d'un hasard heureux. Aussi s'entêta-t-il plus que jamais dans son projet d'essayer un coup de main, un coup d'État sur le *statu quo* de Jérusalem (1). On passa la nuit à préparer un enthousiasme spontané, qui devait éclater à heure fixe, à point fixe, lorsque les nouveaux arrivés se rendraient au Temple, le lendemain.

Le lendemain, en effet, deux ou trois heures après le lever du soleil, le rabbi, au milieu d'un groupe ami de disciples et de partisans du Baptiste, se mit en route.

Cette compagnie avait quelque chose de si solennel, de si marqué, un air si déterminé et si mystérieux en même temps, qu'elle frappa tous les regards. Les indifférents suivirent en disant : Allons voir! En tournant le sommet

(1) On sait que Reimarus, dit Strauss (pag. 362) a voulu voir dans l'entrée triomphale un attentat politique par lequel Jésus, aidé du peuple aurait voulu s'emparer du pouvoir. D'autres ont été jusqu'à contester la réalité de l'épisode, le déduisant de la prophétie de Zacharie... Il se peut que Jésus, qui ne prétendait pas décliner absolument le rôle messianique, mais qui tenait à combattre la conception régnante du messie belliqueux et terrible, se soit réellement appuyé du texte de Zacharie pour se présenter au peuple comme le prince clément de la paix. STRAUSS, *Nouvelle Vie de Jésus*, t. I, Paris.

des Oliviers, la ville de Jérusalem s'offrit à leur regard. Le soleil la baignait tout entière. Un ciel pur comme une goutte d'eau de la fontaine de Siloam la couvrait; un air chaud l'enveloppait. Le printemps circulait déjà dans les entrailles de la nature. Les oiseaux chantaient et gazouillaient. La fleur s'ouvrait. L'arbre se pavoisait d'une riche parure pour la danse de l'amour, feuillages et fleurs. La violette risquait son humilité, se projetant timidement au dehors de son buisson. Les insectes voltigeaient dans l'air comme les débris d'un arc-en-ciel pulvérisé. C'était beau, c'était suave, c'était riche. La vie s'épanouissait follement. En face d'eux, le Sion et le Moriah coupaient le bleu du ciel, environnés, retranchés par les ravins de Gihon, de l'Hinnom, de Jehosaphat. Le bruit confus de la vie, comme le murmure d'un essaim d'abeilles, arrivait jusqu'à eux. Autour de la ville en fête, un campement improvisé, en fête aussi, et fiévreux de mouvement. A leurs pieds, le lit du Cédron, sec, pierreux, se traînant sur une couche de sable blanc et rose au travers de jardins, de tombes, de rochers nus, d'éperons de montagnes, tranchant le désert jusqu'à la mer Asphaltite. Le gave ne murmurait pas; le ravin était sombre; les flancs des roches étaient décharnés. A mi-chemin de l'Olivier au Cédron, la petite ferme de Gethsemany. Tout en bas, où le lit du torrent s'ouvre et bâille, un tapis de verdure, la fontaine si peuplée de Siloam et ses tours ruinées.

Au delà de la triste vallée, se dressait, couverte par le Temple et escarpée à pic, la colline du Moriah — mur de marbre dont on pouvait de si loin conter les blocs énormes remués par la volonté de Salomon, nivelés par le génie tyrien, rehaussés à la hâte par Nehemia, colonnes de porphyre et de serpentine, chapiteaux de bronze, le tout couronné par l'édifice d'Hérode le Grand. De front, les portiques de Salomon, sur lesquels, rangées de marbre sur rangées de marbre, la cour des Gentils, la cour des Israélites, la cour des femmes, la cour des prêtres, et, comme faîtage de ces terrasses étagées, le Temple,

le Saint des saints avec son fronton et ses toits lamés d'or.

A la droite du Temple, jointe à ses cours par une colonnade, la forteresse Antonia, centre de la vie et de la force romaine, fronçait le sourcil, guêtant le Temple, et tenant sous son courroux une moitié de la ville. Plus loin, à la droite de l'Antonia, sur le même sommet de la colline aux saints monuments mais séparé par un fossé naturel et par les murs délaissés, le beau faubourg de Bezetha, peuplé de jardins, de palais, de monuments, au milieu desquels brillait le palais d'Antipas.

Aux bords, ce premier plan de la ville, s'abaissait la vallée des marchands, qui sépare le Moriah du Sion, enjambée par le pont Zystus. En deçà, le palais des Machabées; et sur le Sion, plus haut encore que le Temple qu'il dominait, la ville de David avec ses vieux murs, ses palais, ses tours, la grande synagogue, le palais d'Hérode, — maintenant le prétoire, — les palais de Caïphas et de Hannah, les tours d'Hippicus, de Phasaelus, de Mariamne; et plus loin encore, le front élevé du mont Gareb — une masse de jardins, de bruyères, et de tombes.

Ce panorama enchanteur et formidable se déployant d'un coup devant la vue du rabbi, qui le considérait maintenant avec d'autres yeux, le saisit, le fit pâlir.

— Tout cela, en quelques minutes, sera à moi ou m'écrasera! pensait-il. Cela m'attire comme mon abîme, ou comme mon ciel.

Et hâtant le pas, il commença à descendre, précédant tout le monde. Cette même vue exaltait ses disciples, qui touchaient déjà leur prise de la main. Déjà, quelques cris pétillaient de çà et de là. Les désirs commençaient à bouillonner. Les plus chauds coupaient des branches d'arbres et entonnaient des chants.

Le noyau grossit : le contact redouble l'espoir, donne confiance à la hardiesse. Et l'on avançait toujours. Mais, au bas de la montagne, presque à la porte de la ville, quand le drame allait toucher à son apogée, il sembla au

rabbi qu'il ne pouvait se présenter à la tête de cette foule comme la conduisant lui-même, semblable à un chef d'émeutiers, à l'instar d'un porte-drapeau à pied d'une troupe de campagnards. Dressé sur une monture, l'effet, la signification, la position changeraient.

— Allez me chercher un cheval, dit-il à ses disciples.

Aussitôt, Simon et Jean se détachèrent.

Près de la zone du mur oriental de la ville, il y avait une ferme et un jardin, qu'on appelait Bethphagé, avec une maison et des cultivateurs. Toute personne aisée en Judée possédait au moins un âne. Simon ne trouva pas un cheval, mais mieux que cela : il trouva une ânesse et son petit. Il demanda au fermier de la lui prêter; et celui-ci, ayant appris par l'amplification de Simon de quoi il s'agissait, prêta l'ânesse et suivit le cortége.

Le rabbi portait d'ordinaire la tunique blanche des esséniens et un manteau azuré comme les flots de l'Asphaltite. Le rabbi était coquet, propre, soigné, ayant grand respect de sa personne. Ses disciples endossaient les couleurs affectionnées des Galiléens, la tunique brune ou bleue, le manteau cerise, lie de vin, ou garance. Jean, un beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, plein de prétentions, aisé, vaniteux, se drapait dans un manteau garance; Simon, dans un manteau lie de vin. Tous les deux ôtèrent leurs habits et en harnachèrent l'ânesse. Les autres disciples firent avec ces mêmes manteaux une espèce de siége, sur lequel ils juchèrent le rabbi. Marie de Magdala et les autres femmes suivaient de loin. Quand ces apprêts furent achevés, on franchit la porte des Eaux.

Alors, les disciples commencèrent à crier :

— Hosanna au fils de David!

— Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!

— Hosanna au roi d'Israël (1)!

Ils étaient déjà dans la ville.

(1) Luc, chap. xix. Jean, chap. xii.

Le soleil marquait midi dans le ciel.

Jérusalem avait une population de 80,000 habitants. C'était l'heure où les affaires se terminaient, où le peuple se chauffait au soleil dans les rues, où l'on se racontait les événements du jour et de la veille, les bruits du Temple et du palais d'Hérode. Les rues affoulées, les maisons remplies, les places encombrées : tout paraissait propice à l'entreprise. Qui n'irait pas par sentiment, devait suivre par curiosité; qui ne se mettrait pas à la fenêtre pour applaudir, devait s'y mettre pour voir. La foule crée l'œuvre. Le rabbi et ses disciples comptaient sur cela.

Hélas! leur déception fut terrible,

Excepté quelques douzaines de gamins, la foule resta froide, railleuse, goguenarde. Eût-on peur, se rappellant la mêlée de l'offrande? Se moqua-t-on de l'entreprise de clocher de ces provinciaux? Obéit-on au mot d'ordre reçu? Le fait est que personne ne se mit ou ne resta aux fenêtres, personne ne bougea de sa place, personne ne cria, personne ne suivit, personne ne s'enquit de ce qui se passait — excepté quelques étrangers de Sidon, de Tyr, des Égyptiens, de Babyloniens : bref, des païens.

— Qu'est-ce donc?

— Quoi! s'écriaient les disciples : c'est Jésus; c'est le prophète de Nazareth en Galilée.

Et l'on criait de plus belle :

— Hosanna au fils de David! Hosanna au roi d'Israël!

En passant sur le Zystus, ils rencontrèrent quelques gens de bon sens qui, voyant cette piteuse échauffourée, s'exclamèrent :

— Rabbi, fais-les donc taire, ces braillards.

— S'ils se taisent, répondit le rabbi vivement dépité, les pierres crieront.

Le fait est que ni les pierres, ni les hommes ne crièrent, et que le cortége, s'amoindrissant de plus en plus, au fur et à mesure que l'indifférence ou la raillerie l'atteignaient, arriva très réduit au Temple. Là, le fermier reprit son ânesse, les disciples leurs habits, les Galiléens se mirent à

leur besogne, et le rabbi s'installa sous le portique de Salomon, prêt à commencer un sermon.

Les auditeurs ne vinrent point.

Le rabbi se trouva isolé. Ses disciples s'éparpillèrent déconcertés, désenchantés. Une tristesse immense s'abattit sur l'âme du maître. Il quitta le Temple et se réfugia sous quelque tente au sommet des Oliviers, en murmurant : « Mon Dieu! sauve-moi de cette heure! »

La nuit, une rude bataille se livra dans l'âme du rabbi. Le découragement, l'hésitation, la défaillance commencèrent (1). La colère l'emporta.

Son coup de la veille ayant manqué, le lendemain il en essaya un autre dans le Temple.

Le Temple, pendant les huit jours qui précédaient et les huit jours qui suivaient la fête, ressemblait à un marché. Ici des changeurs de la monnaie romaine en monnaie sacrée — des agents des prêtres; là, des marchands de tourterelles et de pigeons; plus loin, des vendeurs de chevreaux et d'agneaux; ailleurs, de petites boutiques de fleur de farine et d'huile. Tout cela, cependant, renfermé dans la première cour, dites la cour des Gentils, à laquelle on montait par quatorze marches. Sur ce terrain neutre, acheter et vendre était permis. La cour des Gentils était séparée de celle des Israélites par trois rangées de marches et un balustre à hauteur d'appui, percé de plusieurs issues. Les marchands ne pouvaient pas franchir cette séparation. Il arrivait toutefois, que dans ces jours de foule et d'encombrement, les sergents du Temple, par ordre du grand-prêtre et du capitaine, fermaient les yeux.

Néanmoins, le Temple, n'étant pas aux prêtres mais à la nation, chaque Juif y avait droit de police et pouvait faire respecter la loi et les règlements.

De pauvres vendeurs de tourterelles et quelques chan-

(1) Renan se demande même s'il « ne se rappela les claires fontaines de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir ; la vigne et le figuier sous lesquels il avait pu s'asseoir ; les jeunes filles qui auraient *peut-être* consenti à l'aimer... et s'il ne pleura de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth. » Pag. 378-379.

geurs, poussés par la foule plus grande que l'espace, avaient envahi un peu la cour des Israélites. En arrivant le matin dans le Temple, l'esprit monté, le cœur aigri, le rabbi remarqua ces profanateurs. Il courut à eux, et, les bousculant rudement, il les repoussa au delà du balustre en s'écriant :

— Otez-moi cela et ne faites pas de la maison de mon Père une place de marché.

Ces pauvres gens, qui ne savaient peut-être pas si le rabbi avait ou non l'autorité d'agir ainsi, ou, le sachant, reconnaissaient leur tort, se retirèrent. Mais la surprise fut grande du côté des prêtres qui se croyaient les seuls maîtres de l'endroit. Ils accoururent. Peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de voir le peuple résister et répondre à la violence par la colère. L'attitude résignée de ces marchands les étonna plus que l'acte du rabbi. Alors le capitaine du Temple se contenta de remarquer avec calme :

— De quel droit agis-tu ainsi? Es-tu Hannah? Es-tu Caïphas? Es-tu Siméon? Qui es-tu? De qui tiens-tu cette mission?

— De mon Père, répondit le rabbi de plus en plus irrité. Cette maison est la maison de mon Père et non pas la vôtre. Jetez bas ce Temple, fait de main d'homme, et je le rebâtirai dans trois jours.

Un éclat de rire d'un côté, un cri de fureur d'un autre accueillirent cette boutade de Jésus.

Le capitaine se contenta de répondre froidement et d'un ton narquois :

— On a mis quarante-six ans à construire ce Temple. Que de temps perdu, puisque tu l'aurais édifié en trois jours!

Or, le rabbi venait de commettre l'acte le plus impolitique de sa vie.

Il avait, jusque-là, offensé les partis, les prêtres, la société riche et puissante. Il blessait maintenant le peuple dans les pauvres vendeurs de marchandises sacrées. Il méditait de confondre les prêtres, comme se faisant les exploiteurs de la profanation du Temple. Le peuple prit

l'outrage pour son propre compte et ne pardonna plus jamais au rabbi audacieux. Et encore, il avait accompli là un fait et dit un mot qui comblait la mesure.

Le lendemain, le sanhédrin se réunit chez Caïphas pour prendre une détermination définitive.

Malgré cela, tandis que le grand Conseil le jugeait sans retour, le rabbi revenait dans le Temple continuer sa polémique contre les pharisiens.

Certes, nos prophètes sont inépuisables en richesse d'images et de mots insultants et injurieux; mais le rabbi atteignit l'idéal, dans sa prédication du 10, 11 et 12 nisan. Il eut beau tonner, toutefois, noircir, railler, la foule ne l'entourait plus. Le peuple ne se pressait plus autour de lui. Le plafond sculpté des portiques de Salomon absorbait ses paroles et ne répercutait plus d'écho.

Le sanhédrin avait déjà lancé contre le rabbi un autre mandat d'arrestation. On y mit un sursis, et sa conduite fut soumise à un nouvel examen.

Il y avait maintenant deux faits capitaux qui criaient contre lui : « 1° Non seulement il ne respectait pas le sabbat, mais il se faisait égal à Dieu (1); 2° dans son entrée à Jérusalem, il s'était proclamé roi des Juifs, fils de David (2) ».

Il était donc impie et rebelle, il offensait Dieu et César.

Le grand Conseil était responsable devant Dieu de la loi de Moïse, devant Pilate du maintien de l'ordre public.

Or, jamais coupable ne s'était présenté avec deux aussi grands crimes et avec des crimes aussi nettement posés et prouvés. L'arrêt d'arrestation fut rendu. Mais comme la suite du jugement menait inexorablement à une condamnation capitale ; comme le premier article du symbole pharisien disait : Soyez lents dans le jugement (*estote moram trahentes in judicio*) ; comme on prononçait toujours avec regret ces sentences qui obligeaient le sénat à recou-

(1) *Æqualem se fecisse Deo*. JEAN, chap. V, vers. 16-18.
(2) LUC, chap. XIX. JEAN, chap. XII.

rir à l'autorité romaine pour les faire exécuter, on mettait toujours un intervalle de vingt-quatre heures entre le prononcé de l'arrêt et sa confirmation, qui le rendait définitif. Le sanhédrin condamna donc le rabbi le troisième jour, 11 nisan (mardi 31 mars); mais il se réunit de nouveau le lendemain, 12, pour déclarer l'arrêt exécutif. Nonobstant, le conseil donna l'ordre de ne rien précipiter, d'abord parce que ces hommes étaient des gens éclairés et tolérants, ensuite parce qu'on voulait éviter l'occasion d'un tumulte, arrêtant un rabbi assez populaire, au moment où ses compatriotes occupaient la ville en si grand nombre.

Je reçus communication de la sentence par le sagan et je me rendis auprès du rabbi pour l'instruire du fait et le conjurer encore une fois de s'éloigner. Il était encore libre de retourner en Galilée ou en Pérée, ou partout où il voudrait.

Ma proposition fut froidement, dédaigneusement accueillie.

Le rabbi me croyait l'auteur capital de son échec de l'entrée à Jérusalem. Je ne l'étais pas. Mais si mon devoir de citoyen me l'eût ordonné, je l'eusse été réellement. Pour toute réponse, le rabbi m'invita à souper avec les siens, le lendemain soir, 13 nisan (jeudi 2 avril).

Dans la journée, il ne parut pas au Temple, ne descendit même pas à Jérusalem. Des espions du Conseil le guettaient à toutes les portes de la ville. On était décidé à ne pas le saisir pendant le jour, au milieu des Galiléens. Dans toute cette journée, je ne rencontrai aucun de ses disciples. Seulement, j'aperçus Marie de Magdala habillée en homme. Ce noble cœur espionnait les espions du sanhédrin, afin de tenir le rabbi sur ses gardes.

J'allai voir cependant Ida pour lui annoncer le suprême danger que courait son frère.

La pauvre fille, hélas! ne pouvait rien. Elle ne savait même pas où son frère se cachait. Enfin, le soir arriva.

XXX

La journée avait été pour le rabbi un autre jour de combat. Souvenirs et craintes, doutes et espérances l'affaiblirent; tour à tour et à la fois, un amour immense et un mépris immense pour l'homme remuèrent ses entrailles. La vie, qui lui faisait ses adieux, déploya devant lui toutes ses fêtes, tous ses doux enchantements; la mort, comme un point d'interrogation de l'infini qui touchait la terre et le ciel, se dressa devant ses yeux. Il eut peur; il espéra; il chercha à fuir; il défaillit; il se releva; il frissonna encore; il se raidit : et le soir, lorsqu'il descendit à Jérusalem, la fièvre le bouleversait encore. Il sortit de la cabane, où il avait passé la journée avec sa mère et avec ces femmes équivoques qui le suivaient partout et pourvoyaient à ses dépenses (1).

Le soleil se couchait derrière le Moriah. Le sanhédrin avait placé ses agents de surveillance aux douze portes sur les quatre faces de la ville, afin de le suivre partout où il irait et de le saisir dans son gîte de la nuit. Le rabbi était fort connu des officiers du Temple et de ceux qui le fréquentaient. Aussi, on le vit passer par la porte Dorée et on l'accompagna jusqu'à la maison de Nahum bar Lotan, dans le quartier d'Ophel, où le souper avait été apprêté par Simon et Jean. La nuit commençait.

Tout le long du souper, le rabbi se montra fort agité, (*il fut vivement troublé dans son esprit*, dit Jean, XIII, 21). Il divagua dans ses discours, par bonds tantôt onctueux

(1) « On le voyait sans cesse entouré d'hommes et de femmes peu recommandables... Aux yeux des anciens du peuple, cette circonstance était aggravée par une anomalie, qu'à trente ans, le maitre de Nazareth n'était pas marié... Ils n'approuvaient pas non plus les sources où il puisait ses moyens journaliers d'existence. » SALVADOR, tome II, pag. 146, 7e édit. de 1865, Paris. « Et iter faciebat per civitates et castella; et cum illo mulieres multae; et Maria quae vocatur Magdalena... et Johanna uxor Tusae... et Susanna et multae aliae quae ministrabant ei de facultatibus. » LUC, chap. VIII, vers. 2-3.

tantôt après. Il ne mangea presque pas, examinant avec un regard inquiet et scrutateur la contenance de ses disciples. Ses yeux s'arrêtaient surtout sur moi, chargés d'une telle colère, d'une telle haine, que j'en restai saisi. Que me voulait-il? A la fin, entraîné par la fougue de sa lutte intérieure, il s'écria :

— Un de vous m'a trahi.

Ce mot formidable nous parut presque insensé. Nous nous regardâmes tous, l'un l'autre, non pas pour surprendre sur la figure du traître les émotions de la trahison, mais pour nous demander si le rabbi ne délirait point. Nous lui demandâmes tous, comme c'était naturel, l'un après l'autre : Est-ce moi, rabbi?

Il rougit et ne répondit pas. Cependant, je m'aperçus que des soupçons indignes l'aigrissaient contre moi.

Les efforts que j'avais faits pour le sauver, les avis salutaires que je lui avais donnés pour le mettre sur le qui vive, et même pour l'engager à quitter Jérusalem, avaient été interprétés d'une façon sinistre. Je me sentais profondément blessé, outragé dans mon honneur et dans ma loyauté. Je remis les explications ultérieures à un moment de calme et de tête à tête; car ses disciples ne comprenaient rien à la situation des hommes et des choses.

Partis de la province, avec les petites ambitions du village et les grandes avidités du menu peuple, ces pêcheurs et ces publicains n'auraient pu apprécier l'attitude des partis à Jérusalem, le maintien des hautes classes en face des Romains, l'instinct du peuple juif en face de l'étranger. Le rabbi n'avait-il pas dit ce mot monstrueux, outrageant, cruel même : « Rendez à César ce qui appartient à César? »

Les patriotes de la Gaule et de la Germanie tenaient un autre langage.

Je sortis donc de la salle, ne cachant pas mon dédain au rabbi et lui lançant un regard de provocation. Il le comprit, mais de travers aussi, car il me cria après :

— Fais vite ce que tu dois faire.

Je souris de mépris : mais je me sentis blessé d'un autre trait au cœur. En franchissant la porte de la rue, je rencontrai Marie, habillée toujours en homme. C'était deux heures de la nuit. Elle me montra du doigt deux des agents du Temple, accroupis derrière une maison, les regards collés sur la porte.

— Ils l'attendent, me dit-elle.

— Tant pis, répondis-je, je ne puis plus rien. Il a le vertige.

— Mais qu'as-tu, toi ? Tu es furieux.

— Le pire de tous les supplices, mon enfant, est celui de voir au milieu des aveugles qui vous croient aveugle.

Marie me prit par les mains et me dit, la voix étouffée dans les larmes :

— Judas, un effort encore : sauvons-le, malgré lui.

Cet accent d'un amour immense, d'une tendresse infinie et naïve, me toucha et me calma soudain.

— Personne, lui dis-je, ne peut révoquer le mandat d'arrestation du sanhédrin que le sanhédrin lui-même. Il ne le fera pas ; il ne le pourrait même pas, après les considérations qui l'ont décidé à l'émettre. Il y a cependant deux hommes encore qui peuvent le sauver, si le rabbi veut se prêter à motiver leur indulgence : ce sont Hannah et Pilate. Va dans ta maison de jadis, à Bezatha, et annonce à la sœur du rabbi, que son frère est perdu, si elle ne décide Pilate à la clémence. Je m'en vais agir auprès du sagan. J'espère peu. Mais il ne faut pas avoir des remords de négligence.

Je disais ces mots, lorsque nous vîmes le rabbi et ses disciples sortir de la maison, et, en même temps, les deux hommes blottis dans l'ombre s'avancer et les suivre de loin. Nous aussi, nous les suivîmes de loin jusqu'à la porte de la Vallée. Marie s'approcha du rabbi et lui apprit que les agents du Temple le guettaient. Le rabbi ne répondit point, et continua sa marche. Marie l'accompagna jusqu'au pressoir du mont des Oliviers ; puis, selon notre accord, elle

se rendit d'abord chez Ida et vint ensuite m'attendre à la porte du palais d'Hannah.

Le sagan était désolé du sort du rabbi. Notre partie contre les Romains était ajournée et non pas abandonnée; nous ne pouvions pas voir, par conséquent, un homme comme le Nazaréen, qui pouvait devenir, malgré tout, une force nationale, se perdre dans un moment d'hallucination. Hannah et moi, nous étions convaincus que le rabbi aurait fini par mieux comprendre la situation, et qu'il aurait changé son rôle de réformateur moral en celui d'agitateur politique. Il aurait suivi le courant, dès qu'il l'aurait vu bien déterminé et embelli de chances heureuses. Nous discutions donc encore sur le moyen de le sauver sans outrager ni la loi, ni le grand Conseil, ni l'arrêt prononcé, ni le sentiment du peuple, nous causions sur les soupçons que l'entrée du rabbi dans Jérusalem et ses paroles imprudentes avaient éveillés chez Pilate, lorsque un membre de sanhédrin vint nous renseigner de ce qui s'était passé.

Les agents du Temple avaient accompagné le rabbi jusqu'à Gethsemani et s'étaient assurés qu'il y resterait la nuit; car ses disciples s'étaient couchés dans la cour, et, enveloppés dans leurs manteaux, ronflaient paisiblement. L'un de ces agents avait porté cette nouvelle à Caïphas qui avait fait partir de suite une ou deux douzaines de gardes du Temple, armés de leurs bâtons. Mais, arrivés sur l'endroit, l'officier qui les conduisait avait remarqué plusieurs signes inquiétants. D'abord, quelques disciples avaient des armes plus sérieuses que des bâtons; ensuite, ils étaient tous là, et une dixaine d'hommes valides, de cette province de la Galilée si querelleuse, si batailleuse, ne devaient pas laisser empoigner leur messie, fils de Dieu et Dieu, sans opposer une résistance acharnée; enfin, Gethsemani était à une demi-heure du campement des Galiléens, et l'on voyait, au clair d'une pleine lune admirable, qu'un grand mouvement y régnait encore, que les hommes ne dormaient pas. Or, si un conflit s'engageait, les Galiléens n'accourraient-ils pas probablement en aide

à leurs compatriotes? Ne considéreraient-ils peut-être pas comme une honte de laisser arrêter le prophète de leur pays, leur concitoyen, que les hommes de la ville, par jalousie peut-être, se hâtaient de faire disparaître? De ces considérations et autres encore, l'officier qui commandait la brigade du Temple avait déduit la nécessité de requérir l'aide de la force militaire romaine, à laquelle personne n'aurait osé résister. Cela constituait un crime de lèse-autorité de César, et était inexorablement puni.

Caïphas avait apprécié ces raisons et avait fait demander au commandant de la forteresse Antonia un renfort, qui avait été accordé sans hésitation, et qui allait se mettre en route sur-le-champ. Cette nouvelle fixa nos démarches. Hannah me donna un ordre pour le commandant de la brigade du Temple, par lequel il lui enjoignait d'amener le prisonnier d'abord chez lui. Puis, je devais arriver auprès du rabbi et le prévenir, en secret, d'opposer une négation absolue à toutes les demandes que le sagan lui adresserait, dans le cas où d'autres membres du sanhédrin se trouveraient avec lui.

Je n'espérais aucun bon résultat de cette démarche, connaissant la mauvaise impression que mes conseils produisaient sur le rabbi. Cependant, je n'hésitai pas à m'en charger. Marie, qui m'attendait, m'indiqua aussi l'endroit où le rabbi couchait cette nuit, et nous nous y rendîmes ensemble.

La nuit était belle mais froide, et je voyais cette pauvre fille trembler sous la tunique légère et usée qu'elle avait pu se procurer. Les portes du Temple, qui, la veille du paschah, s'ouvraient à minuit, allaient déjà s'ouvrir; un grand mouvement, par conséquent, commençait dans les rues.

Dans le temps des fêtes, les portes de la ville ne se fermaient point : cependant, au delà de l'enceinte tout était calme. Les bruits mystérieux de la nuit remplissaient l'air; chaque arbre, chaque buisson, chaque haie, prenait une forme et une attitude. Le bourdonnement de la vie loin-

taine réveillait des échos étranges. Nous marchions vite. Je sentais les battements du cœur de Marie étouffer son haleine accélérée. Pas un nuage dans le ciel, pas une étoile absente; la lune chantait son éclat.

A une cinquantaine de pas de la ferme, dont nous voyions la haie, se dressait une touffe d'oliviers vieux et épais. Les branches, se courbant vers le sol, faisaient presque une tonnelle du chemin qui, de cet endroit, conduisait à la porte du pressoir. Là, la clarté de la lune filtrait à peine, et la terre rougeâtre devenait sombre. Nous traversions ce point de la route, lorsque nous sentîmes saisis par le bras. Marie, honteuse de son déguisement, fit un effort, et laissant les lambeaux de sa veste dans les mains des gardes du Temple, s'échappa. Moi, je restai pris. Amené devant le chef, je lui présentai l'ordre du sagan. L'officier en prit connaissance et me dit : C'est bien! Mais il ne me permit point de continuer mon chemin. Seulement il m'accorda de l'accompagner.

En ce même moment, les soldats romains arrivèrent.

Nous marchâmes alors droit à la porte du pressoir.

Les gardes du Temple entourèrent l'endroit. Les Romains se présentèrent à l'entrée. Leurs armes avaient fait du bruit. La porte de la ferme s'ouvrit ou plutôt s'entrebâilla, et une tête se montra pour voir ce qui se passait au dehors. Un moment de silence suivit. Nous étions à la porte. En ce même moment, des hommes franchirent la haie par derrière et se sauvèrent, montant le sentier qui conduisait au campement des Galiléens. Les gardes du Temple les poursuivirent pendant quelque temps, puis ils furent rappelés par leur chef, qui sonna du cor.

C'étaient les disciples qui abandonnaient lestement le rabbi et s'enfuyaient! Le rabbi, lui, qui ne dormait pas, qui attendait peut-être les soldats, qui aurait pu se mettre en fuite comme les autres, resta, ouvrit la porte à deux battants et demanda :

— Ne cherchez-vous pas le rabbi de Nazareth?

— Oui.

— C'est moi, me voilà.

Les soldats et les gardes, qui redoutaient une certaine résistance, se doutèrent d'un piége au premier abord. Je m'approchai du rabbi et lui dis en vieux hébreu, à voix basse, presqu'à l'oreille (1) :

— Le sagan veut te sauver : nie tout s'il n'est pas seul.

Le rabbi ne répondit point, et se reculant loin de moi, s'approcha de l'officier romain et lui dit :

— Je suis prêt, allons. Cependant, pourquoi me traitez-vous comme un malfaiteur et venez-vous m'arrêter à main armée, tandis que j'étais chaque jour avec vous dans le Temple et qu'il était si facile de vous emparer de moi?

Cette tranquillité, cette spontanéité séduisirent le centenier romain. Il donna l'ordre de se mettre en route, s'entretenant avec le rabbi qui marchait à son côté, précédé des gardes du Temple et suivis par les Romains. Nullement surpris de l'accueil que le rabbi m'avait fait, je le devançai auprès du sagan. C'était minuit. Hannah nous attendait et était seul. Nous pouvions donc lui parler librement.

— Rabbi, lui dit le sagan, renvoyant les gardes dans l'antichambre et le faisant asseoir, tu sais de quoi le sanhédrin t'accuse?

— Nullement.

— Tu as dit : « Je suis le pain descendu du ciel; nul n'est monté au ciel si ce n'est celui qui en est descendu; celui qui est venu d'en haut est par dessus tous... Je suis descendu du ciel, je suis issu de Dieu et je vais retourner à mon Père; tout ce que le Père fait, le fils le fait; comme lui, comme le Père, le fils a la vie en lui-même. Mon Père et moi nous sommes une même chose; celui qui me voit, voit aussi mon Père (2) ». Tu t'es donc fait Dieu?

(1) Voilà peut-être ce qui dans l'histoire malveillante des évangelistes se change en baiser, et devient la source de toutes les absurdités si bien relevées par les historiens de la vie de Jésus, Strauss, Renan.

(2) JEAN, chap. III, vers. 13, 31; chap. V, vers. 19, 26; chap. VI, vers. 51; chap. VIII, vers. 42; chap. X, vers. 30; chap. XIV, vers. 8, etc.

— Je me suis fait Dieu.

— Tu as dit à un malade à Capharnaüm, continua Hannah : « Tes péchés te sont remis. » Tu as ainsi empiété sur les attributions de Dieu qui peut seul pardonner les péchés. Tu es donc impie devant la loi juive et as mérité la mort par la lapidation.

— J'ai pardonné les péchés, répondit le rabbi.

— Tu as dit ailleurs, reprit le sagan : « Le monde est jugé; les princes de ce monde seront chassés (1). » Tu t'es fait proclamer roi, fils de David, et as essayé de faire s'insurger Jérusalem. Tu es donc coupable devant César et condamné à être crucifié.

— Je suis prêt.

— Nous voulons te sauver : aide-nous à en trouver le moyen.

Le rabbi fut saisi de cette proposition : il rougit, il pâlit, sa respiration devint précipitée. Il allait fléchir et s'abandonner à nous. Un soupçon traversa alors son esprit. Il se douta d'un piége et garda le silence. Le sagan le comprit et ajouta :

— Nous avons entrepris une œuvre qui doit ou sauver notre patrie ou la perdre entièrement, nous perdant avec elle. La résignation que nous montrons à la domination étrangère est feinte : nous voulons l'endormir. La sâtisfaction que nous, des classes élevées, nous montrons de notre position, serait une infamie si elle n'était pas un mensonge. Nous n'avons jamais, dans aucun cas, dans aucun temps, trahi notre pays, manqué à son appel, failli à ses besoins. Nous conspirons par le sourire. Nous creusons un abîme sous les pas de l'étranger en le couvrant de roses. César croit, le peuple juif pense que nous dormons dans nos palais, que nous nous enivrons à nos tables, que nous menons joyeuse vie dans nos jardins avec nos femmes et nos favorites; et, cependant, nous débattons comment accomplir la perte du Romain. De ce que nous sommes

(1) Jean, chap. xii, vers. 31.

les premiers des serfs, sommes-nous moins serfs? Et nous avons été maîtres quand le peuple de la Judée était libre! Nous ne l'oublions pas. Nous voulons l'être de nouveau, coûte que coûte. La domination de l'étranger est pour nous l'incertitude : le maître change; que sera-ce de nous demain? Puis, nous sommes Juifs et nous ne sommes pas Latins. Nous avons succombé quand nous étions faibles; pourquoi renoncerions-nous à devenir forts et à prendre la revanche? Voilà l'œuvre que nous tramons en silence, avec précaution, lentement, recueillant tous les brins de la force nationale, sous n'importe quelle forme elle veuille se révéler et venir à nous. Rabbi, nous ne te repoussons pas. Il est contraire à nos intérêts de te perdre. Tu peux nous être utile un jour, quand tu auras mieux compris l'instinct national, le besoin, la volonté du pays. Accepte le rôle que nous te donnons; attends l'heure que nous te fixons; borne-toi au théâtre d'action que nous t'indiquerons, et tâchons ensemble de te tirer de la position fâcheuse où tu t'es jeté à l'aveugle.

Ces paroles loyales furent une lumière pour le rabbi, mais elles causèrent aussi son désespoir. Il réfléchit, puis répondit :

— Il est impossible. Ce que tu me proposes est toujours la mort. La mort naturelle ou la mort morale, la mort de demain ou celle du surlendemain, qu'importe? Tu me proposes en tous cas de périr.

— Tu te trompes.

— Je me suis révélé au monde comme l'envoyé de mon Père; j'ai annoncé à la terre une parole du ciel. Vous me proposez de déclarer que j'ai menti. Qui me croira le jour où je viendrai apporter une autre nouvelle? Vous voulez me sauver, c'est à dire, vous voulez m'exiler du sol de la Syrie. Car, où pourrais-je vivre sans rencontrer un regard qui ne me reproche, une conscience qui ne m'accuse d'avoir cherché, par le mensonge, à séduire le peuple? Ne dirait-on pas partout que je suis un bateleur? Vous invoquez le salut de la patrie : je ne crois pas aux patries.

Les hommes, fils du même Dieu, sont frères, et la terre appartient à l'humanité. Que m'importe que ce soit le Romain, ou le Grec, ou le Juif, qui occupe ce coin du sol de la Palestine, si je trouve en lui un ami, un aide, un conducteur, s'il obéit à la même loi morale, au même Dieu? Je ne comprends pas la politique, la liberté, l'autorité de l'homme sur l'homme; je comprends l'égalité de tous, sous la suprématie de Dieu. Que m'importe que mon maître s'appelle Tibère, ou Hérode, ou Pharaon, ou Salomon, si c'est un maître! Or, de maîtres, je n'en connais qu'un, celui qui prend le rôle de Dieu sur la terre et l'imite par la miséricorde et la vérité. Le Romain n'est pas mon ennemi : je ne combats que le méchant et celui qui s'impose à ma conscience. Vos vanités de classes et de race ne me touchent guère : je les ignore : elles échappent à ma compréhension.

— Rabbi, répondit le sagan avec calme, ce n'est plus le moment de discuter. La mouche ne demande pas à l'araignée : Pourquoi me happes-tu? Tant pis pour la mouche si elle ne s'efforce pas de déchirer la toile où elle est prise et ne cherche à s'échapper. Nous t'offrons d'être avec nous, que nous soyons maîtres ou martyrs. Nous serions des sots, si nous te permettions d'être contre nous; de faire diversion à notre but, par un autre but que nous dédaignons d'analyser. Tu ne comprends pas la patrie, tu ne comprends pas la nation, tu ne comprends pas la liberté; tu admet l'esclave; qui es-tu donc? Tu nous proposes la monstrueuse autocratie de Dieu, incarné dans un homme... (1) C'est du délire! Tu n'es pas digne de vivre.

— Aussi, ne le demandé-je point, répondit le rabbi.

— Cependant, rabbi, réfléchis encore, durant ces quelques minutes que notre bienveillance t'accorde. Tu as une mère, tu as une sœur, tu as des amis, tu es encore jeune, tu as un esprit élevé, un grand tact, beaucoup de savoir et

(1) Innocent III a défini le pape par ces mots : Vicarius Jesu Christi, successor Petri, Christus Domini, Deus Pharaonis, citra Deum, ultra hominem, minor Deo, major homine. — Serm. *De Consacr. Pontif.*

une grande assurance qui prend toutes les allures de la foi. Un avenir souriant te tend ses bras. Si tu déchois aujourd'hui, tu te relèveras demain sous une autre forme : les circonstances créent l'homme. Tu ne seras plus le fils de Dieu ; mais tu peux encore être le père des Machabées, qui renverse l'autel de l'idole et tue le premier infidèle. Ce rôle te semble-t-il donc petit? Nous te ménagerons. Nous ne te demanderons pas compte de la divergence de tes idées et de tes doctrines d'avec les nôtres, si nous nous accordons toutefois, sur ces deux points : respect à la loi fondamentale de Moïse; haine aux Romains.

— Haine pour personne, interrompit le rabbi; respect pour aucune autre loi que celle que les temps nouveaux inspirent au nouvel organe de Dieu. Ne me tentez plus. Ma situation n'a d'issue par d'autre porte que celle de la tombe. Vous me tuez homme; mes paroles, si l'on s'en souvient, me confirmeront fils de Dieu. Je me suis créé, par l'âme, le désert autour de moi : le désert au milieu de la vie, des peuples, des grandes villes, des amis, des parents, des créatures qui m'aiment et qu'il m'est interdit d'aimer; ce désert est un supplice, en comparaison duquel vos pierres et vos croix sont des baisers. Je vous remercie de cette parole franche et amie que vous m'avez dite à cette heure de trouble et de lutte : vous m'avez décidé dans mon chemin et donné le calme de la résignation.

— Rabbi.....

— Cela suffit. Je ne puis entendre autre chose; je ne puis rien accorder. Ma destinée est plus grande que moi, et elle m'absorbe.

— Rabbi.....

— Finissons-en. Le plus court, sera le plus doux.

— Alors tu es décidé à périr?

— Il le faut.

— Soit, et que ton sang retombe sur ta tête.

Le sagan prit un carré de parchemin et y écrivit quelques lignes, dans lesquelles il disait en substance : qu'il avait interrogé le rabbi Jésus Bar Joseph de Naza-

reth et qu'il l'avait trouvé félon contre la loi de Dieu et l'autorité de César, et partant digne de mort. Il fit ensuite entrer l'officier du Temple, — les soldats romains s'étaient retirés, — et lui livrant le prisonnier et l'arrêt, les envoya à Caïphas.

A l'aube du lendemain, 14[e] nisan (vendredi 3 avril), le sanhédrin se réunit chez le grand-prêtre. L'encombrement du Temple, en un pareil jour, dispensa Caïphas de convoquer l'assemblée dans le Lishcat-ha-Gazith, où le grand conseil tenait ses réunions ordinaires.

L'interrogatoire ne fut pas long. Le rabbi ne nia aucune des propositions qu'on lui citait comme soutenues par lui : il ne contesta aucun fait (1). Il fut reconnu comme le sagan l'avait écrit, félon envers Dieu et envers Tibère. Cependant, avant de prononcer l'arrêt suprême, Caïphas, comme s'il eût voulu l'engager à se rétracter pour épargner au conseil la pénible nécessité de la condamnation capitale, demanda de nouveau au rabbi :

— Je t'adjure de nous déclarer si tu es le Christ, fils de Dieu.

— Je le suis, répondit le rabbi, et vous verrez le fils de l'homme, assis à la droite du Dieu tout-puissant, venir sur les nuées du ciel.

Tout était dit. La peine de mort fut décrétée.

En sortant de chez Hannah, où je n'avais pas ouvert la bouche, le rabbi eut honte de ses soupçons et me dit adieu! Je lui soufflai à l'oreille :

— Espère, je ne quitte pas la partie tant qu'il me reste des dés à jouer.

Je n'attendis donc pas l'issue du jugement du sanhédrin, que je prévoyai. Je me rendis chez Claudia. Mais, en mettant le pied dans le palais d'Hérode, je vis à la porte du prétoire une femme enveloppée dans un voile

(1) « J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai enseigné dans la synagogue et dans le Temple où tous les juifs se rendent ; je n'ai jamais rien dit en secret ; pourquoi t'adresses-tu à moi ? Demande à ceux qui m'ont ouï ce que je leur ai dit ; ils le savent. » JEAN, chap, XVIII, vers. 20-21.

épais, demander de Pilate, lui envoyant un carré de parchemin. Je crus reconnaître Ida.

XXXI

C'était huit heures du matin (1). Claudia venait de se réveiller, et Nomas avait ouvert les croisées, permettant aux premiers rayons du soleil de nisan (avril) d'aller folâtrer dans le sanctuaire de cette beauté italienne. Nomas me connaissait, m'ayant vu fort souvent et dans une grande intimité avec sa maîtresse. Malgré cela, j'eus bien de la peine à lui faire remettre, à une heure si indue, un petit billet par lequel je la suppliais de me recevoir immédiatement, ayant à lui parler de choses graves.

Claudia, après la réalisation de son mariage avec Pilate, en pleine lune de miel, ne se couvrait plus la figure de bouillie la nuit pour conserver son teint. Sa toilette, par conséquent, était moins compliquée et elle pouvait être vue de bon matin, n'ayant pas besoin d'enlever le platrâge de la nuit. En recevant mon billet, Claudia me fit introduire immédiatement dans son cabinet de toilette, où elle vint me rejoindre quelques minutes après. Je n'avais pas de temps à perdre en préliminaires. Je lui exposai donc en deux mots la raison qui m'amenait chez elle, et le service immense que je lui demandais. Claudia n'hésita pas un instant, car le rabbi l'avait profondément frappée. Elle voulait être débarrassée de cet homme, surtout de sa sœur qu'elle haïssait, mais n'en désirait nullement la mort. Elle voulait même l'envoyer à Rome avec des lettres d'elle, le recommandant à Tibère comme un habile devin.

— Que faut-il faire? me demanda-t-elle.

— Peu de chose. Obtenir de Pilate qu'il ne tienne pas compte de l'accusation de sacrilége, et qu'il exile le rabbi

(1) Pour être plus clair, je traduis, pour ce chapitre, les heures hébraïques en heures comme nous les comptons aujourd'hui.

dans quelque ville romaine de la Syrie, comme punition de son crime politique.

— Pilate le peut-il?

— Il peut tout, si Pomponius Flaccus ne s'y oppose point.

— Je vais essayer.

— Mais il faut agir vite; le temps presse. Écoute! entends-tu ce bourdonnement dans l'air? On conduit le prisonnier devant ton mari.

— Je vais le faire appeler.

— Ce serait mieux d'aller à lui, car, se trouvant en face des délégués du sanhédrin, qui lui amènent un prisonnier et lui présentent la sentence de mort prononcée par eux, il est probable que Pilate ne viendra pas immédiatement. Or, s'il confirme l'arrêt, tout est perdu.

— Tu peux avoir raison. J'y vais. Attends-moi quelques minutes dehors, que je m'habille.

Je sortis sur une terrasse qui donnait sur la place, et je vis, en effet, le rabbi précédé et accompagné de maints gardes du Temple, de quatre commissaires du grand conseil, et d'un essaim de curieux. Ils entrèrent dans la cour découverte du palais, où était le *bima* sur le *gabbatha*, et l'orateur du sanhédrin en fit donner avis à Pilate.

Pilate connaissait déjà ce que ce bruit signifiait, ce que la commission du sanhédrin désirait et qui était le prisonnier qu'on traînait devant lui. Ida l'avait instruit de tout.

Elle suppliait Pilate en même temps que je sollicitais Claudia.

La femme que j'avais vu était bien Ida.

Pilate, en recevant son billet, l'avait fait introduire immédiatement au prétoire — au prétoire à dessein — ne voulant donner à cette entrevue d'autre signification que celle d'une demande en grâce, et à Ida d'autre rôle que celui de suppliante. Dès qu'il la vit cependant, si pâle, inondée de larmes, brisée de douleur et d'émotions de toute nature, en désordre d'habits et d'esprit, il se sentit profondément touché et tout ce monde d'amour, de joie, de con-

solation, de douceur qu'il avait éprouvé pendant sa liaison avec Ida, se réveilla dans son cœur. Les souvenirs le battaient en brèche de tout côté. Et, qui sait? maintenant qu'il avait goûté au fruit contesté de Claudia, qui sait, dis-je, si la pure et aimante jeune fille qu'il avait délaissée ne lui paraissait mille fois préférable à cette ardente tigresse romaine qui l'enivrait, le brûlait, mais aussi le maîtrisait. Pilate était soleil auprès d'Ida, ombre auprès de Claudia. Il courut donc à la rencontre d'Ida, et fit sortir tout le monde.

La jeune fille tremblait si fort, chancelait tellement, que Pilate ouvrit soudain les bras pour l'empêcher de tomber évanouie sur le parquet. Le contact de la poitrine de son amant fit sur la Galiléenne l'effet du contact d'une plaque de fer rouge. Elle s'éloigna d'un bond et recula jusqu'à la porte. Pilate la reprit par les mains et de l'accent le plus doux qu'il put trouver, de l'expression la plus tendre qu'il sut donner à sa voix très émue, sincèrement ému lui-même, demanda ce qu'elle voulait. Ida exposa alors, en peu de mots mal articulés, la position de son frère et le danger qu'il courait, tel que Marie le lui avait expliqué, et que Pilate connaissait déjà aussi par le rapport de ses agents.

Il y a des positions inexorables qui imposent certaines délicatesses, qu'il paraît impossible de violer ou d'oublier. Telle était celle de Pilate en face d'Ida. Il ne l'avait pas aimée. Elle venait, elle qui l'avait aimé et avait été abandonnée, le supplier de sauver un frère déshonoré par elle, déshonoré par lui, mais en danger de mort. Tout défendait à l'amant et à la maîtresse le moindre retour vers le passé, la moindre réminiscence d'un amour mis au rebut, et qui ne pouvait aucunement, en cette circonstance, être rappelé en scène pour y jouer, lui, foyer de volupté, le rôle de la pitié. Cependant le cœur, qui nargue toujours la raison, ne tint aucun compte de cette convenance ni chez Pilate ni chez Ida, et oubliant, l'une son frère, l'autre sa femme, ils s'abandonnèrent aux souvenirs. Pilate avait à

s'expliquer; Ida à se justifier. Moab avait jeté au milieu d'eux un équivoque; Claudia un danger; moi un prétexte. Tout cela s'était ensuite éclairci. Mais ils étaient encore brouillés et se trouvaient en face l'un de l'autre, exigeant non plus un retour à l'amour, qui paraissait impossible, mais une restitution d'estime, qui était un devoir. Je n'ai jamais su les détails de cette scène, courte, fiévreuse, rapide, tendre, passionnée même, et qui se serait peut-être couronnée par un baiser, si le bruit des agents du Temple ne les eût rappelés à la terrible situation du moment.

— Es-tu au moins heureux maintenant? lui demanda Ida avec un accent de sensibilité et de tendresse infinie.

Pilate hésita un moment à répondre — c'est lui-même qui me le dit — puis s'exclama :

— Comme un homme qui après avoir goûté des aurores embaumées du printemps sous le ciel de la Campanie, dans le golfe Bahia, se trouve transporté en plein midi, sous le soleil de juillet des plaines de la Syrie. Le soleil est beau, splendide, mais il brûle, mais il tue.

— Mon amour, lui dit Ida, n'eut qu'un but : de te consoler de ton chagrin mystérieux. Je connais maintenant ce mystère. Né de la pitié, cet amour ne pouvait être que pur et saint. Il l'a été. Je n'ai pas de remords. Ton abandon n'est qu'une cessation de joie. Eh bien, on s'habitue au silence, à la solitude, à la douleur. Tout cela a encore des ivresses, quand on peut se dire : je fis du-bien! La tache que j'avais jetée sur ma famille est lavée : elle m'a répudiée. Ma mère, ma propre mère, elle-même, n'a pas voulu me revoir. Elle m'a pardonnée : cela me suffit. Je ne tiens plus à rien dans ce monde. Je puis partir ou rester, tomber ou me relever sans qu'il y ait un œil ami qui me suive, une pensée qui s'attache à moi. La pauvre mouche a pris la volée, elle appartient à l'espace et à la nature décevante.

— Et si j'osais, Ida, te dire : espère! fit Pilate fortement ébranlé.

— Je te répondrais, répliqua Ida, que je n'en ai plus besoin. Qui se soucie du lendemain a besoin de l'espérance — cette fleur empoisonnée. Moi, je n'ai pas de lendemain et j'en suis heureuse. La nuit a toutes les voluptés, dont celles du néant sont les plus énivrantes. Que m'importe comment cela finira? Le soleil est couché, et je n'attends pas l'aurore.

En ce moment, le bruit de la cour rappela Ida et Pilate à la situation qu'ils avaient le tort d'avoir oubliée. Le tribun de garde au prétoire, vint annoncer à Pilate que le grand Conseil lui envoyait un condamné. Le procurateur sortit, comme d'usage, et s'assit sur le *bima*. Alors, Oséa fils d'Élah, l'orateur du sanhédrin, lui présenta l'arrêt du Conseil et le prisonnier. Pilate lut l'arrêt et s'écria :

— La mort?

— Oui, répondit Oséa. Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, car il s'est fait fils de Dieu (1).

— Cela me touche peu, s'exclama Pilate avec impatience; l'épée de César ne venge pas des dieux que César ne connaît point.

— Mais l'épée de César, répondit Oséa, punit ceux qui se proclament roi là où il est empereur. Or, nous n'avons d'autre roi que Tibère. Si tu en connais un autre, acquitte le prisonnier (2).

— Alors je veux savoir et m'enquérir moi-même de la vérité. Faites passer cet homme dans le prétoire, que je l'interroge.

Pilate rentra dans la salle du jugement où les soldats romains introduisirent le rabbi. A cette vue, Ida jeta un cri et s'approcha de son frère; mais celui-ci, la voyant en présence de Pilate, rougit et recula. Ida comprit et tomba aux pieds du procurateur. En ce même moment, Claudia entra et vit Ida à genoux, tandis que Pilate se pliait pour

(1) Jean, chap. xix, vers. 7.
(2) Idem, *ibid.*, vers. 12, 15.

la relever, effleurant ainsi de ses joues les cheveux de la jeune fille, respirant son haleine et lui disant quelques mots de consolation. Ce fut comme un éclair.

Je suivais Claudia. A la vue d'Ida et de son mari dans cette position, si rapprochés l'un de l'autre, Claudia poussa un rugissement qui aurait effrayé une lionne.

— Encore toi? s'écria-t-elle. Ah! je te tiens à la fin!

Et la prenant par les cheveux, l'enlevant d'un seul bond, Claudia franchit la salle et disparut par la porte d'où nous venions d'entrer, la fermant derrière elle. Cette apparition redoutable ne dura qu'un instant, mais la terreur pesa sur nous tous: Je voulus m'élancer après les deux femmes. La porte était verrouillée. Je voulus sortir. Le rabbi me barrait la porte de la cour, sur le seuil de laquelle il restait froid et immobile.

Il m'attachait à un autre désastre.

Pilate, profondément troublé de ce qui venait d'arriver, et prévoyant peut-être l'acte terrible qui allait s'accomplir dans les appartements de sa femme, sans qu'il pût le conjurer, se promena quelques instants dans la salle. Ida, le rabbi, Claudia se confondaient dans son esprit voilé et dansaient dans un nuage de sang. Il s'arrêta enfin en face du prisonnier et lui demanda avec une grande véhémence, presque hors de lui :

— Qui es-tu?

— Jésus de Nazareth en Galilée.

— Mais alors tu es sujet d'Antipas Hérode et il est ici. Je ne puis pas te juger, je ne veux pas te juger. Conduisez cet homme chez le tétrarque.

Le tribun Popilius, à qui cet ordre était donné, sortit dans la cour avec le rabbi, et le livrant de nouveau à la commission du sanhédrin et aux gardes du Temple, leur communiqua la résolution de Pilate.

Oséa reprit le prisonnier et sortit, en grommelant.

Je me présentai alors chez Claudia, pour savoir quelque chose du sort de la malheureuse Ida. Nomas me répondit, de la part de Claudia, qu'elle était dans le bain et

que je pouvais retourner plus tard. J'interrogeai Nomas. Elle s'exclama presque effrayée :

— Demande-le au *lorarium*.

L'âme remplie d'une nouvelle terreur à ce mot sinistre de *lorarium*, — le bourreau, — je courus au palais d'Antipas pour songer au sort de l'autre victime.

Le rabbi se trouvait déjà en présence du tétrarque.

Celui-ci n'était pas encore levé; mais fort flatté de la déférence que cette fois Pilate lui montrait, reçut le prisonnier restant dans son lit.

Antipas était couché dans un lit d'écaille et d'or, sur la soie et la plume, couvert de pourpre brodée de pierreries. Devant son lit, s'étendait tout long son léopard. Sur le lit même échangeaient coups de bec et coups de dents un essaim de sapajoux, de perroquets et de petits chiens, agacés les uns contre les autres, tantôt par Antipas, tantôt par ses nains, et faisant un vacarme étourdissant. Au pied du lit, se tenait une fort belle esclave grecque, qui parfumait les pieds du tétrarque. A la tête, une esclave syrienne, plus belle encore, lui arrachait les cheveux blancs. Et dans la ruelle, une esclave gauloise, plus belle et moins vêtue que les autres deux, maquillait les sourcils et les bords des paupières du joyeux compère, déjà fardé comme une *louve* de la suburre de Rome. Une foule d'autres esclaves des deux sexes rôdaient dans la chambre, les uns pour préparer la toilette du saut du lit, d'autres pour lui présenter la potion de jus d'orange au lait chaud, au miel et au cinnamome, par laquelle le tétrarque renouvelait ses relations du jour avec son estomac.

— Ah! ah! s'écria Antipas en voyant le prisonnier : te voilà, rabbi! Tu viens donc sans être invité, cette fois! Que tu es aimable! Tu arrives à propos, ma foi. J'ai mon léopard qui est fort triste depuis hier, tu vas l'égayer, ou le guérir s'il est infirme. Je t'assure que ce matin je suis fort en train de voir de jolis petits miracles. J'ai joyeusement bien dormi la nuit dernière. Et toi, rabbi? Mainte-

nant, vois-tu, j'ai une envie enragée de voir Salomé. Tu vas me la montrer dans un verre d'eau du puits de Jacob, que j'ai là; mais, prends-y garde! pas de nippes et pas d'encombre, hein! Je ne veux pas que tu me triches et me montres en place la magicienne d'Endor. Je veux voir Salomé telle quelle, telle quelle, entends-tu? Nasca, ma fille, fais attention, tu m'as tiré un cheveu noir. Ah! tu es là, Judas! tu déjeunes alors avec moi, mon garçon. N'avais-je pas raison quand je te disais que ton rabbi me faisait l'effet d'un sauvage. Je lui parle, je lui demande un petit miracle de rien du tout, que mon philosophe phénicien exécuterait comme tu avales une cerise... Tu auras des cerises, ce matin, Judas : je viens d'en recevoir les primeurs d'Alexandrie. Mais réponds donc, rabbi. Pourquoi diable me l'amenez-vous donc, s'il ne trouve rien pour m'égayer et ne fait rien pour m'amuser?

Un espoir me luit dans l'âme. Je dis :

— C'est que, mon prince, le roi des Juifs est de mauvaise humeur de ce que ses sujets lui ont manqué de respect. Répare le tort. Donne-lui un manteau de pourpre et renvoie-le sur le meilleur de tes chameaux; et il ira te montrer, à ton retour au palais doré de Tibériade, plus de prodiges que n'en firent jamais les magiciens de Pharaon.

— Je veux bien lui donner le manteau à mon roi, mais je ne puis pas le renvoyer, car ce petit procurateur romain me l'a lancé ici, je ne sais pas pourquoi.

— Pour que l'assassin du Baptiste, répondit le rabbi, assassine aussi le fils de l'homme.

— Tiens, tiens, tu chantes bien, rabbi. C'est le même ton, et le psaume a le même style. Mais je n'aime pas les plagiaires. Je te pardonnerais plutôt de chanter faux, que du mauvais rabâchage.

— Tétrarque, dit alors Oséa qui comprit ma ruse et craignait la frivolité d'Antipas, le procurateur romain t'envoie ce prisonnier, condamné à mort par le grand Conseil de la Judée, afin que tu confirmes l'arrêt, cet homme étant

ton sujet. Cet homme a blasphémé Dieu, a usurpé les droits de César : il s'est proclamé roi et Dieu.

— Tu es modeste, rabbi! Puisque tu étais en train, autant valait de te proclamer César tout de suite et marcher sur Rome à la tête de tes légions.....

— D'anges, interrompit Oséa : il l'a dit aussi.

— Puisque c'est ainsi, rabbi, je t'emmène de suite, libre, avec moi, si tu me prêtes une ou deux de tes légions pour mâter ce coquin de mon ex-beau-père Aréta, qui me fait la guerre parce que sa fille, couleur de safran, ne me plaît plus. Que dis-tu? acceptes-tu la partie?

Le rabbi se taisait. Cela décourageait Antipas qui goûtait la répartie, fût-elle même contre lui. Il ajouta :

— Rabbi, on m'a raconté tant de choses et tant de paroles de toi que je te ferais roi des Juifs sans hésitation, si j'étais empereur des Romains. En attendant, opère quelque chose pour moi. J'ai une dent qui me branle, et maints cheveux blancs. Hérodiade ne se résigne pas à cela, et Salomé fait fi de mes cinquante ans. Arrêtons tout cela. Que diable! si tu fais passer les démons du corps des femmes en ceux des pourceaux, — quels diables commodes que tu trouves-là! — eh bien, tu peux consolider ma dent et me régaler d'une chevelure blonde. Je te demanderai, en tête à tête, bien une autre chose, — et si tu fais ce qu'aucun filtre n'a pu accomplir, je te donne la Pérée.

Le rabbi se détourna avec dégoût et murmura un mot de mépris que je n'entendis pas bien. Antipas voyant alors qu'il n'avait rien à tirer de cet obstiné s'écria :

— Allez pendre, si bon vous semble, votre roi des Juifs, qu'il soit ou non mon sujet. Vous le voyez! il n'est même pas bon à guérir mes cors. Gratte, Calliope, gratte, ma petite, tu chatouilles délicieusement mes pieds.

— Mon prince, dis-je de nouveau, ne permets donc pas que l'on exécute un tien sujet hors de tes domaines. Si le rabbi est coupable, juge-le à Tibériade.

— Non pas! Que veux-tu que je fasse de ce vilain

silencieux tout le long de la route? Puis, il faut rendre à Pilate sa politesse pour lui apprendre, une autre fois, qu'on ne perd jamais à être convenable avec les princes. Emmenez, emmenez donc ce croquant qui ne daigne même pas me répondre ni faire un miracle de quatre sous.

Oséa ne demandait pas mieux, car il paraissait fort médiocrement rassuré sur la contenance légère du tétrarque. Il préférait la rudesse de Pilate.

Quand Antipas avait dit qu'il donnerait un manteau de pourpre au roi des Juifs, son affranchi s'était empressé d'ôter au rabbi son manteau bleu, qu'il trouvait à sa convenance. Mais le tétrarque n'ayant pas ensuite réalisé son dire, le rabbi s'en retourna en tunique blanche.

Midi était passé quand nous revînmes au palais d'Hérode.

Tandis que le rabbi reparaissait devant Pilate, je me présentais chez Claudia.

Marie fut la seule des amis et des disciples de Jésus qui assista à l'interrogatoire.

Pilate réapparut sur le bima de fort mauvaise humeur. Il croyait s'être déchargé sur le tétrarque d'un jugement, qui lui pesait à cause d'Ida et à cause de Claudia. Car, quel que fût son arrêt, il blesserait une de ces deux femmes qu'il aimait.

— Le tétrarque, dit Oséa, ne veut pas confirmer notre sentence. D'ailleurs, il n'en a pas précisément le droit. Le crime a été commis sur un sol de ta juridiction et de notre juridiction : seul nous avons le droit de condamner.

Pilate haussa les épaules avec un sentiment de dédain et d'impatience et, s'adressant au rabbi, lui dit brusquement.

— Les entends-tu? Tu es donc roi des Juifs, toi?

— Cette question vient-elle de toi, objecta le rabbi, ou bien répètes-tu ce que les autres disent de moi?

— Est-ce que je suis Juif moi? Tes compatriotes et ton sanhédrin t'amènent à moi comme un coupable. Qu'as-tu

donc fait? Est-il vrai que tu as essayé de conquérir ce royaume?

— Ce royaume? Apprends donc, agent de César, que mon royaume n'est pas de ce monde. S'il l'était, mes gens auraient combattu pour moi, m'auraient délivré des mains des Juifs et t'auraient réduit à l'impuissance. Mais, je le répète, mon royaume n'est pas de ce monde.

— Ainsi tu es vraiment roi, alors?

— Tu l'as dit, répliqua le rabbi, je suis roi. C'est dans ce but que je suis né, c'est à cause de cela que je suis venu au monde. Je dois attester la vérité. Et quiconque est dans le vrai, écoute ma voix.

— Mais, qu'est-ce donc que la vérité (1)?

Le rabbi ne répondit plus. Oséa s'exclama :

— Est-ce que tu cherches encore la vérité, officier de César? N'a-t-il pas dit assez clairement qu'il était roi des Juifs?

— C'est précisément parce qu'il l'a dit aussi clairement que je doute. S'il était criminel, il aurait nié. Il est donc fou. Je ne puis pas condamner à la croix un homme qui a perdu la raison.

— Prends garde, procurateur, s'écria Oséa : cet homme n'est ni fou ni visionnaire. Il est révolutionnaire. Tu nous offenses, si tu ne venges pas le blasphème contre notre Dieu. N'a-t-il même dit que si nous démolissions le Temple, il le rebâtirait en trois jours?

— Je vais le faire flageller alors pour vous être agréable, répéta Pilate : tout autre châtiment, me paraît énorme.

— Énorme! fit Oséa; procurateur, prends garde. Interroge tout Jérusalem qui l'a vu, il y a quatre jours, entrer dans la ville accompagné de ses compatriotes criant : Hosanna au fils de David! Hosanna au roi des Juifs! Si un fait pareil se fût passé à Rome, Tibère l'aurait-il toléré? Notre ville fidèle n'a pas cédé à la tentation et

(1) Jean, chap. xviii, vers. 33, 34, 35, 36, 37, 38. Voir aussi la note B.

a laissé passer l'émeute. Or, nous ne voulons pas, nous qui sommes responsables de l'ordre dans cette ville, que la nouvelle soit rapportée à César, et qu'il y trouve ensuite un prétexte pour nous grever d'autres taxes. Nous avons fait notre devoir. Nous avons pris, condamné et présenté le coupable d'un essai d'insurrection contre l'empereur; nous nous déchargerons auprès de lui par une ambassade. Nous n'avons aucune soif de sang : mais tu réponds des suites.

— Je ne redoute pas vos accusations contre moi. César me connaît. Mais je ne veux pas créer des prétextes de trouble entre nous. Vous voulez que cet homme, que ce rêveur soit condamné à la croix? je le condamne. Mais, comme tous les ans je fais grâce à un condamné, à la fête du paschah, je vous propose sa grâce. Il y a en mon pouvoir en ce moment quatre prisonniers condamnés à mort : celui-ci, un voleur d'Emmaüs, l'essénien Moab qui a essayé de me tuer, et Jésus Bar Abbas qui a assassiné. Choisissez.

— Jésus, Jésus, s'écrièrent tous les gens qui remplissaient la cour.

— Je vous l'accorde, dit Pilate souriant. Popilius, délivre cet homme.

— Pas celui-là, pas celui-là, répliqua la foule, Jésus Bar Abbas.

Pilate pâlit et regarda le rabbi. Celui-ci sourit tristement. Pilate rentra dans la salle du jugement et dicta la sentence.

En ce moment, j'entrai aussi.

J'étais terrifié de ce que je venais de voir.

Marie attendait dehors.

XXXII

En m'apercevant de loin, Claudia s'écria, la voix pleine de joie :

— Ah ! tu viens chercher des nouvelles de la petite Juive? tu vas en avoir. Tu l'aimes donc bien, hein !

— Il n'y a pas dans le langage humain un mot, Claudia, pour exprimer combien je l'aime.

— J'en suis heureuse alors.

Claudia avait traîné Ida par les cheveux jusqu'à son logement, après avoir fermé au verrou la porte de la salle du jugement, qui mettait cette pièce du palais d'Hérode en communication avec les autres appartements. Ses esclaves, ses officiers de la cour avaient reculé devant la lionne qui emportait la proie dans son repaire et l'avaient laissé passer, conservant un silence effrayé. Claudia, arrivée dans une de ses salles, avait fait appeler son *lorarium*, et lui montrant quelque chose d'évanoui et de brisé par terre, lui avait dit : « Pour mes enfants, à l'heure ordinaire! » Le mot était déjà fort connu par cet exécuteur de hautes et basses œuvres, qui pendait les esclaves nues par leurs cheveux et les fouettait jusqu'à la mort.

Le *lorarium* était un Lucanien, d'une petite ville dite Grumentum, un petit homme tout muscles, tout poils, à la figure atroce et à l'âme noyée dans le sang, de force herculéenne, courageux comme un loup affamé. Cet homme prit à mi-corps la jeune fille évanouie et l'emporta. Claudia entra dans son cabinet de toilette.

J'arrivais au moment où les mystères des pommades et des lotions étaient terminés.

Claudia venait de prendre son second repas. Après ce repas, elle avait la coutume, lorsque le temps était beau, de se rendre dans les jardins du palais et de flâner, brassant des fleurs, assistant au dîner de ses enfants.

Les enfants de Claudia étaient les murènes.

Dans une vasque immense de marbre blanc, au sable

mousseux, elle en nourrissait plusieurs centaines, qu'elle avait fait venir de la baie de Putéolis qui produit les plus belles.

La murène est un serpent de mer, long de deux, quelquefois de trois coudées, la tête et la queue pointues, le corps développé, couvert d'une peau visqueuse couleur jaune tirant au marron tigrée de taches noires. Ce poisson est fort avide de sang et de chair; et les Romains, pour le régaler et afin de lui donner un goût plus savoureux, lui jetaient de temps à autre un esclave.

Claudia, à l'instar de ses compatriotes, avait un vivier peuplé de ces poissons, et elle prenait un singulier plaisir à aller les voir, presque tous les jours, à l'heure du repas, dévorer un mouton, quand elle n'avait pas une de ses femmes à leur servir. Cette fois, elle leur préparait une fête impériale.

Elle m'attendait pour me faire partager ce plaisir.

Au bord du vivier avaient déjà été préparées deux chaises, et quatre esclaves liburniens, quatre géants, se tenaient derrière ces chaises pour nous faire honneur.

Claudia ne voulut pas me laisser attendre. Elle me prit par la main, et sans dire mot, m'emmena au jardin. Quand je vis qu'elle me conduisait du côté de la vasque aux murènes, le frisson parcourut toute ma personne, je tremblai, je pâlis. Je n'osai rien demander. Claudia fit semblant de ne s'apercevoir de rien.

Lorsqu'elle fut arrivée près de la vasque, elle s'assit et me fit signe de m'asseoir. Puis, d'un mouvement de tête, elle donna un ordre au lorarium, qui se tenait debout à l'extrémité opposée du vivier.

Les murènes, qui connaissaient l'heure de leur nourriture, fourmillaient, frétillaient dans l'eau, glissant de tous les côtés, et accourant à un petit claquement de la langue de Claudia, appel auquel elle les avait habituées.

— N'est-ce pas qu'elles sont charmantes, me dit l'atroce Romaine : tu vas les voir à l'œuvre comme elles sont gentilles.

Je ne répondis rien. Mon cœur sautait. Alors Claudia, se tournant vers moi, la figure sarcastique, la voix sévère, ajouta :

— Juif, le premier soir que tu m'as vue, à souper, tu as osé appuyer tes lèvres sur une mèche de mes cheveux. J'ai cherché longtemps comment t'exprimer le plaisir que cela me fit. J'ai trouvé l'équivalent de ton baiser. Joie pour joie.

Le lorarium apparut, portant Ida dans ses bras. Je voulus me lever. Les huit mains des esclaves liburniens, qui étaient derrière ma chaise, m'y clouèrent dans l'immobilité. Je voulus parler; un essaim de malédiction, d'injures, d'imprécations, de mots de mépris, se précipitèrent sur ma langue : elle était paralysée. Ma vie éclatait dans mes yeux.

Le lorarium porta Ida près du vivier et d'un coup de main lui arracha tous ses habits et la mit à nu. Elle jeta un cri qui arriva à Dieu dans le ciel. Claudia la contempla en pâlissant — et elle avait bien raison de pâlir. Elle fit un nouveau signe. Le lorarium saisit la jeune fille, lui lia les pieds, et la jeta dans la vasque.

Quarante ans se sont écoulés depuis cet événement. J'ai assisté à tous les désastres qu'un homme peut essuyer; rien ne m'émeut plus. Et cependant, en retraçant cette scène, mon vieux sang se glace encore dans mes veines.

Aussitôt que le corps d'Ida tomba dans le bassin, ces centaines de serpents, comme un seul groupe, se ruèrent sur lui. Ida se releva et tâcha de se tenir debout. L'eau la couvrait jusqu'à la poitrine. Elle commença alors avec ses mains à arracher les murènes qui, comme d'énormes sangsues, l'appréhendèrent de leur bouche toute grande ouverte, formant un disque armé de suçoirs, et la mordirent. Ses mains glissaient sur ces corps glutineux, dont le contact et la vue lui causaient plus d'horreur que son sang même qui coulait, que sa chair qui était broyée. Ida ne cria pas. Un gémissement sourd, profond, inarticulé, s'échappait de son gosier, à son insu, avec sa res-

piration hoquetée. Pour une murène qu'elle réussissait à détacher avec un lambeau de chair de son corps, dix se lançaient à ses bras, à sa poitrine, à son cou. Ses yeux dilatés s'élançaient hors des orbites. Les muscles de sa figure se tordaient comme chez une hystérique. Les murènes enfonçaient leurs têtes aigues dans son corps, et l'enlaçaient de leurs spires peu flexibles, comme elles pouvaient.

Ida retombait et disparaissait sous l'eau pour un instant à peine; puis elle se relevait. Son cou, ses joues avaient été envahis et mordus. On aurait dit une tête de Méduse. Les mains, les bras, étaient chargés de ces horribles monstres. Elle était une plaie : l'eau rougissait. En ce moment, une murène lui sauta aux lèvres : Ida plia. D'autres lui sautèrent aux yeux. Elle jeta un cri; fit un effort suprême pour se débarrasser de ces carcans vivants, de ces fers dévorants, elle réussit encore à délivrer sa belle figure, horriblement déchirée, puis elle chancela et s'affaissa.

Je la vis trembler sous l'eau, se cramponnant au sable, mordre les reptiles qui la mordaient. Puis, ses mouvements se ralentirent, cessèrent. Elle se raidit, et un moment après son corps n'était plus qu'un squelette. Je fis un effort aussi pour m'enfuir.

Claudia avait disparu. Les esclaves liburniens ne me retinrent plus. Le lorarium restait toujours debout et impassible à l'autre bout du bassin. Et les oiseaux chantaient; les abeilles bourdonnaient; les papillons flânaient; l'air était embaumé des premiers baisers du printemps. Des fleurs dans les parterres, des jeunes poussées sur les arbres, et, devant moi, la seule femme que j'ai aimée, dévorée! Je fuis, et je ne sais comment je me trouvai dans la salle au jugement où je tombai anéanti.

La parole du scribe, qui lisait à Pilate la sentence du rabbi, me secoua. Je courus à lui et je lui dis d'une voix sourde :

— Ta femme a assassiné la sœur; ne tue pas le frère.

— Quoi? que dis-tu?

— Je l'ai vu, je viens de là, de la vasque aux murènes...

— Ah! la malheureuse! s'écria Pilate se couvrant la face avec les mains.

— Sauve cet homme au moins, continuai-je.

— Je ne le puis, s'exclama Pilate avec un accent de désespoir : ces tigres attendent leur proie. La loi est inexorable.

— Mais les hommes savent s'en moquer, quand ils veulent.

— Que puis je faire?

— Quel est le centurion que tu charges de l'exécution?

Pilate me regarda fixement, puis il dit :

— C'est bien, ce sera Lentulus.

Et il sortit sur le bima et lut l'arrêt par lequel le rabbi de la Galilée était condamné à mourir sur la croix.

Je sortis avec Pilate et remarquai qu'un des commissaires du sanhédrin était un de mes amis, Joseph de Ramatha. Je lui dis :

— N'as-tu pas un jardin près de Golgotha?

— Oui, pourquoi?

— Réclame à Pilate le corps du condamné.

— Que veux-tu que j'en fasse?

— Je te le dirai : réclame-le toujours.

Lorsque Pilate eut lu l'arrêt et fut près de rentrer dans le palais, Joseph lui dit :

— Ce condamné n'a pas de parents. Je te demande son corps pour lui donner un tombeau.

— Prends-le, répondit Pilate, et s'enfuit.

Les commissaires du sanhédrin consignèrent le prisonnier aux gardes romaines.

Je vis alors le rabbi, ferme jusque-là, chanceler et presque défaillir.

Il n'y avait pas de temps à perdre. C'était presque deux heures de relevée, et à six, heure à laquelle commençait le sabbath, tout devait être fini, le supplice achevé, les

suppliciés ensevelis. Les autres prisonniers furent tirés de prison. Moab et Zabdi montrèrent un grand calme. Bar Abbas, gracié, commença à gambader dans la cour et à dire mille bouffonneries aux Juifs qui avaient obtenu sa grâce.

Trois croix furent tirées des magasins du prétoire et chaque condamné prit la sienne. Le rabbi ayant protesté qu'il n'avait pas la force de porter son bois, on paya un paysan qui se chargea de la besogne. Il s'éleva quelque contestation entre Oséa et le scribe du prétoire, à propos de la sentence qui devait être affichée sur la croix du rabbi. Le scribe passa outre, et le cortége se mit en route. Je m'approchai de Jésus et lui murmurai à l'oreille : Espère!

Il sourit de nouveau tristement.

Il était d'usage de donner à boire aux condamnés, avant de les attacher à la croix, un certain vin aromatisé qui les étourdissait. Si le condamné n'avait ni un parent, ni un ami pour lui offrir ce breuvage, si aucune femme pieuse de la ville n'accomplissait cet acte de charité, le fisc fournissait le vin.

Prévoyant comment le procès du rabbi finirait, j'avais fait composer un vin fortement narcotisé dont il aurait suffit de goûter quelques larmes pour tomber dans l'immobilité cadavérique du coma. J'envoyai Marie quérir cette drogue chez moi, et, le cœur laceré par la douleur, je suivis les condamnés.

Ce pauvre et dévoué Moab me touchait. Il s'informa d'Ida. Je lui répondis, pour ne pas rendre ses dernières heures plus amères : que sa mère l'emmenait à Capharnaüm.

Le supplice devait avoir lieu à l'endroit ordinaire, au Golgotha.

En partant du palais d'Hérode, le chemin était court. Passant sous la tour de David, nous sortîmes par la porte Génath et traversâmes les bouquets d'amandiers et les jardins qui couronnent la fontaine d'Hézekiah. Sur le Gareb, au dehors de la porte, était le monument du grand

sacrificateur Jean, à quelques pas au delà, le petit jardin de mon ami Joseph de Ramatha, un peu plus loin encore, le petit mamelon du Golgotha, nu, aride, de pierre calcaire blanche. Tout cela, au nord-ouest de la ville. Sur cet exhaussement de terrain, les voleurs, les assassins, les pirates, les impies, les traîtres, les émeutiers, les faux prophètes, les faux rabbi, étaient exécutés.

Le rabbi galiléen allait s'y briser comme faux messie, impie et rebelle.

Sa condamnation cependant était surtout politique.

Joseph m'avait présenté au centurion comme celui à qui il devait livrer le cadavre obtenu par Pilate, et avait mis son jardin, le jardinier et sa propre personne à ma disposition.

Il avait probablement deviné mon dessein.

En montant le tertre des supplices, Marie me rejoignit portant le flacon du vin narcotique. Je lui montrai alors Lentulus, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, la figure bourgeonnée, le nez rouge, le crâne chauve, les lèvres pendantes, les yeux de feu et larmoyants — en un mot, le champ de bataille où tous les vices avaient fait rage et laissé leur ruine.

Je ne pouvais pas agir directement sur ce Romain. Mes démarches eussent eu l'air d'une corruption grossière et auraient assurément échoué. En laissant agir Marie, tout ce qu'elle obtiendrait, à n'importe quel prix, par n'importe quel moyen, acquerrait le semblant d'une tendre séduction, d'un profond dévoûment au condamné, d'une affaire de cœur qui justifiait en même temps et qui l'entreprenait et qui cédait, et avait une grande valeur morale. Marie, d'ailleurs, était si belle encore, elle avait la voix si douce, la figure si câline, la parole si pénétrante, l'entrain si absolu, que personne n'aurait eu le courage de condamner le voluptueux légionnaire s'il avait subi une fascination, à laquelle l'austère rabbi de Nazareth lui-même n'avait pu se soustraire.

Marie comprit son rôle et l'accepta avec cette espèce de

sublime abnégation de sa personne qu'elle mettait en toutes ses actions.

Cette femme était un cœur.

Alors je m'adonnai à consoler les derniers moments de cet autre noble créature, Moab, tout en dirigeant Marie par mes regards et par des monosyllabes en notre langue, que ni le centurion ni ses soldats, tous syriens et phéniciens d'ailleurs, n'entendaient point.

Arrivé à l'endroit de l'exécution, les condamnés déposèrent leur croix. Les trous pour les recevoir étaient tout prêts; car, par malheur, les supplices à Jérusalem ne chômaient guère. Mais ces supplices étaient presque tous ordonnés par les autorités romaines, raison pour laquelle le peuple, qui aime ces drames sanglants et émouvants, les laissait, chez nous, s'accomplir assez souvent dans la solitude.

Le peuple protestait ainsi contre l'oppresseur étranger.

Très peu de monde, en effet, se trouva présent au Golgotha. Et cela aussi par la raison qu'il était environ quatre heures, que le sabbath commençait à six, et qu'il fallait accomplir les grands préparatifs de la fête du souper du paschah et remplir ses devoirs envers le Temple. Les commissaires du sanhédrin avaient quitté les condamnés, dès que Pilate avait confirmé leur arrêt et en avait accepté l'exécution.

Les trois condamnés furent mis tout nus, selon l'usage. Marie s'approcha du rabbi et lui fit boire du vin préparé. Le rabbi résistait; Marie, d'un signe d'yeux, le décida et il en avala une ou deux gorgées. Ce n'était pas assez, mais ce n'était pas peu non plus. Moab et son compagnon Zabdi burent sans remord.

Le rabbi éprouvait une agitation extraordinaire. L'aspect de la mort l'effrayait. Il eut des défaillances qui m'étonnèrent. Il se plaignit des hommes et de Dieu. Peut-être n'avait-il pas tort. Pas un de ses disciples ne l'entourait. Quelques femmes galiléennes, qui lui avaient manifesté tant d'attachement jadis, le contemplaient encore de

loin, presque cachées derrière les amandiers. Je me montrais plutôt empressé pour Moab. Marie fut héroïque; et cependant elle ressentait les spasmes doubles, car elle souffrait pour elle et pour le rabbi.

Marie obtint, après avoir échangé quelques mots avec Lentulus, que l'on ne perçât pas de clous les pieds du rabbi, mais seulement les mains. Elle obtint encore qu'on lui mît sous les pieds une tablette solide pour le soutenir, et entre les jambes un billot fortement fiché dans le tronc de la croix pour l'y faire s'asseoir et amoindrir ainsi le déchirement des mains.

Lentulus accorda tout, roucoulant autour de Marie comme un vieux ramier. En dix minutes, elle avait fait du centurion son valet.

Quand tout fut prêt, le rabbi se coucha sur la croix. On lui lia fortement les pieds aux chevilles. Il enfourcha, aussi commodément qu'il pût, le billot, et tendit les mains. Le rabbi jeta un cri aigu lorsque les clous les traversèrent. Étant d'une nature éminemment nerveuse, il sentait vivement la douleur. Marie lui inonda le visage de larmes, tout en lui disant de douces paroles.

Le rabbi ne répondit cependant pas un mot. Sa lutte intérieure se peignait sur sa figure, crispait son front, ternissait tour à tour ou faisait flamboyer son regard. Dès qu'il fut convenablement arrangé sur son autel de la mort, on le dressa doucement pour ne pas trop le secouer; on glissa le bout inférieur de la croix dans le trou, et on la consolida par des coins. En prenant la position verticale, un flot de sang colora la visage de Jésus. Mais c'était plutôt un effet de l'émotion morale que de la douleur matérielle. Une fièvre intense s'alluma immédiatement dans son sang. Bientôt après il demanda à boire. J'empreignai une éponge dans le vin épicé et la lui portai aux lèvres. Le rabbi but, et dix minutes après, il tomba dans une espèce de coma si complet, si puissant, que Marie et moi craignîmes un instant que la forte dose du narcotique qui devait soulager la douleur ne l'eût empoisonné.

Quatre heures du soir étaient passées.

Les quelques curieux qui avaient assisté à l'exécution, étaient rentrés dans la ville. Une douzaine de soldats et leur chef, Marie et moi restions seuls sur le Golgotha autour des crucifiés. Marie pressait Lentulus d'abréger la besogne, et Lentulus paraissait plus pressé encore que Marie. Mais, si le rabbi montrait tous les symptômes de la mort, les autres deux condamnés semblaient fort vivants. On leur fit avaler le reste du vin aromatisé pour les étourdir et les achever. Le temps pressait.

C'était cinq heures, et à six, tout devait être fini, les croix abattues, les cadavres ensevelis, pour ne pas souiller le sabbath du Seigneur le plus solennel de l'année. Il fallut recourir au *crurifragium* ordinaire. Heureusement que les deux autres suppliciés commençaient aussi, comme le rabbi, à tomber dans l'anéantissement de la mort. Lentulus donna donc l'ordre de briser les jambes et les bras à Moab et à Zabdi. L'ordre fut accompli.

Depuis une heure, le rabbi ne donnait plus signe de vie. Les soldats se mirent en devoir de baisser les croix. On ne mit pas trop de façon à renverser les croix des deux malheureux, auxquels personne ne s'intéressait. La croix du rabbi, par contre, fut couchée doucement, par derrière, et je m'empressai de couper les cordes des pieds, tandis que deux soldats tiraient les clous des mains.

Lentulus, malgré qu'il fût enivré des regards de Marie, n'oubliait pas entièrement sa responsabilité. Il éloigna donc ses soldats et les fit s'occuper des deux autres suppliciés. On transporta ceux-ci, morts ou non, au bord de la butte qui domine la vallée hideuse de l'Hinnon et on les y précipita. Les orfraies, les chiens, les vautours, les loups, les hyènes en firent leurs pâques. Le cadavre du rabbi me fut confié. Lentulus hâta son départ — six heures approchaient, — promettant à Marie de revenir aussitôt son rapport à Pilate terminé.

Tandis que j'essuyai les quelques gouttes de sang qui tâchaient le corps de Jésus, Marie et le jardinier de

Joseph de Ramatha étendaient un drap, dans lequel nous le roulâmes pour mieux le porter.

Il y avait à un coin du jardin un caveau, dans lequel, en attendant, le jardinier réunissait ses outils et toute espèce de débarras. Nous nettoyâmes cette petite chambre et y déposâmes le corps. Le jardinier fut renvoyé. Ce qu'il y avait à faire, Marie l'accomplirait.

Lentulus nous rejoignit une heure après, apportant des cordiaux et quelques nippes, dont le peu niais compère prévoyait la nécessité.

Marie fut sublime jusqu'au bout.

Le surlendemain, elle répandit la nouvelle parmi les disciples du rabbi que celui-ci était ressuscité.

C'était nécessaire pour assurer le succès de tout ce que nous venions de faire, l'impunité de Lentulus, l'oubli de Pilate, calmer les consciences timorées des membres du sanhédrin, qui avaient cru la loi outragée et devaient la croire vengée.

Pilate et Hannah cependant surent de moi la vérité.

Les disciples, dont la honteuse poltronnerie n'avait pas d'excuse, tancèrent Marie, en l'appellant une visionnaire, lorsqu'elle leur annonça que le corps du rabbi « avait été enlevé de son tombeau et qu'on ne savait point où on l'avait mis (1). »

Ils ne crurent jamais — ces naïfs ! — à la résurrection de leur maître.

Trois mois après, ma sœur veuve, Noah, mon ami et moi, nous nous embarquions à Joppa pour Tarente.

(1) Jean, chap. xx, vers. 2. Luc, chap. xxiv, vers. 11. *Et visa sunt illis sicut deliramentum verba ista et non crediderunt illis.*

XXXIII

Trois ans sont passés depuis les derniers événements que je viens de raconter.

Nous sommes à Rome.

Un jour, en allant aux Thermes, je rencontrai Pilate, qui, ayant fini ses dix ans de pouvoir, revenait à Rome.

J'avais alors vingt-six ou vingt-sept ans.

J'avais adopté le costume grec et passais pour être un citoyen de Rhodes. Ma barbe avait poussé, la vie élégante de la jeunesse d'Alcinoüs que je menais avait fortement changé le galbe de ma figure. Malgré cela, Pilate me reconnut et s'approcha de moi.

Du premier mot, il me parla de mon ami. Un douloureux soupir s'échappa de ma poitrine. Il me demanda à le voir. Je lui répondis de se hâter, car les heures de cet infortuné étaient comptées. Pilate ne fit même pas une allusion à sa femme. Le nom de Claudia me donnait le frisson. Pilate me dit qu'il ne voulait pas vivre à Rome où il se heurtait à chaque moment à des souvenirs qui le blessaient, et qu'ils allaient partir dans quelques jours pour l'Espagne, pour son beau pays d'Hispalis, où il allait fixer sa demeure avec ses deux enfants.

Le lendemain Pilate vint chez nous.

Il était temps.

Nous avions une petite maison sur le mont Esquilin, avec un beau jardin sur le derrière.

C'était le commencement de mai, à la quatrième heure. Un jour splendide; un soleil en fête. L'air rempli de chant et de parfum; la terre de fleurs. Sous un petit portique, qui couvrait le palier des marches du jardin, sur des coussins, entouré de couvertures, gisait un malade. Noah se tenait derrière son siége, ma sœur devant, ayant à la main une coupe avec un breuvage.

Mon ami se mourait de consomption.

Il avait voulu voir le soleil une dernière fois, et expirer en regardant le ciel.

Il est si triste de mourir en regardant un plafond de menuiserie!

Depuis trois ans, mon ami dépérissait. Il était toujours triste, souvent même sombre. Il ne souriait plus jamais. Il parlait aussi rarement, évitant toute souvenance du passé. De ses connaissances de jadis il ne voulut voir personne. Marie de Magdala seulement lui écrivit trois ou quatre fois, implorant de venir nous rejoindre à Rome. Mon ami lui répondit, fort ému, fort touché, mais lui enjoignant de rester en Syrie. Un seul homme cependant fut reçu : un certain Saul de Tarse, un homme d'esprit élevé, mais nébuleux et enthousiaste. Il vit deux fois mon ami et causa longtemps avec lui en tête à tête. Puis, plus personne, plus rien. Mon ami vivait dans une tombe au milieu du monde.

Il ne jouissait de la création que par bouffées, tantôt d'une aube splendide, tantôt d'un coucher de soleil mélancolique, tantôt d'un clair de lune enivrant, par ici d'une fleur, par là d'une caresse de cette bonne Noah ou d'une douce parole de mon excellente sœur qui l'aimait comme elle m'aimait, — c'est à dire comme dix mères! Maintenant le moment fatal était arrivé. L'huile de la lampe avait été consommé jusqu'à la dernière goutte : la vie était usée.

J'avais appelé des médecins grecs et asiatiques. Aucun d'eux n'avait rien trouvé pour dérober une heure à la clepsydre du temps. J'avais acheté des philtres aux *sagas;* leurs breuvages avaient peut-être précipité la catastrophe. Mon ami s'était prêté à tout pour ne pas me déplaire, mais il m'avait déclaré, dès le premier jour, que sa vie avait été atteinte et que la déception le tuait.

La déception! que de grands esprits n'a pas tué cette incurable et affreuse maladie!

Mon pauvre ami était méconnaissable. De sa figure si accentuée, il ne restait que les yeux, quoique leur éclat,

si changeant, si puissant, si divers, fut éteint. Ses mains étaient glacées, la pâleur de son front commençait à devenir livide. On n'entendait plus son cœur battre. Son haleine s'éteignait. La mort l'envahissait. Il reconnut néanmoins Pilate, lorsque celui-ci, en entrant, vint se placer devant lui. Mon ami sentit un éclair de vie traverser sa personne. Ses yeux brillèrent en s'ouvrant de toute leur largeur. Il put dire, en hochant légèrement la tête : Merci ! Puis, l'image d'Ida se dressant peut-être dans son âme, il s'assombrit, plongea sa face dans la poitrine de Noah et y resta absorbé pendant deux minutes. Pilate n'osa ouvrir la bouche.

Mon ami savait ce que cet homme, brusque mais bon, avait fait.

Enfin mon ami releva sa tête et la tourna vers le soleil :

— Mon Dieu ! que la lumière est belle ! s'exclama-t-il. Et il resta les yeux grands ouverts sur le ciel.

Mais peu à peu, nous vîmes ces yeux s'obscurcir, les prunelles se resserrer, les paupières s'abattre. Un léger souffle s'échappa de sa bouche qui s'éclaira d'un sourire, la tête s'inclina sur sa poitrine.

Il était mort.

Note A

Le Talmud, chapitre VI, Sanhédrin, parle de la lapidation d'un Jésus de Nazareth, convaincu de magie, de séduction et de corruption de ses co-religionnaires. Au chapitre suivant, se trouve mentionné un autre Jésus, fils de Pandira et de Marie, modiste, femme de Studa, ou d'une Stada, femme de Papus, fils de Jehuda. Cette Marie était de Lydda, et vécut environ soixante et dix ans après Marie, mère du Jésus des chrétiens. C'est là le Jésus que, nous dit Raban-Maur, les Juifs maudissaient dans toutes leurs prières, comme impie, fils d'un impie, le païen Pandira, et de l'adultère Marie. Enfin, un troisième Jésus, environ deux cents ans avant le Christ, avait, disent les Juifs, institué l'idolâtrie de la croix. — *Disputat.* R. Jechiel. *Cum. Nicol. apud* Wagenseil. *Tela ignea Satanae*, p. 16 ad 21. — Raban-Maur. lib. *cont. Judaeos*, n. 40, apud Chifflet., *Int. scriptor veter. de fid. cathol.* p. 333.

Le livre de *Toldos Jeschu* donne beaucoup plus de détails; Wagenseil, où nous le lisons, avertit que Raymond Martin, dans son *Poignard de la foi* (Pugio fidei) en avait déjà donné un échantillon un peu différent de ce qu'il publie lui-même. Nous croyons, pour le moment, ne donner ni la version de l'un, ni celle de l'autre, ni d'autres documents curieux, publiés à Leipzig, par M. Constantinus Tischendorf : *Evangelia apocrypha*, etc. Nous présentons, au contraire, quelques extraits du Protoévangile, attribué à saint Jacques, surnommé le juste, frère du rabbi de Nazareth. Les âmes pieuses nous en sauront peut-être gré. La traduction est de Voltaire, mais nous l'avons contrôlée dans le Recueil de Fabricius : *Codices apocryph. novi Testamenti*, Hamburgi, 1703 et 1719.

VIII

Marie était comme une colombe élevée dans le Temple du Seigneur, et elle recevait sa nourriture de la main d'un ange.

Lorsqu'elle eut douze ans, il se tint (dans le Temple du Seigneur) un conseil des prêtres, disant : Voilà que Marie a douze ans dans le Temple du Seigneur; que lui ferons-nous, de peur que la sanctification du Seigneur notre Dieu ne soit peut-être souillée? Et les prêtres dirent à Zacharie : Prince des prêtres, présentez-vous à l'autel du Seigneur, et priez pour elle; et tout ce que Dieu nous aura manifesté, nous le ferons. Et le prince des prêtres, ayant pris sa longue tunique à douze clochettes, entra dans le saint des saints, et pria pour elle. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta, lui disant : Zacharie, Zacharie, sortez, et convoquez les veufs du peuple : et qu'ils apportent chacun une verge (1) ; et elle sera *donnée* en garde pour femme à celui à qui Dieu aura montré un signe. Or des crieurs le publièrent par toute la région de la Judée, et la trompette du Seigneur sonna (2), et tous accoururent.

IX

Or, Joseph, ayant jeté sa hache, sortit au devant d'eux; et s'étant assemblés ils s'en allèrent au grand-prêtre, ayant pris leurs verges. Ainsi recevant d'eux leurs verges, il entra dans le Temple et pria. Et ayant achevé l'oraison, il prit les verges et sortit. Alors il les rendit à chacun d'eux, et il n'y apparut aucun signe. Mais Joseph reçut la dernière verge, et voici qu'une colombe sortit de la verge, et vola sur la tête de Joseph. Et le grand-prêtre dit à Joseph : Vous êtes choisi par le sort divin pour prendre la vierge du Seigneur en garde chez vous. Et Joseph s'en défendait, disant : J'ai des fils, et je suis vieux ; mais elle est très jeune : de là je crains de devenir ridicule aux enfants d'Israël. Mais le grand-prêtre dit à Joseph : Craignez le Seigneur votre Dieu, et ressouvenez-vous quelles grandes choses Dieu fit (3) contre Dathan, et Abiron, et Coré, comment la terre s'ouvrit et les dévora à cause de leur contradiction. Maintenant donc craignez Dieu, Joseph, de peur que ces choses ne soient dans votre maison. Joseph, effrayé, la reçut, et lui dit : Marie, voici que je vous prends du Temple du Seigneur, et je vous lais-

(1) Nomb., chap. xvii.
(2) Lévit., chap. xxv, vers. 9.
(3) Nomb., chap. xvi.

serai à la maison, et j'irai pour exercer ma profession de charpentier (et je reviendrai à vous.) Et que le Seigneur vous conserve (tous les jours.)

X

Or, il se tint un conseil des prêtres, disant : Faisons un voile (ou tapis) pour le Temple du Seigneur. Et le prince des prêtres dit : Appelez-moi des vierges sans tache, de la tribu de David. S'en allant donc et cherchant, ils trouvèrent sept vierges. Et le prince des prêtres se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David, et sans tache devant Dieu. Et le prince des prêtres dit : Tirez-moi au sort laquelle filera du fil d'or (d'amiante) et de fin lin (et de soie,) et d'hyacinthe, et d'écarlate, et de la vraie pourpre; et Zacharie se ressouvint de Marie, qu'elle était de la tribu de David; et la vraie pourpre (et l'écarlate) échut à Marie par le sort; et (les ayant reçues) elle s'en alla dans sa maison. Or, dans ce même temps, Zacharie perdit la parole (1). Et Samuel prit sa place, jusqu'à ce que Zacharie recommençât à parler. Marie ayant reçu la pourpre (et l'écarlate) fila.

XI

Et ayant pris une cruche, elle sortit puiser de l'eau (2). Et voici une voix qui lui dit : Je vous salue pleine de grâce (3), le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. Or, Marie regardait à droite et à gauche, pour savoir d'où venait cette voix. Et toute tremblante, elle entra dans sa maison, et quitta sa cruche; et ayant pris la pourpre, elle s'assit sur sa chaise pour travailler. Et voici que l'ange du Seigneur se présenta devant elle, disant : Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce auprès du Seigneur. Et l'entendant, Marie s'entretenait en soi-même de ces pensées : Concevrai-je par le Dieu vivant, et enfanterai-je comme chaque femme engendre? Et l'ange du Seigneur dit : Il n'en sera pas ainsi, ô Marie! car le Saint-Esprit viendra sur vous, et la vertu de Dieu vous couvrira de son

(1) Luc., chap. I, vers. 20.
(2) Genèse., chap. XXIV, vers. 15.
(3) Luc., chap. I, vers. 28.

ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous (1) sera appelé le fils du Dieu vivant. Et vous lui donnerez le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. Et voici que votre cousine Élisabeth a conçu son fils dans sa vieillesse : et ce mois-ci est le sixième pour celle qui était appelée *stérile*, parce que tout ce que je vous dis ne sera pas impossible auprès de Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.

XII

Et ayant achevé la pourpre et l'écarlate, elle l'apporta au grand-prêtre. Il la bénit et dit : O Marie! votre nom est magnifié, et vous serez bénie dans toute la terre. Marie, ayant conçu une grande joie, s'en alla vers Élisabeth, sa cousine, et frappa à sa porte. Et Élisabeth, l'entendant, accourut à la porte, et lui ouvrit, et dit (2) : Et d'où me vient ce *bonheur* que la mère de mon Seigneur vienne à moi? car ce qui est en moi a tressailli et vous a béni. Or (3) Marie elle-même ignorait ces mystères, dont l'archange Gabriel lui avait parlé. Et regardant le ciel, elle dit : Qui suis-je pour que toutes les générations me disent ainsi bienheureuse? Mais de jour en jour son ventre grossissait; et, frappée de crainte, Marie s'en alla dans sa maison, et se cacha des (4) enfants d'Israël. Elle avait seize ans lorsque ces mystères s'accomplissaient.

XIII

Au bout de son sixième mois, voici que Joseph vint de ses ouvrages de charpente, et entrant dans sa maison, il la vit enceinte, et le visage abattu (il se jeta par terre, et pleura amèrement), disant : De quel front regarderai-je le Seigneur Dieu? Or quelle prière ferai-je pour cette petite fille, laquelle j'ai reçue vierge du Temple du Seigneur Dieu, et je ne l'ai pas gardée? Qui m'a trompé? Qui a fait ce mal dans ma maison? Qui a captivé et sé-

(1) Lévit., chap. I, vers. 35.
(2) Idem., chap. I, vers. 43.
(3) Idem., chap. II, vers. 33, 50.
(4) Idem., chap. I, vers. 24.

duit la Vierge? Ne m'est-il pas arrivé une histoire pareille à celle d'Adam? car à l'heure de son bonheur, le serpent entra et trouva Ève seule, et il la séduisit; oui, oui, pareille chose m'est arrivée. Et Joseph se releva de terre, et ayant pris Marie, il lui dit : O vous qui étiez si agréable à Dieu, pourquoi avez-vous fait cela, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints? Pourquoi avez-vous avili votre âme, vous qui receviez votre nourriture de la main des anges (1)? Pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait amèrement, disant : Je suis pure, et n'ai point connu d'homme. Mais Joseph lui dit : Et! d'où vient donc ce que vous avez dans le sein? Et Marie répondit : Le Seigneur mon Dieu est vivant : Je ne sais d'où cela me vient.

XIV

Et Joseph fut tout interdit et persistait dans cette pensée : Que ferai-je d'elle? Et Joseph dit en soi-même : Si je cache son péché, je serai trouvé coupable dans la loi du Seigneur (2); si je la dénonce à la vue de tous les enfants d'Israël, je crains que cela ne soit pas juste, et que je ne sois trouvé livrant le sang innocent à un jugement de mort. Que ferai-je donc d'elle? Assurément je l'abandonnerai en cachette : et la nuit la surprit. Et voici que l'ange du Seigneur lui apparaît en songe, disant : Ne craignez point de recevoir cette jeune fille, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit : elle enfantera donc un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ; car ce sera lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Joseph se leva donc après ce songe, et glorifia le dieu d'Israël qui lui a fait cette grâce, et il garda la jeune fille.

XV

Or, le scribe Annas vint à Joseph, et lui dit : Pourquoi n'avez-vous pas assisté à l'assemblée? Et Joseph lui dit : J'étais fatigué du chemin, et je me suis reposé le premier jour. Et s'étant retourné, le scribe vit Marie enceinte; et il s'en alla cou-

(1) Luc., chap. VIII.
(2) Deut., chap, XXII, vers. 18.

rant au prêtre, et lui dit : Joseph, à qui vous rendez témoignage, a grandement péché, et le prêtre dit : Qu'est-ce que c'est? Et il lui dit : Il a souillé la Vierge qu'il avait reçue du Temple du Seigneur, et a dérobé ses noces, et ne les a point déclarées aux enfants d'Israël. Et le prince des prêtres, répondant, dit : Joseph a-t-il fait cela? et le scribe Annas dit : Envoyez des ministres, et ils la trouveront enceinte. Et les ministres y allèrent, et trouvèrent comme il leur dit : et ils l'amenèrent ainsi que Joseph en jugement, et le prêtre dit : Marie, pourquoi avez-vous fait cela? et pourquoi avez-vous avili votre âme, et avez-vous oublié le Seigneur votre Dieu, vous qui avez été élevée dans le saint des saints, qui avez reçu votre nourriture de la main de l'ange, qui avez entendu ses mystères (et qui avez tressailli de joie en sa présence) : pourquoi avez-vous fait cela? Mais elle pleurait amèrement, disant : Le Seigneur mon Dieu est vivant, parce que je suis pure en présence du Seigneur, et je ne connais point d'homme. Et le prêtre dit à Joseph : Pourquoi avez-vous fait cela? et Joseph dit : Le Seigneur Dieu est vivant (et son Christ (1) est vivant), parce que je suis pur d'elle. Et le prêtre dit : Ne dites point un faux témoignage (2), mais dites vrai ; vous avez dérobé ses noces, et ne les avez point manifestées aux enfants d'Israël ; et vous n'avez point incliné votre tête sous la main toute-puissante (3) afin que votre race fût bénie. Et Joseph se tut.

XVI

Et le prêtre lui dit (encore une fois) : Restituez la Vierge que vous avez reçue du Temple du Seigneur : et Joseph fondait en larmes ; et le prêtre dit, je vous ferai boire de l'eau de conviction (4) ; et votre péché sera manifesté devant vos yeux. Et le prêtre ayant pris de l'eau en fit boire à Joseph, et l'envoya dans les montagnes ; et il revint sain (il en fit aussi boire à Marie, et l'envoya de même dans les montagnes ; et elle revint saine). Et tout le peuple admira qu'il ne se fût point manifesté en eux

(1) Sam., chap. xii, vers. 3, 5.
(2) Exod., chap. xx, vers. 14.
(3) Pet., Épît., chap. v, vers. 6.
(4) Nomb., chap. v, vers. 18.

de péché. Et le prêtre dit : Dieu n'a point manifesté votre péché, et moi, je ne vous juge pas : et il les renvoya absous. Joseph ayant donc reçu Marie, s'en alla dans sa maison tout joyeux, et glorifiant le Dieu d'Israël.

XVII

Or, on publia un décret d'Auguste César pour faire inscrire tous ceux qui étaient à Bethléem (1). Et Joseph dit : J'aurai soin de faire inscrire mes enfants; mais que ferai-je de cette petite fille? (Comment l'inscrirai-je?) l'inscrirai-je comme ma femme? (Elle n'est point ma femme, car je l'ai reçue du Temple du Seigneur pour la conserver). Comme ma fille? mais (tous) les enfants d'Israël savent qu'elle n'est pas ma fille. Qu'en ferai-je? Assurément, au jour du Seigneur, je ferai comme le Seigneur voudra. Et Joseph sella une ânesse, et la fit monter sur l'ânesse. Or, Joseph (2) et Simon suivaient à trois milles. Et Joseph se retournant la vit triste, et il dit en soi-même : peut-être que ce qui est en elle l'attriste. Et s'étant retourné une seconde fois, Joseph la vit riante, et il lui dit : O Marie, qu'est-ce qui est cause que je vois votre face tantôt joyeuse, et tantôt triste? et Marie dit à Joseph : C'est que je vois devant mes yeux deux peuples (3), un qui pleure et qui gémit, mais l'autre qui tressaille de joie et qui rit. Et il vint à mi-chemin; et Marie lui dit : Descendez-moi de l'ânesse, parce que ce qui est en moi me presse pour sortir. Et il la descendit de l'ânesse et lui dit : Où vous conduirai-je, parce que le lieu est désert? Or, Marie dit encore une fois à Joseph : Emmenez-moi, car ce qui est en moi me presse extrêmement; et aussitôt il l'emmena.

XVIII

Et trouvant là une caverne, il l'y fit entrer, et la laissa en garde à son fils, et il sortit pour chercher une sage-femme juive dans la région de Bethléem. Or, comme Joseph était en marche,

(1) Luc., chap. II, vers. 1.

(2) Marc., chap, VI, vers. 3. Ce Joseph est aussi nommé Joses, et le quatre frères de Jésus, sont Jacques, Joseph, Judas et Simon.

(3) Genès., chap. XXV, vers. 23.

il vit le pôle ou le ciel arrêté, et l'air tout interdit, et les oiseaux du ciel s'arrêtant au milieu de leur cours. Et, regardant à terre, il vit une marmite de viande dressée, et des ouvriers assis à table dont les mains étaient dans la marmite; et mâchant ils ne mâchaient pas, et ceux qui portaient les mains à la tête ne prenaient rien, et ceux qui présentaient à leur bouche n'y portaient rien, mais les faces de tous étaient attentives en haut. Et voici que des brebis étaient dispersées, (elles n'avançaient point, mais) elles étaient arrêtées. Et le berger levant la main pour les frapper avec sa verge, sa main restait en haut. Et, regardant dans le torrent du fleuve, il vit les museaux des boucs qui approchaient à la vérité de l'eau, mais qui ne buvaient pas (enfin toutes choses en ce moment étaient détournées de leur cours).

XIX

Et voici qu'une femme descendant des montagnes lui dit : Je vous dis, ô homme, où allez-vous? Et il dit : Je cherche une sage-femme juive. Et elle lui dit : Êtes-vous d'Israël, vous? Et il dit : Oui. Mais elle dit : Quelle est celle qui accouche dans la caverne? et il dit : C'est ma fiancée. Et elle dit : N'est-elle pas votre femme? et Joseph dit : Elle n'est point ma femme; mais c'est Marie, élevée dans le saint des saints, dans le Temple du Seigneur; et elle m'est échue par le sort, et elle a conçu du Saint-Esprit. Et la sage-femme lui dit : Cela est-il vrai? Il lui dit : Venez et voyez. Et la sage-femme alla avec lui. Et elle s'arrêta devant la caverne. Et voici qu'une nuée lumineuse ombrageait la caverne; et la sage-femme dit : Mon âme a été magnifiée aujourd'hui, parce que mes yeux ont vu des choses étonnantes, et le salut est né à Israël. Or, tout d'un coup, la nuée fut dans la caverne, et une grande lumière, de sorte que leurs yeux ne la supportaient pas; mais peu à peu la lumière se modéra, de sorte que l'enfant fut aperçu, et il prenait les têtons de sa mère Marie, et la sage-femme s'écria, et dit : Ce jour d'aujourd'hui est grand pour moi, parce que j'ai vu ce grand spectacle. Et la sage-femme sortit de la caverne, et Salomé se trouva à sa rencontre. Et la sage-femme dit à Salomé : J'ai un grand spectacle à vous raconter; une vierge a engendré celui que sa nature ne comporte pas (et cette vierge demeure vierge). Et Salomé dit : Le Seigneur

mon Dieu est vivant; si je n'examine pas sa nature, je ne croirai pas qu'elle a enfanté.

XX

Et la sage-femme entrant, dit à Marie : Couchez-vous, car un grand combat se prépare pour vous. Et lorsque Salomé l'eut touchée dans le lieu même, elle sortit, disant : Malheur à moi impie et perfide, parce que j'ai tenté le Dieu vivant; et voici que ma main (brûlante de feu) tombe de moi. Et elle fléchit les genoux vers Dieu, et dit : Dieu de nos pères, souvenez-vous de moi, parce que je suis de la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et ne me déshonorez pas devant les enfants d'Israël, mais rendez-moi à mes parents; car vous savez, Seigneur, que c'était en votre nom que j'employais (tous) mes soins (et mes vacations), et je recevais de vous ma récompense. Et l'ange du Seigneur se présenta à elle, disant : (Salomé, Salomé), le Seigneur vous a exaucée; présentez votre main à l'enfant, et portez-le; car il sera pour vous le salut et la joie. Et Salomé s'approcha et le porta, disant : Je l'adorerai, parce qu'il est le grand roi né en Israël. Et, (ayant porté l'enfant) tout d'un coup, Salomé fut guérie, et la sage-femme sortit de la caverne, justifiée. Et voici qu'une voix lui dit : N'annoncez pas les grandes choses que vous avez vues, jusqu'à ce que l'enfant entre dans Jérusalem. Et Salomé se retira justifiée.

Note B

Ceci est extrait de l'Évangile de Nicodème, ou attribué à ce disciple, qui témoigna principalement de la passion et de la résurrection du rabbi de Nazareth. Il n'est pas d'accord, naturellement, avec Judas. Nous donnons les deux versions : le lecteur choisira selon son esprit.

I

Car Annas et Caïphas, et Summas, et Batam, Gamaliel, Judas, Lévi, Nephthalim, Alexandre et Cyrus, et les autres

Juifs, viennent vers Pilate au sujet de Jésus, l'accusant de plusieurs mauvaises accusations, et disant : Nous savons que Jésus est fils de Joseph le charpentier, né de Marie, et il dit qu'il est fils de Dieu (1) et roi; et non seulement il dit cela, mais il veut détruire le sabbat (2). et la loi de nos pères. Les Juifs lui disent : Nous avons pour loi de ne point guérir un jour de sabbat; or il a guéri des boiteux, des sourds, des paralytiques, des aveugles et des lépreux, et des démoniaques par de mauvaises pratiques. Pilate leur dit : Comment, par de mauvaises pratiques? Ils lui disent : Il est magicien; et c'est par le prince des démons qu'il chasse les démons, et qu'ils lui sont tous soumis (3). Pilate dit : Ce n'est point là chasser les démons par l'esprit immonde, mais par la vertu de Dieu (4). Et les Juifs disent à Pilate : Nous prions Votre Grandeur que vous le fassiez paraître devant votre tribunal et entendez-le. Or Pilate, appelant un coureur, lui dit: Par quel moyen amènera-t-on le Christ? Mais le coureur sortant, et le connaissant, il l'adora, et étendit par terre un manteau qu'il portait à la main, disant : Seigneur, marchez là-dessus, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Mais les Juifs, voyant ce que fit le coureur, s'en plaignirent à Pilate, disant : Pourquoi ne l'avez-vous pas fait assigner par un huissier plutôt que par un coureur? Car le coureur le voyant l'a adoré, et a étendu par terre le manteau qu'il tenait à la main, et lui a dit : Seigneur, le gouverneur vous demande. Pilate, appelant le coureur, lui dit : Pourquoi avez-vous fait cela? Le coureur lui dit : Lorsque vous m'envoyâtes de Jérusalem à Alexandrie (5), je vis Jésus monté sur une humble ânesse, et les enfants des Hébreux criaient *Hosanna*, tenant des rameaux dans leurs mains; mais d'autres étendaient leurs habits dans le chemin, disant : Sauvez-nous, vous qui êtes dans les cieux; béni celui qui vient au nom du Seigneur. Les Juifs crièrent donc contre le coureur,

(1) Math., chap. x, vers. 11; Marc., chap. xv, vers. 2; Luc., chap. xxiii vers. 2.

(2) Math., chap. xii; Luc., chap. xiii, vers. 18; Jean., chap. v, vers. 18.

(3) Math., chap. ix, vers. 34, et chap. xii, vers. 14; Luc., chap. x, vers. 17.

(4) Math., chap. xii, vers. 13; Luc., chap. ii, vers. 20.

(5) Act. chap. iv. vers. 6.

disant : A la vérité, les enfants des Hébreux criaient en hébreu ; mais vous qui êtes Grec, comment entendez-vous la langue hébraïque? Le coureur leur dit : J'ai interrogé quelqu'un des Juifs, et lui ai dit : Qu'est-ce que ces enfants crient en hébreu? et il me l'a expliqué, disant : Ils crient *Hosanna*, ce qui veut dire, ô Seigneur, rendez saint, ou bien Seigneur, sauvez. Pilate leur dit : Mais vous, pourquoi attestez-vous les paroles que les enfants ont dites? en quoi le coureur a-t-il péché? et eux se turent. Le gouverneur dit au coureur : Sortez, et de quelque manière que ce soit, faites-le entrer. Mais le coureur sortant fit comme la première fois, et lui dit : Seigneur, entrez, parce que le gouverneur vous demande. Jésus entra donc vers les porte-enseignes qui tenaient leurs étendards, et leurs têtes se courbèrent, et ils adorèrent Jésus; ce qui fit crier davantage les Juifs contre les porte-enseignes. Or, Pilate dit aux Juifs : Vous n'approuvez pas que les têtes des étendards se sont courbées d'elles-mêmes, et ont adoré Jésus, mais comment criez-vous contre les porte-enseignes parce qu'ils se sont baissés et l'ont adoré? Eux dirent à Pilate : Nous avons vu que les porte-enseignes se sont inclinés et ont adoré Jésus. Mais le gouverneur appelant les porte-enseignes, il leur dit : Pourquoi avez-vous fait ainsi? Les porte-enseignes disent à Pilate : Nous sommes des hommes païens et serviteurs des temples ; comment l'avons-nous adoré? Mais comme nous tenions nos étendards, ils se sont courbés, et l'ont adoré. Pilate dit aux chefs de la synagogue : Choisissez vous-mêmes des hommes forts, et qu'ils tiennent les étendards, et voyons s'ils se courberont d'eux-mêmes. Les vieillards des Juifs voyant donc douze hommes très forts, ils leur firent tenir les étendards, et paraître devant le gouverneur. Pilate dit au coureur : Faites sortir Jésus, et faites-le rentrer comme vous voudrez; et Jésus et le coureur sortirent du prétoire. Et Pilate appelant les premiers porte-enseignes, leur jurant par le salut de César que s'ils ne portent pas ainsi les étendards lorsque Jésus entrera, je couperai vos têtes. Et le gouverneur ordonna que Jésus entrât une seconde fois, et le coureur fit comme la première fois et pria instamment Jésus de marcher sur son manteau ; et il y marcha et entra. Mais comme Jésus entrait, les étendards se courbèrent et l'adorèrent.

II

Or, Pilate, voyant cela, fut saisi de crainte, et commença à se lever de son siége; mais comme il pensait à se lever, l'épouse de Pilate, qui était éloignée, lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce juste (1); car j'ai beaucoup souffert à cause de lui cette nuit en songe. Les Juifs, entendant cela, dirent à Pilate : Ne vous avons-nous pas dit qu'il est magicien? Voilà qu'il a envoyé ce songe à votre épouse; mais Pilate, appelant Jésus, lui dit : Entendez-vous ce qu'ils déposent contre vous? et vous ne dites rien. Jésus lui répondit : S'ils n'avaient pas le pouvoir de parler, ils ne parleraient pas; mais parce que chacun a le pouvoir de parler bien ou mal, ils verront. Les vieillards des Juifs répondirent à Jésus : Que verrons-nous? La première chose que nous avons vue de vous, c'est que vous êtes né de la fornication. Secondement, qu'à votre naissance les enfants de Bethléem ont été massacrés. Troisièmement, que votre père et votre mère Marie s'enfuirent en Égypte, parce qu'ils n'avainent pas confiance au peuple. Quelques-uns des Juifs assistants, qui pensaient bien, disent : Nous ne disons pas qu'il est né de la fornication; le discours que vous tenez-là n'est pas vrai, parce que le mariage s'est fait, comme le disent ceux mêmes qui sont de notre nation. Annas et Caïphas disent à Pilate : Il faut entendre toute la multitude qui crie qu'il est né de la fornication, et qu'il est magicien; mais ceux qui nient qu'il soit né de la fornication sont des prosélites et ses disciples. Pilate dit à Annas et Caïphas : Quels sont les prosélytes? Ils disent : ils sont fils de païens, et maintenant ils sont devenus Juifs. Éliézer et Astérius, et Antoine, et Jacques, Caras (2) et Samuel, Isaac et Phinées, Cripus et Agrippa, Annas et Judas, disent : Nous ne sommes point prosélytes, mais nous sommes fils des Juifs, et nous disons la vérité, et nous avons assisté au mariage de Marie. Or, Pilate, portant la parole aux douze hommes qui dirent cela, leur dit : Je vous conjure par le salut de César, s'il n'est pas né de la fornication, ou si ce que vous avez dit est véritable. Ils disent à Pilate : Nous avons pour loi de ne point jurer, parce que cela est péché : qu'ils

(1) Math., chap. xxvii, vers. 19.
(2) Cyrus.

jurent eux, par le salut de César, que ce n'est pas comme nous avons dit, et nous sommes coupables de mort. Annas et Caïphas disent à Pilate : Ces douze ne nous croiront pas, parce que nous savons qu'il est né du crime, et qu'il est magicien; et il dit qu'il est fils de Dieu et roi, ce que nous ne croyons pas, et que nous craignons d'entendre. Pilate faisant donc sortir tout le peuple, excepté les douze hommes qui disent qu'il n'est pas né de la fornication, et ayant aussi fait retirer Jésus à l'écart, il leur dit : Pour quelle raison les Juifs veulent-ils faire mourir Jésus? Ils lui disent : Leur zèle vient de ce qu'il guérit le jour du sabbat. Pilate dit : C'est pour une bonne œuvre qu'ils veulent le faire mourir? Ils lui disent : Oui, Seigneur.

III

Pilate alors, rempli de colère, sortit du prétoire, et dit aux Juifs : Je prends la terre à témoin que je ne trouve aucune faute en cet homme. Les Juifs disent à Pilate : s'il n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'eussions pas livré. Pilate leur dit : Prenez-le, vous, et le jugez selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Il ne nous est permis de faire mourir personne. Pilate dit aux Juifs : Elle vous dit donc : Ne tuez point (1) : mais non pas moi? Et il entra une seconde fois dans le prétoire, et il fit venir Jésus seul, et lui dit : Êtes-vous le roi des Juifs? Et Jésus répondant, dit à Pilate : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? Pilate répondant, dit à Jésus : Est-ce que je suis Juif, moi? La nation et les princes des prêtres vous ont livré à moi. Qu'avez-vous fait? Jésus répondant, dit : Mon royaume n'est pas de ce monde; si mon royaume était de ce monde, mes ministres résisteraient, et je n'aurais pas été livré aux Juifs, mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate dit : Vous êtes donc roi? Jésus répondit : Vous dites que je suis roi. Jésus dit encore à Pilate : Je suis né en cela, je suis né pour cela, et je suis venu pour cela, afin que je rende témoignage à la vérité; et tout homme qui est de la vérité entend ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce la vérité? Jésus dit : La vérité est du ciel. Pilate dit : La vérité n'est donc pas sur la terre? Jésus dit

(1) Exode, chap. xx, vers. 15.

à Pilate : Faites attention que la vérité est sur la terre parmi ceux qui, pendant qu'ils ont le pouvoir de juger, se servent de la vérité, et rendent des jugements justes.

IV

Pilate laissant donc Jésus dans le prétoire, sortit dehors vers les Juifs, et leur dit : Je ne trouve pas une seule faute en Jésus. Les Juifs lui disent : Il a dit (1) : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. Pilate leur dit : Quel est ce temple dont il parle? Les Juifs lui disent : Celui que Salomon bâtit en quarante-six ans (2), il a dit *qu'il peut* le détruire et le rebâtir en trois jours; et Pilate leur dit une seconde fois : Je suis innocent du sang de cet homme, vous verrez. Les Juifs lui disent : Que son sang *soit* sur nous et sur nos enfants. Pilate appelant les vieillards et les scribes, les prêtres et les lévites, il leur dit secrètement : Ne faites pas ainsi : je n'ai rien trouvé digne de mort dans votre accusation touchant la guérison des malades et la violation du sabbat. Les prêtres et les lévites disent à Pilate : Par le salut de César, si quelqu'un a blasphémé (3), il est digne de mort. Or, celui-ci a blasphémé contre le Seigneur. Le gouverneur fit une seconde fois sortir les Juifs du prétoire, et faisant venir Jésus, il lui dit : Que vous ferai-je? Jésus lui répondit : Ainsi qu'il est dit. Pilate lui dit : Comment est-il dit? Jésus lui dit : Moïse et les prophètes ont annoncé ma passion et ma résurrection. Ce que les Juifs ayant appris, ils en furent irrités, et dirent à Pilate : Que voulez-vous entendre davantage le blasphème de cet *homme?* Pilate leur dit : Si ce discours vous paraît un blasphème, prenez-le, vous, et le citez à votre synagogue, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi décide que si un homme pèche contre un homme, il soit digne de recevoir quarante moins un *coup* (4); mais s'il a

(1) JEAN., chap. II, vers. 20.

(2) On trouve le même nombre dans l'*Évangile de saint Jean*, chap. II, vers. 20, quoique Salomon l'eût bâti en sept ans, liv. III, *Reg.*, chap. VI, v. 38), et qu'il eût été rebâti par Hérode en neuf ans et demi. (JOSÈPHE, *Antiq.*, liv. XV, ch. XIV.)

(3) LEVIT., ch. XXIV, v. 16; DEUT., ch. XIII, v. 10.

(4) II, CORINTH., ch. XI, v. 24.

blasphémé contre le Seigneur, d'être alors lapidé. Pilate leur dit : Si ce discours est un blasphème, jugez-le vous-même selon votre loi. Les Juifs disent à Pilate : Notre loi nous ordonne (1) de ne tuer personne. Nous voulons qu'il soit crucifié, parce qu'il est digne de la croix. Pilate leur dit : Il n'est pas bon qu'il soit crucifié; mais châtiez-le (2), et le renvoyez. Or, le gouverneur, regardant le peuple des Juifs qui l'environnait, vit plusieurs Juifs qui pleuraient, et il dit aux princes des prêtres des Juifs : Toute la multitude ne désire pas qu'il meure. Les vieillards des Juifs disent à Pilate : Nous ne sommes venus ici, nous et toute la multitude, qu'afin qu'il meure. Pilate leur dit : Pourquoi mourra-t-il? Ils lui disent : Parce qu'il se dit être fils de Dieu et roi.

V

Or, un certain Nicodème, homme juif, se présenta devant le gouverneur, et dit : Je vous prie, juge miséricordieux, que vous daigniez m'entendre un instant. Pilate lui dit : Parlez. Nicodème dit : C'est moi qui ai dit aux vieillards des Juifs, et aux scribes, et aux prêtres, et aux lévites, et à toute la multitude des Juifs dans la synagogue : Que cherchez-vous avec cet homme? Cet homme fait plusieurs prodiges bons et glorieux, tels qu'aucun homme sur la terre n'en a fait ou n'en fera; renvoyez-le, et ne lui faites *aucun* mal. S'il est de Dieu (3), ses prodiges subsisteront; mais s'il est des hommes, ils seront dissipés. De même que *quand* Moïse, envoyé de Dieu en Égypte, fit des prodiges que Dieu lui dit de faire devant Pharaon, roi d'Égypte, il y avait Jannès et Membrès (4), magiciens, et ils firent, par leurs enchantements, les prodiges qu'avait fait Moïse, mais non pas tous; et les prodiges que firent les magiciens n'étaient pas de Dieu, comme vous savez, vous scribes et pharisiens : ils périrent eux qui les firent, et tous ceux qui les crurent (5); et maintenant renvoyez cet homme, parce que les prodiges dont vous l'accusez sont de Dieu,

(1) Exod., ch. 20, v. 15.
(2) Luc, ch. xxiii, v. 16.
(3) Act., chap. v, v. 38.
(4) II, Tim., chap. iii, v. 8, on lit *Jambrès*.
(5) Act., chap. v, v. 37.

et il n'est pas digne de mort. Les Juifs disent à Nicodème : Vous êtes devenu son disciple, et vous parlez pour lui. Nicodème leur dit : Est-ce que le gouverneur est aussi devenu son disciple, et qu'il parle pour lui? Est-ce qu'il ne tient pas sa dignité de César? Or, les Juifs frémissaient lorsqu'ils entendirent ces *paroles*, et grinçaient des *dents* contre Nicodème, et lui disaient : Recevez de lui la vérité, et ayez votre possession avec le Christ. Nicodème dit : Ainsi soit-il, que je la reçoive comme vous l'avez dit. . . .

IX

Et Pilate faisant venir Nicodème et les douze hommes qui dirent qu'il n'était pas né de la fornication, il leur dit : Que ferai-je, parce qu'il se fait une sédition dans le peuple? Ils lui disent : Nous ne savons pas; que ceux qui excitent la sédition voient eux-mêmes. Pilate faisant revenir une seconde fois la multitude, leur dit : Vous savez que c'est votre coutume, le jour des azymes (1), que je vous délivre un prisonnier; j'ai un insigne prisonnier (2) homicide, qui se nomme Barrabas, et Jésus qui s'appelle Christ, en qui je ne trouve aucune cause de mort. Lequel donc de ces deux voulez-vous que je vous délivre? Ils crièrent tous, disant : Délivrez-nous Barrabas. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui s'appelle le Christ? ils disent tous : Qu'il soit crucifié. Ils crièrent une seconde fois disant à Pilate (3) : Vous n'êtes pas ami de César si vous le délivrez, parce qu'il a dit qu'il est fils de Dieu et roi : est-ce peut-être que vous voulez que ce soit lui et non César? Alors Pilate remplit de fureur, leur dit : Votre nation a toujours été séditieuse, et vous avez été contraires à ceux qui vous ont fait du bien. Les Juifs répondirent : Qui sont ceux qui ont été pour nous? Pilate leur dit (4) : Votre Dieu qui vous a tirés de la dure servitude des Égyptiens. . . . .

(1) Jean, ch. xviii, v. 39.
(2) Math., chap. xxvii, v. 16.
(3) Jean, ch. xix, v. 12.
(4) Act., chap. vii.

XI

Le centurion, venant vers le gouverneur, lui rapporta tout ce qui s'était passé. Et lorsque le gouverneur eut appris tout ce qui s'était passé, il fut très chagrin; et, faisant assembler *tous* les Juifs à la fois, il leur dit : Avez-vous vu les signes qui ont paru au soleil, et tous les autres *prodiges* qui sont arrivés tandis que Jésus mourait? Ce que les Juifs ayant entendu, ils répondirent au gouverneur : L'éclipse est arrivée selon la vieille coutume. Or, tous ceux de sa connaissance se tenaient de loin, de même que les femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée, en regardant ces choses. Et voici un certain homme d'Arimathie, nommé Joseph (1), lequel Joseph était aussi disciple, en cachette cependant, à cause de la crainte des Juifs; il vint au gouverneur, et pria le gouverneur qu'il lui permît qu'il enlevât le corps de Jésus de la croix. Et le gouverneur le permit. Or, Nicodème vint apportant avec soi un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres; et ils descendirent, en pleurant, Jésus de la croix, et l'enveloppèrent dans des linges avec des aromates, comme les Juifs ont coutume d'ensevelir, et ils le mirent dans un monument neuf que Joseph avait construit, et qu'il avait fait tailler dans la pierre, dans lequel aucun homme n'avait été mis, et ils roulèrent une grande pierre à la porte de la caverne.

XII

Or, les Juifs injustes apprenant qu'il a demandé le corps de Jésus et qu'il l'a enseveli, cherchaient et Nicodème et ces douze hommes qui ont dit devant le gouverneur qu'il n'est pas né de la fornication, et les autres bons qui avaient déclaré ses bonnes œuvres. Or, tous s'étant cachés à cause de la crainte des Juifs, le seul Nicodème se montra à eux quand ils entrèrent dans la synagogue.

. . . .

(1) Jean, ch. xix, v. 38.

XIII

Comme tous admiraient ces choses, voici qu'un des soldats qui gardaient le sépulcre dit dans la synagogue : Que comme nous gardions le monument de Jésus, il s'est fait un tremblement de terre (1), et nous avons vu l'ange de Dieu ; comment il a roulé la pierre du monument, et il était assis dessus, et son regard était comme la foudre, et son vêtement comme la neige. Et nous sommes devenus comme morts de peur. Et nous avons entendu l'ange disant aux femmes *qui étaient venues* au sépulcre de Jésus : Ne craignez point; je sais que vous cherchez Jésus crucifié; il est ressuscité ici comme il l'a prédit. Venez et voyez le lieu ou il avait été mis, et allez vite dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts, et il vous précédera en Galilée, c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit. Et les Juifs faisant venir tous les soldats qui avaient gardé le tombeau de Jésus, ils leur dirent : Quelles sont les femmes à qui l'ange a parlé ? Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtées? Les soldats répondant dirent : Nous ne savons ce qu'ont été ces femmes, et nous sommes devenus comme morts par la crainte de l'ange; et comment aurions-nous pu arrêter ces femmes? Les Juifs leur dirent : Le Seigneur est vivant parce que nous ne vous croyons pas. Les soldats répondant dirent aux Juifs : Vous avez vu et entendu Jésus qui faisait de si grands miracles, et vous ne l'avez pas cru, comment pourriez-vous nous croire ? Vous avez certes bien dit : Le Seigneur est vivant, et le Seigneur est véritablement vivant. Nous avons appris que vous avez enfermé Joseph, qui ensevelit le corps de Jésus, dans une chambre dont vous aviez scellé la clef, et l'ouvrant vous ne l'avez pas trouvé. Donnez-nous donc Joseph que vous avez gardé dans une chambre, et nous vous donnerons Jésus que nous avons gardé dans le sépulcre. Les Juifs répondant dirent : Nous vous donnerons Joseph, donnez-nous Jésus. Joseph est dans sa ville d'Arimathie. Les soldats répondant dirent : Si Joseph est dans Arimathie, Jésus est en Galilée, comme nous l'avons appris de l'ange qui le disait aux femmes. Les Juifs, entendant ces choses, craignirent, disant en

(1) Matth., chap. xxviii, v. 2.

eux-mêmes : Certes tous ceux qui entendront ces discours croiront en Jésus. Et rassemblant beaucoup d'argent, ils le donnèrent aux soldats, disant : Dites que, comme vous dormiez, les disciples de Jésus sont venus la nuit et ont dérobé le corps de Jésus. Et si cela est rapporté à Pilate le gouverneur, nous répondrons pour vous, et nous vous mettrons en sûreté. Or, les soldats, en recevant ainsi, dirent comme les Juifs le leur avaient ordonné, et leur discours se divulgua partout.

XIV

Or, un certain prêtre nommé Phinées, et Ada maître d'école, et un lévite nommé Agée, ces trois vinrent de Galilée à Jérusalem, et dirent aux princes des prêtres et à tous ceux qui étaient dans les synagogues : Ce Jésus que vous avez crucifié, nous l'avons vu parlant avec ses onze disciples, étant assis au milieu d'eux sur la montagne (1) des Oliviers.

. . . .

Mais Annas et Caïphas les consolant, dirent : Est-ce que nous devons croire les soldats qui ont gardé le monument de Jésus, qui nous disent qu'un ange a roulé la pierre de la porte du monument? Peut-être que ce sont ses disciples qui leur ont dit, et qui leur ont donné de l'argent pour le leur faire dire, et pour enlever le corps de Jésus. Or, sachez qu'il ne faut croire en aucune manière à des étrangers, parce qu'ils ont reçu de nous beaucoup d'argent. Et ils ont dit à tout le monde comme nous leur avons dit de dire. Ou ils nous garderont la foi, ou aux disciples de Jésus.

(1) MATH., chap. XVVIII, v. 16.

FIN.

ERRATA

Pag.	Lig.	
8	7	au lieu de *seul*, lisez *seuls*.
45	31	au lieu de *la sœur de Joseph*, lisez *de la sœur de la femme de Joseph*.
18	19	au lieu de *la shofa*, lisez *le shofa*.
29	11	au lieu de *grands sacerdotes*, lisez *grands-prêtres*.
31	30	au lieu de *dits de César et d'Agrippa*, lisez *de César et de Mariamne*.
34	25	au lieu de *leur*, lisez *leurs*.
40	24	au lieu de *désappris à vivre*, lisez *désappris à rire*.
45	34	au lieu de *lischcuth ha-azith*, lisez *lishcath ha-Gazith*.
47	27	au lieu de *la publier*, lisez *le publier*.
48	30	au lieu de *Envogel*, lisez *Enrogel*.
49	16	au lieu de *Cella*, lisez *Pella*.
64 et suivantes, ligne 29,		au lieu de *Manahem*, lisez *Menahem*.
68 et suiv., note,		au lieu de *Josephus*, lisez *Josephe*.
78	24	au lieu de *près Joppa, près Jericho*, lisez *près de Joppa, près de Jericho*.
87	22	au lieu de *un ardent sabbat*, lisez *une ardente pyrrhique*.
93	20	au lieu de *caquetterait*, lisez *coquetterait*.
97	7	au lieu de *précédés*, lisez *précédée*.
97	10	au lieu de *l'épie lève*, lisez *l'épi se lève*.
98	34	au lieu de *amenait*, lisez *emmenait*.
110	21-22	au lieu de *c'était le firmament qui le couvrait*, lisez *le plafond représentait le firmament*.
116	6	au lieu de *fait avec du miel*, lisez *préparé avec du miel*.
117	23	au lieu de *quoac*, lisez *couac*.
118	13-14	au lieu de *transparents... peints*, lisez *transparente... peinte*.
130	18	au lieu de *les six hommes*, lisez *les huit hommes*.
142	20	au lieu de *mer Therryenne*, lisez *mer Thyrrhénienne*.
151	22	au lieu de *Betica*, lises *la Bétique*.
153	18	au lieu de *six*, lises *huit esclaves*.
160	32	au lieu de *c'était une heure*, lisez *c'était trois heures après minuit*.
—	35	au lieu de *sept cavaliers*, lisez *neuf cavaliers*.
168	4	au lieu de *six nubiens*, lisez *huit nubiens*.
173	7-8	au lieu de *j'amenais... j'amène*, lisez *emmenais... j'emmène*.
179	24	au lieu de *non pas un shiloh? Mais*, lisez *non pas un shiloh, mais*.
180	12	au lieu de *horizontale*, lisez *orientale*.
182	1	au lieu de *à qui Moïse aida*, lisez *que Moïse aida*.
206	21	au lieu de *le fils*, lisez *les fils*.
206	25	au lieu de *quels miracles*, lisez *quel miracle*.
208	28	au lieu de *hazzan*, lisez *chazzan*.
213	13	au lieu de *parascha*, lisez *sheliach*.
218	21	au lieu de *tout ensemble*, lisez *tous ensemble*.
229	27-28	supprimez l'alinéa après le mot *rabbi. Il était naturel.*
238	28	au lieu de *mais aux dés*, lisez *sus! aux dés*.
242	25-26	au lieu de *viens te présenter ses*, lisez *viens te présenter mes*.
243	7	au lieu de *nimbe*, lisez *bandelette*.
264	29	au lieu de *banni*, lisez *honni*.
270	2	au lieu de *formagers*, lisez *fromagers*.
282	7	au lieu de *Plautilla*, lisez *Paulilla*.
307	15	au lieu de *à formes*, lisez *aux formes*.
314	17	au lieu de *nimbes*, lisez *voiles*.
318	35	au lieu de *amener*, lisez *emmener*.
360	note	au lieu de *Toledos Jeschri*, lisez *Toldos Jeschu*.
369	6	au lieu de *Bathabara*, lisez *Bethabara*.
371	24	au lieu de *joyeux*, lises *soyeux*.
378	33	au lieu de *nizam*, lisez *nisan*.
384	23-24	au lieu de *amener*, lisez *emmener*.
396	9	au lieu de *Cakya-Mouni, Joé*, lisez *Cakya-Mouni, Foé*.
444	29	au lieu de *seul nous*, lisez *nous seuls*.
454	9	au lieu de *arrivé*, lisez *arrivés*.



